This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

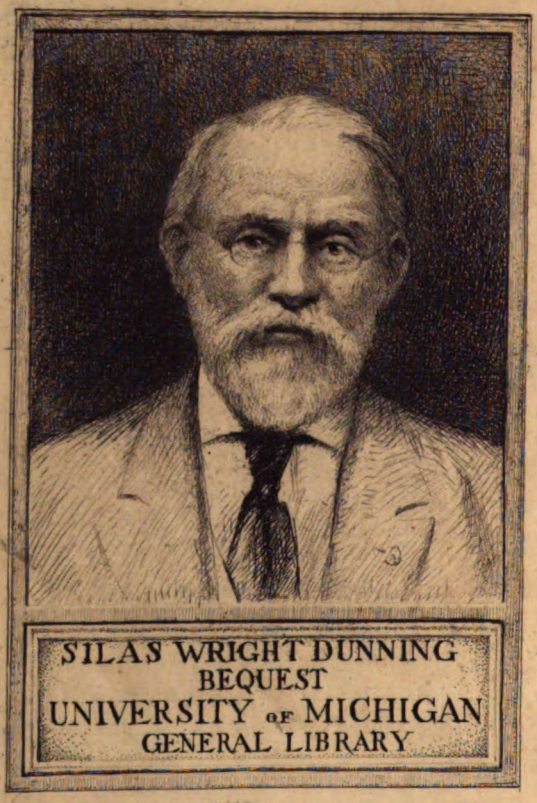
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 491720

Digitized by Google



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google

AS
162
.E912

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL
DES TRAVAUX
DE
LA SOCIÉTÉ LIBRE
D'AGRICULTURE, SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES
DE L'EURE.

—

(3e SÉRIE.)

TOME SECOND.

Années 1852-1853.

ÉVREUX,
A. HÉRISSEY, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ.

—

AOUT 1854.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DES TRAVAUX

DE

LA SOCIÉTÉ LIBRE

D'AGRICULTURE,

SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES,

DE L'EURE.

Digitized by Google

La Société, en insérant dans son Recueil les travaux qu'elle juge dignes d'intérêt, laisse aux Auteurs la responsabilité des opinions qu'ils émettent.

Ce volume se trouve :

A ÉVREUX,

Chez CORNEMILLOT et RÉGIMBART Je, libraires ;

ET A PARIS,

Chez DERACHE, libraire, rue du Bouloi, 7.

Digitized by Google

RECUEIL

DES TRAVAUX

DE

LA SOCIÉTÉ LIBRE

D'AGRICULTURE, SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES

DE L'EURE.

—

(3e SÉRIE.)

TOME SECOND.

Années 1852-1853.

ÉVREUX,

A. HÉRISSEY, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ.

—

Aout 1854.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

—

PAGES.

Table des matières..... 1

DISCOURS, RAPPORTS, EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX, DISTRIBUTION DES PRIX.

1852.

Séance publique, tenue à Evreux, le 29 août 1852. — Discours prononcé par M. le marquis DE SAINTE-CROIX, président..... 1

Rapport général sur la situation et les travaux de la Société, pendant l'année 1852, par M. BÉTOURNÉ, secrétaire de la section de littérature..... 4

Rapport sur les récompenses aux domestiques ruraux, par M. Eugène VILLAIN..... 22

Prix décernés..... 28

Section générale des Andelys. — Concours agricole, tenu à Tourny, le 23 mai 1852. — Discours prononcé par M. DREVET, président du comice agricole d'Ecos..... 33

Prix décernés..... 37

Concours agricole départemental, tenu à Alizay, le 26 septembre 1852. — Extrait du procès-verbal..... 41

Discours prononcé par M. le marquis DE SAINTE-CROIX, président de la Société..... 43

Discours prononcé par M. CURMER, président de la Société centrale de la Seine-Inférieure..... 45

Discours de M. LEHODEY, secrétaire du comice de Pont-de-l'Arche..... 47

Prix décernés..... 49

Digitized by Google

1853.

PAGES.

Séance publique, tenue à Evreux, le 28 août 1853. — Discours prononcé par M. le duc D'ALBUFÉRA, président. 52

Rapport général sur la situation et les travaux de la Société, pendant l'année 1853, par M. BIDAULT, secrétaire perpétuel..... 56

Rapport sur les récompenses aux domestiques ruraux, par M. Eugène VILLAIN..... 70

Prix décernés..... 76

Concours agricole départemental, tenu à Harcourt, le 2 octobre 1853. — Extrait du procès-verbal..... 79

Discours prononcé par M. LEFEBVRE-DURUFLÉ, président..... 82

Discours prononcé par M. A. PASSY..... 90

Prix décernés..... 102

Toasts. — Toast de M. LEFEBVRE-DURUFLÉ. — Toast de M. Ange PETIT..... 106

Toast de M. PEPIN..... 108

Exposition horticole (printemps 1852). — Rapport fait dans la séance publique du 25 mai 1852, par M. GUINDET, président de la commission d'horticulture..... 110

Prix décernés..... 118

Exposition agricole et horticole (automne 1853). — Rapport fait dans la séance publique du 25 septembre 1853, par M. Emile BEAUCANTIN, secrétaire de la commission..... 122

Prix décernés..... 132

—

TRAVAUX DIVERS.

Agriculture.

Lettre sur le drainage, par M. le baron DE MONTREUIL, député de l'Eure, membre de la Société..... 135

Rapport à la Société d'Agriculture du département de l'Eure, section des Andelys, sur une question de vaine pâture, par M. DE VATIMESNIL, membre de la Société. 162

Recherches sur la maladie de la pomme de terre, par M. LONDET, membre de la Société..... 170

Digitized by Google

PAGES.

Note sur la substitution du fer rond au fer plat ou au bois, pour le cerclage des fûts ou tonneaux et des cuves, par M. DRELY, membre de la Société..... 188

Histoire et littérature.

Jules de Blosseville, par M. E. DE BLOSSEVILLE, membre de la Société..... 193
Statuts de la léproserie d'Andeli, en 1380, publiés par M. Léopold DELISLE, membre de la Société..... 386
Notice sur Thomas Corneille : Extrait analytique d'un inventaire dressé après sa mort, par M. E. SAUVAGE, membre de la Société..... 394

—

COMPTES-RENDUS.

Rapport sur le *Comparateur décimal* de M. Bénard, par M. ARNOUX, membre de la Société..... 402
Rapport sur plusieurs ouvrages adressés à la Société, par l'Institut Smithsonien de Washington, par M. CASSEN, membre de la Société..... 405
Rapport sur une publication de M. Morière, professeur d'agriculture à Caen, intitulée : *Résumé de conférences sur le drainage*, par M. ARNOUX, membre de la Société..... 416

—

LISTES DIVERSES.

Ouvrages imprimés offerts à la Société par les auteurs et éditeurs, ou envoyés par le Gouvernement..... 423
Composition de la Société... 426
Sociétés correspondantes..... 447
Programme d'un prix à décerner en 1855..... 452

Digitized by Google

1853.

PAGES.

Séance publique, tenue à Evreux, le 28 août 1853. — Discours prononcé par M. le duc D'ALBUFÉRA, président. 52

Rapport général sur la situation et les travaux de la Société, pendant l'année 1853, par M. BIDAULT, secrétaire perpétuel 56

Rapport sur les récompenses aux domestiques ruraux, par M. Eugène VILLAIN 70

Prix décernés 76

Concours agricole départemental, tenu à Harcourt, le 2 octobre 1853. — Extrait du procès-verbal 79

Discours prononcé par M. LEFEBVRE-DURUFLÉ, président 82

Discours prononcé par M. A. PASSY 90

Prix décernés 102

Toasts. — Toast de M. LEFEBVRE-DURUFLÉ. — Toast de M. Ange PETIT 106

Toast de M. PEPIN 108

Exposition horticole (printemps 1852). — Rapport fait dans la séance publique du 25 mai 1852, par M. GUINDET, président de la commission d'horticulture 110

Prix décernés 118

Exposition agricole et horticole (automne 1853). — Rapport fait dans la séance publique du 25 septembre 1853, par M. Emile BEAUCANTIN, secrétaire de la commission 122

Prix décernés 132

—

TRAVAUX DIVERS.

Agriculture.

Lettre sur le drainage, par M. le baron DE MONTREUIL, député de l'Eure, membre de la Société 135

Rapport à la Société d'Agriculture du département de l'Eure, section des Andelys, sur une question de vaine pâture, par M. DE VATIMESNIL, membre de la Société. 162

Recherches sur la maladie de la pomme de terre, par M. LONDET, membre de la Société 170

Digitized by Google

PAGES.

Note sur la substitution du fer rond au fer plat ou au bois, pour le cerclage des fûts ou tonneaux et des cuves, par M. DRELY, membre de la Société. 188

Histoire et littérature.

Jules de Blosseville, par M. E. DE BLOSSEVILLE, membre de la Société..... 193
Statuts de la léproserie d'Andeli, en 1380, publiés par M. Léopold DELISLE, membre de la Société..... 386
Notice sur Thomas Corneille : Extrait analytique d'un inventaire dressé après sa mort, par M. E. SAUVAGE, membre de la Société..... 394

—

COMPTES-RENDUS.

Rapport sur le *Comparateur décimal* de M. Bénard, par M. ARNOUX, membre de la Société..... 402
Rapport sur plusieurs ouvrages adressés à la Société, par l'Institut Smithsonien de Washington, par M. CASSEN, membre de la Société..... 405
Rapport sur une publication de M. Morière, professeur d'agriculture à Caen, intitulée : *Résumé de conférences sur le drainage*, par M. ARNOUX, membre de la Société..... 416

—

LISTES DIVERSES.

Ouvrages imprimés offerts à la Société par les auteurs et éditeurs, ou envoyés par le Gouvernement..... 423
Composition de la Société... 426
Sociétés correspondantes..... 447
Programme d'un prix à décerner en 1855..... 452

Digitized by Google

Articles publiés, en 1853, dans le Bulletin agricole.

Des moyens de préserver le blé de la germination, pendant la récolte, par M. H... (Dessins.)

De la carie des blés et du chaulage, par M. NOUVEL.

De la maladie des pommes de terre et des moyens de la combattre, par M. P...

ERRATA.

Page 206, ligne 11 : *au lieu de* 1829, *lisez* 1822.
Page 214, ligne 27 : *au lieu de* méthodiques, *lisez* méthodistes.
Page 267, ligne 5 : *au lieu de* accidentés, *lisez* accidentels.
Page 321, ligne 3 } *au lieu de* le Pelletier, *lisez* le Peletier.
Page 359, ligne 26 }
Page 385, ligne 6 : *au lieu de* Expédition, *lisez* Expéditive.
Page 424, ligne 23 : *au lieu de* (Ange) [vice-prés. de la Soc.], *lisez* (Guillaume).

Digitized by Google

Société libre d'Agriculture,

SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE L'EURE.

Séance publique du 29 août 1852.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. LE MARQUIS DE SAINTE-CROIX,

Président.

MESSIEURS,

Je viens d'abord vous remercier d'avoir bien voulu m'appeler à la présidence de votre Société. C'est un témoignage de votre confiance dans l'intérêt que porte le Gouvernement, et celui qui a l'honneur de le représenter ici, à toutes les institutions qui ont pour but le développement et la prospérité de l'agriculture.

C'est pour avoir trop longtemps méconnu l'influence moralisatrice des travaux agricoles, c'est pour avoir trop négligé les intérêts des campagnes, que la France a vu s'élever et fondre sur elle de si fréquentes et de si terribles révolutions.

Base de toutes nos richesses, l'agriculture nous fournit non-seulement les aliments qui servent au développement animal, mais par l'alliance heureuse des connaissances dont votre Société offre le modèle, ses produits transformés, modifiés sous la direction de la science, recherchés jusque dans les entrailles

Digitized by Google

de la terre, fournissent aux arts les métaux précieux, les plantes salutaires et favorables, aux mille besoins de l'homme et de la civilisation.

Mais toutes ces richesses et tous ces biens se trouvent depuis plus d'un demi-siècle paralysés dans leurs principes par le détestable esprit révolutionnaire qui a soufflé sur la France. Toutes les imaginations, échauffées par le mouvement de ces idées, se sont livrées à des rêves incessants d'ambition et de grandeur. Chacun a quitté le foyer de ses pères, a déserté le champ modeste de ses ancêtres, pour venir habiter les villes et donner carrière à ses ambitieux désirs.

Le mouvement a continué d'année en année, le Gouvernement s'en est fait complice. Chaque famille, excitée dans son orgueil et dans sa vanité, envoyait ses enfants à la ville pour les placer dans les carrières libérales déjà trop encombrées, plutôt que d'en faire d'utiles et d'honorables cultivateurs.

Il est résulté de cette tendance déplorable, que tous les esprits ont méprisé le séjour des champs, et que les intérêts des campagnes et de l'agriculture, regardés comme secondaires, ont été complétement négligés.

Le pouvoir, organisé par Louis-Napoléon, entre dans une voie toute nouvelle.

Il estime, à l'égal des hommes les plus utiles, le cultivateur dont la main sème, féconde et récolte les produits de la terre; il veut que ses intérêts soient au nombre des plus sacrés; il veut que la France honore désormais l'agriculture, qui est notre mère à tous, et que des lois sérieuses, protectrices, assurent à jamais son développement et sa prospérité.

Digitized by Google

Ce système, noble et juste, est d'une saine et sage politique : en augmentant l'influence méritée des campagnes, il détruit l'action désorganisatrice des villes, auxquelles il ne sera plus donné de bouleverser périodiquement le pays. Il donne, comme contrepoids aux mauvaises passions qui bouillonnent dans les cités, le calme, le dévoûment, la raison des habitants des campagnes.

Louis-Napoléon veut rendre aux campagnes ce qu'elles ont fait pour le pays tout entier.

Vous, Messieurs, qui êtes les lumières de l'agriculture, vous, qui vous proposez d'exciter l'émulation des cultivateurs dans la pratique de l'art agricole, vous éclairerez aussi le Gouvernement sur la législation la plus favorable aux intérêts qu'il se propose de féconder.

Digitized by Google

RAPPORT GÉNÉRAL

SUR LA SITUATION ET LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ,

Pendant l'année 1852,

Par M. BÉTOURNÉ, secrétaire de la section de littérature.

MESSIEURS,

La diffusion croissante des lumières et l'activité générale des esprits sont deux traits caractéristiques de notre époque. En imprimant à la France entière une secousse longue et violente, la révolution a répandu partout la vie, le sentiment du progrès, le désir de le réaliser. Des influences diverses ont secondé ces tendances favorables. Citons en première ligne celle du Gouvernement et de l'administration, dont l'unité vigoureuse a eu pour effet de répartir plus également, sur tous les points du territoire, l'instruction, le travail et l'aisance. Mais il est juste aussi d'attribuer une partie de ces heureux progrès aux Sociétés particulières, qui se sont multipliées dans les départements avec tant de rapidité, qu'il y a peu de villes aujourd'hui qui ne comptent dans leur sein quelques réunions d'hommes associés, pour les arts, ou pour la science, ou pour le bien à faire.

La Société libre de l'Eure peut s'honorer d'être au premier rang des Sociétés départementales. Des hommes éminents lui ont rendu ce témoignage qu'elle est comptée depuis longtemps au nombre de celles dont les travaux sont les plus actifs, l'initiative la

Digitized by Google

plus féconde, et dont l'influence se manifeste par les meilleurs résultats.

Animée du désir de propager les bienfaits de la civilisation, la Société libre a compris dans son programme les objets les plus divers : elle consacre une part notable de ses soins aux lettres, aux sciences, aux arts, à l'industrie. Mais elle réserve ses principaux efforts et sa plus attentive sollicitude pour l'agriculture, le premier, le plus noble, le plus utile des arts, l'agriculture, qui ne peut languir sans que les États souffrent et s'inquiètent, et dont la prospérité, se communiquant à tout le reste, répand aussitôt partout, avec l'abondance, la sécurité, la paix et la richesse.

Enseigner aux populations rurales les meilleures méthodes de culture ; hâter le défrichement des landes stériles, et par là ouvrir de nouvelles sources de richesses ; féconder celles qui existent déjà ; provoquer les améliorations praticables sous le rapport de l'hygiène et du bien-être de toutes les classes ; moraliser les campagnes ; récompenser le travail habile et persévérant ; entretenir et propager le goût des lettres, des sciences et des arts ; honorer enfin toutes les gloires de la contrée ; c'est un vaste programme, Messieurs, c'est le programme de votre Société, qui met tout son zèle à le remplir.

Aussi l'estime et les sympathies publiques ne lui font pas défaut. J'en vois un témoignage flatteur dans ce concours nombreux, dans la présence de MM. les membres du conseil général, que cette enceinte réunit chaque année, pour assister à votre séance solennelle et pour entendre l'exposé de vos travaux.

Digitized by Google

C'est avec le sentiment de mon insuffisance que j'aborde une tâche que le talent de ceux qui m'ont précédé a rendue bien difficile. Il faudrait, pour s'en acquitter convenablement, outre les qualités qui me manquent, une connaissance exacte des questions qu'il faut traiter dans ce rapport, et je crains que mon inexpérience n'affaiblisse le sujet. Puisse la bonne volonté me tenir lieu du reste auprès de vous !

Je dois vous entretenir d'abord de la situation actuelle de la Société. Cette année, le nombre des membres s'est considérablement accru sous l'influence de causes particulières.

La loi du 20 mars 1851 a décrété l'organisation de la représentation agricole, par l'établissement de comices cantonaux. La pensée de cette loi était bonne : il s'agissait de favoriser le développement et les progrès du plus utile des arts. Votre Société regarda comme un devoir de prêter son concours au Gouvernement pour l'exécution de ses desseins. Elle résolut de s'attacher les comices par un lien commun, non pour absorber leur existence propre, mais pour leur donner une direction régulière et pour prévenir les mauvais effets de l'isolement et du défaut de concert. Dans ce but, elle décida, dans la séance générale du 31 août 1851, que, par dérogation au règlement, quiconque ferait partie d'un comice cantonal serait, de droit, admis dans la Société. Un grand nombre de comices répondirent à cet appel. Par malheur, les intentions de la Société et les prévisions de la loi du 20 mars n'ont pas été généralement comprises. Votre Société, Messieurs, a dû regretter dès-lors la résolution libérale qu'elle

Digitized by Google

avait adoptée l'année dernière, et on a décidé qu'on révisera les listes, et qu'une adhésion formelle sera demandée aux membres des comices actuels, qui voudront continuer d'appartenir à la Société libre de l'Eure. Un des effets de cette mesure sera, peut-être, d'éclaircir un peu nos rangs; mais nous avons lieu d'espérer que l'abaissement de la cotisation, voté en 1850, d'après l'avis du conseil général, principalement en vue des agriculteurs, portera ses fruits, et qu'en définitive la Société restera très-nombreuse et composée d'éléments homogènes.

Mais si la Société est dans une situation prospère, sous le rapport numérique, nous le disons avec regret, ses ressources, au lieu de s'accroître, ont diminué. L'allocation que nous accorde M. le ministre de l'agriculture est descendue de 5,000 fr. à 2,300 fr., et cette somme doit être affectée en entier au concours départemental de bestiaux. Par suite, votre Société s'est trouvée contrainte de retrancher les prix de culture de ses programmes. Elle regrette vivement cette suppression, qui frappe à la fois sur tous les arrondissements, et qui détruit une prime dont l'heureuse influence sur le nombre et la qualité des troupeaux, dans les exploitations rurales, était déjà facilement appréciable. Le concours départemental de bestiaux aura lieu cette année à Pont-de-l'Arche. Les dons du conseil général nous donneront le moyen d'y ajouter, comme précédemment, un concours de charrues.

La Société pourra encore cette année, grâce aux libéralités du conseil général, continuer ses encouragements aux bons domestiques de nos fermes. C'est ainsi qu'elle cherche à satisfaire les besoins

Digitized by Google

C'est avec le sentiment de mon insuffisance que j'aborde une tâche que le talent de ceux qui m'ont précédé a rendue bien difficile. Il faudrait, pour s'en acquitter convenablement, outre les qualités qui me manquent, une connaissance exacte des questions qu'il faut traiter dans ce rapport, et je crains que mon inexpérience n'affaiblisse le sujet. Puisse la bonne volonté me tenir lieu du reste auprès de vous !

Je dois vous entretenir d'abord de la situation actuelle de la Société. Cette année, le nombre des membres s'est considérablement accru sous l'influence de causes particulières.

La loi du 20 mars 1851 a décrété l'organisation de la représentation agricole, par l'établissement de comices cantonaux. La pensée de cette loi était bonne : il s'agissait de favoriser le développement et les progrès du plus utile des arts. Votre Société regarda comme un devoir de prêter son concours au Gouvernement pour l'exécution de ses desseins. Elle résolut de s'attacher les comices par un lien commun, non pour absorber leur existence propre, mais pour leur donner une direction régulière et pour prévenir les mauvais effets de l'isolement et du défaut de concert. Dans ce but, elle décida, dans la séance générale du 31 août 1851, que, par dérogation au règlement, quiconque ferait partie d'un comice cantonal serait, de droit, admis dans la Société. Un grand nombre de comices répondirent à cet appel. Par malheur, les intentions de la Société et les prévisions de la loi du 20 mars n'ont pas été généralement comprises. Votre Société, Messieurs, a dû regretter dès-lors la résolution libérale qu'elle

Digitized by Google

avait adoptée l'année dernière, et on a décidé qu'on révisera les listes, et qu'une adhésion formelle sera demandée aux membres des comices actuels, qui voudront continuer d'appartenir à la Société libre de l'Eure. Un des effets de cette mesure sera, peut-être, d'éclaircir un peu nos rangs; mais nous avons lieu d'espérer que l'abaissement de la cotisation, voté en 1850, d'après l'avis du conseil général, principalement en vue des agriculteurs, portera ses fruits, et qu'en définitive la Société restera très-nombreuse et composée d'éléments homogènes.

Mais si la Société est dans une situation prospère, sous le rapport numérique, nous le disons avec regret, ses ressources, au lieu de s'accroître, ont diminué. L'allocation que nous accorde M. le ministre de l'agriculture est descendue de 5,000 fr. à 2,300 fr., et cette somme doit être affectée en entier au concours départemental de bestiaux. Par suite, votre Société s'est trouvée contrainte de retrancher les prix de culture de ses programmes. Elle regrette vivement cette suppression, qui frappe à la fois sur tous les arrondissements, et qui détruit une prime dont l'heureuse influence sur le nombre et la qualité des troupeaux, dans les exploitations rurales, était déjà facilement appréciable. Le concours départemental de bestiaux aura lieu cette année à Pont-de-l'Arche. Les dons du conseil général nous donneront le moyen d'y ajouter, comme précédemment, un concours de charrues.

La Société pourra encore cette année, grâce aux libéralités du conseil général, continuer ses encouragements aux bons domestiques de nos fermes. C'est ainsi qu'elle cherche à satisfaire les besoins

Digitized by Google

matériels et les intérêts moraux de l'agriculture, avec quel succès, vous le savez, Messieurs, et ce n'est pas à votre rapporteur de vous rappeler quelle action salutaire exercent, dans les campagnes, les prix offerts à la bonne conduite, à la fidélité, au dévoûment des serviteurs. Les faits parlent d'eux-mêmes, et vous en êtes témoins chaque jour. Ceux qui ont obtenu déjà ces distinctions en ressentent une fierté naïve, et ne voudraient pas ternir, par quelque mauvaise action, la pureté de leur vie passée. L'espérance soutient les autres dans la bonne voie et les excite à de nouveaux efforts. Aussi votre Société éprouve-t-elle souvent l'embarras de prononcer entre les certificats, également honorables, qui sont soumis à son appréciation. Dans l'impossibilité de couronner à la fois tous les candidats méritants, elle a choisi les plus dignes. Leurs noms seront proclamés à la fin de la séance. Je n'ai pas mission de vous exposer leurs titres aux récompenses qui leur seront accordées. Ce point sera l'objet d'un rapport spécial; mais je dois vous entretenir, Messieurs, d'un prix extraordinaire que votre Société décerne à une bonne servante des environs d'Evreux, nommée Euphrasie Cauchois, dont le désintéressement, le zèle, l'inaltérable dévoûment pour ses maîtres ont paru mériter une distinction particulière.

Cette excellente fille, entrée comme domestique chez le sieur Larcher, à Reuilly, pendant l'année 1838, a vu ses maîtres, qui d'abord étaient riches, atteints par des revers de fortune et réduits à la pauvreté. Dans leur détresse, ils ne pouvaient plus conserver chez eux de servante à gages. Mais Euphrasie Cauchois est une de ces natures bien organisées,

Digitized by Google

qu'une vive sympathie entraîne vers les êtres qui souffrent. Elle redoubla de prévenance et d'activité empressée pour ses maîtres malheureux. Le père et la mère du sieur Larcher, sa femme et son fils unique expirèrent successivement dans les bras de cette bonne domestique, véritable sœur hospitalière. Restée seule avec son vieux maître, on la vit s'attacher à son infortune et le suivre à Gravigny, où il passa la dernière année de sa vie. Là, comme à Reuilly, sans sortir de la position humble qu'elle avait tout d'abord occupée dans la maison, elle sacrifia ses modestes économies, pour subvenir aux besoins du vieillard dont elle s'était constituée la providence. Enfin, quand le sieur Larcher fut atteint du mal auquel il a succombé, le 20 avril 1852, Euphrasie Cauchois dépensa le reste de son petit pécule pour rendre moins pénibles les derniers moments de son maître. Pendant quatre mois entiers, cette fille courageuse, malgré la fièvre qui la tourmentait elle-même, malgré la fatigue qui avait déterminé un gonflement douloureux des jambes, ne cessa d'environner le mourant des soins les plus empressés et lui ferma les yeux. Aujourd'hui la santé de cette pauvre fille est épuisée, comme ses ressources. Tous ces faits sont attestés par les certificats les plus respectables.

Ces exemples de vertu sont plus nombreux qu'ils ne le paraissent : mais ils ne sont pas publiés par la renommée du scandale, comme les mauvaises actions, il faut les aller découvrir dans les humbles retraites où ils se cachent : ils n'en ont que plus de prix. D'ailleurs, il semble que s'il y a beaucoup de mérite à braver au grand jour, devant une foule émue, un péril éclatant, par un acte instantané de

Digitized by Google

matériels et les intérêts moraux de l'agriculture, avec quel succès, vous le savez, Messieurs, et ce n'est pas à votre rapporteur de vous rappeler quelle action salutaire exercent, dans les campagnes, les prix offerts à la bonne conduite, à la fidélité, au dévoûment des serviteurs. Les faits parlent d'eux-mêmes, et vous en êtes témoins chaque jour. Ceux qui ont obtenu déjà ces distinctions en ressentent une fierté naïve, et ne voudraient pas ternir, par quelque mauvaise action, la pureté de leur vie passée. L'espérance soutient les autres dans la bonne voie et les excite à de nouveaux efforts. Aussi votre Société éprouve-t-elle souvent l'embarras de prononcer entre les certificats, également honorables, qui sont soumis à son appréciation. Dans l'impossibilité de couronner à la fois tous les candidats méritants, elle a choisi les plus dignes. Leurs noms seront proclamés à la fin de la séance. Je n'ai pas mission de vous exposer leurs titres aux récompenses qui leur seront accordées. Ce point sera l'objet d'un rapport spécial; mais je dois vous entretenir, Messieurs, d'un prix extraordinaire que votre Société décerne à une bonne servante des environs d'Evreux, nommée Euphrasie Cauchois, dont le désintéressement, le zèle, l'inaltérable dévoûment pour ses maîtres ont paru mériter une distinction particulière.

Cette excellente fille, entrée comme domestique chez le sieur Larcher, à Reuilly, pendant l'année 1838, a vu ses maîtres, qui d'abord étaient riches, atteints par des revers de fortune et réduits à la pauvreté. Dans leur détresse, ils ne pouvaient plus conserver chez eux de servante à gages. Mais Euphrasie Cauchois est une de ces natures bien organisées,

Digitized by Google

qu'une vive sympathie entraîne vers les êtres qui souffrent. Elle redoubla de prévenance et d'activité empressée pour ses maîtres malheureux. Le père et la mère du sieur Larcher, sa femme et son fils unique expirèrent successivement dans les bras de cette bonne domestique, véritable sœur hospitalière. Restée seule avec son vieux maître, on la vit s'attacher à son infortune et le suivre à Gravigny, où il passa la dernière année de sa vie. Là, comme à Reuilly, sans sortir de la position humble qu'elle avait tout d'abord occupée dans la maison, elle sacrifia ses modestes économies, pour subvenir aux besoins du vieillard dont elle s'était constituée la providence. Enfin, quand le sieur Larcher fut atteint du mal auquel il a succombé, le 20 avril 1852, Euphrasie Cauchois dépensa le reste de son petit pécule pour rendre moins pénibles les derniers moments de son maître. Pendant quatre mois entiers, cette fille courageuse, malgré la fièvre qui la tourmentait elle-même, malgré la fatigue qui avait déterminé un gonflement douloureux des jambes, ne cessa d'environner le mourant des soins les plus empressés et lui ferma les yeux. Aujourd'hui la santé de cette pauvre fille est épuisée, comme ses ressources. Tous ces faits sont attestés par les certificats les plus respectables.

Ces exemples de vertu sont plus nombreux qu'ils ne le paraissent : mais ils ne sont pas publiés par la renommée du scandale, comme les mauvaises actions, il faut les aller découvrir dans les humbles retraites où ils se cachent : ils n'en ont que plus de prix. D'ailleurs, il semble que s'il y a beaucoup de mérite à braver au grand jour, devant une foule émue, un péril éclatant, par un acte instantané de

Digitized by Google

courage, il faut une vertu au moins égale pour remplir dans l'ombre et le silence, pendant quatorze années, une mission volontaire de dévoûment et de sacrifice. Le prix Monthyon est établi pour récompenser ces héros de la charité chrétienne. Votre Société n'a pas voulu créer d'institution semblable. Mais frappée de la vertu d'Euphrasie Cauchois, et regrettant de ne pouvoir lui accorder une de ses primes, puisqu'elle ne se trouve pas dans les conditions fixées par le programme du concours, elle a décidé de faire, en faveur de cette excellente fille, une exception sans conséquence pour l'avenir, en lui décernant une médaille d'argent. Cette distinction recommandera sans doute Euphrasie Cauchois aux préférences de l'Académie française pour le prix Monthyon. Si elle l'obtient, comme il est vraisemblable, nous aurions d'autant plus de motifs de nous en féliciter que déjà, cette année, on a décerné ce même prix à une femme du département de l'Eure.

En récompensant le zèle et la fidélité des domestiques de la campagne, votre Société, Messieurs, rend service à l'agriculture; mais elle agit plus directement dans ce but, en étudiant d'une manière approfondie les améliorations matérielles dont l'exploitation des champs est susceptible. Au nombre des questions importantes qui ont occupé l'attention de la section d'agriculture, il faut citer celle du *Drainage*. On sait que ce mot anglais désigne un procédé nouveau pour obtenir, au moyen de tubes enfouis à une petite profondeur, le desséchement des terrains argileux, que stérilise la surabondance d'humidité qui s'y conserve. La commission nommée pour expérimenter ce système a demandé à M. le

Digitized by Google

ministre la permission de choisir, pour le lieu de ces essais, la colonie agricole de Gaillon. Si les travaux ne sont pas encore entrepris, il ne faudrait pas croire que le Gouvernement ait manqué de bienveillance, ou votre commission d'activité; le retard est imputable aux lentes formalités qui précèdent nécessairement les autorisations administratives. Déjà, grâce à la haute bienveillance de M. Lefebvre-Duruflé, qu'anime une sollicitude éclairée pour les intérêts du département, la Société a fait l'acquisition d'une machine à fabriquer les tuyaux de drainage. Si l'on parvenait à vulgariser cette méthode de desséchement dans les campagnes, de notables portions du sol seraient rendues à la charrue.

Un autre point non moins intéressant pour l'agriculture, c'est la question des engrais. On s'enorgueillit, à bon droit, de l'accroissement de la fertilité du sol obtenu depuis 50 ans. Les famines, ces redoutables fléaux, si fréquents au moyen âge et même au siècle dernier, tendent à disparaître comme ces épidémies dont les progrès de l'hygiène ont délivré l'Europe. Mais la nature s'est montrée si libérale pour le sol de notre pays, que nous sommes loin d'en tirer tous les trésors qu'il renferme. Il donne beaucoup, il peut donner bien plus encore. Au dire des agriculteurs les plus éprouvés, la solution du problème dépend de l'emploi des engrais. Or, Messieurs, il est constant que par un effet de l'incurie ou de l'ignorance, une quantité considérable de substances propices à l'enrichissement de la terre sont perdues. Avant tout, il faut citer les détritus d'animaux, trop souvent abandonnés près des voies publiques; non-seulement ils révoltent notre délica-

Digitized by Google

tesse, mais encore ils deviennent des foyers d'infection, dont les principes morbifiques, dispersés par les vents, ou pompés par les insectes, vont porter au loin le germe de maladies dangereuses. A ces considérations tirées de l'hygiène, il faut ajouter la perte, pour l'agriculture, des engrais les plus puissants. La Providence dispose la vie universelle avec une économie si merveilleuse que rien n'est détruit par la consommation, c'est une série continuelle d'échanges. En effet, la plupart des animaux se nourrissent aux dépens de la plante, et s'en assimilent certaines parties, qui deviennent leur chair. Quand ils meurent, leurs restes, déposés dans la terre, lui restituent de précieux éléments de végétation. Ainsi la vie animale et l'existence végétale s'opposent, pour se compléter et se soutenir mutuellement.

Cette question, si importante à tous les points de vue, est aujourd'hui soumise à une commission et, sur son rapport, la Société a offert une prime de 500 fr. à un industriel qui a promis de créer un établissement spécial, où les détritus d'animaux seront métamorphosés en éléments de fertilisation.

Déjà la Société était entrée dans cette voie pratique : M. Durécu, agronome distingué, l'un de nos collègues, a mis deux ans de suite à sa disposition une somme de 150 fr. pour être donnée en prime à la meilleure disposition des fumiers et à l'utilisation des engrais négligés. Le concours préalable n'a pas eu lieu, l'année dernière, dans la section générale de Louviers. La commission désignée pour donner, cette année, le même prix transféré à l'arrondissement d'Evreux, a visité plusieurs exploitations, sur

Digitized by Google

la demande des cultivateurs; mais, après un mûr examen, elle a décidé qu'il n'y avait pas encore lieu de décerner la prime.

Enfin, Messieurs, des essais ont été faits à Gaillon pour constater la véritable puissance fécondante des engrais chimiques ou concentrés, comme on les appelle dans le commerce. Le résultat, c'est que ces engrais merveilleux, qui devaient tripler les bénéfices de l'agriculteur en augmentant ses récoltes et en diminuant ses frais, ont moins d'influence sur la végétation que de simple boue recueillie dans les fossés d'un vieux château.

L'horticulture n'a pas été oubliée dans les encouragements distribués par la Société. A l'exposition printanière du mois de mai, les exposants étaient peu nombreux; mais la variété des plantes, leur développement vigoureux, leur floraison brillante, la belle qualité des légumes, ont été admirés justement.

L'agriculture n'avait qu'un seul représentant à cette solennité, M. Herbert, cultivateur et membre de la Société, dont on a remarqué les magnifiques pieds de colzas, obtenus par lui à l'aide d'un semoir de son invention.

Nous exprimons le vœu que l'agriculture soit représentée plus complétement à l'exposition de l'année 1853, qui sera une exposition d'automne.

Par les soins éclairés et actifs de M. Beaucantin, le Jardin Botanique s'est enrichi d'une collection importante de plantes légumineuses et de céréales variées, de vignes et d'arbres fruitiers, qui permettra, l'année prochaine, à M. Beaucantin, de rendre

Digitized by Google

tesse, mais encore ils deviennent des foyers d'infection, dont les principes morbifiques, dispersés par les vents, ou pompés par les insectes, vont porter au loin le germe de maladies dangereuses. A ces considérations tirées de l'hygiène, il faut ajouter la perte, pour l'agriculture, des engrais les plus puissants. La Providence dispose la vie universelle avec une économie si merveilleuse que rien n'est détruit par la consommation, c'est une série continuelle d'échanges. En effet, la plupart des animaux se nourrissent aux dépens de la plante, et s'en assimilent certaines parties, qui deviennent leur chair. Quand ils meurent, leurs restes, déposés dans la terre, lui restituent de précieux éléments de végétation. Ainsi la vie animale et l'existence végétale s'opposent, pour se compléter et se soutenir mutuellement.

Cette question, si importante à tous les points de vue, est aujourd'hui soumise à une commission et, sur son rapport, la Société a offert une prime de 500 fr. à un industriel qui a promis de créer un établissement spécial, où les détritus d'animaux seront métamorphosés en éléments de fertilisation.

Déjà la Société était entrée dans cette voie pratique : M. Durécu, agronome distingué, l'un de nos collègues, a mis deux ans de suite à sa disposition une somme de 150 fr. pour être donnée en prime à la meilleure disposition des fumiers et à l'utilisation des engrais négligés. Le concours préalable n'a pas eu lieu, l'année dernière, dans la section générale de Louviers. La commission désignée pour donner, cette année, le même prix transféré à l'arrondissement d'Evreux, a visité plusieurs exploitations, sur

Digitized by Google

la demande des cultivateurs; mais, après un mûr examen, elle a décidé qu'il n'y avait pas encore lieu de décerner la prime.

Enfin, Messieurs, des essais ont été faits à Gaillon pour constater la véritable puissance fécondante des engrais chimiques ou concentrés, comme on les appelle dans le commerce. Le résultat, c'est que ces engrais merveilleux, qui devaient tripler les bénéfices de l'agriculteur en augmentant ses récoltes et en diminuant ses frais, ont moins d'influence sur la végétation que de simple boue recueillie dans les fossés d'un vieux château.

L'horticulture n'a pas été oubliée dans les encouragements distribués par la Société. A l'exposition printanière du mois de mai, les exposants étaient peu nombreux; mais la variété des plantes, leur développement vigoureux, leur floraison brillante, la belle qualité des légumes, ont été admirés justement.

L'agriculture n'avait qu'un seul représentant à cette solennité, M. Herbert, cultivateur et membre de la Société, dont on a remarqué les magnifiques pieds de colzas, obtenus par lui à l'aide d'un semoir de son invention.

Nous exprimons le vœu que l'agriculture soit représentée plus complétement à l'exposition de l'année 1853, qui sera une exposition d'automne.

Par les soins éclairés et actifs de M. Beaucantin, le Jardin Botanique s'est enrichi d'une collection importante de plantes légumineuses et de céréales variées, de vignes et d'arbres fruitiers, qui permettra, l'année prochaine, à M. Beaucantin, de rendre

Digitized by Google

encore plus utile le cours public qu'il professe sous les auspices de la Société.

Messieurs, plusieurs fois dans le cours de ce rapport, je vous ai entretenu des primes d'encouragement que la Société distribue dans l'intérêt des populations agricoles. Il me reste à parler de deux concours d'un genre différent, dont l'intention philanthropique n'échappera à personne.

On sait quelle est l'importance des sangsues dans la médecine usuelle ; on sait aussi que leur prix excessif rend cet agent de guérison inabordable aux classes laborieuses, et empêche les médecins de le prescrire dans une foule de cas où il serait nécessaire. Cette cherté des sangsues tient à leur rareté, dont la cause unique est l'avidité imprévoyante des pêcheurs, qui les enlèvent en toute saison et les livrent au commerce, sans distinction aucune. La dépopulation en est si grande aujourd'hui, qu'il faut les aller chercher en Bohême et jusqu'en Russie. Or, la France achète, chaque année, des sangsues à l'étranger pour une valeur de plus de trois millions de francs. Le Gouvernement s'est ému de cet état de choses, et, à la suite de l'enquête administrative qui a été ordonnée, des mesures ont été prises pour arrêter la dépopulation à certaines époques. Mais ces mesures ne suffiraient pas. Tel est l'épuisement de nos marais, qu'il est indispensable de recourir à la multiplication artificielle. La Société, dans le dessein de s'associer à l'initiative prise dans plusieurs départements, considérant les avantages et les difficultés d'une entreprise de ce genre, excitée d'ailleurs par l'espoir de rendre productifs plusieurs étangs stériles, après un excellent rapport de M. Bidault, votre se-

Digitized by Google

crétaire perpétuel, a décidé qu'une prime de 500 fr. sera décernée, en 1855, au propriétaire, à la commune ou à l'établissement hospitalier qui aura repeuplé de sangsues un étang épuisé ou créé un réservoir artificiel, dans lequel il aura obtenu des résultats appréciables.

Un autre problème à résoudre appelait aussi des encouragements. La rareté croissante du poisson d'eau douce, occasionnée par une pêche exagérée, surtout au moment du frai, a éveillé l'attention du Gouvernement. Mais, en dépit des sévérités de la loi promulguée à cet effet, le braconnage des rivières continue. Heureusement, une découverte récente permettra, si elle se propage, d'arrêter le mal. Deux pêcheurs des Vosges, MM. Géhin et Rémy, regrettant de voir détruire dans une seule truite une quantité considérable de poissons en germe, ont conçu l'idée d'empêcher cette destruction : observant nuit et jour les habitudes de ce poisson, ils ont fini par surprendre le secret de la nature. Guidés par ces observations, quand ils ont obtenu par un moyen très-simple la fécondation des œufs, ils les étendent sur un lit de gravier fin, au fond d'une boîte percée à jour, afin que l'eau courante, dans laquelle on la dépose, y circule sans obstacle. Au bout d'un ou deux mois, l'éclosion a lieu et donne naissance à une nombreuse famille de petits poissons, dont l'éducation est aisée. La Société, désireuse d'accroître un agent d'alimentation utile à toutes les classes, donnera, en 1854, une prime de 100 fr. à celui qui aura fait des essais et obtenu des résultats sérieux pour la multiplication des poissons d'eau douce.

En résumé, Messieurs, la section d'agriculture a

Digitized by Google

montré le plus grand zèle pour étendre la salutaire influence de la Société. Elle a fait porter ses études et ses encouragements sur les questions de l'utilité la plus générale. Elle a rempli sa tâche honorablement.

J'aborde maintenant les travaux de la seconde section.

Une invention récente a été soumise au jugement de la Société libre de l'Eure. Un contre-maître, né dans le département et demeurant à Nonancourt, a imaginé d'introduire, dans la machine anglaise employée aujourd'hui par tous les établissements de tissage, un perfectionnement remarquable à plus d'un titre, et dont l'application soulèverait les questions les plus graves aux points de vue de l'industrie, du commerce de la France et de l'économie sociale. Un rapport particulier sur cette invention vous sera lu dans cette séance. La Société, estimant l'œuvre d'après son mérite intrinsèque, et sans vouloir résoudre d'avance les problèmes qu'elle peut provoquer, décerne à l'inventeur une médaille en vermeil à titre d'encouragement.

La commission de statistique a continué l'œuvre considérable qu'elle a commencée. Outre les travaux importants qu'elle a produits antérieurement, la partie géologique est maintenant fort avancée. M. A. Passy a dressé une carte géologique sur laquelle sont figurées, avec une clarté parfaite, les couches successives qui composent le sol du département de l'Eure, dans les diverses régions. Cette carte, remarquable par la scrupuleuse analyse des terrains, est accompagnée d'un dictionnaire géologique, qui en est la clef et le savant commentaire ; il

Digitized by Google

contient l'indication, pour chaque commune, de la hauteur du sol au-dessus du niveau de la mer, de la nature du terrain, argile, marne ou minerai, de la culture dont il est susceptible, des sources, des rivières, des étangs qui s'y trouvent, enfin des principales plantes qui s'y développent naturellement. Chaque détail est un utile renseignement, qui n'intéresse pas moins l'agriculteur que le savant. Cet ouvrage est le fruit d'études poursuivies pendant vingt années avec une persévérance infatigable, par un homme dont vous savez tous apprécier, Messieurs, l'esprit élevé, le talent consciencieux et profond. Il ouvre à l'agriculture, et surtout à l'industrie, un champ d'explorations dont il sera le guide. Pour faciliter les recherches de cette nature, la Société libre a fait l'acquisition d'une sonde géologique déposée au Conservatoire du Jardin Botanique, et qu'elle tient à la disposition des cultivateurs.

La commission de statistique, encouragée par les premiers résultats de ses recherches, a mis aussitôt après à l'étude une série de questions importantes pour l'histoire complète du département de l'Eure. Elle s'occupe en ce moment de recueillir tous les faits historiques dont le territoire de ce département a été le théâtre aux différentes époques, et elle se propose de les grouper dans l'ordre chronologique, et selon la méthode du président Henault. La commission prépare aussi une histoire de toutes les communes, basée sur les documents relatifs aux anciennes paroisses. Enfin elle a résolu de rassembler et de mettre en ordre les anciens statuts des charités du diocèse d'Evreux, avec toutes les pièces qui peuvent

Digitized by Google

éclaircir l'origine et le développement de ces curieuses institutions.

Cette année, la Société n'a pas reçu de travaux historiques aussi remarquables que les *Études*, de M. Léopold Delisle, *sur la condition de la Classe agricole et l'état de l'Agriculture en Normandie, au moyen âge*, études qu'elle a couronnées en 1851. Toutefois, nous sommes heureux d'annoncer que l'Institut a maintenu à l'auteur, pour cette année, le grand prix Gobert de 9,000 fr.

Encouragée par ce premier succès si glorieux, la Société a mis au concours immédiatement une autre question : l'*Histoire de l'état de l'Industrie dans la province de Normandie*, à la même époque ; œuvre difficile qui demandera peut-être plusieurs années de travail au savant laborieux et patient qui voudra bien s'en occuper. Espérons que M. Léopold Delisle trouvera des imitateurs dignes de lui, ou qu'il voudra bien lui-même consacrer encore une fois ses veilles à éclairer le passé de nos contrées, et à jeter un nouvel éclat sur notre Société, dont il est membre aujourd'hui. Disons ici que nous devons cette année à son obligeance, des *Extraits d'un compte de la Seigneurie du Neubourg, en* 1413, document historique, rempli de détails curieux sur le chiffre des salaires, le prix des denrées, les usages du lieu, etc., renseignements qui ont beaucoup de valeur ; car c'est à l'aide de pareilles données que M. Léopold Delisle a composé son grand ouvrage.

Les illustrations contemporaines n'ont pas fait oublier le souvenir pieux que l'on doit aux hommes qui jadis ont été l'honneur du pays. Le travail de M. Chassant, sur cet objet, a été couronné dans la dernière

Digitized by Google

séance publique du 31 août 1851. Mais avant de livrer ce travail à l'impression, la Société désire le rendre aussi complet et aussi exact que possible. Elle a donc fait appel à tous les hommes qui se sont occupés de l'histoire de la contrée ou qui s'intéressent à ses illustrations, en les priant de lui faire parvenir leurs rectifications et les documents inconnus dont ils seraient possesseurs. Cet appel a été entendu, et déjà des renseignements d'une grande valeur ont été transmis.

Le monument élevé à la gloire du Poussin, dans la ville des Andelys, est achevé. La Société se félicite de l'initiative qu'elle a prise dans ce but si honorable, aujourd'hui atteint. Mais elle a cru devoir compléter son œuvre en rassemblant, dans un exposé historique, les noms des souscripteurs, les discours prononcés, les vers de M. Crémieu, enfin les détails de l'érection du monument.

Tout ce qui se rattache au nom du grand peintre a droit d'intéresser la Société. A ce titre, nous mentionnerons le don, fait par M. Gatteaux, de dix-sept dessins représentant les travaux d'Hercule, et composés par le Poussin pour la décoration de la grande galerie du Louvre. A ce recueil est jointe une feuille d'ébauches, avec un fac-simile de la signature du célèbre artiste.

Un présent d'une autre nature, intéressant au point de vue archéologique, a été fait à la Société. On a découvert en 1838, à Canappeville, deux tombeaux de grandeur inégale, dont le plus grand renfermait un squelette de femme, avec plusieurs objets, des clous de cuirasse et surtout des verroteries curieuses,

Digitized by Google

que M. le marquis de Toustain a bien voulu offrir à la Société pour le musée départemental.

Les titres scientifiques de la Société sont plus nombreux que ses travaux littéraires. Au milieu des préoccupations qui naguère agitaient le pays, le courant des idées ne portait pas à la culture des lettres. Une autre raison, c'est que la section de littérature s'est trouvée désorganisée par suite de circonstances accidentelles et n'a pu se reconstituer que fort tard. Elle a donc une plus grande somme de bonnes résolutions que de travaux importants à présenter.

Voici néanmoins une trouvaille des plus curieuses, que nous devons aux patientes investigations de l'un de nos collègues, M. Louis Passy, dans les manuscrits de ce Conrart, dont Boileau a loué *le silence prudent*. En cherchant dans les compilations de cet académicien des renseignements sur une partie de l'histoire littéraire du XVII^e^ siècle, M. Louis Passy a trouvé une satire inédite, signée Despréaux, et portant la date de 1662. Cette pièce, dont les idées sont communes, le style incorrect, la poésie nulle et la versification hérissée de chevilles, ne peut rien ajouter à la gloire de notre grand satirique. Mais elle offre un grand intérêt, par les questions historiques et littéraires qu'elle provoque. C'est une ébauche que Boileau n'a pas jugée digne de voir le jour, et dans laquelle on voit combien était réelle la difficulté d'écrire dont Boileau s'est plaint souvent. M. Louis Passy a fait, sur cette satire inédite, un vrai travail d'érudit, destiné à prouver que cette œuvre est bien réellement du grand ennemi de Scudéry et de Chapelain.

Digitized by Google

Plusieurs rapports, confiés à divers membres de la section, nous ont permis de suivre les progrès des Compagnies savantes qui correspondent avec nous.

Nous devons à la plume élégante et spirituelle de M. Théodore Delhomme un examen littéraire de la satire inédite de Boileau et du commentaire qui l'accompagne ; un rapport ingénieux sur quelques fables dont l'auteur, M. de Stassart, à fait hommage à la Société ; enfin un travail piquant sur les écrits d'Eude Rigaud, archevêque primat de Rouen, au XIII^e^ siècle ; à M. Sauvage, le compte-rendu fidèle et intéressant de plusieurs tomes des *Mémoires de la Société de Cambray ;* du volume VIII^e^ de la Société académique de Saint-Quentin, et du tome XI des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.*

Tels ont été, Messieurs, les travaux de la Société libre de l'Eure, pendant l'année 1852. Vous avez pu remarquer qu'ils ont presque tous un même but, la satisfaction des intérêts du pays. Fidèle à ses propres traditions, la Société continuera de marcher dans cette voie sûre et féconde. Elle espère ainsi gagner de nouveaux titres à l'estime publique et à la bienveillance du Gouvernement.

Permettez à votre rapporteur, Messieurs, de réclamer, en terminant, votre indulgence pour cette longue et sèche analyse, et de vous remercier de la bienveillante attention que vous avez prêtée à cette lecture.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES RÉCOMPENSES AUX DOMESTIQUES RURAUX,

Par M. Eugène VILLAIN.

—

MESSIEURS,

Parmi les idées véritablement utiles et fécondes, il en est une qui a exercé une heureuse influence sur les progrès de l'agriculture et de la moralité des campagnes : je veux parler des récompenses accordées aux domestiques ruraux, ces agents nécessaires de tous les perfectionnements agricoles. N'est-ce pas, en effet, avec l'aide de ces laborieux serviteurs de nos campagnes, que vous avez démontré cette vérité, méconnue pendant tant de siècles, *que le sol est infatigable* et ne demande qu'à produire, pourvu toutefois que l'on sache varier ses productions et les approprier à sa nature.

Heureux temps que celui où, de toutes parts, l'intelligence grandit sous la loi du progrès ; où la sphère dans laquelle s'exerce l'activité humaine recule chaque jour ses limites ; où surtout le but vers lequel nous marchons tous est l'utilité générale !

Il faut le reconnaître, Messieurs, au milieu du progrès qui nous entoure, si l'intelligence ouvre la voie, le travail la féconde. C'est de ce dernier que je dois vous entretenir, en vous disant les efforts que votre Société fait, chaque année, pour récompenser une classe laborieuse : efforts qui ne peuvent être cou-

Digitized by Google

ronnés de succès qu'à la faveur du calme, de la sécurité et de la paix, qu'un nom providentiel a ramenés parmi nous.

Les certificats que nous avons reçus cette année sont au nombre de 70 ; l'arrondissement de Pont-Audemer seul a fait défaut.

Ils se divisent ainsi :

Charretiers.....	20
Bergers.....	16
Hommes à toutes mains..	15
Servantes.....	19

Chaque arrondissement a contribué dans la proportion suivante :

Andelys.....	21
Bernay.....	18
Evreux.....	18
Louviers.....	13

Avant de vous donner le résultat de l'examen de votre commision, il est de notre devoir d'insister plus particulièrement sur l'importance que nous attachons à l'exécution des formalités prescrites par le programme. L'étendue des exploitations, le nombre d'animaux confiés aux serviteurs, et surtout la nature spéciale de leurs services, sont des titres dont nous devons tenir compte dans l'appréciation du mérite de chacun. Nous avons dû, cette année, mettre plusieurs certificats hors de concours, par la raison qu'ils n'étaient pas conformes aux exigences du programme.

Le prix de département des charretiers est obtenu par un ancien militaire, employé depuis 38 ans chez M. Nicolas Cauchois, cultivateur à Grandcamp, can-

Digitized by Google

ton de Broglie. Jean-Baptiste *Douche* ne s'est pas contenté, en rentrant dans la vie civile, de donner des preuves de fidélité, de probité ; il possède encore un sentiment qui est un des plus nobles attributs de l'homme : un dévoûment, un courage, qu'il n'a cessé de mettre à la disposition de son maître. En effet, d'après le certificat, nous le voyons, au péril de sa vie, aller retirer des flammes trois chevaux d'un grand prix, alors que le bâtiment servant de grange, d'étable à vaches et d'écurie, croulait, et que tout ce qu'il renfermait devenait la proie des flammes.

Nous le voyons encore, par son zèle, son intelligence, son habileté comme laboureur, diriger avec soin l'exploitation de son maître, et lui faire subir d'utiles améliorations. Du reste, Messieurs, Douche ne vous est pas inconnu, puisqu'en 1847 vous lui avez accordé le prix de l'arrondissement de Bernay.

M. de Margeot, maire de Grandcamp, s'associe avec satisfaction aux termes du certificat, en constatant de plus que Douche a toujours été un bon citoyen, un domestique intègre, un intelligent et parfait laboureur.

Pierre-Charles *Hermier*, obtient la première mention pour 35 ans de bons services chez Mme veuve Lenoble, à Iville, canton du Neubourg. Lui aussi est allé à la défense de la patrie, où il a servi pendant neuf ans sous l'empereur Napoléon Ier, avec lequel « il fit *plusieurs campagnes mémorables*, » dit le certificat, et il revient demander au sol qui l'a vu naître des moyens d'existence honorables.

J. *Quillebeuf*, depuis 35 ans chez M. Lemercier, propriétaire au Neubourg, a obtenu le prix de l'arrondissement de Louviers, en 1848. En persévérant

Digitized by Google

dans sa bonne conduite, il parviendra certainement à obtenir la récompense due à son mérite ; la deuxième mention honorable lui est décernée.

La troisième mention est accordée à Pierre-Fulgence *Lefebvre*, charretier depuis 34 ans, chez M. Bruno Beudon, cultivateur à Mouflaines, canton d'Etrépagny.

Louis *Fauchet*, tour à tour charretier de MM. Delattre frères, propriétaires à Vernon, et Jules Camus, également propriétaire à Vernon, depuis 19 ans, et dans la même exploitation, s'est toujours acquitté de ses fonctions avec beaucoup de zèle et de dévoûment. Votre commission lui accorde le prix de l'arrondissement d'Evreux.

M. Félix Gouyer, cultivateur à Manthelon, canton de Damville, nous présente Laurent *Larose*, entré au service de son père en 1812, en qualité de berger, encore aujourd'hui dans la même exploitation, ce qui lui fait 40 années de service. M. Gouyer affirme que ce berger, d'une conduite irréprochable, a beaucoup d'amour et de zèle pour son état ; qu'il lui a été d'un grand secours dans un cas grave qui pouvait compromettre l'un de ses troupeaux composé de 4 à 500 moutons. Votre commission, Messieurs, lui a décerné le prix de département.

François *Hareng* est mentionné honorablement, pour 37 ans de service chez M. Gueroult, cultivateur et maire de Capelle-les-Grands, canton de Broglie.

Le nommé Jean-Eustache *Denis*, depuis 34 ans au service de M. Poittevin, cultivateur à Cahaignes, canton d'Ecos, soigne 350 moutons avec intelligence. Ce berger a su, par ses soins, faire mériter une mé-

Digitized by Google

ton de Broglie. Jean-Baptiste *Douche* ne s'est pas contenté, en rentrant dans la vie civile, de donner des preuves de fidélité, de probité ; il possède encore un sentiment qui est un des plus nobles attributs de l'homme : un dévoûment, un courage, qu'il n'a cessé de mettre à la disposition de son maître. En effet, d'après le certificat, nous le voyons, au péril de sa vie, aller retirer des flammes trois chevaux d'un grand prix, alors que le bâtiment servant de grange, d'étable à vaches et d'écurie, croulait, et que tout ce qu'il renfermait devenait la proie des flammes.

Nous le voyons encore, par son zèle, son intelligence, son habileté comme laboureur, diriger avec soin l'exploitation de son maître, et lui faire subir d'utiles améliorations. Du reste, Messieurs, Douche ne vous est pas inconnu, puisqu'en 1847 vous lui avez accordé le prix de l'arrondissement de Bernay.

M. de Margeot, maire de Grandcamp, s'associe avec satisfaction aux termes du certificat, en constatant de plus que Douche a toujours été un bon citoyen, un domestique intègre, un intelligent et parfait laboureur.

Pierre-Charles *Hermier*, obtient la première mention pour 35 ans de bons services chez Mme veuve Lenoble, à Iville, canton du Neubourg. Lui aussi est allé à la défense de la patrie, où il a servi pendant neuf ans sous l'empereur Napoléon Ier, avec lequel « il fit *plusieurs campagnes mémorables*, » dit le certificat, et il revient demander au sol qui l'a vu naître des moyens d'existence honorables.

J. *Quillebeuf*, depuis 35 ans chez M. Lemercier, propriétaire au Neubourg, a obtenu le prix de l'arrondissement de Louviers, en 1848. En persévérant

Digitized by Google

dans sa bonne conduite, il parviendra certainement à obtenir la récompense due à son mérite ; la deuxième mention honorable lui est décernée.

La troisième mention est accordée à Pierre-Fulgence *Lefebvre*, charretier depuis 34 ans, chez M. Bruno Beudon, cultivateur à Mouflaines, canton d'Etrépagny.

Louis *Fauchet*, tour à tour charretier de MM. Delattre frères, propriétaires à Vernon, et Jules Camus, également propriétaire à Vernon, depuis 19 ans, et dans la même exploitation, s'est toujours acquitté de ses fonctions avec beaucoup de zèle et de dévoûment. Votre commission lui accorde le prix de l'arrondissement d'Evreux.

M. Félix Gouyer, cultivateur à Manthelon, canton de Damville, nous présente Laurent *Larose*, entré au service de son père en 1812, en qualité de berger, encore aujourd'hui dans la même exploitation, ce qui lui fait 40 années de service. M. Gouyer affirme que ce berger, d'une conduite irréprochable, a beaucoup d'amour et de zèle pour son état ; qu'il lui a été d'un grand secours dans un cas grave qui pouvait compromettre l'un de ses troupeaux composé de 4 à 500 moutons. Votre commission, Messieurs, lui a décerné le prix de département.

François *Hareng* est mentionné honorablement, pour 37 ans de service chez M. Gueroult, cultivateur et maire de Capelle-les-Grands, canton de Broglie.

Le nommé Jean-Eustache *Denis*, depuis 34 ans au service de M. Poittevin, cultivateur à Cahaignes, canton d'Ecos, soigne 350 moutons avec intelligence. Ce berger a su, par ses soins, faire mériter une mé-

Digitized by Google

daille d'or à Mme Poittevin mère, pour la bonne tenue de son troupeau. Denis a obtenu le prix de l'arrondissement des Andelys, en 1851. Votre commission lui décerne la seconde mention de département.

Pierre-Léonard *Lefort* obtient la troisième mention honorable, pour 34 ans de service chez M. Metton, cultivateur à Ormes, canton de Conches.

Le prix de l'arrondissement d'Evreux est décerné à Noël *Laurent*, berger chez M. Lesimple, cultivateur à Grandvilliers, canton de Damville. Il compte 26 années de service. Il a été mentionné honorablement, en 1851, pour les bons soins donnés à 400 moutons.

Nous mentionnerons honorablement Delphin *Doucet*, pour 25 ans de service chez M. Bihorel, cultivateur à Douains, canton de Vernon.

Nous arrivons, Messieurs, à cette classe d'hommes sans contredit la moins considérée dans une exploitation rurale, sur laquelle pourtant repose en général le plus de responsabilité morale : nous voulons parler des hommes à toutes mains ; et, chose bizarre, les certificats témoignent toujours plus d'années de service pour eux que pour les autres spécialités de la ferme.

Olivier *Bignet* est depuis 55 ans au service de M. Nicolas Davoust, cultivateur à Neuville-sur-Authou, canton de Brionne. Le certificat constate une probité à toute épreuve et une conduite irréprochable.

Une mention honorable appartient à Pierre *Dutac*, en service depuis 50 ans chez M. Chevallier, cultivateur à Montreuil-l'Argillé, canton de Broglie.

La deuxième mention est obtenue par Pierre *Au-*

Digitized by Google

ger, pour 49 ans de service chez M. Lebil, cultivateur à Puchay, canton d'Etrépagny.

Nicolas *Lecoq* sert M. Marquais, cultivateur à Saint-André, depuis 30 ans. « Le sieur Lecoq, dit le certificat, s'est toujours comporté avec honneur, probité et moralité, et M. Marquais n'a eu qu'à se louer de sa vigilance et de sa surveillance dans tous les travaux qu'il a pu lui confier. » C'est avec raison que nous disions que ces hommes avaient une grande responsabilité morale. Le prix d'arrondissement lui est décerné.

Nous mentionnons très-honorablement Georges *Fauveau*, pour 27 ans de service chez M. Pley, cultivateur à Grossœuvre, canton de Saint-André.

Dans la classe des servantes de ferme, le prix de département est remporté par Louise-Monique *Lacour*, depuis 49 ans au service de M. Antoine Fouquet, cultivateur aux Authieux, canton de Saint-André. Pendant ce temps, on n'a eu qu'à se louer de ses bons services, de sa moralité et de son dévoûment à remplir ses devoirs ; sa fidélité était à toute épreuve. Tels sont les titres que votre commission avait à vous signaler pour motiver l'attribution de cette récompense.

Votre commission a regretté, Messieurs, de ne pouvoir disposer d'un plus grand nombre de prix ; car voici venir Marie *Leroy*, présentant 46 ans de service chez M. François Eloy, cultivateur à Perruel, canton de Fleury-sur-Andelle, qui atteste sa parfaite moralité, unie à la fidélité la plus sûre. Elle obtient la première mention honorable.

Joséphine *Legendre*, que nous connaissons déjà par le prix de l'arrondissement de Louviers, obtenu en

Digitized by Google

1844, se présente avec 45 années de service chez M. Germaine, cultivateur à Poses, canton de Pont-de-l'Arche. Elle obtient la deuxième mention.

Le prix de l'arrondissement d'Evreux appartient à Marie *Thibouville*, depuis 32 ans au service de Mme veuve Vaurabourg, propriétaire aux Baux-de-Breteuil. Elle a rempli ses devoirs non-seulement avec une exactitude exemplaire, mais encore avec un désintéressement remarquable.

Une mention honorable est accordée à Thérèse *Léchardeur*, pour 22 ans de service chez M. Duclos, propriétaire à Saint-Laurent-des-Bois, canton de Saint-André.

—

Récompenses aux Domestiques ruraux.

CHARRETIERS.

PRIX DE DÉPARTEMENT : Jean-Baptiste-Louis *Douche*, attaché au service de M. Nicolas Cauchois, cultivateur à Grandcamp, canton de Broglie, depuis 38 ans.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement de Bernay, en 1847.

Première mention : Pierre-Charles *Hermier*, pour 35 ans de service chez Mme veuve Lenoble, à Iville, canton du Neubourg.

Deuxième mention : Jacques *Quillebeuf*, en service depuis 35 ans chez M. Lemercier, cultivateur au Neubourg.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement de Louviers, en 1848.

Digitized by Google

Troisième mention : Pierre-Fulgence *Lefebvre*, depuis 34 ans au service de M. Bruno Beudon, cultivateur à Mouflaines, canton d'Etrépagny.

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX : Louis *Fauchet*, charretier depuis 19 ans, tant chez MM. Delaître frères que chez M. Jules Camus, tous trois cultivateurs à Vernon, ayant occupé la même exploitation.

BERGERS.

PRIX DE DÉPARTEMENT : Laurent *Larose*, employé depuis 40 ans au service de MM. Gouyer père et fils, cultivateurs à Manthelon, canton de Damville.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement d'Evreux, en 1841.

Première mention : François *Hareng*, berger depuis 37 ans chez M. Pierre-Adrien-Louis Gueroult, cultivateur et maire de la commune de Capelle-les-Grands, canton de Broglie.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement de Bernay, en 1842.

Deuxième mention : Jean-Eustache *Denis*, depuis 34 ans au service de M. François Poittevin, cultivateur à Cahaignes, canton d'Ecos.

Troisième mention : Pierre-Léonard *Lefort*, depuis 34 ans au service de M. Metton, cultivateur à Ormes, canton de Conches.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement d'Evreux, en 1848.

Digitized by Google

1844, se présente avec 45 années de service chez M. Germaine, cultivateur à Poses, canton de Pont-de-l'Arche. Elle obtient la deuxième mention.

Le prix de l'arrondissement d'Evreux appartient à Marie *Thibouville*, depuis 32 ans au service de Mme veuve Vaurabourg, propriétaire aux Baux-de-Breteuil. Elle a rempli ses devoirs non-seulement avec une exactitude exemplaire, mais encore avec un désintéressement remarquable.

Une mention honorable est accordée à Thérèse *Léchardeur*, pour 22 ans de service chez M. Duclos, propriétaire à Saint-Laurent-des-Bois, canton de Saint-André.

—

Récompenses aux Domestiques ruraux.

CHARRETIERS.

PRIX DE DÉPARTEMENT : Jean-Baptiste-Louis *Douche*, attaché au service de M. Nicolas Cauchois, cultivateur à Grandcamp, canton de Broglie, depuis 38 ans.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement de Bernay, en 1847.

Première mention : Pierre-Charles *Hermier*, pour 35 ans de service chez Mme veuve Lenoble, à Iville, canton du Neubourg.

Deuxième mention : Jacques *Quillebeuf*, en service depuis 35 ans chez M. Lemercier, cultivateur au Neubourg.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement de Louviers, en 1848.

Digitized by Google

Troisième mention : Pierre-Fulgence *Lefebvre*, depuis 34 ans au service de M. Bruno Beudon, cultivateur à Mouflaines, canton d'Etrépagny.

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX : Louis *Fauchet*, charretier depuis 19 ans, tant chez MM. Delaître frères que chez M. Jules Camus, tous trois cultivateurs à Vernon, ayant occupé la même exploitation.

BERGERS.

PRIX DE DÉPARTEMENT : Laurent *Larose*, employé depuis 40 ans au service de MM. Gouyer père et fils, cultivateurs à Manthelon, canton de Damville.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement d'Evreux, en 1841.

Première mention : François *Hareng*, berger depuis 37 ans chez M. Pierre-Adrien-Louis Gueroult, cultivateur et maire de la commune de Capelle-les-Grands, canton de Broglie.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement de Bernay, en 1842.

Deuxième mention : Jean-Eustache *Denis*, depuis 34 ans au service de M. François Poittevin, cultivateur à Cahaignes, canton d'Ecos.

Troisième mention : Pierre-Léonard *Lefort*, depuis 34 ans au service de M. Metton, cultivateur à Ormes, canton de Conches.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement d'Evreux, en 1848.

Digitized by Google

1844, se présente avec 45 années de service chez M. Germaine, cultivateur à Poses, canton de Pont-de-l'Arche. Elle obtient la deuxième mention.

Le prix de l'arrondissement d'Evreux appartient à Marie *Thibouville*, depuis 32 ans au service de Mme veuve Vaurabourg, propriétaire aux Baux-de-Breteuil. Elle a rempli ses devoirs non-seulement avec une exactitude exemplaire, mais encore avec un désintéressement remarquable.

Une mention honorable est accordée à Thérèse *Léchardeur*, pour 22 ans de service chez M. Duclos, propriétaire à Saint-Laurent-des-Bois, canton de Saint-André.

—

Récompenses aux Domestiques ruraux.

CHARRETIERS.

PRIX DE DÉPARTEMENT : Jean-Baptiste-Louis *Douche*, attaché au service de M. Nicolas Cauchois, cultivateur à Grandcamp, canton de Broglie, depuis 38 ans.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement de Bernay, en 1847.

Première mention : Pierre-Charles *Hermier*, pour 35 ans de service chez Mme veuve Lenoble, à Iville, canton du Neubourg.

Deuxième mention : Jacques *Quillebeuf*, en service depuis 35 ans chez M. Lemercier, cultivateur au Neubourg.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement de Louviers, en 1848.

Digitized by Google

Troisième mention : Pierre-Fulgence *Lefebvre*, depuis 34 ans au service de M. Bruno Beudon, cultivateur à Mouflaines, canton d'Etrépagny.

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX : Louis *Fauchet*, charretier depuis 19 ans, tant chez MM. Delattre frères que chez M. Jules Camus, tous trois cultivateurs à Vernon, ayant occupé la même exploitation.

BERGERS.

PRIX DE DÉPARTEMENT : Laurent *Larose*, employé depuis 40 ans au service de MM. Gouyer père et fils, cultivateurs à Manthelon, canton de Damville.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement d'Evreux, en 1841.

Première mention : François *Hareng*, berger depuis 37 ans chez M. Pierre-Adrien-Louis Gueroult, cultivateur et maire de la commune de Capelle-les-Grands, canton de Broglie.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement de Bernay, en 1842.

Deuxième mention : Jean-Eustache *Denis*, depuis 34 ans au service de M. François Poittevin, cultivateur à Cahaignes, canton d'Ecos.

Troisième mention : Pierre-Léonard *Lefort*, depuis 34 ans au service de M. Metton, cultivateur à Ormes, canton de Conches.

Il a obtenu le prix de l'arrondissement d'Evreux, en 1848.

Digitized by Google

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX : Noël *Laurent*, pour 26 ans de service chez M. Jean-Louis Lesimple, propriétaire à Grandvilliers, canton de Damville.

Il a obtenu une mention honorable en 1851.

Première mention honorable : Delphin *Doucet*, en service depuis 25 ans chez M. Auguste Bihorel, cultivateur à Douains, canton de Vernon.

Il a obtenu la deuxième mention honorable, en 1850.

VALETS DE FERME OU HOMMES A TOUTES MAINS.

PRIX DE DÉPARTEMENT : Olivier *Bignet*, pour 55 ans de bons et loyaux services chez M. Nicolas Davoust, cultivateur et maire de Neuville-sur-Authou, canton de Brionne.

Première mention : Pierre-Alexandre-Désir *Dutac*, en service depuis 50 ans chez M. Jean-Michel Chevallier, cultivateur à Montreuil-l'Argillé, canton de Broglie.

Deuxième mention : Pierre-Auguste *Auger*, pour 49 ans de service chez M. Lebil, cultivateur à Puchay, canton d'Etrépagny.

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX : Nicolas *Lecoq*, depuis 30 ans au service de M. Marquais, cultivateur à Saint-André.

Mention honorable : Georges *Fauveau*, depuis 27 ans au service de M. Pierre-Charles Pley, cultivateur à Grossœuvre, canton de Saint-André.

Digitized by Google

SERVANTES.

PRIX DE DÉPARTEMENT : Louise-Monique *Lacour*, au service de M. Antoine Fouquet, cultivateur aux Authieux, canton de Saint-André, depuis 49 ans.

Elle a obtenu le prix de l'arrondissement d'Evreux, en 1849.

Première mention : Marie *Leroy*, depuis 46 ans au service de M. François Eloy, propriétaire à Perruel, canton de Fleury-sur-Andelle.

Deuxième mention : Joséphine *Legendre*, employée chez M. Augustin Germaine, propriétaire à Poses, canton de Pont-de-l'Arche, depuis 45 ans.

Elle a obtenu le prix de l'arrondissement de Louviers, en 1844.

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX : Marie *Thibouville*, depuis 32 ans au service de Mme veuve Vaurabourg, propriétaire aux Baux-de-Breteuil, canton de Breteuil.

Elle a obtenu, en 1851, la deuxième mention honorable de l'arrondissement.

Mention honorable : Thérèse *Léchardeur*, depuis 22 ans au service de M. Duclos, maire de la commune de Saint-Laurent-des-Bois, canton de Saint-André.

Digitized by Google

Cours public et gratuit de Dessin.

ACADÉMIE D'APRÈS LE BAS-RELIEF.

PRIX (médaille d'argent) : Aimé *Roussel.*

ORNEMENTS.

PREMIER PRIX (médaille d'argent) : Adolphe *Liard.*

DEUXIÈME PRIX (médaille de bronze) : Adolphe *Thonnelle.*

TÊTE D'APRÈS LA BOSSE.

1re Série.

PRIX (médaille d'argent) : Eugène *Billard.*

2e Série.

PRIX (médaille de bronze) : *Delabove* jeune.

Mention honorable : Gustave *Hubert.*

Digitized by Google

CONCOURS AGRICOLE

Tenu à Tourny, le 23 mai 1852.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. DREVET,

Président du comice agricole d'Ecos.

MESSIEURS,

Vous me pardonnerez, à moi étranger à la science agricole, si je prends la parole en cette circonstance, si je viens vous entretenir de choses qui ont été en dehors de toutes les occupations de ma vie, et dont pourraient seuls vous parler dignement les agriculteurs distingués qui sont réunis ici ; mais appelé à l'honneur de présider le comice agricole du canton d'Ecos, je dois accomplir un devoir qui m'est imposé par la mission dont vous avez bien voulu m'honorer, et céder aux instances de mes collègues.

Depuis longtemps, le jour de votre concours est un jour de solennité : nous nous sommes efforcés de vous offrir ici, où vous vous réunissez pour la première fois, une réception digne de celle que vous avez l'habitude de trouver. La population tout entière de cette commune s'est associée à notre pensée et nous a secondés.

Nous avions espéré que les produits qui seraient présentés ne seraient point inférieurs à ceux qui ont

Digitized by Google

été exposés les années précédentes; notre espoir n'a point été déçu : nous avons vu que, cette année, comme les autres, vous nous aviez présenté des produits toujours plus beaux ; c'est le symbole des progrès que fait l'agriculture de cette contrée; le symbole de la puissance du travail, chaque jour plus intelligent, qui à de plus grands besoins offre de plus grandes ressources, pour en offrir de plus grandes encore.

Félicitons-nous, Messieurs, des progrès déjà obtenus, ils sont incontestables : la jachère a disparu, les prairies artificielles ont pris un accroissement considérable, et fournissent ainsi le moyen d'avoir un plus grand nombre de bestiaux et de meilleure qualité. Malgré la pénurie d'herbages, le nombre des élèves de chevaux a beaucoup augmenté ; la culture du colza a été introduite dans ce pays et a produit de très-bons résultats pour ceux qui l'ont cultivé avec les soins et les sacrifices que sa culture exige; en un mot, les produits ont augmenté, et en même temps ils sont devenus meilleurs. Tout cela s'est opéré sous nos yeux : quelle en est donc la cause ?

Elle est toute naturelle : la lumière s'est répandue de plus en plus dans les campagnes ; les populations agricoles se sont de moins en moins refusées à l'instruction; les domestiques, profitant des utiles leçons qu'ils ont été puiser dans les écoles, sont venus prêter à leurs maîtres un secours plus intelligent.

La routine, enfantée par l'ignorance, disparaît; on a cessé de dédaigner les méthodes nouvelles, on les applique, on se les approprie en les perfectionnant. Nous avons suivi le mouvement général : car tout

Digitized by Google

marche, tout se meut autour de nous ; nous avons longtemps résisté, mais il a fallu céder au tourbillon du progrès, abandonner les anciens errements pour en suivre de nouveaux, plus appropriés aux besoins de l'époque ; et, tout incrédules que nous étions, il nous a bien fallu croire que l'agriculture, comme les autres sciences, était soumise aux lois du perfectionnement.

Il est une chose, Messieurs, sur laquelle j'appellerai spécialement votre attention ; elle est d'autant plus importante, qu'elle est la base de toute bonne culture. Je veux parler des engrais. Ils ont été déjà perfectionnés, et l'on est parvenu à des résultats satisfaisants ; grâce à leur amélioration, la terre a rapporté beaucoup plus qu'elle n'avait coutume de le faire ; combien plus pourrait-on lui demander encore, en évitant de perdre tous ces sels qui sont les éléments les plus fertilisants de l'engrais ! S'il faut en croire les statistiques, et c'est à cela seul que peuvent s'en rapporter ceux qui sont étrangers à la culture, il y aurait une augmentation de plus d'un cinquième, due seulement à la meilleure qualité des fumiers. Pourquoi donc laisser le purin, ici se rendre dans les mares et les infecter, là se perdre sur la voie publique et la détériorer, tandis qu'il serait partout facile, et en général peu dispendieux, de réunir tous les jus de fumier dans une fosse, pour servir à leur arrosage ?

Beaucoup d'entre vous ont déjà pris l'habitude de disposer leurs fumiers par couches et de les arroser ; et, pour n'en citer qu'un exemple, vous avez pu admirer le soin avec lequel le fils de l'un de nos plus honorables collègues dispose ses fumiers. Nous espé-

Digitized by Google

rons que bientôt tous les cultivateurs auront adopté cette méthode.

Les denrées ont diminué et les bénéfices avec elles. Vous avez le remède entre vos mains : faites comme dans l'industrie, compensez par la quantité de produits l'exiguité des gains.

De tout temps, l'arrondissement des Andelys s'est fait remarquer par la perfection de sa culture : alors qu'il y avait des prix de département, c'était toujours dans son sein que l'on venait chercher les lauréats; c'est donc à lui de donner l'initiative d'une plus grande production.

Un mot, Messieurs, sur ces vieux et honnêtes domestiques qui viennent ici recevoir le prix de leur labeur et de leur probité ; bien souvent l'on vous a parlé d'eux, mais jamais, à mon avis, on ne leur a donné assez d'éloges. Quoi de plus beau que cette émulation d'honnêteté établie entre les serviteurs de ferme ! quoi de plus touchant que ce banquet où vont aller se réunir le maître et le serviteur couronné !

Honneur à ces vieux serviteurs qui continuent aux fils les services qu'ils ont rendus aux pères ; qu'ils marchent le front haut, car ils sont honnêtes et honorés : l'honnêteté est écrite sur leur visage bruni par le travail ; mais honneur aussi au maître qui conserve longtemps ses domestiques, car c'est une preuve de sa bonté envers eux ! Qu'ils servent d'exemple aux jeunes gens, et que ceux-ci viennent un jour, comme leurs pères, recevoir la récompense que la Société d'Agriculture décerne à leurs longs et bons services !

Digitized by Google

Je finis, Messieurs, en vous rappelant qu'il y vingt ans, à pareille époque, fut inauguré le premier concours : ce devait être l'aurore de la régénération de l'agriculture. La Société y contracta l'engagement de faire disparaître les anciens préjugés, de combattre la routine : elle l'a fait ; elle promit de rechercher les procédés les plus avantageux à l'agriculture, et, une fois découverts, de les mettre sous les yeux de tous ; étudier, constater, propager, telle fut la mission qu'elle s'est donnée : elle l'a remplie avec zèle. Messieurs, c'est à elle que nous devons les progrès déjà constatés ; aussi reconnaissant le succès de ses efforts, vous direz avec moi : oui, grâce à la Société, l'agriculture du département de l'Eure prospère et prospérera toujours.

—

Primes et Récompenses.

CHARRETIERS.

Prix : Pierre-Fulgence *Lefebvre*, depuis 34 ans chez M. Beudon, cultivateur à Mouflaines.

Première mention honorable : Casimir *Pesé*, depuis 30 ans chez M. Coutil, cultivateur à Villers-sur-Andely.

Deuxième mention honorable : Angelbert *Chenart*, depuis 26 ans chez M. Béguin, cultivateur à Heubécourt.

BERGERS.

Prix : Chrysostôme *Vallée*, depuis 31 ans chez M. F. Carrière, cultivateur à Daubeuf.

Digitized by Google

Première mention honorable : Alexandre *Poline*, depuis 31 ans chez M. Celle, cultivateur à Ecos.

Deuxième mention honorable : Jean *Dehors*, depuis 27 ans chez M. Poittevin, cultivateur à Authevernes.

SERVANTES.

PRIX : Marie *Leroy*, depuis 46 ans chez M. Eloy, cultivateur à Perruel.

Première mention honorable : Thérèse *Lafosse*, depuis 41 ans chez M. Louis-Charles Petit, cultivateur à Panilleuse.

Deuxième mention honorable : Françoise *Moulin*, depuis 28 ans chez M. Auguste Béguin, cultivateur à Tilly.

Concours de Bestiaux.

ESPÈCE CHEVALINE.

Etalons de gros trait. — Cinq étalons ont été présentés. Le prix a été décerné à M. *Coutil*, cultivateur à Villers-en-Vexin.

Etalons de cavalerie. — Le prix n'a pas été décerné; le jury a seulement accordé une mention honorable au cheval de M. *Dardiége*, propriétaire à Gisors.

Juments de gros trait. — Aucun prix ni mention honorable n'ont été accordés par le jury.

Juments de cavalerie. — Trois juments ont été présentées. Le prix a été décerné à M. Auguste *Hébert*, cultivateur à Villers-en-Vexin.

Digitized by Google

ESPÈCE BOVINE.

Taureaux. — Le jury n'a pas cru devoir décerner de prix pour ceux présentés, mais seulement une mention honorable à M. *Chevalier*, cultivateur à Tourny.

Génisses. — Le prix à été décerné à M. *Lebrun*, cultivateur à Goupillières, commune de Puchay, pour une génisse croisée Durham.

Vaches grasses. — Le prix a été décerné à M. *Legrand*, cultivateur à Guitry.

ESPÈCE OVINE.

Béliers. — Vingt béliers ont été présentés; le jury, à raison de la quantité de béliers amenés et de leur beauté, a cru devoir décerner deux prix : le premier, à M. *Coutil*, cultivateur à Villers-sur-Andely, pour un bélier race mérinos-métis; et le deuxième, à M. *Legrand*, cultivateur à Guitry, pour un bélier croisé mérinos-Dishley.

Brebis. — Le prix a été décerné à M. *Dupas*, cultivateur à Forêt-la-Folie, pour brebis race mérinos-métis.

ESPÈCE PORCINE.

Vérat. — Le prix a été décerné à M. *Bertaut*, cultivateur à Forêt-la-Folie, pour porc mâle, race normande.

Digitized by Google

Concours d'Instruments agricoles.

PREMIER PRIX : M. François *Rayer*, maréchal, demeurant à Tourny, pour une herse-Bataille en fer, perfectionnée.

DEUXIÈME PRIX : M. Barthélemy *Pinel*, maréchal au Thil-en-Vexin, pour charrues en fer présentant une modification heureuse et le mélange, dans le même instrument, de la charrue dite cauchoise et de celle dite mantoise.

Mention honorable : M. *Henne*, propriétaire à Gisors, pour perfectionnement apporté au semoir répartissant tout à la fois, ou à volonté, la semence et l'engrais.

Digitized by Google

CONCOURS AGRICOLE

DÉPARTEMENTAL,

TENU A ALIZAY, LE 26 SEPTEMBRE 1852.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL.

. . . . . .

Le concours avait été préparé par les soins du comice agricole de Pont-de-l'Arche, section de la Société, sur la propriété de M. de la Potterie.

A onze heures, le bureau de la Société ayant à sa tête son président, M. le marquis de Sainte-Croix, préfet de l'Eure, s'est réuni aux membres du comice de Pont-de-l'Arche, qui se trouvaient déjà depuis quelque temps sur le lieu du concours.

La lutte de labourage s'est ouverte à midi, en présence d'une députation de la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure; de M. de Montreuil, député au Corps législatif; de MM. de Blosseville et Fauvel, membres du conseil général; de M. le sous-préfet de Louviers, et au milieu d'une foule empressée de spectateurs.

Douze charrues, dont quelques-unes se faisaient remarquer par la beauté de leur attelage, sont entrées en lice, et ont commencé une lutte que chacun a suivie avec un vif intérêt.

Pendant ce temps, deux jurys nommés par le président de la Société et par les concurrents, parcouraient les groupes de bestiaux exposés sur le champ du concours.

Digitized by Google

Concours d'Instruments agricoles.

PREMIER PRIX : M. François *Rayer*, maréchal, demeurant à Tourny, pour une herse-Bataille en fer, perfectionnée.

DEUXIÈME PRIX : M. Barthélemy *Pinel*, maréchal au Thil-en-Vexin, pour charrues en fer présentant une modification heureuse et le mélange, dans le même instrument, de la charrue dite cauchoise et de celle dite mantoise.

Mention honorable : M. *Henne*, propriétaire à Gisors, pour perfectionnement apporté au semoir répartissant tout à la fois, ou à volonté, la semence et l'engrais.

Digitized by Google

CONCOURS AGRICOLE

DÉPARTEMENTAL,

TENU A ALIZAY, LE 26 SEPTEMBRE 1852.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL.

. . . . . .

Le concours avait été préparé par les soins du comice agricole de Pont-de-l'Arche, section de la Société, sur la propriété de M. de la Potterie.

A onze heures, le bureau de la Société ayant à sa tête son président, M. le marquis de Sainte-Croix, préfet de l'Eure, s'est réuni aux membres du comice de Pont-de-l'Arche, qui se trouvaient déjà depuis quelque temps sur le lieu du concours.

La lutte de labourage s'est ouverte à midi, en présence d'une députation de la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure; de M. de Montreuil, député au Corps législatif; de MM. de Blosseville et Fauvel, membres du conseil général; de M. le sous-préfet de Louviers, et au milieu d'une foule empressée de spectateurs.

Douze charrues, dont quelques-unes se faisaient remarquer par la beauté de leur attelage, sont entrées en lice, et ont commencé une lutte que chacun a suivie avec un vif intérêt.

Pendant ce temps, deux jurys nommés par le président de la Société et par les concurrents, parcouraient les groupes de bestiaux exposés sur le champ du concours.

Digitized by Google

Ces opérations terminées, la Société est rentrée à Pont-de-l'Arche et s'est réunie en séance publique pour la distribution des récompenses.

M. le président de la Société a ouvert la séance par un discours dans lequel il fait ressortir toute la sollicitude du Gouvernement pour les intérêts de l'agriculture, et les efforts qu'il fait pour alléger ses charges et pour encourager ses progrès. Ce discours a été accueilli par la plus vive sympathie.

L'assemblée entend ensuite avec non moins d'intérêt un discours prononcé par M. Curmer, président de la Société centrale de la Seine-Inférieure. M. Lehodey, secrétaire du comice de Pont-de-l'Arche, s'est trouvé, faute de temps, dans l'impossibilité de prendre la parole : son discours sera inséré au Recueil.

Après la distribution des récompenses, l'assemblée s'est rendue à un banquet de 180 couverts, admirablement disposé par les soins d'une commission.

A la fin de ce banquet, plusieurs toasts ont été portés : l'un par M. Bizet, maire de Pont-de-l'Arche : « Au prince Louis-Napoléon ! » auquel l'assemblée a répondu par de chaleureuses acclamations ;

Les autres, par M. Hochon, président du comice : « Aux invités et à la Société d'Agriculture ! » — Par M. le baron de Montreuil : « A l'agriculture ! aux lauréats ! » — Et par M. Ange Petit, vice-président de la Société : « Au comice de Pont-de-l'Arche et aux commissaires organisateurs de la fête ! »

La journée s'est terminée par un brillant feu d'artifice, qui avait attiré la population entière de Pont-de-l'Arche et des environs.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. LE MARQUIS DE SAINTE-CROIX,

Président de la Société.

—

MESSIEURS,

L'intérêt que porte à l'agriculture le Gouvernement du prince Louis-Napoléon, se manifeste par tous ses actes; c'est lui qui le premier a pu dégrever la propriété foncière, et faire ainsi partager à toute la population agricole, un soulagement promis par tous les Gouvernements et attendu depuis longtemps.

A ce premier bienfait ont succédé bientôt : l'établissement du crédit foncier, — la création des chambres consultatives d'agriculture, — et les encouragements de toute nature qui prouvent la sollicitude avec laquelle le Gouvernement s'attache à relever l'industrie agricole de l'abandon dans lequel elle a été laissée si longtemps.

Que le pays persévère dans son attitude calme et confiante; que l'avenir soit assuré, et des dégrèvements successifs viendront s'ajouter encore aux réductions accomplies.

L'influence la plus salutaire est due, dans nos campagnes, aux institutions de la nature de celle qui nous rassemble aujourd'hui, et je suis heureux de pouvoir donner aux populations, en la présidant, un témoignage de l'intérêt que le Gouvernement attache à leur existence et à leur prospérité.

Digitized by Google

Qu'il me soit permis, Messieurs, d'apporter ici l'expression de notre reconnaissance à mon collègue de la Seine-Inférieure, à M. le président et à tous les membres de la Société centrale d'Agriculture de ce beau département, qui ont bien voulu nous prouver leur sympathie par une représentation digne d'eux.

L'agriculteur, quelquefois rebelle aux conseils théoriques de la science, se rend toujours aux préceptes dont l'application s'accomplit devant lui.

Les comices, Messieurs, remplissent cette condition importante ; car ils répandent, sur tous les points du département, la pratique des principes nouveaux ; ils excitent une noble émulation parmi les agriculteurs les plus capables, et récompensent publiquement les plus dignes.

Venez donc, laboureurs intelligents et laborieux, recevoir le prix qu'a mérité votre travail ; venez aussi le partager, serviteurs fidèles et probes, qui, depuis longues années, accomplissez votre tâche avec toute l'abnégation, toute la persévérance du dévoûment.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. CURMER,

Président de la Société centrale de la Seine-Inférieure.

MESSIEURS,

En plaçant votre concours de bestiaux et de charrues à l'extrémité du ressort sur lequel vous opérez ordinairement, en favorisant de votre choix une contrée voisine de la Seine-Inférieure, vous avez fait appel aux hommes qui, au-delà de vos limites, consacrent, comme vous le faites dans votre propre circonscription, tout ce qu'ils ont d'intelligence au service de l'agriculture.

La Société centrale d'Agriculture, dont le siége est à Rouen, ne pouvait manquer de répondre à une si cordiale invitation; c'est ainsi, Messieurs, que nous nous voyons avec bonheur au milieu de vous, participant à votre fête champêtre.

Trop longtemps, les hommes occupés du travail des champs ont vécu dans l'isolement; c'était là un puissant obstacle à la propagation des bons procédés de culture, toujours si lents à franchir les moindres distances : les praticiens doués d'intelligence, livrés à eux-mêmes, acquéraient bien difficilement les connaissances qui sont indispensables dans leur profession.

Grâce aux institutions qui se répandent de jour en jour davantage, les assemblées de comices au premier degré, les concours départementaux, comme celui qui nous réunit aujourd'hui, pour de plus

Digitized by Google

vastes contrées, les concours régionaux enfin, on ne verra plus, il faut l'espérer, ce qui était bien affligeant dans un autre temps, des instruments d'agriculture, charrues ou autres, employés avec avantage en un lieu et parfaitement inconnus à 40 ou 50 kilomètres de distance. D'un autre côté, l'art d'apprécier le mérite du bétail se répandra généralement dans les populations, qui ont tant d'intérêt à acquérir ces connaissances, et ne restera plus un privilége en faveur de quelques-uns seulement.

La morale aussi trouve son compte à ces fêtes agronomiques, et les récompenses qui s'y distribuent à de bons et fidèles serviteurs, à d'honnêtes ouvriers des champs, répandent les salutaires principes, le sentiment du devoir, les idées de justice, jusqu'au sein des populations les plus isolées.

Je n'abuserai pas de la parole que vous avez bien voulu m'accorder, Messieurs; mais un mot encore, et c'est pour vous exprimer notre vive satisfaction de ce que nous venons de voir en bétail de choix, en savoir-faire de la part de nos laboureurs; ces félicitations, vous pouvez le croire, sont bien sincères de notre part, puisqu'après tout ce sont des succès d'enfants de la même souche, d'enfants de la vieille patrie normande. Il faut qu'après avoir tenu le premier rang par les armes, après avoir brillé comme industriels, nos compatriotes s'illustrent aussi par la perfection de leurs cultures.

Redoublons tous d'efforts, Messieurs, pour arriver à ce noble but, que nous pouvons atteindre avec de la persévérance et une inébranlable volonté.

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. LEHODEY,

Secrétaire du comice de Pont-de-l'Arche.

—

MESSIEURS,

En prenant à mon tour la parole dans cette solennité, mon premier devoir est d'abord de remercier, au nom de la section d'agriculture du canton, MM. les membres composant la Société libre de l'Eure, d'avoir bien voulu choisir le canton de Pont-de-l'Arche pour le concours départemental; c'est de votre part, Messieurs, une marque de bienveillance dont nous vous sommes très-reconnaissants, et de plus une nouvelle preuve de l'intérêt que vous portez à tout ce qui concerne l'amélioration des classes agricoles.

Malheureusement, Messieurs, le comice de Pont-de-l'Arche se trouve dans l'impossibilité de vous apporter son contingent dans cette fête agricole; il n'a pas à vous parler de ses travaux, et vous le comprendrez, lorsque vous saurez que notre comice a cessé de se rassembler pour se conformer à la circulaire de M. le ministre de l'agriculture, explicative du décret du 25 mars 1852. Il n'a cru devoir se réunir que tout dernièrement, alors qu'il a été informé, d'une manière officielle, qu'il pouvait se considérer comme une section de la Société libre de l'Eure.

Le comice agricole du canton de Pont-de-l'Arche est de création assez récente; il doit son origine à la loi du 20 mars 1851, qui avait institué l'établisse-

Digitized by Google

ment, dans chaque arrondissement, d'un ou de plusieurs comices agricoles. Dès le principe ou plutôt dès la première et unique séance, le nombre des membres du comice s'était élevé à 64. C'est là un fait d'autant plus digne de remarque que le canton ne comptait précédemment, dans les dix-neuf communes dont il se compose, qu'un seul membre faisant partie de la Société de l'Eure. Cet élan, pour ainsi dire spontané vers la science agricole, doit être attribué presqu'entièrement au zèle éclairé et aux bons soins de M. Hochon, membre du conseil général et président du comice; aussi c'est un devoir pour ses membres de lui payer aujourd'hui un tribut public de reconnaissance.

L'utilité d'un comice agricole est incontestable : les comices agricoles, en effet, établissent nécessairement des rapports fréquents entre des hommes qui n'ont souvent entre eux que des relations passagères et accidentelles; par suite, ils provoquent entre ces mêmes personnes un échange continuel d'idées qui, mises en pratique, produisent parfois d'excellents résultats.

Le but que se propose le comice de Pont-de-l'Arche est de stimuler les cultivateurs et de les pousser avec circonspection dans la voie des innovations pratiques. Cette tâche, il faut bien le reconnaître, est au-dessus de nos forces; mais nous avons compté, dans l'accomplissement du devoir que nous nous sommes imposé, sur le concours et les conseils éclairés de la Société libre de l'Eure.

Digitized by Google

PRIX.

—

Concours de Labourage.

PREMIER PRIX (150 fr.) : M. Jean-Isidore *Renault*, cultivateur à Daubeuf-sur-Seine, conduisant lui-même sa charrue.

DEUXIÈME PRIX (100 fr., dont la moitié pour le charretier-conducteur) : M. *Chevalier* fils, cultivateur à Heuqueville; — François *Campigny*, charretier-conducteur.

Première mention honorable (médaille d'argent, — 10 fr. pour le charretier) : M. Désiré *Amaury*, cultivateur à Forêt-la-Folie, canton d'Ecos; — Louis *Gadouleau*, charretier.

Deuxième mention honorable (médaille de bronze) : M. *Bizet*, de Canteloup.

Concours de Bestiaux.

CHEVAUX.

PREMIÈRE PRIME (120 fr.) : M. *de la Poterie* fils, propriétaire à Pont-de-l'Arche.

DEUXIÈME PRIME (100 fr.) : M. Prosper *Carrelet*, cultivateur à Saint-Pierre-des-Cercueils.

TAUREAUX.

PREMIÈRE PRIME (150 fr.) : M. *Anseaume*, cultivateur à Pont-de-l'Arche.

DEUXIÈME PRIME (100 fr.) : M. *Durécu*, propriétaire à Thuit-Simer.

Digitized by Google

ment, dans chaque arrondissement, d'un ou de plusieurs comices agricoles. Dès le principe ou plutôt dès la première et unique séance, le nombre des membres du comice s'était élevé à 64. C'est là un fait d'autant plus digne de remarque que le canton ne comptait précédemment, dans les dix-neuf communes dont il se compose, qu'un seul membre faisant partie de la Société de l'Eure. Cet élan, pour ainsi dire spontané vers la science agricole, doit être attribué presqu'entièrement au zèle éclairé et aux bons soins de M. Hochon, membre du conseil général et président du comice; aussi c'est un devoir pour ses membres de lui payer aujourd'hui un tribut public de reconnaissance.

L'utilité d'un comice agricole est incontestable : les comices agricoles, en effet, établissent nécessairement des rapports fréquents entre des hommes qui n'ont souvent entre eux que des relations passagères et accidentelles; par suite, ils provoquent entre ces mêmes personnes un échange continuel d'idées qui, mises en pratique, produisent parfois d'excellents résultats.

Le but que se propose le comice de Pont-de-l'Arche est de stimuler les cultivateurs et de les pousser avec circonspection dans la voie des innovations pratiques. Cette tâche, il faut bien le reconnaître, est au-dessus de nos forces; mais nous avons compté, dans l'accomplissement du devoir que nous nous sommes imposé, sur le concours et les conseils éclairés de la Société libre de l'Eure.

Digitized by Google

PRIX.

—

Concours de Labourage.

PREMIER PRIX (150 fr.) : M. Jean-Isidore *Renault*, cultivateur à Daubeuf-sur-Seine, conduisant lui-même sa charrue.

DEUXIÈME PRIX (100 fr., dont la moitié pour le charretier-conducteur) : M. *Chevalier* fils, cultivateur à Heuqueville; — François *Campigny*, charretier-conducteur.

Première mention honorable (médaille d'argent, — 10 fr. pour le charretier) : M. Désiré *Amaury*, cultivateur à Forêt-la-Folie, canton d'Ecos; — Louis *Gadouleau*, charretier.

Deuxième mention honorable (médaille de bronze) : M. *Bizet*, de Canteloup.

Concours de Bestiaux.

CHEVAUX.

PREMIÈRE PRIME (120 fr.) : M. *de la Poterie* fils, propriétaire à Pont-de-l'Arche.

DEUXIÈME PRIME (100 fr.) : M. Prosper *Carrelet*, cultivateur à Saint-Pierre-des-Cercueils.

TAUREAUX.

PREMIÈRE PRIME (150 fr.) : M. *Anseaume*, cultivateur à Pont-de-l'Arche.

DEUXIÈME PRIME (100 fr.) : M. *Durécu*, propriétaire à Thuit-Simer.

Digitized by Google

VACHES.

PREMIÈRE PRIME (60 fr.) : M. Joseph *Levavasseur*, cultivateur à Tostes.

DEUXIÈME PRIME (40 fr.) : M. *Thilliard*, propriétaire à la Commanderie de Sainte-Colombe.

GÉNISSES.

PREMIÈRE PRIME (60 fr.) : M. *Dufour*, propriétaire et maire à Villez-sur-le-Neubourg.

DEUXIÈME PRIME (60 fr.) : M. *de la Poterie* père, propriétaire à Pont-de-l'Arche.

BÉLIERS.

PREMIÈRE PRIME : M. Isidore *Lemonnier*, cultivateur à Touffreville-en-Vexin.

DEUXIÈME PRIME : M. François *Herbert*, cultivateur au Mesnil-Hardray.

BREBIS.

PREMIÈRE PRIME : (non décernée).

DEUXIÈME PRIME (70 fr.) : M. François *Garnier*, cultivateur à Notre-Dame-du-Vaudreuil.

PORCS.

PREMIÈRE PRIME (40 fr.) : M. *Béranger*, cultivateur à Montaure.

DEUXIÈME PRIME (30 fr.) : M. *Thilliard*, propriétaire à la Commanderie.

TRUIES.

PREMIÈRE PRIME (40 fr.) : M. *Durécu*, de Thuit-Simer.

DEUXIÈME PRIME (30 fr.) : M. *Béranger*, de Montaure.

Digitized by Google

Instruments perfectionnés.

PREMIÈRE PRIME (60 fr.) : M. *Bizet*, de Canteloup.

DEUXIÈME PRIME (40 fr,) : M. *Pinel* fils, forgeron au Thil.

Exposition de Produits agricoles.

Mentions honorables : M. *Levavasseur*, de Tostes : betteraves et colza ; — M. *Bizet*, de Canteloup : blé Victoria et blé européen ; — Mme veuve *Langlois*, d'Alizay : chardons et betteraves.

Prix décernés aux Domestiques ruraux,

Par la section générale de Louviers.

HOMMES A TOUTES MAINS (40 fr.) : Jean-Antoine *Boullet*, en service chez M. Digard, canton du Neubourg.

SERVANTES (40 fr.) : Pauline *Marie*, en service chez M. Langlois.

Digitized by Google

Séance publique du 28 août 1853.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. LE DUC D'ALBUFÉRA,

Président.

MESSIEURS,

L'honneur qui m'est fait aujourd'hui d'avoir à présider cette solennité, m'impose tout d'abord une obligation : c'est de témoigner ma gratitude à la Société d'Agriculture qui, en me choisissant au milieu de mes honorables collègues du conseil général, a sans doute voulu me donner un témoignage particulier de sa confiance dans mon attachement, déjà ancien, aux intérêts de ce pays. Elle ne s'est pas trompée, j'ose le dire, si elle a cru qu'à défaut d'expérience consommée dans ce qui fait l'objet de nos travaux, j'y devais apporter le tribut d'un zèle entier et d'un dévoûment sans bornes.

Le moment est favorable pour que le succès couronne nos efforts. L'universelle préoccupation se tourne vers l'agriculture, cette source des biens véritables et de ces richesses qui, selon la belle expression de Rollin, sont le principal revenu d'un Etat, et lui tiennent lieu de tous les autres, s'ils viennent à lui manquer. Propriétaires, industriels, administrateurs, tous aujourd'hui sont imbus de ce grand principe.

Digitized by Google

Et si nous regardons plus haut, n'est-ce pas chez les laboureurs de nos champs, que le Gouvernement issu de la volonté nationale a trouvé son plus ferme appui? N'est-ce pas parmi ces laborieuses populations qu'il rencontre le plus ardent enthousiasme, le dévoûment le plus sincère pour l'héritier du premier nom des temps modernes?

Une alliance intime s'est par là formée entre les habitants des campagnes et le Gouvernement de Napoléon. Les agriculteurs avaient droit de compter sur la sollicitude de l'Empereur, pour veiller sur leurs intérêts, pour interroger leurs besoins, pour leur donner une juste satisfaction. Ils n'ont pas été trompés dans leur attente ; et si les créations nouvelles ont pu soulever quelques critiques, si elles réclament quelques améliorations, si le temps, et un temps assez long encore, est nécessaire à l'accomplissement définitif de leurs promesses, elles ont prouvé du moins le désir sincère du Gouvernement d'apporter secours efficace et protection constante à la population rurale.

S'occupant de l'ouvrier et de l'aisance modeste qu'il peut acquérir dans ses vieux jours, on lui propose un moyen de placer sûrement ses épargnes, de manière à assurer sa subsistance pour le jour, où la fatigue le surprend et où ses forces épuisées viendraient à trahir son courage. Une institution nouvelle garantit le repos au vieux travailleur de la ferme ou de l'usine, pour les dernières années de sa vie. S'il porte, chaque semaine, ou chaque mois, une légère économie sur son salaire à la caisse des retraites pour la vieillesse, l'obole du laboureur ou de l'ouvrier rangé fructifie et, par l'accumulation des inté-

Digitized by Google

rêts, crée une importante réserve pour l'avenir. L'ingénieux mécanisme de l'institution permet au mari, au fils, au frère, de constituer une rente à la femme, à la mère, à la sœur; et le capital peut revenir à la famille, comme pour servir aux enfants d'encouragement et d'exemple.

S'occupant des malades, on établit des médecins cantonaux, chargés de porter dans la cabane du pauvre les prompts secours de la science et de livrer gratuits les médicaments qu'elle prescrit.

S'occupant d'améliorer le sol, d'augmenter sa fertilité, on propose un moyen de fournir des capitaux à l'agriculture, et l'on crée le crédit foncier. Sans discuter les mérites, les inconvénients, les difficultés d'exécution de ce nouveau moyen de crédit, qui est appelé, sous une forme ou sous l'autre, à rendre d'immenses services, il faut reconnaître l'excellent esprit qui a présidé à sa création, et dont le but, tout pratique, est d'apporter à l'agriculture l'argent, le vrai mobile du progrès. Si le dissipateur peut y trouver un moyen plus facile de se ruiner, l'emprunteur sérieux pourra, dans le but d'améliorations utiles, mobiliser une partie de sa fortune, sans l'aliéner, et éteindre sa dette, en ne payant pas plus, et souvent pas autant d'intérêts que par le passé.

Enfin de grands travaux publics sont ordonnés; le réseau des chemins de fer, concédé en entier à l'industrie privée, doit se terminer d'ici à peu d'années. Des embranchements nombreux viendront unir entre elles ces lignes principales, et, grâce à cette vive impulsion, le pays entier jouira bientôt de moyens de communication destinés à augmenter, dans des

Digitized by Google

proportions incalculables, la circulation des hommes et des denrées.

Notre département n'a pas été oublié dans cette répartition : le chemin de Cherbourg traverse notre chef-lieu, et nous devons espérer que, dans un avenir prochain, des embranchements permettront l'échange de nos produits, non-seulement avec Paris et Caen, mais avec Rouen, Tours et le centre de la France. Si, pour quelques moments, certains intérêts sont frappés par ces changements dans les voies de transport, vous êtes assurés que cette souffrance de transition sera de peu de durée, qu'elles seront favorables au plus grand nombre et qu'elles tourneront au profit de la richesse de notre département.

Vous le voyez, Messieurs, toutes les institutions nouvelles, toutes les découvertes qui glorifient le siècle sont favorables aux cultivateurs, et *c'était justice*. Après avoir souffert de révolutions dont ils n'étaient pas coupables, ils ont résisté aux excitations les plus actives, aux théories les plus funestes ; ils ont supporté avec patience des années de détresse, et, par le bon sens de leurs suffrages, ils ont fait reculer la tempête, en fondant un gouvernement d'ordre et de paix.

C'est là leur gloire, et je suis fier de le proclamer, en ce jour surtout, dont le retour annuel amène la distribution des récompenses, au milieu de l'élite du département, en présence des élus du pays, qui applaudissent à nos efforts et à leur noble but.

Digitized by Google

RAPPORT GÉNÉRAL

SUR LA SITUATION ET LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ,

Pendant l'année 1853,

Par M BIDAULT, secrétaire perpétuel.

MESSIEURS,

Associés pour marcher en commun vers un but utile, honorés du bienveillant appui de l'Etat, du conseil général et du magistrat éclairé auquel sont confiés les intérêts de notre département, vous vous êtes imposé l'obligation de rendre, chaque année, dans cette solennité, un compte public de vos travaux. Vous puisez ainsi de nouveaux encouragements et de nouvelles forces dans le contact direct avec les représentants du pays.

J'aurais désiré, Messieurs, dans votre intérêt et dans le mien, que cet exposé général de vos travaux eût été confié à des mains plus habiles. Je le ferai néanmoins, soutenu par le sentiment du devoir et par l'indulgence à laquelle vous m'avez accoutumé.

Les études agricoles, vers lesquelles les esprits se dirigent de plus en plus, ont continué d'être l'objet principal de votre sollicitude; votre section d'agriculture s'est efforcée de se maintenir à la hauteur de son importante mission, soit en recherchant et en encourageant ce qui s'est fait de bien autour d'elle,

Digitized by Google

soit en propageant les plus utiles découvertes de la science.

L'application des procédés de drainage à l'assainissement et à la fertilisation des sols trop humides n'a pas cessé de préoccuper la commission que vous aviez spécialement chargée de son étude.

La machine à fabriquer les tuyaux, que vous avez vue fonctionner l'année dernière, a été confiée à des ouvriers qui, dirigés par les soins de votre commission, ont appris, après un grand nombre d'essais, à s'en servir utilement et vous ont déjà fourni plus de trois mille tuyaux convenablement préparés.

Un essai de drainage, qui pourra servir de modèle, est aujourd'hui en cours d'exécution dans le Jardin Botanique, sous la direction de M. Beaucantin.

Il n'est pas rare de voir les plantes, dans les phases diverses de leur vie végétative, subir, comme tous les êtres organisés, des modifications profondes par suite de causes nombreuses, parmi lesquelles les variations atmosphériques, les qualités physiques du sol, le développement des plantes parasites, jouent le principal rôle... les altérations qu'ont subies depuis plusieurs années la pomme de terre, le raisin et d'autres productions du sol, sembleraient menacer de s'élever à la hauteur d'une calamité publique.

La pomme de terre, cet aliment de première nécessité, surtout dans les temps de cherté du blé, ne produit plus depuis quelques années, dans certaines contrées, qu'une récolte insignifiante et viciée.

Le Gouvernement et les sociétés d'agriculture se sont vivement émues d'un tel état de choses : de nombreuses recherches ont été entreprises dans le but d'étudier les caractères et la marche de la ma-

Digitized by Google

ladie, ses causes probables, les moyens les plus efficaces pour s'opposer à son développement.

La science n'est pas restée impuissante en présence du fléau, bien qu'elle n'ait pu le conjurer ni l'anéantir, et l'on connaît aujourd'hui plusieurs moyens simples de limiter le mal, parfois même de prévenir ses ravages, et en tout cas d'utiliser, souvent en grande partie ou presque en totalité, la récolte des tubercules attaqués. M. Payen a tracé, dans un livre éminemment utile, l'histoire de ces maladies végétales; un grand nombre de mémoires, émanant des sociétés d'agriculture ou publiés par des praticiens qui se sont particulièrement occupés de ces intéressantes questions, vous ont été adressés dans le cours de cette année; M. Cassen vous a rendu compte, dans une de vos séances générales, des faits importants signalés dans ces diverses publications, et, sur la proposition de cet honorable confrère, la Société a décidé qu'un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage de M. Payen seraient achetés, pour être offerts aux cultivateurs dans vos divers concours, afin de populariser la connaissance des moyens propres à diminuer les effets du mal et à l'entraver dans sa marche envahissante.

La récolte des céréales présente toujours de grandes difficultés dans les années trop humides. Les pluies abondantes qui ont causé pendant l'été de cette année un tort considérable aux blés, pouvant continuer pendant la moisson, avaient éveillé l'attention de votre section d'agriculture et l'avaient déterminée à publier une instruction sur les moyens de préserver les blés de la germination, en les disposant en tas aussitôt que la faux les a séparés du sol.

Digitized by Google

Dès 1839, la Société a publié dans son Recueil un article de M. Emmanuel Dresly, agriculteur distingué de Radepont, qui avait importé dans sa commune l'usage des *moyettes*. Depuis, elle a publié des observations analogues dans son Bulletin agricole; mais, en pareille matière, les explications même les plus claires ont besoin, pour être parfaitement comprises, d'être accompagnées de dessins qui mettent en quelque sorte le travail sous les yeux. Dans l'instruction publiée cette année, des figures ont été ajoutées au texte pour le rendre plus intelligible.

Il s'est trouvé qu'en publiant cette instruction, vous avez secondé les vues de l'administration, qui, dans sa sollicitude éclairée pour tout ce qui se rattache aux besoins de l'agriculture, avait, de son côté, recommandé les moyens mis en pratique par Mathieu de Dombasle pour préserver les récoltes des effets fâcheux d'une humidité excessive.

Puissent ces efforts réunis éveiller assez l'attention de nos cultivateurs et les déterminer à mettre à profit un procédé dont l'efficacité est incontestable, et qui déjà mis en pratique dans l'arrondissement des Andelys et dans la Seine-Inférieure, a produit de bons effets!

C'est à l'arrondissement de Bernay que revient cette année le concours agricole départemental. Il aura lieu, le 2 octobre, sur une pièce de terre dépendant du domaine d'Harcourt, que la Société impériale et centrale d'Agriculture a bien voulu mettre à notre disposition pour cette circonstance.

Le vaste domaine d'Harcourt, que les soins de ses savants administrateurs ont transformé en une école de sylviculture, n'attirera pas moins par les richesses

Digitized by Google

végétales qu'il renferme que par les ruines imposantes de son vieux château, auquel se rattachent tant de souvenirs.

Nous avons l'espoir d'y voir briller une de nos plus belles fêtes agricoles.

Dans cette même réunion, la Société décernera les primes offertes, depuis deux ans, par notre généreux confrère M. Durécu, propriétaire au Thuit-Simer, pour la meilleure disposition des engrais.

Pour faciliter le travail de la commission chargée de juger le concours, et pour mettre sous les yeux des cultivateurs les améliorations que la Société se propose particulièrement d'encourager, vous avez acheté, pour être distribués, cent exemplaires de l'excellent petit traité de M. Girardin, de Rouen, sur cette question qui intéresse à un si haut point l'agriculture et l'hygiène publique.

Aujourd'hui vous allez récompenser, en présence de cette assemblée sympathique, de bons et loyaux services qui, sans vous, seraient restés ignorés ; des charretiers, des bergers, des valets de ferme, des servantes, vont être appelés aux honneurs nouveaux pour eux de cette solennité.

Notre honorable président, M. le duc d'Albuféra, en mettant généreusement une somme de 1,000 fr. à la disposition de la Société, a voulu s'associer plus intimement encore aux efforts qu'elle fait pour encourager chez les cultivateurs le travail intelligent, chez les domestiques l'aptitude et le dévoûment.

Pour se conformer à la pensée qui a inspiré ce don, il en sera fait deux parts, que la Société distribuera dans la séance publique de 1854 : l'une aux cultivateurs de l'arrondissement d'Evreux dont les

Digitized by Google

exploitations présenteront les plus grands perfectionnements; l'autre aux charretiers, bergers et servantes de ferme qui, dans le département, se seront le plus distingués par leurs bons et longs services, et surtout par des traits de fidélité, de dévoûment et de courage.

Pour rendre ce concours plus général encore, les anciens lauréats, que jusqu'à ce jour les règlements nous obligeaient d'éloigner de nouveaux concours, seront admis à ceux qui vont s'ouvrir et la Société sera heureuse de retrouver ces honorables agents de l'agriculture, dont elle n'a pas perdu le souvenir.

L'horticulture, cette partie si utile et si intéressante de la culture du sol, continue d'être l'objet de votre sollicitude.

Une exposition publique des produits horticoles s'ouvrira au Jardin Botanique le 22 septembre. Des médailles seront décernées aux plus belles collections.

Pour élargir encore le cercle des encouragements que vous donnez aux progrès horticoles, notre honorable vice-président, M. Ange Petit, vous a proposé d'offrir une médaille d'or de 100 fr. à l'instituteur du département qui se sera distingué par la bonne tenue du jardin de la maison d'école et par le zèle dont il aura fait preuve pour inspirer à ses élèves le goût de l'horticulture, cet art si utile et si agréable qui, délassement pour les gens occupés et occupation pour les gens oisifs, contribue si efficacement au bien-être, au plaisir et à la moralisation des populations.

En s'adressant à la classe laborieuse et intéressante des instituteurs pour propager les bonnes méthodes de culture et de taille des arbres, la Société

Digitized by Google

est sûre d'y trouver des hommes déjà favorablement disposés par les utiles leçons que la plupart d'entre eux ont reçues à l'Ecole normale.

Parmi les instruments agricoles exposés l'année dernière, à l'occasion de la séance publique, plusieurs d'entre vous ont remarqué et vu fonctionner une machine à vanner le blé, fabriquée par M. Louis Girard, de Damville.

La Société a désigné une commission, prise parmi nos agriculteurs, pour l'examiner et en signaler les avantages : il a été reconnu que cet appareil, d'un prix peu élevé, exigeant une force peu considérable pour être mise en mouvement, diminue notablement les fatigues de l'ouvrier.

La Société, jalouse d'encourager toutes les tentatives de perfectionnement et de récompenser tout ce qui peut offrir quelque avantage à la pratique agricole, a décidé qu'une médaille d'argent serait décernée, dans cette séance, à M. Louis Girard, de Damville.

Parmi les agriculteurs qui se font remarquer par leur zèle et leur aptitude à bien faire, M. Colombel, de Claville, n'a jamais cessé de vous seconder, en contribuant puissamment à faire progresser l'art agricole, par l'introduction de plantes nouvelles et l'emploi d'instruments perfectionnés.

Depuis notre dernière séance publique, cet agriculteur distingué vous a remis plusieurs notices ayant trait à des sujets d'agriculture pratique.

Dernièrement encore, il vous a fait voir les effets avantageux d'un nouvel amendement, l'eau ammoniacale de l'usine à gaz, qui, avant ses essais, demeurait sans emploi.

Digitized by Google

La Société ne prend pas seulement à tâche de vulgariser des découvertes nouvelles; elle s'empresse encore, quand elle en trouve l'occasion, de rappeler et de mettre en lumière les idées utiles tombées dans un injuste oubli.

L'étude de la physiologie végétale avait fait reconnaître à Buffon que la sève en se concrétant, sous l'influence directe de l'air, dans les canaux vasculaires de l'aubier, donne à cette couche ligneuse la dureté et la solidité des parties intérieures de l'arbre. De nombreuses expériences l'avaient confirmé dans cette opinion. Aussi donnait-il le conseil d'écorcer les arbres sur pied et de ne les abattre qu'une ou deux années après.

Ces expériences, rarement renouvelées depuis, ont été signalées à votre attention par votre vice-président, si zélé pour toute espèce de progrès.

Convaincu que les meilleurs procédés ne sont suivis de succès qu'autant qu'ils sont expérimentés sous les yeux de tous, il a mis à la disposition de la commission spéciale nommée par vous pour renouveler ces expériences, deux chênes d'égale grosseur, dont l'un a été écorcé deux ans avant d'être abattu. Si ces expériences sont suivies du succès que nous avons lieu d'en attendre, les propriétaires de forêts y trouveront un moyen sûr d'augmenter notablement la valeur des bois de construction, et M. Petit aura ainsi justifié cette pensée qu'il exprimait à la Société il y a quelques années :

« Souvent c'est un progrès, qu'un emprunt au passé. »

Sur les limites de l'agriculture et de l'industrie, nous rencontrons un intéressant mémoire de l'hono-

Digitized by Google

est sûre d'y trouver des hommes déjà favorablement disposés par les utiles leçons que la plupart d'entre eux ont reçues à l'Ecole normale.

Parmi les instruments agricoles exposés l'année dernière, à l'occasion de la séance publique, plusieurs d'entre vous ont remarqué et vu fonctionner une machine à vanner le blé, fabriquée par M. Louis Girard, de Damville.

La Société a désigné une commission, prise parmi nos agriculteurs, pour l'examiner et en signaler les avantages : il a été reconnu que cet appareil, d'un prix peu élevé, exigeant une force peu considérable pour être mise en mouvement, diminue notablement les fatigues de l'ouvrier.

La Société, jalouse d'encourager toutes les tentatives de perfectionnement et de récompenser tout ce qui peut offrir quelque avantage à la pratique agricole, a décidé qu'une médaille d'argent serait décernée, dans cette séance, à M. Louis Girard, de Damville.

Parmi les agriculteurs qui se font remarquer par leur zèle et leur aptitude à bien faire, M. Colombel, de Claville, n'a jamais cessé de vous seconder, en contribuant puissamment à faire progresser l'art agricole, par l'introduction de plantes nouvelles et l'emploi d'instruments perfectionnés.

Depuis notre dernière séance publique, cet agriculteur distingué vous a remis plusieurs notices ayant trait à des sujets d'agriculture pratique.

Dernièrement encore, il vous a fait voir les effets avantageux d'un nouvel amendement, l'eau ammoniacale de l'usine à gaz, qui, avant ses essais, demeurait sans emploi.

Digitized by Google

La Société ne prend pas seulement à tâche de vulgariser des découvertes nouvelles; elle s'empresse encore, quand elle en trouve l'occasion, de rappeler et de mettre en lumière les idées utiles tombées dans un injuste oubli.

L'étude de la physiologie végétale avait fait reconnaître à Buffon que la sève en se concrétant, sous l'influence directe de l'air, dans les canaux vasculaires de l'aubier, donne à cette couche ligneuse la dureté et la solidité des parties intérieures de l'arbre. De nombreuses expériences l'avaient confirmé dans cette opinion. Aussi donnait-il le conseil d'écorcer les arbres sur pied et de ne les abattre qu'une ou deux années après.

Ces expériences, rarement renouvelées depuis, ont été signalées à votre attention par votre vice-président, si zélé pour toute espèce de progrès.

Convaincu que les meilleurs procédés ne sont suivis de succès qu'autant qu'ils sont expérimentés sous les yeux de tous, il a mis à la disposition de la commission spéciale nommée par vous pour renouveler ces expériences, deux chênes d'égale grosseur, dont l'un a été écorcé deux ans avant d'être abattu. Si ces expériences sont suivies du succès que nous avons lieu d'en attendre, les propriétaires de forêts y trouveront un moyen sûr d'augmenter notablement la valeur des bois de construction, et M. Petit aura ainsi justifié cette pensée qu'il exprimait à la Société il y a quelques années :

« Souvent c'est un progrès, qu'un emprunt au passé. »

Sur les limites de l'agriculture et de l'industrie, nous rencontrons un intéressant mémoire de l'hono-

Digitized by Google

rable président de la section d'agriculture, M. Hébert.

L'établissement prochain d'une ligne de fer auprès d'Evreux devra nécessairement apporter de grandes modifications dans le commerce des blés et des farines, en ouvrant de plus larges et plus faciles débouchés.

Tel qu'il est aujourd'hui, le marché d'Evreux est déjà insuffisant pour alimenter les usines que leur situation appelle naturellement à s'y approvisionner. M. Hébert a tracé des conseils pleins de prévoyance et de sagesse dans le but d'augmenter l'importance du commerce de la halle au blé.

L'administration municipale a accueilli avec intérêt la communication de ce travail, et elle a chargé une commission de l'étudier et d'en préparer l'application.

Je dois aborder maintenant la seconde partie des travaux de la Société.

Votre section d'histoire, sous les inspirations de notre digne et savant confrère M. de Blosseville, a formé le projet d'un recueil qui manque à notre département : réunir tous les faits relatifs à l'histoire locale et les présenter groupés dans l'ordre chronologique, tel est le travail important déjà commencé et auquel chacun s'empressera d'apporter son concours, en notant avec soin tous les faits dignes d'intérêt qui appartiennent à notre pays et qui se trouvent jetés çà et là dans les histoires générales de la France ou consignés dans ces vieux manuscrits que l'érudition patiente de l'archéologue a seule le courage d'aborder.

C'est encore une question d'histoire locale que

Digitized by Google

vous avez mise au concours pour l'année 1854. Une médaille d'or de 400 fr. sera offerte à l'auteur du meilleur mémoire sur l'origine, les développements, les luttes successives, l'extension de la féodalité en Normandie, et son influence sur l'état matériel et moral de la société.

Il y a dix ans, votre secrétaire perpétuel, en vous annonçant le concours que vous veniez d'ouvrir pour un mémoire sur la vie et les travaux de Jules de Blosseville, perdu, en 1833, avec le bâtiment qu'il commandait, dans un voyage d'exploration, vous disait : « A défaut d'une pierre funéraire qu'on ne sait où poser, vos annales contribueront à sauver d'un injuste oubli le nom du malheureux émule de Cook et de Lapeyrouse. »

Cet appel avait été infructueux : votre programme n'avait pas été rempli.

Depuis, un ami, un compagnon de voyage du jeune navigateur, M. Lesson, notre confrère, avait promis de combler cette regrettable lacune de vos annales.

Mais Lesson est tombé à son tour, avant d'avoir payé sa dette à son ami.

C'est alors que M. Ernest de Blosseville, son frère, cédant à vos pressantes sollicitations, a pris courageusement la plume et qu'il vous a confié, précieux dépôt, l'expression de ses souvenirs et de ses regrets.

L'honorable président de notre section des lettres, M. Sauvage, va vous lire aujourd'hui quelques épisodes de cette vie si courte et si bien remplie. Nous publierons, dans notre prochain Recueil, l'intéressante biographie de notre compatriote, enlevé si jeune à la science.

Digitized by Google

rable président de la section d'agriculture, M. Hébert.

L'établissement prochain d'une ligne de fer auprès d'Evreux devra nécessairement apporter de grandes modifications dans le commerce des blés et des farines, en ouvrant de plus larges et plus faciles débouchés.

Tel qu'il est aujourd'hui, le marché d'Evreux est déjà insuffisant pour alimenter les usines que leur situation appelle naturellement à s'y approvisionner. M. Hébert a tracé des conseils pleins de prévoyance et de sagesse dans le but d'augmenter l'importance du commerce de la halle au blé.

L'administration municipale a accueilli avec intérêt la communication de ce travail, et elle a chargé une commission de l'étudier et d'en préparer l'application.

Je dois aborder maintenant la seconde partie des travaux de la Société.

Votre section d'histoire, sous les inspirations de notre digne et savant confrère M. de Blosseville, a formé le projet d'un recueil qui manque à notre département : réunir tous les faits relatifs à l'histoire locale et les présenter groupés dans l'ordre chronologique, tel est le travail important déjà commencé et auquel chacun s'empressera d'apporter son concours, en notant avec soin tous les faits dignes d'intérêt qui appartiennent à notre pays et qui se trouvent jetés çà et là dans les histoires générales de la France ou consignés dans ces vieux manuscrits que l'érudition patiente de l'archéologue a seule le courage d'aborder.

C'est encore une question d'histoire locale que

Digitized by Google

vous avez mise au concours pour l'année 1854. Une médaille d'or de 400 fr. sera offerte à l'auteur du meilleur mémoire sur l'origine, les développements, les luttes successives, l'extension de la féodalité en Normandie, et son influence sur l'état matériel et moral de la société.

Il y a dix ans, votre secrétaire perpétuel, en vous annonçant le concours que vous veniez d'ouvrir pour un mémoire sur la vie et les travaux de Jules de Blosseville, perdu, en 1833, avec le bâtiment qu'il commandait, dans un voyage d'exploration, vous disait : « A défaut d'une pierre funéraire qu'on ne sait où poser, vos annales contribueront à sauver d'un injuste oubli le nom du malheureux émule de Cook et de Lapeyrouse. »

Cet appel avait été infructueux : votre programme n'avait pas été rempli.

Depuis, un ami, un compagnon de voyage du jeune navigateur, M. Lesson, notre confrère, avait promis de combler cette regrettable lacune de vos annales.

Mais Lesson est tombé à son tour, avant d'avoir payé sa dette à son ami.

C'est alors que M. Ernest de Blosseville, son frère, cédant à vos pressantes sollicitations, a pris courageusement la plume et qu'il vous a confié, précieux dépôt, l'expression de ses souvenirs et de ses regrets.

L'honorable président de notre section des lettres, M. Sauvage, va vous lire aujourd'hui quelques épisodes de cette vie si courte et si bien remplie. Nous publierons, dans notre prochain Recueil, l'intéressante biographie de notre compatriote, enlevé si jeune à la science.

Digitized by Google

La Société a décerné, il y a deux ans, une médaille d'or à M. Chassant, pour un travail sur les hommes remarquables de notre département. Avant d'entreprendre la publication de cet ouvrage, le catalogue des noms dont la biographie devait être traitée, avait été inséré dans le *Courrier de l'Eure*, et adressé à tous ceux qui pouvaient, par des renseignements, contribuer à réparer les omissions et à compléter les études que l'on préparait. De nombreux documents ont été adressés à M. Chassant, qui a dû attendre jusqu'à ce jour pour compléter son œuvre avant de la livrer à la publicité.

Notre nouveau collègue, M. Charles Lapierre, encouragé par le succès qu'avait obtenu un ouvrage fort intéressant sur *les hommes illustres de l'Orléanais*, avait conçu depuis longtemps le projet de faire le même travail pour les célébrités de l'Eure. La Société a vu avec plaisir qu'il était possible de réunir, pour le mérite de la publication, les recherches de ces deux auteurs. Un nouveau plan a été proposé à la Société et accueilli avec faveur par la commission que vous avez chargé de l'examiner. L'ouvrage, sans rien perdre de son unité, comprendra cependant deux parties distinctes. Dans l'une, M. Lapierre traitera, avec tous les développements nécessaires, les biographies des hommes les plus éminents ; dans la seconde partie, sous forme de dictionnaire biographique, M. Chassant a classé les noms qui, pour être moins illustres, se recommandent cependant à la postérité.

Vous connaissez le travail de M. Chassant et vous avez pu juger, dans votre dernière séance, de l'intérêt que doivent présenter les études historiques de

Digitized by Google

M. Charles Lapierre, par la biographie de Benserade, dont vous avez entendu la lecture.

Dans ce portrait littéraire du poëte normand, M. Charles Lapierre a fait ressortir avec autant de finesse que d'érudition, le caractère original du favori de Louis XIV.

Cette singulière existence, qui commence par un jeu de mots et finit par une épitaphe plaisante, aurait pu provoquer quelques désillusions sur la valeur réelle du poëte, si l'auteur ne s'était surtout attaché à représenter toute une partie fort curieuse des mœurs de son époque.

Cette biographie, semée de faits piquants et encadrée de réflexions aussi justes que spirituelles, a fixé pour ainsi dire la physionomie du bizarre traducteur des *Métamorphoses d'Ovide.*

Les Œuvres de Benserade ne suffiraient pas pour expliquer sa renommée, si son nom n'était mêlé aux nombreuses intrigues du grand roi, pour le succès desquelles il prodigua ses expressions les plus heureuses.

Emule de Danjeau pour la flatterie, il sut parvenir, à force de souplesse, d'esprit et de bons mots, à cette honnête médiocrité qui lui fournissait, pour sa maison de campagne de Chantilly, une devise beaucoup trop modeste.

La fortune le dédommagea, heureusement pour lui, des railleries des poëtes ses contemporains, et il se consolait, au milieu des succès de l'hôtel de Rambouillet, des traits que lui décochait Chaulieu, son malin compatriote, lorsque celui-ci le remerciait en termes satiriques de la dédicace de son livre :

Digitized by Google

La Société a décerné, il y a deux ans, une médaille d'or à M. Chassant, pour un travail sur les hommes remarquables de notre département. Avant d'entreprendre la publication de cet ouvrage, le catalogue des noms dont la biographie devait être traitée, avait été inséré dans le *Courrier de l'Eure*, et adressé à tous ceux qui pouvaient, par des renseignements, contribuer à réparer les omissions et à compléter les études que l'on préparait. De nombreux documents ont été adressés à M. Chassant, qui a dû attendre jusqu'à ce jour pour compléter son œuvre avant de la livrer à la publicité.

Notre nouveau collègue, M. Charles Lapierre, encouragé par le succès qu'avait obtenu un ouvrage fort intéressant sur *les hommes illustres de l'Orléanais*, avait conçu depuis longtemps le projet de faire le même travail pour les célébrités de l'Eure. La Société a vu avec plaisir qu'il était possible de réunir, pour le mérite de la publication, les recherches de ces deux auteurs. Un nouveau plan a été proposé à la Société et accueilli avec faveur par la commission que vous avez chargé de l'examiner. L'ouvrage, sans rien perdre de son unité, comprendra cependant deux parties distinctes. Dans l'une, M. Lapierre traitera, avec tous les développements nécessaires, les biographies des hommes les plus éminents ; dans la seconde partie, sous forme de dictionnaire biographique, M. Chassant a classé les noms qui, pour être moins illustres, se recommandent cependant à la postérité.

Vous connaissez le travail de M. Chassant et vous avez pu juger, dans votre dernière séance, de l'intérêt que doivent présenter les études historiques de

Digitized by Google

M. Charles Lapierre, par la biographie de Benserade, dont vous avez entendu la lecture.

Dans ce portrait littéraire du poëte normand, M. Charles Lapierre a fait ressortir avec autant de finesse que d'érudition, le caractère original du favori de Louis XIV.

Cette singulière existence, qui commence par un jeu de mots et finit par une épitaphe plaisante, aurait pu provoquer quelques désillusions sur la valeur réelle du poëte, si l'auteur ne s'était surtout attaché à représenter toute une partie fort curieuse des mœurs de son époque.

Cette biographie, semée de faits piquants et encadrée de réflexions aussi justes que spirituelles, a fixé pour ainsi dire la physionomie du bizarre traducteur des *Métamorphoses d'Ovide.*

Les Œuvres de Benserade ne suffiraient pas pour expliquer sa renommée, si son nom n'était mêlé aux nombreuses intrigues du grand roi, pour le succès desquelles il prodigua ses expressions les plus heureuses.

Emule de Danjeau pour la flatterie, il sut parvenir, à force de souplesse, d'esprit et de bons mots, à cette honnête médiocrité qui lui fournissait, pour sa maison de campagne de Chantilly, une devise beaucoup trop modeste.

La fortune le dédommagea, heureusement pour lui, des railleries des poëtes ses contemporains, et il se consolait, au milieu des succès de l'hôtel de Rambouillet, des traits que lui décochait Chaulieu, son malin compatriote, lorsque celui-ci le remerciait en termes satiriques de la dédicace de son livre :

Digitized by Google

« De tes refrains un livre tout nouveau,
» A bien des yeux n'a pas l'heure de plaire,
» Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
» Hormi les vers qu'il fallait laisser faire
» A la Fontaine. »

Tout cela n'empêcha pas Benserade d'aller à l'Académie et de s'y rendre agréable par une série de plaisanteries que l'histoire, dans un accès de bonhomie, a bien voulu recueillir pour l'instruction morale des peuples.

Senecé mit au bas de son portrait les vers suivants :

« Ce bel esprit eut trois talents divers
» Qui trouveront l'avenir peu crédule :
» De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
» Sans qu'ils le prissent de travers ;
» Il fut vieux et galant sans être ridicule,
» Et s'enrichit à composer des vers. »

Il paraît que sous Louis XIV, pas plus qu'aujourd'hui, le culte de la poésie ne conduisait pas à la fortune.

Benserade qui, tout normand qu'il était, devait avoir quelque peu de sang gascon, sut mourir comme il avait vécu : en homme d'esprit.

Il eut tous les honneurs de la vieillesse, et, chose étrange, il recueillit jusqu'à son dernier soupir les éloges et la faveur qui n'avaient cessé de s'attacher à ses vers, en dépit des quolibets lancés contre lui par la bande joyeuse des poëtes épicuriens qui trônait au cabaret.

J'ai terminé, Messieurs, le résumé de vos travaux.

Puisse cette revue générale vous avoir convaincus, comme nous, que vous n'avez pas perdu votre année, et que vos efforts n'ont pas été stériles !

Digitized by Google

On est heureux quand, en regardant le fruit de ses études et de ses soins, on peut se rendre ce témoignage que l'on a fait un peu de bien.

La Société n'attend pas d'autre prix de ses efforts.

Etre utile, telle est la mission que nous avons reçue de nos devanciers et à laquelle nous nous efforcerons de ne jamais faillir.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES RÉCOMPENSES AUX DOMESTIQUES RURAUX,

Par M. Eugène VILLAIN.

—

MESSIEURS,

Chaque année, la Société d'Agriculture vous invite à cette solennité, pour que vous assistiez à la distribution des récompenses décernées aux domestiques ruraux.

La mission de votre rapporteur est donc de vous faire connaître quelques-unes de ces existences ignorées, qui probablement seraient restées inconnues de tous, si la Société ne venait signaler leur mérite et leur dévoûment.

Si l'on réfléchit à l'importance des valeurs capitales d'une exploitation, telles que des troupeaux, des attelages, des récoltes, qu'on est journellement obligé de confier à la fidélité, à la discrétion des aides agricoles, on est convaincu que ces valeurs peuvent courir les plus grands risques, éprouver de graves avaries, ou même périr entièrement, par suite de leur négligence, de leur mauvaise foi ou de leur impéritie. Quand on pense combien les travaux des champs, pour être exécutés avec cette perfection qui est un des éléments de succès en agriculture, réclament de vigilance, d'activité et d'application, on ne tarde

Digitized by Google

pas à reconnaître la nécessité d'un bon choix des agents qui doivent seconder le cultivateur, et l'intérêt pour celui-ci de conserver longtemps ceux qu'il juge capables de remplir ces pénibles fonctions. Notre but est, Messieurs, de soutenir les efforts d'une génération laborieuse, qui doit jouir d'une considération en rapport avec les services qu'elle rend.

Votre commission a eu cette année cinquante certificats à examiner, dans la proportion suivante pour chaque arrondissement :

Andelys.....	3
Bernay.....	11
Evreux.....	23
Louviers.....	8
Pont-Audemer.....	5

Ainsi répartis pour chaque spécialité :

Charretiers.....	13
Bergers.....	8
Hommes à toutes mains..	14
Servantes de ferme.....	15

Nous nous trouvons encore dans l'obligation de faire remarquer que la plupart des certificats reçus fourmillent d'irrégularités que la publication du programme devrait cependant faire disparaître. Nous rappellerons brièvement que les récompenses accordées par la Société ne s'appliquent uniquement qu'aux domestiques ruraux; que chaque certificat, pour être régulier, doit indiquer la quantité d'hectares de terres cultivées dans l'exploitation et le nombre d'animaux confiés aux soins de chaque aide agricole, et que la légalisation par MM. le maire de la commune et le

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES RÉCOMPENSES AUX DOMESTIQUES RURAUX,

Par M. Eugène VILLAIN.

—

MESSIEURS,

Chaque année, la Société d'Agriculture vous invite à cette solennité, pour que vous assistiez à la distribution des récompenses décernées aux domestiques ruraux.

La mission de votre rapporteur est donc de vous faire connaître quelques-unes de ces existences ignorées, qui probablement seraient restées inconnues de tous, si la Société ne venait signaler leur mérite et leur dévoûment.

Si l'on réfléchit à l'importance des valeurs capitales d'une exploitation, telles que des troupeaux, des attelages, des récoltes, qu'on est journellement obligé de confier à la fidélité, à la discrétion des aides agricoles, on est convaincu que ces valeurs peuvent courir les plus grands risques, éprouver de graves avaries, ou même périr entièrement, par suite de leur négligence, de leur mauvaise foi ou de leur impéritie. Quand on pense combien les travaux des champs, pour être exécutés avec cette perfection qui est un des éléments de succès en agriculture, réclament de vigilance, d'activité et d'application, on ne tarde

Digitized by Google

pas à reconnaître la nécessité d'un bon choix des agents qui doivent seconder le cultivateur, et l'intérêt pour celui-ci de conserver longtemps ceux qu'il juge capables de remplir ces pénibles fonctions. Notre but est, Messieurs, de soutenir les efforts d'une génération laborieuse, qui doit jouir d'une considération en rapport avec les services qu'elle rend.

Votre commission a eu cette année cinquante certificats à examiner, dans la proportion suivante pour chaque arrondissement :

Andelys.....	3
Bernay.....	11
Evreux.....	23
Louviers.....	8
Pont-Audemer.....	5

Ainsi répartis pour chaque spécialité :

Charretiers.....	13
Bergers.....	8
Hommes à toutes mains..	14
Servantes de ferme.....	15

Nous nous trouvons encore dans l'obligation de faire remarquer que la plupart des certificats reçus fourmillent d'irrégularités que la publication du programme devrait cependant faire disparaître. Nous rappellerons brièvement que les récompenses accordées par la Société ne s'appliquent uniquement qu'aux domestiques ruraux; que chaque certificat, pour être régulier, doit indiquer la quantité d'hectares de terres cultivées dans l'exploitation et le nombre d'animaux confiés aux soins de chaque aide agricole, et que la légalisation par MM. le maire de la commune et le

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES RÉCOMPENSES AUX DOMESTIQUES RURAUX,

Par M. Eugène VILLAIN.

—

MESSIEURS,

Chaque année, la Société d'Agriculture vous invite à cette solennité, pour que vous assistiez à la distribution des récompenses décernées aux domestiques ruraux.

La mission de votre rapporteur est donc de vous faire connaître quelques-unes de ces existences ignorées, qui probablement seraient restées inconnues de tous, si la Société ne venait signaler leur mérite et leur dévoûment.

Si l'on réfléchit à l'importance des valeurs capitales d'une exploitation, telles que des troupeaux, des attelages, des récoltes, qu'on est journellement obligé de confier à la fidélité, à la discrétion des aides agricoles, on est convaincu que ces valeurs peuvent courir les plus grands risques, éprouver de graves avaries, ou même périr entièrement, par suite de leur négligence, de leur mauvaise foi ou de leur impéritie. Quand on pense combien les travaux des champs, pour être exécutés avec cette perfection qui est un des éléments de succès en agriculture, réclament de vigilance, d'activité et d'application, on ne tarde

Digitized by Google

pas à reconnaître la nécessité d'un bon choix des agents qui doivent seconder le cultivateur, et l'intérêt pour celui-ci de conserver longtemps ceux qu'il juge capables de remplir ces pénibles fonctions. Notre but est, Messieurs, de soutenir les efforts d'une génération laborieuse, qui doit jouir d'une considération en rapport avec les services qu'elle rend.

Votre commission a eu cette année cinquante certificats à examiner, dans la proportion suivante pour chaque arrondissement :

Andelys.....	3
Bernay.....	11
Evreux.....	23
Louviers.....	8
Pont-Audemer.....	5

Ainsi répartis pour chaque spécialité :

Charretiers.....	13
Bergers.....	8
Hommes à toutes mains..	14
Servantes de ferme.....	15

Nous nous trouvons encore dans l'obligation de faire remarquer que la plupart des certificats reçus fourmillent d'irrégularités que la publication du programme devrait cependant faire disparaître. Nous rappellerons brièvement que les récompenses accordées par la Société ne s'appliquent uniquement qu'aux domestiques ruraux; que chaque certificat, pour être régulier, doit indiquer la quantité d'hectares de terres cultivées dans l'exploitation et le nombre d'animaux confiés aux soins de chaque aide agricole, et que la légalisation par MM. le maire de la commune et le

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES RÉCOMPENSES AUX DOMESTIQUES RURAUX,

Par M. Eugène VILLAIN.

—

MESSIEURS,

Chaque année, la Société d'Agriculture vous invite à cette solennité, pour que vous assistiez à la distribution des récompenses décernées aux domestiques ruraux.

La mission de votre rapporteur est donc de vous faire connaître quelques-unes de ces existences ignorées, qui probablement seraient restées inconnues de tous, si la Société ne venait signaler leur mérite et leur dévoûment.

Si l'on réfléchit à l'importance des valeurs capitales d'une exploitation, telles que des troupeaux, des attelages, des récoltes, qu'on est journellement obligé de confier à la fidélité, à la discrétion des aides agricoles, on est convaincu que ces valeurs peuvent courir les plus grands risques, éprouver de graves avaries, ou même périr entièrement, par suite de leur négligence, de leur mauvaise foi ou de leur impéritie. Quand on pense combien les travaux des champs, pour être exécutés avec cette perfection qui est un des éléments de succès en agriculture, réclament de vigilance, d'activité et d'application, on ne tarde

Digitized by Google

pas à reconnaître la nécessité d'un bon choix des agents qui doivent seconder le cultivateur, et l'intérêt pour celui-ci de conserver longtemps ceux qu'il juge capables de remplir ces pénibles fonctions. Notre but est, Messieurs, de soutenir les efforts d'une génération laborieuse, qui doit jouir d'une considération en rapport avec les services qu'elle rend.

Votre commission a eu cette année cinquante certificats à examiner, dans la proportion suivante pour chaque arrondissement :

Andelys.....	3
Bernay.....	11
Evreux.....	23
Louviers.....	8
Pont-Audemer.....	5

Ainsi répartis pour chaque spécialité :

Charretiers.....	13
Bergers.....	8
Hommes à toutes mains..	14
Servantes de ferme.....	15

Nous nous trouvons encore dans l'obligation de faire remarquer que la plupart des certificats reçus fourmillent d'irrégularités que la publication du programme devrait cependant faire disparaître. Nous rappellerons brièvement que les récompenses accordées par la Société ne s'appliquent uniquement qu'aux domestiques ruraux ; que chaque certificat, pour être régulier, doit indiquer la quantité d'hectares de terres cultivées dans l'exploitation et le nombre d'animaux confiés aux soins de chaque aide agricole, et que la légalisation par MM. le maire de la commune et le

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES RÉCOMPENSES AUX DOMESTIQUES RURAUX,

Par M. Eugène VILLAIN.

—

MESSIEURS,

Chaque année, la Société d'Agriculture vous invite à cette solennité, pour que vous assistiez à la distribution des récompenses décernées aux domestiques ruraux.

La mission de votre rapporteur est donc de vous faire connaître quelques-unes de ces existences ignorées, qui probablement seraient restées inconnues de tous, si la Société ne venait signaler leur mérite et leur dévoûment.

Si l'on réfléchit à l'importance des valeurs capitales d'une exploitation, telles que des troupeaux, des attelages, des récoltes, qu'on est journellement obligé de confier à la fidélité, à la discrétion des aides agricoles, on est convaincu que ces valeurs peuvent courir les plus grands risques, éprouver de graves avaries, ou même périr entièrement, par suite de leur négligence, de leur mauvaise foi ou de leur impéritie. Quand on pense combien les travaux des champs, pour être exécutés avec cette perfection qui est un des éléments de succès en agriculture, réclament de vigilance, d'activité et d'application, on ne tarde

Digitized by Google

pas à reconnaître la nécessité d'un bon choix des agents qui doivent seconder le cultivateur, et l'intérêt pour celui-ci de conserver longtemps ceux qu'il juge capables de remplir ces pénibles fonctions. Notre but est, Messieurs, de soutenir les efforts d'une génération laborieuse, qui doit jouir d'une considération en rapport avec les services qu'elle rend.

Votre commission a eu cette année cinquante certificats à examiner, dans la proportion suivante pour chaque arrondissement :

Andelys.....	3
Bernay.....	11
Evreux.....	23
Louviers.....	8
Pont-Audemer.....	5

Ainsi répartis pour chaque spécialité :

Charretiers.....	13
Bergers.....	8
Hommes à toutes mains..	14
Servantes de ferme.....	15

Nous nous trouvons encore dans l'obligation de faire remarquer que la plupart des certificats reçus fourmillent d'irrégularités que la publication du programme devrait cependant faire disparaître. Nous rappellerons brièvement que les récompenses accordées par la Société ne s'appliquent uniquement qu'aux domestiques ruraux ; que chaque certificat, pour être régulier, doit indiquer la quantité d'hectares de terres cultivées dans l'exploitation et le nombre d'animaux confiés aux soins de chaque aide agricole, et que la légalisation par MM. le maire de la commune et le

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LES RÉCOMPENSES AUX DOMESTIQUES RURAUX,

Par M. Eugène VILLAIN.

—

MESSIEURS,

Chaque année, la Société d'Agriculture vous invite à cette solennité, pour que vous assistiez à la distribution des récompenses décernées aux domestiques ruraux.

La mission de votre rapporteur est donc de vous faire connaître quelques-unes de ces existences ignorées, qui probablement seraient restées inconnues de tous, si la Société ne venait signaler leur mérite et leur dévoûment.

Si l'on réfléchit à l'importance des valeurs capitales d'une exploitation, telles que des troupeaux, des attelages, des récoltes, qu'on est journellement obligé de confier à la fidélité, à la discrétion des aides agricoles, on est convaincu que ces valeurs peuvent courir les plus grands risques, éprouver de graves avaries, ou même périr entièrement, par suite de leur négligence, de leur mauvaise foi ou de leur impéritie. Quand on pense combien les travaux des champs, pour être exécutés avec cette perfection qui est un des éléments de succès en agriculture, réclament de vigilance, d'activité et d'application, on ne tarde

Digitized by Google

pas à reconnaître la nécessité d'un bon choix des agents qui doivent seconder le cultivateur, et l'intérêt pour celui-ci de conserver longtemps ceux qu'il juge capables de remplir ces pénibles fonctions. Notre but est, Messieurs, de soutenir les efforts d'une génération laborieuse, qui doit jouir d'une considération en rapport avec les services qu'elle rend.

Votre commission a eu cette année cinquante certificats à examiner, dans la proportion suivante pour chaque arrondissement :

Andelys.....	3
Bernay.....	11
Evreux.....	23
Louviers.....	8
Pont-Audemer.....	5

Ainsi répartis pour chaque spécialité :

Charretiers.....	13
Bergers.....	8
Hommes à toutes mains..	14
Servantes de ferme.....	15

Nous nous trouvons encore dans l'obligation de faire remarquer que la plupart des certificats reçus fourmillent d'irrégularités que la publication du programme devrait cependant faire disparaître. Nous rappellerons brièvement que les récompenses accordées par la Société ne s'appliquent uniquement qu'aux domestiques ruraux; que chaque certificat, pour être régulier, doit indiquer la quantité d'hectares de terres cultivées dans l'exploitation et le nombre d'animaux confiés aux soins de chaque aide agricole, et que la légalisation par MM. le maire de la commune et le

Digitized by Google

juge de paix du canton est obligatoire. Ceci posé, nous allons vous faire connaître les certificats des dix-neuf domestiques jugés dignes par votre commission d'être récompensés.

En première ligne se présente André *Voranger*, homme d'une conduite honnête et irréprochable, et digne en tout point de la confiance que ses maîtres lui ont témoignée. Les 55 années passées chez feu Jean-Baptiste *Guenier* sont affirmées par les héritiers de ce dernier et par M. le maire de la Haye-du-Theil, qui ajoute que ce charretier a toujours été rempli de fidélité et de dévoûment pour ses maîtres, et que feu Jean-Baptiste Guenier avait plusieurs fois manifesté l'intention de le garder indéfiniment à son service. Le prix de département lui est accordé.

Pierre-Fulgence *Lefebvre* obtient la première mention honorable, pour 35 ans de service chez M. Bruno Beudon, cultivateur à Mouflaines, canton d'Etrépagny. Ce charretier nous est déjà connu par une récompense, au concours de l'année dernière.

La deuxième mention est accordée à Jean-Baptiste *Bicherey*, pour 35 ans de service chez M^me^ veuve Lemercier, propriétaire au Thuit-Signol, canton d'Amfreville-la-Campagne.

Mathieu de Dombasle a dit quelque part : « L'homme qui voudra se livrer à une entreprise agricole, trouvera toujours sous sa main les sujets qui lui sont nécessaires, s'il veut se donner la peine de les chercher. » C'est ce qu'a fait M^me^ veuve Bernay, cultivatrice à Gauville, canton nord d'Evreux. Le charretier que sa mère possédait depuis 2 ans, réunissait toutes les qualités qui distinguent le serviteur dévoué : elle

Digitized by Google

le prit à son service, et, depuis 25 ans, elle n'a eu qu'à se louer de son habileté, de sa grande douceur et surtout des soins particuliers qu'il apportait à former son fils à la pratique de la culture. Baptiste *Letellier* mérite le prix de l'arrondissement d'Evreux.

La première mention appartient à Pierre *Delacour*, en service depuis 28 ans chez M. Lapôtre, cultivateur à Fontaine-sous-Jouy, canton nord d'Evreux.

La deuxième est accordée à Joseph *Poulet*, pour 25 ans de service chez M. Joseph Devin, cultivateur à Saint-Luc, canton sud d'Evreux.

Dans la catégorie des bergers, Laurent *Legouez* se présente le premier : homme laborieux, ne négligeant rien pour l'amélioration du troupeau confié à sa garde, ce serviteur fidèle obtient le prix de département, pour 32 années passées dans ces conditions chez M. Alphonse Filleul, propriétaire à Tournedos-Bois-Hubert, canton nord d'Evreux.

Jean *Parent* est mentionné honorablement pour 28 ans de service chez Mme veuve Robillard, propriétaire à Grandcamp, canton de Broglie.

Le prix de l'arrondissement d'Evreux est décerné à Pierre *Boulanger*, en service depuis 26 ans chez M. Delacour père, cultivateur à Evreux, hameau de Nétreville. Le certificat constate que ce berger a toujours fait son service avec honneur et loyauté; que son maître a toujours remarqué une qualité précieuse dans ce serviteur : une grande douceur dans la conduite de son troupeau.

Une mention honorable est accordée à Michel *Bicherey*, berger depuis 20 ans chez M. Mulot, propriétaire à Epieds, canton de Saint-André.

Digitized by Google

Le prix de département, pour les hommes à toutes mains, est remporté par Pierre *Auger*, au service de M. Lebil depuis 50 ans. Vous aviez confiance en Pierre Auger, Messieurs, lorsque l'année dernière, en lui accordant une mention honorable, vous l'engagiez à persévérer dans la même voie, parce qu'un jour viendrait où il pourrait recueillir le fruit de ses travaux. M. Lebil se plaît à rendre hommage aux qualités de ce précieux serviteur, ainsi que deux honorables cultivateurs de la commune de Puchay, canton d'Etrépagny.

Etienne *Roycourt*, depuis 47 ans chez M. Noe, propriétaire à la Couture-Boussey, canton de Saint-André, et Pierre-Auguste *Carrier*, depuis 38 ans chez Mme veuve Hubert Lerefait, propriétaire à Rougemontiers, canton de Routot, sont mentionnés honorablement.

Antoine *Boulay*, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, l'année dernière, présente 33 ans de bons et loyaux services chez M. Pellerin, propriétaire à Glisolles, canton de Conches. Votre commission lui a décerné le prix de l'arrondissement d'Evreux.

Marie-Catherine *Lecomte*, depuis 54 ans au service de M. Félix Cesselin, propriétaire à Saint-Eloi-de-Fourques, canton de Brionne, est une servante infatigable, récompensée en 1847 par le prix de l'arrondissement de Bernay; elle soigne encore avec un dévoûment exemplaire les animaux qui lui sont confiés, malgré son âge avancé (74 ans). Elle obtient cette année le prix de département.

Deux mentions honorables sont accordées : la première, à Marie-Marguerite *Lambert*, pour 40 ans de

Digitized by Google

service chez M. Fouquet, propriétaire à Serquigny, canton de Beaumont-le-Roger; la deuxième, à Marie-Mélanie *Rassant*, pour 38 ans de service chez M. Charles-Médard Hurel, propriétaire à Saint-Mards-de-Fresne, canton de Thiberville.

Marie-Louise *Ducellier* nous offre le vrai type de la servante de ferme : elle dirige, dans l'exploitation de M. Lebugle, cultivateur à Vaux-sur-Eure, canton de Pacy, avec un zèle infatigable et continuellement éprouvé, une vacherie de trente têtes, en même temps que l'élève d'une vingtaine de veaux et de même nombre au moins de porcs. Marie-Louise *Ducellier* a vu récompenser, l'année dernière, ses longs et excellents services par le comice agricole du canton de Pacy-sur-Eure, et c'est à grand'peine que son maître avait obtenu d'elle de la faire concourir ; 42 ans de longs et éminents services parlent assez haut en sa faveur, pour que votre commission ait cru devoir lui accorder le prix de l'arrondissement.

Une mention honorable est donnée à Angélique *Ledoux*, pour 32 ans de service chez M. Noe père, de la Couture-Boussey, canton de Saint-André.

Laborieux serviteurs, travailleurs infatigables, vous venez d'entendre, par cette longue énumération, la nature des services récompensés, leur durée et surtout leur qualité; ne manquez pas, en rentrant chez vous, de dire à vos compagnons ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu, afin qu'ils suivent la voie que vous venez de leur tracer; de plus, dites-leur bien que MM. les membres du conseil général et le premier magistrat du département, par leur présence à cette solennité, témoignent haute-

Digitized by Google

ment de l'intérêt qu'ils portent à ceux qui savent résister à la tentation d'abandonner les travaux des champs ; répétez-leur souvent ce proverbe bien ancien : « *Pierre qui roule n'amasse jamais de mousse.* »

—

Récompenses aux Domestiques ruraux.

CHARRETIERS.

PRIX DE DÉPARTEMENT (100 fr.) : André *Voranger*, pour 55 ans de service chez feu Jean-Baptiste Guenier, de la Haye-du-Theil, canton d'Amfreville-la-Campagne.

Première mention honorable : Pierre-Fulgence *Lefebvre*, en service depuis 35 ans chez M. Bruno Beudon, cultivateur à Mouflaines, canton d'Etrépagny.

Deuxième mention honorable : Jean-Baptiste *Bichery*, en service depuis 35 ans chez Mme veuve Lemercier, propriétaire au Thuit-Signol, canton d'Amfreville-la-Campagne.

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX (60 fr.) : Baptiste *Letellier*, pour 27 ans de service chez Mme veuve Bernay, cultivatrice à Gauville, canton nord d'Evreux.

Première mention honorable : Jean-Pierre *Delacour*, pour 28 ans de service chez M. Lapôtre, cultivateur à Fontaine-sous-Jouy, canton nord d'Evreux.

Deuxième mention honorable : Joseph *Poulet*, pour 25 ans de service chez M. Joseph Devin, cultivateur à Saint-Luc, canton sud d'Evreux.

Digitized by Google

BERGERS.

PRIX DE DÉPARTEMENT (100 fr.) : Laurent-Toussaint *Legouez*, pour 32 ans de service chez M. Alphonse Filleul, propriétaire à Tournedos-Bois-Hubert, canton nord d'Evreux.

Mention honorable : Jean *Parent*, en service depuis 28 ans chez Mme veuve Robillard, propriétaire à Grandcamp, canton de Broglie.

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX (60 fr.) : Pierre *Boulanger*, en service depuis 26 ans chez M. Delacour, cultivateur à Evreux, hameau de Nétreville.

Mention honorable : Michel *Bicherey*, pour 20 ans de service chez M. Mulot, propriétaire et maire à Epieds, canton de Saint-André.

HOMMES A TOUTES MAINS.

PRIX DE DÉPARTEMENT (80 fr.) : Pierre *Auger*, en service depuis 50 ans, chez M. Lebil, propriétaire à Puchay, canton d'Etrépagny.

Première mention honorable : Etienne *Roycourt*, depuis 47 ans au service de M. Noe père, cultivateur à la Couture-Boussey, canton de Saint-André.

Deuxième mention honorable : Pierre *Carrier*, pour 38 ans de service chez Mme veuve Lerefait, propriétaire à Rougemontiers, canton de Routot.

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX (40 fr.) : Antoine *Boulay*, depuis 33 ans au service de M. Pellerin. propriétaire à Glisolles, canton de Conches.

SERVANTES.

PRIX DE DÉPARTEMENT (80 fr.) : Marie-Catherine *Lecomte*, pour 54 ans de bons services chez M. Félix

Digitized by Google

Cesselin, propriétaire à Saint-Eloi-de-Fourques, canton de Brionne.

Première mention honorable : Marie-Marguerite *Lambert*, pour 40 ans de service chez M. Fouquet, propriétaire à Serquigny, canton de Beaumont-le-Roger.

Deuxième mention honorable : Marie-Mélanie *Rassant*, pour 38 ans de service chez M. Médard Hurel, propriétaire à Saint-Mards-de-Fresne, canton de Thiberville.

PRIX DE L'ARRONDISSEMENT D'EVREUX (40 fr.) : Marie-Louise *Ducellier*, depuis 42 ans au service de M. Lebugle, cultivateur à Vaux-sur-Eure, canton de Pacy.

Mention honorable : Angélique *Ledoux*, pour 32 ans de service chez M. Noe père, cultivateur à la Couture-Boussey, canton de Saint-André.

Instruments agricoles perfectionnés.

Une médaille d'argent a été décernée à M. Louis *Girard*, mécanicien à Damville, pour le perfectionnement de la machine à vanner le blé.

Digitized by Google

CONCOURS AGRICOLE

DÉPARTEMENTAL,

TENU A HARCOURT, LE 2 OCTOBRE 1853.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL.

. . . . . .

Une commission, organisée par M. Hamel, membre du conseil général, et ayant pour secrétaire M. Marie, maire de Brionne, avait réglé avec autant d'intelligence que de zèle toutes les dispositions du concours. Les préparatifs de la fête avaient été faits dans le beau domaine d'Harcourt, que la Société impériale et centrale d'Agriculture avait eu l'obligeance de mettre à la disposition de la Société.

En l'absence de M. le duc d'Albuféra, président de la Société, que les exigences de sa santé retenaient dans les Pyrénées, M. Lefebvre-Duruflé, sénateur, avait accepté la présidence du concours. Le bureau était composé en outre de M. Ange Petit, vice-président; de M. Deschamps, maire d'Evreux, trésorier, et de M. Bardet, secrétaire de la section générale de Bernay, remplaçant M. le secrétaire perpétuel. M. le préfet, qui n'avait pu se rendre au concours, avait délégué, pour l'y remplacer, M. de Meynard, secrétaire général. MM. A. Passy, ancien préfet de l'Eure, et Pépin, directeur des cultures au Muséum d'histoire

Digitized by Google

naturelle, représentaient la Société impériale et centrale d'Agriculture. Plusieurs membres du conseil général et un grand nombre de membres de la Société étaient également présents.

A midi, le concours de labourage commence sur une pièce voisine du château et dépendant du domaine : treize charrues, plus une *charrue fouilleuse* ou *charrue-sous-sol*, prennent part à la lutte.

Après un examen approfondi, par trois jurys spéciaux, du travail opéré par les charrues, des bestiaux amenés au concours et des instruments agricoles présentés, la Société se réunit pour la distribution des prix, sous une tente dressée en face du château.

La séance est ouverte par un discours dans lequel M. Lefebvre-Duruflé, président, insiste principalement sur l'intimité des rapports qui doivent s'établir entre les hommes de la science et les hommes de la pratique, dans l'intérêt des progrès agricoles.

M. A. Passy prend la parole ensuite pour retracer le tableau, rapide mais complet, de l'histoire du domaine d'Harcourt.

Ces deux remarquables discours, écoutés avec le plus vif intérêt, ont été accueillis par d'unanimes applaudissements.

Après la distribution des récompenses, un banquet préparé avec le plus grand soin par la commission, a réuni près de deux cents convives. Vers la fin du repas, dans lequel le plus grand ordre et la plus franche cordialité n'ont cessé de régner, plusieurs toasts ont été portés : Par M. le président : « A S. M. l'Empereur ! » — Par M. Hamel : « A l'agriculture ! » — Par M. Ange Petit, vice-président : « A la Société

Digitized by Google

impériale et centrale d'Agriculture ! » — Par M. Pépin : « A la Société d'Agriculture de l'Eure ! » (1).

La belle compagnie des sapeurs-pompiers de Briome et l'habile corps de musique, organisé par M. Hamel, sont venus contribuer à l'ordre et à l'agrément de cette fête, qui s'est terminée par le feu d'artifice accoutumé.

(1) V. pages 106-109. Le texte du toast de M. Hamel n'a pu être obtenu pour l'impression.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. LEFEBVRE-DURUFLÉ,

Président.

MESSIEURS,

Ce concours se présente avec des circonstances particulières sur lesquelles vous trouverez tout naturel que j'appelle d'abord votre attention, si toutefois elles n'ont déjà saisi vos esprits et si vos propres réflexions n'ont devancé les miennes.

En effet, Messieurs, ce n'est pas seulement la Société d'Agriculture du département de l'Eure qui vous convoque, comme d'habitude, à cette fête solennelle. Il y a aujourd'hui quelque chose d'insolite dans notre programme. La première société agricole de France, la Société impériale et centrale, si éminente par les célébrités scientifiques qu'elle renferme, vous offre une gracieuse hospitalité dans le noble et antique manoir qu'elle doit à la libéralité d'un de ses anciens membres; une députation de cette compagnie d'élite est venue tout exprès pour vous faire les honneurs de son domaine, et pour vous convier à l'ombre de ces bois qu'un legs, dont elle remplit scrupuleusement les conditions, lui impose l'obligation de conserver et de maintenir dans toute leur splendeur.

Celui dont la main a semé les vertes forêts qui nous entourent a voulu que son œuvre ne périt pas avec

Digitized by Google

lui. Il a, par testament, chargé la Société d'Agriculture de Paris de perpétuer l'exemple utile et salutaire qu'il avait donné à cette contrée : les plus heureux résultats ont justifié la prévoyance de feu M. Delamarre.

La plupart de ceux devant qui j'ai l'honneur de parler peuvent se rappeler encore l'aspect que présentaient, il y a vingt-cinq à trente ans, les coteaux qui couronnent la riche et riante vallée de la Risle. Les flancs de ces coteaux stériles et dépouillés étaient à peine nuancés çà et là de quelques teintes lilacées, produites par la fleur des humbles et chétives bruyères, qui pouvaient seules y végéter; les eaux pluviales, qu'aucun feuillage n'arrêtait sur les hauteurs, descendaient torrentiellement dans la vallée; la bruyère, enlevée chaque année avec une partie du sol qui l'avait nourrie, ne fournissait au pauvre qu'un chauffage sans ardeur; et des clairières d'une étendue considérable demeuraient sans valeur et sans produit. Un homme, que des peines de cœur avaient éloigné du monde, vint chercher le calme de la retraite et le baume de la solitude au milieu de cette nature triste et dénudée et à l'abri des ruines mélancoliques du vieux château de la maison d'Harcourt. Cet asile convenait à l'état de son âme; mais il est rare que l'isolement suffise à calmer nos chagrins : le travail est un remède bien autrement puissant. M. Delamarre y eut recours et ce fut alors qu'il entreprit de peupler de pins les solitudes stériles qui l'entouraient. D'abord, il n'apparut au flanc des coteaux qu'une nuance verdoyante, heureux symbole d'un avenir plein d'espérance. Puis les arbustes s'élevèrent peu à peu, leurs rameaux grandirent, leur

Digitized by Google

feuillage s'épaissit et l'on remarqua sur les pentes nues du vallon comme une fraîche oasis que l'on vit, quelques années après, s'étendre de proche en proche et bientôt serpenter comme les eaux de la rivière elle-même, soit que l'on descendit son cours, soit que l'on remontât vers sa source. L'exemple donné par le solitaire d'Harcourt avait porté ses fruits, ses voisins l'avaient imité, partout des semis de pins remplaçaient la mousse et la bruyère et fertilisaient un sol jusque là improductif.

Je n'ai fait, j'en ai l'assurance, Messieurs, que devenir l'interprète de vos sentiments en rendant avant tout ce faible tribut d'hommage et de souvenirs à nos illustres hôtes, au généreux testateur qui les a dotés et aux lieux qui servent de théâtre au concours agricole auquel j'ai l'honneur de présider.

Maintenant, puisqu'une heureuse occurence rapproche de nos simples et prudents agriculteurs les organes les plus accrédités et les plus célèbres de la science, permettez-moi d'en profiter pour faire entendre quelques paroles de conciliation dans un différend qui trop souvent en agriculture divise l'homme de cabinet et l'homme des champs, l'homme de théorie et l'homme de pratique. Je promets d'y apporter tous les ménagements qu'exige un débat de famille; mais il en est des explications franches comme des bons comptes : elles font les bons amis.

Puisqu'une même enceinte réunit ici les hommes qui creusent avec le plus de succès les secrets de la science et ceux dont le soc expérimenté creuse aussi avec le plus d'habileté les sillons de nos champs, saisissons cette occasion d'en soumettre aux uns et aux autres ce que nous, juges du camp, nous croyons le

Digitized by Google

plus propre à cimenter entre eux une alliance utile et féconde, et à concentrer vers un but commun la hardiesse novatrice des uns et la réserve trop défiante peut-être des autres.

En littérature, en beaux-arts, en sciences, en industrie, le cri du siècle est celui-ci :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde! Il n'y a que l'agriculture qui n'inscrive pas si facilement cette devise sur sa bannière. L'agriculture, vieille comme le monde, a quelque défiance pour les innovations. Il y a plus de chance d'en être bien accueilli quand on se présente à ses suffrages avec l'autorité des siècles passés et l'expérience des vieux âges. Ce qui n'est ou ce qui ne lui paraît être que le résultat d'une théorie spéculative et nouvelle, quelque lumineuse qu'elle soit, n'a pas le don de la séduire. Pour en être bien venu, il faut se présenter avec les résultats éprouvés de la pratique ; et pour que les oracles de la science connaissent bien toutes ses faiblesses, il ne faut pas hésiter à leur avouer qu'il y a telle sentence de Mathieu Lænsberg ou tel apophthegme du Messager Boiteux, qui a plus de crédit auprès d'elle que les élucubrations les plus raffinées de leurs veilles.

Cette défiance, ces préjugés sont-ils le résultat de l'ignorance et de la routine, ou bien n'ont-ils pas été plus d'une fois motivés par des essais malheureux, que des cultivateurs trop crédules ont entrepris, à leurs dépens, sur la foi de théories décevantes? On ne saurait nier qu'ils participent de cette double origine. Mais quelques tentatives sans succès doivent-elles rendre l'agriculture sourde aux conseils de la science? Nous sommes loin de le croire. Aussi nous

Digitized by Google

feuillage s'épaissit et l'on remarqua sur les pentes nues du vallon comme une fraîche oasis que l'on vit, quelques années après, s'étendre de proche en proche et bientôt serpenter comme les eaux de la rivière elle-même, soit que l'on descendit son cours, soit que l'on remontât vers sa source. L'exemple donné par le solitaire d'Harcourt avait porté ses fruits, ses voisins l'avaient imité, partout des semis de pins remplaçaient la mousse et la bruyère et fertilisaient un sol jusque là improductif.

Je n'ai fait, j'en ai l'assurance, Messieurs, que devenir l'interprète de vos sentiments en rendant avant tout ce faible tribut d'hommage et de souvenirs à nos illustres hôtes, au généreux testateur qui les a dotés et aux lieux qui servent de théâtre au concours agricole auquel j'ai l'honneur de présider.

Maintenant, puisqu'une heureuse occurence rapproche de nos simples et prudents agriculteurs les organes les plus accrédités et les plus célèbres de la science, permettez-moi d'en profiter pour faire entendre quelques paroles de conciliation dans un différend qui trop souvent en agriculture divise l'homme de cabinet et l'homme des champs, l'homme de théorie et l'homme de pratique. Je promets d'y apporter tous les ménagements qu'exige un débat de famille; mais il en est des explications franches comme des bons comptes : elles font les bons amis.

Puisqu'une même enceinte réunit ici les hommes qui creusent avec le plus de succès les secrets de la science et ceux dont le soc expérimenté creuse aussi avec le plus d'habileté les sillons de nos champs, saisissons cette occasion d'en soumettre aux uns et aux autres ce que nous, juges du camp, nous croyons le

Digitized by Google

plus propre à cimenter entre eux une alliance utile et féconde, et à concentrer vers un but commun la hardiesse novatrice des uns et la réserve trop défiante peut-être des autres.

En littérature, en beaux-arts, en sciences, en industrie, le cri du siècle est celui-ci :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde! Il n'y a que l'agriculture qui n'inscrive pas si facilement cette devise sur sa bannière. L'agriculture, vieille comme le monde, a quelque défiance pour les innovations. Il y a plus de chance d'en être bien accueilli quand on se présente à ses suffrages avec l'autorité des siècles passés et l'expérience des vieux âges. Ce qui n'est ou ce qui ne lui paraît être que le résultat d'une théorie spéculative et nouvelle, quelque lumineuse qu'elle soit, n'a pas le don de la séduire. Pour en être bien venu, il faut se présenter avec les résultats éprouvés de la pratique ; et pour que les oracles de la science connaissent bien toutes ses faiblesses, il ne faut pas hésiter à leur avouer qu'il y a telle sentence de Mathieu Lænsberg ou tel apophthegme du Messager Boiteux, qui a plus de crédit auprès d'elle que les élucubrations les plus raffinées de leurs veilles.

Cette défiance, ces préjugés sont-ils le résultat de l'ignorance et de la routine, ou bien n'ont-ils pas été plus d'une fois motivés par des essais malheureux, que des cultivateurs trop crédules ont entrepris, à leurs dépens, sur la foi de théories décevantes ? On ne saurait nier qu'ils participent de cette double origine. Mais quelques tentatives sans succès doivent-elles rendre l'agriculture sourde aux conseils de la science ? Nous sommes loin de le croire. Aussi nous

Digitized by Google

feuillage s'épaissit et l'on remarqua sur les pentes nues du vallon comme une fraîche oasis que l'on vit, quelques années après, s'étendre de proche en proche et bientôt serpenter comme les eaux de la rivière elle-même, soit que l'on descendit son cours, soit que l'on remontât vers sa source. L'exemple donné par le solitaire d'Harcourt avait porté ses fruits, ses voisins l'avaient imité, partout des semis de pins remplaçaient la mousse et la bruyère et fertilisaient un sol jusque là improductif.

Je n'ai fait, j'en ai l'assurance, Messieurs, que devenir l'interprète de vos sentiments en rendant avant tout ce faible tribut d'hommage et de souvenirs à nos illustres hôtes, au généreux testateur qui les a dotés et aux lieux qui servent de théâtre au concours agricole auquel j'ai l'honneur de présider.

Maintenant, puisqu'une heureuse occurence rapproche de nos simples et prudents agriculteurs les organes les plus accrédités et les plus célèbres de la science, permettez-moi d'en profiter pour faire entendre quelques paroles de conciliation dans un différend qui trop souvent en agriculture divise l'homme de cabinet et l'homme des champs, l'homme de théorie et l'homme de pratique. Je promets d'y apporter tous les ménagements qu'exige un débat de famille; mais il en est des explications franches comme des bons comptes : elles font les bons amis.

Puisqu'une même enceinte réunit ici les hommes qui creusent avec le plus de succès les secrets de la science et ceux dont le soc expérimenté creuse aussi avec le plus d'habileté les sillons de nos champs, saisissons cette occasion d'en soumettre aux uns et aux autres ce que nous, juges du camp, nous croyons le

Digitized by Google

plus propre à cimenter entre eux une alliance utile et féconde, et à concentrer vers un but commun la hardiesse novatrice des uns et la réserve trop défiante peut-être des autres.

En littérature, en beaux-arts, en sciences, en industrie, le cri du siècle est celui-ci :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde! Il n'y a que l'agriculture qui n'inscrive pas si facilement cette devise sur sa bannière. L'agriculture, vieille comme le monde, a quelque défiance pour les innovations. Il y a plus de chance d'en être bien accueilli quand on se présente à ses suffrages avec l'autorité des siècles passés et l'expérience des vieux âges. Ce qui n'est ou ce qui ne lui paraît être que le résultat d'une théorie spéculative et nouvelle, quelque lumineuse qu'elle soit, n'a pas le don de la séduire. Pour en être bien venu, il faut se présenter avec les résultats éprouvés de la pratique ; et pour que les oracles de la science connaissent bien toutes ses faiblesses, il ne faut pas hésiter à leur avouer qu'il y a telle sentence de Mathieu Lænsberg ou tel apophthegme du Messager Boiteux, qui a plus de crédit auprès d'elle que les élucubrations les plus raffinées de leurs veilles.

Cette défiance, ces préjugés sont-ils le résultat de l'ignorance et de la routine, ou bien n'ont-ils pas été plus d'une fois motivés par des essais malheureux, que des cultivateurs trop crédules ont entrepris, à leurs dépens, sur la foi de théories décevantes? On ne saurait nier qu'ils participent de cette double origine. Mais quelques tentatives sans succès doivent-elles rendre l'agriculture sourde aux conseils de la science? Nous sommes loin de le croire. Aussi nous

Digitized by Google

n'hésiterons pas à dire aux agriculteurs : Apportez des soins extrêmes dans vos essais, ne les tentez d'abord que sur une échelle modeste, ne vous y livrez qu'à mesure du succès et avec une lente progression; mais écoutez les savants, non pas ceux qui ne le sont qu'à demi, mais ceux qui le sont tout à fait. Car pourriez-vous oublier sans ingratitude ce que votre art doit à la science : la perfection des assolements, le bon emploi des fumiers et des amendements, l'amélioration des races, l'éducation et l'engrais des bestiaux, l'introduction des nouvelles cultures ? Il n'est aucun point qui n'ait été l'objet des observations et des travaux incessants de la science.

D'un autre côté, nous nous permettrons de dire aux hommes de science : L'agriculteur aime une pensée nette et un langage simple. Si vous voulez que l'homme des champs vous écoute, point d'idées abstraites, point de ces mots scientifiques qui ont besoin d'un glossaire. Au lieu de mettre votre gloire à paraître novateurs, placez-la à ne vous montrer que les restaurateurs des anciennes traditions et des modes de culture consacrés par la pratique dans un temps ou dans un pays quelconque. Appuyez-vous sur le passé et tâchez de démontrer que nos modernes inventions ne sont que de vieux souvenirs perdus dans la nuit des temps et effacés durant les siècles de barbarie qui ont anéanti les arts de la Grèce et de Rome.

Il est plus aisé qu'on ne pense de faire des découvertes de ce genre en agriculture, surtout lorsqu'on se donne la peine d'étudier l'histoire de cet art chez les anciens. Quand on lit les ouvrages de Caton, de Varron, de Columelle, on est, par exemple, tout

Digitized by Google

étonné d'y retrouver tout entière et développée avec une sagesse de vues admirable cette théorie des assolements, cette suppression des jachères, qui a été préconisée comme une découverte de nos temps modernes.

Voilà bientôt vingt ans que la Société d'Agriculture du département de l'Eure fait d'infructueux efforts pour engager les propriétaires ou les cultivateurs à établir des fosses destinées à recueillir, dans les fermes, les urines des bestiaux et les engrais liquides. Quoique la Société ait proposé en prime une somme à peu près égale à la dépense qu'entraînerait la construction d'une fosse, cette amélioration n'a point été accueillie, et personne n'a tenté de mériter les primes. Si c'est à titre d'innovation que ce mode de recueillir des amendements si follement perdus a été repoussé, que la Société de l'Eure et la science avec elle se hâtent de dire que la construction de ces fosses a plus de deux mille ans de date ; qu'elles ont été minutieusement décrites par Caton et par Columelle; probablement on aura confiance dans l'expérience des anciens.

Il est, depuis quelques années, un autre genre d'amélioration à propos duquel on écrit et on discute beaucoup, et qui semble ne passer qu'assez lentement dans la pratique; je veux parler du *drainage*. Ce mot, d'origine anglaise, auquel la science agricole française a donné peut-être une hospitalité trop facile, n'a pas contribué à populariser le genre de travaux qu'il exprime. Combien n'a-t-on pas entendu de gens, désorientés par cette expression, demander ce que c'était que cette innovation si étrangement dénommée. Si donc la science, au lieu de nous don-

Digitized by Google

ner des traités sur le *drainage*, eût bien voulu tout vulgairement nous donner des traités sur les *desséchements*, sur les *saignées couvertes*, certes elle eût été plus populairement comprise. Si elle eût ajouté qu'il y avait quelques vingt siècles que cette innovation était une pratique généralement adoptée en Italie, et que toute l'innovation consiste à avoir substitué, au fond des saignées, des tuyaux de terre cuite aux pierres sèches ou aux minces et longues fascines dont on le garnissait, peut-être eût-on obtenu un succès plus immédiat ?

Que la science se pénètre donc bien de cette vérité : c'est que lorsqu'elle veut conquérir la popularité à une méthode de culture quelconque, c'est que lorsqu'elle veut la propager promptement, ce n'est pas sous l'enseigne de mots étranges ou étrangers qu'elle doit la placer, c'est sous le patronage de mots vulgaires et français; ce n'est pas comme innovation qu'elle a le plus de chances à nous la montrer, c'est au contraire à sa source primitive, à son antique berceau. Que la science française consente donc à parler français; au lieu de se faire jeune, qu'elle se résigne à vieillir. Les succès populaires sont à ce prix.

Ces réflexions ne sont pas les miennes, je n'en suis que l'écho, je les ai recueillies de la bouche de nos modestes agriculteurs et je profite de l'occasion qui m'est offerte de présenter à la science leur humble requête. Elle sera bien accueillie des hommes auxquels nous en remettons le succès. Les vrais savants sont toujours clairs et intelligibles. Ceux dont il faut se défier sont les savants à la suite, les faiseurs de livres, les colporteurs de systèmes.

Digitized by Google

Un mot encore, Messieurs, et je finis. Nous sommes réunis, cette année, sous des auspices moins heureux que les années précédentes. Le Ciel a eu pour nous des rigueurs contre lesquelles il n'est donné aux peuples de lutter que par un redoublement de raison, de prudence et de bons sentiments. La récolte des céréales a laissé, cette année, l'approvisionnement de la France en déficit. Nous avons quelques mois d'une situation délicate à traverser. N'en aggravons pas les difficultés en tourmentant cette situation, ne demandons au commerce et à l'administration que ce qu'ils peuvent raisonnablement nous donner. Confions-nous à la sagesse de l'Empereur, dont nous pouvons attendre tout ce qu'il est humainement possible de faire; mais n'oublions pas que c'est à Dieu seul qu'il est donné de faire succéder l'abondance à la stérilité. Les rois, comme les peuples, n'ont que des moyens bornés pour la combattre; songeons que ces maux s'adoucissent par la patience, par l'amour de l'ordre et surtout par la charité du riche envers le pauvre.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. A. PASSY.

—

MESSIEURS,

En vous recevant dans cette enceinte, les membres de la Société pensent qu'il serait utile à tous de faire connaître comment elle est devenue propriétaire de ce domaine, à quelles conditions et comment se trouvent réalisées les espérances que l'ancien propriétaire, M. Delamarre, avait nourries en faisant cette grande libéralité à une institution nationale.

Dans notre Normandie, chaque village, pour ainsi dire, a été témoin ou rappelle le souvenir d'événements consacrés par l'histoire. Le nom de chaque commune est écrit dans nos annales, associé à des combats, à des campements, au séjour de puissants seigneurs, à des fondations pieuses, et beaucoup conservent les restes des monuments des Gaulois ou des Romains. Le nom d'Harcourt est fréquemment cité par nos premiers historiens. Il jouissait d'une célébrité militaire ; désormais il est appelé à une célébrité moins haute, mais plus utile.

Ce château d'Harcourt, qui se cache sous l'épais feuillage des arbres que nous avons plantés, était déjà une forteresse lorsque Guillaume assembla ses barons pour s'emparer de l'Angleterre. Sa date la

Digitized by Google

plus ancienne remonte à 917. Bernard le Danois amena de son château d'Harcourt trois cents hommes d'armes au secours de Guillaume Longue-Epée.

Enguerrand d'Harcourt accompagna Guillaume le Bâtard, dont il avait été le gouverneur. Il fut tué pendant la conquête, et son fils, à son retour d'Angleterre, rebâtit son château, en 1078.

De cette époque datent les fossés et les remparts qui entourent cette forteresse, apanage de cette antique famille d'Harcourt, qui a toujours figuré dans notre histoire, et dont l'illustration a traversé les phases diverses de nos guerres sans s'éteindre. Pendant tout le moyen âge, Harcourt était un point militaire de quelqu'importance; en 1449, Dunois, défendant la France contre les Anglais, attaqua Talbot dans les rues du village. Talbot se réfugia dans le château, puis le rendit aux Français.

Pendant les guerres de la Ligue, Harcourt était encore une place forte, car il fut attaqué en 1583 par les ligueurs de Rouen. Déjà, en 1464, cette seigneurie était passée, par un mariage, dans la maison de Lorraine.

Le château a conservé le caractère des édifices militaires du moyen âge; ses tourelles, sa porte fortifiée, l'enceinte des murailles, les traces du pont-levis, les fossés creusés profondément, les remparts, tout en fait un reste vénérable de ces temps anciens, alors que les seigneurs se battaient toujours entre eux, souvent contre les ennemis et quelquefois contre le roi. Sous François Ier, le château fut réparé, puis, au commencement du XVIIIe siècle, des changements d'un style plus moderne en altérèrent davantage le type primitif.

Digitized by Google

Tel qu'il est, le voici devenu la propriété de la Société centrale d'Agriculture de France, qui se trouve un peu étonnée et parfois embarrassée de loger sous une citadelle munie de remparts, de tours et de créneaux.

Sous cette forme, nous la conservons comme un des souvenirs matériels de nos temps historiques, devenus trop rares en France. Aujourd'hui, ce n'est plus au son du cor que l'on y fait un appel à l'hospitalité. La grande cour du château-fort ne sert plus de refuge aux moutons qui se pressent en fuyant, aux bœufs tardifs, aux femmes et aux enfants éplorés qui viennent chercher un asile contre les fureurs d'un ennemi, tandis que les hommes s'arment et veillent du sommet des créneaux.

Les vieilles portes de la vieille forteresse s'ouvrent à la voix des amis de l'agriculture. Les troupeaux de moutons, les bandes de bœufs, les troupes de chevaux y affluent, mais pour disputer entre chaque race les prix accordés à leurs belles et riches formes et à leur luxuriante nature. Les cimes des arbres ombragent une fête rustique ; un banquet modeste et pacifique réunit des hommes paisibles et laborieux, animés d'un unique et même sentiment : l'intérêt de l'agriculture.

Cela nous montre, Messieurs, que les progrès de la civilisation ne peuvent s'arrêter. Malgré les instants de frénésie ou de torpeur dont il plaît à Dieu d'affliger l'intelligence générale de l'humanité, sa destinée, n'en doutons jamais, est de marcher vers ce qui est juste et moral. Nous sommes loin du temps où le bon roi saint Louis défendait spécialement, dans ses ordonnances, de troubler les charrues. Les charrues n'ont

Digitized by Google

plus la peur d'être troublées; elles sont maîtresses du sol; elles remplacent, dans les châteaux comme dans la campagne, les harnois de la guerre. Elles nivellent les champs de bataille et en effacent les traces; c'est l'arme la plus puissante de la civilisation; les autres armes détruisent, elle féconde.

La charrue, en transformant le sol, transforme en même temps le monde intellectuel; elle appelle la population, l'entretient et la fait croître. En augmentant les subsistances au-delà des besoins de chaque famille, elle permet à plusieurs de chercher d'autres travaux et donne ainsi aux esprits littéraires et scientifiques les loisirs dont ils ont besoin pour éclairer l'humanité, dont le bien-être intellectuel peut seul assurer et affermir le bien-être matériel.

Depuis bien des années, l'habitation d'Harcourt était abandonnée par ses possesseurs; elle fut entièrement oubliée pendant la République. Sa ruine semblait certaine.

En 1802, cette terre fut mise en vente par Mme de Noailles, qui en avait hérité, et M. Delamarre l'acheta.

Il ne pouvait songer à relever cette antique demeure; sa préoccupation était déjà de transformer les landes et les friches en bois productifs.

C'était sa vocation, ce fut le travail de son esprit et de ses bras pendant vingt-quatre années.

Permettez-moi de vous parler de cet homme de bien si peu connu.

Louis-Gervais Delamarre était né au Mello, département de l'Oise, en 1766; il est mort à Paris, le 27 juillet 1827.

Il appartenait à une famille ancienne et honorable. Procureur au Châtelet, il s'acquit dans l'exercice de

Digitized by Google

feuillage s'épaissit et l'on remarqua sur les pentes nues du vallon comme une fraîche oasis que l'on vit, quelques années après, s'étendre de proche en proche et bientôt serpenter comme les eaux de la rivière elle-même, soit que l'on descendit son cours, soit que l'on remontât vers sa source. L'exemple donné par le solitaire d'Harcourt avait porté ses fruits, ses voisins l'avaient imité, partout des semis de pins remplaçaient la mousse et la bruyère et fertilisaient un sol jusque là improductif.

Je n'ai fait, j'en ai l'assurance, Messieurs, que devenir l'interprète de vos sentiments en rendant avant tout ce faible tribut d'hommage et de souvenirs à nos illustres hôtes, au généreux testateur qui les a dotés et aux lieux qui servent de théâtre au concours agricole auquel j'ai l'honneur de présider.

Maintenant, puisqu'une heureuse occurence rapproche de nos simples et prudents agriculteurs les organes les plus accrédités et les plus célèbres de la science, permettez-moi d'en profiter pour faire entendre quelques paroles de conciliation dans un différend qui trop souvent en agriculture divise l'homme de cabinet et l'homme des champs, l'homme de théorie et l'homme de pratique. Je promets d'y apporter tous les ménagements qu'exige un débat de famille; mais il en est des explications franches comme des bons comptes : elles font les bons amis.

Puisqu'une même enceinte réunit ici les hommes qui creusent avec le plus de succès les secrets de la science et ceux dont le soc expérimenté creuse aussi avec le plus d'habileté les sillons de nos champs, saisissons cette occasion d'en soumettre aux uns et aux autres ce que nous, juges du camp, nous croyons le

Digitized by Google

plus propre à cimenter entre eux une alliance utile et féconde, et à concentrer vers un but commun la hardiesse novatrice des uns et la réserve trop défiante peut-être des autres.

En littérature, en beaux-arts, en sciences, en industrie, le cri du siècle est celui-ci :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde! Il n'y a que l'agriculture qui n'inscrive pas si facilement cette devise sur sa bannière. L'agriculture, vieille comme le monde, a quelque défiance pour les innovations. Il y a plus de chance d'en être bien accueilli quand on se présente à ses suffrages avec l'autorité des siècles passés et l'expérience des vieux âges. Ce qui n'est ou ce qui ne lui paraît être que le résultat d'une théorie spéculative et nouvelle, quelque lumineuse qu'elle soit, n'a pas le don de la séduire. Pour en être bien venu, il faut se présenter avec les résultats éprouvés de la pratique ; et pour que les oracles de la science connaissent bien toutes ses faiblesses, il ne faut pas hésiter à leur avouer qu'il y a telle sentence de Mathieu Lænsberg ou tel apophthegme du Messager Boiteux, qui a plus de crédit auprès d'elle que les élucubrations les plus raffinées de leurs veilles.

Cette défiance, ces préjugés sont-ils le résultat de l'ignorance et de la routine, ou bien n'ont-ils pas été plus d'une fois motivés par des essais malheureux, que des cultivateurs trop crédules ont entrepris, à leurs dépens, sur la foi de théories décevantes ? On ne saurait nier qu'ils participent de cette double origine. Mais quelques tentatives sans succès doivent-elles rendre l'agriculture sourde aux conseils de la science ? Nous sommes loin de le croire. Aussi nous

Digitized by Google

feuillage s'épaissit et l'on remarqua sur les pentes nues du vallon comme une fraîche oasis que l'on vit, quelques années après, s'étendre de proche en proche et bientôt serpenter comme les eaux de la rivière elle-même, soit que l'on descendit son cours, soit que l'on remontât vers sa source. L'exemple donné par le solitaire d'Harcourt avait porté ses fruits, ses voisins l'avaient imité, partout des semis de pins remplaçaient la mousse et la bruyère et fertilisaient un sol jusque là improductif.

Je n'ai fait, j'en ai l'assurance, Messieurs, que devenir l'interprète de vos sentiments en rendant avant tout ce faible tribut d'hommage et de souvenirs à nos illustres hôtes, au généreux testateur qui les a dotés et aux lieux qui servent de théâtre au concours agricole auquel j'ai l'honneur de présider.

Maintenant, puisqu'une heureuse occurence rapproche de nos simples et prudents agriculteurs les organes les plus accrédités et les plus célèbres de la science, permettez-moi d'en profiter pour faire entendre quelques paroles de conciliation dans un différend qui trop souvent en agriculture divise l'homme de cabinet et l'homme des champs, l'homme de théorie et l'homme de pratique. Je promets d'y apporter tous les ménagements qu'exige un débat de famille; mais il en est des explications franches comme des bons comptes : elles font les bons amis.

Puisqu'une même enceinte réunit ici les hommes qui creusent avec le plus de succès les secrets de la science et ceux dont le soc expérimenté creuse aussi avec le plus d'habileté les sillons de nos champs, saisissons cette occasion d'en soumettre aux uns et aux autres ce que nous, juges du camp, nous croyons le

Digitized by Google

plus propre à cimenter entre eux une alliance utile et féconde, et à concentrer vers un but commun la hardiesse novatrice des uns et la réserve trop défiante peut-être des autres.

En littérature, en beaux-arts, en sciences, en industrie, le cri du siècle est celui-ci :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde! Il n'y a que l'agriculture qui n'inscrive pas si facilement cette devise sur sa bannière. L'agriculture, vieille comme le monde, a quelque défiance pour les innovations. Il y a plus de chance d'en être bien accueilli quand on se présente à ses suffrages avec l'autorité des siècles passés et l'expérience des vieux âges. Ce qui n'est ou ce qui ne lui paraît être que le résultat d'une théorie spéculative et nouvelle, quelque lumineuse qu'elle soit, n'a pas le don de la séduire. Pour en être bien venu, il faut se présenter avec les résultats éprouvés de la pratique ; et pour que les oracles de la science connaissent bien toutes ses faiblesses, il ne faut pas hésiter à leur avouer qu'il y a telle sentence de Mathieu Lænsberg ou tel apophthegme du Messager Boiteux, qui a plus de crédit auprès d'elle que les élucubrations les plus raffinées de leurs veilles.

Cette défiance, ces préjugés sont-ils le résultat de l'ignorance et de la routine, ou bien n'ont-ils pas été plus d'une fois motivés par des essais malheureux, que des cultivateurs trop crédules ont entrepris, à leurs dépens, sur la foi de théories décevantes? On ne saurait nier qu'ils participent de cette double origine. Mais quelques tentatives sans succès doivent-elles rendre l'agriculture sourde aux conseils de la science? Nous sommes loin de le croire. Aussi nous

Digitized by Google

n'hésiterons pas à dire aux agriculteurs : Apportez des soins extrêmes dans vos essais, ne les tentez d'abord que sur une échelle modeste, ne vous y livrez qu'à mesure du succès et avec une lente progression; mais écoutez les savants, non pas ceux qui ne le sont qu'à demi, mais ceux qui le sont tout à fait. Car pourriez-vous oublier sans ingratitude ce que votre art doit à la science : la perfection des assolements, le bon emploi des fumiers et des amendements, l'amélioration des races, l'éducation et l'engrais des bestiaux, l'introduction des nouvelles cultures ? Il n'est aucun point qui n'ait été l'objet des observations et des travaux incessants de la science.

D'un autre côté, nous nous permettrons de dire aux hommes de science : L'agriculteur aime une pensée nette et un langage simple. Si vous voulez que l'homme des champs vous écoute, point d'idées abstraites, point de ces mots scientifiques qui ont besoin d'un glossaire. Au lieu de mettre votre gloire à paraître novateurs, placez-la à ne vous montrer que les restaurateurs des anciennes traditions et des modes de culture consacrés par la pratique dans un temps ou dans un pays quelconque. Appuyez-vous sur le passé et tâchez de démontrer que nos modernes inventions ne sont que de vieux souvenirs perdus dans la nuit des temps et effacés durant les siècles de barbarie qui ont anéanti les arts de la Grèce et de Rome.

Il est plus aisé qu'on ne pense de faire des découvertes de ce genre en agriculture, surtout lorsqu'on se donne la peine d'étudier l'histoire de cet art chez les anciens. Quand on lit les ouvrages de Caton, de Varron, de Columelle, on est, par exemple, tout

Digitized by Google

étonné d'y retrouver tout entière et développée avec une sagesse de vues admirable cette théorie des assolements, cette suppression des jachères, qui a été préconisée comme une découverte de nos temps modernes.

Voilà bientôt vingt ans que la Société d'Agriculture du département de l'Eure fait d'infructueux efforts pour engager les propriétaires ou les cultivateurs à établir des fosses destinées à recueillir, dans les fermes, les urines des bestiaux et les engrais liquides. Quoique la Société ait proposé en prime une somme à peu près égale à la dépense qu'entraînerait la construction d'une fosse, cette amélioration n'a point été accueillie, et personne n'a tenté de mériter les primes. Si c'est à titre d'innovation que ce mode de recueillir des amendements si follement perdus a été repoussé, que la Société de l'Eure et la science avec elle se hâtent de dire que la construction de ces fosses a plus de deux mille ans de date ; qu'elles ont été minutieusement décrites par Caton et par Columelle ; probablement on aura confiance dans l'expérience des anciens.

Il est, depuis quelques années, un autre genre d'amélioration à propos duquel on écrit et on discute beaucoup, et qui semble ne passer qu'assez lentement dans la pratique ; je veux parler du *drainage*. Ce mot, d'origine anglaise, auquel la science agricole française a donné peut-être une hospitalité trop facile, n'a pas contribué à populariser le genre de travaux qu'il exprime. Combien n'a-t-on pas entendu de gens, désorientés par cette expression, demander ce que c'était que cette innovation si étrangement dénommée. Si donc la science, au lieu de nous don-

Digitized by Google

ner des traités sur le *drainage*, eût bien voulu tout vulgairement nous donner des traités sur les *desséchements*, sur les *saignées couvertes*, certes elle eût été plus populairement comprise. Si elle eût ajouté qu'il y avait quelques vingt siècles que cette innovation était une pratique généralement adoptée en Italie, et que toute l'innovation consiste à avoir substitué, au fond des saignées, des tuyaux de terre cuite aux pierres sèches ou aux minces et longues fascines dont on le garnissait, peut-être eût-on obtenu un succès plus immédiat ?

Que la science se pénètre donc bien de cette vérité : c'est que lorsqu'elle veut conquérir la popularité à une méthode de culture quelconque, c'est que lorsqu'elle veut la propager promptement, ce n'est pas sous l'enseigne de mots étranges ou étrangers qu'elle doit la placer, c'est sous le patronage de mots vulgaires et français; ce n'est pas comme innovation qu'elle a le plus de chances à nous la montrer, c'est au contraire à sa source primitive, à son antique berceau. Que la science française consente donc à parler français; au lieu de se faire jeune, qu'elle se résigne à vieillir. Les succès populaires sont à ce prix.

Ces réflexions ne sont pas les miennes, je n'en suis que l'écho, je les ai recueillies de la bouche de nos modestes agriculteurs et je profite de l'occasion qui m'est offerte de présenter à la science leur humble requête. Elle sera bien accueillie des hommes auxquels nous en remettons le succès. Les vrais savants sont toujours clairs et intelligibles. Ceux dont il faut se défier sont les savants à la suite, les faiseurs de livres, les colporteurs de systèmes.

Digitized by Google

Un mot encore, Messieurs, et je finis. Nous sommes réunis, cette année, sous des auspices moins heureux que les années précédentes. Le Ciel a eu pour nous des rigueurs contre lesquelles il n'est donné aux peuples de lutter que par un redoublement de raison, de prudence et de bons sentiments. La récolte des céréales a laissé, cette année, l'approvisionnement de la France en déficit. Nous avons quelques mois d'une situation délicate à traverser. N'en aggravons pas les difficultés en tourmentant cette situation, ne demandons au commerce et à l'administration que ce qu'ils peuvent raisonnablement nous donner. Confions-nous à la sagesse de l'Empereur, dont nous pouvons attendre tout ce qu'il est humainement possible de faire; mais n'oublions pas que c'est à Dieu seul qu'il est donné de faire succéder l'abondance à la stérilité. Les rois, comme les peuples, n'ont que des moyens bornés pour la combattre; songeons que ces maux s'adoucissent par la patience, par l'amour de l'ordre et surtout par la charité du riche envers le pauvre.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. A. PASSY.

—

MESSIEURS,

En vous recevant dans cette enceinte, les membres de la Société pensent qu'il serait utile à tous de faire connaître comment elle est devenue propriétaire de ce domaine, à quelles conditions et comment se trouvent réalisées les espérances que l'ancien propriétaire, M. Delamarre, avait nourries en faisant cette grande libéralité à une institution nationale.

Dans notre Normandie, chaque village, pour ainsi dire, a été témoin ou rappelle le souvenir d'événements consacrés par l'histoire. Le nom de chaque commune est écrit dans nos annales, associé à des combats, à des campements, au séjour de puissants seigneurs, à des fondations pieuses, et beaucoup conservent les restes des monuments des Gaulois ou des Romains. Le nom d'Harcourt est fréquemment cité par nos premiers historiens. Il jouissait d'une célébrité militaire ; désormais il est appelé à une célébrité moins haute, mais plus utile.

Ce château d'Harcourt, qui se cache sous l'épais feuillage des arbres que nous avons plantés, était déjà une forteresse lorsque Guillaume assembla ses barons pour s'emparer de l'Angleterre. Sa date la

Digitized by Google

plus ancienne remonte à 917. Bernard le Danois amena de son château d'Harcourt trois cents hommes d'armes au secours de Guillaume Longue-Epée.

Enguerrand d'Harcourt accompagna Guillaume le Bâtard, dont il avait été le gouverneur. Il fut tué pendant la conquête, et son fils, à son retour d'Angleterre, rebâtit son château, en 1078.

De cette époque datent les fossés et les remparts qui entourent cette forteresse, apanage de cette antique famille d'Harcourt, qui a toujours figuré dans notre histoire, et dont l'illustration a traversé les phases diverses de nos guerres sans s'éteindre. Pendant tout le moyen âge, Harcourt était un point militaire de quelqu'importance; en 1449, Dunois, défendant la France contre les Anglais, attaqua Talbot dans les rues du village. Talbot se réfugia dans le château, puis le rendit aux Français.

Pendant les guerres de la Ligue, Harcourt était encore une place forte, car il fut attaqué en 1583 par les ligueurs de Rouen. Déjà, en 1464, cette seigneurie était passée, par un mariage, dans la maison de Lorraine.

Le château a conservé le caractère des édifices militaires du moyen âge; ses tourelles, sa porte fortifiée, l'enceinte des murailles, les traces du pont-levis, les fossés creusés profondément, les remparts, tout en fait un reste vénérable de ces temps anciens, alors que les seigneurs se battaient toujours entre eux, souvent contre les ennemis et quelquefois contre le roi. Sous François Ier, le château fut réparé, puis, au commencement du XVIIIe siècle, des changements d'un style plus moderne en altérèrent davantage le type primitif.

Digitized by Google

Tel qu'il est, le voici devenu la propriété de la Société centrale d'Agriculture de France, qui se trouve un peu étonnée et parfois embarrassée de loger sous une citadelle munie de remparts, de tours et de créneaux.

Sous cette forme, nous la conservons comme un des souvenirs matériels de nos temps historiques, devenus trop rares en France. Aujourd'hui, ce n'est plus au son du cor que l'on y fait un appel à l'hospitalité. La grande cour du château-fort ne sert plus de refuge aux moutons qui se pressent en fuyant, aux bœufs tardifs, aux femmes et aux enfants éplorés qui viennent chercher un asile contre les fureurs d'un ennemi, tandis que les hommes s'arment et veillent du sommet des créneaux.

Les vieilles portes de la vieille forteresse s'ouvrent à la voix des amis de l'agriculture. Les troupeaux de moutons, les bandes de bœufs, les troupes de chevaux y affluent, mais pour disputer entre chaque race les prix accordés à leurs belles et riches formes et à leur luxuriante nature. Les cimes des arbres ombragent une fête rustique ; un banquet modeste et pacifique réunit des hommes paisibles et laborieux, animés d'un unique et même sentiment : l'intérêt de l'agriculture.

Cela nous montre, Messieurs, que les progrès de la civilisation ne peuvent s'arrêter. Malgré les instants de frénésie ou de torpeur dont il plaît à Dieu d'affliger l'intelligence générale de l'humanité, sa destinée, n'en doutons jamais, est de marcher vers ce qui est juste et moral. Nous sommes loin du temps où le bon roi saint Louis défendait spécialement, dans ses ordonnances, de troubler les charrues. Les charrues n'ont

Digitized by Google

plus la peur d'être troublées; elles sont maîtresses du sol; elles remplacent, dans les châteaux comme dans la campagne, les harnois de la guerre. Elles nivellent les champs de bataille et en effacent les traces; c'est l'arme la plus puissante de la civilisation; les autres armes détruisent, elle féconde.

La charrue, en transformant le sol, transforme en même temps le monde intellectuel; elle appelle la population, l'entretient et la fait croître. En augmentant les subsistances au-delà des besoins de chaque famille, elle permet à plusieurs de chercher d'autres travaux et donne ainsi aux esprits littéraires et scientifiques les loisirs dont ils ont besoin pour éclairer l'humanité, dont le bien-être intellectuel peut seul assurer et affermir le bien-être matériel.

Depuis bien des années, l'habitation d'Harcourt était abandonnée par ses possesseurs; elle fut entièrement oubliée pendant la République. Sa ruine semblait certaine.

En 1802, cette terre fut mise en vente par Mme de Noailles, qui en avait hérité, et M. Delamarre l'acheta.

Il ne pouvait songer à relever cette antique demeure; sa préoccupation était déjà de transformer les landes et les friches en bois productifs.

C'était sa vocation, ce fut le travail de son esprit et de ses bras pendant vingt-quatre années.

Permettez-moi de vous parler de cet homme de bien si peu connu.

Louis-Gervais Delamarre était né au Mello, département de l'Oise, en 1766; il est mort à Paris, le 27 juillet 1827.

Il appartenait à une famille ancienne et honorable. Procureur au Châtelet, il s'acquit dans l'exercice de

Digitized by Google

sa charge une très-grande considération, et plusieurs fois, pendant la Révolution, il exposa sa vie pour sauver celle de ses clients.

Retiré des affaires, il se livra entièrement à l'agriculture et particulièrement à l'étude des plantations. Propriétaire du domaine d'Harcourt, il s'appliqua donc à réaliser ses vues sur les améliorations qu'il voulait introduire dans le régime des forêts. Le désir de perpétuer ce qu'il avait entrepris et conseillé avec succès le porta aux dispositions testamentaires qu'il fit en faveur de la Société centrale d'Agriculture.

Dans des notes qu'il a laissées et que MM. les commissaires de la Société ont recueillies, lorsqu'ils sont venus prendre possession, ils ont cité le passage suivant :

« J'ai trouvé ma traversée de la vie extrêmement pénible et laborieuse. Si je suis riche aujourd'hui, ce n'est pas dans l'acception ordinaire qu'on attribue à cette expression. Si je suis riche, c'est de services rendus, c'est de bienfaits, c'est de travail, c'est d'espérance de l'utilité que mon entreprise pourra avoir, non pour moi, mais pour les autres ; car dans la culture des bois, qui m'offre ces espérances, celui qui s'y adonne ne peut en retirer que cette jouissance morale d'avoir créé des richesses pour ses semblables, mais pour la jouissance matérielle, il en est plus ou moins exclus, parce qu'elle se fait attendre trop longtemps. »

Dans ces paroles, dans le testament de M. Delamarre, comme dans son amour de la solitude, on reconnaît une mélancolie profonde, mais calme et résignée, et comme distraite par des occupations utiles à l'humanité. En effet, ce que nous avons pu apprendre de cet homme de bien, c'est qu'il cachait

Digitized by Google

sa vie, en proie aux souvenirs d'une affection tendre qu'une mort prématurée avait rompue. Il habitait une petite maison de campagne dans la vallée de Montmorency. Cette habitation, il l'avait construite et en avait planté, avec profusion, les alentours; de grands peupliers en dérobaient le toit aux regards des passants. Il abritait ses journées à l'ombre de ces grands arbres dont il s'était fait comme une famille; il leur demandait un asile pour le chagrin qu'il tenait vivant au fond de son cœur (1).

Pour se consoler d'espérances déçues, il s'était créé laborieusement d'autres espérances, et c'est à Harcourt qu'il a réalisé les idées qu'il avait conçues sur la culture des forêts. Pour mettre ses créations à l'abri des caprices d'un nouveau propriétaire et conserver les richesses végétales dont il s'estimait heureux d'avoir doté son pays, pour les augmenter et les populariser, il voulut confier à une institution qui doit se perpétuer, le soin de poursuivre ses travaux, de communiquer et de propager les procédés qu'il avait employés pour fertiliser des landes et créer ainsi une richesse utile à tous.

A l'époque où M. Delamarre se livrait à ces travaux, on recherchait, pour reconstituer l'ordre social, les hommes qui avaient l'expérience des affaires. M. Delamarre aurait pu facilement continuer dans la magistrature une carrière dont il avait parcouru les premiers pas avec succès, et où il avait acquis l'estime de tous; mais il préféra chercher, dans une

(1) Sur les portes de cette modeste demeure, il avait inscrit les noms des portes de Troie, conservés par Homère, et l'on apprenait ainsi que le solitaire partageait son existence entre les études littéraires et la culture des arbres.

Digitized by Google

sa charge une très-grande considération, et plusieurs fois, pendant la Révolution, il exposa sa vie pour sauver celle de ses clients.

Retiré des affaires, il se livra entièrement à l'agriculture et particulièrement à l'étude des plantations. Propriétaire du domaine d'Harcourt, il s'appliqua donc à réaliser ses vues sur les améliorations qu'il voulait introduire dans le régime des forêts. Le désir de perpétuer ce qu'il avait entrepris et conseillé avec succès le porta aux dispositions testamentaires qu'il fit en faveur de la Société centrale d'Agriculture.

Dans des notes qu'il a laissées et que MM. les commissaires de la Société ont recueillies, lorsqu'ils sont venus prendre possession, ils ont cité le passage suivant :

« J'ai trouvé ma traversée de la vie extrêmement pénible et laborieuse. Si je suis riche aujourd'hui, ce n'est pas dans l'acception ordinaire qu'on attribue à cette expression. Si je suis riche, c'est de services rendus, c'est de bienfaits, c'est de travail, c'est d'espérance de l'utilité que mon entreprise pourra avoir, non pour moi, mais pour les autres ; car dans la culture des bois, qui m'offre ces espérances, celui qui s'y adonne ne peut en retirer que cette jouissance morale d'avoir créé des richesses pour ses semblables, mais pour la jouissance matérielle, il en est plus ou moins exclus, parce qu'elle se fait attendre trop longtemps. »

Dans ces paroles, dans le testament de M. Delamarre, comme dans son amour de la solitude, on reconnaît une mélancolie profonde, mais calme et résignée, et comme distraite par des occupations utiles à l'humanité. En effet, ce que nous avons pu apprendre de cet homme de bien, c'est qu'il cachait

Digitized by Google

sa vie, en proie aux souvenirs d'une affection tendre qu'une mort prématurée avait rompue. Il habitait une petite maison de campagne dans la vallée de Montmorency. Cette habitation, il l'avait construite et en avait planté, avec profusion, les alentours; de grands peupliers en dérobaient le toit aux regards des passants. Il abritait ses journées à l'ombre de ces grands arbres dont il s'était fait comme une famille; il leur demandait un asile pour le chagrin qu'il tenait vivant au fond de son cœur (1).

Pour se consoler d'espérances déçues, il s'était créé laborieusement d'autres espérances, et c'est à Harcourt qu'il a réalisé les idées qu'il avait conçues sur la culture des forêts. Pour mettre ses créations à l'abri des caprices d'un nouveau propriétaire et conserver les richesses végétales dont il s'estimait heureux d'avoir doté son pays, pour les augmenter et les populariser, il voulut confier à une institution qui doit se perpétuer, le soin de poursuivre ses travaux, de communiquer et de propager les procédés qu'il avait employés pour fertiliser des landes et créer ainsi une richesse utile à tous.

A l'époque où M. Delamarre se livrait à ces travaux, on recherchait, pour reconstituer l'ordre social, les hommes qui avaient l'expérience des affaires. M. Delamarre aurait pu facilement continuer dans la magistrature une carrière dont il avait parcouru les premiers pas avec succès, et où il avait acquis l'estime de tous; mais il préféra chercher, dans une

(1) Sur les portes de cette modeste demeure, il avait inscrit les noms des portes de Troie, conservés par Homère, et l'on apprenait ainsi que le solitaire partageait son existence entre les études littéraires et la culture des arbres.

Digitized by Google

vie modeste et laborieuse, des moyens nouveaux de servir son pays. Il pensait que le patriotisme peut aussi consister à se consacrer en silence à tout ce qui peut être utile aux hommes.

C'est un devoir doux à remplir que de rechercher et d'honorer ces quelques hommes de bien qui, ne demandant pas les applaudissements ou les faveurs de leurs contemporains, ont travaillé modestement pour être utiles. Quand ils ont quitté cette terre, on reconnaît qu'ils l'ont fécondée par leurs travaux, éclairée par les œuvres de leur intelligence et dotée de l'exemple de leurs vertus. Alors leur mémoire s'élève aussi haut que celle des hommes dont les pas ont le plus hardiment retenti sur le sol, dont les paroles ont eu le plus d'éclat. Ils ont caché dans leur tombe un cœur qu'aucune impureté n'a souillé, et leur âme, anoblie par la constante pratique du bien, est remontée vers Dieu.

Telle a été la vie de M. Delamarre, qu'il a terminée par une résolution dont le but était d'être utile encore, après sa mort, à l'agriculture de la France.

La Société envoya ses commissaires en 1827, à Harcourt, afin d'y prendre possession du legs de M. Delamarre. Ils rendirent compte de l'état dans lequel ils avaient trouvé les plantations et principalement celles d'arbres résineux, objets de la prédilection du testateur.

Dans tous ces bois, situés en grande partie sur des terrains arides, il avait semé ou planté les espèces d'arbres verts connues à cette époque.

Le marquis d'Aligre, le comte de Reveillas, MM. Hervieu et Le Breton l'avaient imité et couvert de pins les friches ou les parties mal venantes de

Digitized by Google

leurs propriétés (1). Plus tard, M. Bioche, le père, a été cité avec éloges, dans les comptes-rendus de la Société, pour l'extension qu'il avait donnée à cette culture nouvelle.

Le baron de Chambray s'est livré aussi, vers cette époque, avec intelligence et succès, à la propagation des arbres résineux, qui sont devenus l'ornement de son antique domaine.

Dans les parties les moins fertiles de la forêt d'Evreux, M. L'Hopital et ses voisins, plus récemment, ont semé le pin du Mans, et les clairières, jadis dénudées, ont disparu sous une riche végétation.

Enfin, dans l'ancien domaine privé, comme dans les forêts de l'Etat, de grandes étendues ont été plantées en arbres verts.

M. Ricard, inspecteur des forêts à Rouen, se trouve cité, en 1827 (2), parmi ceux qui avaient donné le plus d'impulsion à cette culture. Nous savons, par la correspondance de M. Delamarre, qu'il faisait appel à l'expérience de cet habile forestier, et qu'il se plaisait à lui communiquer ses projets avant de les exécuter.

Les travaux de M. Delamarre ont donc trouvé bientôt des imitateurs, et il a pu jouir de la réalisation d'une des espérances qu'il aimait à entretenir. Après sa mort, ses plantations, dans son domaine d'Harcourt, ont été continuées et étendues par M. Michaux, dont les savants ouvrages ont tant contribué aux progrès de la culture forestière et à la

(1) Déjà M. Ribard possédait, au Bois-David, une belle plantation de pins.

(2) Rapport des commissaires de la Société.

Digitized by Google

propagation des beaux arbres de l'Amérique du Nord dans notre climat. Il était secondé par l'intelligente coopération de M. Coppe, alors jardinier en chef. M. Michaux a réuni, en suivant les plantations faites à Harcourt, de nombreuses observations dont la science attend la publication prochaine.

Notre vénérable confrère, à qui son grand âge ne permet plus les fatigues qu'il savait courageusement supporter jadis, est venu cette année même revoir les grands arbres qu'il avait élevés, et il exprimait récemment à la Société centrale d'Agriculture, dans une lettre touchante, combien il était heureux de s'être assuré que les travaux qu'il avait commencés, étaient continués et s'agrandissaient sous la direction active et intelligente de notre confrère M. Pépin.

Dans l'un de ses rapports, M. Adolphe Brongniart fait observer que le but scientifique de la donation qui a été faite à la Société, consiste spécialement dans des essais de culture. La Société ne néglige rien pour répondre à de si utiles intentions.

Les collections sont de deux natures.

L'une est une véritable école d'arbres forestiers, réunis dans l'ancien potager du château, pour l'étude de leurs caractères botaniques. Ces arbres n'y sont représentés que par un seul individu.

L'autre est une école forestière proprement dite, dans laquelle chaque espèce forme un massif de vingt-cinq à cent sujets convenablement espacés, de manière à permettre d'apprécier leur mode de croissance en forêt, leur rusticité et par suite leur importance en sylviculture.

Digitized by Google

Le département possède donc dans son sein un établissement unique dans son genre : c'est une école d'arbres-forestiers résineux et feuillus, dans laquelle tout ce que la science a découvert trouve une application utile. Dans nos pépinières, vous aurez remarqué les cèdres nouvellement découverts sur les flancs de l'Himalaya et les arancarias venus des vallons des Andes, et encore d'autres conifères qui embellissent les forêts du Nouveau-Monde ou les grandes îles de l'Océanie.

Ces arbres, par la beauté et l'étrangeté de leur pittoresque feuillage, deviennent l'ornement de nos parcs, et par leur utilité l'espoir de nos forêts.

Des arbustes que décorent d'admirables fleurs et des parfums délicieux, viennent ici avec une vigueur égale à celle qui les anime dans leur patrie. Ils s'enracinent dans le sol naturel, et leur énergique végétation montre qu'ils s'y trouvent dans des conditions favorables à leur développement dans notre climat.

En examinant ces essais de culture, qui réussissent presque toujours, parce qu'ils sont entrepris par les hommes les plus dévoués à la science et les plus autorisés par la pratique, chacun peut s'assurer de ce qu'il doit tenter dans ses bois ou ses jardins. Par là se trouve accompli le vœu de M. Delamarre ; son domaine, devenu plus productif par les soins de notre inspecteur M. Aubert, est, en même temps, le théâtre d'expériences instructives. Ces travaux forment une sorte d'exposition permanente en faveur de ceux qui s'intéressent aux progrès de la sylviculture. On peut, en parcourant nos bois, se rendre compte du

Digitized by Google

propagation des beaux arbres de l'Amérique du Nord dans notre climat. Il était secondé par l'intelligente coopération de M. Coppe, alors jardinier en chef. M. Michaux a réuni, en suivant les plantations faites à Harcourt, de nombreuses observations dont la science attend la publication prochaine.

Notre vénérable confrère, à qui son grand âge ne permet plus les fatigues qu'il savait courageusement supporter jadis, est venu cette année même revoir les grands arbres qu'il avait élevés, et il exprimait récemment à la Société centrale d'Agriculture, dans une lettre touchante, combien il était heureux de s'être assuré que les travaux qu'il avait commencés, étaient continués et s'agrandissaient sous la direction active et intelligente de notre confrère M. Pépin.

Dans l'un de ses rapports, M. Adolphe Brongniart fait observer que le but scientifique de la donation qui a été faite à la Société, consiste spécialement dans des essais de culture. La Société ne néglige rien pour répondre à de si utiles intentions.

Les collections sont de deux natures.

L'une est une véritable école d'arbres forestiers, réunis dans l'ancien potager du château, pour l'étude de leurs caractères botaniques. Ces arbres n'y sont représentés que par un seul individu.

L'autre est une école forestière proprement dite, dans laquelle chaque espèce forme un massif de vingt-cinq à cent sujets convenablement espacés, de manière à permettre d'apprécier leur mode de croissance en forêt, leur rusticité et par suite leur importance en sylviculture.

Digitized by Google

Le département possède donc dans son sein un établissement unique dans son genre : c'est une école d'arbres-forestiers résineux et feuillus, dans laquelle tout ce que la science a découvert trouve une application utile. Dans nos pépinières, vous aurez remarqué les cèdres nouvellement découverts sur les flancs de l'Himalaya et les arancarias venus des vallons des Andes, et encore d'autres conifères qui embellissent les forêts du Nouveau-Monde ou les grandes îles de l'Océanie.

Ces arbres, par la beauté et l'étrangeté de leur pittoresque feuillage, deviennent l'ornement de nos parcs, et par leur utilité l'espoir de nos forêts.

Des arbustes que décorent d'admirables fleurs et des parfums délicieux, viennent ici avec une vigueur égale à celle qui les anime dans leur patrie. Ils s'enracinent dans le sol naturel, et leur énergique végétation montre qu'ils s'y trouvent dans des conditions favorables à leur développement dans notre climat.

En examinant ces essais de culture, qui réussissent presque toujours, parce qu'ils sont entrepris par les hommes les plus dévoués à la science et les plus autorisés par la pratique, chacun peut s'assurer de ce qu'il doit tenter dans ses bois ou ses jardins. Par là se trouve accompli le vœu de M. Delamarre ; son domaine, devenu plus productif par les soins de notre inspecteur M. Aubert, est, en même temps, le théâtre d'expériences instructives. Ces travaux forment une sorte d'exposition permanente en faveur de ceux qui s'intéressent aux progrès de la sylviculture. On peut, en parcourant nos bois, se rendre compte du

Digitized by Google

succès des premiers travaux entrepris par son ancien propriétaire, reconnaître que les sols, naguères arides, sont à présent couverts d'une haute végétation, que le mélange des arbres feuillus et résineux est praticable, que les parties cultivées uniquement en conifères, sont devenues, par l'accumulation des détritus végétaux, propres à se garnir d'arbres à feuilles caduques.

Parmi les essais nombreux qui ont été tentés, je signalerai à votre attention un taillis placé entre deux côtes escarpées, établi en 1840, par M. Michaux, dans un sol argilo-siliceux, profond et frais. Ce taillis se trouve composé de vingt-deux essences d'arbres plantés en lignes d'une seule espèce, sur plates-bandes, à la distance d'un mètre trente centimètres. Les plants ont été rabattus à la serpette aussitôt après leur plantation. En 1846, le taillis fut exploité en entier; car, pour continuer cette expérience, on ne fit aucune réserve de baliveaux. Ce taillis, d'une belle vigueur, consacre une méthode rationnelle pour les plantations des bois taillis.

A Sainte-Opportune, on peut s'assurer de la réussite complète des travaux exécutés, en suivant les intentions du testateur. Une plantation de neuf hectares de pins offre une admirable végétation, sur un terrain difficile, composé de gros silex, recouverts seulement par quatre centimètres de terre de bruyère. Déjà un grand nombre d'arbres, ainsi que le fait remarquer dans son rapport M. Debonnaire de Gif, atteignent une hauteur de 7 à 8 mètres.

Les trois essences d'arbres principales sont : le pin Sylvestre, le Laricio et le pin noir d'Autriche.

Digitized by Google

Quelques pins maritimes et Mugho n'y ont été semés que pour expérience. Les variétés de pin Sylvestre sont ceux de Riga, de Haguenau et de Briançon.

Notre confrère, M. Pépin, établit que les frais de défrichement, plantation, semis, épierrage et formation de la haie de hêtres et de bouleaux dans le fossé qui entoure cette lande, ont demandé 501 journées d'ouvriers à 1 fr. 75 c., ou 876 fr. 75 c., ce qui fait par hectare 92 fr. 30 c. Ainsi demeure démontré que ces landes arides, où les moutons ne trouvent qu'une maigre et rude nourriture, peuvent être transformées en forêts, dont l'exploitation couvre bien au-delà, dès les premières années, les frais de culture, et qu'une richesse considérable s'y forme pour l'avenir.

C'est ainsi, Messieurs, que nous suivons les intentions de M. Delamarre, c'est ainsi que nous cherchons à être utiles à une grande branche de l'art agricole, et que nous pensons seconder la Société de l'Eure dans la belle mission qu'elle s'est donnée.

Nous emportons l'espoir que cette alliance plus intime de deux sociétés qui se consacrent à l'agriculture, donnera une impulsion nouvelle à d'utiles travaux; que votre visite, Messieurs, servira à propager la connaissance des essais de sylviculture entrepris et continués dans nos bois.

Restons unis pour accomplir avec courage et persévérance cette belle mission que nous nous sommes volontairement donnée. Continuez à encourager notre agriculture dans la voie des améliorations prudentes et sages qu'elle doit à vos conseils et à vos encouragements. A toutes les époques, dans tous

Digitized by Google

les temps, l'amour de l'agriculture a rallié les amis sincères de leur pays dans un but grand et utile.

Il est aussi beau, aussi patriotique de servir son pays avec le fer de la charrue qu'avec la plume ou l'épée.

PRIMES ET RÉCOMPENSES.

Concours de Charrues.

PREMIER PRIX (150 fr.) : M. Edouard *Bisson* fils, conduisant la charrue de son père, à Quincarnon.

DEUXIÈME PRIX (100 fr.) : M. *Guilbert* fils, à Ecardenville; charrue conduite par César Lemaire.

Première mention honorable (médaille d'argent et 10 fr.) : M. *Drouet*, à Goupillières; charrue conduite par Armand Drouet.

Deuxième mention honorable (médaille de bronze et 10 fr.) : M. *Malatiré*, à Calleville; charrue conduite par Pierre Blocher.

Concours de Bestiaux.

TAUREAUX.

PREMIER PRIX (165 fr.) : Mme Clara-Julienne *Ventros*, veuve *Gruel*, à Saint-Mards-de-Blacarville, arrondissement de Pont-Audemer.

DEUXIÈME PRIX (110 fr.) : M. Augustin *Thourouldé*, à la Neuville-du-Bosc.

Digitized by Google

VACHES.

PREMIER PRIX (70 fr.) : M. Louis-Pierre *Pernuit*, propriétaire à Glos-sur-Risle.

DEUXIÈME PRIX (45 fr.) : M. Edouard *Boucher*, à Ecardenville.

GÉNISSES.

PREMIER PRIX (70 fr.) : M. *Dufour*, propriétaire et maire à Villez.

DEUXIÈME PRIX (45 fr.) : M. Emile *Joret*, cultivateur à Nassandres.

BÉLIERS.

PREMIER PRIX (100 fr.) : M. Prosper-Joseph *Hermier*, au Plessis-Sainte-Opportune.

DEUXIÈME PRIX (70 fr.) : Néant.

BREBIS.

PREMIER PRIX (90 fr.) : M. Pierre-Louis *Hervieu*, cultivateur au Plessis-Sainte-Opportune.

DEUXIÈME PRIX (70 fr.) : Néant.

CHEVAUX ET JUMENTS.

PREMIER PRIX (130 fr.) : M. Victor *Aubert*, propriétaire et maire à la Haye-de-Calleville.

DEUXIÈME PRIX (100 fr.) : *Ex æquo* entre MM. *Carlet* et *Dufour*, à Villez.

PORCS.

PREMIER PRIX (40 fr.) : M. *Thilliard*, cultivateur à Sainte-Colombe.

DEUXIÈME PRIX (30 fr.) : Néant.

Digitized by Google

TRUIES.

PREMIER PRIX (40 fr.) : M. *Thilliard*, propriétaire à Sainte-Colombe.

DEUXIÈME PRIX (30 fr.) : Néant.

Concours d'Instruments agricoles.

PREMIER PRIX (60 fr.) : M. Frédéric *Hervieu*, cultivateur à Beaumont, pour un instrument destiné à semer le plâtre et la chaux dans les champs.

DEUXIÈME PRIX (40 fr.) : M. *Dhostel*, cultivateur à Creton, canton de Damville, pour une charrue destinée à ameublir le sol.

Mention honorable : M. Louis *Girard*, de Damville, pour un coupe-racines perfectionné.

Récompenses aux Domestiques ruraux.

CHARRETIERS.

PRIX : Tranquille *Tassel*, depuis 35 ans au service de M. Louis Desrues, cultivateur à Heudreville, canton de Brionne.

BERGERS.

PRIX : Louis *Hervieu*, en service depuis 15 ans chez M. Emmanuel Goude, cultivateur au Tilleul-Dame-Agnès, canton de Beaumont-le-Roger.

Mention honorable : Néant.

VALETS DE FERME.

PRIX : Pierre *Duval*, pour 41 ans de service chez M. le comte de Giverville, propriétaire-cultivateur à Giverville, canton de Thiberville.

Digitized by Google

Deuxième mention honorable : Richard *Duplessis*, en service depuis 35 ans chez M. Jacques Bourdon, propriétaire-cultivateur à Franqueville, canton de Brionne.

Deuxième mention honorable : Jacques *Mallet*, pour 28 ans de service chez Mme de Ricourt, fermière à Malouy, canton de Bernay.

SERVANTES DE FERME.

PRIX : Marie-Anne *Bazire*, depuis 48 ans au service de Mme J. Bénard, fermière à Nassandres, canton de Beaumont-le-Roger.

Première mention honorable : Marie *Lambert*, servante depuis 40 ans chez M. Charles Fouquet, propriétaire-cultivateur à Serquigny, canton de Bernay.

Deuxième mention honorable : Désirée *Blin*, en service depuis 27 ans chez M. Nicolas Davoult, propriétaire-cultivateur et maire à Neuville-sur-Authou, canton de Brionne.

Digitized by Google

TRUIES.

PREMIER PRIX (40 fr.) : M. *Thilliard*, propriétaire à Sainte-Colombe.

DEUXIÈME PRIX (30 fr.) : Néant.

Concours d'Instruments agricoles.

PREMIER PRIX (60 fr.) : M. Frédéric *Hervieu*, cultivateur à Beaumont, pour un instrument destiné à semer le plâtre et la chaux dans les champs.

DEUXIÈME PRIX (40 fr.) : M. *Dhostel*, cultivateur à Creton, canton de Damville, pour une charrue destinée à ameublir le sol.

Mention honorable : M. Louis *Girard*, de Damville, pour un coupe-racines perfectionné.

Récompenses aux Domestiques ruraux.

CHARRETIERS.

PRIX : Tranquille *Tassel*, depuis 35 ans au service de M. Louis Desrues, cultivateur à Heudreville, canton de Brionne.

BERGERS.

PRIX : Louis *Hervieu*, en service depuis 15 ans chez M. Emmanuel Goude, cultivateur au Tilleul-Dame-Agnès, canton de Beaumont-le-Roger.

Mention honorable : Néant.

VALETS DE FERME.

PRIX : Pierre *Duval*, pour 41 ans de service chez M. le comte de Giverville, propriétaire-cultivateur à Giverville, canton de Thiberville.

Digitized by Google

Deuxième mention honorable : Richard *Duplessis*, en service depuis 35 ans chez M. Jacques Bourdon, propriétaire-cultivateur à Franqueville, canton de Brionne.

Deuxième mention honorable : Jacques *Mallet*, pour 28 ans de service chez Mme de Ricourt, fermière à Malouy, canton de Bernay.

SERVANTES DE FERME.

PRIX : Marie-Anne *Bazire*, depuis 48 ans au service de Mme J. Bénard, fermière à Nassandres, canton de Beaumont-le-Roger.

Première mention honorable : Marie *Lambert*, servante depuis 40 ans chez M. Charles Fouquet, propriétaire-cultivateur à Serquigny, canton de Bernay.

Deuxième mention honorable : Désirée *Blin*, en service depuis 27 ans chez M. Nicolas Davoult, propriétaire-cultivateur et maire à Neuville-sur-Authou, canton de Brionne.

Digitized by Google

TOASTS.

—

TOAST DE M. LEFEBVRE-DURUFLÉ.

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous proposer de porter la santé de Sa Majesté l'Empereur ! (De toutes parts : *Vive l'Empereur !*)

Messieurs, au Prince qui, au milieu des dangers dont notre pays était menacé, est venu seul s'offrir courageusement et spontanément pour tirer la France de l'abîme où elle était prête à s'engloutir !

Au Prince qui a eu dans la nation une confiance assez pleine, assez entière pour se soumettre au suffrage universel ! Dans cette élection absolue, Messieurs, il savait qu'il trouverait dans vos rangs une importante et salutaire majorité ; il savait que vos suffrages étaient acquis à l'amour de l'ordre, à l'esprit de famille, au respect de la propriété, qu'on voulait anéantir et qu'il fallait sauver.

Enfin, Messieurs, au Prince qui a consacré le premier usage de sa puissance à compenser le désastre de l'impôt des 45 centimes par un dégrèvement de 17 centimes accordé à la propriété foncière ! (Acclamations unanimes. — *Vive Napoléon III ! vive l'Empereur !*)

—

TOAST DE M. ANGE PETIT.

Messieurs,

Après ce brillant concours, auquel il n'a manqué qu'un peu de beau temps (la seule chose que le génie de l'homme soit impuissant à remplacer, dans les

Digitized by Google

fêtes comme dans les travaux agricoles), il reste à la Société d'Agriculture de l'Eure un devoir à remplir, et je suis heureux d'être en cette circonstance l'interprète de sa pensée.

Nous prions la Société impériale et centrale de recevoir tous nos remercîments, pour l'hospitalité si obligeante et si cordiale qu'elle nous a donnée, dans ce magnifique domaine, où elle se plaît à réunir les richesses végétales du monde entier : pacifiques conquêtes qui élargissent la sphère de nos jouissances, sans coûter une larme, un regret à personne.

Nous la remercions aussi du choix des délégués qui la représentent dans cette solennité : l'un, qui, ancien administrateur de ce département, trois fois président de notre Société, s'est trouvé ici entouré de souvenirs de reconnaissance et d'affection ; l'autre, savant éminent, qui, en quelques jours passés au milieu de nous, a su gagner toutes nos sympathies.

Qu'il nous soit permis de profiter de cette réunion pour formuler un vœu.

La Société impériale et centrale exerce, dans le domaine de la science agricole, la plus haute et la plus légitime influence, fondée sur l'illustration de ses membres et sur les services qu'elle a rendus. Mais cette influence, si grande et si salutaire, ne pourrait-elle pas l'augmenter encore ?...

Le moyen serait peut-être, selon nous, d'appeler les sociétés des départements à entrer en communication plus directe avec elle ; de leur offrir, pour les questions importantes, le secours de son expérience et de ses lumières ; de soumettre à leur examen préalable les difficultés dont la solution dépen-

Digitized by Google

drait d'usages particuliers, de circonstances locales; enfin, de leur donner le signal et l'impulsion, pour les recherches, les réformes et les progrès, dont le succès réclamerait l'action simultanée de tous.

La Société centrale, suivant le sens de sa dénomination, serait ainsi le centre commun où viendraient aboutir tous les renseignements, toutes les observations, toutes les découvertes, et d'où rayonneraient toutes les lumières.

J'ai l'honneur, Messieurs, de vous proposer un toast qui résume ma pensée : A la Société impériale et centrale ! A l'union de toutes les sociétés d'agriculture sous son haut patronage !

—

TOAST DE M. PÉPIN.

Messieurs,

La Société centrale d'Agriculture a répondu avec empressement au désir que vous lui avez exprimé de célébrer, sur les terres de son domaine d'Harcourt, la fête agricole à laquelle nous assistons. Elle a décidé que vous seriez accueillis dans cette enceinte par des délégués; et elle nous a donné la mission de la représenter près de vous.

Vous le savez, la Société centrale a constamment suivi avec un vif intérêt les travaux de la Société de l'Eure, et elle l'a témoigné souvent. Désormais, elle se plaît à vous considérer comme de zélés et savants confrères unis plus intimement avec elle, pour travailler à une œuvre commune : les progrès de l'agriculture dans le département de l'Eure. Nous venons aujourd'hui nous placer dans vos rangs, pour jouir

Digitized by Google

avec vous de la récompense que l'assentiment général et la reconnaissance des cultivateurs accordent à vos généreuses inspirations, à vos soins persévérants, à votre zèle pour le bien-être de tous.

La Société centrale réside à Paris, elle ne pouvait, comme vous l'avez fait si heureusement, organiser ces concours qui se tiennent dans les champs, au milieu des sillons, à l'ombre des pommiers, au milieu des flots de la population. Instituée pour défendre et servir les intérêts de l'agriculture française, depuis près d'un siècle (1) elle a rempli fidèlement ce devoir, mais elle n'est appelée que rarement à prendre part à ces réunions utiles qui se sont heureusement propagées.

Elle voit avec un vif intérêt des sociétés formées à son imitation et qui semblent émanées d'elle, entreprendre d'assembler les cultivateurs, pour s'exercer aux travaux de la terre sous l'impulsion d'une amicale rivalité.

Nous sommes heureux, mes collègues et moi, de nous trouver au milieu de vous et d'avoir à vous offrir ses remercîments, ses vœux et l'expression de sa sympathie.

Nous lui rendrons un compte fidèle de cette journée, et nous sommes certains qu'elle partagera les sentiments que nous avons éprouvés.

Je termine en portant un toast à la Société d'Agriculture de l'Eure !

(1) 1761.

Digitized by Google

drait d'usages particuliers, de circonstances locales; enfin, de leur donner le signal et l'impulsion, pour les recherches, les réformes et les progrès, dont le succès réclamerait l'action simultanée de tous.

La Société centrale, suivant le sens de sa dénomination, serait ainsi le centre commun où viendraient aboutir tous les renseignements, toutes les observations, toutes les découvertes, et d'où rayonneraient toutes les lumières.

J'ai l'honneur, Messieurs, de vous proposer un toast qui résume ma pensée : A la Société impériale et centrale ! A l'union de toutes les sociétés d'agriculture sous son haut patronage !

—

TOAST DE M. PÉPIN.

Messieurs,

La Société centrale d'Agriculture a répondu avec empressement au désir que vous lui avez exprimé de célébrer, sur les terres de son domaine d'Harcourt, la fête agricole à laquelle nous assistons. Elle a décidé que vous seriez accueillis dans cette enceinte par des délégués; et elle nous a donné la mission de la représenter près de vous.

Vous le savez, la Société centrale a constamment suivi avec un vif intérêt les travaux de la Société de l'Eure, et elle l'a témoigné souvent. Désormais, elle se plaît à vous considérer comme de zélés et savants confrères unis plus intimement avec elle, pour travailler à une œuvre commune : les progrès de l'agriculture dans le département de l'Eure. Nous venons aujourd'hui nous placer dans vos rangs, pour jouir

Digitized by Google

avec vous de la récompense que l'assentiment général et la reconnaissance des cultivateurs accordent à vos généreuses inspirations, à vos soins persévérants, à votre zèle pour le bien-être de tous.

La Société centrale réside à Paris, elle ne pouvait, comme vous l'avez fait si heureusement, organiser ces concours qui se tiennent dans les champs, au milieu des sillons, à l'ombre des pommiers, au milieu des flots de la population. Instituée pour défendre et servir les intérêts de l'agriculture française, depuis près d'un siècle (1) elle a rempli fidèlement ce devoir, mais elle n'est appelée que rarement à prendre part à ces réunions utiles qui se sont heureusement propagées.

Elle voit avec un vif intérêt des sociétés formées à son imitation et qui semblent émanées d'elle, entreprendre d'assembler les cultivateurs, pour s'exercer aux travaux de la terre sous l'impulsion d'une amicale rivalité.

Nous sommes heureux, mes collègues et moi, de nous trouver au milieu de vous et d'avoir à vous offrir ses remercîments, ses vœux et l'expression de sa sympathie.

Nous lui rendrons un compte fidèle de cette journée, et nous sommes certains qu'elle partagera les sentiments que nous avons éprouvés.

Je termine en portant un toast à la Société d'Agriculture de l'Eure !

(1) 1761.

Digitized by Google

EXPOSITION HORTICOLE

(PRINTEMPS 1852).

—

RAPPORT

FAIT, DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 MAI 1852,

Par M. GUINDEY,

Président de la commission d'horticulture.

—

MESSIEURS,

La Société d'Agriculture de l'Eure, en créant les expositions d'agriculture et d'horticulture, s'était proposé un but : celui de mettre en rapport les hommes d'une même profession ; de les amener à se communiquer ce que l'observation et la pratique journalière auraient appris à chacun d'eux, pour servir à l'avancement de tous, et par conséquent de faire progresser la culture des plantes utiles, ainsi que des plantes agréables, dans l'intérêt bien entendu du producteur et du consommateur.

Depuis plusieurs années ces expositions ont lieu ; le cours en a été suspendu, pendant quelques instants seulement, par de graves événements politiques, mais il a été repris bientôt. La Société peut donc se demander si, d'après l'expérience qu'elle en a faite, elle a atteint le but qu'elle s'était proposé et si ses encouragements ont porté leurs fruits.

Digitized by Google

Si, pour répondre à cette question, la Société ne considérait que le nombre des exposants, elle se sentirait bientôt prise de découragement et douterait de sa tâche. En effet, le nombre des exposants est petit. Quelle peut en être la cause, puisque notre pays compte beaucoup d'agriculteurs et d'horticulteurs? Peut-être l'appel de la Société a-t-il été mal compris? Peut-être que la crainte d'être inférieurs à leurs collègues retient quelques-uns de nos plus zélés, de nos plus laborieux horticulteurs? Peut-être, enfin, qu'un sentiment d'émulation mal entendue empêche quelques autres de venir se mesurer avec leurs confrères? Nous vous laissons à prononcer sur ces différentes causes. Nous déplorons cet isolement, parce qu'il nuit à l'avancement de l'art et porte préjudice à l'intérêt de tous; mais nous pensons que la Société, après l'examen que nous allons faire des produits exposés, après les renseignements qui nous viennent de toutes parts, peut se dire que ses encouragements ont été efficaces, que les beaux produits que nous voyons à l'exposition ne sont pas seulement dans les établissements des exposants, que beaucoup d'autres pourraient en exposer de semblables; il ne lui reste donc qu'à continuer son œuvre d'amélioration et à honorer les exposants qui ont répondu à son appel.

Mais avant, nous allons passer avec vous en revue les produits de l'exposition de 1852.

L'agriculture ne nous a produit que deux exposants. M. Herbert, cultivateur, aussi zélé qu'intelligent, du canton de Conches. Vous avez pu remarquer ses pieds de colza, d'une vigueur si belle dans une année surtout où la température a été si peu favorable au développement de cette plante. Cet ho-

Digitized by Google

norable cultivateur attribue la beauté de ses plantes à sa méthode de semer le colza en place, et à ne point le repiquer; il assure que le produit du champ d'où il a extrait ces plantes est en tout semblable à ces échantillons. Nous l'en félicitons sincèrement, en l'engageant à s'assurer si le succès obtenu cette année sera constant dans la culture de cette plante, ainsi que dans la récolte des graines.

Le deuxième exposant est M. Colombel, si connu dans la Société pour tout ce qui regarde les progrès de l'agriculture. Il a exposé deux échantillons de blé anglais fort beau et fort productif.

M. Vincent Letellier a exposé un ensemble de plantes assez variées, dont la culture est bien entendue; ses plantes grasses surtout sont d'une santé vigoureuse et remarquables par le choix des variétés. Sa famille de ficoïdes, ses mamillaris, *Leucocephala*, *Radenta*, *Galetii*, méritent bien la visite des amateurs. Non-seulement M. Letellier cultive bien les plantes grasses, mais il en fait des semis, ce qui prouve son goût pour cette culture; et nous espérons que ses efforts seront couronnés de succès par quelques nouvelles variétés. Ses pensées sont aussi d'une belle culture; les fleurs ont un beau développement et les couleurs en sont variées.

L'exposition de M. Hue fils est remarquable par la variété des plantes, par leur santé et leur belle floraison. Ses azalées de pleine terre et de serre sont d'un très-bel effet; les variétés de ses fuschias sont bien choisies.

M. Hue a aussi une collection de plantes grasses qui le dispute pour la culture à celle de son voisin; mais les variétés en sont un peu moins nombreuses.

Digitized by Google

Nous avons remarqué aussi avec plaisir sa collection de pensées : elle témoigne des soins intelligents qui lui ont été donnés ; car cette plante, qui semble d'une culture facile, a souvent fait défaut à des amateurs zélés et riches en variétés.

Quant aux roses, M. Hue a été mis en défaut. Parmi celles qu'il a exposées, nous en avons reconnu de belles, il est vrai, mais la floraison a trompé son espoir. Il s'en est dédommagé, du reste, par l'exposition de sa famille de pétunias, aux fleurs grandes et de nuances variées.

M. Piéton est fidèle à ses antécédents. Les plantes qu'il a exposées cette année sont toujours d'une belle végétation. Sa collection de pelargonium ne reste pas stationnaire. Elle s'est enrichie de nouvelles variétés dont les fleurs sont moins grandes, à la vérité, mais beaucoup plus nombreuses et d'un coloris charmant ; ses azalées, ses rododendrum ne le cèdent point à leurs rivales ; nous remarquons avec plaisir ses cinéraires en bouquet. C'est une heureuse importation qui va doter notre pays d'une jolie famille, d'un port plus gracieux et d'un coloris bien plus distingué que celles que nous possédions. Ses verveines sont d'un bon choix, les bouquets en sont épais, les fleurs larges, les couleurs bien assorties. Cette famille est si nombreuse, que c'est faire preuve de bon goût que d'être sévère dans son choix.

Remercions M. Amédée Deschamps d'avoir bien voulu prendre place parmi nos exposants. Son exemple est digne de trouver des imitateurs. M. Deschamps aime les fleurs, on en peut juger facilement aux soins qu'il donne à leur culture. Celles qu'il a exposées sont généralement d'une végétation vigou-

Digitized by Google

reuse, la variété n'y manque pas. Une azalée Prince-Albert est remarquable par sa riche floraison; ses giroflées variées sont d'un beau développement et d'un coloris brillant.

M. Souillard, jardinier à Evreux, nous a présenté une famille de giroflées rouges, qui témoignent des soins qu'elles ont reçus. Cette plante, un des ornements les plus beaux de nos jardins, n'en est pas moins d'une culture assez ingrate, et il faut des efforts persévérants pour en amener un aussi grand nombre à bonne floraison. Nous engageons M. Souillard à ne pas négliger les autres variétés, assez nombreuses, qui se prêteront aussi docilement que leurs sœurs à sa culture, et l'en récompenseront par de belles fleurs, dont les couleurs variées feront mieux apprécier l'éclat de celle qu'il cultive avec prédilection.

M. Houdoux, jardinier à la Gueroulde, et dont nous avions admiré les produits à nos dernières expositions, n'a pas voulu rester au-dessous de ce qu'il nous avait fait espérer. Vous avez pu en juger en examinant son exposition de melons nombreux et qui exhalent un parfum si agréable à l'amateur; ses choux-fleurs, si blancs et si gros. Tous ses légumes sont remarquables par leur beauté et leur précocité, surtout ses haricots. Mais pour bien juger du zèle, de l'intelligence et du travail de M. Houdoux, il faut visiter ses cultures.

M. Pichon, jardinier de M. de Talleyrand, à Breuil-pont, ne le cède pas non plus à ses confrères. Vous avez vu, l'année dernière, ses légumes de primeurs, ses beaux melons. Cette année encore, il vous a présenté des melons d'une belle venue, remarquables

Digitized by Google

par leur variété, leur précocité et la pureté de l'espèce; mais ils sont en petit nombre. Sa culture de fraises forcées paraît très-belle, à en juger par l'échantillon.

M. Piéton, qui cultive les légumes avec autant de soin que les fleurs, vous a présenté des produits de ses cultures comme à l'ordinaire; nous citerons particulièrement ses haricots, ses fraises forcées, dont les fruits sont beaux et nombreux, et dont le parfum est si agréable. Nous constatons avec plaisir que la culture des fraises a fait des progrès cette année : à peine en voyait-on quelques pots dans nos dernières expositions, et trois de nos horticulteurs, MM. Pichon, Hue et Piéton, en ont exposé cette année en assez grande quantité et en maturité parfaite.

Mme Lapeltey nous a habitués à voir ses beaux produits en légumes à nos expositions; aussi n'avons-nous point été surpris de trouver ses beaux choux-fleurs, ses pommes de terre et tous ses autres légumes qui prouvent si bien sa bonne culture. A ses légumes, Mme Lapeltey a joint quelques fruits bien conservés, entre autres, une poire belle-angevine, d'une grosseur remarquable.

M. Deschamps et M. Souillard ont aussi exposé des légumes, qui prouvent les soins intelligents donnés à leur culture.

M. Michel Legendre, de Saint-Michel, a exposé des petits pois de pleine terre : c'est un produit auquel nous ne sommes pas accoutumés à cette époque, et dont nous devons féliciter M. Legendre comme d'un véritable progrès.

M. Quidebœuf a exposé une botte d'asperges d'une grosseur remarquable.

Digitized by Google

Les fruits conservés sont plus nombreux à cette exposition qu'ils ne l'avaient été précédemment. Ce progrès, enregistré par nous avec plaisir, est dû à l'obligeance de quelques personnes qui, comprenant l'importance de cette branche de l'horticulture, ont envoyé avec empressement ce qu'elles possédaient de mieux conservé. Remercions-les de ce bon exemple, qui sera suivi plus tard, nous avons tout lieu de l'espérer.

Nous avons remarqué particulièrement les fruits de M. Deschamps ; deux variétés de belles pommes, de Mme de Vitermont : le calville blanc et le rambourg d'hiver ; une variété de reinette grise très-grosse, de M. Mulot, un de nos anciens compatriotes : ces fruits nous ont paru dans un état très-satisfaisant de conservation. Les autres fruits, sans être aussi frais, n'en sont pas moins bien conservés.

M. Beaucantin, directeur du Jardin des Plantes, a bien voulu nous donner quelques spécimens de la culture de serre chaude dans le *ficus elastica*, originaire des Indes, et qui produit le caoutchouc ; dans un *cicas revoluta*, qui produit le sagou. Si la salle l'eut permis, d'autres plantes aussi curieuses et d'une culture aussi soignée eussent concouru à l'ornement de la fête. Disons en passant que, grâce au zèle et aux bons soins de M. Beaucantin, le jardin vient encore de s'enrichir d'une collection nombreuse de haricots, ainsi que d'une collection de céréales très-variées, et qu'il possédera bientôt une collection très-complète de vignes.

Une exposition non moins intéressante et d'une utilité plus incontestée, c'est la collection nom-

Digitized by Google

breuse de pommes de terre qu'à exposée le Jardin des Plantes. A une époque où la maladie de ce précieux tubercule donne de si vives inquiétudes, il est d'un grand intérêt de s'assurer des espèces qui sont moins accessibles au mal qui nous menace.

Parmi les objets exposés qui se rattachent à l'agriculture et à l'horticulture, nous citerons avec éloges les objets de coutellerie fabriqués avec autant de goût que d'habileté par MM. Damiens et Bouvelle, qui tous deux ont déjà été couronnés à ce sujet, et qui ont continué avec un zèle bien louable à améliorer leurs produits, tant sous le rapport de l'utilité que sous celui du bon marché;

Les outils de jardinage et de culture exposés par M. Bonneville, ouvrier zélé et intelligent, qui a su mettre à profit les conseils de praticiens éclairés pour améliorer sa fabrication.

Nous citerons encore, pour les chaises rustiques et les jardinières, MM. Haranger, Hue, Vadebout, Champion (de l'Aigle).

Tous ont fait preuve de bon goût dans le choix des ornements qui servent à l'embellissement de ces divers objets, ainsi que dans les formes gracieuses qu'ils leur ont données. M. Champion expose pour la première fois; nous citons, comme preuve de son savoir-faire, deux cadres faits en branches de vigne, avec un goût digne d'éloge et qui présage bien de son avenir.

Permettez-moi, Messieurs, en finissant, d'adresser les remercîments bien sincères de la Société d'Agriculture, ainsi que de la commission qui a présidé à l'exposition, à MM. les exposants, pour le zèle et le

Digitized by Google

bon esprit dont ils ont fait preuve pendant l'exposition ;

A MM. les amateurs de musique, tant de notre ville que de l'armée, qui ont bien voulu contribuer à l'embellissement de notre fête par leur concours empressé ;

A MM. Beaucantin et Deschamps, dont le zèle et les soins ne se sont pas démentis dans tous les détails de l'exposition ;

Enfin, à toutes les personnes qui ont bien voulu encourager, par leur présence, les efforts des exposants et ceux de la Société d'Agriculture dans la tâche qu'elle s'est proposée.

PRIX.

Horticulture.

EXPOSITION DE PRODUITS LÉGUMIERS ET DE FRUITS DE PRIMEUR.

PREMIER PRIX (médaille d'argent) : M. *Houdoux-Hurel*, jardinier à la Gueroulde, près Breteuil.

DEUXIÈME PRIX (médaille de bronze) : Mme veuve *Lapeltey*, d'Evreux.

Mentions honorables : MM. *Piéton* et *Souillard*, horticulteurs à Evreux.

Culture forcée.

COLLECTIONS DE FRAISIERS EN POTS.

PRIX (médaille d'argent) : M. *Piéton*, déjà nommé.

Digitized by Google

Mentions honorables : M. *Pichon*, jardinier chez M. de Talleyrand-Périgord, au château de Breuilpont; et M. *Hue*, d'Evreux.

FRUITS LÉGUMIERS. — MELONS EN MATURITÉ.

PRIX (médaille d'argent et 50 fr.) : M. *Houdoux-Hurel*, déjà nommé.

Mention très-honorable et rappel de médaille : M. *Pichon*, déjà nommé.

Floriculture.

EXPOSITION DE PLANTES DE SERRE. — COLLECTION DE PLANTES FLEURIES.

PREMIER PRIX (médaille d'argent) : M. *Hue*, horticulteur à Evreux.

DEUXIÈME PRIX (médaille de bronze) : M. *Piéton*, horticulteur à Evreux.

Mentions honorables : M. Vincent *Letellier*, horticulteur à Evreux, et M. *Deschamps*, horticulteur amateur à Evreux.

COLLECTION DE PLANTES DITES PLANTES GRASSES (CACTÉES, CRASSULÉES, FICOÏDES).

PREMIER PRIX (médaille d'argent) : M. Vincent *Letellier*, déjà nommé.

DEUXIÈME PRIX (médaille de bronze) : M. *Hue*, déjà nommé.

COLLECTION DE PELARGONIUM.

PRIX (médaille d'argent) : M. *Piéton*, déjà nommé.

Digitized by Google

PLANTES DE PLEINE TERRE. — COLLECTION DE PENSÉES.

PREMIER PRIX (médaille d'argent) : M. Vincent *Letellier*, déjà nommé.

DEUXIÈME PRIX (médaille de bronze) : M. *Hue*, déjà nommé.

Mention honorable : M. *Souillard*, jardinier à Saint-Germain-de-Navarre, près Evreux, pour son exposition de giroflées.

Fruits conservés.

Mentions honorables : M. *Huberson*, Mme veuve *Lapeltey*, M. *Deschamps*, d'Evreux, et M. *Mulot*, propriétaire aux Damps, près le Pont-de-l'Arche, arrondissement de Louviers.

Produits agricoles.

La commission d'exposition a regretté de n'avoir pas trouvé une quantité suffisante de plantes agricoles.

Elle se plaît cependant à mentionner :

M. *Colombel*, cultivateur à Claville, pour deux variétés de blés exposés ;

M. *Herbert*, pour des échantillons de colza d'hiver d'un développement très-ramifié, condition essentielle pour cette plante ;

Et M. Michel *Legendre*, cultivateur à Saint-Michel, près Evreux, pour deux paniers de petits pois obtenus en plein champ.

Instruments, Outils.

Rappel de médaille : MM. *Damiens* et *Bouvelle*, cou-

Digitized by Google

teliers à Evreux, et *Bonneville*, taillandier au hameau de la Madeleine, près Evreux.

Meubles rustiques.

PREMIER PRIX (médaille d'argent) : M. *Champion*, fabricant à l'Aigle, département de l'Orne.

DEUXIÈME PRIX (médaille de bronze) : M. *Vadebout*, d'Evreux.

Mentions honorables : MM. *Hue*, horticulteur, et *Haranger*, fabricant de meubles rustiques, à Evreux.

Encouragements, prix spécial d'émulation.

APTITUDE ET DURÉE DE SERVICE DES OUVRIERS JARDINIERS.

PRIX (médaille de bronze) : *Canteloup*, ouvrier jardinier, depuis 30 ans, au Jardin des Plantes de la ville d'Evreux.

Digitized by Google

EXPOSITION AGRICOLE ET HORTICOLE

(AUTOMNE 1853).

—

RAPPORT

FAIT, DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 SEPTEMBRE 1853,

PAR

M. Émile BEAUCANTIN, secrétaire de la commission.

—

MESSIEURS,

Chargé par la commission permanente d'exposition des produits d'agriculture et d'horticulture, de l'honneur de vous retracer l'ensemble et le mérite de l'exposition automnale, faite sous les auspices et par les encouragements de la Société libre d'Agriculture de l'Eure, je signalerai à votre attention ceux des exposants que le jury a reconnus avoir droit aux récompenses que vous avez promises, et ceux qui, moins heureux, quoique non moins dévoués aux nobles et séduisants travaux de l'art cultural, méritent qu'on relève leurs espérances pour l'avenir.

En nous reportant à l'exposition printanière de 1852, comparée à celle qui nous occupe en ce moment, vous conviendrez qu'elle n'est pas moins riche ni moins variée, mais dans un autre genre.

Aujourd'hui, elle réunit l'utile à l'agréable (*utile dulci*).

Digitized by Google

A côté des principales plantes qui ornent nos serres et nos jardins, par la richesse de leur végétation, nous rencontrons avec plaisir d'excellents légumes de saison de toute nature; des fruits à couteau variés occupent une assez belle place dans la salle d'exposition. Ces produits ont mérité de justes éloges aux exposants.

Des industriels, des fabricants de meubles rustiques ont rivalisé de zèle et d'empressement pour exposer aux regards plusieurs échantillons de leurs œuvres, parmi lesquelles se trouvent des objets fort remarquables.

Quoique nous ayons eu à nous plaindre de l'inconstance de l'atmosphère, nous adresserons quelques reproches aux propriétaires, cultivateurs, jardiniers et amateurs du département qui auraient pu nous apporter des collections fruitières et autres, cette exposition d'automne étant essentiellement préparée dans ce but.

Je dois le dire ici, on ne comprend pas assez l'importance des résultats qui ressortent des expositions. Entendues comme elles le sont par la Société de l'Eure qui les organise et comme elles devraient l'être par tous ceux auxquels elle fait appel, il en sortirait un double avantage pour le producteur et pour le consommateur. Nous aurions voulu voir à cette exposition de nombreux échantillons des essais qui ont dû être tentés contre les maladies cryptogamiques qui attaquent depuis quelques années les pommes de terre et la vigne.

Nous aurions désiré y voir figurer des échantillons de céréales, de plantes fourragères, etc.

Nous cherchons en vain ce qui peut empêcher,

Digitized by Google

EXPOSITION AGRICOLE ET HORTICOLE

(AUTOMNE 1853).

RAPPORT

FAIT, DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 SEPTEMBRE 1853,

PAR

M. Émile BEAUCANTIN, secrétaire de la commission.

MESSIEURS,

Chargé par la commission permanente d'exposition des produits d'agriculture et d'horticulture, de l'honneur de vous retracer l'ensemble et le mérite de l'exposition automnale, faite sous les auspices et par les encouragements de la Société libre d'Agriculture de l'Eure, je signalerai à votre attention ceux des exposants que le jury a reconnus avoir droit aux récompenses que vous avez promises, et ceux qui, moins heureux, quoique non moins dévoués aux nobles et séduisants travaux de l'art cultural, méritent qu'on relève leurs espérances pour l'avenir.

En nous reportant à l'exposition printanière de 1852, comparée à celle qui nous occupe en ce moment, vous conviendrez qu'elle n'est pas moins riche ni moins variée, mais dans un autre genre.

Aujourd'hui, elle réunit l'utile à l'agréable (*utile dulci*).

Digitized by Google

A côté des principales plantes qui ornent nos serres et nos jardins, par la richesse de leur végétation, nous rencontrons avec plaisir d'excellents légumes de saison de toute nature; des fruits à couteau variés occupent une assez belle place dans la salle d'exposition. Ces produits ont mérité de justes éloges aux exposants.

Des industriels, des fabricants de meubles rustiques ont rivalisé de zèle et d'empressement pour exposer aux regards plusieurs échantillons de leurs œuvres, parmi lesquelles se trouvent des objets fort remarquables.

Quoique nous ayons eu à nous plaindre de l'inconstance de l'atmosphère, nous adresserons quelques reproches aux propriétaires, cultivateurs, jardiniers et amateurs du département qui auraient pu nous apporter des collections fruitières et autres, cette exposition d'automne étant essentiellement préparée dans ce but.

Je dois le dire ici, on ne comprend pas assez l'importance des résultats qui ressortent des expositions. Entendues comme elles le sont par la Société de l'Eure qui les organise et comme elles devraient l'être par tous ceux auxquels elle fait appel, il en sortirait un double avantage pour le producteur et pour le consommateur. Nous aurions voulu voir à cette exposition de nombreux échantillons des essais qui ont dû être tentés contre les maladies cryptogamiques qui attaquent depuis quelques années les pommes de terre et la vigne.

Nous aurions désiré y voir figurer des échantillons de céréales, de plantes fourragères, etc.

Nous cherchons en vain ce qui peut empêcher,

Digitized by Google

EXPOSITION AGRICOLE ET HORTICOLE

(AUTOMNE 1853).

RAPPORT

FAIT, DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 SEPTEMBRE 1853,

PAR

M. Émile BEAUCANTIN, secrétaire de la commission.

MESSIEURS,

Chargé par la commission permanente d'exposition des produits d'agriculture et d'horticulture, de l'honneur de vous retracer l'ensemble et le mérite de l'exposition automnale, faite sous les auspices et par les encouragements de la Société libre d'Agriculture de l'Eure, je signalerai à votre attention ceux des exposants que le jury a reconnus avoir droit aux récompenses que vous avez promises, et ceux qui, moins heureux, quoique non moins dévoués aux nobles et séduisants travaux de l'art cultural, méritent qu'on relève leurs espérances pour l'avenir.

En nous reportant à l'exposition printanière de 1852, comparée à celle qui nous occupe en ce moment, vous conviendrez qu'elle n'est pas moins riche ni moins variée, mais dans un autre genre.

Aujourd'hui, elle réunit l'utile à l'agréable (*utile dulci*).

Digitized by Google

A côté des principales plantes qui ornent nos serres et nos jardins, par la richesse de leur végétation, nous rencontrons avec plaisir d'excellents légumes de saison de toute nature; des fruits à couteau variés occupent une assez belle place dans la salle d'exposition. Ces produits ont mérité de justes éloges aux exposants.

Des industriels, des fabricants de meubles rustiques ont rivalisé de zèle et d'empressement pour exposer aux regards plusieurs échantillons de leurs œuvres, parmi lesquelles se trouvent des objets fort remarquables.

Quoique nous ayons eu à nous plaindre de l'inconstance de l'atmosphère, nous adresserons quelques reproches aux propriétaires, cultivateurs, jardiniers et amateurs du département qui auraient pu nous apporter des collections fruitières et autres, cette exposition d'automne étant essentiellement préparée dans ce but.

Je dois le dire ici, on ne comprend pas assez l'importance des résultats qui ressortent des expositions. Entendues comme elles le sont par la Société de l'Eure qui les organise et comme elles devraient l'être par tous ceux auxquels elle fait appel, il en sortirait un double avantage pour le producteur et pour le consommateur. Nous aurions voulu voir à cette exposition de nombreux échantillons des essais qui ont dû être tentés contre les maladies cryptogamiques qui attaquent depuis quelques années les pommes de terre et la vigne.

Nous aurions désiré y voir figurer des échantillons de céréales, de plantes fourragères, etc.

Nous cherchons en vain ce qui peut empêcher,

Digitized by Google

dans un département comme le nôtre, essentiellement voué à la culture, les nombreux cultivateurs et propriétaires de répondre à l'appel qui leur est fait; nous déplorons leur indifférence, et nous espérons que le bon exemple de nos exposants les éclairera mieux sur leurs véritables intérêts.

Combien pourrait-on donner d'exemples des progrès obtenus par le désir bien naturel qu'ont les horticulteurs-jardiniers de se distinguer dans chaque exposition; d'où est venu pour eux la nécessité d'emprunter au dehors ce qu'il y a de beau, de rare et d'utile en végétaux, afin de les multiplier et de les perfectionner.

Citons un exemple entre mille : le dahlia envoyé du Mexique en Espagne vers la fin du siècle dernier, fut, en 1800, adressé en même temps en France, en Prusse et en Angleterre. Cultivé de toutes les manières, il variait seulement en grandeur et en couleur. Enfin, après bien des tentatives, il ne laisse aujourd'hui rien à désirer sous aucun rapport. Vous avez pu vous en convaincre dans l'exhibition d'une collection riche de perfections, que nous a faite M. Piéton, d'Evreux.

Que vous dirais-je de ces élégantes plantes originaires du Chili, les fuchsias, emblême de la fragilité? Les soins habiles des horticulteurs, semblables aux baguettes des fées, sont parvenus à leur donner mille formes et mille nuances nouvelles.

Les fruits, si savoureux et de variétés si diverses, sont le résultat de nombreux semis multipliés et dirigés par deux importantes opérations de la culture : la greffe et la taille des arbres.

Toutes ces merveilles naissent journellement sous

Digitized by Google

nos yeux par la puissance de l'art, développé incessamment par l'émulation que donnent les expositions; et si les cultivateurs cessaient de leur prodiguer tous leurs soins, ces nombreux végétaux reviendraient à l'état sauvage, domaine de la botanique.

L'examen impartial des divers lots, d'après le jury, confirmera, j'en suis sûr, le jugement que vous avez déjà porté.

L'ordre suivi dans le programme me servira de guide.

AGRICULTURE.

Échantillons de céréales et de fourrages-racines.

Je dois citer d'abord M. Colombel, cultivateur à Claville, travailleur infatigable, qui a su braver l'incrédulité de la routine et a voulu prouver qu'on pouvait non-seulement acclimater chez nous diverses céréales étrangères, mais encore qu'on y trouvait avantage dans le rendement.

Nous avons eu sous les yeux des échantillons de ses cultures en blés, avoines et différentes racines fourragères, tels que : *carottes à collet vert, betteraves, grosse jaune d'Allemagne; navets anglais, collet bleu, Finlande, collet rose* et *d'Auvergne.*

La commission accorde à M. Colombel une médaille de grand module, comme récompense de ses persévérants efforts.

M. Fauvel, propriétaire près Pacy-sur-Eure, membre du conseil général, qui s'occupe avec zèle des améliorations agricoles, a exposé une plante en pot (variété de l'épinard). Cette variété, qui n'est pas encore connue, est appelée à rendre service à la culture comme plante fourragère.

Digitized by Google

La commission et le jury remercient sincèrement M. Fauvel de cette exposition.

Fruits à cidre.

Une mention honorable est accordée à M. Adolphe Thilliard, de la Commanderie, et à M. Louis Richard fils, d'Evreux, pour leur exposition de différentes variétés de *pommes à cidre*. Au moment où les inquiétudes sont grandes pour l'avenir de la vigne, c'était là un champ intéressant que la comparaison des meilleures variétés de fruits à cidre; et il est fâcheux qu'il ne se soit pas rencontré plus de concurrents quand il s'agissait de cidre, *en pleine Normandie*.

HORTICULTURE.

Fruits de table.

Nous passons aux fruits de table : la collection la plus belle, la plus variée, est celle de M. Jules Adnet, jardinier chez M. le vicomte de Blosseville, à la Chapelle-du-Bois-des-Faulx. Elle se compose de vingt-cinq variétés de *poires*, neuf variétés de *pommes*, d'*abricots* et de *pêches de Malte;* et comme s'il avait eu le pouvoir de retarder à son gré la saison, son lot réunit encore des *prunes*, des *figues*, des *groseilles*, des *framboises* et des *fraises*.

Il va sans dire que ces résultats, dus aux soins intelligents de M. Jules Adnet, lui ont valu le premier prix.

Le second, vivement disputé, a été mérité par M. Louis Richard, pour douze variétés de *poires*, huit variétés de *pommes* et des *pêches* de bonne espèce.

Félicitons MM. Bouland, propriétaire à Berou, et Déranlot, jardinier à Evreux, de leurs collections de

Digitized by Google

poires, qui leur vaut une mention honorable. Nous leur donnons rendez-vous à la prochaine exposition.

Nous remarquons parmi les fruits de table l'absence des raisins. Un essai d'arrosage, à la lessive chaude, pour guérir la vigne et le raisin du champignon (*oïdium tuckeri*) qui l'attaque, a été tenté par M. Hue. Nous avons eu sous les yeux trois échantillons de l'opération à ses diverses phases; l'expérience a réussi assez bien, mais elle demanderait à être répétée, pour en confirmer l'efficacité.

Plantes légumières et fruits légumiers de saison.

Nous arrivons à la culture maraîchère, dont les produits chargent la table de la salle d'exposition. Bien avait pris à cette table d'être solide; car, en vérité, les formes n'ont plus de limites, et nous ne savons si tous ces légumes, si développés, reconnaîtraient aujourd'hui leurs petites parentés d'autrefois. — Si nous étions au temps des fées, M. Richard aurait certes perdu une de ses *citrouilles*, qui aurait fait à ces lutins du temps passé un char de famille.

Par la variété et la fraîcheur des produits maraîchers exposés, on aurait presque hésité à dire dans quelle saison nous nous trouvons. — Nous avions là sous les yeux des *cantaloups prescots*, frais comme à l'époque des primeurs, des *choux-fleurs*, des *haricots à effiler* et à *écosser* encore verts, du *céleri* d'une grosseur démesurée; enfin, tous les accessoires indispensables à l'alimentation journalière, étalent là une végétation luxuriante, indice de leur bonne qualité.

Deux concurrents offraient des produits de même nature, beaux et bien francs.

Digitized by Google

M. Louis Richard a été désigné par le jury comme méritant la médaille de grand module ; Mme veuve Lapeltey, d'Evreux, remporte la médaille d'argent ordinaire.

M. Piéton, que nous allons retrouver avec les fleurs, avait aussi un beau lot de légumes de saison.

M. Déranlot, qui a mérité une mention honorable pour ses fruits, aurait dû prendre part au concours de produits maraîchers, dans lequel il n'aurait pas été déplacé ; il nous a seulement montré un des bizarres caprices de la nature, en exposant deux *courges*, dont on faisait autrefois les gourdes des pèlerins.

FLORICULTURE.

Plantes de serre.

Nous arrivons maintenant au côté brillant et gracieux de l'exposition ; nous entrons dans le domaine des fleurs : parmi les plantes de serre composant une partie du lot de M. Hue fils, horticulteur à Evreux, nous remarquons deux lis (*lilium lancifolium album*), un *escallonia macranta*, une collection de charmants *éricas*, des *pétunias* aux nuances fondues, et des *verveines* aux mille couleurs.

M. Hue a mérité le premier prix.

Le second prix revient à M. Jules Adnet, qui a exposé un lot peu nombreux de plantes de serre chaude, mais très-remarquables, dans lequel nous observons de beaux *ananas*, de Montserat, de Cayenne ; un *maranta zebrina*, un *kempfera longa*, un *pitcairnia splendens*, etc.

Le jury accorde une mention honorable à M. Piéton, pour l'ensemble des plantes de serre.

Digitized by Google

Fuchsias.

Le concours des fuchsias en fleurs met en présence MM. Piéton et Hue, dont le zèle se manifeste à chaque exposition.

M. Hue a beaucoup de *fuchsias* charmants, de tous les âges ; nous en avons vu qui sont presque devenus des arbres tous couverts de fleurs ; mais la collection de M. Piéton présente un ensemble plus séduisant quant à leur belle végétation, à la variété et à la beauté des fleurs. Nous avons remarqué un *fuchsia à fleur double*, d'une élégance admirable.

M. Piéton obtient le premier prix, et M. Hue le second.

Plantes de pleine terre.

Viennent ensuite les plantes fleuries de pleine terre : les *reine-marguerite* sont là en grand nombre avec des *phlox* et quelques *glayeuls*.

M. Piéton a, sans contredit, la plus belle collection de ces charmantes fleurs si bien nommées reines, par l'élégance de leur port et la beauté de leurs couleurs.

Toutes ses plantes sont de force égale, le fleuron est plein et large, et les nuances variées à l'infini.

Après M. Piéton vient M. Léger Duhamel, dont la collection ne laisse pas que d'être remarquable par le nombre et la variété des couleurs.

Celle de M. Hue est assez belle, ses plantes sont fortes et vigoureuses, mais les fleurons sont moins perfectionnés.

Digitized by Google

Dahlias.

Tout le monde a admiré les deux corbeilles de *dahlias* exposées par M. Piéton ; l'examen le plus scrupuleux ne laisse rien à y redire : perfection de la forme, perfection des nuances, caprice des mélanges de couleur, tout est beau ; et même avec de nombreux concurrents M. Piéton aurait mérité le prix.

Roses coupées.

La commission a ajouté un prix spécial, gagné par M. Léger Duhamel, pour sa collection de quarante variétés de *roses*, fraîches comme si nous étions au printemps.

OBJETS DIVERS SE RATTACHANT A LA CULTURE.

Nous voici maintenant aux objets se rattachant à la culture.

Instruments de coutellerie.

M. Damiens, coutelier à Evreux, continue à se distinguer dans la fabrication des instruments de jardinage, qu'il a exposé cette année en grand nombre.

Le jury lui décerne une médaille d'argent.

Meubles.

Parmi les meubles rustiques, exposés en assez grand nombre, on a surtout admiré une garniture de cheminée, se composant de la glace, de la pendule et des candélabres, d'un travail si élégant et d'une forme de si bon goût, que le peu de valeur de la matière employée n'en fait que doubler le prix.—

Digitized by Google

Ces objets, ainsi qu'un lavabo, ont été fabriqués par M. Houdoux-Hurel, de la Gueroulde, qui n'a jamais fait défaut à nos expositions printanières.

M. Vadebout persévère dans l'industrie des meubles rustiques, et y fait de véritables progrès ; nous avons remarqué dans son lot un guéridon très-bien fait et de jolies jardinières.

M. Hue a aussi des meubles où la solidité s'allie au bon goût.

—

Le Jardin des Plantes de la ville d'Evreux a exposé un lot de plantes de serre chaude. — Il entrait dans le rôle de cet établissement de s'effacer, tout en ne faisant pas défaut.

Le public a examiné avec intérêt une volière en fil de fer, en forme d'église gothique, véritable chef-d'œuvre dans son genre, exécuté par M. Pizeaux, d'Evreux.

M. Blanchet, serrurier à Conches, a exposé un bélier hydraulique présentant des améliorations notables.

M. Brière, jardinier chez M. Lemercier, au Plusquetout, a exposé trop tard pour prendre part au concours.

M. Olivier Del'homme a envoyé trop tard un lot de fruits conservés, que le jury aurait vu avec intérêt.

Nous nous empressons de remercier M. le commandant de la garnison, d'avoir bien voulu mettre à la disposition de la Société d'Agriculture les fanfares de la ligne, qui ont concouru à l'animation de cette fête de l'agriculture et de l'horticulture.

Digitized by Google

PRIX.

—

Agriculture.

ÉCHANTILLONS DE CÉRÉALES ET FOURRAGES-RACINES.

PRIX (médaille grand module) : M. *Colombel*, cultivateur à Claville.

FRUITS A CIDRE. — EXPOSITION DE VARIÉTÉS DIVERSES.

Mentions honorables : MM. *Thilliard*, de la Commanderie, et Louis *Richard*, jardinier à Evreux.

Horticulture.

COLLECTIONS DE FRUITS DE TABLE.

PREMIER PRIX (médaille grand module) : M. Jules *Adnet*, jardinier de M. le vicomte de Blosseville, à la Chapelle-du-Bois-des-Faulx.

DEUXIÈME PRIX (médaille d'argent) : M. Louis *Richard*, jardinier à Evreux.

Mentions honorables : MM. *Bouland*, de Berou, et *Déranlot*, jardinier à Evreux.

COLLECTIONS DE PLANTES LÉGUMIÈRES ET DE FRUITS LÉGUMIERS DE SAISON.

PREMIER PRIX (médaille grand module) : M. Louis *Richard*, déjà nommé.

DEUXIÈME PRIX (médaille d'argent) : Mme veuve *Lapeltey*, jardinière à Evreux.

Digitized by Google

Floriculture.

PLANTES DE SERRE.

PREMIER PRIX (médaille grand module) : M. *Hue*, horticulteur à Evreux.

DEUXIÈME PRIX (médaille d'argent) : M. Jules *Adnet*, déjà nommé.

Mention honorable : M. *Piéton*, horticulteur à Evreux.

COLLECTION DE FUCHSIAS.

PREMIER PRIX (médaille d'argent) : M. *Piéton*, déjà nommé.

DEUXIÈME PRIX (médaille de bronze) : M. *Hue*, déjà nommé.

PLANTES DE PLEINE TERRE, FLEURIES EN POTS.

PREMIER PRIX (médaille d'argent) : M. *Piéton*, déjà nommé.

DEUXIÈME PRIX (médaille de bronze) : M. Léger *Duhamel*, amateur à Evreux.

COLLECTION DE DAHLIAS.

PRIX (médaille d'argent) : M. *Piéton*, déjà nommé.

COLLECTION DE ROSES COUPÉES.

PRIX (médaille d'argent) : M. Léger *Duhamel*, déjà nommé.

Objets divers se rattachant à la culture.

INSTRUMENTS DE COUTELLERIE.

PRIX (médaille d'argent) : M. *Damiens*, coutelier à Evreux.

Digitized by Google

MEUBLES RUSTIQUES.

PREMIER PRIX (médaille grand module) : M. *Houdoux-Hurel*, jardinier à la Gueroulde, près Breteuil.

DEUXIÈME PRIX (médaille de bronze) : M. *Vadebout*, à Evreux.

Mention honorable : M. *Hue*, déjà nommé.

Mention honorable : M. *Damois*, treillageur à Evreux.

Digitized by Google

AGRICULTURE.

LETTRE SUR LE DRAINAGE,

PAR

M. le Bon DE MONTREUIL, député de l'Eure, membre de la Société.

A Monsieur ANGE PETIT, *vice-président de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure.*

Vous m'avez témoigné le désir, Monsieur et honorable collègue, d'avoir un travail sur le drainage pour le Recueil de la Société libre d'Agriculture ; vous saviez que j'avais déjà inséré quelques pages sur cette méthode d'assèchement dans le Bulletin du comice de Gisors ; je réponds avec plaisir à votre appel. — A l'époque où j'écrivais, le drainage n'était pas connu en France ; on le pratiquait à peine sur quelques points : il n'en est plus de même ; on fait partout du drainage. Quelques départements, favorisés comme le nôtre par la richesse du sol, hésitent seuls encore à entrer dans le mouvement général : on ne peut admettre le mérite d'une invention que l'on croit d'hier, quoique son nom seul soit moderne. En effet, l'assèchement des terres humides est une pratique vieille comme l'agriculture. Columelle, Palladius, Caton, chez les anciens, Olivier de Serres, chez les modernes, recommandent d'assainir les terres au

Digitized by Google

moyen de fossés couverts ayant *trois à quatre pieds* de profondeur et remplis à moitié de petites pierres(1). *Usque ad medietatem lapidibus minutis replentur.....*

« Les fossés, de quatre pieds, seront à demi-remplis » de menues pierres, et le demeurant achevé du » combler de la terre qui en aura été tirée aupa- » ravant, dit le vieil Olivier, dont on le réunira par » le dessus avec le plan, si bien que la trace même » n'y paraisse, pour la commodité du labourage qui » s'y fera très bien, y treuvant le soc de la terre à » suffisance avant que toucher aux pierres. »

C'est donc aux anciens ou plutôt à la nature des choses que revient l'honneur d'une découverte dont on tend simplement à généraliser l'application de nos jours! *Drainex* est un mot anglais. L'assèchement des terres humides au moyen de fossés couverts est une vieille pratique agricole. J'appuie sur ce point, parce que nous nous défions, à juste titre, de toute invention promettant merveille. Les marchands d'engrais concentrés et liquides ne jouaient-ils pas naguère un brillant rôle? Des récoltes sans fumier nous eussent sans doute conduits peu à peu à la fortune sans travail! Nous avons conservé, en attendant, les pailles, les fourrages et les bestiaux qui chargent et engraissent nos terres; nous avons continué à remuer, à bouleverser le sol, seul bouleversement profitable, ainsi qu'on le disait jadis au Congrès central; nous avons bien fait; et nous ferons bien également en étudiant le drainage, parce qu'en se mettant au courant des améliorations possibles et praticables, on est sur la voie du progrès véritable qui consiste à ne négliger rien, mais aussi à ne précipiter rien.

(1) Palladius, liv. VI, cap. III; Nisard, page 600.

Digitized by Google

I.

Qu'est-ce que le drainage? Comment agit-il sur le sol et sur la végétation? Fixons-nous d'abord sur ces points.

Le drainage est, dans son acception la plus étendue, l'opération par laquelle on crée un sous-sol perméable à la place d'un sous-sol qui ne l'était pas. Autrement dit, c'est une canalisation couverte qui débarrasse un sol donné de la surabondance des eaux.

Tout sol reposant sur un sous-sol plastique a besoin d'assèchement, sans quoi la couche supérieure est refroidie par la présence des eaux inférieures, les fumiers s'y lavent et perdent leurs principes fertilisants. Les plantes confiées à une terre semblable s'y assoient mal, le dégel déchausse leurs racines, et les fortes chaleurs venant à se faire sentir brûlent les tiges étiolées qui n'avaient su puiser une force végétative suffisante dans le sol. Eh bien! le drainage opère un changement radical dans ce sol.

« Il favorise l'accès et le renouvellement de l'air atmosphérique qui est indispensable aux racines des plantes; l'élévation de la température de la couche végétale du sol et du sous-sol assainis assure aux plantes une maturité plus certaine et plus hâtive, parce que la chaleur et l'humidité qui jouent le principal rôle dans les phénomènes de la végétation se trouvent réunis dans des proportions convenables à la surface du sol et dans les couches inférieures.

» Enfin l'on obtient par le drainage, le complet assainissement des contrées humides ou maréca-

Digitized by Google

geuses, et l'on fait disparaître les maladies endémiques qui déciment chaque année les populations. »

Telle est l'opinion portée sur le drainage par les agronomes les plus distingués de l'autre côté de la Manche, et ici, par MM. Payen (de l'Institut), Lefour, de Vigneral, comte de Rougé, de Statten-Ponthoz et Barral. Partout donc, l'opération du drainage fixe au plus haut point l'attention des cultivateurs et des savants. Les Anglais n'ont pas des prétentions à demi; or, ils regardent cette méthode d'assèchement comme devant faire révolution en agriculture : car il s'agit à la fois, suivant eux, *d'assainir, d'aérer, de réchauffer la terre* et d'obtenir augmentation de produits, *bonification de qualité et précocité.* Le drainage, à ce titre, serait un bienfait pour le monde.

Voici les effets qui se produisent dans les terres *drainées* peu de temps après l'exécution des drains.

Un affaissement ou plutôt une distension s'opère dans le sous-sol traversé par des rigoles couvertes; des myriades de fissures se forment dans les tissus argileux ou glaiseux; l'infiltration s'établit du sommet du sol, milieu entre les drains, et descend obliquement jusqu'à leur niveau, après avoir traversé le sol arable : la terre, entièrement compacte auparavant, a des pores; l'air pénètre dans le vide laissé par les eaux et réchauffe les molécules jusqu'alors froides et détrempées; un contre-travail se fait dans les entrailles du sol, et une sorte de capillarité permet que les nappes d'eau plus profondes viennent à leur tour apporter à une moyenne hauteur l'humidité nécessaire à la végétation! (1).

(1) Nous avons eu l'occasion d'étudier le premier de ces phéno-

Digitized by Google

« Les engrais ne se décomposent pas, dit M. Van » der Statten-Ponthoz, dans les terres froides, hu- » mides et compactes ; il leur faut de l'air et de la » chaleur pour s'assimiler aux plantes. La chaux y » produit peu d'effet, ainsi que les autres amende- » dements. Ajoutons que les eaux intérieures et » stagnantes renferment des principes nuisibles à la » végétation, et forment des couches d'ocre et de » tuf qui ne donnent naissance qu'aux plantes les » plus grossières. La trop grande humidité est non- » seulement nuisible aux plantes et aux animaux » mais à la santé des hommes ; elle a pour effet, » dit M. de Saint-Venant, de produire des décompo- » sitions à réaction acide, que développent certaines » substances délétères, solides ou gazeuses, en trou- » blant l'économie végétale, en pourrissant les se- » mences et les racines. »

« La principale cause de la froideur des terres » compactes, dit parfaitement M. Vitard, est très-cer- » tainement due, soit aux nappes souterraines qui se » trouvent à une certaine profondeur, soit à l'eau des » pluies dont la moitié seulement, évaluée à 0m. 30 c. » de hauteur environ, peut filtrer à travers un sol » poreux, et qui restent en entier dans les terrains

mènes dans la ferme de Loroy : M. Lupin, voulant compléter un drainage, a fait relever un drain qui existait déjà depuis quatre ans et dont les pentes ne répondaient plus au nouveau travail. Les parois internes de ces drains, au départ de la couche arable, sont formées d'une glaise blanchâtre chargée de rouille ; elles offraient un aspect vermiculé, on eût dit que des milliers de petites racines venaient d'en être délogées et laissaient un espace vide ; c'est précisément là le travail des eaux. La figure nº 1 indique parfaitement comment les eaux, ayant traversé verticalement la couche supérieure du sol, se portent, en raison de l'état de compacité du sol inférieur, et par un mouvement légèrement oblique, vers les drains : le fait semble désormais hors de doute.

Digitized by Google

» où elles sont retenues par l'argile du sous-sol,
» par des marnes vertes qui sont toujours fort hu-
» mides et presqu'entièrement improductives.

» Dans le premier cas, non-seulement la tempéra-
» ture des terres qui avoisinent la nappe d'eau, se
» met en équilibre avec celle de l'eau, mais, par suite
» de la capillarité, les couches supérieures se trou-
» vent chargées d'un excès d'humidité dont elles ne
» se débarrassent que par évaporation. L'effet de la
» capillarité étant permanent, l'eau évaporée est
» remplacée par celle qui s'élève par la capillarité;
» de sorte que les terres restent constamment dans
» un degré de refroidissement qui neutralise la vé-
» gétation.

» Dans l'autre cas, les terrains qui réclament
» 0 m 30 c. d'eau, ne s'en débarrassent non plus que
» par évaporation, et tant que cet effet se produit,
» la température ne s'élevant que lentement, la vé-
» gétation n'a aucun stimulant énergique.

» Si, au contraire, il n'existait pas de nappes sou-
» terraines, si les eaux pouvaient s'écouler en entier,
» tous ces inconvénients disparaîtraient, la chaleur
» atmosphérique élèverait la température du sol et
» activerait la végétation.

» Et au point de vue de l'hygiène, on a remarqué
» non-seulement un heureux changement dans la
» température de l'Ecosse où le drainage, pratiqué
» depuis soixante ans, a modifié les conditions d'im-
» menses terrains, mais que beaucoup de fièvres en-
» démiques avaient entièrement disparu de la plupart
» de ces points. »

Les citations que nous venons de faire confirment ce que nous avions dit en commençant sur l'impor-

Digitized by Google

tance du drainage : il facilite l'écoulement des eaux, il rend au sol compacte la porosité qui lui manquait.

II.

Voyons maintenant comment on opère le drainage, et au moyen de quels instruments.

La première chose est de bien étudier le terrain qu'il s'agit de drainer : pour cela faire, on ouvre sur certains points du champ un petit nombre de tranchées qui permettent de se rendre compte de la nature du sol et du sous-sol, par conséquent de la profondeur et de l'espacement où il faut placer les drains. Ces tranchées indiquent par la quantité d'eau qu'elles reçoivent si l'eau provient de l'égoût des terres, de sources temporaires, ou de nappes stagnantes sous le sol.

Ceci fait et s'il s'agit d'un terrain plat, les tranchées sont tracées parallèlement et par une légère pente au fond de 2 à 3 centimètres par mètre, elles aboutissent à une tranchée un peu plus large qui reçoit l'ensemble des eaux et détermine l'écoulement, soit dans un fossé inférieur, soit dans un chemin, soit dans un butoir. Si le champ est accidenté, au contraire, on trace les tranchées suivant la déclivité du sol, mais d'une façon légèrement oblique, de manière à ce que les eaux ne se précipitent pas, mais roulent doucement sur les drains. On approprie enfin la direction et la pente des saignées, suivant la configuration extérieure du champ qu'il s'agit de drainer. On place ensuite des conduits soit en pierres, soit en tuiles, soit en tuyaux de terre cuite, soit même en fascines ou en bois de sapin.

La question de l'espacement et de la profondeur

Digitized by Google

des drains est vivement controversée; trois systèmes de drainages se disputent l'Angleterre : celui qu'on nomme *drainage de surface*, à 18 pouces en contre-bas des cultures et à drains rapprochés; le système d'Elkington à profondeur plus grande et à forme ramifiée, préférable suivant ce *draineur* aux saignées parallèles; et enfin, celui de l'éminent ingénieur de la Société royale, M. Josiah Parkes. Ce dernier veut l'espacement entre les drains de 22 pieds au moins à 66 pieds au plus, leur profondeur étant de 3 pieds 8 pouces au moins à 12 pieds au plus. — Ces travaux gigantesques nous étonnent, mais on n'y regarde pas de si près en Angleterre : l'Etat avance 186 millions aux draineurs, et ceux-ci ont accompli jusqu'à ce jour des travaux de drainage qu'on n'estime pas à moins de 900 millions. Le système de Smith, le drainage à petite profondeur, paraît généralement abandonné.

Ce sont ces drainages à grande et moyenne profondeur qui produisent les phénomènes de végétation et de *hâtiveté* dont nous avons déjà parlé. Les frais sont assez considérables (nous les apprécierons tout à l'heure); mais l'expérience a parlé depuis que nous avons écrit notre premier mémoire, et nous disons que nos agriculteurs ne doivent pas reculer devant des avantages certains.

Sans doute nous n'avons pas besoin de faire des avances semblables à celles faites par les Belges et les Anglais, resserrés dans leur territoire: l'espace ne nous manque pas; nous pouvons encore laisser de côté les terres infructueuses dont les frais de culture ne seraient pas couverts par les produits. Mais si l'extension du sol cultivable n'est pas, à ce point de

Digitized by Google

vue, chose urgente, nous avons toujours besoin d'améliorer. — *L'amélioration du sol est une extension sur place*, pour ainsi dire : — car c'est la création d'une force, d'une richesse nouvelle, qui s'exprime à l'instant même par l'augmentation de l'aisance et du travail. Or, l'augmentation du travail et des produits est un accroissement de puissance; l'application du drainage dans une certaine mesure aux terres et aux herbages à sous-sol imperméable, n'engagerait pas des capitaux considérables et aurait pour résultat de véritables et utiles progrès.

La forme convenable aux tranchées destinées à recevoir les tuyaux en terre cuite, a nécessité la confection d'outils spéciaux; il s'agissait, en effet, d'arriver à une certaine profondeur en ouvrant le terrain le moins largement possible, de manière à offrir peu de déblai, et à n'élargir le fond du drain que d'un espace égal à la grosseur du tuyau (5 à 6 pouces par conséquent). Ces outils spéciaux sont de très-étroites et longues bêches, des pics, des houes, des écopes, pinces, tarières et gabarits. — L'écope dont on se sert en dernier lieu est de forme cylindrique et égale en largeur aux tuyaux; elle est destinée à arrondir, suivant leur forme, le fond du drain, — Le gabarit, mesure formée d'une tige droite à triple traverse, se descend dans la tranchée, indique la régularité et la largeur des pentes, ainsi que le niveau et la profondeur du drain. Enfin une longue gaule, faisant retour à angle droit par huit pouces à son extrémité inférieure, sert à la pose des tuyaux : à l'aide de ce dernier outil, l'ouvrier resté au-dessus de la tranchée les place successivement avec autant de précision que de rapidité. On ne laisse au-

Digitized by Google

cune distance libre entre les tuyaux, sans quoi la terre s'introduirait dans les conduits. Il est bon de reboucher la tranchée à l'instant même avec beaucoup de soin. Les draineurs anglais veulent que l'on couvre hermétiquement les tuyaux avec la portion du sol la plus compacte, et que le tassement des terres se fasse solidement. Les eaux, nous l'avons déjà dit, ne doivent pas arriver au drain verticalement, mais obliquement.

Nous venons de parler de la confection des drains à l'aide de tuyaux; le travail diffère un peu si les conduits sont en pierre. Comme on ne maçonne pas, ce qui jetterait dans d'énormes frais, on place des pierrailles jusqu'à une certaine épaisseur, suivant la profondeur donnée à la tranchée. Ces pierres sont recouvertes avec de la mousse et des gazons retournés, afin que la terre ne puisse pénétrer par l'infiltration. Cela fait, on exécute le remblai, en commençant par tasser la terre la plus compacte, ainsi qu'il vient d'être dit plus haut.

Les Anglais, non les Ecossais, donnent la préférence aux tuyaux, sur tous les autres conduits; les Ecossais, au contraire, préfèrent les empierrements et même les conduits en bois de pin : on ne discute pas sur ces préférences. Les Anglais ont donc cherché à obtenir les tuyaux au meilleur marché possible, et dès lors, ils ont demandé à la mécanique de remplacer la confection à la main. Plusieurs instruments, la machine de Saunders et William, du prix de 300 fr., fabrique 500 tuyaux à l'heure. celle de David, de Glascoffi, 800 tuyaux; elle revient à 675 fr. Enfin la grande machine de Thakeray coûte 1,000 fr., mais elle fournit 900 tuyaux à

Digitized by Google

l'heure. Elle exige trois hommes pour la manœuvrer Le petit modèle coûte 600 fr. On trouve ces instruments à Paris, chez Laurent, et à des prix réduits.

La difficulté du drainage ne consiste pas seulement dans la fabrication des tuyaux. Le placement des drains est une affaire de la plus haute importance. Cette tranchée, si bouleversante pour les champs et si dispendieuse, pense-t-on que le génie anglais ne s'en soit pas inquiété? La charrue à sous-sol, ouvrant un sillon dans le sillon déjà ouvert, descendant au besoin à 45 centimètres en contre-bas du sol, n'était-ce pas une donnée première? La charrue-taupe ensuite ne tarda pas à éveiller l'imagination des constructeurs. M. M. Ewan, du comté de Sterling, présente sa charrue à drainer; elle agit puissamment dans l'argile pure; mais elle exige l'emploi de trop d'hommes et de trop de chevaux : l'économie ne s'y trouve pas. MM. John Pearson, Robert Green et Ransomes offrent à leur tour des instruments : les concours ne répondent pas aux espérances de leurs habituels lauréats. Enfin, MM. Fowler et Fry, de Bristol, dominent toutes les difficultés, sinon celle du prix très-élevé de l'instrument (il coûte 4 à 5,000 fr.), et ils font l'étonnement de tous ceux qui assistent au travail plein d'audace d'un coutre ouvrant la terre à 1 m. 33 c. de profondeur, se jouant des difficultés, et traînant à sa remorque une série de tuyaux qui pénètrent et se juxtaposent dans le sein de la terre, sans que la main de l'homme ni son œil les accompagne un seul moment. Travail merveilleux à l'expérience duquel nous assistâmes, à la fin de mai, à *Stepherns-Bush*, près de Londres, dans une haute prairie à sol argilleux et à sous-sol extrêmement tenace.

Digitized by Google

Nous y étions comme délégué du Congrès central, avec nos collègues et le savant M. Moll.

Nous allons essayer de décrire la machine et son travail.

L'instrument mécanique nommé charrue à drainer se compose de deux pièces principales et distinctes : la charrue proprement dite, A, et le cabestan, B. (Voir la figure n° 2.)

Le cabestan est à manége et monté sur une plate-forme supportée par des roues basses qui facilitent son transport. La proportion ou les relations existantes entre le rayon du cabestan et les bras du manége sont calculées de façon à décupler les forces de traction de chaque cheval; mais comme il y a perte de force par les frottements, on peut réduire de 3/10es. L'emploi de chaque paire de chevaux donne en produit la traction de quatorze chevaux. Le manége reçoit deux ou quatre chevaux, à volonté.

La charrue est formée de deux armatures parallèles, C D, en fer, de 8 c. sur 14 environ, et de 4 m. de long, formant l'arc, reliées ensemble par des traverses et de forts boulons, et ayant au centre 33 c. d'écartement qu'elles conservent à l'arrière, tandis qu'elles se rejoignent à l'avant sur le bâti en fer d'un double rouleau, E, de 22 c. de diamètre, et emmanchent une poulie destinée à recevoir la chaîne du cabestan.

Du centre de la charrue à l'arrière, et à 11 c. en surélévation du sol, courent deux autres armatures, F G, se reliant par deux montants de 49 c. de haut sur 14 de large; portant traverses et châssis, dans lesquels se trouve le passage du coutre, J K, et

Digitized by Google

sur lesquels repose l'engrenage destiné à le faire mouvoir.

Le coutre est une pièce de fer trempé de 2 m. 6 c. de haut sur 27 c. de large, aminci à l'avant et ayant 34 millim. d'épaisseur au talon. Ce talon est crénelé et commandé par un arbre de couche dont les dents fixent la position du coutre, et qui, activé, détermine son plongement dans le sol.

Le coutre est armé d'un soc, H, à son extrémité inférieure, dont la forme conique, aidée d'une pointe, pénètre dans le sous-sol et donne passage aux tuyaux du drain ; ce soc a un œillard à l'arrière auquel sont attachés quelques chaînons. L'engrenage se manœuvre au moyen d'un petit volant horizontal servant de manivelle, qu'un seul homme fait facilement mouvoir. Les pièces principales sont : la vis sans fin agissant sur l'arbre de couche à pignon, et celui-ci sur la crémaillère au talon du coutre ; une roue droite dentée de 43 c. de diamètre et un volant, N, de 1 m. environ.

Enfin, deux tiges en fer courent le long du terrain, formant la corde de l'arc sous toute l'étendue de la charrue ; fixées aux deux extrémités, elles se relient à la base du montant central, et forment une ligne parfaitement droite du point F de résistance, où le coutre s'engage dans le sol, au point de tirage où se trouve le cabestan B.

Les instruments connus, il s'agit de décrire l'opération.

Disons d'abord que cette charrue doit être employée principalement sur une surface plane ou peu accidentée. Nous ne saurions admettre, ainsi que les inventeurs, qu'elle peut fonctionner partout, n'im-

Digitized by Google

porte la nature du sous-sol. Dans les terres argilo-glaiseuses, marneuses et crayeuses, légèrement siliceuses, nous l'admettons ; mais nous ne croyons pas qu'elle puisse opérer avec succès là où se trouvent des blocs, des poudingues, des pierres résistantes. Le service que l'on peut lui concéder, en dehors de ces obstacles, a encore assez de prix pour satisfaire le juste orgueil de ses inventeurs.

Opération. La terre une fois étudiée et divisée en espaces convenables pour le drainage, on place à 300 pas environ de la charrue et en avant le cabestan B ; il est fortement amarré.

Pour ce faire, on ouvre une tranchée de sa largeur dans laquelle s'engagent légèrement le bâti et principalement un tablier, Q, formé d'un fort madrier à épaulement prenant son point de résistance sur la masse du sol. Un double arc-boutant, parti du collet de l'arbre vertical, se raccorde en résistance sur le bâti et en avant du sol, dans lequel il s'engage légèrement par un madrier fixé à son extrémité, P. — Deux ouvriers suffisent au soin des chevaux et à ce travail.

La charrue est placée en aval à l'autre extrémité du drain, et à distance de 120 à 130 m., suivant la chaîne. Cette chaîne est de chanvre recouvert en fil de laiton ; elle a 23 millim. de diamètre au plus. On ouvre une tranchée de 1 m. 33 c. de profondeur sur autant de longueur, et 0 m. 33 c. de large. La profondeur est en raison de l'enfoncement voulu du drain, et l'on engage le coutre en contre-bas suivant cette profondeur. Un ouvrier a formé, au moyen d'une corde, un chapelet de tuyaux (la longueur de chaque tuyau est de 0 m. 33 c.). L'extrémité de la corde

Digitized by Google

est fixée au dernier chaînon du soc, et on remonte les tuyaux de façon à ce qu'entre eux et l'œillard du soc il n'y ait aucun espace libre. Ceci fait, et sur un signal donné, on met les chevaux en mouvement.

Les chevaux animent le cabestan, et, à l'instant, la charrue s'avance, le coutre fend le sol avec une puissance irrésistible, le soc ouvre le sous-sol en le comprimant sur tout son pourtour, et traîne après lui dans les flancs de la terre la série de tuyaux S dont l'introduction est facilitée par l'ouvrier chargé de cette portion du travail. Lorsque trente à quarante tuyaux sont ainsi introduits, on s'arrête pour raccorder une nouvelle série de tuyaux, et cela jusqu'au moment où, près de rejoindre le cabestan, on trouve une seconde tranchée semblable à la première. Là, on s'arrête, le maître ouvrier fait mouvoir l'engrenage et relève le coutre, le soc se dégage, on détache la chaînette de son œillard, et, attirant doucement les cordes successivement aboutées dans les drains, on n'a plus qu'à boucher avec un peu de paille l'ouverture du dernier tuyau pour que rien ne s'y engage; l'opération est achevée, la charrue se transporte ailleurs.

J'oubliais de dire que le chef ouvrier manœuvre seul l'engrenage, il est là comme le pilote à la barre du gouvernail. Si le terrain est onduleux, s'il offre quelques accidents passagers, le chef donne une impulsion relative au coutre et maintient ainsi le niveau et les pentes exigées. Tout cela demande un certain exercice et du tact. Toutefois n'est-il pas *féerique* de suivre cette charrue silencieuse dans le travail souterrain qu'elle opère? de comprendre par l'esprit la précision mathématique de son exécution? Nous

Digitized by Google

étions dans une prairie, environnés de troupeaux, eh bien! quand nous avions passé sur un point que les herbes foulées accusaient à peine, ils paissaient paisiblement jusque sur les lèvres refermées de la plaie que nous avions faite : rien n'avait disparu dans ce pâturage. Six hommes, deux chevaux et une demi-heure (32 minutes) montre en main, avaient suffi pour descendre à 1 m. 33 c. sous terre 300 tuyaux, qui, sans la puissance mécanique, eussent demandé une semaine de travail et bouleversé le sol.

Nous avons déjà parlé de la charrue-taupe : elle trace une coulée à 45 et 48 c. de profondeur, dans les terrains glaiseux ou d'argile compacte. Cette charrue peut être servie également par un cabestan; elle est d'une construction fort simple (1), mais elle ne saurait faire un drainage solide et durable, sans qu'on la perfectionnât. Il serait facile d'en obtenir un bon service avec de légères modifications : il s'agirait simplement de fixer un œillard au talon du soc et d'y attacher un chapelet de tuyaux, de manière à ce qu'ils suivissent le soc et consolidassent le travail souterrain. Le coutre, manœuvré à l'aide d'une crémaillère, pourrait également descendre plus ou moins avant dans le sol. On pratiquerait ainsi facilement le drainage dans la plupart des prairies et dans plusieurs terres à fort peu de frais. Arrivons à la troisième question.

III.

Quels sont les frais d'un bon drainage? Quels sont

(1) La charrue, le cabestan et les accessoires coûtent, en Angleterre, 1,200 fr.; la simple charrue ne revient pas à plus de 200 fr.

Digitized by Google

ses effets sur les produits agricoles, et comment récompense-t-il les peines et les avances du laboureur?

Nous avons déjà remarqué que la méthode à très-grande profondeur, celle de M. Parkes, donne lieu à des frais considérables; mais les frais de drainage varient évidemment suivant l'espacement des drains, la profondeur des tranchées et le plus ou moins d'obstacles que l'on rencontre dans le sol. M. George Beel, dans le comté de Dunfries, a drainé toute sa ferme dans l'espace de dix années (de 1837 à 1847), moyennant 465 fr. l'hectare. Les drains étaient espacés de 15 pieds entre eux, et ne descendaient qu'à une petite profondeur (30 pouces). M. Mechi affirme que le drainage d'un hectare de terre à argile forte, descendu à 4 pieds et espacé de 40, ne s'élève pas au delà de 153 fr. Il n'en est pas souvent ainsi; la nature des terres, celle des matériaux employés à la confection des drains, changent beaucoup le prix de revient.

L'emploi des tuiles courbes, mais surtout des tuyaux, donne une grande économie, si l'on compare la dépense à celle qui résulte de l'emploi des pierres. Ainsi des drains construits en pierre sont revenus, en Angleterre, à 200 fr. l'hectare, les conduits étant à 40 pieds d'écartement; à 812 fr. étant à 10 pieds; tandis que les conduits formés par des tuyaux et avec les mêmes espacements, revenaient, l'un à 135 fr. et l'autre à 540 fr.

Le prix moyen suivant des façons des tranchées des drains est emprunté à un ingénieur anglais, M. Henry Stephens.

Les drains espacés de 15 pieds donnent 2,187 m. 27 c. par hectare; et, au prix du mètre courant en

Digitized by Google

étions dans une prairie, environnés de troupeaux, eh bien! quand nous avions passé sur un point que les herbes foulées accusaient à peine, ils paissaient paisiblement jusque sur les lèvres refermées de la plaie que nous avions faite : rien n'avait disparu dans ce pâturage. Six hommes, deux chevaux et une demi-heure (32 minutes) montre en main, avaient suffi pour descendre à 1 m. 33 c. sous terre 300 tuyaux, qui, sans la puissance mécanique, eussent demandé une semaine de travail et bouleversé le sol.

Nous avons déjà parlé de la charrue-taupe : elle trace une coulée à 45 et 48 c. de profondeur, dans les terrains glaiseux ou d'argile compacte. Cette charrue peut être servie également par un cabestan ; elle est d'une construction fort simple (1), mais elle ne saurait faire un drainage solide et durable, sans qu'on la perfectionnât. Il serait facile d'en obtenir un bon service avec de légères modifications : il s'agirait simplement de fixer un œillard au talon du soc et d'y attacher un chapelet de tuyaux, de manière à ce qu'ils suivissent le soc et consolidassent le travail souterrain. Le coutre, manœuvré à l'aide d'une crémaillère, pourrait également descendre plus ou moins avant dans le sol. On pratiquerait ainsi facilement le drainage dans la plupart des prairies et dans plusieurs terres à fort peu de frais. Arrivons à la troisième question.

III.

Quels sont les frais d'un bon drainage? Quels sont

(1) La charrue, le cabestan et les accessoires coûtent, en Angleterre, 1,200 fr.; la simple charrue ne revient pas à plus de 200 fr.

Digitized by Google

ses effets sur les produits agricoles, et comment récompense-t-il les peines et les avances du laboureur?

Nous avons déjà remarqué que la méthode à très-grande profondeur, celle de M. Parkes, donne lieu à des frais considérables; mais les frais de drainage varient évidemment suivant l'espacement des drains, la profondeur des tranchées et le plus ou moins d'obstacles que l'on rencontre dans le sol. M. George Beel, dans le comté de Dunfries, a drainé toute sa ferme dans l'espace de dix années (de 1837 à 1847), moyennant 465 fr. l'hectare. Les drains étaient espacés de 15 pieds entre eux, et ne descendaient qu'à une petite profondeur (30 pouces). M. Mechi affirme que le drainage d'un hectare de terre à argile forte, descendu à 4 pieds et espacé de 40, ne s'élève pas au delà de 153 fr. Il n'en est pas souvent ainsi; la nature des terres, celle des matériaux employés à la confection des drains, changent beaucoup le prix de revient.

L'emploi des tuiles courbes, mais surtout des tuyaux, donne une grande économie, si l'on compare la dépense à celle qui résulte de l'emploi des pierres. Ainsi des drains construits en pierre sont revenus, en Angleterre, à 200 fr. l'hectare, les conduits étant à 40 pieds d'écartement; à 812 fr. étant à 10 pieds; tandis que les conduits formés par des tuyaux et avec les mêmes espacements, revenaient, l'un à 135 fr. et l'autre à 540 fr.

Le prix moyen suivant des façons des tranchées des drains est emprunté à un ingénieur anglais, M. Henry Stephens.

Les drains espacés de 15 pieds donnent 2,187 m. 27 c. par hectare; et, au prix du mètre courant en

Digitized by Google

Angleterre (1), ce déblai coûte 145 fr. 06 c. par 2 pieds 1/2 de profondeur. Les drains espacés à 40 pieds n'offrent plus que 820 m. 22 c. par hectare; et leur déblai revient à 123 fr. 80 c., les tranchées ayant alors une profondeur moyenne de 4 pieds. Viennent les tuyaux : ils ont 15 pouces de long ; ils entrent par 5,740 dans le premier travail, et coûtent 86 fr. 20 c. Mais il s'en emploie 2,154 seulement dans le second, au prix de 32 fr. 40 c.

Il ne s'agit plus que de faire l'addition, pour trouver que le drainage d'un hectare avec tuyaux et à espacement de 15 pieds, revient à 231 fr. 26 c. Les chiffres sont résumés dans le tableau suivant :

ESPACE entre les drains.	PROFONDEUR.	DÉBLAI. QUANTITÉ de mètres.	REVIENT des tranchées.	NOMBRE de tuyaux par hectare.	PRIX des tuyaux.	REVIENT d'un hectare drainé.
15 pieds.	30 pouces	2187-27	145 fr. 06	5,740	86 fr. 20	231 fr. 26
40 pieds.	4 pieds.	820-22	123 fr. 80	2,154	32 fr. 40	156 fr. 26

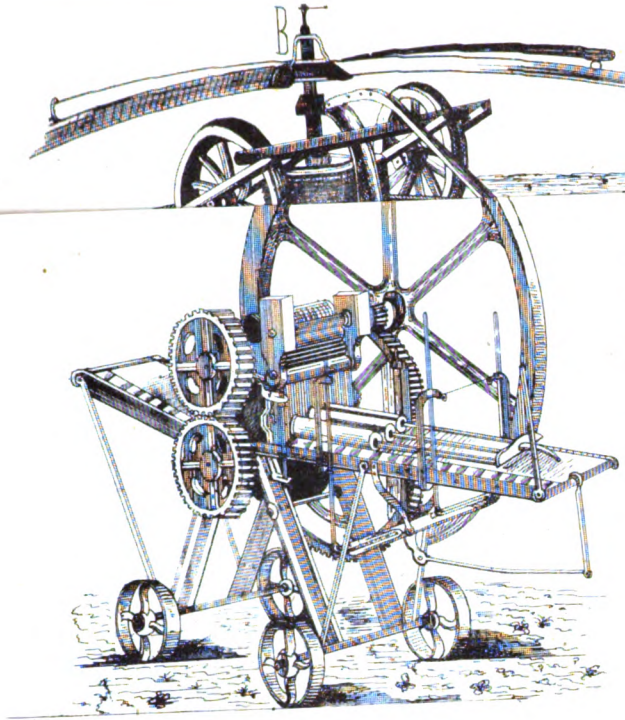
Si les caniveaux étaient exécutés en pierres, ils coûteraient beaucoup plus, ainsi qu'on l'a constaté avec le plus grand soin.

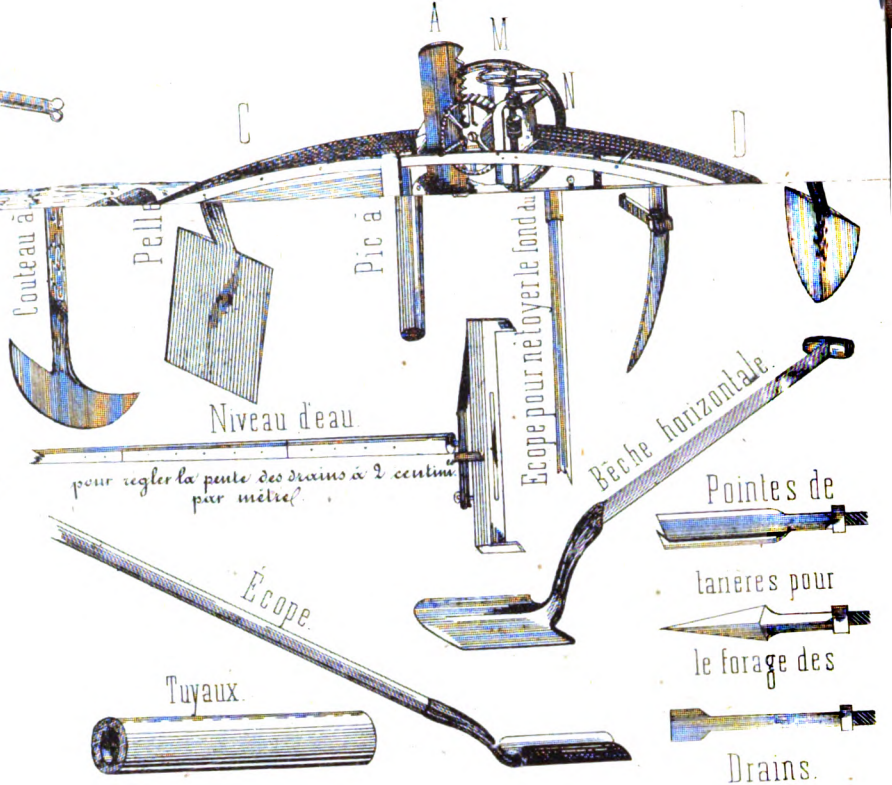
En effet, M. Robertson établit le prix de revient du drainage d'un hectare avec drains empierrés, à 300 fr., les drains étant espacés à 36 pieds : c'est 0 fr. 30 c. par mètre courant. Or, dans un terrain plus favorable, le prix courant fut de 0 fr. 20 c. par mètre, ce qui porta à 216 fr. 16 c. la totalité des frais du drainage par hectare.

Malgré ces chiffres, nous ne pouvons nous dissimuler que, si le drainage par tuyaux est celui de tous qui

(1) 20 à 39 centimes, suivant le cas.

Digitized by Google





Lith. Lapierre, à Gisors.

Digitized by Google

Angleterre (1), ce déblai coûte 145 fr. 06 c. par 2 pieds 1/2 de profondeur. Les drains espacés à 40 pieds n'offrent plus que 820 m. 22 c. par hectare; et leur déblai revient à 123 fr. 80 c., les tranchées ayant alors une profondeur moyenne de 4 pieds. Viennent les tuyaux : ils ont 15 pouces de long; ils entrent par 5,740 dans le premier travail, et coûtent 86 fr. 20 c. Mais il s'en emploie 2,154 seulement dans le second, au prix de 32 fr. 40 c.

Il ne s'agit plus que de faire l'addition, pour trouver que le drainage d'un hectare avec tuyaux et à espacement de 15 pieds, revient à 231 fr. 26 c. Les chiffres sont résumés dans le tableau suivant :

ESPACE entre les drains.	PROFONDEUR.	DÉBLAI. QUANTITÉ de mètres.	REVIENT des tranchées.	NOMBRE de tuyaux par hectare.	PRIX des tuyaux.	REVIENT d'un hectare drainé.
15 pieds.	30 pouces	2187-27	145 fr. 06	5,740	86 fr. 20	231 fr. 26
40 pieds.	4 pieds.	820-22	123 fr. 80	2,154	32 fr. 40	156 fr. 26

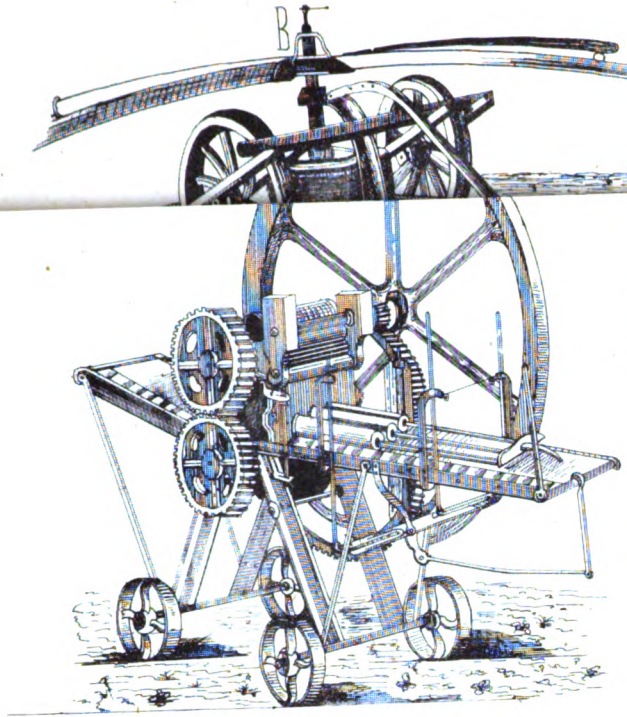
Si les caniveaux étaient exécutés en pierres, ils coûteraient beaucoup plus, ainsi qu'on l'a constaté avec le plus grand soin.

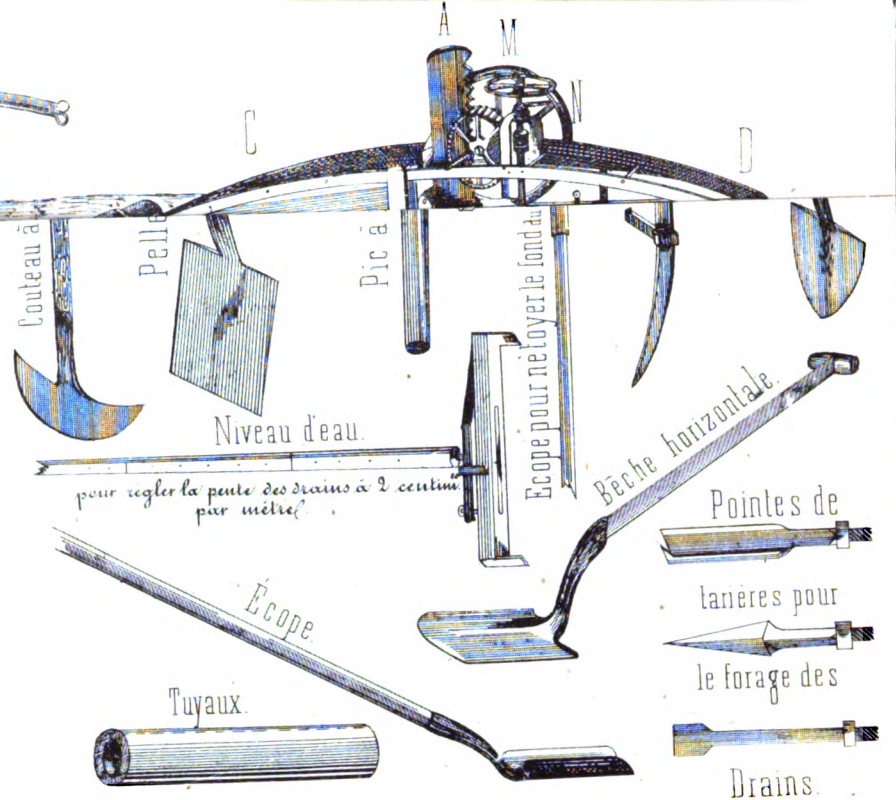
En effet, M. Robertson établit le prix de revient du drainage d'un hectare avec drains empierrés, à 300 fr., les drains étant espacés à 36 pieds : c'est 0 fr. 30 c. par mètre courant. Or, dans un terrain plus favorable, le prix courant fut de 0 fr. 20 c. par mètre, ce qui porta à 216 fr. 16 c. la totalité des frais du drainage par hectare.

Malgré ces chiffres, nous ne pouvons nous dissimuler que, si le drainage par tuyaux est celui de tous qui

(1) 20 à 39 centimes, suivant le cas.

Digitized by Google





Lith. Lapierre, à Gisors.

Digitized by Google

Digitized by Google

réunit les plus grands avantages et le meilleur marché, on est loin cependant de pouvoir fixer une moyenne invariable. Les prix varient tellement, suivant la nature diverse des sols, qu'on arrive à des totaux qui diffèrent de 1 à 3. Nous en empruntons une nouvelle preuve dans le tableau comparatif suivant de l'ingénieur Henry Stephens :

Drains de 30 pouces, espacés à 15 pieds :

Avec empierrement.....	539 *fr.*	76 *c.*
Avec tuiles.....	465	55
Avec tuyaux.....	335	90

Mais enfin, le point principal, c'est d'arriver à un résultat d'où sortent des bénéfices pour le draineur. Si donc un hectare drainé moyennant 300 fr., je suppose, rend en trois ou quatre années, par l'augmentation des produits, la somme que l'on a dépensée pour son amélioration, il est évident que l'opération est excellente, et que tout propriétaire ou fermier de terres ayant besoin d'assèchement, ne saurait hésiter à les améliorer, disons mieux, à les changer radicalement au moyen d'un tel travail.

N'oublions pas, ce que nous aurions déjà dû indiquer, qu'on doit éviter le voisinage des arbres et des haies, dans la crainte que quelques racines s'introduisant par la jonction des tuyaux ne viennent à les boucher.

Nous arrivons à la partie la plus épineuse de notre tâche : il s'agit de constater le produit net, en un mot, les résultats financiers de l'opération. Ici nous ne pouvons faire autre chose que copier des dires ou raisonner par induction.

Voyons d'abord les affirmations : M. Dalrymple

Digitized by Google

ayant défriché et drainé un champ abandonné aux joncs et houx, champ qu'il louait à peine 15 fr. l'hectare, espère, par 280 fr. qu'il a consacrés au drainage, porter la location à plus de 60 fr. Ce succès paraît douteux tant il est grand. — M. James Howden, cultivateur dans le Lothian, estimait de 15 à 20 pour 100 la plus-value des terres qu'il a drainées. — M. Thomson dit en propres termes : « Le drainage, de même que toute amélioration, produit les meilleurs résultats, principalement sur les terres de bonne qualité; les mauvais sols pourront donner une augmentation remarquable de produits dans les premières années, mais à une seconde rotation, ils n'offrent plus d'aussi beaux produits. » Toutefois, le même agriculteur a constaté dans un tableau ce mouvement remarquable et qui laisse encore de grands bénéfices à l'opération :

Produit en foin par hectare sur une terre de qualité inférieure :

Avant le drainage, 75 fr.; après 1re rotation, 159 fr.; 2me rotation, 122 fr.

Et sur une terre de bonne qualité :

Avant le drainage, 98 fr.; après 1re rotation, 244 fr.; 2me rotation, 220 fr.

D'où il faut conclure que, comme beaucoup d'autres choses, le drainage améliore là où il y a misère, et que là où il y avait déjà richesse, il enrichit. — Remarquons toutefois que sur les bons terrains, comme sur les terrains médiocres, le sol dégagé des eaux inférieures est vivement surexcité à produire, et produit abondamment en effet dans le premier moment; la suite n'y répond pas, c'est tout simple. Que s'est-il passé ? Les eaux stagnantes tenaient inertes

Digitized by Google

tous les composés ammoniacaux et salins qu'elles déposent habituellement dans la terre, principalement dans l'argile qu'elles traversent; ces engrais solubles sont merveilleux pour activer la végétation des plantes ; or, ces engrais qui restaient là en grande quantité, à l'état latent, ont agi dans toute leur force après le drainage. Mais après la première rotation, l'action de ces mêmes agents s'est ralentie, et elle est devenue proportionnelle, pour ainsi parler, à la moyenne annuelle des eaux qui traversent le sol. Ces faits seront facilement admis par la science; M. Payen les confirme; il accueillerait, je n'en doute pas, les inductions que j'en tire en ce moment.

Voyons maintenant les frais du drainage exécuté en France et les résultats qui ont été obtenus.

M. Garreau, et après lui M. Lauret, ont entrepris des drainages, auprès de Melun, moyennant 210 fr. à 250 fr. l'hectare. M. Lupin, dans sa terre de Loroy en Berry, les exécute aux prix suivants : il paie pour creuser et reboucher les tranchées après le placement des tuyaux, 15 c. le mètre; 500 mètres de tranchées de 1 mètre 25 centimètres de profondeur et distancés de 20 mètres lui suffisent pour drainer un hectare de terrain. Ces 500 mètres lui reviennent donc à..... 75 fr.

1,500 tuyaux coûtent 16 fr. le mille,
1,500 employés dans ce même hectare
donnent 24

Total..... 99 fr.

A quoi il faut ajouter le transport et les frais du drain principal qui absorbe les eaux provenant des petits drains. L'ensemble de tous ces frais doit élever

Digitized by Google

à plus de 150 fr. le drainage d'un hectare. Il faut observer que la main-d'œuvre est bon marché à Loroy, et que les terres sont d'un travail facile.

En première ligne, et après les travaux de MM. Garreau et Lupin que nous venons de citer, vient M. de Rougé. Il draine, avec un grand succès, dans sa propriété de Charmel (Aisne). Le sol sur lequel il agit n'absorbe pas l'eau, il est d'une sécheresse affreuse en été, impraticable pendant l'hiver.

M. Louis de Rougé, du mois de juin au mois de décembre 1851, fit drainer 40 hectares.

Les 16 premiers hectares attaqués formaient une pente peu rapide, le sol était argileux, le sous-sol glaise et marne glaiseuse. Le procès-verbal, dressé à l'occasion de ces premiers travaux, établit que le sol était en partie recouvert, même pendant la sécheresse, d'eau suintant et séjournant à la surface. Enfin, que les récoltes, mauvaises ou très-médiocres, étaient remplies d'herbes marécageuses.

Voici le produit constaté de la récolte en froment, par hectare, avant le drainage; on ne pouvait y porter de fumier :

QUANTITÉ				VALEUR		FRAIS DE CULTURE.		
de GERBES	DE GRAIN exprimée en hect.	DE GRAIN exprimée en kil	de PAILLE exprimée en kil.	du GRAIN à 16 fr. l'hect.	de la PAILLE à 20 fr. le cent.	LABOURS à quatre chevaux.	Semence.	PRODUIT net.
400	7	518	2,000	112 fr.	80 fr.	Trois labours, à 30 fr. l'un, 90 fr. Hersage, 10 — 100 fr.	45 fr.	47 fr.

Digitized by Google

APRÈS LE DRAINAGE :

10 Hectares fumés et marnés; 6 hectares, partie basse non fumée (28 mètres cubes de fumier par hectare, 40 mètres de marne);

Moyenne par hectare :

QUANTITÉ				VALEUR		FRAIS DE CULTURE.		
	DE GRAIN							
de GERBES	exprimée en hect.	exprimée en kil.	de PAILLE exprimée en kil.	du GRAIN à 16 fr. l'hect.	de la PAILLE à 20 fr. le cent.	LABOURS à deux chevaux.	Semence.	PRODUIT net.
760	17	1,267	4,190	272 fr.	167 fr.	Quatre labours, à 20 fr. l'un, 80 fr. Hersages, 18 — 98 fr.	45 fr.	291 fr.

Différence en plus du produit net : 244 fr.

Le drainage fut exécuté par des Anglais, sous la direction de M. Thakeray; il coûta 235 fr. l'hectare. M. de Rougé a depuis fait drainer 40 hectares par des ouvriers français qui avaient opéré avec les Anglais; il a obtenu le même succès.

M. Herbé, propriétaire-cultivateur dans le département de l'Oise, a fait également drainer des terres à sous-sol plastique; on estime qu'un travail de 8,000 fr. destiné à assainir près de 50 hectares de terre, donnera plus de 20 pour 100 de bénéfice du capital employé.

Plusieurs associations se sont formées pour faire du drainage (celle de l'Oise, sous le patronage de MM. de Tocqueville et de Mouchy, et sous la direction de M. Vitard); elles exécutent à forfait des travaux d'assainissement dans le département, se proposant d'assécher les terrains humides et de donner

Digitized by Google

de l'ouvrage aux ouvriers inoccupés pendant la mauvaise saison. Une compagnie dans le département du Nord, ayant l'ingénieur John Parker pour ingénieur consultant, opère, aux termes de ses statuts, sur des propriétés achetées, louées par elle, ou qui lui sont concédées pour un certain nombre d'années. Elle *draine* également à prix débattu ou avec partage de la plus-value. Enfin, un département, véritable école de drainage, suivant l'expression de M. Barral, auquel je l'emprunte avec bonheur, celui de Seine-et-Marne, initié à ce travail par mon collègue au Corps législatif, M. Garreau, est couvert de fermes drainées, et les frais analogues à ceux que nous avons établis sont récompensés par les plus heureux résultats.

Il devient donc évident pour tous les cultivateurs sérieux et pour tous les hommes instruits que l'assèchement des terres humides, des prairies à flore malsaine, est une opération des plus utiles et des plus importantes. Or, puisque cette opération n'exige pas une mise de fonds considérable, puisque le capital qu'on y emploie doit rentrer en peu d'années, par l'excédant des produits, rien ne s'oppose à ce que des essais intelligents et nombreux soient tentés et viennent confirmer parmi nous des résultats dont les avantages ailleurs ne font doute pour personne. Nous ne nous prononcions pas avec cette assurance il y a trois ans, et nous croyons avec peine encore aux grandes destinées prédites au drainage : tout a ses enthousiasmes ! Aucun progrès ne se vulgarise, n'importe lequel, sans que les imaginations fascinées n'en saluent d'abord les chimères. — Mais s'il est bien de se tenir en garde contre l'exagération, il

Digitized by Google

convient d'accueillir et d'imiter les travaux dont l'expérience a démontré la valeur. Ne précipitons rien, à la bonne heure ! Mais gardons-nous également de l'immobilité.

En résumé, l'agriculture est à une de ces époques critiques où tout art comme toute science sont forcés, pour vivre, à se développer. Une étude plus approfondie des phénomènes de la végétation, la connaissance acquise des principes de la fertilité des terres et de leurs appropriations diverses aux plantes qu'on leur confie, l'analyse des procédés suivis jusqu'ici pour rendre au sol les forces qu'on lui soustrait, les moyens indiqués pour suppléer à leur insuffisance, tout annonce clairement qu'un grand et magnifique travail d'amélioration agricole préoccupe vivement et sérieusement les meilleurs esprits. Cela se manifeste non-seulement par le prix que l'on attache aux travaux de l'économie rurale, mais par les exagérations mêmes de ceux qui considèrent comme faits accomplis les données nouvelles qui ouvrent la carrière à de légitimes espérances.

Le drainage ne fera pas qu'un sol mauvais devienne parfait, c'est évident, mais il l'améliorera et c'est beaucoup. Il l'améliorera de manière à ce que le laboureur rentre dans ses frais et trouve encore un bénéfice dans l'opération : que veut-on de plus, et depuis quand la certitude de gagner, quoique peu, ne suffit-elle pas pour déterminer à une entreprise ? Les bénéfices du drainage seront considérables dans les terres à sous-sol imperméable, dans les prairies à fonds tourbeux ou glaiseux. Les terres à sous-sol imperméable ont souvent une croûte excellente que les eaux stagnantes à moyenne profondeur détério-

Digitized by Google

rent ; la couche arable, débarrassée de ces eaux, rentrera dans de bonnes conditions de consistance et de chaleur. Quant aux prairies, les joncs, les glayeuls, la lysimachie, la douve, disparaîtront du sol devenu ferme et sain : voilà des faits positifs et la récompense qui attend ceux qui sauront exécuter dans de telles conditions un bon drainage.

On ne saurait penser à l'emploi de la grande charrue à drainer : son prix est trop élevé. La compagnie Fowler et Fry, de Bristol, a pris un brevet d'invention et entreprend elle-même les travaux en Belgique et en France comme en Angleterre. Il faudrait donc se mettre en rapport avec elle, dans le cas où plusieurs agriculteurs voudraient faire drainer. Il n'en est pas de même de la charrue-taupe : son prix est plus abordable, et son emploi, à l'aide du perfectionnement que j'indique, serait parfait dans nos prés.

Je terminerai cet aperçu sur le drainage en invitant ceux qui voudraient connaître les détails d'application à lire les articles que M. Barral a publiés dans le *Journal d'Agriculture pratique*, l'un de nos meilleurs recueils : ils seront facilement convaincus que là est un des grands remèdes aux souffrances de l'agriculture On se tromperait étrangement, si on les attendait d'une surélévation habituelle dans le prix des denrées : cela n'est et ne peut être ni dans les lois de la situation ni dans celle du progrès. Il faut donc chercher le remède ailleurs, et principalement dans les pratiques agricoles nouvelles, qui permettent *le renversement des proportions actuellement existantes entre les frais et les produits.* Que si nous produisons *plus* avec *une même somme de frais*,

Digitized by Google

n'arriverons-nous pas à la solution du problème? Les prix excessifs, les prix très-bas sont les uns et les autres une calamité ; ils nuisent au bon travail : ce sont les prix moyens qui font le bien-être de tous, personne ne l'ignore; ces prix moyens sont dus principalement à l'équilibre existant entre des produits et des besoins; or, tout ce qui peut tendre à régulariser la production tend nécessairement à ce but.

L'opération du drainage, par son action sur le sol et sur la végétation, n'est-elle pas un des moyens offerts pour atteindre le résultat cherché? L'expérience semble l'établir.

Le drainage ne l'obtiendra pas seul, toutes les améliorations y doivent concourir : les bons croisements de bestiaux, l'association des cultures industrielles et des établissements qui les utilisent, le moulin à huile voisin du champ de colza, l'assolement alterne réparateur, telles sont les autres voies qui peuvent ramener la prospérité dans l'agriculture.

En travaillant à propager ces améliorations, nous aurons contribué, au point modeste où nous sommes placés, au développement du travail et au bien-être du pays.

Digitized by Google

RAPPORT

A LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU DÉPARTEMENT DE L'EURE,

SECTION DES ANDELYS,

SUR UNE QUESTION DE VAINE PATURE,

PAR

M. DE VATIMESNIL, membre de la Société.

MESSIEURS ET HONORABLES COLLÈGUES,

Vous m'avez chargé d'examiner une question qui vous a été soumise par l'honorable M....., et qui intéresse en général les propriétaires de troupeaux de bêtes à laine.

Voici d'abord les faits, tels qu'ils sont exposés dans une lettre de M....., en date du 5 avril dernier.

M..... exploite une ferme, dont les terres s'étendent sur trois communes.

Cette ferme se compose en totalité de 95 hectares de terres, dont 35 sont situés dans l'une de ces trois communes.

Une délibération du conseil municipal de cette commune fixe à *cinq têtes par hectare* le nombre des bêtes à laine que chaque cultivateur peut envoyer à la vaine pâture.

M..... a un troupeau de 400 moutons.

Il croit avoir le droit de l'envoyer en totalité sur les 35 hectares de terre qu'il exploite, dans la commune qu'il habite et où se trouve son corps de ferme.

Digitized by Google

M. le maire s'y oppose : il soutient que l'on ne peut envoyer à la vaine pâture, même sur ses propres terres, une quantité de moutons supérieure à celle qui est déterminée par la proportion que l'autorité municipale a établie ; en sorte que la limite du nombre doit, selon M. le maire, être de 175, M..... ne cultivant sur le territoire que 35 hectares.

M..... répond :

1° Qu'on ne peut empêcher un cultivateur d'envoyer sur ses propres terres, le nombre de bestiaux qui lui paraît convenable ;

2° Qu'en excédant la proportion fixée par l'arrêté municipal, il ne porte préjudice à personne ; qu'en effet le territoire de la commune contient 150 hectares ; qu'ainsi cette étendue comporterait 750 moutons ; que personne autant que lui, dans la commune, n'a de moutons, et que la force de son troupeau est au-dessous du chiffre qui pourrait exister dans cette commune, puisque, comme je l'ai dit ci-dessus, il n'a que 400 moutons ; c'est-à-dire, 350 de moins que les 750 qui correspondent à la surface totale du territoire.

Pour apprécier les deux systèmes opposés dont je viens de présenter l'analyse, il faut commencer par se bien pénétrer de la législation de la matière.

Les terres non chargées de récoltes peuvent être soumises à deux sortes de droits de pâturage en commun, savoir :

Le *parcours* entre deux communes ;

Et la *vaine pâture* entre les propriétaires et habitants d'une même commune.

Le parcours est le droit *réciproque* que deux communes ont d'envoyer leurs bestiaux l'une sur le

Digitized by Google

territoire de l'autre. La loi du 6 octobre 1791 (section 4, art. 2 du titre Ier) déclare ce droit *aboli*, excepté dans les localités où il était fondé, soit sur *un titre*, soit sur *une possession autorisée par les lois et les coutumes.*

Or, jamais la coutume ni les usages de la province de Normandie n'avaient admis le *parcours* (1). Le *parcours*, ou droit de paturage entre deux communes, est donc étranger à la question actuelle, et je n'ai pas à m'en occuper.

Reste la *vaine pâture* entre les propriétaires et les habitants d'une même commune.

Ce droit existait d'une manière générale en Normandie, ainsi que l'établit formellement l'art. 82 de la coutume. Il a été conservé par l'art. 2 du titre Ier, section 4, de la loi du 6 octobre 1791, qui maintient ce droit... « dans les lieux où il est fondé sur un » titre particulier, ou *autorisé par la loi ou par un* » *usage immémorial.* »

L'art. 13 de la même section est ainsi conçu : — « La quantité de bétail, *proportionnellement à l'étendue* » *du terrain*, sera fixée dans chaque paroisse, à tant de » bêtes par arpent, d'après les règlements et usages » locaux ; et, à défaut de documents positifs à cet » égard, *il y sera pourvu par le conseil général de la* » *commune.* »

La règle tracée par cet article, s'applique, tant aux cultivateurs domiciliés dans une commune, qu'à ceux qui y exploitent des terres et qui ont leur domicile dans une autre commune. Les uns comme les

(1) Voyez Basnage sur l'art. 82 de la coutume, et les deux arrêts, l'un du 6 juin 1647, et l'autre du 1er août 1686, qu'il cite.

Digitized by Google

autres, ont le droit... « de mettre dans le troupeau » commun *ou de faire garder par troupeau séparé, une » quantité de têtes de bétail* PROPORTIONNÉE A L'ÉTEN- » DUE DE LEUR EXPLOITATION. »

Le droit de faire des règlements sur cet objet, accordé par la loi de 1791 aux conseils municipaux, a été formellement maintenu par la loi du 28 pluviôse an VIII, art. 15, et la loi du 18 juillet 1837, art. 19, n° 8.

L'infraction à ces règlements constitue une contravention de police, prévue par l'art. 471, n° 15, du Code pénal et passible d'une amende de 1 fr. à 5 fr. C'est ce que la cour de cassation juge constamment (1).

Il ne reste plus qu'à faire à la situation dans laquelle se trouve M....., l'application des principes qui viennent d'être établis.

Il est impossible de contester que M..... ne soit en contravention, du moins à la lettre de l'arrêté municipal qui régit la vaine pâture dans la commune qu'il habite. Cet arrêté fixe d'une manière absolue, et sans distinction, à cinq têtes par hectare le nombre des moutons qui pourront être menés à la vaine pâture. M..... ne cultive que 35 hectares; il ne peut donc mener à la vaine pâture plus de 175 moutons; or, il en mène 400 : je le répète, la contravention à la lettre de l'arrêté municipal est manifeste.

Mais M..... croit avoir en sa faveur l'esprit de ce même arrêté municipal et surtout celui des lois, en vertu desquelles il a été pris. J'examinerai en peu de

(1) Voir entre autres arrêts ceux des 21 novembre 1833, 2 décembre 1841, 16 décembre 1841, — (Dalloz 1834, p. 62, — 1842, p. 82 et 162)

Digitized by Google

mots si cette persuation est fondée. Elle repose sur les deux raisons que j'ai indiquées ci-dessus. Voyons qu'elle en est la valeur.

Première raison. — On ne peut empêcher un cultivateur d'envoyer sur ses propres terres le nombre de bestiaux qui lui paraît convenable.

La maxime invoquée est vraie en thèse générale ; elle reçoit son application toutes les fois qu'il est question de terres qui ne sont pas soumises à la vaine pâture. Ainsi, s'agit-il de prairies artificielles ou de terrains clos ? Il est certain que le cultivateur peut y faire pâturer tel nombre de moutons ou autres animaux que bon lui semble. Dans les pays où la vaine pâture n'existe pas, chaque propriétaire a ce droit illimité, même à l'égard des terres non closes et non chargées de récoltes, ni de prairies artificielles.

Mais la règle invoquée reçoit exception relativement à toute terre soumise à la vaine pâture. Pourquoi ? Parce que l'effet du droit de vaine pâture est de mettre en commun tous les terrains qui y sont assujettis ; d'où il suit que le droit de propriété se trouve modifié à cet égard, et que chaque propriétaire ou cultivateur doit jouir de la même manière, quant à la vaine pâture, de la totalité du territoire où elle s'exerce, sans aucune distinction entre les terres qu'il cultive et celles qui sont cultivées par d'autres. C'est ce qui a été formellement jugé par l'arrêt de cassation du 16 décembre 1841, cité plus haut.

Seconde raison. — Je ne fais tort à personne, puisque je suis le seul des cultivateurs qui possède un troupeau de moutons.

Digitized by Google

Cet argument est plus spécieux que le précédent; mais je ne le crois pas fondé.

Il n'est pas exact de dire, à mon avis, que la vaine pâture ne profite qu'aux personnes qui ont des moutons; elle profite aussi à ceux qui ont des vaches.

En augmentant le nombre de ses moutons, un cultivateur fait donc tort à ses voisins, quoique ceux-ci n'aient pas de moutons. Plus un troupeau de moutons est considérable, moins il laisse d'herbe pour les vaches. Souvent dans une commune, il existe une grande exploitation et plusieurs petites; la première seule a un troupeau de moutons; les autres n'ont que des vaches; mais elles ont plus de vaches qu'elles n'en auraient, si l'on y nourrissait des moutons. Dès lors, le grand cultivateur nuirait aux petits, s'il voulait avoir autant de moutons que le comporte l'étendue totale du territoire de la commune. M..... n'a que 400 montons; mais si son raisonnement était juste, il pourrait en avoir 750, quoiqu'il ne cultive que 35 hectares de terre. Un tel système est-il admissible ? Je ne le pense pas.

Je viens de dire que le grand cultivateur nuirait aux petits : il faut ajouter qu'il nuirait en outre aux habitants qui ne cultivent rien, et qui, aux termes de l'art. 14 de la loi du 6 octobre 1791, peuvent chacun envoyer à la vaine pâture, soit un troupeau commun, soit séparément, *six bêtes à laine et* UNE VACHE AVEC SON VEAU.

La question se trouve, sinon jugée, du moins fortement préjugée par un arrêt de la cour de cassation du 12 juin 1828, qui a cassé dans l'intérêt de la loi un jugement rendu par un tribunal de police. Dans l'espèce, les cultivateurs qui avaient envoyé à la

Digitized by Google

vaine pâture trop de moutons, se défendaient en disant, non pas précisément comme M. M....., que les autres cultivateurs n'avaient pas de moutons, mais que ces derniers en avaient moins qu'ils n'avaient le droit d'en avoir, et qu'au résultat *le nombre total ne se trouvait pas excédé.* Le procureur général répondait à cette raison dans les termes suivants... « De ce que certains habitants n'usaient pas de leurs » droits, il ne s'ensuivait pas que les autres pussent » impunément abuser du leur ; le règlement fixe le » nombre de têtes de bétail que chaque habitant peut » envoyer à la vaine pâture, eu égard à la quantité » d'hectares qu'il y livre ; chaque fois qu'il dépasse » ce nombre, il est en contravention au règlement. » L'excuse tirée *de ce que le nombre total n'est pas ex-* » *cédé*, n'est point établie par l'arrêté ; le tribunal » de police ne pouvait donc l'accueillir, sans créer » une distinction arbitraire, sans commettre un excès » de pouvoir, en empiétant sur les attributions de » l'autorité administrative. »

L'arrêt de la cour de cassation a *adopté les motifs du réquisitoire*, et par conséquent s'est approprié la série de raisonnements que je viens de transcrire (1). Or, ces raisonnements s'appliquent aussi bien aux cas où les cultivateurs, autres que celui qui excède le nombre voulu, n'ont pas de moutons du tout, qu'à celui où ils en ont moins qu'ils ne sont autorisés à en avoir. Ainsi se trouve justifié ce que j'ai dit ci-dessus, que si l'arrêt du 12 juin ne décide pas la question *in terminis*, du moins il la préjuge fortement dans le sens de mon opinion.

(1) Dalloz, 1828, 1re partie, p. 274 et 275.

Digitized by Google

En définitif, je pense que M..... et les cultivateurs qui se trouvent dans la même situation, n'ont qu'un seul moyen de jouir d'une manière illimitée de la pâture des terres qu'ils cultivent : c'est d'y semer de la minette ou toute autre graine de prairie artificielle. Par là, leur droit deviendra non-seulement illimité, comme je viens de le dire, mais encore exclusif. Ils pourront envoyer sur les terres ainsi ensemencées tel nombre de moutons qu'ils voudront, et aucun autre cultivateur ni habitant ne pourra y faire pâturer des bestiaux de quelque espèce que ce soit.

C'est, comme vous le savez, ce qui se pratique d'une manière assez générale.

Telle est, Messieurs et honorables collègues, la solution que j'ai l'honneur de vous proposer (1).

(1) Les conclusions de ce rapport ont été adoptées par la section, à l'unanimité.

Digitized by Google

vaine pâture trop de moutons, se défendaient en disant, non pas précisément comme M. M....., que les autres cultivateurs n'avaient pas de moutons, mais que ces derniers en avaient moins qu'ils n'avaient le droit d'en avoir, et qu'au résultat *le nombre total ne se trouvait pas excédé*. Le procureur général répondait à cette raison dans les termes suivants... « De ce que certains habitants n'usaient pas de leurs » droits, il ne s'ensuivait pas que les autres pussent » impunément abuser du leur ; le règlement fixe le » nombre de têtes de bétail que chaque habitant peut » envoyer à la vaine pâture, eu égard à la quantité » d'hectares qu'il y livre ; chaque fois qu'il dépasse » ce nombre, il est en contravention au règlement. » L'excuse tirée *de ce que le nombre total n'est pas ex-* » *cédé*, n'est point établie par l'arrêté ; le tribunal » de police ne pouvait donc l'accueillir, sans créer » une distinction arbitraire, sans commettre un excès » de pouvoir, en empiétant sur les attributions de » l'autorité administrative. »

L'arrêt de la cour de cassation a *adopté les motifs du réquisitoire*, et par conséquent s'est approprié la série de raisonnements que je viens de transcrire (1). Or, ces raisonnements s'appliquent aussi bien aux cas où les cultivateurs, autres que celui qui excède le nombre voulu, n'ont pas de moutons du tout, qu'à celui où ils en ont moins qu'ils ne sont autorisés à en avoir. Ainsi se trouve justifié ce que j'ai dit ci-dessus, que si l'arrêt du 12 juin ne décide pas la question *in terminis*, du moins il la préjuge fortement dans le sens de mon opinion.

(1) Dalloz, 1828, 1re partie, p. 274 et 275.

Digitized by Google

En définitif, je pense que M..... et les cultivateurs qui se trouvent dans la même situation, n'ont qu'un seul moyen de jouir d'une manière illimitée de la pâture des terres qu'ils cultivent : c'est d'y semer de la minette ou toute autre graine de prairie artificielle. Par là, leur droit deviendra non-seulement illimité, comme je viens de le dire, mais encore exclusif. Ils pourront envoyer sur les terres ainsi ensemencées tel nombre de moutons qu'ils voudront, et aucun autre cultivateur ni habitant ne pourra y faire pâturer des bestiaux de quelque espèce que ce soit.

C'est, comme vous le savez, ce qui se pratique d'une manière assez générale.

Telle est, Messieurs et honorables collègues, la solution que j'ai l'honneur de vous proposer (1).

(1) Les conclusions de ce rapport ont été adoptées par la section, à l'unanimité.

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR LA

MALADIE DE LA POMME DE TERRE (1),

PAR

M. LONDET, membre de la Société.

Les recherches dont je consigne ici le résultat ont eu pour but de déterminer: premièrement, si quelques-unes des substances diverses qui entrent dans la composition des engrais ont de l'influence sur le développement de la maladie des pommes de terre; secondement, si, comme ont semblé me le prouver plusieurs observations, il y avait une cause d'aggravation ou de diminution de la maladie dans le développement aérien de la plante.

En vue de résoudre ces deux questions, j'ai fait deux séries d'expériences: j'ai planté d'abord une ligne de tubercules à 33 centimètres environ de distance les uns des autres. Cette ligne comprenait trente pieds, qui furent arrosés deux par deux avec une dissolution de l'une des quinze substances suivantes: nitrate de potasse, carbonate d'ammoniaque, chlorhydrate de soude, sulfate de soude, sulfate d'ammoniaque, phosphate de soude, carbonate de soude, nitrate de soude, phosphate de potasse, ni-

(1) Ce Mémoire a été présenté à l'Académie des sciences dans sa séance du 29 mars dernier.

Digitized by Google

trate d'ammoniaque, sulfate de potasse, carbonate de potasse, nitrate de chaux, phosphate de chaux, sulfate de chaux. La dose employée a été de 1 gr. 66 c. pour toutes ces substances. Avec le mode de plantation que j'ai adopté et en plaçant les lignes à 50 centimètres l'une de l'autre, j'ai mis ainsi 100 kilog. de chacune de ces substances à l'hectare.

Afin qu'aucune cause étrangère, provenant soit du mode de plantation, soit des tubercules eux-mêmes, ne vînt modifier l'action des diverses substances employées, je procédai à la plantation de la manière suivante :

Les tubercules furent d'abord examinés avec soin, et l'on ne prit que ceux qui étaient complétement exempts de traces de la maladie ; on les choisit autant que possible du même poids ; le poids de chaque tubercule planté fut constaté par la balance, après en avoir détaché toutes les substances adhérentes.

Ces différentes pesées donnèrent les résultats suivants :

N°s D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.	N°s D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.	N°s D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.
	gr. c.		gr. c.		gr. c.
1	36 64	11	30 59	21	23 58
2	42 32	12	22 95	22	24 86
3	40 68	13	38 56	23	28 68
4	33 56	14	29 05	24	25 82
5	33 24	15	30 43	25	23 27
6	28 05	16	29 47	26	23 27
7	43 65	17	33 25	27	25 81
8	25 65	18	36 85	28	30 59
9	42 06	19	32 39	29	24 86
10	32 50	20	29 21	30	22 62

Digitized by Google

Les yeux des tubercules s'étant déjà allongés à l'époque de la plantation qui eut lieu le 4 mai 1853, je choisis parmi les tubercules que j'avais à ma disposition ceux dont le développement des yeux était le même; ce développement était environ de 15 millim.

Le terrain dans lequel eut lieu la plantation fut bien ameubli par un labour à la bêche, d'une profondeur de 30 centimètres. La surface en fut parfaitement nivelée avec le râteau, des trous de 12 centimètres de profondeur furent faits avec un plantoir possédant une tige perpendiculaire à la tige principale, ce qui a permis d'obtenir toujours des trous d'une même profondeur; la grosseur du plantoir était en rapport avec celle des tubercules à planter, afin que les tubercules descendissent toujours jusqu'au fond du trou.

Les tubercules de pommes de terre jouissent, comme on le sait, de la propriété de développer des yeux plus promptement à l'une de leurs extrémités qu'à l'autre; l'extrémité la plus tardive est celle où se trouve le point d'insertion du filament souterrain qui mettait en communication le tubercule avec le pied du tubercule-mère; or, pour que tous les tubercules fussent placés dans des conditions semblables, je les déposai dans les trous faits avec le plantoir, de façon à ce que le point d'insertion dont je viens de parler se trouvât en bas et les yeux les plus précoces en haut. Les tubercules furent ensuite recouverts d'une couche de terre de même épaisseur, émiettée à la main avec beaucoup de soin; le jour même de la plantation eut lieu l'arrosage avec les dissolutions dont j'ai parlé plus haut.

Ces dissolutions étaient composées de la manière

Digitized by Google

suivante : 1° 40 grammes d'eau de pluie qui avait été recueillie préalablement dans un vase de terre vernie déposé sur un petit mur ; 2° de 1 gr. 66 c. de la substance employée.

On versa la dissolution à l'endroit même où le tubercule avait été planté.

Ces expériences furent rangées dans l'ordre suivant :

Nos	1	et 2	Nitrate de potasse.
	3	et 4	Carbonate d'ammoniaque,
	5	et 6	Chlorhydrate de soude.
	7	et 8	Sulfate de soude.
	9	et 10	Sulfate d'ammoniaque.
	11	et 12	Phosphate de soude.
	13	et 14	Carbonate de soude.
	15	et 16	Nitrate de soude.
	17	et 18	Phosphate de potasse.
	19	et 20	Nitrate d'ammoniaque.
	21	et 22	Sulfate de potasse.
	23	et 24	Carbonate de potasse.
	25	et 26	Nitrate de chaux.
	27	et 28	Phosphate de chaux.
	29	et 30	Sulfate de chaux.

Ces diverses substances étaient chimiquement pures, la dernière cependant n'était que du sulfate de chaux employé à la construction des bâtiments; on en fit un lait, et les tubercules furent plongés dans ce lait et ensuite déposés dans les trous. Les numéros 1 et 2 ne furent point traités non plus comme tous les autres : les tubercules séjournèrent pendant 48 heures dans la liqueur, par suite d'un empêchement qui me fit retarder la plantation.

Digitized by Google

C'est à ce séjour que j'attribue la pourriture dans le sol d'un des tubercules, le n° 2, et le peu de vigueur et de développement que prit dans la suite le n° 1.

A côté de cette première ligne d'expériences, j'en plaçai une autre, comprenant également trente pieds, distancés aussi entre eux de 33 centimètres. Cette seconde ligne, éloignée de la première de 55 centimètres, était le point de comparaison qui devait me donner la différence entre les résultats obtenus pour les tubercules traités et les tubercules non traités.

La plantation de cette seconde ligne de tubercules eut lieu avec toutes les précautions que j'ai indiquées pour la première; les tubercules furent également pesés avec soin; on eut les résultats suivants:

N°s D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.		N°s D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.		N°s D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.	
	gr.	c.		gr.	c.		gr.	c.
1	32	13	11	32	18	21	22	95
2	42	06	12	29	65	22	22	95
3	31	86	13	32	77	23	26	77
4	41	91	14	27	41	24	29	74
5	36	32	15	31	55	25	29	64
6	27	10	16	27	73	26	25	82
7	39	20	17	27	73	27	29	64
8	26	14	18	31	87	28	24	86
9	45	89	19	27	09	29	26	45
10	32	50	20	29	96	30	21	35

L'état de végétation de ces tubercules était aussi avancé que ceux de la première série. Voulant savoir si les substances avec lesquelles j'avais arrosé la première série de tubercules activeraient la végé-

Digitized by Google

tation, je fis également arroser avec 40 gr. d'eau de pluie la seconde série de tubercules ; de la sorte, si les tubercules de la première série d'expériences eussent apparu plus tôt à la surface du sol, comme cette apparition plus prompte n'eût point été due, ni à l'état de végétation différent des tubercules au moment de la plantation, ni à l'état plus frais du sol, j'aurais pu l'attribuer à l'action même des substances employées; mais je ne remarquai aucune différence sous ce rapport. Le 13 mai, il n'y avait pas encore apparence de tiges ; le 14, j'en observai dans les pommes de terre de la première série comme dans celles de la seconde ; le 15, elles étaient toutes sorties, à l'exception du n° 1er de la première série, qui n'apparut que le 30.

Pendant le cours de la végétation, je ne fis donner aux pommes de terre qu'un ratissage, dont le double but était d'écroûter et d'ameublir la surface du sol et de détruire les mauvaises herbes. Ce ratissage eut lieu lorsque les tiges de pommes de terre avaient une longueur de 1 décimètre environ; je veillai attentivement à ce que, pendant cette opération, aucune tige ne fût détruite, ni même brisée; car je tenais à en constater exactement le nombre, comme je l'indique plus tard. Je ne fis point donner de buttage, parce que je craignais, par cette opération, que les pommes de terre fussent inégalement recouvertes de terre; ce qui, au dire de quelques observateurs, serait une cause d'aggravation ou de diminution dans la maladie. Comme par la plantation, je m'étais attaché à mettre sous ce rapport les tubercules dans les mêmes conditions, je ne voulus en rien modifier cet état de choses.

Digitized by Google

mots si cette persuation est fondée. Elle repose sur les deux raisons que j'ai indiquées ci-dessus. Voyons qu'elle en est la valeur.

Première raison. — On ne peut empêcher un cultivateur d'envoyer sur ses propres terres le nombre de bestiaux qui lui paraît convenable.

La maxime invoquée est vraie en thèse générale ; elle reçoit son application toutes les fois qu'il est question de terres qui ne sont pas soumises à la vaine pâture. Ainsi, s'agit-il de prairies artificielles ou de terrains clos ? Il est certain que le cultivateur peut y faire pâturer tel nombre de moutons ou autres animaux que bon lui semble. Dans les pays où la vaine pâture n'existe pas, chaque propriétaire a ce droit illimité, même à l'égard des terres non closes et non chargées de récoltes, ni de prairies artificielles.

Mais la règle invoquée reçoit exception relativement à toute terre soumise à la vaine pâture. Pourquoi ? Parce que l'effet du droit de vaine pâture est de mettre en commun tous les terrains qui y sont assujettis ; d'où il suit que le droit de propriété se trouve modifié à cet égard, et que chaque propriétaire ou cultivateur doit jouir de la même manière, quant à la vaine pâture, de la totalité du territoire où elle s'exerce, sans aucune distinction entre les terres qu'il cultive et celles qui sont cultivées par d'autres. C'est ce qui a été formellement jugé par l'arrêt de cassation du 16 décembre 1841, cité plus haut.

Seconde raison. — Je ne fais tort à personne, puisque je suis le seul des cultivateurs qui possède un troupeau de moutons.

Digitized by Google

Cet argument est plus spécieux que le précédent; mais je ne le crois pas fondé.

Il n'est pas exact de dire, à mon avis, que la vaine pâture ne profite qu'aux personnes qui ont des moutons; elle profite aussi à ceux qui ont des vaches.

En augmentant le nombre de ses moutons, un cultivateur fait donc tort à ses voisins, quoique ceux-ci n'aient pas de moutons. Plus un troupeau de moutons est considérable, moins il laisse d'herbe pour les vaches. Souvent dans une commune, il existe une grande exploitation et plusieurs petites; la première seule a un troupeau de moutons; les autres n'ont que des vaches; mais elles ont plus de vaches qu'elles n'en auraient, si l'on y nourrissait des moutons. Dès lors, le grand cultivateur nuirait aux petits, s'il voulait avoir autant de moutons que le comporte l'étendue totale du territoire de la commune. M..... n'a que 400 montons; mais si son raisonnement était juste, il pourrait en avoir 750, quoiqu'il ne cultive que 35 hectares de terre. Un tel système est-il admissible ? Je ne le pense pas.

Je viens de dire que le grand cultivateur nuirait aux petits : il faut ajouter qu'il nuirait en outre aux habitants qui ne cultivent rien, et qui, aux termes de l'art. 14 de la loi du 6 octobre 1791, peuvent chacun envoyer à la vaine pâture, soit un troupeau commun, soit séparément, *six bêtes à laine et* UNE VACHE AVEC SON VEAU.

La question se trouve, sinon jugée, du moins fortement préjugée par un arrêt de la cour de cassation du 12 juin 1828, qui a cassé dans l'intérêt de la loi un jugement rendu par un tribunal de police. Dans l'espèce, les cultivateurs qui avaient envoyé à la

Digitized by Google

vaine pâture trop de moutons, se défendaient en disant, non pas précisément comme M. M....., que les autres cultivateurs n'avaient pas de moutons, mais que ces derniers en avaient moins qu'ils n'avaient le droit d'en avoir, et qu'au résultat *le nombre total ne se trouvait pas excédé.* Le procureur général répondait à cette raison dans les termes suivants... « De ce que certains habitants n'usaient pas de leurs » droits, il ne s'ensuivait pas que les autres pussent » impunément abuser du leur ; le règlement fixe le » nombre de têtes de bétail que chaque habitant peut » envoyer à la vaine pâture, eu égard à la quantité » d'hectares qu'il y livre ; chaque fois qu'il dépasse » ce nombre, il est en contravention au règlement. » L'excuse tirée *de ce que le nombre total n'est pas excédé*, n'est point établie par l'arrêté ; le tribunal » de police ne pouvait donc l'accueillir, sans créer » une distinction arbitraire, sans commettre un excès » de pouvoir, en empiétant sur les attributions de » l'autorité administrative. »

L'arrêt de la cour de cassation a *adopté les motifs du réquisitoire*, et par conséquent s'est approprié la série de raisonnements que je viens de transcrire (1). Or, ces raisonnements s'appliquent aussi bien aux cas où les cultivateurs, autres que celui qui excède le nombre voulu, n'ont pas de moutons du tout, qu'à celui où ils en ont moins qu'ils ne sont autorisés à en avoir. Ainsi se trouve justifié ce que j'ai dit ci-dessus, que si l'arrêt du 12 juin ne décide pas la question *in terminis*, du moins il la préjuge fortement dans le sens de mon opinion.

(1) Dalloz, 1828, 1re partie, p. 274 et 275.

Digitized by Google

En définitif, je pense que M..... et les cultivateurs qui se trouvent dans la même situation, n'ont qu'un seul moyen de jouir d'une manière illimitée de la pâture des terres qu'ils cultivent : c'est d'y semer de la minette ou toute autre graine de prairie artificielle. Par là, leur droit deviendra non-seulement illimité, comme je viens de le dire, mais encore exclusif. Ils pourront envoyer sur les terres ainsi ensemencées tel nombre de moutons qu'ils voudront, et aucun autre cultivateur ni habitant ne pourra y faire pâturer des bestiaux de quelque espèce que ce soit.

C'est, comme vous le savez, ce qui se pratique d'une manière assez générale.

Telle est, Messieurs et honorables collègues, la solution que j'ai l'honneur de vous proposer (1).

(1) Les conclusions de ce rapport ont été adoptées par la section, à l'unanimité.

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR LA

MALADIE DE LA POMME DE TERRE (1),

PAR

M. LONDET, membre de la Société.

Les recherches dont je consigne ici le résultat ont eu pour but de déterminer : premièrement, si quelques-unes des substances diverses qui entrent dans la composition des engrais ont de l'influence sur le développement de la maladie des pommes de terre; secondement, si, comme ont semblé me le prouver plusieurs observations, il y avait une cause d'aggravation ou de diminution de la maladie dans le développement aérien de la plante.

En vue de résoudre ces deux questions, j'ai fait deux séries d'expériences : j'ai planté d'abord une ligne de tubercules à 33 centimètres environ de distance les uns des autres. Cette ligne comprenait trente pieds, qui furent arrosés deux par deux avec une dissolution de l'une des quinze substances suivantes : nitrate de potasse, carbonate d'ammoniaque, chlorhydrate de soude, sulfate de soude, sulfate d'ammoniaque, phosphate de soude, carbonate de soude, nitrate de soude, phosphate de potasse, ni-

(1) Ce Mémoire a été présenté à l'Académie des sciences dans sa séance du 29 mars dernier.

Digitized by Google

trate d'ammoniaque, sulfate de potasse, carbonate de potasse, nitrate de chaux, phosphate de chaux, sulfate de chaux. La dose employée a été de 1 gr. 66 c. pour toutes ces substances. Avec le mode de plantation que j'ai adopté et en plaçant les lignes à 50 centimètres l'une de l'autre, j'ai mis ainsi 100 kilog. de chacune de ces substances à l'hectare.

Afin qu'aucune cause étrangère, provenant soit du mode de plantation, soit des tubercules eux-mêmes, ne vînt modifier l'action des diverses substances employées, je procédai à la plantation de la manière suivante :

Les tubercules furent d'abord examinés avec soin, et l'on ne prit que ceux qui étaient complétement exempts de traces de la maladie ; on les choisit autant que possible du même poids ; le poids de chaque tubercule planté fut constaté par la balance, après en avoir détaché toutes les substances adhérentes.

Ces différentes pesées donnèrent les résultats suivants :

Nos D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.	Nos D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.	Nos D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.
	gr. c.		gr. c.		gr. c.
1	36 64	11	30 59	21	23 58
2	42 32	12	22 95	22	24 86
3	40 68	13	38 56	23	28 68
4	33 56	14	29 05	24	25 82
5	33 24	15	30 43	25	23 27
6	28 05	16	29 47	26	23 27
7	43 65	17	33 25	27	25 81
8	25 65	18	36 85	28	30 59
9	42 06	19	32 39	29	24 86
10	32 50	20	29 21	30	22 62

Digitized by Google

Les yeux des tubercules s'étant déjà allongés à l'époque de la plantation qui eut lieu le 4 mai 1853, je choisis parmi les tubercules que j'avais à ma disposition ceux dont le développement des yeux était le même; ce développement était environ de 15 millim.

Le terrain dans lequel eut lieu la plantation fut bien ameubli par un labour à la bêche, d'une profondeur de 30 centimètres. La surface en fut parfaitement nivelée avec le râteau, des trous de 12 centimètres de profondeur furent faits avec un plantoir possédant une tige perpendiculaire à la tige principale, ce qui a permis d'obtenir toujours des trous d'une même profondeur ; la grosseur du plantoir était en rapport avec celle des tubercules à planter, afin que les tubercules descendissent toujours jusqu'au fond du trou.

Les tubercules de pommes de terre jouissent, comme on le sait, de la propriété de développer des yeux plus promptement à l'une de leurs extrémités qu'à l'autre ; l'extrémité la plus tardive est celle où se trouve le point d'insertion du filament souterrain qui mettait en communication le tubercule avec le pied du tubercule-mère ; or, pour que tous les tubercules fussent placés dans des conditions semblables, je les déposai dans les trous faits avec le plantoir, de façon à ce que le point d'insertion dont je viens de parler se trouvât en bas et les yeux les plus précoces en haut. Les tubercules furent ensuite recouverts d'une couche de terre de même épaisseur, émiettée à la main avec beaucoup de soin ; le jour même de la plantation eut lieu l'arrosage avec les dissolutions dont j'ai parlé plus haut.

Ces dissolutions étaient composées de la manière

Digitized by Google

suivante : 1° 40 grammes d'eau de pluie qui avait été recueillie préalablement dans un vase de terre vernie déposé sur un petit mur ; 2° de 1 gr. 66 c. de la substance employée.

On versa la dissolution à l'endroit même où le tubercule avait été planté.

Ces expériences furent rangées dans l'ordre suivant :

Nos	1 et 2	Nitrate de potasse.
	3 et 4	Carbonate d'ammoniaque,
	5 et 6	Chlorhydrate de soude.
	7 et 8	Sulfate de soude.
	9 et 10	Sulfate d'ammoniaque.
	11 et 12	Phosphate de soude.
	13 et 14	Carbonate de soude.
	15 et 16	Nitrate de soude.
	17 et 18	Phosphate de potasse.
	19 et 20	Nitrate d'ammoniaque.
	21 et 22	Sulfate de potasse.
	23 et 24	Carbonate de potasse.
	25 et 26	Nitrate de chaux.
	27 et 28	Phosphate de chaux.
	29 et 30	Sulfate de chaux.

Ces diverses substances étaient chimiquement pures, la dernière cependant n'était que du sulfate de chaux employé à la construction des bâtiments; on en fit un lait, et les tubercules furent plongés dans ce lait et ensuite déposés dans les trous. Les numéros 1 et 2 ne furent point traités non plus comme tous les autres : les tubercules séjournèrent pendant 48 heures dans la liqueur, par suite d'un empêchement qui me fit retarder la plantation.

Digitized by Google

C'est à ce séjour que j'attribue la pourriture dans le sol d'un des tubercules, le n° 2, et le peu de vigueur et de développement que prit dans la suite le n° 1.

A côté de cette première ligne d'expériences, j'en plaçai une autre, comprenant également trente pieds, distancés aussi entre eux de 33 centimètres. Cette seconde ligne, éloignée de la première de 55 centimètres, était le point de comparaison qui devait me donner la différence entre les résultats obtenus pour les tubercules traités et les tubercules non traités.

La plantation de cette seconde ligne de tubercules eut lieu avec toutes les précautions que j'ai indiquées pour la première; les tubercules furent également pesés avec soin; on eut les résultats suivants:

Nos D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.	Nos D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.	Nos D'ORDRE des expériences.	POIDS des TUBERCULES plantés.
	gr. c.		gr. c.		gr. c.
1	32 13	11	32 18	21	22 95
2	42 06	12	29 65	22	22 95
3	31 86	13	32 77	23	26 77
4	41 91	14	27 41	24	29 74
5	36 32	15	31 55	25	29 64
6	27 10	16	27 73	26	25 82
7	39 20	17	27 73	27	29 64
8	26 14	18	31 87	28	24 86
9	45 89	19	27 09	29	26 45
10	32 50	20	29 96	30	21 35

L'état de végétation de ces tubercules était aussi avancé que ceux de la première série. Voulant savoir si les substances avec lesquelles j'avais arrosé la première série de tubercules activeraient la végé-

Digitized by Google

tation, je fis également arroser avec 40 gr. d'eau de pluie la seconde série de tubercules ; de la sorte, si les tubercules de la première série d'expériences eussent apparu plus tôt à la surface du sol, comme cette apparition plus prompte n'eût point été due, ni à l'état de végétation différent des tubercules au moment de la plantation, ni à l'état plus frais du sol, j'aurais pu l'attribuer à l'action même des substances employées ; mais je ne remarquai aucune différence sous ce rapport. Le 13 mai, il n'y avait pas encore apparence de tiges ; le 14, j'en observai dans les pommes de terre de la première série comme dans celles de la seconde ; le 15, elles étaient toutes sorties, à l'exception du n° 1er de la première série, qui n'apparut que le 30.

Pendant le cours de la végétation, je ne fis donner aux pommes de terre qu'un ratissage, dont le double but était d'écroûter et d'ameublir la surface du sol et de détruire les mauvaises herbes. Ce ratissage eut lieu lorsque les tiges de pommes de terre avaient une longueur de 1 décimètre environ ; je veillai attentivement à ce que, pendant cette opération, aucune tige ne fût détruite, ni même brisée ; car je tenais à en constater exactement le nombre, comme je l'indique plus tard. Je ne fis point donner de buttage, parce que je craignais, par cette opération, que les pommes de terre fussent inégalement recouvertes de terre ; ce qui, au dire de quelques observateurs, serait une cause d'aggravation ou de diminution dans la maladie. Comme par la plantation, je m'étais attaché à mettre sous ce rapport les tubercules dans les mêmes conditions, je ne voulus en rien modifier cet état de choses.

Digitized by Google

A partir de ce moment, je ne fis aucune observation importante jusqu'à l'époque de l'arrachage. La végétation des pommes de terre fut vigoureuse ; il n'y eut d'arrêt dans cette vigueur que lors de l'invasion de la maladie, qui eut lieu vers le 25 juillet ; ce jour, j'observai quelques feuilles tachées, premier signe du fléau. Les pommes de terre de la première série d'expériences comme celles de la seconde série étaient attaquées. Quelques jours plus tard la maladie était franchement déclarée, elle avait tout envahi.

Malgré la mort complète des tiges, l'arrachage n'eut lieu que le 15 et le 16 septembre. J'attendis le beau temps, qui m'était nécessaire pour constater les différents renseignements dont il va être question ci-après.

A l'arrachage, les tiges de pommes de terre furent exactement *comptées* et *pesées* par pied; les tubercules sains et les tubercules malades furent également comptés et pesés séparément et par pied. Ce dernier pesage n'eut lieu qu'après que les pommes de terre furent lavées et suffisamment séchées. Nous obtînmes, pour le nombre et pour le poids des tubercules sains et malades, dans chaque série d'expériences, les résultats que nous donnons dans les tableaux qui suivent :

Digitized by Google

Résultats de la première série d'expériences

TUBERCULES ARROSÉS AVEC DIVERSES SUBSTANCES.

N^os^ d'ordre.	NOMBRE DE TUBERCULES OBTENUS			POIDS DES TUBERCULES OBTENUS		
	sains.	malades	Total.	sains.	malades.	Total.
				gr. c.	gr. c.	gr. c.
1	4	3	7	78 72	» »	78 72
2	»	»	»	» »	» »	» »
3	40	27	67	625 24	559 23	1184 47
4	26	47	73	559 27	584 14	1143 41
5	21	25	46	336 05	397 24	733 29
6	21	22	43	422 09	368 55	890 64
7	31	20	51	475 63	243 69	719 32
8	47	6	53	946 94	83 22	1030 16
9	16	6	22	487 11	98 78	585 89
10	31	6	39	911 89	39 51	951 40
11	21	9	30	656 79	168 27	825 06
12	14	6	20	609 »	126 20	735 20
13	34	14	48	511 47	152 97	664 44
14	14	11	25	545 89	202 68	748 57
15	13	9	22	471 81	309 18	780 99
16	15	11	26	280 59	322 66	603 25
17	22	7	29	418 27	95 60	513 87
18	16	3	19	498 57	22 95	521 52
19	41	12	53	813 10	210 »	1023 10
20	51	9	60	955 »	250 »	1205 »
21	10	10	20	455 »	156 30	611 30
22	48	8	56	955 »	128 55	1183 55
23	15	6	21	393 »	68 84	461 84
24	22	6	28	750 »	114 73	864 73
25	17	9	26	742 35	150 »	892 35
26	30	8	38	923 50	89 87	1013 37
27	28	8	36	498 »	97 50	595 50
28	23	9	32	568 84	134 »	702 84
29	31	13	44	653 »	181 »	834 »
30	38	4	42	719 40	70 75	790 15

Digitized by Google

Résultats de la deuxième série d'expériences.

—

TUBERCULES NON ARROSÉS.

N° d'ordre.	NOMBRE DE TUBERCULES OBTENUS			POIDS DES TUBERCULES OBTENUS		
	sains.	malades	Total.	sains.	malades.	Total.
				gr. c.	gr. c.	gr. c.
1	18	16	34	643 41	341 78	985 19
2	55	11	66	1053 54	126 20	1179 74
3	34	26	60	345 60	429 25	774 85
4	25	7	32	389 59	80 31	469 90
5	19	9	28	719 41	19 12	738 53
6	6	17	23	103 25	261 47	364 72
7	9	8	17	225 14	86 05	311 19
8	15	10	25	255 73	108 99	364 72
9	35	7	42	633 85	62 14	695 99
10	54	18	72	711 76	98 47	810 23
11	13	2	15	436 90	7 65	444 55
12	26	12	38	595 60	151 06	746 66
13	10	17	27	252 86	196 46	449 30
14	21	22	43	202 20	327 44	529 64
15	9	10	19	355 16	64 05	419 21
16	24	10	34	221 32	110 90	332 22
17	17	17	34	289 19	200 29	489 48
18	25	7	32	557 36	66 92	624 28
19	28	13	41	305 45	150 10	455 55
20	11	4	15	413 95	70 43	484 38
21	14	3	17	368 55	7 97	376 52
22	12	10	22	258 60	64 05	322 65
23	7	5	12	78 72	60 22	138 94
24	21	16	37	431 16	184 99	616 15
25	7	11	18	139 49	65 95	205 44
26	19	18	37	465 59	244 27	709 86
27	4	16	20	29 64	345 60	375 24
28	17	14	31	113 76	563 10	676 86
29	12	4	16	427 34	40 15	467 49
30	18	5	23	334 14	61 19	395 33

Digitized by Google

Si, d'après les résultats que nous fournissent les deux tableaux précédents, nous cherchons à déterminer le rapport qu'il y a entre le nombre des tubercules malades et la totalité des tubercules produits, nous trouvons les proportions suivantes :

PREMIÈRE SÉRIE D'EXPÉRIENCES, TUBERCULES AYANT ÉTÉ ARROSÉS :

Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT des TUBERCULES MALADES au produit total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT des TUBERCULES MALADES au produit total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT des TUBERCULES MALADES au produit total.
1	0,42	11	0,30	21	0,50
2	»	12	0,30	22	0,14
3	0,40	13	0,29	23	0,28
4	0,64	14	0,44	24	0,21
5	0,54	15	0,40	25	0,34
6	0,51	16	0,42	26	0,21
7	0,39	17	0,24	27	0,22
8	0,11	18	0,15	28	0,28
9	0,37	19	0,22	29	0,29
10	0,19	20	0,15	30	0,09

DEUXIÈME SÉRIE D'EXPÉRIENCES, TUBERCULES N'AYANT RIEN REÇU :

Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT des TUBERCULES MALADES au produit total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT des TUBERCULES MALADES au produit total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT des TUBERCULES MALADES au produit total.
1	0,47	11	0,13	21	0,17
2	0,16	12	0,31	22	0,45
3	0,43	13	0,63	23	0,41
4	0,21	14	0,51	24	0,43
5	0,32	15	0,52	25	0,61
6	0,73	16	0,29	26	0,48
7	0,47	17	0,50	27	0,80
8	0,40	18	0,21	28	0,45
9	0,16	19	0,31	29	0,25
10	0,25	20	0,26	30	0,21

Digitized by Google

Par les poids, les rapports seraient comme il suit :

PREMIÈRE SÉRIE D'EXPÉRIENCES, TUBERCULES AYANT ÉTÉ ARROSÉS :

Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.
1	»	11	0,20	21	0,25
2	»	12	0,17	22	0,10
3	0,47	13	0,23	23	0,14
4	0,51	14	0,27	24	0,13
5	0,54	15	0,39	25	0,17
6	0,42	16	0,53	26	0,08
7	0,33	17	0,18	27	0,16
8	0,08	18	0,04	28	0,19
9	0,17	19	0,19	29	0,21
10	0,04	20	0,20	30	0,08

DEUXIÈME SÉRIE D'EXPÉRIENCES, TUBERCULES N'AYANT RIEN REÇU :

Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.
1	0,34	11	0,01	21	0,02
2	0,10	12	0,20	22	0,19
3	0,55	13	0,43	23	0,43
4	0,16	14	0,61	24	0,30
5	0,02	15	0,15	25	0,32
6	0,71	16	0,33	26	0,34
7	0,27	17	0,40	27	0,94
8	0,29	18	0,10	28	0,83
9	0,08	19	0,32	29	0,08
10	0,12	20	0,14	30	0,15

Afin de rendre plus sensibles les résultats que fournissent ces chiffres, je les ai représentés graphiquement dans les dessins qui accompagnent ce Mé-

Digitized by Google

moire (*voyez* courbes, nos 1, 2, 5 et 6); les chiffres des lignes horizontales indiquent l'ordre des expériences, et ceux des lignes verticales les rapports exprimés dans les tableaux ci-dessus, 10 étant pris comme unité.

Comme il était facile de s'y attendre, la ligne qui représente les ravages de la maladie suivant les poids des tubercules ne s'accorde pas toujours avec celle qui exprime ces ravages suivant le nombre des tubercules; mais il n'y a pas toutefois entre ces lignes une notable différence.

Pour ne pas trop compliquer ce travail de détail, nous nous bornerons dans la suite à apprécier l'intensité de la maladie par le nombre des tubercules.

A la simple inspection des lignes qui représentent la marche de la maladie, il est facile de voir qu'elle a été à peu de chose près aussi grave pour les tubercules traités que pour ceux non traités; en effet, les rapports qui se trouvent dans les tableaux ci-dessus nous donnent les résultats suivants:

Les tubercules malades ont été au-dessous :

De 0,1 du nombre total des		1 fois pour ceux		0 pour ceux non traités;	
entre 0,1 et 0,2	[tubercules]	5	[traités]	4	—
entre 0,2 et 0,3	—	9	—	7	—
entre 0,3 et 0,4	—	5	—	3	—
entre 0,4 et 0,5	—	5	—	9	—
entre 0,5 et 0,6	—	3	—	3	—
entre 0.6 et 0,7	—	1	—	2	—
entre 0,7 et 0,8	—	0	—	2	—

Aucune des substances employées n'a empêché la maladie, mais aucune non plus ne paraît l'avoir favorisée; toutes, à l'exception du phosphate de soude,

Digitized by Google

Par les poids, les rapports seraient comme il suit :

PREMIÈRE SÉRIE D'EXPÉRIENCES, TUBERCULES AYANT ÉTÉ ARROSÉS :

Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.
1	»	11	0,20	21	0,25
2	»	12	0,17	22	0,10
3	0,47	13	0,23	23	0,14
4	0,51	14	0,27	24	0,13
5	0,54	15	0,39	25	0,17
6	0,42	16	0,53	26	0,08
7	0,33	17	0,18	27	0,16
8	0,08	18	0,04	28	0,19
9	0,17	19	0,19	29	0,21
10	0,04	20	0,20	30	0,08

DEUXIÈME SÉRIE D'EXPÉRIENCES, TUBERCULES N'AYANT RIEN REÇU :

Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.	Nos D'ORDRE des expériences.	RAPPORT du POIDS des TUBERCULES malades au poids total.
1	0,34	11	0,01	21	0,02
2	0,10	12	0,20	22	0,19
3	0,55	13	0,43	23	0,43
4	0,16	14	0,61	24	0,30
5	0,02	15	0,15	25	0,32
6	0,71	16	0,33	26	0,34
7	0,27	17	0,40	27	0,94
8	0,29	18	0,10	28	0,83
9	0,08	19	0,32	29	0,08
10	0,12	20	0,14	30	0,15

Afin de rendre plus sensibles les résultats que fournissent ces chiffres, je les ai représentés graphiquement dans les dessins qui accompagnent ce Mé-

Digitized by Google

moire (*voyez* courbes, nos 1, 2, 5 et 6); les chiffres des lignes horizontales indiquent l'ordre des expériences, et ceux des lignes verticales les rapports exprimés dans les tableaux ci-dessus, 10 étant pris comme unité.

Comme il était facile de s'y attendre, la ligne qui représente les ravages de la maladie suivant les poids des tubercules ne s'accorde pas toujours avec celle qui exprime ces ravages suivant le nombre des tubercules; mais il n'y a pas toutefois entre ces lignes une notable différence.

Pour ne pas trop compliquer ce travail de détail, nous nous bornerons dans la suite à apprécier l'intensité de la maladie par le nombre des tubercules.

A la simple inspection des lignes qui représentent la marche de la maladie, il est facile de voir qu'elle a été à peu de chose près aussi grave pour les tubercules traités que pour ceux non traités; en effet, les rapports qui se trouvent dans les tableaux ci-dessus nous donnent les résultats suivants:

Les tubercules malades ont été au-dessous:

De 0,1 du nombre total des	]	1 fois pour ceux	[	0 pour ceux non traités;	
entre 0,1 et 0,2	[tubercules]	5	[traités]	4	—
entre 0,2 et 0,3	—	9	—	7	—
entre 0,3 et 0,4	—	5	—	3	—
entre 0,4 et 0,5	—	5	—	9	—
entre 0,5 et 0,6	—	3	—	3	—
entre 0,6 et 0,7	—	1	—	2	—
entre 0,7 et 0,8	—	0	—	2	—

Aucune des substances employées n'a empêché la maladie, mais aucune non plus ne paraît l'avoir favorisée; toutes, à l'exception du phosphate de soude,

Digitized by Google

ont donné des résultats différents pour chacun des pieds sur lesquels on les a placés. (Voir à cet égard le dessin graphique.)

Si l'on cherche à apprécier l'influence sur la maladie des acides que renferment les substances employées, on trouve les résultats suivants :

Pour l'acide nitrique, les rapports des tubercules malades aux tubercules sains ont été de : 0,428, 0,409, 0,423, 0,226, 0,150, 0,346, 0,210.

Ils ont été :

Pour l'acide carbonique de : 0,403, 0,643, 0,291, 0,441, 0,285, 0,214,

Pour l'acide chlorhydrique de : 0,543, 0,511.

Pour l'acide sulfurique de : 0,392, 0,113, 0,375, 0,193, 0,500, 0,143, 0,295, 0,095.

Pour l'acide phosphorique de : 0,300, 0,300, 0,241, 0,157, 0,222, 0,281.

Si l'on ne considère que les bases, on trouve que :

Pour la potasse, les rapports sont : 0,428; 0,241, 0,157, 0,500, 0,143, 0,285, 0,214.

Que pour la soude, ils sont : 0,543, 0,511, 0,392, 0,113, 0,300, 0,300, 0,291, 0,440, 0,409, 0,423.

Que pour l'ammoniaque, ils sont : 0,403, 0,643, 0,375, 0,193, 0,226, 0,150.

Que pour la chaux, ils sont : 0,346, 0,210, 0,222, 0,281, 0,295, 0,095.

Pour résumer d'un seul mot l'action des substances dont nous nous sommes servis, disons qu'elles ont été sans influence sur l'intensité de la maladie, et qu'il en a été de même des acides et des bases qui les composent.

La maladie, comme on le voit par les chiffres que

Digitized by Google

nous citons plus haut, n'a pas eu pour tous les pieds la même intensité.

L'observation nous ayant appris que la maladie apparaît d'abord sur les feuilles et sur les tiges de la pomme de terre et se communique ensuite aux tubercules, il était naturel de se demander si le système aérien de la plante ne contribuait en rien au développement de la maladie.

Nous avons examiné cette question à deux points de vue : premièrement, d'après le nombre de tiges développées; secondement, d'après le poids même de ces tiges. Lors de la récolte, nous avons compté et pesé exactement les tiges produites par chaque pied, et nous avons eu les résultats que renferment les tableaux suivants :

PREMIÈRE SÉRIE D'EXPÉRIENCES, TUBERCULES TRAITÉS :

Nos D'ORDRE des expériences.	NOMBRE de tiges obtenues.	RAPPORT du nombre de tubercules malades AU NOMBRE de tiges.	RAPPORT du nombre total de tubercules AU NOMBRE de tiges.	Nos D'ORDRE des expériences.	NOMBRE de tiges obtenues.	RAPPORT du nombre de tubercules malades AU NOMBRE de tiges.	RAPPORT du nombre total de tubercules AU NOMBRE de tiges.
1	2	1,50	3,50	16	12	0,91	2,16
2	0	»	»	17	7	1,00	4,14
3	9	3	7,44	18	5	0,60	3,80
4	12	3,91	6,08	19	12	1,00	4,41
5	7	3,57	6,57	20	9	1,00	6,66
6	5	4,40	8,60	21	8	1,25	2,50
7	5	4,00	10,20	22	5	1,60	11,20
8	7	0,85	7,57	23	6	1,00	3,50
9	4	1,50	5,50	24	7	0,85	4,00
10	7	0,85	5,57	25	7	1,28	3,71
11	8	1,12	3,75	26	12	0,66	3,16
12	7	0,85	2,85	27	5	1,60	7,20
13	12	1,16	4,00	28	7	1,28	3,55
14	7	1,57	3,57	29	8	1,62	5,50
15	6	1,50	3,66	30	3	1,33	14,00

Digitized by Google

DEUXIÈME SÉRIE D'EXPÉRIENCES, TUBERCULES NON TRAITÉS :

Nos D'ORDRE des expériences.	NOMBRE de tiges obtenues.	RAPPORT du nombre de tubercules malades AU NOMBRE de tiges.	RAPPORT du nombre total de tubercules AU NOMBRE de tiges.	Nos D'ORDRE des expériences.	NOMBRE de tiges obtenues.	RAPPORT du nombre de tubercules malades AU NOMBRE de tiges.	RAPPORT du nombre total de tubercules AU NOMBRE de tiges.
1	4	4,00	8,50	16	6	1,66	5,66
2	9	1,22	7,33	17	13	1,30	2,61
3	6	4,33	10,00	18	7	1,00	4,59
4	6	1,16	5,33	19	6	2,16	6,83
5	4	2,25	7,00	20	5	0,80	3,00
6	6	2,83	3,83	21	5	0,60	3,40
7	5	1,60	3,40	22	5	2,00	4,40
8	4	2,50	6,25	23	3	1,66	4,00
9	6	1,16	7,00	24	9	1,77	4,11
10	9	2,00	8,00	25	5	2,20	3,60
11	7	0,28	2,14	26	8	2,25	4,62
12	10	1,20	3,80	27	8	2,00	2,50
13	7	2,42	3,85	28	7	2,00	4,42
14	5	4,40	8,60	29	6	0,66	2,66
15	4	2,50	4,75	30	5	1,00	4,60

Nous avons, comme pour les tableaux précédents, représenté graphiquement ces rapports; nous avons eu les courbes nos 3, 4, 7, 8. Les courbes 3 et 7 nous indiquent le nombre de tubercules malades par tige développée, les courbes 4 et 8 le nombre total des tubercules produits par chaque tige; il y a entre ces deux courbes des différences que nous connaissons déjà, car les courbes 1 et 5 nous ont donné les rapports des tubercules malades au nombre total des tubercules produits.

Si dans les courbes 3 et 7 nous faisons abstraction, pour la courbe 3, des expériences 3, 4, 5, 6, 7, et pour la courbe 7, des expériences 1, 3, 14, nous avons presque des lignes droites, c'est-à-dire que la maladie a attaqué un nombre de tubercules presque

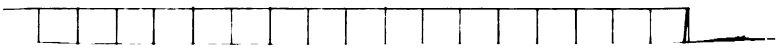
Digitized by Google

UNIV. OF MICH.

Digitized by Google

ie d'expériences.

N° 4.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

toujours en rapport constant avec le nombre de tiges développées. Ce fait remarquable ressort d'ailleurs des chiffres qui ont servi à tracer ces courbes. Nous trouvons, en effet, dans ces tableaux que le nombre de tubercules malades par tige développée a été de 24 fois sur 29 entre les rapports de 0,66 et de 1,62 pour les tubercules traités, et de 26 sur 30 entre les rapports de 0,60 et de 2,83 pour les tubercules non traités.

Nous avons aussi cherché si les poids des tiges développées avaient eu de l'influence sur l'intensité de la maladie; pour cette recherche, nous avons ramené les poids obtenus au moment de l'arrachage au poids de la matière sèche, mais seulement pour les tiges dépourvues de feuilles; car la plupart des parties foliacées étant tombées au moment de l'arrachage, il nous a été impossible d'en tenir compte.

Nous avons ensuite divisé le poids total des tiges qui ont crû sur le même pied par le nombre même de ces tiges ; en représentant graphiquement les résultats que nous ont donné ces divisions et qui ne sont autres que le poids moyen des tiges de chaque pied, nous avons eu deux courbes qui n'ont aucune concordance avec celles qui représentent le rapport du nombre des tubercules malades aux tubercules sains, ni avec celles qui représentent le rapport du nombre des tubercules malades par tige développée.

Pour ne pas surcharger de détails ce Mémoire, trop long déjà sans doute, nous nous abstenons de reproduire ici les résultats que nous ont fourni nos recherches sur ce point, et desquels nous ne croyons pouvoir tirer aucune conclusion relativement à la marche de la maladie.

Digitized by Google

Si nous résumons maintenant les résultats auxquels nous conduisent ces recherches, nous arrivons aux conclusions suivantes :

Le nitrate de potasse, le carbonate d'ammoniaque, le chlorhydrate de soude, le sulfate de soude, le sulfate d'ammoniaque, le phosphate de soude, le carbonate de soude, le nitrate de soude, le phosphate de potasse, le nitrate d'ammoniaque, le sulfate de potasse, le carbonate de potasse, le nitrate de chaux, le phosphate de chaux et le sulfate de chaux, ne paraissent, par leur présence dans le sol, ni augmenter, ni diminuer l'intensité de la maladie des pommes de terre.

Si certains engrais aggravent cette maladie, comme le pensent quelques observateurs, ce ne serait donc pas parce qu'ils contiendraient l'une ou l'autre de ces substances.

Le nombre de tubercules attaqués a été à peu près constamment proportionnel au nombre de tiges développées par pied. Ce fait est en accord avec la théorie qui attribue la maladie des pommes de terre à la présence d'un champignon, qui se développe d'abord sur les feuilles et sur les tiges des pommes de terre, et de là se communique ensuite aux tubercules.

Toutefois, l'intensité de la maladie étant en rapport avec le nombre de tiges et nullement en rapport avec leur développement, celles-ci ne semblent point agir comme cause de la maladie, mais seulement en jouant le rôle passif de voie de communication entre l'appareil foliacé et l'appareil souterrain.

D'après plusieurs observations, il faut admettre, en effet, que les causes de la maladie résident ailleurs que dans le développement de l'appareil aérien de la plante. Ainsi, on sait, par exemple, que le change-

Digitized by Google

ment de variété de pomme de terre, de sol, de procédés de culture, de plantation, etc., ont de l'influence sur l'intensité de la maladie.

La conclusion que nous avons formulée plus haut ne peut dès lors être vraie qu'autant que les pommes de terre se trouvent dans les mêmes conditions pour contracter la maladie.

Si, comme tout porte à le croire, ce fait se confirme par de nouvelles recherches, la pratique agricole pourra le mettre à profit pour atténuer les ravages de la maladie des pommes de terre.

Il suffira, par exemple, de choisir des tubercules d'une variété qui possède le moins d'yeux, de pratiquer au besoin l'*ébourgnage* en brassant les tubercules dont les yeux seraient déjà développés, ou bien de détruire par des binages faits à la sortie des tiges de terre une partie même de ces tiges.

Par cette destruction, opérée le plus tôt possible, on peut croire qu'on ne nuira en rien à la production de la pomme de terre, qui n'est pas, comme le prouvent les détails relatés plus haut (*voyez* les courbes nos 4 et 8), proportionnelle au nombre de tiges développées par la plante.

Digitized by Google

NOTE

SUR LA SUBSTITUTION DU FER ROND AU FER PLAT OU AU BOIS,

Pour le cerclage des fûts ou tonneaux et les cuves,

PAR

M. BAILLY, membre de la Société.

Un obstacle bien grand jusqu'à présent à l'emploi du fer pour le cerclage des fûts, c'est le surcroît de dépense qu'il occasionne.

Du jour où l'on pourra cercler en fer, plus solidement et à meilleur marché, les fûts ou tonneaux et les cuves, l'emploi des cercles de fer sera général, et celui des cercles de bois l'exception.

Depuis longtemps je possède un assez grand nombre de fûts, jaugeant depuis trois jusqu'à trente muids, ensemble près de quatre cents muids. On concevra facilement que j'avais, chaque année, de grands frais à supporter pour leur entretien : frais qui ne peuvent pas être estimés à moins de 50 c. par muid.

Un moyen de me soustraire à ces dépenses annuelles, c'était d'employer le fer pour le cerclage de mes fûts. D'après la méthode ordinaire, la dépense me faisait hésiter. Je cherchais un moyen de cerclage en fer qui fût moins coûteux ; et, après bien des tâ-

Digitized by Google

tonnements, je le trouvai. Il y a quinze ans que, pour la première fois, j'employai le fer rond pour cerclage. Mes essais furent heureux, et je constatai à diverses reprises les avantages de la substitution du fer rond au fer plat pour ce genre de travail. Ce n'est cependant qu'en 1847 que je me décidai à employer exclusivement le fer rond; ce fut d'abord sur un fût de trente muids; je fus si content des résultats, que depuis je n'employai que ce fer pour le cerclage de mes fûts et cuves.

Quelques-uns de mes voisins, frappés des avantages que ce genre de cerclage présente, l'ont adopté. De ce nombre est M. Brayer (Enne), du Bourg-Beaudoin, qui avait entrepris de cercler ses fûts en fer plat, et qui, après avoir vu chez moi les bons effets du fer rond, n'usa plus d'autre, et en fut très-satisfait.

Si, après mes premiers essais, je fus si longtemps à adopter définitivement ce genre de cerclage, c'est que la pratique me manquait, et que je ne pouvais compter sur le concours des tonneliers, dont l'état se trouve perdu par l'adoption de ce procédé, leur bénéfice venant des cercles en bois qu'ils fournissent en général.

Moyens divers d'emploi.

Le fer que j'emploie a depuis deux lignes jusqu'à cinq lignes de diamètre.

1° Je faisais d'abord souder mes cercles, mais les soudures manquaient souvent : le fer n'était pas as-

Digitized by Google

NOTE

SUR LA SUBSTITUTION DU FER ROND AU FER PLAT OU AU BOIS,

Pour le cerclage des fûts ou tonneaux et les cuves,

PAR

H. BAILLY, membre de la Société.

Un obstacle bien grand jusqu'à présent à l'emploi du fer pour le cerclage des fûts, c'est le surcroît de dépense qu'il occasionne.

Du jour où l'on pourra cercler en fer, plus solidement et à meilleur marché, les fûts ou tonneaux et les cuves, l'emploi des cercles de fer sera général, et celui des cercles de bois l'exception.

Depuis longtemps je possède un assez grand nombre de fûts, jaugeant depuis trois jusqu'à trente muids, ensemble près de quatre cents muids. On concevra facilement que j'avais, chaque année, de grands frais à supporter pour leur entretien : frais qui ne peuvent pas être estimés à moins de 50 c. par muid.

Un moyen de me soustraire à ces dépenses annuelles, c'était d'employer le fer pour le cerclage de mes fûts. D'après la méthode ordinaire, la dépense me faisait hésiter. Je cherchais un moyen de cerclage en fer qui fût moins coûteux ; et, après bien des tâ-

Digitized by Google

tonnements, je le trouvai. Il y a quinze ans que, pour la première fois, j'employai le fer rond pour cerclage. Mes essais furent heureux, et je constatai à diverses reprises les avantages de la substitution du fer rond au fer plat pour ce genre de travail. Ce n'est cependant qu'en 1847 que je me décidai à employer exclusivement le fer rond; ce fut d'abord sur un fût de trente muids; je fus si content des résultats, que depuis je n'employai que ce fer pour le cerclage de mes fûts et cuves.

Quelques-uns de mes voisins, frappés des avantages que ce genre de cerclage présente, l'ont adopté. De ce nombre est M. Brayer (Enne), du Bourg-Beaudoin, qui avait entrepris de cercler ses fûts en fer plat, et qui, après avoir vu chez moi les bons effets du fer rond, n'usa plus d'autre, et en fut très-satisfait.

Si, après mes premiers essais, je fus si longtemps à adopter définitivement ce genre de cerclage, c'est que la pratique me manquait, et que je ne pouvais compter sur le concours des tonneliers, dont l'état se trouve perdu par l'adoption de ce procédé, leur bénéfice venant des cercles en bois qu'ils fournissent en général.

Moyens divers d'emploi.

Le fer que j'emploie a depuis deux lignes jusqu'à cinq lignes de diamètre.

1° Je faisais d'abord souder mes cercles, mais les soudures manquaient souvent : le fer n'était pas as-

Digitized by Google

sez épais pour permettre de le souder à garantie. Ainsi je dus abandonner ce moyen.

2° Je fis faire des yeux soudés au bout des barres de fer, et ces barres arrondies sur les fûts, au moyen d'une corde, je passai quatre à cinq brasses de fil de fer mince, détrempé, semblable à celui qu'emploient les jardiniers pour les treillages, dans les yeux des barres de fer, cintrées comme il vient d'être dit, et, après avoir bien arrêté ce fil, je pus sans crainte chasser les cercles : jamais le petit fil de fer ne manqua. Ce moyen est très-bon.

3° Je fis faire des crochets au bout des barres de fer, l'un d'un sens, l'autre de l'autre; et, les ayant bien arrondies sur le fût au moyen d'une corde, je crochais les deux bouts l'un à l'autre, et je mettais en place. J'avais eu soin de faire faire les crochets plus forts que les barres : pour cela, on y ajoutait un peu de fer, afin qu'ils ne s'ouvrissent pas. Ce moyen est bon, mais il faut prendre ses mesures bien justes.

4° Je fis faire, comme au deuxième moyen, des yeux soudés au bout des barres de fer; avec du fer d'un numéro plus fort, je fis faire des crochets en forme d'un S, que je passai dans les yeux des cercles bien arrondis sur la futaille, toujours au moyen d'une corde, et puis je plaçai mes cercles. J'avais eu soin de faire faire une série de crochets qui ne me revenaient pas cher : j'employais du fil de fer un peu plus gros, et le travail consistait à faire chauffer le fer et rabattre le bout pour former les crochets. Ce moyen m'a paru facile et je l'ai adopté définitivement.

Comme le deuxième moyen, le quatrième a l'avan-

Digitized by Google

tage de ne pas forcer à prendre des mesures justes. Le deuxième permet d'allonger ou de raccourcir le cercle avec le petit fil de fer qui sert à le lier ; le quatrième moyen permet aussi d'allonger ou de raccourcir le cercle par des crochets plus ou moins longs.

Avantages pécuniaires que présente l'emploi du fer rond.

Pour cercler un fût de douze muids, il faut au moins 75 kilog. de fer plat, à 50 c. : 37 fr. 50 c. (je ne parlerai de la façon pour aucun procédé, tous demandant à peu près la même main-d'œuvre) ; pour cercler ce même fût en cercles de bois, il faut trois meules de cercles à 8 fr. : 24 fr. ; pour le cercler en fer rond, il faut huit cercles et les crochets qui pèseront 25 kilog., à 40 c. : 10 fr.

Ainsi, sans compter la main-d'œuvre dans aucun mode, un fût de douze muids ou trente-six hectolitres coûtera :

En fer plat.....	37 fr. 50 c.
En bois.....	24 »
En fer rond.....	10 »

Comme on le voit, l'avantage, au point de vue de la dépense, est pour le fer rond ; mais ce n'est là qu'un des motifs de la préférence à donner à ce fer sur les autres moyens de cerclage.

Le fer rond ne couvre pas le fût. Le laissant presque nu, il permet de voir les défauts des douves et d'y remédier : ce qui n'a pas lieu avec les autres cercles.

Digitized by Google

sez épais pour permettre de le souder à garantie. Ainsi je dus abandonner ce moyen.

2° Je fis faire des yeux soudés au bout des barres de fer, et ces barres arrondies sur les fûts, au moyen d'une corde, je passai quatre à cinq brasses de fil de fer mince, détrempé, semblable à celui qu'emploient les jardiniers pour les treillages, dans les yeux des barres de fer, cintrées comme il vient d'être dit, et, après avoir bien arrêté ce fil, je pus sans crainte chasser les cercles : jamais le petit fil de fer ne manqua. Ce moyen est très-bon.

3° Je fis faire des crochets au bout des barres de fer, l'un d'un sens, l'autre de l'autre; et, les ayant bien arrondies sur le fût au moyen d'une corde, je crochais les deux bouts l'un à l'autre, et je mettais en place. J'avais eu soin de faire faire les crochets plus forts que les barres : pour cela, on y ajoutait un peu de fer, afin qu'ils ne s'ouvrissent pas. Ce moyen est bon, mais il faut prendre ses mesures bien justes.

4° Je fis faire, comme au deuxième moyen, des yeux soudés au bout des barres de fer; avec du fer d'un numéro plus fort, je fis faire des crochets en forme d'un S, que je passai dans les yeux des cercles bien arrondis sur la futaille, toujours au moyen d'une corde, et puis je plaçai mes cercles. J'avais eu soin de faire faire une série de crochets qui ne me revenaient pas cher : j'employais du fil de fer un peu plus gros, et le travail consistait à faire chauffer le fer et rabattre le bout pour former les crochets. Ce moyen m'a paru facile et je l'ai adopté définitivement.

Comme le deuxième moyen, le quatrième a l'avan-

Digitized by Google

tage de ne pas forcer à prendre des mesures justes. Le deuxième permet d'allonger ou de raccourcir le cercle avec le petit fil de fer qui sert à le lier ; le quatrième moyen permet aussi d'allonger ou de raccourcir le cercle par des crochets plus ou moins longs.

Avantages pécuniaires que présente l'emploi du fer rond.

Pour cercler un fût de douze muids, il faut au moins 75 kilog. de fer plat, à 50 c. : 37 fr. 50 c. (je ne parlerai de la façon pour aucun procédé, tous demandant à peu près la même main-d'œuvre) ; pour cercler ce même fût en cercles de bois, il faut trois meules de cercles à 8 fr. : 24 fr. ; pour le cercler en fer rond, il faut huit cercles et les crochets qui pèseront 25 kilog., à 40 c. : 10 fr.

Ainsi, sans compter la main-d'œuvre dans aucun mode, un fût de douze muids ou trente-six hectolitres coûtera :

En fer plat.....	37 fr. 50 c.
En bois.....	24 »
En fer rond.....	10 »

Comme on le voit, l'avantage, au point de vue de la dépense, est pour le fer rond ; mais ce n'est là qu'un des motifs de la préférence à donner à ce fer sur les autres moyens de cerclage.

Le fer rond ne couvre pas le fût. Le laissant presque nu, il permet de voir les défauts des douves et d'y remédier : ce qui n'a pas lieu avec les autres cercles.

Digitized by Google

Le fer plat étant moins massé, donne plus de prise aux agents destructeurs, à la rouille, et tout en coûtant plus cher, il est moins solide.

Quant au cerclage en bois, nous savons que, dans la plupart des caves, il ne dure que deux ou trois ans; et que, couvrant presque entièrement les fûts, il les soustrait aux investigations, et ne permet quelquefois de voir le mal que lorsque les cercles sont rompus et le contenu perdu.

Tout concourt donc à faire adopter le cerclage en fer rond.

Digitized by Google

JULES DE BLOSSEVILLE.

A Messieurs les membres de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure.

MESSIEURS ET HONORABLES CONFRÈRES,

C'est une dette de cœur que je viens acquitter. Vivement ému, comme toute ma famille, de votre généreux appel pour sauver de l'oubli la mémoire de mon frère, je m'étais cependant permis bien peu d'illusions sur le succès de ce concours. Je n'aurais pas été moins surpris qu'heureux de lui devoir une notice complète sur la vie et les œuvres de Jules de Blosseville. Il me fallait comprendre à regret combien il serait difficile, je ne voulais pas me dire impossible, de sortir de quelques généralités banales, bientôt épuisées, pour écrire avec l'authenticité nécessaire un Mémoire académique dont les matériaux n'étaient nulle part réunis.

La carrière si prématurément arrêtée du comman-

Digitized by Google

dant de la *Lilloise* offrait sans doute des travaux déjà nombreux et variés, mais modestement accomplis dans les rangs les moins élevés de la marine; des études remarquées, des projets bien conçus et divers, mais épars et incomplets; des promesses d'avenir garanties par d'imposantes cautions, mais douloureusement interceptées; une catastrophe enfin entourée de quelque éclat, et de grandes et touchantes sympathies, mais soudaine, et presque au premier pas.

L'événement du concours n'a que trop justifié une crainte instinctive. Par un premier mouvement qu'explique un juste sentiment de reconnaissance envers vous et de piété fraternelle, j'ai pris l'engagement un peu téméraire de tenter un travail que seul peut-être je pouvais achever, si la force ne me manquait pas.

Mais je ne m'étais pas donné le temps de réfléchir combien j'allais être exposé à pécher à mon tour par des défauts contraires. Me serait-il donné de m'arrêter à propos dans une convenable sobriété de détails? Aurais-je le courage de sacrifier quelques souvenirs précieux pour moi, insignifiants, sans doute, ou même puérils, pour des lecteurs indifférents? Un entraînement bien naturel à reconnaître des marques multipliées d'intérêt ne me condamnerait-il pas presque malgré moi à étendre hors de mesure les dernières pages d'une pénible relation? Saurais-je au moins rester assez maître de mes récits trop intimes pour faire pardonner quelquefois au frère la prolixité de l'écrivain? Ces questions difficiles, je me les adressais après l'heure; elles ne m'ont pas laissé sans trouble.

Mais, soyez-en bien persuadés, si j'ai failli par les défauts que ma conscience me signale, je n'ai pas eu

Digitized by Google

la compensation de me complaire dans mon œuvre. Ce travail de véritable mosaïque ne m'a inspiré aucun amour-propre d'auteur. J'ai su comprendre combien je devais m'effacer pour laisser parler le plus souvent celui que je regrette comme le premier jour où il a fallu m'avouer enfin qu'une dernière espérance ne m'était plus permise. Dans ces pages où il est présent à chaque mot, j'ai rencontré, croyez-le, plus d'amers souvenirs que de pensées consolantes.

Je n'ai dû qu'au sentiment du devoir envers vous, comme envers lui, de persévérer jusqu'à la fin.

Agréez, je vous prie, Messieurs et honorables confrères, cet humble tribut de mon éternelle gratitude.

E. DE BLOSSEVILLE.

Jules-Alphonse-René PORET DE BLOSSEVILLE est né à Rouen, le 29 juillet 1802, d'une famille parlementaire. Son père avait servi dans la cavalerie; plusieurs de ses parents, et notamment son oncle, s'étaient distingués dans la marine. Du côté de sa mère, née à Saint-Domingue, dans les temps les plus prospères de cette reine des Antilles, il appartenait à toutes les traditions de nos colonies. Il tenait aussi d'elle une affinité assez bien établie, à Jean Ango, ce Médicis de Dieppe, qui faisait le commerce avec des flottes, prêtait des vaisseaux à François Ier, son hôte, équipait une escadre pour faire la guerre au roi de Portugal,

Digitized by Google

et recevait les envoyés de ce monarque dans son manoir de Varangeville pour traiter de la paix. Grandeurs presque fabuleuses bien cruellement expiées par l'adversité de ses dernières années!

On vivait en 1802 dans toutes les trompeuses espérances de l'expédition du général Leclerc. L'aïeul maternel de Jules de Blosseville revoyait son habitation de la plaine de Lartibonite moins dévastée que beaucoup d'autres, parce que Toussaint-Louverture en avait fait sa maison de plaisance. Mais l'esprit le plus enclin aux illusions ne pouvait se dissimuler que relever Saint-Domingue de ses ruines devrait être l'œuvre patiente d'une génération tout entière. Marine et colonies! c'est la plus naturelle des alliances. Par les sentiments comme par les intérêts de tous ses parents, l'enfant qui venait de naître était voué à la mer; destinée acceptée pour lui comme une sorte de nécessité.

Ses premières années furent douces et faciles dans la vie de famille. Gai, vif, épanoui, spirituel, un peu turbulent, tout annonçait en Jules de Blosseville un insouciant écolier. Un seul jour de la vie de collége, et ce naturel heureux disparut sans retour. Pas un jeu, pas un sourire dans l'enceinte du lycée de Rouen. Se plaignant peu, parce qu'il était déjà dur envers lui-même, méditant sans cesse des projets de fuite que la pensée de sa mère arrêtait seule, il se promenait à grands pas pendant des récréations entières, presque toujours avec Armand Carrel, son ami de prédilection, et son voisin de choix pour les heures de travail. Ces deux inséparables n'étaient troublés dans leurs rêves que par leur très-dissemblable protégé, Alexandre de Chièvres, le plus étourdi des

Digitized by Google

lycéens, qui venait souvent chercher auprès d'eux un asile assuré dans le mauvais succès de ses espiègleries, destiné comme eux à disparaître jeune, par une fin funeste, le premier des trois, moins connu, non moins digne de l'être.

Rien cependant, au lycée de Rouen, ne devait justifier cette antipathie, le mot est trop faible, cette aversion de Jules de Blosseville pour la vie de collége. Il y comptait des amis qu'il a conservés, et toujours revus avec joie. Il avait pour plusieurs de ses maîtres une affection bien sentie et partagée. L'étude lui coûtait peu et lui offrait même l'encouragement de quelques succès, quoiqu'il eut franchi quatre classes en deux années pour se tenir prêt aux examens de la marine.

Voici un programme de vacances qu'il s'était imposé volontairement. C'était alors un écolier de treize ans à peine. Dans la même lettre, il annonçait le sacrifice de ses chères promenades à l'école de natation pour donner plus de temps à ses leçons de langue anglaise :

« Je vais faire mon plan de travail : ceci n'est qu'un aperçu. Lever à cinq heures pour aller nager dans l'étang. Mathématiques et dessin, peut-être un peu de lavis, si mon père en a le temps. Après le déjeuner, une demi-heure de jeu tout au plus ; puis du latin, si mon père le veut, et de l'anglais. Encore de la natation. Après dîner une heure de liberté ; mathématiques et séance à la bibliothèque. Voilà mes heures toutes remplies. Je trouverai bien encore un peu de temps pour lire des Vies de Marins, pour empailler des oiseaux, pour la chasse aux insectes, pour quelques promenades à Saint-Amand. »

Digitized by Google

Et ce n'était pas là une résolution téméraire ; c'était une règle librement consentie, très-peu violée. Comment avec cette fermeté précoce et ce goût du travail, ne pas mieux supporter les petites misères de la vie de collége? Mais il y avait sur ce point un sentiment inné de répulsion à l'épreuve de tout raisonnement.

Longtemps après, portant déjà la double épaulette, et très-économe de son temps, Jules de Blosseville faisait un détour pour ne pas revoir les murs du collége. Père de famille, aucune considération ne l'eût fait consentir à livrer ses enfants à l'éducation publique. Très-tolérant pour toute autre question discutable, sur ce point seul il restait inflexible.

Mais la liberté, quelle liberté ! se faisait impatiemment attendre. Chaque jour de congé les deux collégiens revenaient plus tristes et plus sombres : Armand Carrel, parce que le colonel Oudinot n'avait pas voulu violer tous les réglements pour l'admettre avant l'âge comme engagé volontaire dans son beau régiment de hussards ; Jules de Blosseville, parce que sa famille ne le rappelait point encore pour une séparation dont son cœur comprenait cependant toutes les angoisses.

La restauration de la marine française se poursuivait lentement, quoique le retour des Bourbons eut rendu les mers au pavillon français. Les anciens vaisseaux-écoles ne recevaient plus d'élèves. L'école d'Angoulême ne s'ouvrait pas encore ; près de trois cents demandes avaient été formées, et soixante seulement pouvaient être accueillies. Les listes étaient prêtes ; elles comprenaient surtout des fils et des neveux d'officiers ou d'administrateurs de l'armée na-

Digitized by Google

vale. Pendant ces délais, plusieurs des nouveaux élèves avaient dépassé la limite d'âge; une décision royale les admit comme volontaires sans solde, avec des époques déterminées pour les examens. Jules de Blosseville était de ce nombre.

Le 1er janvier 1818, il reçut enfin l'ordre d'aller s'embarquer à Rochefort sur le brick le *Railleur*. Il partit résolûment. Aux yeux de tous, il courait à une irrésistible vocation. Pour sa sœur et pour son frère, seuls dépositaires de son pénible secret, il accomplissait avec courage la destinée qui lui était faite, mais il ne s'en dissimulait aucun des plus funestes hasards.

« Quel état affreux, écrivait-il neuf mois avant d'entrer dans la marine; toujours exposé aux fatigues, aux dangers, sans compter jamais sur le lendemain! Un marin, s'il n'a pas à combattre un ennemi, sait-il si les flots se bouleversant tout à coup ne vont pas l'engloutir? Quand il n'a pas les hommes à combattre, il faut qu'il lutte contre les éléments. S'il meurt, sa mort est toujours cruelle. Celle qu'il doit souhaiter, c'est celle qu'il recevrait de la main d'un ennemi, car quelle fin affreuse que celle d'un noyé! On ne peut y penser sans frémir. Si l'on aborde à terre, peut-on savoir si ce n'est pas encore un malheur, et s'il n'eût pas été plus heureux d'être englouti? »

Pouvait-on entrer dans la marine avec moins d'illusions, avec un courage plus raisonné?

Le *Railleur*, commandé par M. de Russel de Bedford, avait pour destination Cayenne et la Martinique. Cette campagne de sept mois seulement familiarisa Jules de Blosseville avec le métier de la mer, et dis-

Digitized by Google

sipa sans retour tous ses tristes pressentiments. Particulièrement recommandé par son oncle, à M. Nonay, enseigne de vaisseau, il avait trouvé dans cet officier qui s'est fait un nom si honorable, un guide sûr et expérimenté, dont l'inépuisable bienveillance lui épargna toutes les premières tribulations ; un ami dont il écouta en toute circonstance les utiles conseils, et qui exerça toujours sur son esprit la plus heureuse autorité.

Passant ensuite près de trois mois sur la gabare la *Loire*, où il reçut sa nomination d'élève de seconde classe ; trois autres mois sur le brick la *Créole*, en station à Brest ; douze jours seulement de Brest à Lorient sur la gabare l'*Etna*, Jules de Blosseville fut embarqué le 3 juillet 1819 sur la frégate la *Duchesse-de-Berri*, qui mit à la voile à la fin d'août pour le Brésil, la rivière de la Plata et les Antilles, sous le commandement du capitaine Drouault.

Cette campagne le naturalisa tout à fait marin, et ce fut avec un vif regret qu'il lui fallut quitter un grand bâtiment où il était heureux et à bonne école, pour se voir embarqué de nouveau sur le brick le *Railleur*, où il ne retrouvait aucun des compagnons de son premier voyage. Ce brick, commandé par M. Arnous des Saulsayes, appartenait à la station des Antilles, et était alors en rade du Fort-Royal de la Martinique. L'année était meurtrière ; plusieurs élèves périrent. La fièvre jaune sévissait surtout sur un négrier capturé qu'on ne voulait pas laisser communiquer avec la terre. Chaque matin le jeune élève de la marine avait pour mission de faire compter en sa présence les victimes de la nuit, et de passer en revue les survivants pour épargner à la colonie toutes les

Digitized by Google

fraudes trop possibles et tous leurs dangers. Cet affreux spectacle tant de fois répété lui laissa une impression profonde; mais sa vocation était devenue inébranlable.

Le 16 octobre 1820, le *Railleur* rencontra, près des Bermudes, un brick de 200 tonneaux, portant pavillon indépendant; c'était un négrier espagnol. Après avoir débarqué ses esclaves à la Havane, ce bâtiment devait rapporter à la Corogne une riche cargaison. Mais, le 23 août, il avait été capturé par un corsaire parti des Etats-Unis avec de faux papiers. Peu de jours après cette funeste rencontre, l'équipage, allégé de sa cargaison, et excité par l'exemple de sa facile défaite, s'était soulevé contre son capitaine, et depuis cette révolte, il cherchait le corsaire américain pour pirater de conserve avec lui; mais la persistance de sa mauvaise étoile le jeta dans les eaux d'un bâtiment de la croisière française, et bientôt les journaux des Antilles annoncèrent l'arrivée de la prise le *San-Francisco* conduite à la Martinique sous le commandement de deux élèves de la marine, détachés du *Railleur*, MM. Bouet et de Blosseville.

Dans cette campagne qui dura une année encore, Jules de Blosseville fit connaissance avec Terre-Neuve, Halifax, la Nouvelle-Ecosse, Cumana, la Marguerite, Saint-Thomas, et surtout avec la Guadeloupe, berceau de son aïeul maternel. Mais Saint-Domingue, qu'il désirait voir comme une seconde patrie, resta toujours pour lui une terre impénétrable. Le *Railleur* rentra à Brest le 14 septembre 1821. Le 1er octobre de l'année précé-

Digitized by Google

sez épais pour permettre de le souder à garantie. Ainsi je dus abandonner ce moyen.

2° Je fis faire des yeux soudés au bout des barres de fer, et ces barres arrondies sur les fûts, au moyen d'une corde, je passai quatre à cinq brasses de fil de fer mince, détrempé, semblable à celui qu'emploient les jardiniers pour les treillages, dans les yeux des barres de fer, cintrées comme il vient d'être dit, et, après avoir bien arrêté ce fil, je pus sans crainte chasser les cercles : jamais le petit fil de fer ne manqua. Ce moyen est très-bon.

3° Je fis faire des crochets au bout des barres de fer, l'un d'un sens, l'autre de l'autre; et, les ayant bien arrondies sur le fût au moyen d'une corde, je crochais les deux bouts l'un à l'autre, et je mettais en place. J'avais eu soin de faire faire les crochets plus forts que les barres : pour cela, on y ajoutait un peu de fer, afin qu'ils ne s'ouvrissent pas. Ce moyen est bon, mais il faut prendre ses mesures bien justes.

4° Je fis faire, comme au deuxième moyen, des yeux soudés au bout des barres de fer ; avec du fer d'un numéro plus fort, je fis faire des crochets en forme d'un S, que je passai dans les yeux des cercles bien arrondis sur la futaille, toujours au moyen d'une corde, et puis je plaçai mes cercles. J'avais eu soin de faire faire une série de crochets qui ne me revenaient pas cher : j'employais du fil de fer un peu plus gros, et le travail consistait à faire chauffer le fer et rabattre le bout pour former les crochets. Ce moyen m'a paru facile et je l'ai adopté définitivement.

Comme le deuxième moyen, le quatrième a l'avan-

Digitized by Google

tage de ne pas forcer à prendre des mesures justes. Le deuxième permet d'allonger ou de raccourcir le cercle avec le petit fil de fer qui sert à le lier ; le quatrième moyen permet aussi d'allonger ou de raccourcir le cercle par des crochets plus ou moins longs.

Avantages pécuniaires que présente l'emploi du fer rond.

Pour cercler un fût de douze muids, il faut au moins 75 kilog. de fer plat, à 50 c. : 37 fr. 50 c. (je ne parlerai de la façon pour aucun procédé, tous demandant à peu près la même main-d'œuvre) ; pour cercler ce même fût en cercles de bois, il faut trois meules de cercles à 8 fr. : 24 fr. ; pour le cercler en fer rond, il faut huit cercles et les crochets qui pèseront 25 kilog., à 40 c. : 10 fr.

Ainsi, sans compter la main-d'œuvre dans aucun mode, un fût de douze muids ou trente-six hectolitres coûtera :

En fer plat.....	37 fr. 50 c.
En bois.....	24 »
En fer rond.....	10 »

Comme on le voit, l'avantage, au point de vue de la dépense, est pour le fer rond ; mais ce n'est là qu'un des motifs de la préférence à donner à ce fer sur les autres moyens de cerclage.

Le fer rond ne couvre pas le fût. Le laissant presque nu, il permet de voir les défauts des douves et d'y remédier : ce qui n'a pas lieu avec les autres cercles.

Digitized by Google

Le fer plat étant moins massé, donne plus de prise aux agents destructeurs, à la rouille, et tout en coûtant plus cher, il est moins solide.

Quant au cerclage en bois, nous savons que, dans la plupart des caves, il ne dure que deux ou trois ans ; et que, couvrant presque entièrement les fûts, il les soustrait aux investigations, et ne permet quelquefois de voir le mal que lorsque les cercles sont rompus et le contenu perdu.

Tout concourt donc à faire adopter le cerclage en fer rond.

Digitized by Google

JULES DE BLOSSEVILLE.

A Messieurs les membres de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure.

MESSIEURS ET HONORABLES CONFRÈRES,

C'est une dette de cœur que je viens acquitter. Vivement ému, comme toute ma famille, de votre généreux appel pour sauver de l'oubli la mémoire de mon frère, je m'étais cependant permis bien peu d'illusions sur le succès de ce concours. Je n'aurais pas été moins surpris qu'heureux de lui devoir une notice complète sur la vie et les œuvres de Jules de Blosseville. Il me fallait comprendre à regret combien il serait difficile, je ne voulais pas me dire impossible, de sortir de quelques généralités banales, bientôt épuisées, pour écrire avec l'authenticité nécessaire un Mémoire académique dont les matériaux n'étaient nulle part réunis.

La carrière si prématurément arrêtée du comman-

Digitized by Google

dant de la *Lilloise* offrait sans doute des travaux déjà nombreux et variés, mais modestement accomplis dans les rangs les moins élevés de la marine; des études remarquées, des projets bien conçus et divers, mais épars et incomplets; des promesses d'avenir garanties par d'imposantes cautions, mais douloureusement interceptées; une catastrophe enfin entourée de quelque éclat, et de grandes et touchantes sympathies, mais soudaine, et presque au premier pas.

L'événement du concours n'a que trop justifié une crainte instinctive. Par un premier mouvement qu'explique un juste sentiment de reconnaissance envers vous et de piété fraternelle, j'ai pris l'engagement un peu téméraire de tenter un travail que seul peut-être je pouvais achever, si la force ne me manquait pas.

Mais je ne m'étais pas donné le temps de réfléchir combien j'allais être exposé à pécher à mon tour par des défauts contraires. Me serait-il donné de m'arrêter à propos dans une convenable sobriété de détails? Aurais-je le courage de sacrifier quelques souvenirs précieux pour moi, insignifiants, sans doute, ou même puérils, pour des lecteurs indifférents? Un entraînement bien naturel à reconnaître des marques multipliées d'intérêt ne me condamnerait-il pas presque malgré moi à étendre hors de mesure les dernières pages d'une pénible relation? Saurais-je au moins rester assez maître de mes récits trop intimes pour faire pardonner quelquefois au frère la prolixité de l'écrivain? Ces questions difficiles, je me les adressais après l'heure; elles ne m'ont pas laissé sans trouble.

Mais, soyez-en bien persuadés, si j'ai failli par les défauts que ma conscience me signale, je n'ai pas eu

Digitized by Google

la compensation de me complaire dans mon œuvre. Ce travail de véritable mosaïque ne m'a inspiré aucun amour-propre d'auteur. J'ai su comprendre combien je devais m'effacer pour laisser parler le plus souvent celui que je regrette comme le premier jour où il a fallu m'avouer enfin qu'une dernière espérance ne m'était plus permise. Dans ces pages où il est présent à chaque mot, j'ai rencontré, croyez-le, plus d'amers souvenirs que de pensées consolantes.

Je n'ai dû qu'au sentiment du devoir envers vous, comme envers lui, de persévérer jusqu'à la fin.

Agréez, je vous prie, Messieurs et honorables confrères, cet humble tribut de mon éternelle gratitude.

E. DE BLOSSEVILLE.

Jules-Alphonse-René PORET DE BLOSSEVILLE est né à Rouen, le 29 juillet 1802, d'une famille parlementaire. Son père avait servi dans la cavalerie; plusieurs de ses parents, et notamment son oncle, s'étaient distingués dans la marine. Du côté de sa mère, née à Saint-Domingue, dans les temps les plus prospères de cette reine des Antilles, il appartenait à toutes les traditions de nos colonies. Il tenait aussi d'elle une affinité assez bien établie, à Jean Ango, ce Médicis de Dieppe, qui faisait le commerce avec des flottes, prêtait des vaisseaux à François Ier, son hôte, équipait une escadre pour faire la guerre au roi de Portugal,

Digitized by Google

et recevait les envoyés de ce monarque dans son manoir de Varangeville pour traiter de la paix. Grandeurs presque fabuleuses bien cruellement expiées par l'adversité de ses dernières années!

On vivait en 1802 dans toutes les trompeuses espérances de l'expédition du général Leclerc. L'aïeul maternel de Jules de Blosseville revoyait son habitation de la plaine de Lartibonite moins dévastée que beaucoup d'autres, parce que Toussaint-Louverture en avait fait sa maison de plaisance. Mais l'esprit le plus enclin aux illusions ne pouvait se dissimuler que relever Saint-Domingue de ses ruines devrait être l'œuvre patiente d'une génération tout entière. Marine et colonies! c'est la plus naturelle des alliances. Par les sentiments comme par les intérêts de tous ses parents, l'enfant qui venait de naître était voué à la mer; destinée acceptée pour lui comme une sorte de nécessité.

Ses premières années furent douces et faciles dans la vie de famille. Gai, vif, épanoui, spirituel, un peu turbulent, tout annonçait en Jules de Blosseville un insouciant écolier. Un seul jour de la vie de collége, et ce naturel heureux disparut sans retour. Pas un jeu, pas un sourire dans l'enceinte du lycée de Rouen. Se plaignant peu, parce qu'il était déjà dur envers lui-même, méditant sans cesse des projets de fuite que la pensée de sa mère arrêtait seule, il se promenait à grands pas pendant des récréations entières, presque toujours avec Armand Carrel, son ami de prédilection, et son voisin de choix pour les heures de travail. Ces deux inséparables n'étaient troublés dans leurs rêves que par leur très-dissemblable protégé, Alexandre de Chièvres, le plus étourdi des

Digitized by Google

lycéens, qui venait souvent chercher auprès d'eux un asile assuré dans le mauvais succès de ses espiègleries, destiné comme eux à disparaître jeune, par une fin funeste, le premier des trois, moins connu, non moins digne de l'être.

Rien cependant, au lycée de Rouen, ne devait justifier cette antipathie, le mot est trop faible, cette aversion de Jules de Blosseville pour la vie de collége. Il y comptait des amis qu'il a conservés, et toujours revus avec joie. Il avait pour plusieurs de ses maîtres une affection bien sentie et partagée. L'étude lui coûtait peu et lui offrait même l'encouragement de quelques succès, quoiqu'il eut franchi quatre classes en deux années pour se tenir prêt aux examens de la marine.

Voici un programme de vacances qu'il s'était imposé volontairement. C'était alors un écolier de treize ans à peine. Dans la même lettre, il annonçait le sacrifice de ses chères promenades à l'école de natation pour donner plus de temps à ses leçons de langue anglaise :

« Je vais faire mon plan de travail : ceci n'est qu'un aperçu. Lever à cinq heures pour aller nager dans l'étang. Mathématiques et dessin, peut-être un peu de lavis, si mon père en a le temps. Après le déjeuner, une demi-heure de jeu tout au plus ; puis du latin, si mon père le veut, et de l'anglais. Encore de la natation. Après dîner une heure de liberté ; mathématiques et séance à la bibliothèque. Voilà mes heures toutes remplies. Je trouverai bien encore un peu de temps pour lire des Vies de Marins, pour empailler des oiseaux, pour la chasse aux insectes, pour quelques promenades à Saint-Amand. »

Digitized by Google

Et ce n'était pas là une résolution téméraire ; c'était une règle librement consentie, très-peu violée. Comment avec cette fermeté précoce et ce goût du travail, ne pas mieux supporter les petites misères de la vie de collége? Mais il y avait sur ce point un sentiment inné de répulsion à l'épreuve de tout raisonnement.

Longtemps après, portant déjà la double épaulette, et très-économe de son temps, Jules de Blosseville faisait un détour pour ne pas revoir les murs du collége. Père de famille, aucune considération ne l'eût fait consentir à livrer ses enfants à l'éducation publique. Très-tolérant pour toute autre question discutable, sur ce point seul il restait inflexible.

Mais la liberté, quelle liberté ! se faisait impatiemment attendre. Chaque jour de congé les deux collégiens revenaient plus tristes et plus sombres : Armand Carrel, parce que le colonel Oudinot n'avait pas voulu violer tous les réglements pour l'admettre avant l'âge comme engagé volontaire dans son beau régiment de hussards ; Jules de Blosseville, parce que sa famille ne le rappelait point encore pour une séparation dont son cœur comprenait cependant toutes les angoisses.

La restauration de la marine française se poursuivait lentement, quoique le retour des Bourbons eut rendu les mers au pavillon français. Les anciens vaisseaux-écoles ne recevaient plus d'élèves. L'école d'Angoulême ne s'ouvrait pas encore ; près de trois cents demandes avaient été formées, et soixante seulement pouvaient être accueillies. Les listes étaient prêtes ; elles comprenaient surtout des fils et des neveux d'officiers ou d'administrateurs de l'armée na-

Digitized by Google

vale. Pendant ces délais, plusieurs des nouveaux élèves avaient dépassé la limite d'âge; une décision royale les admit comme volontaires sans solde, avec des époques déterminées pour les examens. Jules de Blosseville était de ce nombre.

Le 1er janvier 1818, il reçut enfin l'ordre d'aller s'embarquer à Rochefort sur le brick le *Railleur*. Il partit résolûment. Aux yeux de tous, il courait à une irrésistible vocation. Pour sa sœur et pour son frère, seuls dépositaires de son pénible secret, il accomplissait avec courage la destinée qui lui était faite, mais il ne s'en dissimulait aucun des plus funestes hasards.

« Quel état affreux, écrivait-il neuf mois avant d'entrer dans la marine; toujours exposé aux fatigues, aux dangers, sans compter jamais sur le lendemain! Un marin, s'il n'a pas à combattre un ennemi, sait-il si les flots se bouleversant tout à coup ne vont pas l'engloutir? Quand il n'a pas les hommes à combattre, il faut qu'il lutte contre les éléments. S'il meurt, sa mort est toujours cruelle. Celle qu'il doit souhaiter, c'est celle qu'il recevrait de la main d'un ennemi, car quelle fin affreuse que celle d'un noyé! On ne peut y penser sans frémir. Si l'on aborde à terre, peut-on savoir si ce n'est pas encore un malheur, et s'il n'eût pas été plus heureux d'être englouti? »

Pouvait-on entrer dans la marine avec moins d'illusions, avec un courage plus raisonné?

Le *Railleur*, commandé par M. de Russel de Bedford, avait pour destination Cayenne et la Martinique. Cette campagne de sept mois seulement familiarisa Jules de Blosseville avec le métier de la mer, et dis-

Digitized by Google

sipa sans retour tous ses tristes pressentiments. Particulièrement recommandé par son oncle, à M. Nonay, enseigne de vaisseau, il avait trouvé dans cet officier qui s'est fait un nom si honorable, un guide sûr et expérimenté, dont l'inépuisable bienveillance lui épargna toutes les premières tribulations; un ami dont il écouta en toute circonstance les utiles conseils, et qui exerça toujours sur son esprit la plus heureuse autorité.

Passant ensuite près de trois mois sur la gabare la *Loire*, où il reçut sa nomination d'élève de seconde classe; trois autres mois sur le brick la *Créole*, en station à Brest; douze jours seulement de Brest à Lorient sur la gabare l'*Etna*, Jules de Blosseville fut embarqué le 3 juillet 1819 sur la frégate la *Duchesse-de-Berri*, qui mit à la voile à la fin d'août pour le Brésil, la rivière de la Plata et les Antilles, sous le commandement du capitaine Drouault.

Cette campagne le naturalisa tout à fait marin, et ce fut avec un vif regret qu'il lui fallut quitter un grand bâtiment où il était heureux et à bonne école, pour se voir embarqué de nouveau sur le brick le *Railleur*, où il ne retrouvait aucun des compagnons de son premier voyage. Ce brick, commandé par M. Arnous des Saulsayes, appartenait à la station des Antilles, et était alors en rade du Fort-Royal de la Martinique. L'année était meurtrière; plusieurs élèves périrent. La fièvre jaune sévissait surtout sur un négrier capturé qu'on ne voulait pas laisser communiquer avec la terre. Chaque matin le jeune élève de la marine avait pour mission de faire compter en sa présence les victimes de la nuit, et de passer en revue les survivants pour épargner à la colonie toutes les

Digitized by Google

fraudes trop possibles et tous leurs dangers. Cet affreux spectacle tant de fois répété lui laissa une impression profonde; mais sa vocation était devenue inébranlable.

Le 16 octobre 1820, le *Railleur* rencontra, près des Bermudes, un brick de 200 tonneaux, portant pavillon indépendant; c'était un négrier espagnol. Après avoir débarqué ses esclaves à la Havane, ce bâtiment devait rapporter à la Corogne une riche cargaison. Mais, le 23 août, il avait été capturé par un corsaire parti des Etats-Unis avec de faux papiers. Peu de jours après cette funeste rencontre, l'équipage, allégé de sa cargaison, et excité par l'exemple de sa facile défaite, s'était soulevé contre son capitaine, et depuis cette révolte, il cherchait le corsaire américain pour pirater de conserve avec lui; mais la persistance de sa mauvaise étoile le jeta dans les eaux d'un bâtiment de la croisière française, et bientôt les journaux des Antilles annoncèrent l'arrivée de la prise le *San-Francisco* conduite à la Martinique sous le commandement de deux élèves de la marine, détachés du *Railleur*, MM. Bouet et de Blosseville.

Dans cette campagne qui dura une année encore, Jules de Blosseville fit connaissance avec Terre-Neuve, Halifax, la Nouvelle-Ecosse, Cumana, la Marguerite, Saint-Thomas, et surtout avec la Guadeloupe, berceau de son aïeul maternel. Mais Saint-Domingue, qu'il désirait voir comme une seconde patrie, resta toujours pour lui une terre impénétrable. Le *Railleur* rentra à Brest le 14 septembre 1821. Le 1er octobre de l'année précé-

Digitized by Google

sipa sans retour tous ses tristes pressentiments. Particulièrement recommandé par son oncle, à M. Nonay, enseigne de vaisseau, il avait trouvé dans cet officier qui s'est fait un nom si honorable, un guide sûr et expérimenté, dont l'inépuisable bienveillance lui épargna toutes les premières tribulations ; un ami dont il écouta en toute circonstance les utiles conseils, et qui exerça toujours sur son esprit la plus heureuse autorité.

Passant ensuite près de trois mois sur la gabare la *Loire*, où il reçut sa nomination d'élève de seconde classe ; trois autres mois sur le brick la *Créole*, en station à Brest ; douze jours seulement de Brest à Lorient sur la gabare l'*Etna*, Jules de Blosseville fut embarqué le 3 juillet 1819 sur la frégate la *Duchesse-de-Berri*, qui mit à la voile à la fin d'août pour le Brésil, la rivière de la Plata et les Antilles, sous le commandement du capitaine Drouault.

Cette campagne le naturalisa tout à fait marin, et ce fut avec un vif regret qu'il lui fallut quitter un grand bâtiment où il était heureux et à bonne école, pour se voir embarqué de nouveau sur le brick le *Railleur*, où il ne retrouvait aucun des compagnons de son premier voyage. Ce brick, commandé par M. Arnous des Saulsayes, appartenait à la station des Antilles, et était alors en rade du Fort-Royal de la Martinique. L'année était meurtrière ; plusieurs élèves périrent. La fièvre jaune sévissait surtout sur un négrier capturé qu'on ne voulait pas laisser communiquer avec la terre. Chaque matin le jeune élève de la marine avait pour mission de faire compter en sa présence les victimes de la nuit, et de passer en revue les survivants pour épargner à la colonie toutes les

Digitized by Google

fraudes trop possibles et tous leurs dangers. Cet affreux spectacle tant de fois répété lui laissa une impression profonde; mais sa vocation était devenue inébranlable.

Le 16 octobre 1820, le *Railleur* rencontra, près des Bermudes, un brick de 200 tonneaux, portant pavillon indépendant; c'était un négrier espagnol. Après avoir débarqué ses esclaves à la Havane, ce bâtiment devait rapporter à la Corogne une riche cargaison. Mais, le 23 août, il avait été capturé par un corsaire parti des Etats-Unis avec de faux papiers. Peu de jours après cette funeste rencontre, l'équipage, allégé de sa cargaison, et excité par l'exemple de sa facile défaite, s'était soulevé contre son capitaine, et depuis cette révolte, il cherchait le corsaire américain pour pirater de conserve avec lui; mais la persistance de sa mauvaise étoile le jeta dans les eaux d'un bâtiment de la croisière française, et bientôt les journaux des Antilles annoncèrent l'arrivée de la prise le *San-Francisco* conduite à la Martinique sous le commandement de deux élèves de la marine, détachés du *Railleur*, MM. Bouet et de Blosseville.

Dans cette campagne qui dura une année encore, Jules de Blosseville fit connaissance avec Terre-Neuve, Halifax, la Nouvelle-Ecosse, Cumana, la Marguerite, Saint-Thomas, et surtout avec la Guadeloupe, berceau de son aïeul maternel. Mais Saint-Domingue, qu'il désirait voir comme une seconde patrie, resta toujours pour lui une terre impénétrable. Le *Railleur* rentra à Brest le 14 septembre 1821. Le 1er octobre de l'année précé-

Digitized by Google

dente, Jules de Blosseville avait été nommé élève de première classe,

Obtiendrait-il de suivre son oncle au Brésil, ou le commandant du Val d'Ailly dans la Méditerranée? Lui serait-il accordé de s'embarquer sur une frégate destinée aux Indes orientales? Telles étaient les seules préoccupations de son premier congé, lorsque M. Nonay, qui connaissait si bien ses goûts et son aptitude, lui signala une campagne scientifique, préparée mystérieusement encore, et dont le but paraissait être de lever la carte des îles Carolines, et de visiter les côtes de la Corée. Aussitôt, des démarches actives furent faites pour obtenir la faveur de cet embarquement.

Par une heureuse circonstance, le ministère de la marine était confié alors à M. de Clermont-Tonnerre, qui faisait partie, comme le père de Jules de Blosseville, du conseil général de l'Eure. Ce ministre éclairé, beaucoup plus versé dans les sciences que ne le sont d'ordinaire les personnages politiques, accueillit ce vœu avec le plus bienveillant intérêt. Tout semblait assuré, mais il fallait un ordre passant par les bureaux, et les bureaux n'ont jamais aimé les décisions venues toutes faites du cabinet d'un ministre. Croirait-on que pour enlever cette simple formalité, ce ne fut point trop de l'intervention plusieurs fois répétée de M. de Villaret-Joyeuse, aide-de-camp du ministre; de l'amiral d'Augier; de M. de Freycinet, de retour de sa belle campagne de l'*Uranie;* de M. Duplessis-Parscau, qui commandait la compagnie des élèves; de M. le vicomte Delattre, préfet de l'Eure; et de trois députés de ce département, MM. de la Pasture, de

Digitized by Google

Roncherolles et de Blangy ? Encore, au dernier moment, s'avisa-t-on d'une objection nouvelle :

« Un seul élève sera embarqué sur la corvette la *Coquille*. Or, les règlements défendent que les élèves soient admis à la table des officiers ; il faudra donc une table à part et toute spéciale ; exception inouie autant qu'exorbitante.....»

Le ministre impatienté laissa cette gravé question au libre arbitre du capitaine Duperrey, qui la trancha spirituellement par une admission provisoire. Ce provisoire devait durer toute la campagne. Les provisoires n'en font pas d'autres.

Le 13 avril 1822, l'ordre fut enfin expédié d'envoyer Jules de Blosseville de Brest à Toulon. En recevant son ordre de départ, il apprit que le plan de campagne de la *Coquille* comprenait une exploration de la mer du Sud. En arrivant à Toulon, il sut qu'il devait toucher aussi à la Nouvelle-Hollande et à la Nouvelle-Guinée. C'était un véritable voyage autour du monde; réalisation inespérée de tous ses rêves. Il ne comprenait pas que toute sa famille ne fut pas dans l'enthousiasme à la seule idée de cette longue expédition.

En passant par Toulouse, il lui avait fallu s'y arrêter quelques heures. Par un heureux hasard, c'était le jour de la fête des Jeux Floraux. Par un hasard d'un singulier à-propos, le jeune marin s'était rencontré tout à point dans la grande salle du Capitole, pour entendre le rapport de l'un des maîtres de la gaie science, sur l'éloge de la Pérouse mis au concours. L'églantine d'or ne fut pas décernée, et la liste des concurrents se serait accrue l'année suivante d'un élève de la marine, si le voyage de la

Digitized by Google

Coquille n'avait pas étouffé dans son germe cette pensée instinctive.

Jules de Blosseville apportait à Toulon un instrument précieux qui ne l'a plus guère quitté. Son aïeul avait fait choisir pour lui un cercle par M. de Bréauté ; le savant astronome dieppois avait eu recours à Gambey, qui n'était pas encore le célèbre membre de l'Institut, mais qui commençait à étendre sa juste renommée. Double circonstance heureuse qui, animant chez le plus jeune membre de l'état-major de la *Coquille* la passion des travaux scientifiques, le mettait en relations naturelles avec deux hommes d'une haute valeur. Il resta toujours en rapports bienveillants et presqu'intimes avec Gambey; mais la conformité absolue des goûts lui donna bientôt pour ami dévoué M. de Bréauté, qui exerça sur toute sa carrière une irrésistible influence, et ne contribua pas peu à le préserver, par ses encouragements, de l'excès d'une défiance de lui-même, à laquelle il n'était que trop enclin.

Plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à son âge, doué d'une intelligence prompte, d'un esprit juste, et d'un travail facile et rapide, fort de l'éducation de la famille, Jules de Blosseville ne pouvait manquer de se rendre utile dans les travaux de cette belle campagne.

Une circonstance seule l'alarmait vivement, il en faisait comme un secret d'Etat. Il craignait que sa vue ne fut trop faible pour toutes les études, pour toutes les expériences qu'il projetait :

« Mes yeux sont mauvais, écrivait-il alors de Toulon. Je n'en dis rien. Je ne vois pas ce que mes voisins distinguent parfaitement. Ma vue, ma pauvre

Digitized by Google

vue ne me rendra-t-elle pas un membre inutile de cette grande expédition ? Ne se demandera-t-on pas : Comment, avec une telle imperfection, a-t-il pu faire faire tant de démarches pour venir nous ennuyer de sa présence ? J'espère que ces craintes sont vaines ; d'ailleurs, elles sont portées à l'extrême, mais elles sont bien permises, et il s'en réalisera toujours une certaine partie...»

Au vrai, sa vue était bonne, mais pas tout à fait assez étendue pour répondre à ses grandes exigences envers lui-même. Il se préoccupait bien moins d'une disposition beaucoup plus dangereuse. Sa première enfance, sa vie de collége, et jusqu'à ses premiers services dans la compagnie des élèves, avaient été marqués par plusieurs scènes de somnambulisme. Il existe peut-être encore à la Majorité de Brest un rapport sur la rencontre nocturne d'un élève de la marine se promenant en cet état, en compagnie d'un chien de Terre-Neuve qui portait un jeune singe. Mais c'était une dernière crise. Ce péril, si grand en mer, ne se reproduisit plus.

Jules de Blosseville avait reçu de ses chefs l'accueil le plus cordial. M. Duperrey surtout s'était montré dès le premier abord, ce qu'il ne cessa pas d'être pour lui, un chef bienveillant et un guide éclairé. Il l'encourageait à s'exercer aux observations, et lui permettait de travailler tous les jours à l'observatoire de Toulon, auprès de M. Barral, si connu déjà par de grands travaux hydrographiques.

M. Nonay l'engageait, de son côté, à s'occuper des nouvelles découvertes sur le magnétisme et sur l'électricité. « Vous savez comme moi, lui écrivait-il, quelles difficultés on éprouve quand on sort des

Digitized by Google

sentiers tracés par la routine. Il faut être bien soutenu par l'amour du travail pour surmonter tous les lazzi lâchés par les paresseux et les ignorants...

» N'épargnez rien pour passer avec le plus de fruit possible les deux mémorables années de votre vie qui vont s'écouler. Poussez de fond. Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir. Entassez matériaux sur matériaux; ne négligez rien, ne dédaignez rien. Tout se retrouve un jour, excepté une campagne comme celle que vous entreprenez...»

Le 11 août 1829, la *Coquille* mit enfin à la voile. Jules de Blosseville avait écrit quelque temps auparavant :

« Le second de la *Coquille* est M. Dumont d'Urville, ami de M. Duperrey. Il s'est beaucoup occupé, et avec un grand zèle, des sciences naturelles, et particulièrement de la botanique. Les enseignes sont MM. Lesage, Jacquinot, Lottin, Bérard, de Blois de la Calende ; l'agent comptable est M. Gabert, qui était secrétaire de M. de Freycinet. M. Bérard était aussi à bord de l'*Uranie*, comme élève.

» J'avais déjà vu M. Lesage, aux Antilles, lorsque nous étions dans la division de l'amiral Duperré. C'est un officier ancien dans son grade ; il paraît très-instruit, et il est chargé de nos montres marines, au nombre de quatre, une de Motet, une de Bréguet, et deux de Louis Berthoud.

» Nos autres officiers sont de jeunes enseignes formés à bord des vaisseaux-écoles. Ils étaient cités parmi les meilleurs élèves. C'est un grand avantage pour moi de passer trois ans à aussi bonne école et en si bonne compagnie. Jamais expédition ne sera partie sous de meilleurs auspices.

Digitized by Google

» M. Garnot, notre chirurgien-major, frère de l'un de nos camarades du lycée de Rouen, est un des premiers élèves de Brest, et un naturaliste d'un mérite reconnu. Il est chargé des quadrupèdes, des oiseaux et d'une partie des poissons.

» Un homme remarquable de notre bâtiment, c'est M. Lesson, pharmacien de seconde classe, directeur du jardin et du cabinet de Rochefort. Il sera, dans notre expédition, ce que fut Péron dans celle de Baudin. Ses rares connaissances lui ont fait confier à la fois : la géologie, la minéralogie, les mollusques, les méduses, les crustacés, les coquilles et la seconde partie des poissons.

» J'attends beaucoup de la société de M. Lesson, dont le savoir est si varié. Il a déjà fait paraître plusieurs mémoires sur l'histoire naturelle et sur les sciences accessoires. Les *Annales maritimes* ont publié des articles fort intéressants, signés de lui, qui font honneur à l'écrivain et au savant. C'est un homme d'un caractère aimable et expansif. Je suis en termes d'autant meilleurs avec lui, que mon grade me donnant la préférence pour divers avantages, notamment pour le choix des logements, je me suis empressé de lui faire quelques concessions, dont il me manifeste un gré infini.

» Nous n'aurons pas d'ingénieurs géographes. Notre capitaine s'est depuis longtemps adonné à la géographie, au travail et au dessin des cartes. L'état-major est bien nombreux, puisque nous serons 12 personnes. Notre équipage ne doit être que de 50 hommes choisis, parmi lesquels il n'y aura que 35 vrais matelots travaillant; les autres étant officiers mariniers, domestiques, mousses, cambu-

Digitized by Google

et recevait les envoyés de ce monarque dans son manoir de Varangeville pour traiter de la paix. Grandeurs presque fabuleuses bien cruellement expiées par l'adversité de ses dernières années!

On vivait en 1802 dans toutes les trompeuses espérances de l'expédition du général Leclerc. L'aïeul maternel de Jules de Blosseville revoyait son habitation de la plaine de Lartibonite moins dévastée que beaucoup d'autres, parce que Toussaint-Louverture en avait fait sa maison de plaisance. Mais l'esprit le plus enclin aux illusions ne pouvait se dissimuler que relever Saint-Domingue de ses ruines devrait être l'œuvre patiente d'une génération tout entière. Marine et colonies! c'est la plus naturelle des alliances. Par les sentiments comme par les intérêts de tous ses parents, l'enfant qui venait de naître était voué à la mer; destinée acceptée pour lui comme une sorte de nécessité.

Ses premières années furent douces et faciles dans la vie de famille. Gai, vif, épanoui, spirituel, un peu turbulent, tout annonçait en Jules de Blosseville un insouciant écolier. Un seul jour de la vie de collége, et ce naturel heureux disparut sans retour. Pas un jeu, pas un sourire dans l'enceinte du lycée de Rouen. Se plaignant peu, parce qu'il était déjà dur envers lui-même, méditant sans cesse des projets de fuite que la pensée de sa mère arrêtait seule, il se promenait à grands pas pendant des récréations entières, presque toujours avec Armand Carrel, son ami de prédilection, et son voisin de choix pour les heures de travail. Ces deux inséparables n'étaient troublés dans leurs rêves que par leur très-dissemblable protégé, Alexandre de Chièvres, le plus étourdi des

Digitized by Google

lycéens, qui venait souvent chercher auprès d'eux un asile assuré dans le mauvais succès de ses espiègleries, destiné comme eux à disparaître jeune, par une fin funeste, le premier des trois, moins connu, non moins digne de l'être.

Rien cependant, au lycée de Rouen, ne devait justifier cette antipathie, le mot est trop faible, cette aversion de Jules de Blosseville pour la vie de collége. Il y comptait des amis qu'il a conservés, et toujours revus avec joie. Il avait pour plusieurs de ses maîtres une affection bien sentie et partagée. L'étude lui coûtait peu et lui offrait même l'encouragement de quelques succès, quoiqu'il eut franchi quatre classes en deux années pour se tenir prêt aux examens de la marine.

Voici un programme de vacances qu'il s'était imposé volontairement. C'était alors un écolier de treize ans à peine. Dans la même lettre, il annonçait le sacrifice de ses chères promenades à l'école de natation pour donner plus de temps à ses leçons de langue anglaise :

« Je vais faire mon plan de travail : ceci n'est qu'un aperçu. Lever à cinq heures pour aller nager dans l'étang. Mathématiques et dessin, peut-être un peu de lavis, si mon père en a le temps. Après le déjeuner, une demi-heure de jeu tout au plus ; puis du latin, si mon père le veut, et de l'anglais. Encore de la natation. Après dîner une heure de liberté ; mathématiques et séance à la bibliothèque. Voilà mes heures toutes remplies. Je trouverai bien encore un peu de temps pour lire des Vies de Marins, pour empailler des oiseaux, pour la chasse aux insectes, pour quelques promenades à Saint-Amand. »

Digitized by Google

Et ce n'était pas là une résolution téméraire ; c'était une règle librement consentie, très-peu violée. Comment avec cette fermeté précoce et ce goût du travail, ne pas mieux supporter les petites misères de la vie de collége? Mais il y avait sur ce point un sentiment inné de répulsion à l'épreuve de tout raisonnement.

Longtemps après, portant déjà la double épaulette, et très-économe de son temps, Jules de Blosseville faisait un détour pour ne pas revoir les murs du collége. Père de famille, aucune considération ne l'eût fait consentir à livrer ses enfants à l'éducation publique. Très-tolérant pour toute autre question discutable, sur ce point seul il restait inflexible.

Mais la liberté, quelle liberté ! se faisait impatiemment attendre. Chaque jour de congé les deux collégiens revenaient plus tristes et plus sombres : Armand Carrel, parce que le colonel Oudinot n'avait pas voulu violer tous les réglements pour l'admettre avant l'âge comme engagé volontaire dans son beau régiment de hussards ; Jules de Blosseville, parce que sa famille ne le rappelait point encore pour une séparation dont son cœur comprenait cependant toutes les angoisses.

La restauration de la marine française se poursuivait lentement, quoique le retour des Bourbons eut rendu les mers au pavillon français. Les anciens vaisseaux-écoles ne recevaient plus d'élèves. L'école d'Angoulême ne s'ouvrait pas encore ; près de trois cents demandes avaient été formées, et soixante seulement pouvaient être accueillies. Les listes étaient prêtes ; elles comprenaient surtout des fils et des neveux d'officiers ou d'administrateurs de l'armée na-

Digitized by Google

vale. Pendant ces délais, plusieurs des nouveaux élèves avaient dépassé la limite d'âge ; une décision royale les admit comme volontaires sans solde, avec des époques déterminées pour les examens. Jules de Blosseville était de ce nombre.

Le 1er janvier 1818, il reçut enfin l'ordre d'aller s'embarquer à Rochefort sur le brick le *Railleur*. Il partit résolûment. Aux yeux de tous, il courait à une irrésistible vocation. Pour sa sœur et pour son frère, seuls dépositaires de son pénible secret, il accomplissait avec courage la destinée qui lui était faite, mais il ne s'en dissimulait aucun des plus funestes hasards.

« Quel état affreux, écrivait-il neuf mois avant d'entrer dans la marine ; toujours exposé aux fatigues, aux dangers, sans compter jamais sur le lendemain ! Un marin, s'il n'a pas à combattre un ennemi, sait-il si les flots se bouleversant tout à coup ne vont pas l'engloutir ? Quand il n'a pas les hommes à combattre, il faut qu'il lutte contre les éléments. S'il meurt, sa mort est toujours cruelle. Celle qu'il doit souhaiter, c'est celle qu'il recevrait de la main d'un ennemi, car quelle fin affreuse que celle d'un noyé ! On ne peut y penser sans frémir. Si l'on aborde à terre, peut-on savoir si ce n'est pas encore un malheur, et s'il n'eût pas été plus heureux d'être englouti ? »

Pouvait-on entrer dans la marine avec moins d'illusions, avec un courage plus raisonné ?

Le *Railleur*, commandé par M. de Russel de Bedford, avait pour destination Cayenne et la Martinique. Cette campagne de sept mois seulement familiarisa Jules de Blosseville avec le métier de la mer, et dis-

Digitized by Google

sipa sans retour tous ses tristes pressentiments. Particulièrement recommandé par son oncle, à M. Nonay, enseigne de vaisseau, il avait trouvé dans cet officier qui s'est fait un nom si honorable, un guide sûr et expérimenté, dont l'inépuisable bienveillance lui épargna toutes les premières tribulations; un ami dont il écouta en toute circonstance les utiles conseils, et qui exerça toujours sur son esprit la plus heureuse autorité.

Passant ensuite près de trois mois sur la gabare la *Loire*, où il reçut sa nomination d'élève de seconde classe; trois autres mois sur le brick la *Créole*, en station à Brest; douze jours seulement de Brest à Lorient sur la gabare l'*Etna*, Jules de Blosseville fut embarqué le 3 juillet 1819 sur la frégate la *Duchesse-de-Berri*, qui mit à la voile à la fin d'août pour le Brésil, la rivière de la Plata et les Antilles, sous le commandement du capitaine Drouault.

Cette campagne le naturalisa tout à fait marin, et ce fut avec un vif regret qu'il lui fallut quitter un grand bâtiment où il était heureux et à bonne école, pour se voir embarqué de nouveau sur le brick le *Railleur*, où il ne retrouvait aucun des compagnons de son premier voyage. Ce brick, commandé par M. Arnous des Saulsayes, appartenait à la station des Antilles, et était alors en rade du Fort-Royal de la Martinique. L'année était meurtrière; plusieurs élèves périrent. La fièvre jaune sévissait surtout sur un négrier capturé qu'on ne voulait pas laisser communiquer avec la terre. Chaque matin le jeune élève de la marine avait pour mission de faire compter en sa présence les victimes de la nuit, et de passer en revue les survivants pour épargner à la colonie toutes les

Digitized by Google

fraudes trop possibles et tous leurs dangers. Cet affreux spectacle tant de fois répété lui laissa une impression profonde; mais sa vocation était devenue inébranlable.

Le 16 octobre 1820, le *Railleur* rencontra, près des Bermudes, un brick de 200 tonneaux, portant pavillon indépendant; c'était un négrier espagnol. Après avoir débarqué ses esclaves à la Havane, ce bâtiment devait rapporter à la Corogne une riche cargaison. Mais, le 23 août, il avait été capturé par un corsaire parti des Etats-Unis avec de faux papiers. Peu de jours après cette funeste rencontre, l'équipage, allégé de sa cargaison, et excité par l'exemple de sa facile défaite, s'était soulevé contre son capitaine, et depuis cette révolte, il cherchait le corsaire américain pour pirater de conserve avec lui; mais la persistance de sa mauvaise étoile le jeta dans les eaux d'un bâtiment de la croisière française, et bientôt les journaux des Antilles annoncèrent l'arrivée de la prise le *San-Francisco* conduite à la Martinique sous le commandement de deux élèves de la marine, détachés du *Railleur*, MM. Bouet et de Blosseville.

Dans cette campagne qui dura une année encore, Jules de Blosseville fit connaissance avec Terre-Neuve, Halifax, la Nouvelle-Ecosse, Cumana, la Marguerite, Saint-Thomas, et surtout avec la Guadeloupe, berceau de son aïeul maternel. Mais Saint-Domingue, qu'il désirait voir comme une seconde patrie, resta toujours pour lui une terre impénétrable. Le *Railleur* rentra à Brest le 14 septembre 1821. Le 1er octobre de l'année précé-

Digitized by Google

dente, Jules de Blosseville avait été nommé élève de première classe,

Obtiendrait-il de suivre son oncle au Brésil, ou le commandant du Val d'Ailly dans la Méditerranée? Lui serait-il accordé de s'embarquer sur une frégate destinée aux Indes orientales? Telles étaient les seules préoccupations de son premier congé, lorsque M. Nonay, qui connaissait si bien ses goûts et son aptitude, lui signala une campagne scientifique, préparée mystérieusement encore, et dont le but paraissait être de lever la carte des îles Carolines, et de visiter les côtes de la Corée. Aussitôt, des démarches actives furent faites pour obtenir la faveur de cet embarquement.

Par une heureuse circonstance, le ministère de la marine était confié alors à M. de Clermont-Tonnerre, qui faisait partie, comme le père de Jules de Blosseville, du conseil général de l'Eure. Ce ministre éclairé, beaucoup plus versé dans les sciences que ne le sont d'ordinaire les personnages politiques, accueillit ce vœu avec le plus bienveillant intérêt. Tout semblait assuré, mais il fallait un ordre passant par les bureaux, et les bureaux n'ont jamais aimé les décisions venues toutes faites du cabinet d'un ministre. Croirait-on que pour enlever cette simple formalité, ce ne fut point trop de l'intervention plusieurs fois répétée de M. de Villaret-Joyeuse, aide-de-camp du ministre; de l'amiral d'Augier; de M. de Freycinet, de retour de sa belle campagne de l'*Uranie;* de M. Duplessis-Parscau, qui commandait la compagnie des élèves; de M. le vicomte Delaître, préfet de l'Eure; et de trois députés de ce département, MM. de la Pasture, de

Digitized by Google

Roncherolles et de Blangy ? Encore, au dernier moment, s'avisa-t-on d'une objection nouvelle :

« Un seul élève sera embarqué sur la corvette la *Coquille*. Or, les règlements défendent que les élèves soient admis à la table des officiers ; il faudra donc une table à part et toute spéciale ; exception inouie autant qu'exorbitante.....»

Le ministre impatienté laissa cette gravé question au libre arbitre du capitaine Duperrey, qui la trancha spirituellement par une admission provisoire. Ce provisoire devait durer toute la campagne. Les provisoires n'en font pas d'autres.

Le 13 avril 1822, l'ordre fut enfin expédié d'envoyer Jules de Blosseville de Brest à Toulon. En recevant son ordre de départ, il apprit que le plan de campagne de la *Coquille* comprenait une exploration de la mer du Sud. En arrivant à Toulon, il sut qu'il devait toucher aussi à la Nouvelle-Hollande et à la Nouvelle-Guinée. C'était un véritable voyage autour du monde; réalisation inespérée de tous ses rèves. Il ne comprenait pas que toute sa famille ne fut pas dans l'enthousiasme à la seule idée de cette longue expédition.

En passant par Toulouse, il lui avait fallu s'y arrêter quelques heures. Par un heureux hasard, c'était le jour de la fête des Jeux Floraux. Par un hasard d'un singulier à-propos, le jeune marin s'était rencontré tout à point dans la grande salle du Capitole, pour entendre le rapport de l'un des maîtres de la gaie science, sur l'éloge de la Pérouse mis au concours. L'églantine d'or ne fut pas décernée, et la liste des concurrents se serait accrue l'année suivante d'un élève de la marine, si le voyage de la

Digitized by Google

Coquille n'avait pas étouffé dans son germe cette pensée instinctive.

Jules de Blosseville apportait à Toulon un instrument précieux qui ne l'a plus guère quitté. Son aïeul avait fait choisir pour lui un cercle par M. de Bréauté ; le savant astronome dieppois avait eu recours à Gambey, qui n'était pas encore le célèbre membre de l'Institut, mais qui commençait à étendre sa juste renommée. Double circonstance heureuse qui, animant chez le plus jeune membre de l'état-major de la *Coquille* la passion des travaux scientifiques, le mettait en relations naturelles avec deux hommes d'une haute valeur. Il resta toujours en rapports bienveillants et presqu'intimes avec Gambey; mais la conformité absolue des goûts lui donna bientôt pour ami dévoué M. de Bréauté, qui exerça sur toute sa carrière une irrésistible influence, et ne contribua pas peu à le préserver, par ses encouragements, de l'excès d'une défiance de lui-même, à laquelle il n'était que trop enclin.

Plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à son âge, doué d'une intelligence prompte, d'un esprit juste, et d'un travail facile et rapide, fort de l'éducation de la famille, Jules de Blosseville ne pouvait manquer de se rendre utile dans les travaux de cette belle campagne.

Une circonstance seule l'alarmait vivement, il en faisait comme un secret d'Etat. Il craignait que sa vue ne fut trop faible pour toutes les études, pour toutes les expériences qu'il projetait :

« Mes yeux sont mauvais, écrivait-il alors de Toulon. Je n'en dis rien. Je ne vois pas ce que mes voisins distinguent parfaitement. Ma vue, ma pauvre

Digitized by Google

vue ne me rendra-t-elle pas un membre inutile de cette grande expédition ? Ne se demandera-t-on pas : Comment, avec une telle imperfection, a-t-il pu faire faire tant de démarches pour venir nous ennuyer de sa présence ? J'espère que ces craintes sont vaines ; d'ailleurs, elles sont portées à l'extrême, mais elles sont bien permises, et il s'en réalisera toujours une certaine partie...»

Au vrai, sa vue était bonne, mais pas tout à fait assez étendue pour répondre à ses grandes exigences envers lui-même. Il se préoccupait bien moins d'une disposition beaucoup plus dangereuse. Sa première enfance, sa vie de collége, et jusqu'à ses premiers services dans la compagnie des élèves, avaient été marqués par plusieurs scènes de somnambulisme. Il existe peut-être encore à la Majorité de Brest un rapport sur la rencontre nocturne d'un élève de la marine se promenant en cet état, en compagnie d'un chien de Terre-Neuve qui portait un jeune singe. Mais c'était une dernière crise. Ce péril, si grand en mer, ne se reproduisit plus.

Jules de Blosseville avait reçu de ses chefs l'accueil le plus cordial. M. Duperrey surtout s'était montré dès le premier abord, ce qu'il ne cessa pas d'être pour lui, un chef bienveillant et un guide éclairé. Il l'encourageait à s'exercer aux observations, et lui permettait de travailler tous les jours à l'observatoire de Toulon, auprès de M. Barral, si connu déjà par de grands travaux hydrographiques.

M. Nonay l'engageait, de son côté, à s'occuper des nouvelles découvertes sur le magnétisme et sur l'électricité. « Vous savez comme moi, lui écrivait-il, quelles difficultés on éprouve quand on sort des

Digitized by Google

sentiers tracés par la routine. Il faut être bien soutenu par l'amour du travail pour surmonter tous les lazzi lâchés par les paresseux et les ignorants...

» N'épargnez rien pour passer avec le plus de fruit possible les deux mémorables années de votre vie qui vont s'écouler. Poussez de fond. Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir. Entassez matériaux sur matériaux; ne négligez rien, ne dédaignez rien. Tout se retrouve un jour, excepté une campagne comme celle que vous entreprenez...»

Le 11 août 1829, la *Coquille* mit enfin à la voile. Jules de Blosseville avait écrit quelque temps auparavant :

« Le second de la *Coquille* est M. Dumont d'Urville, ami de M. Duperrey. Il s'est beaucoup occupé, et avec un grand zèle, des sciences naturelles, et particulièrement de la botanique. Les enseignes sont MM. Lesage, Jacquinot, Lottin, Bérard, de Blois de la Calende ; l'agent comptable est M. Gabert, qui était secrétaire de M. de Freycinet. M. Bérard était aussi à bord de l'*Uranie*, comme élève.

» J'avais déjà vu M. Lesage, aux Antilles, lorsque nous étions dans la division de l'amiral Duperré. C'est un officier ancien dans son grade ; il paraît très-instruit, et il est chargé de nos montres marines, au nombre de quatre, une de Motet, une de Bréguet, et deux de Louis Berthoud.

» Nos autres officiers sont de jeunes enseignes formés à bord des vaisseaux-écoles. Ils étaient cités parmi les meilleurs élèves. C'est un grand avantage pour moi de passer trois ans à aussi bonne école et en si bonne compagnie. Jamais expédition ne sera partie sous de meilleurs auspices.

Digitized by Google

» M. Garnot, notre chirurgien-major, frère de l'un de nos camarades du lycée de Rouen, est un des premiers élèves de Brest, et un naturaliste d'un mérite reconnu. Il est chargé des quadrupèdes, des oiseaux et d'une partie des poissons.

» Un homme remarquable de notre bâtiment, c'est M. Lesson, pharmacien de seconde classe, directeur du jardin et du cabinet de Rochefort. Il sera, dans notre expédition, ce que fut Péron dans celle de Baudin. Ses rares connaissances lui ont fait confier à la fois : la géologie, la minéralogie, les mollusques, les méduses, les crustacés, les coquilles et la seconde partie des poissons.

» J'attends beaucoup de la société de M. Lesson, dont le savoir est si varié. Il a déjà fait paraître plusieurs mémoires sur l'histoire naturelle et sur les sciences accessoires. Les *Annales maritimes* ont publié des articles fort intéressants, signés de lui, qui font honneur à l'écrivain et au savant. C'est un homme d'un caractère aimable et expansif. Je suis en termes d'autant meilleurs avec lui, que mon grade me donnant la préférence pour divers avantages, notamment pour le choix des logements, je me suis empressé de lui faire quelques concessions, dont il me manifeste un gré infini.

» Nous n'aurons pas d'ingénieurs géographes. Notre capitaine s'est depuis longtemps adonné à la géographie, au travail et au dessin des cartes. L'état-major est bien nombreux, puisque nous serons 12 personnes. Notre équipage ne doit être que de 50 hommes choisis, parmi lesquels il n'y aura que 35 vrais matelots travaillant; les autres étant officiers mariniers, domestiques, mousses, cambu-

Digitized by Google

siers, etc. Tout a été calculé pour suffire à un bâtiment de 380 tonneaux, et pour avoir au moins 7 mois de vivres et 5 mois d'eau, avec des rechanges pour la campagne. Nous aurons un alambic en cuivre pour distiller l'eau de mer. Nous emporterons une chaloupe et un canot très-grands, deux baleinières et un petit canot. Toutes ces ressources équivalent à un bâtiment de conserve. Nous aurons beaucoup de graines et d'objets d'échange.

» Mon rôle va devenir difficile. Embarqué par la protection du ministre, par une exception spéciale, pour une campagne superbe, saurai-je, par mon travail et mon zèle, me montrer digne de cette distinction? Heureusement, tous les officiers de la *Coquille* paraissent être d'un excellent caractère et de beaucoup de mérite. Le mérite est indulgent. Je mettrai tant d'application, tant d'égards, tant de formes, que, je l'espère, on aura de moi la même opinion qu'à bord de mes autres bâtiments.

» Je ne sais trop ce que je fais maintenant ; c'est une époque si décisive pour moi, que celle de mon départ pour un si grand voyage! Je crois que ma tête ne sera bien remise qu'après deux jours de mer...»

Le 28 août, la *Coquille* mouillait à Santa-Cruz de Ténériffe. Soumise par une sorte de représailles mal expliquées à une quarantaine sans motif réel, elle remit à la voile le 1er septembre, pour traverser rapidement la zône torride. Le 5 septembre, elle avait en vue San-Antonio, la plus occidentale des îles du cap Vert. Le 10 octobre, les îlots de Martin Vas et l'île de la Trinité furent reconnus, et le 16,

Digitized by Google

la corvette entrait dans la vaste baie de Sainte-Catherine, au Brésil.

Ce mouillage offrit un intérêt de curiosité tout à fait inattendu. C'était le lendemain d'une révolution pacifique dans ses manifestations, et froidement calculée. Don Pedro de Bragance se laissait très-facilement imposer l'une des couronnes du roi son père, et l'archiduchesse Léopoldine, sa femme, sœur de Marie-Louise, recevait, dans le nouveau monde, le titre d'impératrice, bien peu d'années après la chute de l'empire napoléonien. L'enthousiasme était général dans les dix-huit provinces qui secouaient le joug, très-doux pourtant, de la mère-patrie. Le gouverneur de Montevideo venait de faire sa soumission, et sur tous les points de cette côte, le vieux drapeau portugais avait cédé la place aux couleurs verte et jaune du nouvel empire qui se déclarait libre et indépendant. Mais la crainte de voir fondre sur le Brésil une escadre européenne, préoccupait beaucoup d'esprits ; on armait à la hâte des semblants de forteresses, et c'est à peine si la *Coquille* échappa, malgré l'impossibilité de temps, au soupçon d'être l'éclaireur de la flotte menaçante que rêvaient tous les politiques du Brésil. Cet état de suspicion fit abréger la relâche.

Une traversée de moins de vingt jours, avec un violent pampéro pour épisode, vis-à-vis de l'embouchure du Rio de la Plata, conduisit la corvette aux îles Malouines, où elle vint mouiller heureusement dans la baie française, non loin de la roche si fatale à l'*Uranie*. L'observatoire fut placé dans les ruines de la colonie fondée par Bougainville, et l'équipage vécut de sa chasse pendant un séjour d'un mois.

Digitized by Google

La saison étant déjà fort avancée, la *Coquille* quitta les Malouines le 18 décembre. Dans le canal qui sépare ces îles du continent, et au nord de ce canal, elle fut éprouvée par un temps affreux. C'est en recevant coups de vent sur coups de vent que l'on parvint à la terre des Etats qu'il fallut longer le 28 et le 29, et dont l'aspect désolé contrastait étrangement avec un ciel pur enfin retrouvé. Le 31 décembre, le cap Horn était doublé, et l'année commença dans le grand Océan, où bientôt, contre toute attente, il fallut résister à un coup de vent de sud, d'une violence extrême, qui fit honneur à la solidité du bâtiment. Le 20 janvier 1823, la *Coquille* mouillait dans la magnifique rade de la Conception, au Chili, où les journaux de l'expédition se remplirent surtout d'observation de planètes.

Là des nouvelles d'un intérêt puissant attendaient nos navigateurs. « Il paraît, écrivait le 23 janvier Jules de Blosseville à M. de Bréauté, qu'une nouvelle terre vient d'être découverte par 72 degrés de latitude sud, et qu'on en a vu les côtes sur un grand développement dans le nord, sans reconnaître si elle s'étend jusqu'au pôle. Il paraît que ces côtes sont couvertes de volcans, et que la température y serait fort supportable. Malgré mes démarches, je n'ai pu savoir encore rien de certain. Ce ne sont jusqu'ici que des ouï-dire; n'y donnez pas toute confiance!... Je voudrais bien, avant notre départ, obtenir quelque certitude sur la découverte. Serait-ce le fameux continent austral?...»

Au Chili comme au Brésil, c'était une révolution. La *Concepcion* venait d'être brûlée et pillée, mais elle s'était donné le nom de Conception des hommes

Digitized by Google

libres, et elle faisait marcher une partie de sa population sur Santiago, pour concourir à l'abdication forcée du dictateur O'Higgins, homme de grands talents et de grands services, déjà suspect à une inquiète et envieuse démocratie. Les deux partis comptaient dans leurs rangs quelques Français émigrés à la chute de l'Empire, et aussi des officiers anglais. Lord Cochrane croisait dans ces mers, justement accusé d'être le plus dangereux des alliés.

La *Coquille* était mouillée devant la bourgade de Talcahuano, où elle se tint du 20 janvier au 13 février. Là elle assista aux fêtes de l'indépendance, aux joies d'une soldatesque prétorienne, aux solennités d'une paix peu durable, conclue avec les Araucanos, derniers et terribles alliés de l'Espagne. Elle y reçut aussi la visite du nouveau président, le général Freire, qui manifestait à grand bruit un vif attachement pour la France, et se faisait accompagner d'un Français, le colonel Beauchef, chargé du commandement de 900 hommes d'élite. Quel fut l'étonnement de Jules de Blosseville de voir deux officiers de l'état-major du dictateur venir à lui en l'appelant par son nom! Il reconnut en eux des prisonniers du *San-Francisco*, délivrés par le *Railleur*, qui les avait débarqués et laissés à la Martinique; et il leur dut d'assister, à une place d'honneur, à de grandes manifestations patriotiques, où beaucoup d'effets oratoires furent dépensés.

Au Pérou, troisième révolution; la relâche dura du 26 février au 5 mars. Moins souvent retenus à Callao qu'attirés à Lima, les officiers de la *Coquille* virent l'antique cité des rois, devenue la capitale

Digitized by Google

d'une république naissante, installer comme dictateur, à la suite d'une parade législative, et aux cris de : « Meurent les protestants ! », le colonel Riva-Aguero, homme riche, médiocre et corrupteur.

Mais les travaux scientifiques s'accordaient mal avec tout ce mouvement de soldatesque maîtresse, et de proscriptions. Le 10 mars, la corvette était mouillée à Payta, autre point de la côte péruvienne, refuge de contrebandiers, bourgade de 1,500 âmes, merveilleusement située entre les deux équateurs pour des observations magnétiques, et connue seulement, dans son ingrate nature, par le voyage d'Anson. Le capitaine Duperrey avait choisi ce point rarement visité par les Européens, pour y observer surtout les variations diurnes de l'aiguille. Les savants navigateurs s'y livrèrent, pendant douze jours, à des travaux de toute espèce.

A mesure que l'expédition s'avançait dans le grand Océan, la campagne prenait un intérêt de plus en plus vif. En vain on chercha *les trépieds* portés sur nos cartes françaises; mais la première terre aperçue fut une découverte. La navigation de la *Coquille* se signala par la rencontre de cinq îles basses, habitées, qui ne figuraient encore sur aucune carte et qui appartiennent à l'archipel Pomotou.

« Toute cette partie du grand Océan a été fort superficiellement explorée, écrivait Jules de Blosseville à M. de Bréauté ; dans le nord surtout, il se trouve des îles nombreuses, connues seulement des insulaires. Une expédition dirigée vers ces parages s'enrichirait de nombreux matériaux pour la perfection de la géographie. Je tiendrais beaucoup à en faire partie, et nous connaissons les meilleurs

Digitized by Google

moyens pour la diriger. Il appartient aux Français de perfectionner partout la géographie ; car l'exactitude caractérise maintenant leurs travaux plus que ceux d'aucun autre peuple.

» Je voudrais faire un voyage dans le genre de ceux qu'entreprenaient les flibustiers sur un petit navire, et visiter les moindres détails des côtes. Je vis depuis longtemps dans les châteaux en Espagne. Il faudra enfin qu'un de mes projets s'exécute. »

A peine au tiers de la campagne, il rêvait déjà aux avantages de savoir et d'expérience qu'il en recueillait pour une autre. Déjà aussi, son esprit s'accoutumait à prendre les choses d'un peu plus haut :

« Je commence à envisager l'histoire naturelle d'une autre manière. Je ne fais plus cas de la science des nomenclatures. Je n'approuve pas ceux qui, prenant une seule branche, ne songent qu'à amasser espèces sur espèces, et ne font cas que du grand nombre. Si je m'y livrais, je ne voudrais connaître que l'ensemble, que les ingénieuses combinaisons de la nature, l'utilité, l'organisation des êtres. Je mépriserais la plante, l'insecte, l'oiseau le plus rare qui ne peut servir à rien, qui n'a pas même la beauté pour lui.

» Avant tout passerait pour moi la composition de notre globe, sa géographie physique, les différentes espèces des êtres animés qui habitent la terre et les eaux, leurs fonctions, les parages qu'ils fréquentent ; la géographie des animaux. Ensuite viennent les plantes ; sous plus d'un rapport elles méritent le premier rang, leur place dans les divers systèmes, leur influence, leur nature, la taille, la forme qu'elles affectent, leurs propriétés, leur utilité

Digitized by Google

comme aliments; les parages de la mer habités par des fucus d'espèces variées; enfin, le tout rapporté à un point de vue général qui fasse connaître les productions particulières à chaque pays.

» Voilà, ce me semble, les connaissances que doit posséder le voyageur instruit. Elles n'exigent pas de sérieuses études. Il suffit de quelque chose de plus qu'une teinture. M. de Humboldt, le premier des voyageurs, a adopté, pour ainsi dire, ce plan. Sans être passé maître dans aucune branche, il les connaît toutes fort bien. Son génie d'observation, son savoir universel, ne lui ont fait aucun ennemi, parce que chaque savant supérieur dans un genre sait n'être point, dans sa spécialité, éclipsé par lui. Je tâche donc, à son exemple, de m'initier dans tous les mystères, sans trop les approfondir, et je travaille à toutes les collections.»

N'était-ce pas, pour un penseur de vingt ans, prendre la question avec bien de la sagacité, au moment où le théâtre des études allait devenir plus attrayant encore?

Le 3 mai, la *Coquille* touchait Otaïti; ce rêve de tous les navigateurs, cette nouvelle Cythère de Bougainville, qui n'avait pas revu le pavillon français depuis plus d'un demi-siècle. Mais que les temps et les mœurs étaient changés! Des missionnaires méthodiques, maîtres du pays, une cour souvent grotesque, un vieux parti national irrité, des fraudes commerciales, des intrigues politiques avaient remplacé l'âge d'or, ses idylles, et ses églogues.

Le missionnaire Orsmond n'avait pas négligé de peindre les Français comme un peuple pauvre, sans industrie, habitant un maigre territoire, adonné aux

Digitized by Google

fraudes dans le commerce ; mais ce charitable portrait ne resta guères en crédit, et l'accueil fait aux Français fut aussi cordial qu'empressé.

Jules de Blosseville se vit dès les premiers moments dans la plus haute faveur. Choisi pour *tayo* par le jeune mari de l'héritière du trône, il fut introduit par ce prince jusque dans l'intimité de la maison royale, et admis presque familièrement auprès de la princesse Aïmata, aujourd'hui la reine Pomaré, objet alors d'une surveillance toute particulière ; car on craignait qu'elle ne fût enlevée dans un but politique par le parti des antiques mœurs nationales. Le jeune élève conserva le plus riant souvenir de cette femme de douze ou treize ans, à l'expression fine et spirituelle, aux caprices aimables, aux gracieuses bouderies, dont les formes alors frêles et délicates contrastaient avec l'énorme corpulence de son mari de seize ans, Pomaré Nohorai. Reçu dans leur cabane princière de Matavaï, admirablement située, et dans leur grande pirogue double, manœuvrée par trente pagayeurs, il eut plusieurs fois occasion d'y voir de près et avec un vif intérêt le bel enfant à la physionomie intelligente qui régnait sous le nom de Pomaré III, tandis que les missionnaires anglicans gouvernaient.

De grandes manœuvres de la garde royale otahitienne dignes des crayons d'un Charlet, avec un vieil uniforme anglais équitablement réparti entre plusieurs guerriers : à l'un la chaussure, à l'autre le couvre-chef, à un troisième le vêtement nécessaire ; une sorte de champ de mai où l'impôt fut discuté publiquement avec un certain apparat parlementaire ; une solennelle et curieuse cérémonie des chrétiens

Digitized by Google

nouveaux dans la chapelle royale de Pari, et un banquet, royal aussi, où les missionnaires et leurs familles prirent rang avant la reine-mère et la régente, furent les principaux épisodes communs à tout l'état-major de la *Coquille*. Mais il était réservé à Jules de Blosseville et à son ami Lesson d'être admis à une soirée intime et fort gaie de la régente elle-même, réunion qui se prolongea jusqu'à une heure très-avancée, non sans donner prétexte à des rapports aussi puritains que dénués de vérité présentés aux missionnaires, tandis que les deux Français recevaient l'hospitalité pour le reste de la nuit sous le toit de roseaux du commandant en chef de la garde royale.

Ces insignes faveurs de cour n'éblouissaient pas le jeune élève jusqu'à lui faire oublier les travaux qu'il s'était proposé de ne jamais interrompre. Il aimait surtout à étudier ces peuplades si voisines du prétendu état de nature, à les prendre sur le fait dans toute la naïveté de leurs mœurs, dans toute la simplicité de leurs habitudes, dans les souvenirs trop effacés déjà de leurs traditions. Placé à la table royale près du capitaine Deps, qui commandait la goëlette l'*Endeavour* pour Tamatoa, roi ou chef de Raïatea, il obtint de ce marin intrépide, qui faisait chaque année pour le compte de la mission le voyage de la Nouvelle-Galles du sud, des renseignements géographiques très-précieux et le gisement de quelques îles ignorées jusqu'alors.

Il tira aussi pour les journaux du voyage un excellent parti des connaissances variées du déserteur anglais William, ancien *convict*, homme très-intelligent, qui avait rempli le poste de second sur un baleinier. Il réussit à le faire embarquer sur la

Digitized by Google

Coquille, où cet étranger, habitué à la navigation de ces parages, sut se rendre très-utile.

Le 17 mai, Jules de Blosseville insistait dans une lettre sur une rumeur qui l'avait vivement ému :

« Un bâtiment qui vient des îles Sandwich, nous rapporte le bruit répandu qu'un baleinier, en passant dans le détroit de Torres, aurait rencontré sur un rocher inconnu, un des chirurgiens de la Pérouse, qu'il aurait ramené en France. Ce serait le seul survivant des malheureux qui ont échappé au naufrage. Combien cet événement nous intéresserait! Mais nous avons peu d'espoir, et nous considérons cette nouvelle comme un conte fait à plaisir, malgré quelques vraisemblances. »

Ces vraisemblances occupèrent singulièrement son esprit, et la pensée de la Pérouse ne le quitta guères dans ce voyage.

Le 22 mai, la *Coquille* perdait de vue la rade de Matavaï et toutes ses séductions, portant à l'île de Borabora le missionnaire Orsmond et plusieurs marins anglais. Une seconde relâche de quinze jours dans les îles de la Société fut marquée par un léger échouage, suite de la brisure d'un cable en fer, unique accident un peu grave d'une navigation jusque-là singulièrement heureuse. Le capitaine Duperrey autorisa Jules de Blosseville à se séparer quelques jours de l'expédition, pour visiter l'île de Maupiti avec M. Deps. Cette excursion valut à l'atlas du voyage une carte et un paysage remarquables.

Voici en quels termes cet épisode est raconté dans une lettre intime :

« J'ai été absent de la corvette pendant six jours que j'ai employés dans une petite course à l'île de

Digitized by Google

Maupiti ou Maurua de Cook, éloignée seulement de neuf lieues. Je m'y suis rendu sur une bonne goëlette appartenant au roi de Raïatea ou Ulietea de Cook, commandée par un capitaine anglais que j'avais connu à Tahiti. Un missionnaire et le roi en personne étaient avec nous. Vous pouvez penser si une pareille expédition était de mon goût. Je ne l'aurais pas bornée là, si je n'eusse craint de retarder le départ de la corvette, à bord de laquelle je rapportai le plan de Maupiti que j'avais levé, et tous les renseignements que j'avais pu recueillir. Je m'estime d'autant plus heureux d'avoir fait cette petite campagne que le grand nombre d'officiers embarqués sur la corvette doit naturellement s'opposer à ce que je puisse être chargé seul de quelque travail. »

L'imprévu prit beaucoup de place dans la traversée du grand Océan. Des îles de la Société, la *Coquille* chercha d'abord à gagner la Nouvelle-Galles du sud; mais les vents furent contraires. Elle voulut se diriger vers la baie des îles de la Nouvelle-Zélande; un coup de vent la repoussa. Enfin, de tempête en tempête, après avoir reconnu les îles sauvages Eooa et Pylstaert, dans l'archipel de Tonga, les îles Bougainville et Bouka, dans les archipels de Santa-Cruz et des Arsacides, le 12 août 1823, la *Coquille*, se reposant d'une pénible traversée de soixante-cinq jours, était mouillée à Port-Praslin. Dans leurs relâches à la Nouvelle-Irlande, Bougainville et d'Entrecasteaux n'avaient pu voir aucun habitant. M. Duperrey fut plus heureux. Des relations amicales s'établirent et se maintinrent avec les naturels, qui, abandonnant leur petit village situé de l'autre côté du cap Saint-Georges, étaient venus camper sur le rivage en vue de la corvette. Il

Digitized by Google

était d'un certain intérêt d'étudier dans leurs rapports de famille et dans leurs habitudes domestiques ces peuplades que n'avaient vues de près aucun navigateur. Cette lacune fut comblée par une aventureuse excursion de Jules de Blosseville, accompagné du matelot anglais William Taylor. A force de persévérance, il parvint à visiter le village de Lekiliki, se confiant à la discrétion des Papouas de la Nouvelle-Irlande avec un abandon que n'auraient pas dû faire prévoir ses réflexions écrites avant d'entrer dans la marine. Cette heureuse témérité se reproduisit plus d'une fois pendant la circumnavigation de la *Coquille*. Voici comment il la justifiait dans une lettre à M. de Bréauté :

« Les rapports particuliers que j'ai eus avec ce peuple sauvage, me font un peu douter de la véracité de certains voyageurs qui ont toujours mis le bon droit de leur côté, lorsqu'ils ont eu à rendre compte de quelques massacres ou d'une fusillade. Je sais comment les matelots en usent avec des hommes qu'on leur a appris à regarder comme des brutes, et je crois bien que les équipages commandés par les premiers navigateurs étaient trop souvent composés d'hommes sans honneur, chargés quelquefois de crimes, et qui ont dû être la principale cause des horreurs qui souillent la plupart des anciens récits. »

En quittant le Port-Praslin après une relâche de neuf jours, la *Coquille* donna dans le canal Saint-Georges, communiqua avec les habitants de l'île d'Amakata, longea le groupe des îles de Shouten, et reconnut sur la côte de la Nouvelle-Guinée plusieurs petites îles nouvelles dont une reçut le nom de Blosseville. Enfin, elle coupa la ligne et vint mouiller du

Digitized by Google

6 au 16 septembre dans le port d'Offak de l'île de Waïgiou, relâche curieuse, signalée par les travaux les plus variés.

Pendant ce séjour les relations furent constamment amicales avec les naturels. Persévérant dans la nature de ses rapports avec eux, Jules de Blosseville contribua pour beaucoup à cette bonne intelligence. Dès le début, M. Bérard et lui, occupés à des relèvements sur la côte orientale de la baie, avaient eu soin de montrer leur respect pour la propriété des indigènes, en laissant dans une cabane abandonnée des présents d'un grand prix pour des sauvages en échange de quelques noix de cocotiers.

Accompagné dans une simple pirogue de Papou par le matelot William Taylor, Jules de Blosseville se signala à Waïgiou par une audacieuse reconnaissance de la baie Chabrol. Là encore, il réussit, comme à la Nouvelle-Irlande, à dissiper la défiance des naturels jusqu'à les voir dans le détail de leurs habitudes domestiques. Il parvint même à se faire admettre dans la maison et presque dans le harem d'un radjah mahométan qui gouvernait et trafiquait dans ce golfe.

De la baie d'Offak à l'île de Bourou, l'une des Moluques, la traversée fût rapide. Le 23 septembre, la *Coquille* laissait tomber l'ancre dans la vaste baie de Caïeli. Aussitôt Jules de Blosseville fut envoyé à terre, pour porter au résident hollandais les lettres patentes de son souverain, qui prescrivait un accueil exceptionnel pour une expédition scientifique; car l'accès de cette île était alors interdit à tous les pavillons européens. Mais il savait mieux captiver les hommes de la nature que les hommes de la civilisation; il ne rapporta qu'un refus. Cependant, après

Digitized by Google

quelques pourparlers, le capitaine Duperrey parvint enfin, comme l'avait fait Bougainville et d'Entrecasteaux, à séjourner à Bourou, très-surveillé d'abord, admis ensuite avec tous ses officiers dans l'intimité des principaux Orang Cayas et du résident lui-même.

Après huit jours d'une relâche qui enrichit toutes les collections, la corvette se dirigea vers Amboine, où l'attendait avec le plus bienveillant accueil la ruine d'une espérance. C'était là que les officiers de la *Coquille* comptaient trouver les premières nouvelles de France; il manqua cette récompense à leurs travaux. Jules de Blosseville écrivit de la capitale des établissements hollandais :

« Depuis notre départ de la côte d'Amérique, on n'a pas pu suivre en France la marche de la *Coquille* à travers le grand Océan; car elle a été assujettie à diverses circonstances qui n'étaient pas prévues. Pendant notre longue navigation dans cette mer, nous n'avons mouillé qu'aux îles de la Société. Il existe une grande lacune dans notre correspondance. Les nouvelles que nous donnerons d'Amboine, parviendront à Paris presque aussitôt que celles de Tahiti. Nous aurons alors achevé plus de la moitié de notre navigation, et chaque mille que nous ferons sera vers la France.

» Nous ne pouvions nous attendre à recevoir ici des lettres de nos familles; mais nous avons été bien désappointés, en ne trouvant pas de nouvelles d'Europe, et nous allons rester encore plusieurs mois dans une ignorance complète, plus pénible pour nous que la plupart des privations qu'il nous faut éprouver.

» Nous avons fait les deux cinquièmes du voyage.

Digitized by Google

Nos montres ont fort bien marché depuis notre départ de Toulon, et elles ont donné partout des résultats surprenants par leur concordance avec les déterminations adoptées d'après de grandes autorités. A ces longitudes nous joindrons, outre les observations de distances ordinaires, un bon nombre qui ont été prises aux planètes.

» La *Coquille* a navigué jusqu'à présent sous l'influence d'un génie protecteur, et ce n'est pas en vain qu'on a fait des vœux pour les navigateurs qu'elle porte. Le bonheur nous suit partout. Nous n'avons pas eu encore une seule maladie sérieuse. »

Une traversée de trois mois, avec de grandes privations, dans les rudes mers de la Nouvelle-Hollande, conduisit la *Coquille* d'Amboine à Port-Jackson.

Le 17 janvier 1824, elle était à l'ancre dans la rade de Sydney, tout près d'un bâtiment de guerre anglais, au milieu d'une forêt de mâts. Autre nature, autres sujets d'étude! Dès les premiers instants, avant même d'avoir accompagné son commandant à Paramatta auprès du général Brisbane, gouverneur de la colonie, et savant astronome, correspondant de l'Institut de France, Jules de Blosseville avait déjà retrouvé le capitaine Deps, et entamé, grâce à lui, des relations utiles avec le capitaine Powel, du *Rambler*, homme instruit et entreprenant, digne d'être connu par ses découvertes dans l'archipel de la Nouvelle-Shetland.

Une excursion à Botany-Bay, pèlerinage aux lieux consacrés par les dernières dépêches de la Pérouse, fût pour Jules de Blosseville l'épisode le plus remarquable d'un séjour de deux mois, qu'il employa surtout à étudier à l'Observatoire avec le capitaine

Digitized by Google

Rumker, et à recueillir de judicieuses notes sur un système de colonisation qui manquait à la France, système si utile dans le présent et si fécond pour un prochain avenir.

En quittant Sydney, la *Coquille* se dirigea vers la Nouvelle-Zélande. Le 3 avril, elle entrait dans la baie des Iles. Là, visitant avec M. Lesson l'i-pah ou village fortifié d'Orokaoua, Jules de Blosseville releva avec un sextant une foule de points de la vaste baie d'Ipiripi, et compléta le travail géographique de MM. Bérard et de Blois, par les relèvements de diverses criques, en revenant sur une grande pirogue dirigée par des insulaires. Il fit ensuite partie d'une expédition de trois jours, dans le grand canot de la corvette, avec M. Gabert et le maître canonnier Roland, expédition qui ne fût pas sans danger; car tous les trois se virent brutalement fouillés par les féroces compagnons du chef Shongi, qui tinrent même conseil pour enlever la poudre que contenait le canot. Il fallut accepter un asile pour la nuit dans la maison de la mission, entourée d'un véritable labyrinthe de fortes palissades, et là, à quelques pas de ces anthropophages, la soirée se passa comme dans un parloir de la vieille Angleterre, à prendre tranquillement le thé chez mistriss Clerk, femme d'un missionnaire, en compagnie du redoutable Shongi, parfaitement apprivoisé.

Pendant cette relâche curieuse, Jules de Blosseville s'appliqua surtout à recueillir de la bouche des missionnaires et de quelques marins libres ou déserteurs, des documents géographiques dont il composa un mémoire plein d'aperçus nouveaux.

La *Coquille* marchait de contraste en contraste.

Digitized by Google

La première terre qu'elle reconnut après avoir quitté la Nouvelle-Zélande pour les mers des tropiques, fut l'île de Rotouma, dont les naturels, aux mœurs douces et ingénues, vinrent en grand nombre visiter la corvette. Tandis qu'elle passait lentement devant leurs villages, M. Lesson et Jules de Blosseville sollicitèrent en vain l'autorisation d'aller visiter, ne fut-ce qu'une heure, ce sol si rarement foulé par des pieds européens. L'incertitude du temps ne le permit pas; mais la *Coquille* recueillit un matelot anglais déserteur, William John, atteint de nostalgie, dans la mollesse d'une existence sensuelle et sans travail. C'était un homme d'un esprit judicieux et de quelque instruction. Jules de Blosseville sut extraire de ses récits des documents intéressants sur les mœurs, les usages et la langue de cette peuplade primitive.

Les îles voisines de l'équateur que la *Coquille* explora ensuite, n'offrirent pas la même nature d'intérêt; îles très-basses et habitées par des tribus misérables qui paraissent cependant satisfaites de leur sort. Les habitants des Mulgraves offrirent à peu près le même tableau; mais dès les premières communications avec les Carolines, un perfectionnement croissant put s'observer dans la forme des pirogues, dans les vêtements, les outils et les ornements. Le 5 juin 1824, la *Coquille*, parvenue à l'île d'Oualan, mouillait dans un havre sûr et peu spacieux, qu'elle dota de son nom. Tout parut indiquer que les naturels n'avaient jamais vu d'Européens. Leurs mœurs semblaient douces et hospitalières. Dès le lendemain, M. Lesson et Jules de Blosseville allèrent visiter le grand village de Lélé, et le vieil *Hurosse tône*, qui avait pour trône une natte et pour palais une cabane

Digitized by Google

ornée d'une varangue de joncs. Cette première visite fut amicale et révéla de précieux détails sur des mœurs naïves ; mais quelques jours après, Jules de Blosseville revint seul et passa la nuit dans la grande maison des chefs. Un sextant dont il s'était muni excita les convoitises d'un Hurosse, qui ordonna à ses inférieurs de le dépouiller; heureusement, il suffit d'un mouvement de résistance pour les intimider.

Cet épisode a été raconté avec toutes ses particularités dans le journal du voyage.

Malgré l'intérêt de curiosité qu'offraient ces mœurs si voisines de l'état de nature, il y eut de l'espoir trompé dans cette exploration d'un point des Carolines. Le 15 juin, la *Coquille* s'en éloigna pour traverser lentement cet archipel, en faisant de nouveaux travaux géographiques, qui constatèrent bien moins de découvertes que l'expédition ne semblait en droit d'en attendre. Le 5 juillet, elle avait atteint le 144e degré de longitude est, et le 26 elle était à l'ancre au fond du havre de Doréry, à la Nouvelle-Guinée; station riche en travaux de toute espèce et féconde en nouveautés d'histoire naturelle, que n'avait point encore épuisées une relâche de seize jours, lorsque la corvette mit à la voile. Jules de Blosseville, qui ne s'est jamais piqué d'être habile chasseur, eut à Doréry la bonne fortune d'un coup double heureux sur des oiseaux de paradis.

Traversant ensuite les Moluques, et s'arrêtant dix jours à Sourabaya, sur la côte de Java, la corvette sortit par le détroit de la Sonde et se dirigea vers l'Europe. Ses deux premières relâches furent tristes l'une et l'autre. Elle visita l'île Maurice, qui avait perdu sous le joug britannique son glorieux nom

Digitized by Google

d'Ile de France, et Sainte-Hélène, où pour la première fois depuis la captivité de Napoléon apparaissait une voile française. Ce fut un véritable pèlerinage, et Jules de Blosseville en revint avec de bien modestes, mais précieuses reliques fort rares alors, des feuilles de saule pleureur, des branches de géranium couleur de feu recueillies autour du tombeau, et quelques débris authentiques d'un grossier papier de tenture. Il rapportait pieusement aussi de l'Ile de France un humble bambou cueilli sur le tombeau de Virginie.

Le 18 janvier 1825, la *Coquille* touchait à l'Ile de l'Ascension ; le 2 février, elle coupait la ligne équatoriale pour la cinquième fois, et le 22 mars, elle avait en vue les côtes de Provence ; mais le vent la repoussait de la grande rade de Toulon, et le 24 mars, elle entrait dans le port de Marseille. Dans une campagne de 872 jours, elle en avait passé 521 sous voiles ; elle avait parcouru près de 25,000 lieues marines, et par un bonheur dont les exemples sont très-rares, ce voyage autour du monde n'avait pas coûté la vie à un seul homme. Il s'était fait avec une économie telle, qu'un bâtiment d'égale force, employé sur nos côtes pendant le même espace de temps, aurait entraîné plus de frais. La dépense totale s'était arrêtée à 257,850 fr. 41 c.

La part de Jules de Blosseville était belle dans cette grande expédition, surtout si l'on veut tenir compte de l'infériorité de son grade. Il avait pris une part active à tous les travaux, à toutes les fatigues de la campagne ; il s'était multiplié pour calculer des distances, pour prendre des angles horaires, pour faire des observations d'inclinaison. Il s'était fait l'interprète de la *Coquille* dans chaque rencontre avec la marine,

Digitized by Google

le commerce et les colonies de l'Angleterre. Toutes les fois que l'on descendait à terre, il savait établir des relations utiles avec les missionnaires et les capitaines de navires, qui lui confiaient presque toujours des notes précieuses pour l'histoire des mœurs et le progrès des sciences.

Un des hommes dont le nom s'est le plus élevé par ce voyage si remarquable, M. Lesson, a tracé ce portrait du plus jeune de ses compagnons :

« En arrivant à bord de la corvette la *Coquille*, Jules de Blosseville sut inspirer un intérêt des plus vifs par ses manières polies, son instruction générale et solide, sa grande habitude de la langue anglaise, la tenacité, le calme et l'énergie de son caractère fortement trempé. En trois années de mer, dans les parages les moins connus du globe, Blosseville montra à quel degré d'intelligence du métier, de hardiesse, de coup d'œil et de connaissances pratiques, son heureuse aptitude pouvait le faire parvenir. L'opinion de ses camarades et de ses chefs fut unanime. Riche d'illusion et de courage, il restait indifférent aux rivalités haineuses, aux outrageux dénigrements. Après les heures de service, il se tenait renfermé dans son étroite cabine, et là, en présence des travaux des grands navigateurs et des cartes des plus célèbres hydrographes de l'Europe, il entassait un trésor de science.

» Hardi et aventureux, il était toujours le premier à s'élancer avec les sauvages, à les accompagner seul, souvent sans armes, dans leurs pirogues et dans leurs villages. Une fois, il est resté plusieurs jours à leur merci, loin du bord et de toute protection. Sa sécurité n'a jamais été trompée; tant son coup d'œil

Digitized by Google

jugeait avec sagacité du degré de confiance qu'il devait accorder à ces hommes! Seul avec une boussole de poche, un léger plomb de sonde maniable, un compas portatif, son sextant, dans des canots de sauvage, il levait le plan des côtes, sondait les havres et enrichissait l'expédition de travaux qu'on ne lui aurait peut-être pas permis de faire avec les embarcations de la corvette. Dans toutes les relâches, il s'abouchait avec les capitaines étrangers, lisait leurs journaux, tirait un savant parti de leur expérience, et se livrait avec la même ardeur à la récolte des objets d'histoire naturelle qu'il remettait aux mains chargées de les rassembler dans l'intérêt de l'expédition. »

Pendant la campagne, il avait été fait enseigne de vaisseau, à son rang d'ancienneté, le 15 janvier 1823. En débarquant, son vœu le plus vif était de se voir bientôt appelé à Paris pour pouvoir suivre les principaux cours de la Faculté des sciences et de l'Observatoire, tout en travaillant à la rédaction et aux cartes du voyage.

Sa famille sollicita pour lui le commandement d'un de ces petits bâtiments qui chaque été étaient mis, à Dieppe, à la disposition de M^me^ la duchesse de Berri. Cette demande, accueillie d'abord avec quelque bienveillance, vint échouer devant un règlement nouveau. Un arrêté qui n'avait pas encore été violé, car il n'avait que deux mois de date, venait de réserver aux lieutenants de vaisseau ces commandements pour lesquels jusque-là les enseignes avaient concouru.

Mais le rapport de M. Arago, parlant à l'Académie des sciences, au nom d'une commission composée de MM. Cuvier, de Humboldt, de Rossel, Cordier, La-

Digitized by Google

treille et Desfontaines, et le résumé des travaux de l'expédition présenté au ministre par le capitaine Duperrey, tous accueillis avec faveur par l'attention publique, mentionnaient de la manière la plus honorable le nom du jeune officier. Personne ne doutait qu'il n'eût sa part des récompenses annoncées. Il s'en flattait peu, et il écrivait déjà : « Si un voyage heureux terminé au moment du sacre n'attire pas sur nous un peu de bienveillance, nous nous contenterons du plaisir de l'avoir fait. »

Il dût, en effet, s'en contenter. On n'était pas encore prodigue de distinctions.

Il passa vers cette époque plusieurs jours à Dieppe, et le hasard voulut que le commandement qui lui avait été refusé, lui fût un instant confié par absolue nécessité, pour remplacer un officier sérieusement indisposé.

Une autre fois, la promenade en mer se faisait sans étiquette aucune. Les invitations étaient plus nombreuses que d'ordinaire ; car la princesse était restée dans ses appartements.

Un jeune homme à la mode, au verbe haut, à l'air avantageux, fier surtout d'une expérience qui commençait à n'avoir plus le mal de mer, avise un inconnu au maintien modeste, à l'apparence préoccupée, qui se tient un peu à l'écart. Il daigne l'aborder.

— Il vente bon frais, n'est-ce pas, monsieur ?

— Ah ! vraiment.

— Nous filons bien des nœuds à l'heure.

— Vous croyez ?

— C'est un beau spectacle que la mer ; mais il faut en avoir une grande habitude.

— Oui, sans doute.

Digitized by Google

— Que dites-vous de ces lames ? Quand on n'est pas familiarisé avec elles, cela surprend.

— Je vous crois.

— Il y a des gens, monsieur, qui n'auront jamais le pied marin.

— A qui le dites-vous ?

Et le dialogue se prolonge avec un égal intérêt à coups de dictionnaire nautique d'un côté, de l'autre par monosyllabes dont le ton respire un ennui résigné.

Passe par là M. de Bréauté ; c'était presque un marin dieppois. Notre loup de mer improvisé l'aborde en camarade, et lui tient à peu près ce langage :

— Vous avez amené ce monsieur ; c'était lui rendre un mauvais service. Il ne m'a point l'air hardi à ce commerce là. Faites en donc un séminariste.

— Vous rendriez des points à Lavater en personne.

La conversation devient générale. Notre jeune homme au pied marin en fait surtout les honneurs. Il étale son répertoire avec le plus superbe aplomb. Toute la marine française est connue de lui, flotte et officiers. Il est en relation intime avec tous les navigateurs de quelque renom. Il sait, comme s'il les avait faits, tous les voyages autour du monde. D'un récit de la campagne de l'*Uranie*, il passe à la circumnavigation de la *Coquille*. Mais tout à coup, son imagination ou sa mémoire lui fait défaut, au point le plus intéressant d'un épisode.

— Venez-nous en aide, Blosseville, vous y étiez, vous.

C'était au séminariste que s'adressait impitoyable-

Digitized by Google

ment M. de Bréauté ; et ce fut l'anecdote du jour, fort justement oubliée le lendemain.

Jules de Blosseville désirait alors s'embarquer quelque temps sur un bâtiment de guerre, entre ses travaux à Paris et une nouvelle campagne de découvertes ; mais son amour pour les sciences le ramena bientôt à d'autres pensées. Plusieurs grands projets de voyage étaient à la fois présentés au ministère ; tous avaient pour lui un côté attrayant.

Reverrait-il, sous M. d'Urville, ou sous M. Bérard, la Nouvelle-Guinée ?

Suivrait-il M. Jacquinot à la Nouvelle-Shetland, ou M. Duperrey sur les côtes de la Cochinchine et du Japon ?

L'Institut ne devait-il pas demander un voyage de circumnavigation, particulièrement consacré aux travaux de magnétisme, sous le commandement de M. Duperrey, avec M. Bérard pour second ?

La pensée d'une campagne sur les côtes de la Grèce offrait à son esprit un autre genre de séduction, surtout s'il pouvait être embarqué sur l'*Egérie*, sous M. de Chateauville.

Mais toutes ces incertitudes cédèrent devant une attraction plus puissante encore. Jules de Blosseville avait voué un véritable culte à la mémoire de la Pérouse. Partout, dans le voyage de la *Coquille*, il avait recherché des traces de l'illustre navigateur, et ses lettres étaient souvent remplies de ce grand nom.

Les journaux anglais annoncèrent qu'on avait enfin des notions à peu près certaines sur le lieu du naufrage, reconnu par un baleinier. A cette nouvelle inattendue, un des compagnons les plus dis-

Digitized by Google

tingués de M. de Freycinet et de M. Duperrey, dans leurs voyages autour du monde, M. Bérard, s'empressa de soumettre au ministère un projet de campagne à la recherche des précieux débris signalés par une marine étrangère. Jules de Blosseville était proposé pour faire partie de l'expédition. Ce voyage devait être entrepris par un bâtiment d'un faible tonnage, de 180 tonneaux environ, sans autre armement que celui d'un navire destiné pour une simple station. On pouvait partir au mois de novembre et rentrer au port en octobre 1826, après trois ou quatre mois passés sur le théâtre du naufrage.

« Vous avez vu dans les journaux, écrivait alors Jules de Blosseville dans un épanchement intime, qu'on avait enfin acquis la certitude que la Pérouse avait fait naufrage dans la mer de Corail, comme tous les géographes le soupçonnaient, et que les récifs qui entourent une île longue et basse, avaient été la cause et le théâtre de cet affreux événement. Cette nouvelle est sûre, mais elle ne me paraît être qu'une indication pour guider les Français dans la recherche des derniers renseignements qui lèveront tous les doutes. L'honneur de notre pays, vivement intéressé dans cette affaire, empêchera de discuter froidement dans le cabinet s'il est vraisemblable ou non que quelques-uns de ses malheureux enfants existent encore sur ces terres isolées; mais si la philanthropie n'écoutait pas la voix de l'espérance, on en appellerait à la curiosité et à l'amour des connaissances. Peut-être, moi je n'en doute pas d'après le rapport, peut-être des matériaux de cette grande expédition ont abordé sur ces rivages et seraient

Digitized by Google

facilement recueillis. Le monde attend un examen détaillé des circonstances horribles qui ont occasionné la perte du modèle de nos navigateurs. Si enfin aucune de ces raisons d'humanité et d'intérêt n'étaient l'âme d'une entreprise, un sentiment de piété nationale n'engagerait-il pas nos marins à aller élever sur ces bords lointains un monument funèbre à la mémoire de leurs frères, à celle de ces hommes courageux, morts pour la gloire de leur patrie et victimes de leur zèle pour la science ?

» J'aime à croire que la France n'attendra pas un appel fait à sa libéralité, et qu'elle enverra visiter les parages qui furent si funestes ; mais si elle ne s'acquittait pas de ce grand devoir, elle serait remplacée sans doute par une nation rivale, et l'Angleterre profiterait, pour sa gloire, d'une négligence si coupable.

» Ce furent les savants qui provoquèrent l'expédition de d'Entrecasteaux à la recherche de la Pérouse. Tout est bien changé depuis cette époque. Il n'y a plus d'espoir du salut de ce grand homme ; mais il reste un tribut à payer à sa mémoire, au lieu même où il a succombé, et la certitude d'atteindre ce but est tout à fait acquise.

» Il faut, je crois, ajoutait-il, pour commander cette seconde expédition, un des officiers qui ont déjà fait le tour du monde, et qui connaissent la navigation de ces mers. Les îles basses et les récifs de corail qui les entourent, offrent des dangers capables d'effrayer le marin qui ne les a pas fréquentés. Il faut ici que la hardiesse seconde la prudence. Que n'ai-je les droits, l'expérience et l'âge qui inspirent

Digitized by Google

la confiance, et qui permettent de s'offrir pour exécuter une aussi noble entreprise ! »

Mais il pouvait s'associer d'action comme de cœur à des démarches faites dans des conditions de succès qu'il ne se reconnaissait pas. Il le fit avec l'abnégation la plus dévouée. Pour voir ordonner une mission où il ne devait pas même paraître au second rang, il dépensa plus d'activité, plus de ressources d'esprit, que n'en eût jamais déployé un intérêt personnel surexcité.

Les encouragements et les excitations ne manquaient pas. Chateaubriand, Chaptal, Cuvier, Arago, M. de Humboldt, appuyaient vivement le projet présenté. Alexandre de la Borde insistait de toute l'autorité du nom de ses deux frères, victimes dans l'expédition de la Pérouse. Le savant astronome hongrois baron de Zach, publiait, dans sa correspondance, une éloquente invocation à la générosité française. D'autres savants, d'autres hommes d'Etat concouraient à ce mouvement des esprits. Mais c'était là une de ces idées grandes, qui rencontrent pour adversaire inné le terre à terre des bureaux. Les objections décourageantes ne manquaient pas.

Le baleinier dont on invoquait le témoignage, et qui n'avait dû voir qu'en passant le théâtre de la catastrophe, n'avançait-il pas que rien n'existait plus des débris du bâtiment français? Pourquoi donc grever d'une dépense en pure perte le budget déjà si restreint de la marine?

Les informations prises en Angleterre, et demandées sans doute avec une certaine dextérité de questions, semblèrent d'abord détruire toutes les espérances et manifester même une imposture.

Digitized by Google

« Tout est fini ! » écrivait douloureusement Jules de Blosseville ; et peu de jours après, il avait repris sa confiance.

Il devait s'asseoir à la table de M. Cuvier ; c'était un honneur dont il sentait tout le prix. L'heure se passe sans lui ; le soir, il ne reparaît pas ; une longue matinée s'écoule ; enfin, il arrive de Chantilly. On lui avait donné, dans la salle des séances de l'Institut, l'adresse, à Paris, de l'officier général anglais qui, le premier, avait propagé la découverte d'un baleinier de sa nation, et, toute autre idée oubliée, il s'était mis à la poursuite de son rêve favori. L'amiral Manby étant absent de Paris pour peu de jours, il n'avait pas pu se décider à l'attendre. Laissons-le raconter lui-même le succès de sa recherche :

« Je viens de voir à Chantilly l'amiral Manby, qui n'a pu me donner aucun détail précis, puisque ses papiers sont en Angleterre ; mais il m'a appris qu'il y avait un an, au moins, qu'il avait donné connaissance de la découverte et des renseignements détaillés qu'il possédait, à l'ambassadeur de France à Londres, de qui il avait reçu des remercîments pour cette communication. Rien n'en a transpiré, et depuis l'arrivée de l'amiral à Paris, le gouvernement n'a fait prendre auprès de lui aucune information. J'ai eu soin de lui en faire la question. Je reste stupéfait de cette indifférence. Il faudra faire un siége en règle. »

Peu de jours après :

« Il reste encore quelque espoir. L'amiral Manby m'a promis de faire venir d'Angleterre tous les renseignements qu'il possède, et de me les communiquer dans une dizaine de jours. Il croit que le navire

Digitized by Google

jugeait avec sagacité du degré de confiance qu'il devait accorder à ces hommes! Seul avec une boussole de poche, un léger plomb de sonde maniable, un compas portatif, son sextant, dans des canots de sauvage, il levait le plan des côtes, sondait les havres et enrichissait l'expédition de travaux qu'on ne lui aurait peut-être pas permis de faire avec les embarcations de la corvette. Dans toutes les relâches, il s'abouchait avec les capitaines étrangers, lisait leurs journaux, tirait un savant parti de leur expérience, et se livrait avec la même ardeur à la récolte des objets d'histoire naturelle qu'il remettait aux mains chargées de les rassembler dans l'intérêt de l'expédition. »

Pendant la campagne, il avait été fait enseigne de vaisseau, à son rang d'ancienneté, le 15 janvier 1823. En débarquant, son vœu le plus vif était de se voir bientôt appelé à Paris pour pouvoir suivre les principaux cours de la Faculté des sciences et de l'Observatoire, tout en travaillant à la rédaction et aux cartes du voyage.

Sa famille sollicita pour lui le commandement d'un de ces petits bâtiments qui chaque été étaient mis, à Dieppe, à la disposition de M^me^ la duchesse de Berri. Cette demande, accueillie d'abord avec quelque bienveillance, vint échouer devant un règlement nouveau. Un arrêté qui n'avait pas encore été violé, car il n'avait que deux mois de date, venait de réserver aux lieutenants de vaisseau ces commandements pour lesquels jusque-là les enseignes avaient concouru.

Mais le rapport de M. Arago, parlant à l'Académie des sciences, au nom d'une commission composée de MM. Cuvier, de Humboldt, de Rossel, Cordier, La-

Digitized by Google

treille et Desfontaines, et le résumé des travaux de l'expédition présenté au ministre par le capitaine Duperrey, tous accueillis avec faveur par l'attention publique, mentionnaient de la manière la plus honorable le nom du jeune officier. Personne ne doutait qu'il n'eût sa part des récompenses annoncées. Il s'en flattait peu, et il écrivait déjà : « Si un voyage heureux terminé au moment du sacre n'attire pas sur nous un peu de bienveillance, nous nous contenterons du plaisir de l'avoir fait. »

Il dût, en effet, s'en contenter. On n'était pas encore prodigue de distinctions.

Il passa vers cette époque plusieurs jours à Dieppe, et le hasard voulut que le commandement qui lui avait été refusé, lui fût un instant confié par absolue nécessité, pour remplacer un officier sérieusement indisposé.

Une autre fois, la promenade en mer se faisait sans étiquette aucune. Les invitations étaient plus nombreuses que d'ordinaire ; car la princesse était restée dans ses appartements.

Un jeune homme à la mode, au verbe haut, à l'air avantageux, fier surtout d'une expérience qui commençait à n'avoir plus le mal de mer, avise un inconnu au maintien modeste, à l'apparence préoccupée, qui se tient un peu à l'écart. Il daigne l'aborder.

— Il vente bon frais, n'est-ce pas, monsieur ?

— Ah ! vraiment.

— Nous filons bien des nœuds à l'heure.

— Vous croyez ?

— C'est un beau spectacle que la mer ; mais il faut en avoir une grande habitude.

— Oui, sans doute.

Digitized by Google

— Que dites-vous de ces lames ? Quand on n'est pas familiarisé avec elles, cela surprend.

— Je vous crois.

— Il y a des gens, monsieur, qui n'auront jamais le pied marin.

— A qui le dites-vous ?

Et le dialogue se prolonge avec un égal intérêt à coups de dictionnaire nautique d'un côté, de l'autre par monosyllabes dont le ton respire un ennui résigné.

Passe par là M. de Bréauté ; c'était presque un marin dieppois. Notre loup de mer improvisé l'aborde en camarade, et lui tient à peu près ce langage :

— Vous avez amené ce monsieur ; c'était lui rendre un mauvais service. Il ne m'a point l'air hardi à ce commerce là. Faites en donc un séminariste.

— Vous rendriez des points à Lavater en personne.

La conversation devient générale. Notre jeune homme au pied marin en fait surtout les honneurs. Il étale son répertoire avec le plus superbe aplomb. Toute la marine française est connue de lui, flotte et officiers. Il est en relation intime avec tous les navigateurs de quelque renom. Il sait, comme s'il les avait faits, tous les voyages autour du monde. D'un récit de la campagne de l'*Uranie*, il passe à la circumnavigation de la *Coquille*. Mais tout à coup, son imagination ou sa mémoire lui fait défaut, au point le plus intéressant d'un épisode.

— Venez-nous en aide, Blosseville, vous y étiez, vous.

C'était au séminariste que s'adressait impitoyable-

Digitized by Google

ment M. de Bréauté ; et ce fut l'anecdote du jour, fort justement oubliée le lendemain.

Jules de Blosseville désirait alors s'embarquer quelque temps sur un bâtiment de guerre, entre ses travaux à Paris et une nouvelle campagne de découvertes; mais son amour pour les sciences le ramena bientôt à d'autres pensées. Plusieurs grands projets de voyage étaient à la fois présentés au ministère; tous avaient pour lui un côté attrayant.

Reverrait-il, sous M. d'Urville, ou sous M. Bérard, la Nouvelle-Guinée ?

Suivrait-il M. Jacquinot à la Nouvelle-Shetland, ou M. Duperrey sur les côtes de la Cochinchine et du Japon ?

L'Institut ne devait-il pas demander un voyage de circumnavigation, particulièrement consacré aux travaux de magnétisme, sous le commandement de M. Duperrey, avec M. Bérard pour second ?

La pensée d'une campagne sur les côtes de la Grèce offrait à son esprit un autre genre de séduction, surtout s'il pouvait être embarqué sur l'*Egérie*, sous M. de Chateauville.

Mais toutes ces incertitudes cédèrent devant une attraction plus puissante encore. Jules de Blosseville avait voué un véritable culte à la mémoire de la Pérouse. Partout, dans le voyage de la *Coquille*, il avait recherché des traces de l'illustre navigateur, et ses lettres étaient souvent remplies de ce grand nom.

Les journaux anglais annoncèrent qu'on avait enfin des notions à peu près certaines sur le lieu du naufrage, reconnu par un baleinier. A cette nouvelle inattendue, un des compagnons les plus dis-

Digitized by Google

tingués de M. de Freycinet et de M. Duperrey, dans leurs voyages autour du monde, M. Bérard, s'empressa de soumettre au ministère un projet de campagne à la recherche des précieux débris signalés par une marine étrangère. Jules de Blosseville était proposé pour faire partie de l'expédition. Ce voyage devait être entrepris par un bâtiment d'un faible tonnage, de 180 tonneaux environ, sans autre armement que celui d'un navire destiné pour une simple station. On pouvait partir au mois de novembre et rentrer au port en octobre 1826, après trois ou quatre mois passés sur le théâtre du naufrage.

« Vous avez vu dans les journaux, écrivait alors Jules de Blosseville dans un épanchement intime, qu'on avait enfin acquis la certitude que la Pérouse avait fait naufrage dans la mer de Corail, comme tous les géographes le soupçonnaient, et que les récifs qui entourent une île longue et basse, avaient été la cause et le théâtre de cet affreux événement. Cette nouvelle est sûre, mais elle ne me paraît être qu'une indication pour guider les Français dans la recherche des derniers renseignements qui lèveront tous les doutes. L'honneur de notre pays, vivement intéressé dans cette affaire, empêchera de discuter froidement dans le cabinet s'il est vraisemblable ou non que quelques-uns de ses malheureux enfants existent encore sur ces terres isolées; mais si la philanthropie n'écoutait pas la voix de l'espérance, on en appellerait à la curiosité et à l'amour des connaissances. Peut-être, moi je n'en doute pas d'après le rapport, peut-être des matériaux de cette grande expédition ont abordé sur ces rivages et seraient

Digitized by Google

facilement recueillis. Le monde attend un examen détaillé des circonstances horribles qui ont occasionné la perte du modèle de nos navigateurs. Si enfin aucune de ces raisons d'humanité et d'intérêt n'étaient l'âme d'une entreprise, un sentiment de piété nationale n'engagerait-il pas nos marins à aller élever sur ces bords lointains un monument funèbre à la mémoire de leurs frères, à celle de ces hommes courageux, morts pour la gloire de leur patrie et victimes de leur zèle pour la science ?

» J'aime à croire que la France n'attendra pas un appel fait à sa libéralité, et qu'elle enverra visiter les parages qui furent si funestes; mais si elle ne s'acquittait pas de ce grand devoir, elle serait remplacée sans doute par une nation rivale, et l'Angleterre profiterait, pour sa gloire, d'une négligence si coupable.

» Ce furent les savants qui provoquèrent l'expédition de d'Entrecasteaux à la recherche de la Pérouse. Tout est bien changé depuis cette époque. Il n'y a plus d'espoir du salut de ce grand homme; mais il reste un tribut à payer à sa mémoire, au lieu même où il a succombé, et la certitude d'atteindre ce but est tout à fait acquise.

» Il faut, je crois, ajoutait-il, pour commander cette seconde expédition, un des officiers qui ont déjà fait le tour du monde, et qui connaissent la navigation de ces mers. Les îles basses et les récifs de corail qui les entourent, offrent des dangers capables d'effrayer le marin qui ne les a pas fréquentés. Il faut ici que la hardiesse seconde la prudence. Que n'ai-je les droits, l'expérience et l'âge qui inspirent

Digitized by Google

la confiance, et qui permettent de s'offrir pour exécuter une aussi noble entreprise ! »

Mais il pouvait s'associer d'action comme de cœur à des démarches faites dans des conditions de succès qu'il ne se reconnaissait pas. Il le fit avec l'abnégation la plus dévouée. Pour voir ordonner une mission où il ne devait pas même paraître au second rang, il dépensa plus d'activité, plus de ressources d'esprit, que n'en eût jamais déployé un intérêt personnel surexcité.

Les encouragements et les excitations ne manquaient pas. Chateaubriand, Chaptal, Cuvier, Arago, M. de Humboldt, appuyaient vivement le projet présenté. Alexandre de la Borde insistait de toute l'autorité du nom de ses deux frères, victimes dans l'expédition de la Pérouse. Le savant astronome hongrois baron de Zach, publiait, dans sa correspondance, une éloquente invocation à la générosité française. D'autres savants, d'autres hommes d'Etat concouraient à ce mouvement des esprits. Mais c'était là une de ces idées grandes, qui rencontrent pour adversaire inné le terre à terre des bureaux. Les objections décourageantes ne manquaient pas.

Le baleinier dont on invoquait le témoignage, et qui n'avait dû voir qu'en passant le théâtre de la catastrophe, n'avançait-il pas que rien n'existait plus des débris du bâtiment français? Pourquoi donc grever d'une dépense en pure perte le budget déjà si restreint de la marine?

Les informations prises en Angleterre, et demandées sans doute avec une certaine dextérité de questions, semblèrent d'abord détruire toutes les espérances et manifester même une imposture.

Digitized by Google

« Tout est fini ! » écrivait douloureusement Jules de Blosseville ; et peu de jours après, il avait repris sa confiance.

Il devait s'asseoir à la table de M. Cuvier ; c'était un honneur dont il sentait tout le prix. L'heure se passe sans lui ; le soir, il ne reparaît pas ; une longue matinée s'écoule ; enfin, il arrive de Chantilly. On lui avait donné, dans la salle des séances de l'Institut, l'adresse, à Paris, de l'officier général anglais qui, le premier, avait propagé la découverte d'un baleinier de sa nation, et, toute autre idée oubliée, il s'était mis à la poursuite de son rêve favori. L'amiral Manby étant absent de Paris pour peu de jours, il n'avait pas pu se décider à l'attendre. Laissons-le raconter lui-même le succès de sa recherche :

« Je viens de voir à Chantilly l'amiral Manby, qui n'a pu me donner aucun détail précis, puisque ses papiers sont en Angleterre ; mais il m'a appris qu'il y avait un an, au moins, qu'il avait donné connaissance de la découverte et des renseignements détaillés qu'il possédait, à l'ambassadeur de France à Londres, de qui il avait reçu des remercîments pour cette communication. Rien n'en a transpiré, et depuis l'arrivée de l'amiral à Paris, le gouvernement n'a fait prendre auprès de lui aucune information. J'ai eu soin de lui en faire la question. Je reste stupéfait de cette indifférence. Il faudra faire un siége en règle. »

Peu de jours après :

« Il reste encore quelque espoir. L'amiral Manby m'a promis de faire venir d'Angleterre tous les renseignements qu'il possède, et de me les communiquer dans une dizaine de jours. Il croit que le navire

Digitized by Google

qui éclaircira définitivement la question, n'arrivera qu'en janvier ou février. Il est bien étonnant que le gouvernement n'ait pas été le premier à la piste de ces nouvelles. M. Manby conserve un sage doute, mais il admet de grandes probabilités. C'est un compagnon de Vancouver. »

Dans une troisième lettre enfin :

« Je fais mes preuves de tenacité. Les obstacles m'irritent et m'indignent. Voulant augmenter ma conviction, je me suis encore présenté chez l'amiral Manby, qui doit être bien ennuyé de mes visites. Je tenais à savoir quelle confiance on pouvait donner à son correspondant. Il m'a dit que cet homme avait servi dans la marine anglaise, qu'il le connaissait depuis plus de dix ans, qu'il lui avait même avancé de l'argent pour son voyage, et obtenu de lui la promesse, fidèlement tenue, d'être averti de ses découvertes et de ses observations. Voilà qui est authentique ! S'il y a une tromperie, quel en serait le but ? Peut-on avoir meilleures autorités ? »

Malte-Brun mit en œuvre ces notes authentiques dans un article du *Journal des Débats*, qui obtint un grand retentissement, et la question reprit toute son importance.

Ce retour de probabilités contraria vivement quelques hautes influences de la marine. M. de Chabrol lui-même, ministre si éclairé, qui a laissé de si honorables souvenirs, objectait obstinément contre toute espérance le défaut de succès de l'expédition confiée à d'Entrecasteaux. Des hommes d'un vrai mérite, qui tenaient dans la marine un rang élevé, traitaient avec colère de fariboles et de billevesées le projet de recherche, au moment même où l'on se résignait à

Digitized by Google

donner un semblant de satisfaction à l'opinion publique et à sauver les apparences sans aucun sacrifice. Il était si facile d'ajouter seulement quelques lignes aux instructions de M. d'Urville, et de changer le nom de la *Coquille*, dont il prenait le commandement, en celui de l'*Astrolabe*, consacré par la perte de la Pérouse !

Ainsi fut-il ordonné. Les réflexions critiques naissaient en foule, mais sans aucune chance d'être accueillies. La *Coquille*, avec son nouveau nom de triste augure, était un navire beaucoup trop grand. L'exploration des mers de Corail devait l'exposer à une foule de périls qu'eut évités sans peine un moindre bâtiment. C'était livrer au danger d'un second naufrage les précieux débris sauvés et les renseignements recueillis. D'ailleurs, le capitaine d'Urville ne devait mettre à la voile qu'au printemps de 1826, au moment même où il aurait fallu déjà être arrivé à l'île du naufrage. Un temps irréparable fut perdu. Un étranger, le capitaine Dillon, eut l'honneur que la marine française avait en vain espéré.

Une lettre écrite sous la première inspiration de ce moyen terme malheureux exprime beaucoup de résignation :

« Le grand but est rempli ; plus mal que bien, il est vrai. Peut-être y aurait-il de l'égoïsme à envier le sort de M. d'Urville, tel même qu'on le lui a fait ; car ses instructions embrassent deux projets qu'il aurait fallu séparer. Enfin les choses sont décidées. J'aurais fini, je le crois, par me faire de mauvaises affaires.

» Il paraît qu'un acte de naissance est un meilleur titre que de bons services, et comme le mien n'a pas

Digitized by Google

assez d'années, je vais attendre à Paris l'occasion de faire encore une grande campagne. J'ai du moins beaucoup d'espoir d'une prolongation de congé, unique faveur que j'aurai obtenue.

» Il y aura une promotion au mois de janvier; je n'espère rien. Il est même sûr que je serai le seul excepté sur douze personnes qui composaient l'état-major de la *Coquille*. C'est un peu humiliant. Mais j'aurai acquis dans ce voyage autour du monde, l'avantage de pouvoir mieux juger les grandes navigations et d'apprendre à estimer à leur véritable valeur ceux qui les dirigent. Au reste, l'intérêt que toute expédition maritime a pour moi me promet des jouissances pour toute ma carrière.

» Je me rappellerai toujours avec plaisir ces courses dans lesquelles chaque pas était une découverte, et avec regret le moment où nous quittions une île que le temps ne nous avait pas permis d'explorer entièrement.

» Mais nos matelots n'ont guères été récompensés. Cela dégoûtera des hommes utiles de ces voyages qui présentent tant de dangers et si peu de chances avantageuses. »

Jules de Blosseville n'était cependant pas sans récompense de ses travaux. La Société de Géographie venait de l'admettre dans son sein. Le jeune enseigne avait eu pour parrains l'illustre navigateur Freycinet et le célèbre géographe Barbié du Bocage. Il devait aussi à la munificence de son capitaine une fort belle dotation territoriale, un peu éparse, il est vrai, et d'accès fort difficile, mais d'une incontestable valeur honorifique. M. Duperrey avait mis sous son nom :

Digitized by Google

Une pointe et un îlot de la Nouvelle-Irlande ;

Un port de la baie Crousol dans l'île de Waïgiou ;

Une seconde pointe à l'île d'Oualan, l'une des Carolines ;

Et une île tout entière au nord-est de la Nouvelle-Guinée.

Dans le domaine des sciences naturelles, il s'était vu moins largement doté ; encore avait-il répudié la moitié de la part qui lui était faite. M. Lesson voulait lui dédier un mammifère, le premier de sa relation, et un mollusque d'une grande beauté. Mais le vespertilion de Blosseville est devenu vespertilion de Buenos-Ayres, et la Mélanie de Blosseville de la baie de Sainte-Catherine au Brésil est seule restée. Peu s'en fallut qu'il n'en survint un peu de froid entre deux amis. Le zélé naturaliste de la *Coquille* n'admettait pas qu'une dédicace quelconque en matière de sciences naturelles put prêter à raillerie. Jules de Blosseville ne s'en obstina pas moins à ne pas vouloir être le parrain d'une chauve-souris.

« Peut-être, écrivait-il vers le même moment à M. de Bréauté, sera-t-il bientôt question d'un nouveau voyage autour du monde dont l'objet principal serait de suivre l'équateur magnétique pour déterminer les éléments de cette courbe dans les trois océans. Les relâches dans cette campagne de courte durée seraient d'un grand intérêt. On ferait faire tout exprès des instruments de physique. M. Arago est l'âme de l'entreprise. Bérard peut aspirer à ce commandement, et vous pensez bien que je l'accompagnerais. Le projet avait tenté un peu M. Duperrey, mais il paraît y renoncer. J'attends en toute patience l'événement de cette affaire, la seule qui m'intéresse

Digitized by Google

à présent. M. de Humboldt agit pour inspirer ce voyage, et il importe de devancer le capitaine Hall qui veut présenter un projet analogue au gouvernement anglais. »

De son côté, M. Bérard lui conseillait d'étudier surtout la construction des cartes : « M. Givry vous enseignera des moyens simples d'arriver à des résultats qui nous ont coûté de grandes peines dans le dernier voyage. Vous aimez les découvertes, continuez à vous en occuper. Prenez des notes sur tout ce qui vous paraîtra nouveau. En relisant les voyages, recueillez les observations de tout genre qui n'ont été faites qu'à demi. Tâchez de vous créer pour l'avenir une masse d'occupation. Aujourd'hui, je recueille tout ce qui se rapporte à la mer, aux vents, aux pluies, aux orages, aux découvertes, aux observations astronomiques et magnétiques. Enfin, je voudrais connaître tout ce qui nous reste à résoudre... »

Sur ces entrefaites, tandis que Jules de Blosseville suivait assidûment plusieurs cours, et qu'il était admis à travailler à l'Observatoire, où il trouvait pour compagnon assidu un Russe qui n'avait pas séjourné moins de trente-neuf hivers à la Nouvelle-Zemble, une circonstance toute imprévue vint s'offrir à lui et le détourna un moment de ses rêves préférés.

Le commandement de la goëlette-brig la *Railleuse*, de 16 canons, du port de Rochefort, venait d'être confié à M. de Traversay, lieutenant de vaisseau, neveu du ministre de la marine de Russie La *Railleuse* devait partir en décembre pour les côtes d'Espagne et de Portugal, et au mois de mai visiter la Baltique, en compagnie de la frégate la *Surveillante*. Cette campagne de moins d'un an, campagne de

Digitized by Google

promenade et de représentation, promettait de voir Copenhague et M. de Lowenorn, Lubeck, Revel, Cronstadt, Saint-Pétersbourg et M. de Krusenstern. L'expédition était ordonnée, à la demande de notre ambassadeur, M. de la Ferronays.

Libre de choisir deux officiers, M. de Traversay, sur l'avis du capitaine Duperrey, pressait vivement Jules de Blosseville de faire partie de son état-major. Il ne l'accepta que conditionnellement, avec promesse de n'être pas retenu, si le projet de recherche de la Pérouse était repris dans des conditions convenables, ou si le plan de campagne patroné par M. Arago était accepté par le gouvernement.

Il devait être particulièrement chargé de suivre les montres. M. Pons, le savant horloger de Saint-Nicolas d'Alihermont, en prêtait une assurée par le commandant, et, au même moment, Jules de Blosseville s'entremettait avec zèle pour faire éprouver dans l'expédition de l'*Astrolabe*, un chronomètre et un demi-chronomètre de semblable origine, assurés par le ministère de la marine sur la valeur indiquée par M. Pons lui-même.

Il se rendit à Rochefort. Pour lui, le principal attrait de cette courte campagne était de juger de près les travaux des Russes qui le préoccupaient singulièrement, tout en excitant sa sympathie, parce qu'il voyait en eux des alliés naturels de la marine française. Déjà, dans le voyage de la *Coquille*, à Tahiti et à Sydney surtout, il s'était enquis auprès des missionnaires des projets et des découvertes de la marine russe, et il avait suivi avec une sollicitude toute particulière les traces des Billingshausen, des Lazareff, des Shimareff. Il espérait être admis à étudier avec

Digitized by Google

fruit dans le cabinet de M. de Krusenstern tous les matériaux réunis pour l'hydrographie du grand Océan.

La *Railleuse* était un joli navire d'une centaine de pieds de longueur avec une mâture énorme, construit d'après le modèle des corsaires américains. L'armement se poursuivait avec lenteur. Un vaisseau venait d'épuiser toutes les ressources du port, et cinq bâtiments attendaient à l'envi le complément de leurs équipages. On levait dans les quartiers tous les marins célibataires.

Mais une amère déception devait couronner tous ces retards. Un contre-ordre survint, et la *Railleuse* alla rallier la station des Antilles. Jules de Blosseville eut à peine le temps d'obtenir, par le crédit de M. Lechevalier, le savant auteur du *Voyage de la Troade*, un ordre de débarquement qu'il appelait sa délivrance, et la reprise du congé qu'il avait volontairement sacrifié.

Cette contrariété lui rendit un service éminent qu'il était loin de prévoir. Sollicité en sa faveur, l'amiral Halgan, directeur du personnel, crut devoir consulter ses notes. Il y lut avec grande surprise que Jules de Blosseville avait opiniâtrement soutenu au ministre être plus ancien au service que MM. Jacquinot et Bérard, ses aînés de plusieurs années sur les registres de l'état civil, comme sur les listes de la marine; énormité injustifiable, si elle n'eut pas été de la plus apparente absurdité. M. Halgan ne s'y méprit pas, mais il voulut que l'erreur fût constatée et réparée. Il n'attendit pas la fin de cette sorte d'enquête pour vouer au jeune officier, calomnié par une déplorable

Digitized by Google

confusion, une bienveillance qui ne s'est jamais démentie.

Attaché à la rédaction du voyage de la *Coquille*, sur la demande du capitaine Duperrey, Jules de Blosseville allait avoir à concourir plus particulièrement aux parties géographique et historique de cette publication, qui lui doit aussi dans sa partie hydrographique plusieurs cartes faites avec le plus grand soin :

Les plans topographiques des îles Maupiti et Motou-Iti ;

La partie orientale du havre d'Offak, avec M. Bérard ;

La partie ouest de la baie des îles à la Nouvelle-Zélande, et le plan du village de Likiliki ;

Les cartes très-détaillées des îles Drummont et Sydenham, et le plan de la côte sud-est de Doréry à la Nouvelle-Guinée, sans oublier parmi les dessins :

Une vue de Maupiti ;

Un métier des tisserands oualanais ;

Des idoles, une pagode et des maisons de la Nouvelle-Irlande ;

Des naturels de la Nouvelle-Irlande avec le louk-louk ou danseur.

Cette année fut féconde pour Jules de Blosseville en travaux, comme en études et en projets. Pensant à tout, il avait recueilli sur plusieurs points du globe des notes utiles et curieuses dont il était prodigue. A peine entré dans le monde des sciences, il se voyait accueilli déjà avec un bienveillant intérêt par M. Arago, par M. Cuvier, par M. de Humboldt, par M. de Freycinet, par MM. de Rossel, Beautemps-

Digitized by Google

Beaupré et Warden ; connu au dehors par MM. de Krusenstern, de Lowenorn, de Zach, Sabine et de Chamisso. Il avait des relations fréquentes avec MM. Brongniart, Eyriès, Maltebrun, de la Renaudière, Balbi, Nicolet, de Férussac, Brué, comme avec MM. Elie de Beaumont, Mathieu, Savary, Daussy, Alexandre de la Borde, Quoy et Gaymard, Bajot et Marec. On le rencontrait dans les savants ateliers de Jecker, de Bunten et de Gambey. Le capitaine Sabine s'occupait de faire venir pour lui de Londres quelques instruments. Il correspondait avec l'habile horloger dieppois, M. Pons; avec M. Augustin Normand, qui faisait faire au Havre tant de progrès aux constructions maritimes. Resté en relations avec les marins étrangers et avec plusieurs missionnaires qu'il avait rencontrés dans la campagne de la *Coquille*, il en recevait déjà des lettres, et leur adressait souvent avec des détails intéressants pour eux des questions intéressantes pour lui. Cette correspondance datait de la relâche de la *Coquille* à l'île de France.

Par un seul courrier, il lui arriva d'écrire à la fois en Australie, à Jamestown, à Windsor et à Paramatta : à M. Howell, qui faisait alors un voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande ; aux capitaines Debbs et Rumker ; à MM. Siddins et Beveridge ; au capitaine Edwardson, qui ne devait, hélas ! jamais recevoir ce témoignage de cordial attachement ; au missionnaire Nicholson enfin, qui, au même moment, lui racontait dans une longue lettre les progrès de la colonie pénale, les découvertes dans l'intérieur des terres, les travaux, les établissements et les projets de nos antipodes.

Digitized by Google

Entre autres mémoires, Jules de Blosseville, pendant cette période si utile et si active, publia dans les *Annales maritimes* et dans le *Journal des Voyages :*

Une notice sur la mort du capitaine Powell, qu'il avait connu en Australie, et qui venait d'être massacré par les naturels de Port-Refuge ;

Le journal du voyageur Uniacke, traduit en collaboration avec M. Bérard ;

Des notes sur les travaux du capitaine Sabine, sur les découvertes de Fresnel, sur des voyageurs dieppois et rouennais, sur la Nouvelle-Hollande, les marées et les vents d'Otahiti, les nouvelles applications de l'usage du fer dans la marine anglaise, et le projet de mesurer au Spitzberg un arc du méridien.

Il écrivait aussi pour la *Biographie universelle* une notice sur le chevalier de Beaufort, jeune voyageur normand, mort en Afrique, et il laissa à M. Balbi, pour son *Atlas ethnographique du Globe*, des observations toutes rédigées sur trois des principaux idiomes de l'Océanie : le tahitien, le nouveau zélandais et l'hawaiien.

Son œuvre la plus importante fut un mémoire géographique, fort remarqué, sur la Nouvelle-Zélande ; suivi du voyage du capitaine Edwardson, rédigé d'après le journal de ce navigateur. Jules de Blosseville avait cru pouvoir se permettre de donner des noms de son choix à quelques points importants que n'avait pas dénommés leur découvreur. Le cap Puységur, la pointe Civille, les presqu'îles Bréauté et Lechevalier, le bras Canaris et jusqu'au bras Edwardson, excitèrent un bien vif courroux chez M. d'Urville, dont l'indulgence n'était pas la vertu la plus caractéristique.

Digitized by Google

Vers la même époque, M. Bérard et Jules de Blosseville avaient étudié ensemble, et se proposaient d'expérimenter de concert un mode de faire marcher un bâtiment pendant un calme. Rien n'indique une exécution de ce projet, pas plus qu'une suite donnée par le gouvernement à une note sur la colonie pénale de Botany-Bay, demandée par M. Franchet, directeur de la police générale, à Jules de Blosseville, qui avait complété ce travail par un plan de semblable colonisation pour la France, à la rivière des Cygnes.

Déjà l'attention du jeune marin se portait avec un vif attrait vers les régions arctiques. Dès la relâche de la *Coquille* à l'île Bourbon, il avait écrit à M. de Bréauté :

« J'aimerais mieux maintenant être compagnon de Kotzebue que de Parry. Sans avoir les mêmes talents, le premier me paraît avoir plus de chances de succès, non pas pour passer, mais pour rétrécir l'espace inconnu. J'ai souvent pensé au plan d'expédition qu'il a choisi. »

Au moment de s'embarquer sur la *Railleuse*, il était tout occupé du capitaine Sabine, de son projet de séjour au Spitzberg, et notamment des observations que méditait ce savant anglais sur l'influence magnétique du soleil et de la lune.

Il avait surtout concouru à mettre en lumière les découvertes faites à la baie de Baffin, par un simple capitaine au long cours, du port de Dieppe, qu'il appelait dans ses lettres le Parry normand. Ce serait une triste et instructive, mais trop longue histoire, que celle des tribulations du digne marin dieppois, pour avoir trop bien mérité de la science dans une

Digitized by Google

expédition commerciale. Grâce enfin aux efforts persévérants de M. de Bréauté, que Jules de Blosseville secondait avec une infatigable activité, justice fut rendue au capitaine Guédon. La carte de sa découverte fut accueillie au dépôt de la marine, et la croix de la Légion d'honneur, qu'il avait si bien méritée dans la campagne du navire la *Ville-de-Dieppe*, devint un encouragement à tous les hommes instruits de la marine marchande, autant au moins que la légitime récompense de l'exemple qu'il avait si heureusement donné.

« Si je me trouvais en France quand le capitaine Guédon repartira pour la baie de Baffin, je crois que j'éprouverais une violente tentation de l'accompagner. Ce ne serait qu'un petit voyage. »

Ces mots d'une lettre de Jules de Blosseville, étaient déjà un pressentiment de son avenir.

Sur ces entrefaites, M. du Petit-Thouars reçut la mission d'aller, avec plusieurs avisos sous ses ordres, étudier à l'embouchure de la Seine le mouvement des eaux. Il s'agissait surtout de constater, sur 340 lieues carrées de mer, si les travaux projetés alors pour améliorer la navigation du fleuve ne seraient pas plus nuisibles qu'utiles. Le 2 août 1826, M. du Petit-Thouars était à Honfleur, cherchant les bâtiments convenables que devait fréter le gouvernement, et Jules de Blosseville, proposé par lui, venait le rejoindre pour prendre le commandement du petit sloop l'*Espérance*, qui mit à la voile peu de jours après pour aller établir des échelles de marée aux îles Saint-Marcouf, à Tatihou et à Barfleur, où devait se rallier la petite division.

Le reste de l'été se passa à faire des sondes mé-

Digitized by Google

Vers la même époque, M. Bérard et Jules de Blosseville avaient étudié ensemble, et se proposaient d'expérimenter de concert un mode de faire marcher un bâtiment pendant un calme. Rien n'indique une exécution de ce projet, pas plus qu'une suite donnée par le gouvernement à une note sur la colonie pénale de Botany-Bay, demandée par M. Franchet, directeur de la police générale, à Jules de Blosseville, qui avait complété ce travail par un plan de semblable colonisation pour la France, à la rivière des Cygnes.

Déjà l'attention du jeune marin se portait avec un vif attrait vers les régions arctiques. Dès la relâche de la *Coquille* à l'île Bourbon, il avait écrit à M. de Bréauté :

« J'aimerais mieux maintenant être compagnon de Kotzebue que de Parry. Sans avoir les mêmes talents, le premier me paraît avoir plus de chances de succès, non pas pour passer, mais pour rétrécir l'espace inconnu. J'ai souvent pensé au plan d'expédition qu'il a choisi. »

Au moment de s'embarquer sur la *Railleuse*, il était tout occupé du capitaine Sabine, de son projet de séjour au Spitzberg, et notamment des observations que méditait ce savant anglais sur l'influence magnétique du soleil et de la lune.

Il avait surtout concouru à mettre en lumière les découvertes faites à la baie de Baffin, par un simple capitaine au long cours, du port de Dieppe, qu'il appelait dans ses lettres le Parry normand. Ce serait une triste et instructive, mais trop longue histoire, que celle des tribulations du digne marin dieppois, pour avoir trop bien mérité de la science dans une

Digitized by Google

expédition commerciale. Grâce enfin aux efforts persévérants de M. de Bréauté, que Jules de Blosseville secondait avec une infatigable activité, justice fut rendue au capitaine Guédon. La carte de sa découverte fut accueillie au dépôt de la marine, et la croix de la Légion d'honneur, qu'il avait si bien méritée dans la campagne du navire la *Ville-de-Dieppe*, devint un encouragement à tous les hommes instruits de la marine marchande, autant au moins que la légitime récompense de l'exemple qu'il avait si heureusement donné.

« Si je me trouvais en France quand le capitaine Guédon repartira pour la baie de Baffin, je crois que j'éprouverais une violente tentation de l'accompagner. Ce ne serait qu'un petit voyage. »

Ces mots d'une lettre de Jules de Blosseville, étaient déjà un pressentiment de son avenir.

Sur ces entrefaites, M. du Petit-Thouars reçut la mission d'aller, avec plusieurs avisos sous ses ordres, étudier à l'embouchure de la Seine le mouvement des eaux. Il s'agissait surtout de constater, sur 340 lieues carrées de mer, si les travaux projetés alors pour améliorer la navigation du fleuve ne seraient pas plus nuisibles qu'utiles. Le 2 août 1826, M. du Petit-Thouars était à Honfleur, cherchant les bâtiments convenables que devait fréter le gouvernement, et Jules de Blosseville, proposé par lui, venait le rejoindre pour prendre le commandement du petit sloop l'*Espérance*, qui mit à la voile peu de jours après pour aller établir des échelles de marée aux îles Saint-Marcouf, à Tatihou et à Barfleur, où devait se rallier la petite division.

Le reste de l'été se passa à faire des sondes mé-

Digitized by Google

thodiques depuis le Havre jusqu'au cap Barfleur, en déterminant les courants depuis la côte jusqu'à 18 lieues en mer. Une des observations les plus intéressantes et les plus difficiles à faire consistait à mesurer la hauteur de la marée au large, et par de grandes profondeur ; constater à 10 lieues au moins de la terre, de combien de pieds la mer s'élève et s'abaisse ; déterminer enfin les courbures de la surface de la mer. C'était une opération fort délicate et sans antécédents. Les avisos naviguaient sur des lignes parallèles, à une lieue environ de distance.

Diverses relâches dans les petits ports de la Manche, avec quelques recherches géologiques sur la côte orientale de la presqu'île du Cotentin, furent les épisodes de cette croisière qui devait se terminer par un travail en commun au dépôt des cartes de la marine ; Jules de Blosseville y rentra le dernier, après avoir achevé à terre, à la Hougue et à Barfleur, un travail relatif aux échelles de marée et aux grandes marées de l'équinoxe. Cette espèce d'enquête se résuma dans une carte des courants de la Manche, publiée, avec un caractère officiel, par M. Monnier, ingénieur hydrographe.

Dans cette courte campagne, où M. du Petit-Thouars s'était montré pour lui un chef aussi bienveillant que confiant, Jules de Blosseville avait eu un espoir trompé : les archives navales d'Honfleur étaient vides des précieux documents qu'il se flattait d'y découvrir. Elles ne remontaient qu'à 1672. Mais il s'en consolait en soutenant qu'avec son petit sloop l'*Espérance* et son équipage normand, il ferait le tour du monde sans peine et sans dépense. C'était devenu pour lui article de foi. Un projet plus sérieux, qui

Digitized by Google

ne venait pas de lui, mais dans lequel il entrait, c'était de confier trois bateaux à vapeur à M. du Petit-Thouars, aidé de M. Bérard et de lui, pour faire les sondes de l'attérage de nos côtes jusqu'aux plus grandes profondeurs. Cette idée heureuse fut bientôt abandonnée.

Rentré à Paris, et reprenant avec toutes ses études les travaux de la publication du voyage de la *Coquille*, Jules de Blosseville reprit aussi, et avec une nouvelle ardeur, les correspondances, les projets et les démarches qui le ramenaient à la pensée des mers du Nord.

Une honorable maison de Dieppe avait fourni un plan d'expédition mi-scientifique, mi-commerciale et toute française dans la baie de Baffin et dans la nouvelle partie indiquée par le troisième voyage de Parry. Elle demandait au ministère de la marine la coque d'un bâtiment de 300 tonneaux, et elle prenait à sa charge le gréement, les vivres, la solde de l'équipage, toutes les dépenses enfin de la campagne. Le bâtiment devait être commandé par un officier de la marine militaire, qui ferait la géographie des côtes de la baie de Baffin, tandis que le capitaine Guédon, embarqué comme second, se livrerait à la pêche de la baleine.

Ce commandement, de nature mixte et tout à fait inusitée, M. Lebaron, armateur éclairé, désirait vivement le voir confié à Jules de Blosseville; mais il éprouva de sa part autant de résistance à cette responsabilité que de sympathie et de loyal et utile concours, pour assurer d'ailleurs le succès de ce projet qui, bien accueilli d'abord dans les hautes régions du ministère, finit par être rejeté.

Digitized by Google

thodiques depuis le Havre jusqu'au cap Barfleur, en déterminant les courants depuis la côte jusqu'à 18 lieues en mer. Une des observations les plus intéressantes et les plus difficiles à faire consistait à mesurer la hauteur de la marée au large, et par de grandes profondeur; constater à 10 lieues au moins de la terre, de combien de pieds la mer s'élève et s'abaisse; déterminer enfin les courbures de la surface de la mer. C'était une opération fort délicate et sans antécédents. Les avisos naviguaient sur des lignes parallèles, à une lieue environ de distance.

Diverses relâches dans les petits ports de la Manche, avec quelques recherches géologiques sur la côte orientale de la presqu'île du Cotentin, furent les épisodes de cette croisière qui devait se terminer par un travail en commun au dépôt des cartes de la marine; Jules de Blosseville y rentra le dernier, après avoir achevé à terre, à la Hougue et à Barfleur, un travail relatif aux échelles de marée et aux grandes marées de l'équinoxe. Cette espèce d'enquête se résuma dans une carte des courants de la Manche, publiée, avec un caractère officiel, par M. Monnier, ingénieur hydrographe.

Dans cette courte campagne, où M. du Petit-Thouars s'était montré pour lui un chef aussi bienveillant que confiant, Jules de Blosseville avait eu un espoir trompé : les archives navales d'Honfleur étaient vides des précieux documents qu'il se flattait d'y découvrir. Elles ne remontaient qu'à 1672. Mais il s'en consolait en soutenant qu'avec son petit sloop l'*Espérance* et son équipage normand, il ferait le tour du monde sans peine et sans dépense. C'était devenu pour lui article de foi. Un projet plus sérieux, qui

Digitized by Google

ne venait pas de lui, mais dans lequel il entrait, c'était de confier trois bateaux à vapeur à M. du Petit-Thouars, aidé de M. Bérard et de lui, pour faire les sondes de l'attérage de nos côtes jusqu'aux plus grandes profondeurs. Cette idée heureuse fut bientôt abandonnée.

Rentré à Paris, et reprenant avec toutes ses études les travaux de la publication du voyage de la *Coquille*, Jules de Blosseville reprit aussi, et avec une nouvelle ardeur, les correspondances, les projets et les démarches qui le ramenaient à la pensée des mers du Nord.

Une honorable maison de Dieppe avait fourni un plan d'expédition mi-scientifique, mi-commerciale et toute française dans la baie de Baffin et dans la nouvelle partie indiquée par le troisième voyage de Parry. Elle demandait au ministère de la marine la coque d'un bâtiment de 300 tonneaux, et elle prenait à sa charge le gréement, les vivres, la solde de l'équipage, toutes les dépenses enfin de la campagne. Le bâtiment devait être commandé par un officier de la marine militaire, qui ferait la géographie des côtes de la baie de Baffin, tandis que le capitaine Guédon, embarqué comme second, se livrerait à la pêche de la baleine.

Ce commandement, de nature mixte et tout à fait inusitée, M. Lebaron, armateur éclairé, désirait vivement le voir confié à Jules de Blosseville; mais il éprouva de sa part autant de résistance à cette responsabilité que de sympathie et de loyal et utile concours, pour assurer d'ailleurs le succès de ce projet qui, bien accueilli d'abord dans les hautes régions du ministère, finit par être rejeté.

Digitized by Google

Jules de Blosseville travaillait alors à l'Observatoire, avec le capitaine Sabine, sous les yeux de M. Arago. Il leur présenta le brave Guédon, qu'il introduisit aussi auprès de M. Cuvier, après avoir exposé par lettre à l'illustre académicien les conquêtes scientifiques du bâtiment de pêche la *Ville-de-Dieppe*.

Tout en faisant des observations sur le pendule avec le savant anglais, le jeune officier avait entrepris, à la fois, plusieurs traductions qu'il jugeait utiles au progrès des sciences nautiques. Déjà, il avait voulu emporter sur la *Railleuse* les quatre volumes des voyages de Delano, publiés, vers 1816, aux Etats-Unis, et les traduire ou les abréger à ses moments perdus, s'il était homme à en avoir.

Il écrivait à peu près au même moment :

« Un M. Howell, que nous avons connu à Port-Jackson, vient de faire un voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande et est parvenu à Port-Western. Il a envoyé un abrégé de sa relation à un de mes camarades. Je l'ai entre les mains pour le faire publier.

» Ce voyage contient malheureusement fort peu de détails. La relation est vraiment un peu trop succincte; mais les pays inconnus offrent au voyageur cet immense avantage, qu'il ne peut rien dire qui n'ait de l'intérêt et qui n'excite la curiosité. J'ai connu M. Howell à Sydney. Il est établi à une quinzaine de lieues de cette ville. C'est un jeune homme entreprenant, qui a servi jusqu'à ce jour dans la marine marchande. Il a fait d'autres voyages curieux, et je vais me mettre en correspondance avec lui. »

Dans une autre lettre à M. de Bréauté, il parlait

Digitized by Google

encore d'un voyageur dont il avait voulu traduire la relation :

« Je viens d'examiner assez rapidement le voyage de Weddel au pôle sud. Il y a des renseignements assez curieux à y puiser, mais il n'est guères propre à être littéralement traduit. Il est mal rédigé et ne convient qu'aux marins, qui doivent le lire avec attention. C'est un bon ouvrage; c'est le récit d'une expédition remarquable, mais j'attendais mieux. Ce voyage doit paraître d'autant plus étonnant qu'un des navires avec lesquels il a été exécuté n'était que de 60 tonneaux. L'histoire de la navigation de ce siècle serait infiniment curieuse, si l'on pouvait connaître avec détail toutes les expéditions entreprises par les Américains dans les mers australes. Il y a trente-cinq ans qu'ils les fréquentent avec les plus petits bâtiments, et ils n'ont jamais violé le serment qu'on les force à faire de ne divulguer à aucun prix leurs découvertes, sources de profits considérables. Si le jour de la révélation arrivait, la géographie de cette partie du globe sortirait tout à coup de l'obscurité dans laquelle elle est enveloppée. »

Mais Jules de Blosseville se trouvait depuis trop longtemps éloigné de la mer. Le projet d'une campagne magnétique autour du globe se reculait de jour en jour : « J'ai un tel goût de voyages, disait-il, que j'entreprendrais de nouveau celui de la *Coquille*, sans aucun changement, et que j'aime à conserver l'espoir de visiter encore tous les lieux que j'ai vus avec elle. »

Il se laissa donc facilement persuader par M. de Rossel de s'embarquer sur la gabare la *Chevrette*, décorée du titre de corvette et mise à la disposition

Digitized by Google

du gouverneur des établissements français dans l'Inde. S'embarquer comme simple enseigne, pas même comme second du bâtiment, et pour une longue campagne, deux ans après les rapports de l'Institut qui avaient si honorablement mis en lumière ses travaux, restés sans même un simple encouragement! Tous ses amis cherchaient à l'en détourner, et lui conseillaient de ne pas se séparer de la rédaction du voyage de la *Coquille*, tant que la récompense se ferait attendre. Mais que lui importait son avancement, lorsqu'il s'agissait en espérance de visiter les derniers débris de notre empire dans l'Inde, Yanaon, Pondichéry, Chandernagor; passer deux ou trois mois à Calcutta, la ville des palais; étendre ses excursions depuis le golfe Persique, jusqu'à Macao et Canton; séjourner à Manille, explorer la côte des Birmans, Bornéo peut-être, et les Anambas; revoir l'Ile Bourbon au retour : comment résister à tant de séductions? Il y avait bien une ombre à ce tableau. La *Chevrette* portait à Pondichéry des instructions cachetées que devait ouvrir le gouverneur, et qui pouvaient modifier profondément le plan de campagne. Armée d'ailleurs uniquement dans l'intérêt de nos établissements des Indes orientales, la *Chevrette* n'entreprenait que bien accessoirement des recherches scientifiques, et cette situation mixte promettait plus d'obstacles que de facilités.

Les obstacles ne parurent pas les premiers. Il fut d'abord question seulement de lier à l'aide de chronomètres les positions d'un grand nombre de points de l'Inde, et de lever la carte de quelques îles de la mer de la Chine; mais le ministère accorda libéralement plusieurs instruments de météorologie et de

Digitized by Google

magnétisme, qui furent mis en expérience à l'Observatoire de Paris, et comparés sous les yeux de M. Arago avant le départ pour Toulon.

Jules de Blosseville retrouvait sur la *Chevrette* M. Gabert, agent comptable de la *Coquille*, dont il aimait le caractère, l'esprit et l'instruction variée. Il y rencontrait M. Reynaud, jeune chirurgien de la marine, d'un mérite brillant et d'un savoir précoce. Ce fut bientôt entre ces trois hommes, si bien faits pour s'unir et pour demeurer unis, un concert inaltérable, une heureuse conformité de goûts, de pensées, de zèle et de veilles studieuses.

Jules de Blosseville apportait un contingent précieux d'instruments qui lui appartenaient. Il avait fait, de Paris à Toulon, le plus incommode de tous les voyages, chargé de fragiles thermomètres éprouvés à l'Observatoire, sur lesquels il lui fallait veiller pendant tout le trajet avec une constante sollicitude. Mais ce n'était là que le prélude d'une série de travaux tels qu'il en a été rarement accompli dans une campagne de cette nature.

Peu de jours avant de quitter Paris, Jules de Blosseville avait jeté un regard encore sur son espérance déçue :

« Eh bien! disait-il dans une lettre à M. de Bréauté, nous n'avons pas cru à des *fariboles*. Voilà les nouvelles de la Pérouse qui se multiplient. Nos offres de services n'étaient pas des *billevesées*. Nous aurons le tort d'avoir eu trop raison. L'amiral Halgan m'a demandé l'autre jour si j'avais confiance dans ces nouvelles . Je lui ai répondu que mon opinion n'avait pas changé depuis dix-huit mois. Nous

Digitized by Google

serons à Calcutta quand le bâtiment anglais y reviendra. Ferons-nous alors quelque chose pour nos compatriotes? J'espère que nous aurons des ordres à ce sujet. On croit que l'île de Banks est l'île du naufrage. M. Duperrey fait une carte de ces parages. »

Partie de Toulon le 29 mai 1827, la *Chevrette* avait ordre de se rendre à l'île Bourbon sans relâche, de ne s'y arrêter que pour renouveler son eau, débarquer des plantes et en reprendre. La traversée fut de quatre-vingt-dix jours. Le même ordre portait d'arriver à Pondichéry avant la fin de septembre. La corvette y était rendue le 22 de ce mois, après avoir passé entre les Maldives et fait la géographie d'un attolon ou groupe nommé Adunati. Les instructions ouvertes à l'Argamasse, palais du gouvernement, autorisaient, en raison des grands travaux astronomiques et géographiques que comportait la campagne, l'augmentation du nombre des officiers et des matelots dans une proportion assez forte. Le contraire avait été fait à Toulon.

Malgré les troubles récents de Pondichéry, le gouverneur ne retint pas d'abord la *Chevrette*. Jules de Blosseville écrivait à sa famille :

« L'expédition à la recherche de la Pérouse s'est, dit-on, dissoute à Port-Jackson. Si le fait est vrai, nous allons être chargés de cette superbe mission. »

Encore une illusion à perdre. Mais au moins la *Chevrette* allait visiter Madras et Calcutta. Ces deux relâches furent d'un vif intérêt. Le 1er janvier 1828, la corvette était mouillée dans l'Irrawaddy, devant Rangoon, la ville des hostilités cessées, capi-

Digitized by Google

tale de l'empire du maître de l'univers, maître du roi des éléphants blancs, dont les pieds ressemblent à des fleurs de cresson aquatique.

Tel était le langage de la diplomatie péguane, et cette emphase n'excluait pas le plus cordial accueil. Il faut laisser Jules de Blosseville raconter lui-même cet épisode du voyage de la *Chevrette* :

« Je ne désespère pas que les relations établies par nous dans ce pays-ci ne fassent ouvrir les yeux en France, et qu'on ne nous sache quelque gré d'y avoir découvert des amis qui nous sont véritablement attachés. Les Birmans, qui ont acquis de la réputation en Europe par leur résistance aux Anglais, ne ressemblent en rien aux autres Asiatiques. Ce sont les Français de l'Inde.

» Notre arrivée est un événement historique, et nous sommes l'objet des conversations de tout l'empire. Modestes acheteurs de bois, nous ne nous doutions guères que nous allions être transformés en diplomates, et que, sans le vouloir, notre présence agiterait tous les esprits.

» L'opinion des Birmans ne reconnaissait jadis que deux peuples blancs indépendants : les Français et les Anglais. Ils se sont beaucoup occupés des guerres de Napoléon. Nos succès étaient appris avec joie à la cour, où l'on nous aimait beaucoup, parce que le sentiment le plus vif de haine y dominait contre l'Angleterre. Depuis 1814, on crut que nous avions été entièrement soumis; on compta moins sur notre alliance pour empêcher la domination anglaise de s'étendre en Asie. Cependant, lorsque les Anglais eurent quelques succès dans la dernière guerre, l'empereur se rappela la France ; il écrivit au

Digitized by Google

roi Louis XVIII pour obtenir des secours; c'est là un fait authentique, mais il est plus que douteux que la lettre ait pu passer.

» Après ces antécédents, et plus de trente ans écoulés sans voir un navire français, on peut juger quelle impression nous avons produite, de quelle curiosité nous avons été l'objet. J'ai l'honneur d'avoir mis le premier le pied sur le sol birman et précédé mon capitaine lui-même dans ses relations diplomatiques. Je suis arrivé à Rangoon, dans le grand canot, deux jours avant la corvette. Aussi ai-je eu la première audience du vice-roi, qui m'a parfaitement reçu. Ensuite la *Chevrette* a mouillé devant la ville, et les salves réciproques ont été tirées en l'honneur des pavillons blancs; car celui des Birmans serait semblable au nôtre, s'il n'y avait au milieu un grand oiseau rouge qu'il serait impoli de ne pas reconnaître pour un paon.

» Une réception publique a eu lieu dès le lendemain avec tout l'apparat imaginable, et au grand étonnement des Anglais : 600 hommes étaient sous les armes, accroupis par terre; une musique infernale faisait retentir des airs guerriers, et de nombreuses bayadères exécutaient les danses des Birmans et des Péguans.

» Le vice-roi, entouré de ses ministres, reçut les Français avec la plus franche cordialité. Il y eut force serrements de mains. Il faudrait pouvoir peindre le costume de tous ces personnages. La pièce la plus curieuse était la coiffure : un casque d'or à large bord se terminant comme un clocher, peut en donner une idée.

» Tout cela était riche; la vue finissait par s'y habi-

Digitized by Google

tuer. Il fallait d'ailleurs beaucoup de gravité dans une circonstance aussi solennelle. On s'en tint aux formes sans traiter aucun sujet public autrement qu'en termes généraux ; et le wonghi répondit fort bien au discours du capitaine. Ensuite collation, danses, musique ; et l'on se sépara avec le même cérémonial.

» Pendant cette solennité, j'étais absent, et je ne parle avec connaissance de cause que pour avoir joué mon rôle dans l'audience de congé qui fut littéralement la même, sauf une seule variante, celle des cadeaux officiels.

» Le capitaine eut pour sa part un sabre à fourreau d'argent, deux lances, une peau de tigre, des cigares et des étoffes. Chacun de nous reçut un costume d'homme, en soie ; il eut été de bon goût d'y joindre une arme, pour moi du moins ; tant le wonghi ou vice-roi avait pris à tâche de s'extasier sur mon air martial ! A cette audience assistait la troisième femme du vice-roi, jeune, originaire du Laos, assez jolie et très-gracieuse.

» Voici l'explication de mon absence au moment de la première réception. Je ne m'étais arrêté qu'un jour à Rangoon et, suivant mes ordres, j'avais continué de remonter la rivière avec une escorte donnée par le wonghi. Dans un voyage de dix jours, je suis parvenu jusqu'à la ville de Danoubiou sur les bords de l'Irrawaddy. Cette excursion bien qu'agréable ne m'a point présenté tout l'intérêt que je m'en étais promis Un autre officier remontait en même temps une autre rivière jusqu'à la ville de Pégu. Plus tard j'ai visité Syriam, ancien siége des comptoirs européens. Enfin toute la relâche a été bien employée.

Digitized by Google

Nous allons partir satisfaits de tout ce que nous avons vu, mécontents de n'en pas voir plus encore. »

Sept jours suffirent pour retourner de Rangoon à Pondichéry, et le second épisode du voyage fut l'exploration d'une partie de l'île de Ceylan, après avoir touché à Karikal. Le troisième, après avoir revu encore la modeste capitale de nos établissements, jadis si florissants, aujourd'hui si humbles et si souvent délaissés, fut la visite de l'île de Java, où la corvette toucha successivement à Anier et à Batavia. Là devaient s'arrêter les travaux. Au commencement d'août 1828, le gouverneur ayant reçu l'autorisation de revenir en France, la *Chevrette* quitta aussitôt notre établissement de Pondichéry, pour rentrer au Havre le 11 décembre, sans avoir touché aucun autre point que False-Bay, au cap de Bonne-Espérance.

Trois cent soixante-huit jours de mer, et seulement cent soixante-quatre jours de rade composaient cette pénible campagne, privée de la plupart de ses espérances, mais riche encore en travaux scientifiques, où l'imprévu tenait la plus grande place.

M. Arago était retenu alors à Metz, auprès de l'Ecole d'artillerie et du génie, pour des examens de fin d'année. L'illustre savant s'empressa d'écrire de son propre mouvement à M. l'amiral Halgan, directeur du personnel de la marine :

« Monsieur l'amiral,

» Quelques jours avant que la *Chevrette* ne partit pour l'Inde, je fis à Paris, avec M. de Blosseville, toutes les observations qui pouvaient assurer l'exac-

Digitized by Google

titude du travail scientifique dont vous l'aviez chargé. Une gazette vient de m'apprendre que ce navire est de retour. Je sais tout ce qu'il a recueilli d'importants résultats, par les communications bienveillantes dont j'ai été redevable à l'amitié de M. de Rossel ; mais ces résultats ne pourront prendre dans la science la place distinguée qu'ils doivent y occuper, qu'après que les instruments à l'aide desquels on les a obtenus, auront été comparés *de nouveau* avec ceux de l'Observatoire royal. Je prends donc la liberté de vous prier, au nom des sciences, de vouloir bien ordonner à M. de Blosseville de se rendre à Paris avec les instruments de météorologie et de magnétisme dont la *Chevrette* était pourvue, et de les mettre en expérience à l'Observatoire. J'estime que ce travail n'exigerait que quinze ou vingt jours. Si j'avais été à Paris, j'aurais demandé à l'Académie de se charger elle-même de cette sollicitation ; mais j'ai craint qu'un retard de quelques jours, dans les circonstances actuelles, ne fut irréparable. En tous cas, je trouverai mon excuse dans les motifs qui m'ont guidé, et dans la constante bienveillance dont vous m'avez donné tant de preuves.

» Veuillez, etc.

» F. ARAGO,
» *de l'Académie des sciences.*

» J'allais cacheter cette lettre, lorsqu'il m'est arrivé directement des nouvelles de M. de Blosseville. J'apprends que ce jeune officier va solliciter la faveur d'être envoyé en Morée. S'il part avant d'avoir comparé de nouveau ses instruments, tout le travail scientifique de la *Chevrette* sera perdu, et ce serait

Digitized by Google

d'autant plus triste que ce travail déterminerait avec beaucoup de précision la forme de l'équateur magnétique dans les mers de l'Inde. Je sais que les Anglais vont s'occuper prochainement de ce problème. J'aurais, pour mon compte, quelque plaisir à leur montrer qu'il a été résolu par un bâtiment dont ce n'était cependant pas la mission spéciale... »

L'ordre de débarquement fut donné aussitôt.

Les rapports de l'Institut ne se firent pas très-longtemps attendre. Ils rendirent une éclatante justice à des travaux étendus, comme l'écrivait l'amiral de Rossel, à tout ce qui concerne l'art nautique et à toutes les branches de nos connaissances, et cela dans une campagne qui n'avait pas pour but spécial les recherches de la science. Voici quelle fut la part de Jules de Blosseville dans cette abondante moisson. Il avait écrit en mer, en vue des côtes de France, au moment où il croyait relâcher à Brest, la note suivante destinée à M. Arago :

« La campagne de la *Chevrette* est terminée ; nous venons d'arriver après un voyage de dix-huit mois, qui a été bien différent de celui que je croyais faire et dont je vous avais parlé. Un peu trompé dans mes espérances, je ne m'en suis pas moins appliqué à remplir les promesses que je vous avais faites, et j'ai cru que l'exactitude pourrait, sous certains rapports, remplacer le nombre. Cependant, pour obtenir quelque indulgence, il est nécessaire que j'explique la nature réelle de la campagne et les circonstances dans lesquelles j'ai fait toutes les observations que vous m'aviez indiquées.

» La *Chevrette* a visité des pays curieux, sans doute,

Digitized by Google

mais cependant elle n'a fait qu'une campagne ordinaire. Attachée uniquement au service de Pondichéry, elle n'a fait aucune relâche dans un but scientifique, et c'est uniquement pour l'intérêt de nos établissements dans l'Inde qu'elle a été expédiée successivement au Bengale, chez les Birmans, à Ceylan et à Batavia. Le service à bord était nécessairement tout militaire, et je ne pouvais me livrer que dans les courts loisirs du service à des travaux qui lui étaient entièrement étrangers.

» En envisageant le premier projet de l'expédition sous le jour le plus favorable, il n'était question que de lier, à l'aide de nos chronomètres, les positions d'un grand nombre de points de l'Inde et de lever la carte de quelques îles des mers de la Chine. Je crus que nous pourrions comprendre un cercle plus étendu, et je priai M. Fabré, capitaine de la *Chevrette*, de joindre à toutes ses demandes celle de plusieurs instruments de météorologie et de magnétisme. A ces instruments, qui furent accordés libéralement, je réunis les miens, et tous furent comparés par vous, mis en expérience sous vos yeux avant mon départ de Paris. D'après votre recommandation, je priai M. Fabré de faire commencer les observations dès l'instant du départ. Il donna, en effet, un ordre d'après lequel les officiers de quart à la mer, étaient chargés alternativement d'observer les thermomètres et les baromètres d'heure en heure. Il fut facile de voir bientôt que cette mesure était insuffisante, et que, dans un genre de recherches aussi délicat, aussi consciencieux, le dégoût et l'ennui d'un travail non apprécié ne pouvaient pas se changer en plaisir et en zèle, par la seule influence de la discipline militaire.

Digitized by Google

Je cherchai d'autres garanties, en rendant la responsabilité plus personnelle ; j'obtins, en excitant l'amour-propre des deux chefs de timonnerie, Legay et Vidal, qui se succédaient dans le service, qu'ils fissent toutes les observations que je ne pourrais pas faire moi-même. Ils furent bientôt exercés ; je pus maintenir sur eux une surveillance immédiate, et j'aime à dire que leur exactitude ne s'est pas démentie un seul instant. J'ai fait moi-même une grande partie des lectures, et comme les températures de l'air et de l'eau ont été mesurées chaque jour vingt-quatre fois à la mer et douze fois environ en rade, avec fort peu d'exceptions, tandis que pendant un an le baromètre a été pris journellement quinze fois, j'estime que mes journaux contiennent environ vingt-deux mille observations thermométriques et cinq mille observations barométriques.

» Vous vous rappelez, sans doute, que vous m'exprimâtes la crainte que la difficulté d'isoler les instruments à bord ne conduisit à obtenir sur mer plutôt la température du navire que celle de l'air. Les observations de la *Chevrette* n'ont pas ce défaut ; les thermomètres, changés de place dès qu'il le fallait, étaient toujours à l'ombre et exposés au grand air. Ce déplacement continuel en a fait briser un grand nombre, mais il m'en reste encore deux. Celui de Colardeau, qui m'a servi d'étalon, sera rapporté à Paris, si je puis faire ce voyage. Je n'ai eu le temps de faire aucun résumé ; mais l'accord des observations conduira, j'ose le croire, à des résultats assez positifs. J'ai suivi avec soin la période diurne à Pondichéry, et cette question sera, en outre, éclaircie par la marche régulière du baromètre marin qui est en

Digitized by Google

expérience depuis notre départ de Calcutta. J'ai été réduit à mes seuls moyens pour observer la période diurne, mais elle aura l'avantage d'être due entièrement au même coup d'œil ; elle m'a occupé depuis le 5 jusqu'au 23 juillet de cette année ; cependant, en ôtant les journées d'un service pénible et quelques heures exigées par le sommeil, elle comprend sept jours complets, pendant lesquels j'ai observé de quinze en quinze ou de dix en dix minutes le baromètre marin, mes deux baromètres à siphon, leurs thermomètres et un thermomètre libre. J'aurais voulu faire plus ; mais, vraiment, cela m'était impossible, et je ne veux m'attacher qu'à vous dire fidèlement comment les observations ont été faites : vous serez ainsi parfaitement à même de juger de leur valeur. Je me contenterais de l'idée d'avoir fait tout ce que j'ai pu, mais votre approbation me dédommagerait de mes peines.

» Au commencement du voyage je crus l'entreprise au-dessus de mes forces, et ce fut avec bien de la difficulté que je vous envoyai les premiers tableaux de nos observations. Au bout de quelques mois, je trouvai dans l'équipage un jeune homme capable de me seconder. Il m'aida à tenir mes journaux, à faire diverses observations, et copia la plus grande partie de celles qui vous ont été adressées par le ministre de la marine, jusqu'à l'arrivée de la *Chevrette* dans le détroit de la Sonde. Baslé, c'est le nom de ce malheureux compagnon de mes travaux, avait une ardeur étonnante, jointe à une rare intelligence. Son zèle ne s'est pas démenti un seul instant ; il lui a été bien funeste. Il avait déjà résisté à beaucoup de fatigues sans se plaindre, mais un mal intérieur

Digitized by Google

acheva de se développer lorsqu'il m'aidait dans les opérations géographiques sur les côtes de Java, et il ne put résister à la chaleur et aux orages de Batavia. Il mourut dans des souffrances atroces, toujours poursuivi par le regret de ne pas pouvoir m'aider à lever le plan de la baie. Cette perte étend un nuage de tristesse sur le souvenir de mes occupations pendant le voyage de la *Chevrette;* j'espérais qu'elles ne feraient pas de victimes. Depuis lors, j'ai voulu travailler seul. Mes journaux sont à jour; cependant, je crois que beaucoup de passages auront peut-être besoin de quelques explications qui ne peuvent être données que de vive voix.

» Je crois vous avoir communiqué toutes les expériences de thermométrographie; elles n'ont pas été nombreuses, mais on ne peut en faire un plus grand nombre que dans un voyage spécial. Elles sont faciles à faire, mais exigent du temps et des précautions. Je crois facile d'atteindre à des profondeurs infiniment plus grandes que celles qu'on a mesurées jusqu'à ce jour, mais il faut se servir d'embarcations.

» Les phénomènes magnétiques ont été observés complétement dans toutes les relâches, excepté celles de Batavia, de Bourbon et du cap de Bonne-Espérance, où je n'ai pas eu le temps de mesurer l'intensité. Je vais répéter au port ces observations et, si je le puis, je les terminerai à Paris. Celles qui ont été faites à bord pour obtenir la déclinaison, me paraissent incertaines. La *Chevrette* n'était pas disposée d'une manière convenable, pour qu'on pût espérer une certaine exactitude dans des recherches si délicates.

» Il serait trop long de vous parler ici de quelques

Digitized by Google

observations peu complètes ; mais je n'omettrai pas de vous dire que j'ai fait, de concert avec M. Reynaud, médecin de la corvette, une suite d'expériences par des latitudes très-différentes, sur la température de l'homme et de quelques animaux. M. Reynaud, dont je viens de vous parler, s'était chargé, dans le premier projet du voyage, de la partie de l'histoire naturelle. Placé sur un théâtre moins étendu, il n'en a pas moins persévéré, et la masse de ses collections et de ses notes prouvera ce qu'il aurait pu faire dans des circonstances plus favorables. Les relâches ont été fort courtes, nous avons passé treize mois environ à la mer ; aussi, est-il particulièrement riche en animaux marins conservés et peints. Je l'ai secondé autant que je l'ai pu, ainsi que M. Gabert, agent comptable de la corvette, fort de l'expérience de deux voyages autour du monde. Le but que tous les trois nous nous étions proposé, est atteint, quelque soit le peu d'importance des résultats ; nous avons cherché à montrer seulement tout ce que pouvaient des efforts individuels dans une campagne ordinaire. J'espère qu'on aura l'indulgence de nous épargner la comparaison avec des expéditions régulièrement organisées et dirigées avec méthode vers des recherches scientifiques.

» Dans des circonstances ordinaires, j'aurais eu droit à un congé après une longue campagne ; mais en temps de guerre, je ne puis ni ne veux y songer, et mes désirs m'appellent dans le Levant. Je voudrais cependant aller auparavant à Paris, pour vous donner tous les détails nécessaires sur mes observations et y comparer tous les instruments qui en sont la base ; il est utile en même temps que j'en

Digitized by Google

fasse de nouvelles sous vos yeux, et que je reçoive vos conseils sur la meilleure manière d'en tirer parti. Placé dans une position dépendante, je ne puis adresser au ministre aucune demande à ce sujet, et j'ai les plus fortes raisons de penser que personne ne le fera pour moi, si vous ne voulez bien vous en charger vous-même. Je suis persuadé que vous ne trouverez aucune opposition, si vous voulez faire part au ministère de l'utilité de ma présence à Paris, d'autant plus que je m'efforcerai, dès qu'elle ne sera plus indispensable, d'obtenir d'être envoyé en Grèce.

» Veuillez, etc. »

M. Arago, dans son rapport à l'Académie des sciences, fit ressortir avec la plus bienveillante justice ces opérations hydrographiques si multipliées, et cette longue suite d'expériences si bien faites pour éclairer tant de points de physique.

M. Cuvier, de son côté, exprimait avec toute l'autorité de sa parole, la reconnaissance du monde savant pour les services aussi grands que désintéressés des officiers de la *Chevrette*. « M. de Blosseville surtout, disait-il, et M. Gabert, commis aux revues, non-seulement ont placé dans la collection tout ce qu'ils se sont procuré dans leurs courses, mais ils ont employé les moments de loisir que leur laissaient leurs fonctions, à dessiner les animaux intéressants, lorsqu'il s'en présentait un trop grand nombre pour que M. Reynaud y pût suffire. »

Et l'illustre rapporteur mettait sous les yeux de l'Académie des sciences, trois volumes de figures exécutées par MM. Reynaud, de Blosseville et Ga-

Digitized by Google

bert, et comprenant environ cinq cents dessins coloriés, exécutés avec le plus grand soin ; « produits d'une expédition qui n'avait pas l'histoire naturelle dans sa destination, produits en quelque sorte accidentés et dérivant seulement du zèle et du bon esprit qui animaient les officiers. »

Le rapport de M. Cordier sur les collections géologiques rapportées par la *Chevrette*, n'était pas moins favorable.

L'Académie déclara que cette expédition, « quoiqu'elle n'eût pas un but scientifique, devait occuper un rang distingué parmi celles dont les sciences avaient tiré le plus de fruit. » Elle exprima par lettres aux ministres de la marine et de l'intérieur, combien il était désirable que des travaux aussi complets et aussi utiles fussent promptement publiés ; et elle émit le vœu « que la rédaction de chaque partie de l'ouvrage, se trouvât, autant que possible, confiée à celui des collaborateurs qui en avait réuni les matériaux pendant la campagne. »

C'était retenir à Paris le jeune triumvirat dont M. Cuvier et M. Arago avaient si bien fait valoir le dévoûment infatigable. Le ministère y donna les mains de bonne grâce, mais il évita de se prononcer sur la publication du voyage, dont toutes les parties furent rédigées avec soin, et sont malheureusement restées éparses dans les archives et dans les journaux de géographie et d'histoire naturelle.

Sur ces entrefaites, Jules de Blosseville fut nommé lieutenant de vaisseau, dans la promotion du 31 décembre 1828. Il ne sut pas d'abord que son nom avait été effacé, rétabli, effacé, rétabli encore, et cela jusqu'à trois fois. Il avait fallu toute la bienveil-

Digitized by Google

lante justice de l'amiral Halgan pour le faire maintenir en présence d'une accusation d'indiscipline, accusation tout à fait imméritée, dont il ne pouvait se défendre, tant il était loin d'en avoir conçu le moindre soupçon. Triste mystère dont il serait trop pénible de lever ici le voile, quoique ce fût peut-être un épisode instructif d'une éternelle rivalité entre la marine savante et celle qui l'est peu, ou ne l'est point.

Jules de Blosseville fut particulièrement chargé de rédiger les travaux hydrographiques, dont la plus grande part lui était due, et de coordonner une longue suite d'expériences propres à éclaircir plusieurs points de physique, sous les yeux des membres de l'Institut et du bureau des longitudes qui avant le départ de la *Chevrette* lui avaient communiqué leurs instructions.

Ce travail long, minutieux et difficile, fut rapidement accompli à force de veilles, et le jeune lieutenant de vaisseau trouva encore le temps de reprendre ses études interrompues, d'en entreprendre de nouvelles, de multiplier ses relations avec le monde savant, et ses notes généreusement disséminées dans les recueils scientifiques. Plus il savait, plus il voulait savoir, plus il étendait le cercle de ses connaissances. Ses délassements étaient de nouvelles études. Il prenait alors jusqu'à deux leçons d'équitation dans un seul jour, parce qu'il avait éprouvé plusieurs fois dans les relâches de la *Coquille* et de la *Chevrette*, le regret de pas posséder ce moyen d'étendre ses excursions ; il s'exerçait aussi à supporter le froid et même la faim. Ce n'était pas sans un étonnement mêlé de satisfaction, qu'un jour d'études dans un petit pavillon à l'Observatoire, par une belle gelée, avec un

Digitized by Google

savant officier anglais, il s'était trouvé moins sensible au froid, lui à peine de retour des Indes orientales, que le capitaine Franklin, malgré son habitude des régions polaires.

Pendant le même séjour à Paris, Jules de Blosseville publia ou laissa en état de paraître plusieurs notices biographiques, éclaircissant surtout les origines fort obscures des grands personnages de l'Océanie, et les premiers règnes de la dynastie des Pomaré ; quelques notes relatives au progrès de la géographie et des sciences physiques; mais surtout deux grands résumés d'une remarquable érudition : l'*Histoire des explorations de l'Amérique*, et le *Tableau des progrès de la géographie de l'Océanie*, destinés d'abord à l'*Atlas ethnographique du Globe* du savant vénitien Adrien Balbi, qui dut beaucoup aussi à ses conseils et à sa collaboration pour sa géographie publiée en 1833.

En relisant aujourd'hui ces deux notices fort étendues, où ce qui ne serait qu'ornement du langage est sévèrement sacrifié, on remarque avec un sentiment pénible une sorte de prescience de l'avenir. Si quelque développement échappe au style serré de Jules de Blosseville, c'est toujours un hommage à la mémoire d'un dévoûment funeste, tombé en oubli ou mal récompensé.

M. le vicomte de la Rochefoucauld, directeur général des Beaux-Arts, avait reçu de lui vers cette époque, avec beaucoup de bienveillance, un projet de musée Ethnographique à joindre au musée Dauphin.

Il laissa en outre au dépôt de la marine, des cartes de l'empire des Birmans et de Ceylan. Il avait aussi

Digitized by Google

remis à M. Hyde de Neuville, un projet de colonie pénale à la Nouvelle-Zélande.

Jules de Blosseville avait quelqu'espoir d'accompagner comme second le capitaine Duperrey, dans une expédition au golfe de Benin ou de Guinée sur la côte d'Afrique. Ce projet se reculait de jour en jour. Il ne pouvait songer encore à réaliser comme chef d'expédition un voyage de découvertes médité en commun avec M. Lesson. Le désir lui vint d'être embarqué sur la *Caroline* pour la campagne de circumnavigation du capitaine Laplace, mais on l'en dissuada On lui fit entendre que les calomnies dont l'avait sauvé, dans un moment critique, l'équité de l'amiral Halgan laissaient des traces et des impressions fâcheuses. Il s'était fait trop de réputation de science, pour ne pas être soupçonné de peu d'aptitude à ce qui n'était que le métier de la mer; il lui importait enfin de prouver qu'il pouvait le moins, lorsque le plus lui était reproché.

Il eût peine à comprendre ce tort de nouvelle espèce; mais il le comprit. Le conseil d'ailleurs, quoique enveloppé des formes les plus gracieuses, pouvait passer pour un ordre. « Je voudrais, écrivait-il, m'embarquer avec Reynaud, et faire le service le plus militaire possible, sous des gens capables de sentir qu'on est bon à autre chose. » Et il regretta vivement de n'avoir pas fait de démarches en temps utile, pour être compris dans l'état-major de la *Circé*, commandée par M. de Moges, ou dans celui de la *Dordogne*, sous les ordres de M. Mathieu. Embarqué avec M. Reynaud! N'était-ce pas déjà une arrière-pensée involontaire de ne rester qu'à moitié fidèle à son

Digitized by Google

nouveau plan de conduite? Mais avant de reprendre la vie active de la mer, il devait assister à un de ces grands spectacles qui donnent une si haute idée de notre puissance navale. L'amiral Halgan lui donna une mission de confiance à Cherbourg pour la fête de l'ouverture du grand bassin, avec ordre de recueillir des notes pour raconter dans les *Annales maritimes* cette solennité nationale.

Enfin, au commencement de 1830, Jules de Blosseville prenait à Toulon le commandement de la 37ᵉ compagnie des équipages de ligne, et résigné à ce genre de service qui lui offrait au moins un mérite d'étude et de nouveauté, il en prenait très-philosophiquement son parti. Une moitié de la journée se passait à des écritures, l'autre à faire des appels, des inspections et des exercices.

« Je ne sais pas, trouvons-nous dans ses lettres, si l'on peut dire précisément qu'on s'ennuie, par cette seule raison que l'on s'occupe de choses ennuyeuses, lorsqu'on a acquis, comme moi, le privilége de le faire sans bâillements ni maux de tête. J'ai changé chiffres pour chiffres. Je calculais des baromètres et des thermomètres; je calcule aujourd'hui des masses d'habillement et des deniers de solde, et l'on m'affirme qu'au moins maintenant je fais mon métier de marin. Je ne sais pas vraiment ce que la marine a gagné au change. Au reste, je commence à me mettre au courant de la comptabilité. Elle est longue; elle est minutieuse, mais elle n'exige pas de grands efforts d'esprit, car elle serait capable d'ôter ce qu'elle exigerait.

» Ma compagnie, qui porte le numéro 37, fait partie du quatrième équipage qu'on vient de former en

Digitized by Google

réunissant plusieurs compagnies indépendantes. Elle est comme à terre, mais stationnée dans un vaisseau-caserne. J'y vais passer des inspections journalières. Le dimanche, nous avons une petite parade; le reste du temps s'écoule pour mes hommes en exercices auxquels les enseignes de vaisseau assistent. La presque totalité de nos heures s'absorbe à mettre à jour et à tenir notre comptabilité suivant la nouvelle ordonnance. Comme cette ordonnance n'est en vigueur que depuis le 1er janvier 1830, j'ai trouvé tout à faire. Ainsi, je m'occupe du matin au soir d'habillement et de chaussure, de masse, de prêt, d'ordinaire, d'armement, d'équipement, etc., etc., etc. Tout cela ne m'a pas l'air fort marin, et cependant personne ne trouvera à redire à mes occupations, comme on l'a voulu faire pour mes travaux de science sur la *Chevrette*.

» Je viens d'établir dans ma compagnie une académie de bâton. J'ai un prévôt et un maître; voilà pour le corps. Pour l'esprit, j'ai fondé un cours de lecture et d'écriture qui est bien suivi. J'ai deux maîtres.»

Sa famille faisait alors quelques démarches auprès de M. le baron d'Haussez, pour qu'il lui fût donné un commandement dans la campagne d'Alger. Mais une sorte de fatalité semblait le poursuivre. A peine obtenait-il un grade, déjà les avantages n'étaient plus les mêmes, et les conditions devenaient plus difficiles. Une nouvelle décision ministérielle établissait que les commandements ne pourraient être confiés aux lieutenants de vaisseau qu'après trois ans de grade, dont deux dans les équipages de ligne.

Digitized by Google

Jules de Blosseville se bornait à demander à M. de Mackau, directeur du personnel, qui lui témoignait de la bienveillance, la certitude d'être employé d'une manière quelconque dans l'expédition. Mais il n'avait pas dépouillé le vieil homme autant qu'il cherchait à se le persuader. Entre deux états d'habillement, il se surprenait lui-même mettant au net quelque chapitre des relations de la *Coquille* et de la *Chevrette*. Déjà un peu de magnétisme, il en convenait, s'était mêlé à sa comptabilité. Il avait reçu une boussole de Gambey ; il réclamait un thermométrographe de Bunten. Dès le 2 février, une observation complète de magnétisme était achevée; il la destinait à M. Arago, lorsque d'autres séries seraient terminées.

Un jour il écrivait au capitaine Sabine, à la Société royale de Londres; un autre, il recevait du capitaine Duperrey communication d'un plan de campagne scientifique réservé *in petto* par le ministre de la marine, pour être mis en lumière après la conquête qui se préparait. Mais il ne s'écartait pas trop d'une certaine règle de décorum. En confiant à M. Balbi un résumé de la marche de la colonisation des Etats-Unis, destiné à la *Revue britannique*, il exigeait que la mention de son grade ne suivit pas son nom ; il retirait une note écrite en d'autres temps pour la *Revue de Paris*, et il ne voyait pas sans une sensation presque inquiète M. Bajot étaler à la fois au grand jour des *Annales maritimes*, trois de ses anciens péchés dont il ne se souvenait plus guères.

Mais il se dédommageait de cette retenue dans des conversations intimes avec M. Reynaud, commissaire de la marine et père de son jeune ami, le savant naturaliste de la *Chevrette*. Il lui communiquait un plan

Digitized by Google

de colonie pénale remis par lui à M. Hyde de Neuville tout juste la veille de la retraite de cet homme d'Etat, et il lui faisait part des documents qu'il avait confiés à son frère pour commencer une histoire des établissements anglais dans l'Australie. M. Reynaud, directeur du bagne de Toulon, avait foi dans le système de la déportation des forçats. Il était tout prêt à se dévouer à cette œuvre de salut public, à conduire et à diriger à la Nouvelle-Zélande l'avant-garde d'une colonie pénale; tous les deux, ils fondaient de grandes espérances sur l'esprit colonisateur de M. le baron d'Haussez.

L'expédition d'Afrique était enfin officiellement avouée. Pendant deux jours, la 37e compagnie avait été destinée au vaisseau la *Ville-de-Marseille;* c'était un embarquement privilégié et envié. On n'avait pas vu que le numéro de cette compagnie était impair; ce devait être le tour d'un numéro pair; on le dit, du moins. Pour cette grave considération l'ordre fût retiré, et d'un vaisseau il fallut descendre à un brick.

C'était l'*Alacrity*, détaché de la station de l'amiral de Rigny dans le Levant.

Sous ce nom anglais, unique dans la liste de la flotte, la marine française aimait à retrouver le souvenir d'un brillant combat, qui avait commencé sous l'Empire la renommée de l'amiral de Mackau, alors simple aspirant. L'*Alacrity* était un bon navire, bien installé, bien armé. Attaché au vaisseau le *Trident*, que montait l'amiral Rosamel, il faisait partie de l'escadre de combat, et avait surtout pour mission de répéter les signaux et de porter les ordres. Le nom et le mérite de son commandant, M. Lainé, neveu de l'homme d'Etat qui tenait encore un si haut rang,

Digitized by Google

devait lui promettre une bienveillance toute particulière et le poste le plus périlleux, si la marine avait à prendre une part sérieuse aux travaux militaires. L'*Alacrity* eut d'abord à faire un véritable service d'aide de camp du vaisseau amiral, tantôt croisant devant Mahon, tantôt détaché pour escorte, et au retour, allant communiquer avec la croisière d'Alger ou avec le second convoi. Le 13 juin, l'*Alacrity* concourait au débarquement de Torre-Chica, et Jules de Blosseville éprouvait une grande joie.

« L'honneur d'avoir planté le premier drapeau français sur la terre algérienne appartient à un marin, annonçait-il à sa famille, et ce marin est Borius, un de mes meilleurs camarades. »

Mais il n'eut pas même le temps de serrer la main du jeune officier, dont le brillant succès le rendait heureux. L'amiral Duperré, dès le lendemain du débarquement, donna ordre à l'*Alacrity* d'aller reprendre sa place dans la station du Levant. Ce fut un amer désappointement, que ne compensa guères dans une rapide traversée, la vue des côtes de la régence d'Alger, de Tunis, de l'île de la Pantellerie, de Malte, de la Sicile, de Modon et du mont Taygète.

« Une idée m'obsède, lisons-nous dans une lettre écrite de Smyrne peu de temps après. Si je n'étais un pauvre vermisseau, je croirais que le sort s'est plu à me persécuter. Ma prévoyance m'engage à venir attendre à Toulon, pendant plusieurs mois, l'expédition d'Alger : elle se décide au gré de mes désirs. Je suis balotté. Enfin, j'embarque sur un brick de l'escadre de bataille. Après un service fort actif, je suis acteur dans le débarquement de Torre-Chica. J'étais enchanté. Mes autres campagnes, mes autres peines,

Digitized by Google

allaient être oubliées. Il était écrit que mes beaux rêves s'évanouiraient. Un seul bâtiment devait être séparé de l'escadre, et le sort avait désigné l'*Alacrity* pour victime. Il fallait adoucir la séparation. L'amiral Duperré assura à M. Lainé que, s'il l'envoyait dans le Levant, c'était uniquement parce qu'il ne restait plus rien à faire pour la marine. Je ne crus guères à cette assurance, mais je me plus à entretenir un reste de doute. Juge de toute l'étendue de mon malheur en apprenant que toute la marine, les bricks mêmes avaient donné, et figure-toi combien ma douleur s'accrut en apprenant la mort de ce pauvre Bérard, ce bon ami, la seule victime qui ait été choisie au milieu de tous les officiers de la marine. J'ai le cœur brisé; je ne me consolerai jamais. »

Il se consola bientôt, car M. Bérard n'avait pas succombé à sa blessure. Le reste de sa plainte lui était personnel; et quand l'heure de la résignation fut venue, il se rappela combien il avait désiré voir le Levant de l'Europe, après une campagne dans le Levant de l'Asie.

Le 4 juillet, l'*Alacrity* mouillait dans la rade de Navarin, au milieu de six navires de guerre français; le 11, il était à Napoli de Romanie, où l'appelait l'amiral de Rigny; et M. Lainé, passant sur le vaisseau le *Conquérant*, laissait le commandement du brick à son second, M. Fournier, qui fut remplacé lui-même par Jules de Blosseville. Le 24 juillet, l'*Alacrity* allait porter en Turquie la nouvelle de la prise d'Alger, après avoir vu devant Napoli, hisser le pavillon vainqueur au-dessus du pavillon vaincu, et les vaisseaux russes et anglais répondre avec plus ou moins de satisfaction au salut du *Conquérant*.

Digitized by Google

Pendant que le courrier débarqué à Smyrne, portait à Constantinople la grande nouvelle que les Turcs avaient peine à croire, l'*Alacrity*, quittant le voisinage de la ville, croisait devant le château pour surveiller l'arrivée d'un vaisseau qui devait transporter des janissaires d'Alger.

Ce ne fut pas le drapeau de la conquête; ce fut le drapeau tricolore qui apparut.

Jules de Blosseville était resté jusque-là fort étranger à la politique. Il la jugeait peut-être librement à ses moments perdus, s'il en avait; il ne partageait aucune de ses passions. Une seule fois on l'avait vu, non sans surprise, se prononcer avec beaucoup d'énergie dans une question à l'ordre du jour. Il désirait ardemment la création d'un majorat dans sa famille. Il faut se hâter de dire qu'il n'était pas fils aîné.

Il appartenait tout naturellement, sans parti pris, à cette génération qui approchait alors des affaires, et dont on n'a point assez tenu compte. Comme la plupart des hommes d'élite nés ainsi que lui avec le siècle, il croyait à l'avenir des institutions constitutionnelles de son pays. Il n'en regrettait, il n'en désirait pas d'autres. M. de Chateaubriand, M. de Martignac, M. Hyde de Neuville étaient pour lui les véritables guides de l'opinion, et jamais il n'avait douté de la sincérité du parti qui proclamait à la tribune par la voix du général Foy : « Celui qui veut plus que la charte, moins que la charte, autrement que la charte, est un mauvais citoyen. » L'événement de juillet changea singulièrement le cours de ses idées, et le blessa surtout dans ses sentiments d'honneur et de loyauté.

Digitized by Google

Ses lettres de cette époque respirent quelquefois le découragement, plus souvent la perte des illusions. En voici quelques passages, écrits de Toulon où l'*Alacrity* était rentré pour quelque temps, vers la fin de septembre :

« Etre arrivé en France, après les secousses que vous venez d'éprouver, pour y recevoir les premières nouvelles de tout ce qui m'est cher, c'est presque donner la main à mes amis. Il me semble que je suis à la fin d'une de mes plus longues absences. Je viens d'essuyer des tempêtes ; mais j'en ai ri, et toutes leurs traces ont disparu. Bien différent est l'orage qui a tout changé dans notre pays ; ses suites sont immenses et incalculables. Je crois encore rêver.

» Dès le lendemain de mon arrivée, sans avoir le temps d'y réfléchir, il a fallu prêter le serment exigé. Avant le règne de la liberté, aucune atteinte n'avait été portée à la mienne ; voilà la première. Je n'avais rien encore juré. J'étais d'ailleurs bien convaincu que, hors les cas où l'on est sérieusement engagé par l'honneur, il ne faut pas, dans les grandes catastrophes, que les hommes sages et honnêtes cèdent, par dépit ou par chagrin, tous les postes aux intrigants et à la tourbe qui sort de ses repaires pour faire curée.

» L'occasion est bonne pour juger à l'œuvre les grands acteurs du drame, très-soupçonnés jusqu'ici d'être plus propres à détruire que capables d'édifier. Je m'attends déjà à reconnaître que la médiocrité gagne plus que le vrai génie à toute espèce de révolution.

» Dans la marine, plusieurs démissions ont été

Digitized by Google

données en conscience. Le jour du regret viendra sans doute pour quelques-unes. Le sentiment fait faire de faux calculs; j'ai eu à m'en défendre plus que beaucoup de personnes; mais je garde tous mes regrets comme une passion malheureuse qui ne doit pas m'écarter du droit chemin.

» Espérons que les événements vont bien déconsidérer nos rhéteurs populaires, ennemis de toute autorité qui n'est pas à eux, opposés à tout ce qui les éclipse, changeant d'attitude et de principes avec les circonstances, mais conservant toujours le rôle facile de flatteurs des passions, hommes que je méprise souverainement, avocats grognards, conspirateurs prudents, ne s'affichant qu'après la victoire. Il est probable que pendant longtemps une foule de gens ne s'apercevront pas de ce qu'ils ont gagné à être régénérés politiquement.

» J'ai vu l'autre jour, dans les journaux, l'annonce d'une vente : c'était celle des objets d'art et de curiosité qui appartiennent à Mme la duchesse de Berri. J'aurais voulu pouvoir aller enchérir sur plusieurs. Dans quelles mains sera tombé ce qu'elle avait daigné accepter de moi? Il est des idées auxquelles on ne se fait pas. Je prends tout en mépris, et ne vois espérance de repos nulle part. Il me semble quelquefois qu'il n'existe plus au monde que des brouillons. C'est une grande leçon d'expérience dont il faut au moins retirer de l'instruction au milieu des malheurs qu'elle apporte, et je crois qu'il y en a pour tout le monde, pour tous les partis, soit qu'on ait des convictions, soit qu'on n'en ait pas.

» Je ne vois encore, ajoutait-il avec une singulière intuition, qu'un principe qui me semble destiné à

Digitized by Google

triompher tôt ou tard : c'est celui de l'indépendance des contribuables appelés *tous* à l'élection de leurs représentants ; c'est en même temps celui de l'éligibilité universelle.

» Les dernières circonstances ont augmenté mon dégoût pour mille choses, et dissipé dans mon esprit une foule d'illusions. Ils ont réduit presqu'à la nullité mon ambition déjà fort mince. Les honneurs ne sont plus qu'un devoir ou un fardeau. Je deviens un philosophe parfait. »

Ce philosophe de fraîche date s'occupait activement des réparations de l'*Alacrity*, renvoyé en France comme peu propre à un service de guerre. Le brick était resté armé pour retourner dans le Levant ; mais il avait reçu tant de changements pendant sa relâche à Toulon, qu'il allait prendre rang parmi les bons marcheurs et les fins voiliers. Son commandant avait hâte de pouvoir s'essayer avec quelque navire de guerre jouissant d'une bonne réputation. Vers la fin de décembre, il eût pour mission d'embarquer aux îles d'Hyères quarante réfugiés sardes, hôtes peu commodes, destinés à la légion d'Hohenlohe, qui travaillait alors à régénérer la Grèce ; ce n'était point par ses exemples.

L'état-major de l'*Alacrity* se composait seulement d'officiers auxiliaires, dont un Danois, et de jeunes élèves ; double nécessité d'une surveillance de tous les instants qui ne laissait guères au second du bâtiment le délassement de ses études favorites. Il avait distingué parmi les élèves un Normand comme lui, M. de Rulhière, petit-neveu de l'historien de la Pologne. Il en tirait déjà quelques secours, et il écrivait : « Rulhière pourra bien être mon compa-

Digitized by Google

gnon, si, après ce voyage, je vais labourer les grandes mers.»

La campagne de l'*Alacrity* dura près de dix-huit mois. Voici quelques impressions et souvenirs de voyage pris à peu près au hasard, et recueillis sans ordre d'idées :

« *Salamine, 26 janvier* 1831. — Je viens de faire mon pèlerinage d'Athènes. J'ai vu un amas de ruines antiques et de décombres modernes. Les ruines sont superbes, mais les décombres ont modéré mon enthousiasme. J'avais d'ailleurs pour ombre au tableau, un Grec et un Turc pendus au coin de deux boutiques. Les passants n'y faisaient pas même attention ; tant c'est chose simple et fréquente dans la justice expéditive des maîtres actuels d'Athènes.

» Ces maîtres vont changer. Nous venons de tout régler, nous les marins diplomates qui sommes en force ici, et qui présentons comme argument : un trois-ponts, une corvette et un brick anglais, un vaisseau de quatre-vingts canons et trois bricks russes ; une frégate, une corvette, deux bricks français et un bateau à vapeur grec. Tout cela va se disperser.

» *Sur la côte de la Troade, entre Ténédos et l'Hellespont, juin* 1831. — Nous voilà sur le qui-vive aux nouvelles Dardanelles, attendant la flotte turque ou la permission d'aller la joindre, en remontant le canal. J'ai visité les ruines de Troie, et j'en suis encore tout enthousiasmé. Je jouis et je jouirai longtemps d'avoir vu l'emplacement de cette cité célèbre, de m'être désaltéré dans le Scamandre et dans le Simois. Ce sont de vénérables restes, bien vieux, bien abandonnés, presque inconnus, envahis par la végétation. Mais nous faisions presqu'à chaque pas d'in-

Digitized by Google

téressantes découvertes : ici de vieilles murailles en arceaux, des débris d'enceintes, des colonnes magnifiques ; là des sarcophages renversés, des inscriptions, enfin, un véritable paradis pour la race des Oldbuck (1). J'aurais été moi-même assez content de pouvoir faire quelques fouilles, mais il a fallu remettre la partie.

» C'est la carte de M. Lechevalier à la main que j'ai parcouru sa découverte, pénétré vraiment de vénération. Maintenant, Troie et Athènes ne me permettront plus de regretter le temps que j'aurai passé dans le Levant. Athènes et Troie consolent de bien des choses.

» Sous la côte de la Troade, le grand seigneur a passé deux fois auprès de nous, en se rendant, sur son unique bateau à vapeur, à l'île de Ténédos, pour inspecter les fortifications. Chaque fois nous avons hissé le pavillon turc au grand mât, mis notre équipage sur les vergues, et tiré vingt-cinq coups de canon, salut des souverains étrangers qui ne doivent jamais le rendre. Mais Sa Hautesse a fait arrêter son bateau, et sa musique militaire a répondu à notre courtoisie. Nous semblions être là pour constater le premier voyage maritime d'un sultan. Pendant cette course aventureuse, la flotte turque restait mouillée aux vieilles Dardanelles.

» *Château de Smyrne*, 21 *juillet*. — Nous avons fait, depuis notre rentrée à Nauplie, deux apparitions à Ténédos, un mouillage à l'entrée de l'Hellespont, sous le château d'Europe, une croisière inutile contre les pirates, sur les côtes de l'ancienne Macédoine, et nous sommes venus enfin sur la côte de

(1) L'antiquaire de Walter Scott.

Digitized by Google

données en conscience. Le jour du regret viendra sans doute pour quelques-unes. Le sentiment fait faire de faux calculs; j'ai eu à m'en défendre plus que beaucoup de personnes; mais je garde tous mes regrets comme une passion malheureuse qui ne doit pas m'écarter du droit chemin.

» Espérons que les événements vont bien déconsidérer nos rhéteurs populaires, ennemis de toute autorité qui n'est pas à eux, opposés à tout ce qui les éclipse, changeant d'attitude et de principes avec les circonstances, mais conservant toujours le rôle facile de flatteurs des passions, hommes que je méprise souverainement, avocats grognards, conspirateurs prudents, ne s'affichant qu'après la victoire. Il est probable que pendant longtemps une foule de gens ne s'apercevront pas de ce qu'ils ont gagné à être régénérés politiquement.

» J'ai vu l'autre jour, dans les journaux, l'annonce d'une vente : c'était celle des objets d'art et de curiosité qui appartiennent à Mme la duchesse de Berri. J'aurais voulu pouvoir aller enchérir sur plusieurs. Dans quelles mains sera tombé ce qu'elle avait daigné accepter de moi? Il est des idées auxquelles on ne se fait pas. Je prends tout en mépris, et ne vois espérance de repos nulle part. Il me semble quelquefois qu'il n'existe plus au monde que des brouillons. C'est une grande leçon d'expérience dont il faut au moins retirer de l'instruction au milieu des malheurs qu'elle apporte, et je crois qu'il y en a pour tout le monde, pour tous les partis, soit qu'on ait des convictions, soit qu'on n'en ait pas.

» Je ne vois encore, ajoutait-il avec une singulière intuition, qu'un principe qui me semble destiné à

Digitized by Google

triompher tôt ou tard : c'est celui de l'indépendance des contribuables appelés *tous* à l'élection de leurs représentants ; c'est en même temps celui de l'éligibilité universelle.

» Les dernières circonstances ont augmenté mon dégoût pour mille choses, et dissipé dans mon esprit une foule d'illusions. Ils ont réduit presqu'à la nullité mon ambition déjà fort mince. Les honneurs ne sont plus qu'un devoir ou un fardeau. Je deviens un philosophe parfait. »

Ce philosophe de fraîche date s'occupait activement des réparations de l'*Alacrity*, renvoyé en France comme peu propre à un service de guerre. Le brick était resté armé pour retourner dans le Levant ; mais il avait reçu tant de changements pendant sa relâche à Toulon, qu'il allait prendre rang parmi les bons marcheurs et les fins voiliers. Son commandant avait hâte de pouvoir s'essayer avec quelque navire de guerre jouissant d'une bonne réputation. Vers la fin de décembre, il eût pour mission d'embarquer aux îles d'Hyères quarante réfugiés sardes, hôtes peu commodes, destinés à la légion d'Hohenlohe, qui travaillait alors à régénérer la Grèce ; ce n'était point par ses exemples.

L'état-major de l'*Alacrity* se composait seulement d'officiers auxiliaires, dont un Danois, et de jeunes élèves ; double nécessité d'une surveillance de tous les instants qui ne laissait guères au second du bâtiment le délassement de ses études favorites. Il avait distingué parmi les élèves un Normand comme lui, M. de Rulhière, petit-neveu de l'historien de la Pologne. Il en tirait déjà quelques secours, et il écrivait : « Rulhière pourra bien être mon compa-

Digitized by Google

gnon, si, après ce voyage, je vais labourer les grandes mers.»

La campagne de l'*Alacrity* dura près de dix-huit mois. Voici quelques impressions et souvenirs de voyage pris à peu près au hasard, et recueillis sans ordre d'idées :

« *Salamine*, 26 *janvier* 1831. — Je viens de faire mon pèlerinage d'Athènes. J'ai vu un amas de ruines antiques et de décombres modernes. Les ruines sont superbes, mais les décombres ont modéré mon enthousiasme. J'avais d'ailleurs pour ombre au tableau, un Grec et un Turc pendus au coin de deux boutiques. Les passants n'y faisaient pas même attention ; tant c'est chose simple et fréquente dans la justice expéditive des maîtres actuels d'Athènes.

» Ces maîtres vont changer. Nous venons de tout régler, nous les marins diplomates qui sommes en force ici, et qui présentons comme argument : un trois-ponts, une corvette et un brick anglais, un vaisseau de quatre-vingts canons et trois bricks russes ; une frégate, une corvette, deux bricks français et un bateau à vapeur grec. Tout cela va se disperser.

» *Sur la côte de la Troade, entre Ténédos et l'Hellespont*, *juin* 1831. — Nous voilà sur le qui-vive aux nouvelles Dardanelles, attendant la flotte turque ou la permission d'aller la joindre, en remontant le canal. J'ai visité les ruines de Troie, et j'en suis encore tout enthousiasmé. Je jouis et je jouirai longtemps d'avoir vu l'emplacement de cette cité célèbre, de m'être désaltéré dans le Scamandre et dans le Simois. Ce sont de vénérables restes, bien vieux, bien abandonnés, presque inconnus, envahis par la végétation. Mais nous faisions presqu'à chaque pas d'in-

Digitized by Google

téressantes découvertes : ici de vieilles murailles en arceaux, des débris d'enceintes, des colonnes magnifiques ; là des sarcophages renversés, des inscriptions, enfin, un véritable paradis pour la race des Oldbuck (1). J'aurais été moi-même assez content de pouvoir faire quelques fouilles, mais il a fallu remettre la partie.

» C'est la carte de M. Lechevalier à la main que j'ai parcouru sa découverte, pénétré vraiment de vénération. Maintenant, Troie et Athènes ne me permettront plus de regretter le temps que j'aurai passé dans le Levant. Athènes et Troie consolent de bien des choses.

» Sous la côte de la Troade, le grand seigneur a passé deux fois auprès de nous, en se rendant, sur son unique bateau à vapeur, à l'île de Ténédos, pour inspecter les fortifications. Chaque fois nous avons hissé le pavillon turc au grand mât, mis notre équipage sur les vergues, et tiré vingt-cinq coups de canon, salut des souverains étrangers qui ne doivent jamais le rendre. Mais Sa Hautesse a fait arrêter son bateau, et sa musique militaire a répondu à notre courtoisie. Nous semblions être là pour constater le premier voyage maritime d'un sultan. Pendant cette course aventureuse, la flotte turque restait mouillée aux vieilles Dardanelles.

» *Château de Smyrne*, 21 *juillet*. — Nous avons fait, depuis notre rentrée à Nauplie, deux apparitions à Ténédos, un mouillage à l'entrée de l'Hellespont, sous le château d'Europe, une croisière inutile contre les pirates, sur les côtes de l'ancienne Macédoine, et nous sommes venus enfin sur la côte de

(1) L'antiquaire de Walter Scott.

Digitized by Google

Troie, attendre la sortie, si longtemps différée, de la flotte ottomane. Le 17, nous l'avons aperçue, sous toutes voiles, donnant dans la Méditerranée, et se composant de trois vaisseaux, six frégates, trois corvettes et un sloop, beaux navires assez mal armés. Aussitôt, nous nous sommes placés près de l'arrière-garde, en saluant de notre artillerie le capitan-pacha, qui, après nous avoir répondu, a envoyé à bord son drogman en chef pour savoir des nouvelles de nos amiraux, tâcher de surprendre l'objet de notre mission, et nous inviter à visiter sa frégate, qu'il avait tâché, disait-il, d'installer entièrement à la française. Nous ne savions où nous allions, mais il est toujours facile de suivre des bâtiments turcs.

» Le lendemain, nous sommes entrés après eux dans le golfe d'Adramyte, et le soir nous étions tous mouillés devant Metelin. Aussitôt, le capitan-pacha nous a envoyé des rafraîchissements, en faisant dire qu'il voulait partager ses provisions avec nous. Malgré cette politesse, il a été facile de voir que notre présence l'intriguait beaucoup, et ne lui plaisait qu'à demi. Avant-hier, nous sommes allé faire notre grande visite, et dans Halil-Pacha, déjà bien connu par son ambassade de Pétersbourg, après le traité d'Andrinople, nous avons trouvé un jeune homme de bonnes manières, entendant le français sans vouloir le parler; sa poitrine était couverte d'un ordre nouveau, qui n'a encore été donné qu'à trois personnages. C'est le portrait de Sa Hautesse, entouré de nombreux brillants. L'équipage de la frégate est habillé à l'européenne; mais il semble toujours que ces pauvres

Digitized by Google

Turcs n'ont pas la tête aussi solidement établie sur leurs épaules que nous.

» En Turquie, on apprend la marine dans une ambassade ou dans l'échoppe d'un cordonnier. C'est le pays des dons du ciel. Quoiqu'il en soit, le marin improvisé n'a pas la rudesse du métier plus que le talent. Il nous reçut avec beaucoup d'affabilité à l'entrée de ses appartements. N'allez pas vous figurer un lourd accoutrement, un cimeterre, un turban : à la barbe près, vous eussiez pris le capitan-pacha pour un officier de cavalerie française ; et encore cette barbe assez courte ne faisait-elle que donner de la dignité à des traits naturellement beaux ; jolie taille, noble et expressive figure, ressemblance très-grande avec le sultan Mahmoud : voilà tout le portrait d'Halil-Pacha.

» Son accueil a été on ne peut plus cordial, et la visite a duré assez longtemps. Nous avons bien compris cependant qu'on désirait nous voir partir, et il a fallu aller faire une petite excursion pour se retrouver plus tard. Il n'y avait plus de prétexte pour colorer notre présence.

» La destination de la flotte est secrète. La frégate amirale, la *Bienfaisance-de-Dieu*, est bien armée et marche non moins bien. Les Turcs ont voulu imiter les Français. On ne se doute guères, à Paris, qu'on nous préfère pour modèle aux Anglais eux-mêmes. Au total, la flotte n'est pas mal, et ses chefs ne s'en font pas accroire ; ils cherchent à s'instruire.

» *Syra, octobre* 1831. — Ma curiosité a été bien servie par le hasard. De tous les navires de la station, l'*Alacrity* est celui qui a eu le service le plus actif

Digitized by Google

et les plus belles missions; mais je m'arrange mal de ces courses de deux ou trois jours, d'un véritable cabotage, de cette vue continuelle de côtes arides. Je n'aurai pas perdu mes deux années; mais j'ai regret en pensant qu'il m'aurait fallu moins de temps pour faire le tour du monde une seconde fois.

» A Paros, où Canaris se trouvait, pendant que le capitaine s'occupait de politique, je rêvais à un tout autre projet que j'ai promptement mis à exécution. A ceux qui ont fait le même voyage, il pourra sembler étonnant qu'une journée m'ait suffi pour aller visiter la fameuse grotte d'Antiparos. J'ai bien vu et bien marché. A l'extrémité de la grotte, tous les noms de la famille sont inscrits. Et puis dites que je ne pense à rien.

» J'ai profité d'un prétexte pour aller voir Canaris sur sa corvette, et je l'ai abordé avec quelques compliments. Il m'a protesté de son dévoûment pour la France, en me parlant de l'éducation de son fils qui doit passer encore deux ans à Paris. Il a paru étonné et satisfait, quand je lui ai dit que je l'avais rencontré chez M. de Chateaubriand. Canaris est un petit homme, assez rond, d'une figure expressive, mais peu distinguée, avec un nez à la Roxelane, ressemblant fort peu ou point à notre fameux portrait en pied de Constantin Canaris.

» *Nauplie*, 10 *décembre* 1831. — Je puis maintenant jeter un regard en arrière sur ma lieutenance prête à finir, et juger les deux côtés de cette position. Pour l'avantage positif de l'avancement, les grands navires l'offrent seuls au milieu de beaucoup plus d'embarras, mais dans une sphère plus étendue. Je m'arrête plutôt aux occasions de s'instruire, de tenter ses

Digitized by Google

forces, d'approfondir son métier; car dans le poste de second, si l'on ne se forme pas aussi bien qu'en commandant, on voit de plus près une foule de choses que beaucoup de capitaines improvisés ignorent toute leur vie. J'ai bien étudié tous les rouages; je me flatte même d'en avoir perfectionné quelques-uns. A moi comme à tant d'autres, il était arrivé souvent, depuis mon entrée dans la marine, de concevoir quelques idées nouvelles, d'imaginer quelques perfectionnements, et ce n'est que sur l'*Alacrity* qu'il m'a été donné de mettre mes plans à exécution. Jusqu'à ce jour, modestie à part, j'ai eu quelque sujet d'être heureux du résultat de mes expériences. Je cherche toujours utilité, facilité, simplicité et élégance. C'est un grand mérite dans notre état d'avoir du coup d'œil et du goût. J'ai fait beaucoup d'essais, établi beaucoup d'installations. J'ai toujours sous la main charpentier, menuisier, armurier, forgeron, voilier, fer, toile et bois. J'use largement de cet avantage. Les hommes n'oublient pas leurs métiers; les outils ne se rouillent pas. Joignez à cela une bonne dose d'autorité, point de vue suffisant pour plusieurs officiers, et je vous aurai peint le beau côté de mon rôle.

» Malheureusement, ce rôle est un juste milieu. C'est une position intermédiaire entre le capitaine et les officiers, où il est bien difficile de contenter tout le monde. Entre le contrôle du chef et la critique des inférieurs, une demi-autorité crée des positions fausses, force à des demi-mesures pour lesquelles j'ai toujours eu une violente antipathie. Souvent responsable d'actes dont on n'est pas maître, on est froissé continuellement dans son amour-propre, surtout

Digitized by Google

quand on est dévoué à son service, et que de hautes idées de discipline vous forcent à concentrer, à dissimuler les contrariétés qu'on éprouve. Ainsi donc, grande responsabilité, assujettissement continuel, absence de plaisirs, hors ceux du métier : voilà le revers de la médaille, autour de laquelle je puis écrire en exergue : « Profit immédiat, nul. »

» Je joue ma partie assez gaiement depuis quelques mois. J'y suis plus accoutumé, et la fin m'en paraît proche. Je jouis aussi du résultat de mes peines. Ma demi-compagnie fait la moitié de l'équipage. J'y ai formé de bons matelots qui sont seuls chargés d'un mât; tandis que le reste, composé de marins de profession, fait le service de l'autre. J'ai obtenu la rivalité que je désirais; j'ai fait faire beaucoup d'exercices avec méthode d'après mes idées, et l'*Alacrity* a jusqu'à ce jour pour toute espèce de manœuvres remporté l'avantage sur tous les navires de la station du Levant, soit à la mer, soit en rade. Notre réputation est faite. J'ai été pour un moment bien payé de mes ennuis, par une satisfaction d'amour-propre. Nous entrions à Nauplie venant d'Hydra. Le vent était de l'arrière; nous étions chargés de toutes les voiles supplémentaires qu'on peut mettre par un beau temps. Beaucoup de navires de guerre, français, anglais, russes, autrichiens et grecs, nous voyaient arriver près d'eux, sans que nous fissions aucune disposition de mouillage. Tout à coup nos voiles disparurent ensemble, sans qu'au milieu d'une pareille complication le moindre embarras survint. Au bout de deux minutes et demie, tout était en ordre, et l'*Alacrity* n'aurait pas pu être distingué des navires le plus anciennement mouillés.

Digitized by Google

» On nous a beaucoup félicités ; nous n'avions rien fait d'impossible ; mais nous avions exécuté avec un bonheur parfait celle de toutes les manœuvres de mer qui exige peut-être le plus de force, d'adresse et de bonnes mesures réunies, et qui, en même temps, plaît le plus à l'œil. L'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, sir E. Gordon, était à Nauplie, avec tous les résidents ; il avait vu arriver l'*Alacrity*. Ce fut avec ces mots qu'il accueillit M. Fournier : « J'ai joui d'un extrême plaisir, en voyant votre belle » manœuvre, et je vous offre ici les compliments de » la marine anglaise. »

» Il ne m'a pas suffi de faire de nos matelots de bonnes machines pour satisfaire aux besoins du service et nous donner des jouissances d'amour-propre ; je me suis occupé de leur bien-être, en exerçant un gouvernement paternel qui me donne beaucoup plus d'embarras que le régime de la sévérité, mais qui me convient bien davantage. Je me suis d'abord mis en tête de faire apprendre à nager comme un premier intérêt, et j'ai eu bien de la peine avec nos conscrits. Il ne m'a pas fallu moins de persévérance pour obtenir que tous les hommes de l'équipage apprissent à lire et à écrire ; mais enfin, j'y serai parvenu avant la fin de la campagne. Ingrats ou non, j'aurai la satisfaction d'avoir rempli un devoir.

» *Nauplie*, 29 *décembre* 1831. — Je me suis mis en route avec plusieurs officiers du brick, dans un omnibus du pays, et j'ai visité les intéressantes ruines de Mycènes. J'ai parcouru tout l'emplacement de la ville et de l'acropole. Les plus grandes curiosités sont la porte des Lions sous laquelle défilèrent tous les

Digitized by Google

chefs de la Grèce, en partant pour la guerre de Troie, et le tombeau d'Agamemnon, le roi des rois, auprès duquel on en voit deux autres non encore fouillés, qui appartiennent peut-être à Clytemnestre et à Electre. Le tombeau d'Agamemnon, creusé dans le roc et revêtu de belles pierres, a la forme d'une ruche un peu pointue de quatre-vingts pieds de hauteur. Quand Véli-Pacha l'a découvert, on n'y a trouvé qu'une lampe. Il avait été précédemment violé.

» *Nauplie*, 16 *février* 1832. — L'amiral Hugon est arrivé avec M. Lainé pour capitaine de pavillon, et M. Gabert pour secrétaire. Il n'a pas perdu de temps pour inspecter les navires de la station. Notre bonne renommée était parvenue jusqu'à lui, et déjà il avait vu manœuvrer l'équipage de l'*Alacrity*, quand il est venu à bord. Sa visite a été longue et minutieuse, et quoique nous n'eussions fait rien de plus que les autres jours, je peux dire à toi que le brick était fort bien, et que son équipage avait bonne mine. L'amiral me dit d'un air d'intérêt : « M. Fournier » m'a assuré que vous entendiez parfaitement le » service de lieutenant, et je viens d'en voir la » preuve.» Il me parla ensuite de mon temps d'embarquement sur ce brick, et de certaines particularités de ma campagne sur la *Chevrette*, dont il a eu connaissance je ne sais comment. Deux jours après, invitation à dîner. Je m'attendais à partager le sort commun aux lieutenants de la division; mais je me suis trouvé en partie carrée avec l'amiral, M. Lainé, et M. Dussault, aide de camp de l'amiral. On m'a beaucoup fait conter de mes voyages qu'on ne paraît pas tenir en mépris; car on a réputé comme bon

Digitized by Google

service que j'avais passé quatre ans et demi dans ces mers lointaines.

» J'ai été fort étonné de trouver dans l'amiral Hugon, dont la carrière a été toute militaire, un appréciateur si bienveillant des grandes campagnes d'explorations et de découvertes.

» Je me vois payé de mes peines, puisque l'*Alacrity* me vaut la réputation de ce qu'on me refusait, d'être bon à autre chose qu'à faire des cartes et des observations. Cet amour-propre est excusable. On m'a trop tourmenté, pour que je ne me réjouisse pas un peu maintenant de voir réduire à néant les reproches qu'on avait fait pleuvoir sur moi au retour de la *Chevrette*. Je suis vraiment heureux d'une réparation que je croyais mériter. Depuis que notre frégate amirale est arrivée, je vois des personnes qui me portent intérêt, et je ne suis plus isolé du monde entier.

» J'étais trop souvent porté, depuis quelque temps, à très-mal penser de moi.

» C'est depuis mon voyage autour du monde que j'ai cédé à l'influence de plusieurs personnes qui m'engageaient à écrire. L'intérêt de quelques matières positives luttait alors contre mon insuffisance, et depuis j'ai toujours recherché de semblables sujets qui pussent excuser le metteur en œuvre. Si je ne me suis pas arrêté à mon début, ce qu'il eut peut-être été très-sage de faire, c'est pour avoir reconnu que celui-là ne pouvait pas apprécier toute la portée de son esprit qui ne l'avait jamais exercé sur le papier, pour le soumettre au jugement du public.

» Il m'a peut-être fallu quelque force de caractère pour lutter pendant un certain temps contre des préjugés de corps. Dans notre métier, il faut apprendre

Digitized by Google

par pratique, tout voir de ses yeux ; car on a admis que tous ceux qui écrivent sont les novices, et que les forts ne sont pas communicatifs. Combien de fois n'ai-je pas entendu répéter : un tel est un écrivassier ; un tel est un preneur de notes ; un tel est un bon officier. Il est vraiment fâcheux qu'il ait la manie de se faire imprimer...

» Je sais bien que j'ai fait jaser ainsi sur mon compte, et quelquefois avec raison. Mais comme les critiques ne s'en prennent pas à moi-même, qu'ils aient le champ libre ! J'ai été obligé de me réformer cependant, à cause du ministère qui partage un peu ces impressions étroites, et depuis deux ans, s'il a paru quelque chose de moi, ce sont de vieux péchés que je ne suis plus capable de commettre.

» *Patras*, 12 *mars* 1832. — Dans une traversée de sept jours, j'ai vu de loin les côtes de la Messénie, les îles de Zante, de Céphalonie, d'Ithaque, de Sainte-Maure, et la fameuse ville de Missolonghi. Nous avons devant nous les Dardanelles du golfe de Corinthe, et le théâtre de la bataille de Lépante. Le vent qui souffle, s'est rafraîchi en passant sur la chaîne du Pinde ; il a effleuré le Parnasse et l'Hélicon. Tout cela est très-poétique ; mais Patras n'en a pas moins un air de vile prose, comme, hélas ! aujourd'hui, tant d'autres cités célèbres de la Grèce. Une ville ruinée qu'on rebâtit à grand'peine, un vieux fort dont les fondements français datent du XIII^e^ siècle, des montagnes pelées et neigeuses : voilà ce que nous avons sous les yeux.

» *Patras*, 30 *mars*. — Nous avons franchi les Dardanelles de la mer de Crissa, pour visiter Lépante, et nous mettre en rapport avec les chefs insurgés qui l'oc-

Digitized by Google

cupent. J'ai fait le voyage par cheval et par bateau avec des officiers des navires anglais et russes, qui sont ici, comme nous, pour représenter leurs amiraux. C'est mon début en diplomatie. Il s'agissait de notifier aux chefs de l'opposition qui se trouvent dans cette partie de la Romélie, des proclamations des représentants des trois puissances, et j'étais chargé de porter la parole. C'était une mission très-facile, tout à fait au niveau de mes forces. Nous avons été fort bien reçus et hébergés par Constantin Lambreveicho, jeune homme de dix-huit ans, avec l'aplomb de quarante; héritier d'un nom connu dans la guerre de l'indépendance, et jugé digne de commander la forteresse de Lépante, après l'avoir su prendre à la tête d'un faible parti. Il veut, quand il verra son pays tranquille, venir se former à Paris. Je lui ai offert mes services...

» *Juin* 1832. — Le commandant anglais qui était avec nous à Patras, est le fameux capitaine Franklin que j'avais vu chez M. Arago. Je suis maintenant en intimité avec lui. C'est le persévérant explorateur, qui, dans la première expédition anglaise à la recherche du passage nord-ouest, offrait de rester avec un seul des trois bâtiments, tandis que les deux autres s'apprêtaient à revoir l'Europe, sans avoir accompli leur mission.

» Plus tard, il a reconnu par terre, au prix des plus cruelles privations et d'indicibles souffrances, la ligne de côtes qui borde le continent d'Amérique; il a pris part aussi à l'expédition du savant capitaine Beechey; ses entretiens ont eu pour moi un vif attrait, pendant que nos équipages réunis occupaient la ville de Patras, menacée de pillage par les Romé-

Digitized by Google

liotes. J'ai fait là le métier de vrai troupier, avec ma compagnie, assez longtemps pour achever de me convaincre que je n'en avais pas la vocation. Tant que je suis resté à terre, il m'a fallu mener la vie d'officier de place, d'infanterie, d'artillerie, de pompiers, commandant les exercices et la parade à mon grand ébahissement, et de plus ne manquant pas un bal, ce qui n'est pas moins merveilleux. Les Anglais étaient bien étonnés de voir nos matelots d'équipage tout à coup transformés en véritables soldats. En résumé, je n'ai pas été très-fâché de cette diversion à la vie de bord. »

Ce fut là le dernier épisode de cette station. Le 16 mai, au moment où l'*Alacrity* quittait Navarin, l'armée d'occupation allait partir pour occuper Nauplie, Argos et Patras, au nom des trois puissances. Il avait été un instant question de retenir Jules de Blosseville, et de lui confier un bâtiment. Il fut seulement proposé au ministre en termes généraux pour un commandement, et le 2 juin, l'*Alacrity* mouillait dans la rade de Toulon, où l'attendait une quarantaine de vingt-cinq jours.

Tout en faisant la part du métier de la marine aussi large que possible, le second de l'*Alacrity* avait encore, sans sacrifier le moindre devoir de son poste, trouvé quelquefois le temps de se livrer discrètement à des travaux scientifiques, qui étaient pour lui des loisirs.

Comme il n'excluait aucune étude, cette variété extrême dans ses recherches lui avait permis de glaner plus inaperçu dans des champs à peu près neutres; mais ce n'était pas sans une vive émotion

Digitized by Google

qu'il avait reconnu, dans un compte-rendu des séances de l'Institut, l'analyse d'une de ses lettres à M. Arago. Il s'agissait d'un fait qui n'intéressait pas seulement la science ; qui occupait autant au moins les oisifs : double chance de cette publicité qu'il redoutait. Cette lettre contenait la détermination astronomique de la nouvelle île volcanique de *Pantelleria* ou de *Julia*, aperçue pour la première fois le 18 juillet 1831, par des pêcheurs de Trapani : espèce de môle couvert de suie, sorte de cratère ouvert presqu'à fleur d'eau, vomissant par intervalles des cendres qui s'amoncelaient derrière lui ; terre qui n'était pas née viable, et que la mer envahissait déjà. M. Arago ne s'en était pas tenu à cette révélation. Il avait parlé aussi d'une série d'observations magnétiques faites à Smyrne, à Nauplie, à Navarin, à Salamine, avec une très-grande précision, disait-il, et d'autant plus précieuses que la science manquait absolument d'observations de cette nature pour toute la côte de l'Asie mineure. Quel témoignage flatteur ! Mais qu'il était difficile d'être plus compromettant !

Nous lisons dans une des lettres écrites au commencement de cette campagne par Jules de Blosseville : « Je suis obligé particulièrement de dissimuler mes goûts. Il faut user d'adresse, pour faire des observations magnétiques, et une collection de poissons et de minéraux sur une certaine échelle, sans être observé ni vendu par personne. Je me flatte cependant d'y parvenir, et quelqu'un me saura-t-il jamais gré de toutes mes peines ? »

Plus tard il écrivait de Salamine : « J'ai fait ici

Digitized by Google

secrètement une observation d'inclinaison magnétique. C'est mon début. J'ai trouvé 54° 24' N. Avis à toi, si je perdais ou égarais mes papiers. »

Souvent, pendant cette campagne commencée par six mois entiers sans descendre à terre plus de deux fois, Jules de Blosseville avait expédié, par l'*Astrolabe* et par la *Flèche*, des poissons et des mollusques, destinés aux études de M. Cuvier et de M. de Blainville, ainsi que des fucus pour M. Adolphe Brongniart, voyageant de conserve avec des caisses de vases antiques et de poteries modernes adressées à M. Brongniart, pour le musée céramique de la manufacture royale de porcelaine de Sèvres, précieuse collection dont ce savant était le fondateur.

Pour un observateur superficiel, le lieutenant de l'*Alacrity* devait être suspect d'une singulière manie de collectionneur, ramassant partout, non-seulement les vieilles amphores ou leurs moindres débris, mais surtout les poteries les plus vulgaires. Car, bien pénétré de la pensée qui avait présidé à la fondation du musée de Sèvres, ce n'était pas la perfection de l'art qu'il cherchait; c'était, sans exclure ce mérite, les objets de nature à faire connaître et comparer les principes et les progrès de la fabrication.

Dès le voyage de la *Chevrette*, Jules de Blosseville avait fait plusieurs envois de cette nature de Ceylan et du Pégu, de la côte de Coromandel et des îles de la Sonde. Il avait mis à contribution Serampour et Trinquemale; Pondichéry, Calcutta et Rangoon, Chandernagor et Batavia. Dans sa campagne du Levant, ces tributs s'étaient multipliés. Il en avait tiré de la Sicile et de la Calabre; de Samos, de Chio et de Candie; de Brousse, de Smyrne et d'Alexandrie; de

Digitized by Google

Ténédos et des ruines d'Ephèse ou des tombeaux de Milo ; d'Egine, de Paros, des Dardanelles du Bosphore et d'Andrinople, de Metelin et de l'Archipel. De chacune des relâches de son bâtiment, il en avait adressé en France, tous les deux ou trois mois, des caisses entières, sous promesse du plus inviolable incognito. « Je veux bien, écrivait-il vers le même temps, que M. Cuvier sache ce que j'ai fait pour le Jardin du Roi, pourvu qu'il me garde le secret, et que le ministre n'en soupçonne rien. »

Sa correspondance avec le savant géographe Balbi ne s'était guères ralentie. M. Fauvel, notre consul de Smyrne, et jadis d'Athènes, l'avait initié à quelques connaissances archéologiques, et il avait même commencé à se former une collection de médailles, lorsque l'*Alacrity* reçut l'ordre de rentrer en France.

Quel parti prendre en quittant cette lieutenance ? Etait-il bien prudent d'exposer au ministre de la marine le plan d'une expédition scientifique, médité dans les rares loisirs de la station ? N'était-ce pas plutôt affronter gratuitement un reproche d'incorrigibilité, après avoir tant sacrifié à l'énergique volonté d'établir irrésistiblement que l'on était capable du moins, sans rien sacrifier du plus ?

Ce plan était tout prêt et ne demandait qu'un peu d'espoir d'un accueil sans mécontentement officiel, pour se produire au grand jour.

La Nouvelle-Zélande, avec un but de colonisation pénitentiaire, et la Nouvelle-Guinée, pour le progrès de la géographie et des sciences naturelles, étaient le théâtre de cette expédition projetée. Jules de Blosseville aurait bien voulu oser remettre à l'amiral de Rigny, qui ne passait pas pour grand amateur de

Digitized by Google

voyages d'exploration, la note suivante qu'il avait préparée :

« La Nouvelle-Guinée est à peu près le seul pays où il reste d'importantes découvertes à faire. Je n'offre pas mes services pour perfectionner l'hydrographie de pays déjà connus, rectifier quelques sondes, redresser une direction de côtes; je préférerais le service militaire. J'offre mon zèle pour une mission de découvertes, où les dangers de la navigation et du climat disparaîtront devant l'ardeur de l'exploration, la joie de fouler le premier un sol vierge, la satisfaction de guider le premier navire dans une passe nouvelle, et de mouiller la première ancre française dans un port ignoré. J'ose espérer que mes travaux sur la *Coquille* et la *Chevrette* seront garants de l'enthousiasme qui m'animera, de la prudence, de la douceur que j'emploierai dans mes rapports avec les naturels, et de la persévérance que je mettrai à exécuter les instructions du ministère, en soignant les intérêts de la science. »

Ce programme était présentable sans doute, mais il ne fut pas présenté. Les conseils les plus compétents furent unanimes, et le condamnèrent à rester quelque temps en portefeuille. Tout d'ailleurs tournait alors à la politique. En arrivant à Paris, Jules de Blosseville court à l'Observatoire. M. Arago était à la Chambre des Députés; M. Mathieu montait la garde. Il revient par le pont Royal, et tout près de lui un coup de pistolet est tiré sur le chef de l'Etat. Une telle initiation à l'esprit de cette époque n'était pas de nature à rendre ses pensées moins sombres.

Une triste découverte avait marqué les premiers pas de Jules de Blosseville sur le sol de la Romanie,

Digitized by Google

lorsqu'après une réclusion volontaire de six mois à bord, il s'était enfin permis une existence moins monotone. Il faut ici le laisser parler :

« Nous avons porté à Smyrne un officier d'état-major, M. de Vaudrimée, grand ami d'Alexandre de Chièvres, qui avait trouvé chez lui l'hospitalité pour mourir. Après avoir bien hésité, j'ai eu le courage de me faire raconter sa fin. C'était sur l'*Alacrity* que notre pauvre ami avait fait le voyage de Smyrne. A son retour, il fut employé à des études de topographie auprès de Patras, où il éprouva quelques désagréments. A Napoli, il trouva le travail distribué, et ne pût obtenir d'être réuni à M. de Vaudrimée. On l'envoya seul dans les plaines de l'Argolide. La saison était avancée; il n'avait presque rien fait. Pour réparer le temps perdu, il se livra à des travaux excessifs, avec une ardeur dangereuse; la fièvre se déclara; dès le premier accès, son imagination fut frappée. Il ne se trouvait alors à Napoli, où on le ramena, qu'un mauvais médecin grec. De Chièvres fut probablement mal traité. Il succomba le 28 juillet 1830, dans la maison même de M. de Vaudrimée, qui était alors à Argos et ne put arriver assez tôt pour lui rendre les derniers devoirs. Il avait auprès de lui deux autres amis. Son heure suprême a été terrible. Il ne cessait de parler de son pays et de sa famille.

» De Chièvres, en venant à Argos, avait fait à pied avec une fatigue extrême, une course de sept à huit lieues, pour prêter son cheval à son domestique qui était épuisé. C'est peut-être là le commencement de sa maladie. Aucune pierre n'a été élevée sur sa tombe. Je ne quitterai pas la Grèce, sans avoir payé ce tribut à sa mémoire. »

Digitized by Google

Ce pieux devoir fut fidèlement rempli. Au moment où l'*Alacrity* mettait à la voile pour revoir la France, un marbre blanc, apporté de Smyrne, recouvrait les restes du jeune officier mort sans combat sur la terre étrangère.

Ce souvenir qui poursuivait Jules de Blosseville, reprit une vivacité nouvelle, lorsqu'il apprit que le frère aîné d'Alexandre de Chièvres devait comparaître à Chartres devant le jury, pour une accusation politique, et qu'Armand Carrel allait quitter un moment la rédaction du *National*, pour défendre devant la justice du pays l'officier supérieur royaliste qui venait de répondre, dans la Vendée, à l'appel de M^me^ la duchesse de Berri.

Les deux inséparables de la vie de collége s'étaient presque entièrement perdus de vue depuis la fin de leurs études, lancés l'un et l'autre dans des carrières si différentes, et si remplies. Mais Jules de Blosseville n'ignorait pas que dans la guerre d'Espagne de 1823, Armand Carrel, fait prisonnier par nos troupes en Catalogne, avait dû beaucoup aux généreuses inspirations d'un officier de l'état-major de M. le baron de Damas, sans se douter que le frère d'un ami d'enfance s'était rencontré si à propos pour le sauver. Plus tard, ce hasard heureux s'était expliqué; mais de pareils hasards n'arrivent qu'aux âmes élevées, et Armand Carrel avait la mémoire du cœur.

Son intervention dans le procès criminel n'avait rien de bien régulier; son témoignage ne touchait en rien au fait de l'accusation; mais cette démarche insolite, mais ce contraste entre l'accusé et son défenseur, mais cette sorte de trêve de Dieu entre

Digitized by Google

des partis extrêmes, tout devait exercer sur l'esprit des jurés une pression puissante, et l'opinion publique accueillit avec plus de faveur que jamais un verdict d'acquittement.

Tout ému de cet événement, Jules de Blosseville se hâta d'écrire à son ancien ami :

« Je ne partirai point pour aller passer quelques jours en Normandie, mon cher Carrel, sans te faire connaître toute la sympathie que m'ont fait éprouver tes nobles paroles prononcées en présence des juges de M. Emile de Chièvres. J'ai reconnu dans cette grave circonstance toute l'élévation de tes idées, toute l'indépendance de ton caractère. Tu t'es placé sur un terrain où tous les hommes d'honneur s'entendent avec des opinions politiques tranchées. Reçois mes félicitations, qu'elles puissent ou non ajouter à la satisfaction si légitime de ta conscience.

» Le sort qui menaçait le prisonnier me conduit douloureusement à te parler de celui qui a frappé impitoyablement son pauvre frère, notre ami commun, si digne de tous les regrets qu'il a inspirés. Tous nos souvenirs se rapportent maintenant à de froides dépouilles auprès desquelles je viens de passer deux années. En face de la ville de Nauplie, sur une pente aride, dominée par des rochers, s'élève un monument commun, consacré par les officiers de la commission topographique à leurs camarades victimes du climat de la Morée, et de leur ardeur imprudente. Dans le dernier pèlerinage que j'y ai fait avant de quitter la Grèce, j'ai fixé sur une des faces de ce modeste mausolée une large table de marbre sur laquelle sont gravées des stances où mon frère a ex-

Digitized by Google

primé les douleurs de l'amitié et les regrets de la terre natale. Impuissante consolation ! Triste devoir d'une intimité qui me sera toujours chère !

» Mes camarades qui se succèdent dans le Levant se sont chargés de veiller sur ce tombeau, et j'ai intéressé à sa conservation le pauvre caloyer dont la cellule est voisine.

» Eussions-nous jamais deviné, lorsque nous voyions les deux frères se promener ensemble dans la cour du lycée de Rouen, après la bataille de Waterloo, les services réciproques qui font le premier sujet de cette lettre, et le devoir lamentable dont te parle, en terminant, ton ancien camarade... »

Renouée sous de pareils auspices, une amitié de collége devait retrouver toute sa sincérité. Les relations reprises furent intimes et fréquentes. Jules de Blosseville reçut la triste confidence d'un bien amer désenchantement politique et d'une bien lourde chaîne.

Toujours voué dans l'activité de sa pensée au perfectionnement de la science de la marine, il poursuivait au même moment l'essai d'un système de cloisons à vannes mobiles, destinées à rendre les navires insubmersibles. C'était là un fruit de ses études pratiques pendant la station du Levant. Il en avait développé l'idée première, et tracé le plan avec une extrême lucidité dans les *Annales maritimes*. C'était un projet d'une exécution bien simple, si simple qu'il en restait quelques doutes à l'auteur par cet excès même de simplicité. Il ne pouvait croire dans sa modestie qu'il eût fallu si longtemps attendre, pour mettre en lumière une idée si naturelle, et il ne se rassura sur

Digitized by Google

le mérite de sa proposition que par l'approbation motivée des capitaines Freycinet et Duperrey (1).

Tels étaient les loisirs occupés d'un congé où il se se retrempait avec bonheur dans la vie de famille. Une pensée constante l'obsédait cependant depuis les nouveaux entretiens qu'il venait d'avoir en Grèce avec le capitaine Franklin sur la recherche du passage nord-ouest, et sur les explorations arctiques. Le Nord, toujours le Nord ! Il en faisait une étude toute particulière. Il avait analysé les principales relations anglaises ; il s'était composé un dictionnaire fort étendu de tous les mots, un tableau de toutes les questions. Il était allé dans une rapide excursion à Dieppe et au Havre voir les hommes et les choses. Il avait dévoré les journaux de plusieurs de nos baleiniers les plus éprouvés ; de Guédon surtout, et du capitaine Foubert, de Granville.

Dès la fin d'octobre, par les démarches actives du capitaine Nonay, et par l'intervention bienveillante de M. Coster, chef de la division des ports, un projet, peu conforme aux habitudes de la marine royale, avait reçu l'approbation ministérielle. Cette autorisation était ainsi conçue :

(1) Au moment où ce souvenir se retrace, toute la presse reproduit les détails d'une déplorable catastrophe dont le Rhône vient d'être le théâtre. Elle les complète par cette réflexion :

« Le système de construction qui consiste à diviser la coque du bateau, sur sa longueur, en trois compartiments séparés par des cloisons, a rendu, dans cette circonstance, un immense service, et doit être pour les voyageurs un puissant motif de sécurité. C'est à ce système que l'on a dû de voir l'arrière et l'avant, séparés du centre, se maintenir sur l'eau, au lieu de sombrer immédiatement comme on l'a vu souvent »

C'est au système mis en lumière par Jules de Blosseville, et plusieurs fois exécuté par les constructeurs les plus renommés de Bordeaux, qu'est dû ce service signalé.

Digitized by Google

« Il m'a été rendu compte, monsieur, du projet que vous avez conçu de vous embarquer sur les bâtiments destinés à la pêche de la baleine, pour y étudier les procédés de la navigation au milieu des glaces des mers du Nord. Je ne puis qu'approuver les motifs que vous faites valoir à l'appui de votre plan de campagne formé dans l'intérêt de la science et de la navigation, et, en attendant, je consens à ce que vous vous occupiez au dépôt des cartes et plans, à acquérir les connaissances préliminaires, nécessaires au succès de votre voyage. J'en informe M. le comte de Gourdon.

» Vous jouirez à dater du 1er décembre, et jusqu'à votre départ, de la totalité de vos appointements de terre, sans supplément.

» J'ai l'honneur, etc.

» Cte DE RIGNY. »

C'était plus qu'il n'avait osé espérer. Il demandait simplement que le voyage lui fut compté comme temps de service. Libre du choix de son embarquement, Jules de Blosseville aurait voulu naviguer sur un bâtiment confié au capitaine Guédon. Ils estimaient tous les deux qu'une campagne de quinze mois avec hivernage à l'entrée du détroit de Lancaster, et débarquement momentané sur l'île Disco à l'époque la plus active de la pêche de la baleine, pouvait répondre à la fois à toutes les nécessités de la science et du commerce. Mais, par une étrange fatalité, Dieppe, découragé, parut alors vouloir renoncer aux pêches du Nord. Le *Poletais*, de tous les bâtiments dieppois le plus propre à la navigation des glaces, allait armer pour le Sud. L'*Etoile polaire*, de Granville, prenait le même parti. Aucun autre arme-

Digitized by Google

ment n'était en perspective. Seuls, MM. la Motte, du Havre, projetaient une expédition dans les mers du Nord; mais pour une époque indéterminée, et probablement lointaine.

C'était là plus qu'il n'en aurait fallu pour tourner vers d'autres idées un esprit moins prévenu. Sans se décourager, Jules de Blosseville conçut aussitôt un second projet, plus éloigné encore des coutumes de notre armée navale, et il réussit à le faire accepter par M. de Rigny, qui lui accorda, le 11 février, son agrément en ces termes :

« Je regrette que le voyage que vous vous proposez de faire aux mers polaires ne puisse pas avoir lieu sur un bâtiment français, et j'approuve que vous ayez porté vos vues, pour l'exécution de votre projet, sur les bâtiments anglais qui arment pour ces parages. Je vous autorise, en conséquence, à prendre tels arrangements que vous jugerez convenable pour votre campagne, sans déroger toutefois aux conditions qui ont accompagné la permission que je vous en avais précédemment accordée. Ainsi, il ne peut être question de vous adjoindre un capitaine baleinier de Dieppe, et encore moins de traiter ce dernier comme officier auxiliaire ; vous savez qu'aux termes des règlements, il ne peut être employé d'auxiliaires qu'en cas d'insuffisance dans les entretenus, et je ne me croirais pas autorisé à prescrire une dépense non prévue au budget, et qui, d'ailleurs, n'a point de rapport direct avec le service du roi. »

Jules de Blosseville voulait emmener avec lui à ses frais, le capitaine Guédon qui, de son côté, s'adressait avec confiance à son ami le capitaine anglais Stoddart, dont il avait pu apprécier les connaissances

Digitized by Google

et le caractère dans plusieurs rencontres. Malheureusement, l'*Ulverston* n'était plus sous le commandement de ce brave marin du port de Leith. Toute cette phase nouvelle est complétement expliquée par une lettre adressée le 12 février à M. de Bréauté :

« Je crois qu'enfin l'affaire est arrangée à mes dépens, si vous voulez bien me seconder dans la marche oblique que je vais être obligé de suivre.

» Je ne me tiens pas pour battu. Je persévère dans tout mon plan : je ferai tous les frais, mais il faut que le capitaine Guédon vienne avec moi. Il y voit son avantage réel comme le mien. Je veux cependant qu'il reste persuadé que c'est le gouvernement qui le paie et l'emploie. Ainsi, dites-lui, de ma part, que l'affaire est arrangée, que le ministère m'autorise à l'emmener, et attendra le retour pour tout régler. Assurez-le que, pendant son absence, sa femme recevra 100 fr. par mois; que je puis lui en faire tenir 300, quand il voudra, et qu'au retour il en aura encore 4 ou 500 à toucher. Je me charge de veiller à ce que ce voyage lui profite plus auprès du ministère, que s'il en recevait un brevet, en faisant valoir son zèle et son désintéressement; mais je crois cette petite supercherie nécessaire, parce que le capitaine Guédon ne me voudrait peut-être pas pour armateur, ou y mettrait trop de délicatesse. J'espère que vous consentirez à être l'instrument de ce mensonge, en considération du motif.

» Je désirerais aussi que ce fût le capitaine Guédon qui écrivit tout de suite à M. Stoddart. Il vaut mieux qu'il le fasse que moi. Je vous prierai de faire insinuer quelques phrases, pour que je ne sois pas écor-

Digitized by Google

ché, comme si le gouvernement payait tous les frais. Il faudrait que le capitaine Guédon expliquât que des observations scientifiques, histoire naturelle, magnétisme, physique, sont le but du voyage; que le gouvernement n'a donné que sa permission, son congé avec conservation d'appointements, et que c'est moi-même qui complète le déficit. J'espère que le capitaine Stoddart ne se figurera pas que je vais ruiner la pêche de la baleine en Angleterre.

» Vous voyez ma position; *il faut absolument que je fasse le voyage,* et j'y vais de grand cœur; mais je tiens beaucoup à mon compagnon. S'il fallait même augmenter un peu les sacrifices pour qu'il me suivît, je le ferais. Ainsi, il peut refuser son commandement et compter sur moi. Répondez-moi le plus tôt que vous pourrez.

» Je voudrais que le capitaine Guédon demandât à M. Stoddart l'époque précise de son départ, afin d'aller en Angleterre le plus tard possible, et comment il veut être payé. Le mieux serait, je pense, moitié au départ et moitié au retour. Dans le cas, que je ne présume guères, où le capitaine Guédon m'abandonnerait, je le prie d'écrire de même et de traiter pour moi seul.

» Pourriez-vous savoir aussi comment on s'arrange avec la douane anglaise, pour débarquer des instruments français? Le départ aurait lieu probablement de Dieppe à Brighton. Le voyage d'Angleterre se fera rapidement à cause de mes nécessités économiques, et sauf à y retourner plus tard.

» Je ne puis vous promettre pour vous dédommager de vos peines qu'une propriété au Groënland ou en

Digitized by Google

Amérique, à votre choix. Toujours du secret; quand je me dévoilerai, il ne sera question que d'un voyage et d'un séjour à terre sur l'île Disco. »

Après une correspondance sans résultat, et plusieurs jours perdus à une époque déjà un peu avancée, il fallut recourir à l'intervention du consul de France à Edimbourg, M. Lainé, frère de l'ancien commandant de l'*Alacrity*. Cette intervention fut aussi active que bienveillante; mais les difficultés semblaient naître à chaque pas. Deux armateurs de Leith allaient expédier cinq bâtiments. L'un d'eux répondit que nul de ses quatre baleiniers n'avait de chambre propre à recevoir des passagers, et laissa facilement comprendre un sentiment de crainte de voir des étrangers profiter de l'expérience qu'ils pourraient acquérir dans cette campagne. L'autre se montra moins méfiant de la parole de Jules de Blosseville, qui prenait l'engagement de ne se mêler en rien du navire, et de ne pas faire au capitaine une seule demande contraire à ses intérêts de pêche. Il consentit à recevoir les deux voyageurs sur le *Clarendon*, bâtiment neuf et très-bon, de 400 tonneaux, le plus grand qui fût employé à ce service dans aucun port de l'Angleterre. Il mettait à leur disposition une petite chambre à deux couchettes, éclairée par un verre lenticulaire, donnant assez de jour pour permettre d'écrire, et communiquant à la grande chambre dont l'usage serait en commun; mais il fallait mettre à la voile dès le 7 mars; la lettre d'avis partait d'Edimbourg à la fin février; et les exigences de l'armateur, vainement combattues par notre consul, s'élevaient à 300 livres sterling (7,500 fr.), somme fort peu calculée sur les ressources naturelles

Digitized by Google

d'un lieutenant de vaisseau, qui allait avoir encore à supporter tant d'autres charges dispendieuses, et qui ne trouvait dans sa famille aucun encouragement pour la passion des mers du Nord. Quand ces détails parvinrent à Paris et à Dieppe, il était déjà trop tard pour prendre un parti, et pour gagner le port avec tous les objets nécessaires. Il restait encore un petit nombre de baleiniers prêts à partir de Hull et de Liverpool. Nul ne voulut à aucun prix admettre des passagers français. Tous craignaient, sous une apparence scientifique, une intention secrète d'étudier leur manière de faire la pêche (1).

Le capitaine Sabine, qui aurait pu par son témoignage diminuer cette appréhension, était alors en Irlande.

C'en était donc fait pour cette année. Jules de Blosseville ne céda pas encore. Il tenta une fois de plus la bonne volonté de l'amiral de Rigny, en lui soumettant un projet concerté avec le capitaine Guédon. Il demandait un petit bâtiment, qu'on pourrait fréter sans peine dans le port du Havre, si les chantiers de l'Etat ne le fournissaient pas. Vingt-cinq hommes et quatre chaloupes devaient suffire pour une exploration de la baie de Baffin, en divisant l'équipage en trois quarts commandés chacun par un marin d'élite. N'ayant pas de pêche à

(1) Ces obstacles de toute nature offrent un extrême contraste avec le cordial accueil fait depuis à M. Bellot, jeune lieutenant de la marine française, volontaire autorisé par son gouvernement dans deux expéditions à la recherche de sir John Franklin. Au moment où nous faisons ce rapprochement, un touchant concert d'hommages accueille des deux côtés de la Manche la nouvelle de la perte de ce généreux officier, noblement tombé dans une expédition anglaise. Faut-il signaler là un progrès de la civilisation? Ou plutôt cette différence si sensible ne doit-elle pas s'attribuer tout entière à la distance qui sépare d'une marine marchande une marine nationale?

Digitized by Google

faire, le bâtiment pouvait partir en mai, sans aucun inconvénient. Mais déjà, Dieppe et le Havre n'avaient plus guères de matelots du Nord; il ne restait qu'un dernier moyen de former un équipage vraiment aguerri, c'était de reprendre sur les divers bâtiments de l'Etat les matelots, en bien petit nombre, familiers avec la navigation des glaces; mais la difficulté la plus insurmontable n'était pas là.

Jules de Blosseville soumit la demande suivante à l'amiral de Rigny :

« Amiral,

» Vous avez bien voulu approuver le projet que je vous ai présenté d'étudier la navigation des glaces dans la baie de Baffin, d'abord sur un baleinier français et ensuite sur un navire anglais. La suspension de nos armements m'avait forcé d'avoir recours à une marine étrangère, et d'après votre autorisation, je suis entré en correspondance avec nos consuls et avec les armateurs de Leith et de Hull. Je viens de recevoir les réponses les plus défavorables. Malgré toutes les assurances qui ont été données, les personnes engagées dans la pêche de la baleine, ont pris l'alarme et supposé que mes intentions étaient contraires à leurs intérêts. Cette considération n'aurait pas empêché cependant mon admission à prix d'argent sur le navire le *Clarendon;* mais on ne m'offrait aucune garantie de position convenable, et on me demandait 300 livres sterling pour mon séjour à bord pendant toute la saison, somme triple de celle dont il avait été question au premier moment. A ce prix, et surtout dans l'état de suspicion où je

Digitized by Google

me trouverais, il me devient impossible de réaliser mon projet, et c'est avec chagrin que je me vois obligé d'y renoncer.

» Je ne puis cependant, amiral, abandonner toute idée d'un voyage dans les mers polaires, sans vous offrir mes services pour l'exécuter sur un bâtiment de l'Etat, ou frété par l'Etat. Comme il ne serait point question d'hiverner, cette entreprise de six mois n'entraînerait que de faibles dépenses; car il ne s'agirait que d'un brick de 150 à 200 tonneaux et d'un équipage de 25 hommes. Ce sont les bases que Scoresby, le navigateur du Nord le plus expérimenté, avait proposées pour les expéditions de Ross et de Parry; et les découvertes de Davis et de Baffin ont été faites sur des navires de cette dimension, qui paraissent encore aujourd'hui les plus convenables pour pénétrer dans les glaces et échapper aux dangers ordinaires.

» Ross et Parry ont débuté comme capitaines dans les voyages des mers Glaciales. C'est ce fait qui me donne la hardiesse de vous demander à diriger moi-même un bâtiment dans ces parages, en m'adjoignant comme eux un capitaine baleinier pour pilote.

» Je remplirais complétement de cette manière le but que je me suis proposé, et la baie de Baffin ne serait plus le seul parage de l'univers fréquenté par notre commerce, où nos navires de guerre n'auraient jamais paru. A mon premier projet, je rattacherais des recherches plus précises, et je m'efforcerais de trouver quelques relâches pour nos baleiniers sur la côte d'Amérique, fort mal explorée jusqu'ici, malgré

Digitized by Google

le désir des pêcheurs, qui sentent la nécessité de trouver un lieu sûr pour réparer des avaries, si fréquentes dans cette navigation.

» Leurs journaux que j'ai consultés sont unanimes sur ce point. Ils y expriment leur regret de ne pouvoir, dans ce but, négliger un instant leur pêche; car c'est en courant les plus grands risques qu'ils sont quelquefois réduits à abattre en carène sur les glaces.

» J'aurais lieu d'espérer que l'attention du gouvernement portée sur ces parages, et la sécurité qui s'en suivrait, contribueraient à y rappeler nos armements, et à rétablir bientôt cette école, si précieuse pour former de bons matelots.

» Si vous voulez approuver ce nouveau projet, et donner vos ordres pour son exécution, je n'épargnerais aucun soin pour partir de France vers le 15 avril...»

La réponse officielle porte la date du 20 mars :

« J'ai vu par votre lettre que votre projet de voyage dans les mers du Nord, sur un baleinier anglais, ne pouvait se réaliser, et que les nombreuses difficultés que vous avez éprouvées auprès des armateurs de cette nation, vous forçaient d'y renoncer.

» En m'exprimant vos regrets à cet égard, vous m'avez témoigné le désir d'obtenir, pour une expédition de ce genre, un bâtiment de l'Etat, ou frété par l'Etat, et vous avez accompagné cette demande des considérations qui militent en faveur de l'entreprise que vous vous êtes proposée pour but.

» Tout en reconnaissant l'intérêt qu'un voyage d'exploration dans les parages septentrionaux pour-

Digitized by Google

rait présenter, je me vois à regret privé des moyens de vous en faciliter l'exécution. Le nombre des armements de la marine royale est limité par le budget ; et lorsque de nombreux et d'urgents services sont imposés à la marine, il n'est pas possible d'en détacher un seul bâtiment pour un objet relativement moins important.

» Recevez, etc.

» Cte DE RIGNY. »

Peu de jours auparavant, un nouveau projet, dû à l'inspiration du savant et digne M. Brongniart, était venu donner encore une autre direction aux actives démarches de Jules de Blosseville. Il devait servir au moins à atténuer le coup que portait à ses espérances le rejet de sa dernière demande.

M. Brongniart, jaloux d'aider une entreprise qu'il jugeait utile pour l'avancement des sciences naturelles, de la navigation, de la géographie et du commerce, autant qu'honorable pour ses promoteurs, proposait d'affréter un navire aux frais d'une association de souscripteurs, qui auraient pu recouvrer une partie au moins de leurs avances, par les produits de la pêche et par la réunion de collections précieuses. Il conseillait un appel aux amis zélés des sciences physiques, nautiques et géographiques, avec l'indication détaillée des résultats qui devaient satisfaire les esprits élevés, et la possibilité expliquée d'un remboursement partiel ; mais sans aucune caution de la part du jeune officier, qui commençait par mettre dans cette entreprise tout son temps, ses moyens et ses soins.

Il lui demandait seulement de montrer son nom en chef comme condition indispensable du succès,

Digitized by Google

par la confiance qu'avait méritée « son caractère, son zèle, et ses profondes connaissances. »

Jules de Blosseville, de son côté, cherchait à se persuader de bien bonne foi que dans cette campagne, mi-partie de science et de négoce, ce double intérêt si facilement contradictoire pourrait se concilier. Peut-être, avec le concours du capitaine Guédon, aurait-il pu ne pas trop s'écarter de ce résultat, dont il était homme à se faire un point d'honneur; mais le plus sage parti pour les souscripteurs aurait été de n'attendre que des produits scientifiques d'un fonds très-aventuré sous le rapport commercial.

Il aurait fallu placer 160 actions de 250 fr., ou 80 de 500. Jules de Blosseville pensait même que les trois quarts pourraient suffire. M. Brongniart voulait être inscrit le premier. Grâce à son initiative, cet exemple était heureusement suivi par M. Benjamin Delessert et par M. Odier. Quelques membres de l'Académie des sciences offraient leur tribut, et Jules de Blosseville s'était assuré le concours de plusieurs de ses parents. Mais le temps pressait.

Les navires disponibles, grands et petits, étaient fort rares. Dégoûtés, sur toute la côte de la Manche, de la pêche au nord, les armateurs tournaient leurs regards et leurs espérances du côté du sud. Le commerce accueillait d'abord avec plus de méfiance que de sympathie ce mélange de pêche et de science. Il ne se trouva point de bâtiment convenable à Dieppe, à Honfleur, à Rouen, à Cherbourg, ni à Caen. M. Augustin Normand, l'habile constructeur, en signalait trois encore au Havre, tous solides et d'un inventaire satisfaisant; mais dans un intervalle de correspondance de trois jours seulement, deux déjà étaient

Digitized by Google

affrétés. Pour monter le troisième, il ne se trouvait plus un seul matelot qui eût jamais manié une scie à glace. Tous les pêcheurs de baleine qui n'avaient pas été levés pour les bâtiments de l'Etat, étaient partis pour le banc de Terre-Neuve.

« Vous avez fait tout ce qui est humainement possible pour aller à la baie de Baffin, écrivait M. de Bréauté; maintenant, il faut attendre une année moins avancée et des circonstances plus favorables à la science. »

Ce ne fut pas l'unique consolation écrite d'une main amie; il y eut même plus d'une félicitation très-prononcée. Celle de M. Arago ne fut pas la moins expressive.

Force était de céder à tant d'obstacles réunis. Ce ne fut pas sans déchirement de cœur que Jules de Blosseville dut remettre à un avenir incertain la reprise de ses démarches. En vain sa famille et ses amis l'exhortaient à tirer parti de la bonne volonté que semblait lui témoigner le ministre; absorbé dans son idée fixe, indifférent à tout ce qui n'était pas elle, il allait jusqu'à redouter la perspective d'un commandement. Il n'écouta pas même l'avis bienveillant qui lui vint des bureaux de la marine, de présenter un projet de protection des pêches du Nord, par la présence d'un stationnaire. Mais il avait demandé comme une faveur, et obtenu sans peine, d'être envoyé à Toulon plutôt qu'à Brest. Sa secrète pensée était sans doute d'achever l'année au poste le moins envié, pourvu qu'il fût possible de revenir aux approches de l'hiver user encore toutes les ressources de son esprit, et recommencer ses tentatives avec la même persévérance, sinon avec le même espoir. La

Digitized by Google

navigation entre Toulon et l'Algérie lui offrait la perspective d'un débarquement facile. Il s'était alors imposé, un peu pour devoir, un peu pour consolation, un travail qu'il évaluait à deux mois au moins, et ses mois de travail étaient plus que consciencieusement remplis. Il avait eu à sa disposition les journaux de plusieurs baleiniers de Dieppe, du Havre et de Granville. Il voulait en résumer en une seule relation les passages principaux, et mettre ainsi en lumière le mérite méconnu des navigateurs normands contemporains. Il promettait aussi pour son plus prochain congé une carte magnétique de la Normandie. Déjà il avait déterminé en passant les positions exactes de l'église de Blosseville, de la cathédrale d'Evreux, des châteaux du Bois-Héroult, de la Chapelle-du-Bois-des-Faulx et d'Amfreville.

Il devait partir pour Toulon le 12 avril, avec tous ses instruments et ses copies de journaux.

Le 10, une dépêche apportée par estafette le mande en toute hâte au ministère de la marine. Là, il apprend que l'amiral de Rigny vient de le désigner pour aller prendre, sans délai, à Rochefort, le commandement d'un brick armé pour une station sur les côtes de l'Islande; l'Islande, voisine du Groënland. Demi-faveur douloureuse qui l'envoyait si près de son but, sans lui permettre de l'atteindre! C'était ce qu'il n'avait pas voulu demander, et ce devait être un véritable supplice de Tantale! Jules de Blosseville ne prit pas ainsi cette chance inespérée qui venait s'offrir à lui; tous ses projets s'étaient réveillés soudain avec son énergie. Le soir même, un plan de campagne était déjà tracé.

Depuis longtemps, notre commerce maritime mul-

Digitized by Google

tipliait auprès du gouvernement les plaintes le mieux fondées sur l'indiscipline des équipages expédiés à la grande pêche dans les mers du Nord, et sur l'insuffisance des moyens de répression, faute d'une station annuelle. Cette année surtout, les armements français reprenant une belle partie de l'importance et de l'activité qu'ils avaient perdues, ce grief se reproduisait avec une nouvelle vivacité. On insistait aussi sur l'avantage de suppléer en partie, par la présence d'un navire de l'Etat, à l'incurie coupable d'un trop grand nombre d'armateurs, qui expédiaient alors leurs lourds bâtiments vers des côtes hérissées de rochers, sans aucune embarcation pour sauver leurs équipages, et porter secours au bateau de pêche qu'ils verraient périr. On réclamait la protection d'un navire de guerre, chargé de faire la police du pavillon, de surveiller l'hygiène des pêcheurs, de donner des secours en hommes, en matières et en main-d'œuvre, particulièrement sur la côte sud de l'Islande, surnommée par nos matelots *le tombeau des pêcheurs*. Plusieurs délégués du commerce de Dunkerque, conduits à l'audience de l'amiral de Rigny par M. Benjamin Morel, député du Nord, venaient de résumer la question avec un accent si persuasif, que le ministre convaincu, avait fait droit séance tenante à leur requête. La mémoire encore frappée des projets successifs qui lui avaient été si récemment soumis, non pour la même cause, mais à peu près pour les mêmes parages, il avait de son propre mouvement désigné Jules de Blosseville pour la mission demandée par le port de Dunkerque; et comme il avait à la fois présentes à l'esprit des plaintes de Rochefort qui souffrait de voir de plus en plus restrein-

Digitized by Google

dre ses armements, sa décision portait aussi que la station d'Islande serait fournie par ce port.

Malheureusement, il ne s'y trouvait aucun bâtiment apte à la navigation exceptionnelle des mers du Nord. Personne n'en fit l'observation à l'amiral; mais on eut l'extrême condescendance de confier à Jules de Blosseville les devis et états de situation de quatre navires, qui répondaient d'une manière moins insuffisante que les autres aux conditions nécessaires. Il passa toute une nuit à une étude attentive, article par article, chiffre par chiffre, et son choix s'arrêta sur la canonnière-brick la *Lilloise*, construite dans les premières années de l'Empire.

Le plan qui reçut l'approbation du ministre était ainsi conçu :

« PROJET DE CAMPAGNE SUR LES COTES D'ISLANDE ET DU GROENLAND ORIENTAL.

» La canonnière-brick qui sera destinée à cette campagne, paraît convenir sous beaucoup de rapports; mais il est nécessaire de fortifier son avant et sa flottaison, pour prévenir les avaries que lui ferait éprouver le choc des glaces. D'après le devis, elle a le défaut de dériver beaucoup dans les mauvais temps; le seul moyen de remédier à ce défaut, serait d'augmenter sa fausse quille de cinq centimètres, et de lui donner dix centimètres d'épaisseur en sus.

» Je me suis éclairé de l'expérience de M. Chiron du Brossay, et c'est d'après les besoins qu'il a éprouvés dans le service de la station d'Islande, que j'indiquerai quelques modifications à l'armement réglementaire. La rigueur de la navigation et la nécessité d'avoir souvent deux embarcations dehors, exigent

Digitized by Google

que l'équipage soit porté à 60 hommes, et que dans ce nombre soient compris trois officiers ou deux officiers et un élève, afin qu'ils puissent faire trois quarts. La *Ménagère* avait un pilote de Dunkerque pour la côte d'Islande; je demanderai à être traité comme elle; mais elle avait senti, dans l'intérêt des pêcheurs, la nécessité d'avoir une forge; des cheminées ou des poêles ont semblé indispensables pour combattre l'extrême humidité du climat, et sécher les murailles toujours couvertes de gouttes d'eau dans les temps brumeux.

» En ne prenant que trente ou quarante jours d'eau, quantité suffisante, et en augmentant la proportion du biscuit et de l'eau-de-vie, on peut embarquer des vivres pour cinq mois; mais il me paraît impossible de loger plus que la moitié du combustible nécessaire, d'autant plus que la consommation en est augmentée par le besoin de sécher l'entre-pont et les chambres. L'Islande ne présente guères d'autres ressources que des moutons en petite quantité; ils ne sont pas chers, mais on ne peut se les procurer qu'avec de l'argent. L'endroit le plus accessible et le mieux approvisionné dans le voisinage de la station, est le port de Bergen, en Norwége.

» En supposant que Dunkerque soit le point de départ, et qu'on puisse en partir le 20 mai, on doit après avoir attéré sur les îles Westmann, au sud de l'Islande, arriver vers le 10 juin sur la côte ouest dans les lieux où se fait la première pêche. Après avoir établi le service, on relâchera dans un port voisin, soit à Stukulfiord, à l'entrée du golfe d'Isafiord, soit à Reikiavik, capitale de l'île, pour y faire de l'eau et recueillir quelques renseignements. Dans

Digitized by Google

tous les cas, il sera utile, pendant le voyage, de toucher à Reikiavik, endroit curieux, d'où la *Ménagère* fut trois fois repoussée par le vent, pour en connaître les ressources, et savoir jusqu'à quel point le gouvernement serait éloigné de l'idée d'accorder à nos pêcheurs, moyennant une petite redevance, la permission de sécher leur poisson sur des grèves désertes.

» Ce serait en quittant cette relâche, et en profitant des jours les plus longs de l'année, qu'on ferait la première tentative d'exploration vers le Groënland, en s'efforçant d'arriver au continent, ou si les glaces présentaient trop d'obstacles, de déterminer leurs limites. Dans les premiers jours du mois d'août on devrait avoir communiqué de nouveau avec les pêcheurs, et fait route pour Bergen par le nord ou par le sud de l'Islande, suivant les vents. Il serait convenable, je pense, d'y remplacer non-seulement le bois et le charbon consommés, mais encore une partie des vivres, pour tenter de nouveau l'exploration de la côte du Groënland dans sa partie la moins connue, au-dessous de 69 degrés de latitude. A cette époque le soleil a exercé sa plus grande action sur les glaces; toutes celles qui se sont détachées, ont dû être transportées par les courants, et cet avantage, balancé un peu par des nuits plus longues, sera mis à profit, en prolongeant la côte ou les glaces vers le sud, pour achever de résoudre la question sur laquelle la chambre de commerce de Dunkerque a appelé l'attention du ministère de la marine.

» Les pêcheurs français profitent des vents de nord, qui se déclarent au commencement du mois de septembre, pour quitter ces parages; mais les baleiniers

Digitized by Google

ne les abandonnent qu'un mois plus tard, et je demanderais à y rester aussi longtemps que je pourrais y trouver de l'intérêt.

» Les pêcheurs les plus entreprenants attendent que les glaces qui dérivent, aient abandonné le nord de l'Islande pour se rendre à la côte est; ce serait un devoir de les y suivre; mais après la relâche de Bergen, quelque courte qu'elle soit, il ne restera que le temps nécessaire pour se porter vers le Groënland. On tâchera cependant d'y paraître trois ou quatre jours. »

C'était évidemment dévier de l'intention première du ministre. Mais dans cette mission qui devait à peine durer quelques mois, l'intérêt de la science n'exige rien d'inconciliable avec les intérêts du commerce.

Il aurait fallu pouvoir mettre à la voile le jour même où ces ordres étaient donnés; et, sans perte de temps, il était déjà difficile de quitter les côtes de France avant le commencement de juin. Jules de Blosseville le comprenait trop, pour ne pas sacrifier quelques préliminaires utiles. Le 20 avril, il était rendu à Rochefort. Ce court intervalle avait été rempli par les plus instructives conférences, par la correspondance la plus active. Il avait même pu entendre de la bouche de M. de Chateaubriand, le développement d'un ancien projet de la découverte du passage au pôle nord.

Si Rochefort tenait avec raison à n'être pas privé de sa juste part dans les armements de l'année, les ressources du port répondaient mal à cette demande, naturelle d'ailleurs. Pas un seul lieutenant de frégate n'y était disponible; un seul élève de première

Digitized by Google

classe pouvait être embarqué. Jules de Blosseville mit à profit cette circonstance, pour s'associer Raoul le Pelletier d'Aunay, son parent et son ami, et Auguste de Rulhière, petit-neveu de l'historien de la Pologne. Ce dernier officier, dont il avait apprécié les connaissances et le caractère dans la campagne du Levant, sacrifiait deux mois de congé pour cette pénible expédition. Rochefort fournit à la station d'Islande l'élève de première classe, Lieutier, qui avait déjà navigué sur la *Lilloise*, et deux frères, MM. Garnier, l'un chirurgien, l'autre écrivain de la marine. Le second fut bientôt débarqué pour des raisons de famille, et remplacé par M. Lancrenon.

« Je m'étonne, moi qui suis peu chanceux, écrivait Jules de Blosseville, d'avoir pu composer un état-major si convenable sous tous les rapports. »

L'amiral Grivel, préfet maritime, donna ordre d'embarquer la provision d'eau de 60 hommes pour trente ou quarante jours, du biscuit et de l'eau-de-vie pour cinq mois, du bois à brûler pour trois mois au moins. Quelques vêtements furent aussi accordés; mais l'on ne permit pas toutes les réparations, tous les aménagements réclamés. Quelques-uns se firent aux frais du commandant, sobre de réclamations, parce qu'il craignait surtout de s'exposer à voir révoquer sa mission.

La seconde section de la 69e compagnie des équipages de ligne fut choisie pour être embarquée sur la *Lilloise*, avec autorisation de remplacer les hommes qui paraîtraient ne pas convenir à la navigation polaire. Jules de Blosseville trouva bonne volonté, force et santé, mais médiocre aptitude aux circonstances exceptionnelles où allait entrer le bâtiment.

Digitized by Google

Rochefort ne pouvait pas lui offrir mieux, et il devait compléter son équipage à Dunkerque.

Ce qui lui manquait surtout, c'était un pilote familier avec les glaces. Le brave Guédon était parti pour Terre-Neuve, après avoir attendu jusqu'aux limites du possible. Jules de Blosseville aurait voulu obtenir le capitaine Renouf, de Granville ; mais les conditions désirées par ce marin d'une expérience éprouvée, ne s'accordèrent pas avec les règlements de la marine militaire. Sur la désignation de M. de Bréauté, Dieppe fournit un de ses marins d'élite, Defrance, qui, jeune encore, comptait déjà sept campagnes dans les mers du Nord, dont quatre comme officier, et qui avait continué la pêche, et ramené le *Poletais* du fond de la baie de Baffin, après la mort du capitaine.

Le 1er juin 1833, la *Lilloise* sortait enfin de la rade de l'Ile d'Aix ; mais en mer une voie d'eau ne tarda pas à se déclarer, funeste symptôme de l'état réel du navire ! Il fallut rentrer au port. Le même événement de triste présage avait signalé le départ du capitaine Ross. Les nouvelles réparations exigèrent moins de temps que l'on n'avait dû le craindre. Le 9 juin, la *Lilloise* avait repris la mer.

Peu de jours après, ce fut un souvenir domestique et comme un premier adieu. La *Lilloise* passait devant le petit port de Veules. Elle avait en vue, sur le haut de la falaise, une chapelle en ruines ; un peu plus loin, à l'horizon, un rideau de ces grands arbres qui protégent les villages du pays de Caux. Cette antique léproserie, dont si peu de débris survivaient, l'aïeul de Jules de Blosseville en avait nommé le dernier chapelain. Cette futaie entourait le vieux

Digitized by Google

manoir de Blosseville sur mer. Tout aux sentiments de famille, le commandant de la *Lilloise* écrivit deux longues lettres. Elles sont religieusement conservées avec leur date : « Devant Veules et Blosseville, 16 juin 1833. »

Un peu plus loin, autre incident heureux, prémédité sans doute, mais incertain. La *Lilloise* passait près de terre ; malgré le gros temps, un canot l'accoste. Il porte M. de Bréauté, le savant astronome, le confident de tous les projets, et avec lui plusieurs des hommes les plus distingués de Dieppe, M. Sibille entre autres, et M. Burgade, professeur d'hydrographie.

M. de Bréauté apportait une montre marine sortie des ateliers si remarquables de Saint-Nicolas-d'Alihermont, et destinée à être éprouvée dans cette campagne. Que d'épanchements intimes amena cette rencontre ! que de conseils utiles et d'inestimables encouragements !

Armée sur la demande du commerce de Dunkerque, la *Lilloise* trouva dans ce port l'accueil le plus bienveillant et le concours le plus éclairé. Cependant les premiers instants furent difficiles. Le ministre, par une nouvelle décision, avait notablement réduit la mission du bâtiment de l'Etat dans ses rapports avec les glaces, et le ministère avait oublié de donner des ordres pour la fourniture des effets de l'équipage. Les ouvriers demandaient des délais ; le chef maritime réclamait de Paris des instructions. Nouveau retardement, quand la saison était si avancée déjà, et lorsque le ministre venait de prescrire à la *Lilloise* de rentrer à Dunkerque en octobre au plus tard ! Mais ces obstacles furent bientôt aplanis. L'équipage

Digitized by Google

se vit renforcer d'un pilote qui connaissait parfaitement les côtes de l'Islande, et de dix-sept matelots de Dunkerque et de Gravelines, hommes d'élite, exercés et endurcis aux fatigues des mers du Nord. Cette relâche permit d'ajouter à l'équipement divers objets de première utilité, et tous les effets nécessaires furent réunis. Jules de Blosseville avait trouvé à Dunkerque des livres, un atlas, destinés à la *Lilloise* par le dépôt des cartes de la marine; des instruments expédiés par MM. Duperrey et Gambey. Il emportait entre autres une boussole d'intensité magnétique et un horizon, sortis des ateliers de ce dernier savant. Il avait aussi les copies complètes des journaux des capitaines Guédon et Foubert.

M. Duperrey lui écrivait que son plus grand désir était de voir briller dans la carrière des sciences l'officier qui s'était le plus distingué dans la campagne de la *Coquille*. Il aurait pu ajouter : et le seul qui n'en eut pas été récompensé; mais ce témoignage spontané valait toutes les récompenses officielles.

Pendant cette première relâche, quoique continuellement obsédé par de curieux visiteurs, mais aussi particulièrement secondé par M. de Rulhière, et se louant déjà du concours de tous ses compagnons de voyage, Jules de Blosseville donnait surtout ses soins à des observations de magnétisme et d'astronomie, prenant Dunkerque pour point de départ d'une expédition scientifique; tandis que son second, Raoul le Pelletier d'Aunay, surveillait tous les détails de l'armement. Ces observations étaient destinées à compléter les séries d'expériences que l'Académie des sciences désirait obtenir par des latitudes élevées.

Digitized by Google

« Je suis bien monté, écrivait le commandant de la *Lilloise*, mais le temps me manque. Plus on me donne de facilités, plus je paraîtrai indigne de cette confiance. Enfin, quand j'aurai fait autant que force, je tâcherai d'être tranquille. » L'aptitude et le zèle de son pilote dieppois lui donnaient une assurance nouvelle, et il achevait les préparatifs du départ, beaucoup plus satisfait qu'il ne l'avait espéré.

La *Lilloise* mit à la voile le 4 juillet.

Quel était l'état réel de ce bâtiment de l'Etat?

On a dit qu'à la nouvelle de son départ pour les mers du Nord, il n'y avait eu qu'un cri de désapprobation et d'alarme dans tout le corps de la marine.

On a raconté aussi que, plusieurs fois à Rochefort, dans ses conversations intimes avec son ami Lesson, le commandant de la *Lilloise* avait laissé échapper ce triste pressentiment : « *Cette barque me coiffera sous quelques glaçons.* »

Jules de Blosseville écrivait : « A chaque endroit où j'arrive, je séjourne longuement ; des obstacles s'opposent toujours à mon prompt départ. Notre relâche, du reste, dans le port de Dunkerque, a été si bien employée, que je ne puis la regretter. Je me suis dédommagé des refus que j'ai éprouvés à Rochefort. J'ai maintenant tout ce qu'il me faut, pour exécuter mon voyage avec succès, et j'ai pu profiter des avis que mes pilotes m'ont donnés d'après leur longue expérience. Je pars avec dix fois plus d'espoir de réussir que je n'en avais, en quittant Rochefort. Aussi Rochefort et Dunkerque sont-ils pour moi les deux extrêmes. Ma bonne étoile a reparu. »

Ce témoignage est suspect, sans doute ; ces paroles avaient surtout pour but de rassurer une famille alar-

Digitized by Google

mée. Mais Defrance, le pilote, écrivait avec plus de liberté d'esprit à M. de Bréauté; voici son jugement :

« Il est malheureux que le navire soit si petit; du reste, il est solide pour la construction, et pas des plus mal disposés, pour un bâtiment qui n'a pas été construit exprès. »

La différence est-elle bien sensible?

La vérité, il faut la dire pour être juste; car bien des jugements téméraires ont été portés.

Insuffisante pour une navigation dans les glaces, à laquelle n'était approprié aucun bâtiment de la marine royale, la *Lilloise* suffisait et au delà pour une simple station d'Islande; et le ministère n'avait pas définitivement autorisé le projet d'aborder le Groënland, présenté dans le plan de campagne.

Il a été dit et imprimé, que le commandant du brick avait dépensé de ses deniers, en travaux d'appropriation, une somme de 40,000 fr., dont sa famille avait réclamé sans succès le remboursement. Ce bruit public, dont l'origine se perd, n'a pas le moindre prétexte : c'est une inexplicable invention.

Une lettre que Jules de Blosseville écrivait à M. de Bréauté, deux jours avant son départ, résume sa situation de la manière la plus complète :

« Dunkerque, 2 juillet.

» Je me trouve dans une position difficile; et, si le succès que j'envisage, quelquefois me soutient, la crainte d'échouer m'accable plus souvent. Je ferai tout ce que je pourrai; j'abandonne le reste au ciel.

» Je suis fort content de Defrance, de ses manières et de ses conseils. Je lui procure tous les avantages qui dépendent de moi. J'ai fait ici de notables amé-

Digitized by Google

liorations à la *Lilloise*. Douze jours à Dunkerque m'ont mieux valu que deux mois à Rochefort. J'ai suivi les avis de M. Sibille pour les porte-haubans ; j'ai fait aussi fortifier l'avant, doubler le gouvernail, garnir les pitons ; j'ai fait achever les aménagements intérieurs, et nous sommes logés enfin. J'ai à bord les effets pour le froid, et je vais appareiller pour l'Islande. Vous m'avez vu vraiment malheureux. J'avais la conscience qu'il me manquait une foule de choses essentielles, et je ne croyais point pouvoir me les procurer. Aujourd'hui, c'est différent ; j'ai de meilleurs éléments de succès. Nous avons jusqu'à du confortable sous quelques rapports. Ce navire lui-même m'inspire un peu plus de confiance. J'attends avec impatience la première épreuve...

» Que n'ai-je plus de temps avec dix têtes et vingt bras ! J'aurais une belle carrière devant moi. Le ministère a diminué la latitude qu'il me donnait. *Je serai obligé d'encourir une grande responsabilité. Je suis tenu de réussir.* »

Après onze jours de traversée, la *Lilloise*, favorisée par un très-beau temps, arrivait dans les parages de sa station, et un bateau pêcheur de Dunkerque, rencontré à huit lieues au large de la côte orientale de l'Islande, se chargeait de lettres qui furent rendues en France. « J'espère, écrivait Jules de Blosseville, que, dans vingt jours, j'aurai fini ce que j'ai à faire sur la côte du Groënland ; j'irai alors passer du bon temps à Reikiavik. »

Quatre jours plus tard une autre lettre, datée de la baie de Nordfiord, 19 juillet, contenait ce passage :

« Tout va bien ; je suis dans un excellent port que je vais quitter. Je touche à la partie la plus intéres-

Digitized by Google

sante du voyage. J'espère le bien terminer ; je suis excité à le faire, et je m'encourage des souhaits qui m'accompagnent. » Il promettait de la prudence. Sa responsabilité, disait-il, suffisait pour que sa famille dût être sans inquiétude.

Après une relâche de neuf jours, la *Lilloise*, entrée difficilement par un calme plat dans la baie de Nordfiord, où elle avait renouvelé sa provision d'eau, en sortit avec peine, pour se diriger vers le Groënland. Le lendemain, survint un coup de vent qui dura deux jours. Le beau temps revenu, le brick atteignit un champ de glaces, au milieu desquelles il pénétra à la profondeur d'une lieue, non sans beaucoup de fatigues. Les glaces étaient très-serrées, mais cassées par morceaux, le temps brumeux ; il fallut retourner au large, et louvoyer, en attendant le moment propice. Le 29 juillet, les circonstances atmosphériques devinrent moins défavorables. Le ciel s'éclaircit pendant quelques heures. Le vent venait un peu du large, et faisait fermer les glaces. La *Lilloise* put cependant pénétrer assez avant dans la banquise pour bien distinguer au loin, grâce à la réfraction, dans le sud du cap Barclay, une terre qui ne figurait sur aucune carte. Du haut du mât, on ne voyait pas la glace touchant à la terre. Pendant ces observations, la brume reprit tout à coup ; les sous-barbes de beaupré avaient été coupées par les glaçons. La *Lilloise* se dégagea, et resta en travers près de la banquise. Le lendemain grand vent, brume plus épaisse encore ; la *Lilloise* résista pendant trente-six heures ; il était à craindre que le mât de beaupré, n'étant plus soutenu, ne vînt à manquer : la mer était très-grosse ; le vent redoublait ; le bâtiment vira de bord, et le

Digitized by Google

cap fut mis sur l'Islande, où trois jours plus tard les avaries étaient déjà réparées dans la baie de Vapnafiord, après avoir visité les pêcheurs près du cap Langanesse. La *Lilloise* s'était bien comportée dans les glaces, et avait résisté à de rudes chocs.

Les 5 et 6 août, Jules de Blosseville écrivait à son frère :

« Je ne me rappelle pas si je suis né le 28 ou le 29 juillet, 28 ans avant les glorieuses journées (c'était le 29); mais ce que je puis t'annoncer positivement, c'est que le 29 juillet 1833, j'ai eu le bonheur d'apercevoir de bien loin, à une distance de 24 lieues, que je n'ai pu diminuer, mais enfin de bien voir une dizaine de lieues de la côte orientale du Groënland, non figurées sur les cartes, et dont je m'intitule modestement le découvreur. J'envoie la carte au ministre; mais j'espère avoir bientôt quelques additions à y faire, pourvu que la brume cesse.

» J'ai imposé à ma terre des noms français; ils se distinguent au milieu des noms anglais et danois, inscrits seuls jusqu'à ce jour sur les cartes de ces parages. Le ministère a la plus grande part. Ce n'est point flatterie, c'est devoir. Voici les noms donnés : Rigny, Tupinier, Coster, Bréauté, de Reste, Pouyer, Gourdon, Daussy, Beaupré, Savary, Brongniart, d'Aunay, Rulhière, Angebert et Lieutier.

» Ma terre s'étend de 68° 34' à 68° 55' de latitude nord, et de 27° 17' à 28° 02' de longitude ouest. Je jouis, de moi à toi, de ma petite découverte, comme si j'étais une fraction de Christophe Colomb, et je retourne achever mon travail avec un espoir que je crois mériter de ne pas voir déçu. J'ai fait connaissance avec les glaces; elles sont mignonnes, mais im-

Digitized by Google

pénétrables, et c'est sans danger, en se tenant en dehors d'elles, comme sur une côte, que j'espère terminer d'ici à vingt jours une reconnaisance, dont je vous donnerai moi-même des nouvelles avant peu, si je puis encore trouver des bateaux de pêche. Les glaces m'offrent un obstacle, mais pas un danger, parce qu'il m'est impossible d'y pénétrer. D'ailleurs, je peux bien remplir ma mission, en me tenant au large; et malgré tout mon désir de faire des découvertes, je suis d'une prudence qui m'étonne. J'ai un excellent pilote, celui que M. de Bréauté m'a donné. Encore cinq semaines, et je pars pour la France; j'espère y être dans la première quinzaine d'octobre. Je suis en bonne disposition, et plein d'espoir de faire une campagne heureuse. Je retournerai cependant, n'en doute pas, avec plaisir en France; car au temps où nous vivons, les absences sont bien longues. Donne toujours à Amfreville de mes nouvelles, qui soient, comme elles doivent l'être, très-rassurantes.

» D'Aunay va fort bien; je crois que nous sommes toujours très-contents l'un de l'autre.

» L'Islande est en résumé un pays fort curieux, mais de tous ceux que j'ai visités, le plus ennuyeux, quand on le connait, et qu'on n'a le temps de rien approfondir. Il y existe des lettrés, mais jusqu'à présent, je n'ai entendu que du latin de cuisine avec grand assaisonnement de barbarismes et de solécismes. La nature morte et animée m'occupe beaucoup, et plus que je ne le voudrais. Outre ma besogne courante, je suis obligé d'être botaniste et minéralogiste. L'expédition n'en est pas plus mal, mais moi je m'en trouve beaucoup moins bien. »

Ces lettres se terminaient par la recommandation

Digitized by Google

expresse d'un pieux devoir de famille qu'il n'avait jamais négligé. Jules de Blosseville voulait être compté comme présent le jour de la fête de sa mère.

Les lettres du commandant de la *Lilloise* à M. de Bréauté sont naturellement plus explicites sur la pensée de la nouvelle croisière. Il lui disait, le 4 août :

« Par 68° 56' nord, et 27° 30' ouest, sur la côte orientale du Groënland, une montagne a été baptisée de votre nom, le 29 juillet, jour où j'ai eu le plaisir d'apercevoir une dizaine de lieues de côtes au sud des dernières explorations de Scoresby. Le pic Bréauté est presque le point le plus nord de ma reconnaissance, mais j'avais déjà vu le cap Barclay deux jours auparavant, et quinze heures après avoir atteint le bord des glaces. Je ne vous dirai pas si le terrain est fertile ; j'ignore également si les habitants sont affables ; car les glaces défendent l'approche de la terre à 24 lieues ; mais quand la brume permet de voir la côte, la réfraction l'élève, et on distingue les détails à des distances énormes.

» Je suis extrêmement content de Defrance. C'est tout à fait l'homme qu'il me faut, et je crois aussi qu'il est satisfait de la considération dont il jouit à bord. Malgré son zèle et ses connaissances, *je crains fort de ne pas dépasser le bord des glaces.* J'ai profité d'un coup de vent, pour venir faire une pointe en Islande, réparer quelques avaries, et laisser les passages s'ouvrir.

» Je retourne avec une nouvelle ardeur ; mais ma position est difficile. Mes instructions me recommandent de ne pas compromettre la *Lilloise*. Je sais par expérience qu'elle n'a pas les os solides, et tous les

Digitized by Google

glaçons sont gros pour elle. Elle les aborde hardiment, mais souvent ils la font reculer, ayant plus de masse qu'elle. Au reste, *je me suis fait mon système de responsabilité, et j'oserai tout ce qui pourra être risqué.* Ecrivez-moi, poste restante à Dunkerque, dans les derniers jours de septembre. Je fais route maintenant pour le Groënland par 68° 30'. »

Defrance, le pilote, écrivait de son côté :

« Nous partons de nouveau pour les glaces. Les vents règnent, depuis que nous sommes dans ces parages, du sud à l'ouest grand frais, avec brume ; ce qui retient les glaces pressées les unes contre les autres, de manière à ne pas permettre d'y pénétrer ; mais j'ai l'espoir que, si nous avons le bonheur d'avoir quelques jours de vent du nord ou du nord-ouest, *nous entrerons quelques lieues plus avant vers les terres*, et nous pourrons faire quelque chose.

» La brume qui règne presque toujours depuis notre arrivée, pourra nous être bien nuisible pour la vue de la terre, si nous avons le bonheur de pouvoir en approcher.

» Nous devons quitter les glaces le 20 août. »

Jusqu'au 15 de ce mois, des signaux furent échangés entre la *Lilloise* et des bateaux de pêche. Un seul, la *Gabrielle*, crut l'avoir reconnue le 25 août à une lieue et demie de distance.

Cette campagne de peu de jours comptait déjà bien des travaux.

En passant devant Dieppe, Jules de Blosseville avait envoyé des observations à M. Arago et à M. Duperrey.

A Dunkerque, il avait eu le même soin; et une lettre

Digitized by Google

de lui à M. Brongniart contenait de nombreux détails.

Le 5 août, il adressait à M. Duperrey des observations magnétiques, datées de la côte d'Islande, et deux rapports étaient déjà expédiés au ministre avec la carte de la terre découverte.

Des notes étaient recueillies, pour répondre aux instructions de M. Dumas, de M. de Blainville, de M. Elie de Beaumont, de M. Pouillet, de M. de Férussac, de M. Milne-Edwards, comme à celle de la *Société des Antiquaires de Normandie*, qui recherchait une vie de Rollon en islandais et en latin.

Plusieurs caisses contenant des plantes et des oiseaux, et un baril renfermant un requin d'une variété mal connue, étaient partis pour le Muséum d'histoire naturelle, qui manquait d'une grande partie de ces objets d'étude.

Outre les collections commencées pour les établissements publics, auxquels tous les objets uniques auraient été réservés, il y avait encore force produits hydrophytologiques pour M. Bory de Saint-Vincent, et pour M. Adolphe Brongniart, grandes et petites plantes de mer, dûment lavées, séchées et étiquetées;

Quelques plantes terrestres soigneusement recueillies avec leurs racines, et accompagnées de notes indicatives;

Divers échantillons de zoologie anatomique, recommandés par M. Breschet;

Plus de quatre-vingts coléoptères pour M. le comte de Jousselin, son parent et son ami;

Des poteries, enfin, destinées à M. Brongniart.

A cette activité, à cette variété de résultats obtenus en si peu de temps, on peut apprécier ce qu'au-

Digitized by Google

rait valu au monde savant un voyage de circumnavigation confié à Jules de Blosseville.

C'était là le vœu et le but de toutes ses études ; sa campagne dans les régions arctiques, entreprise avec tant de passion, n'était vraiment qu'une sorte de programme. Il y voyait surtout un moyen d'apprendre à ses chefs, de se révéler à lui-même, ce qu'il vaudrait pour une grande exploration nautique. Car, sûr comme il l'était de la force de sa volonté, il lui restait cependant une extrême défiance de ses forces physiques et intellectuelles ; tant il s'était fait un idéal élevé des qualités nécessaires au chef d'une expédition !

Ce sentiment chez lui datait de loin, et ne s'était jamais altéré. Dès 1824, au retour de la *Coquille*, il écrivait de Saint-Denis, île Bourbon, à M. de Bréauté :

« Il faut une instruction bien profonde et des guides bien sûrs, pour acquérir des talents et une expérience prématurés ; c'est ce qui manquera toujours en marine, où l'on est obligé de commencer sa carrière très-jeune, et où il est fort rare de n'avoir que de bons exemples sous les yeux.

» Abandonné depuis longtemps à moi-même, exposé à quelques désagréments qui ne sont pas inséparables du métier, j'ai toujours travaillé à démêler le bon du mauvais, et mon jugement a dû m'égarer souvent et retarder mes progrès.

» Je me fais une bien haute idée des talents d'un chef d'expédition, et mon modèle est tellement parfait qu'il n'a jamais existé. »

Il avait conservé intacte, avec plus d'expérience des hommes et des choses, cette opinion si noble de son état. Sévère pour lui-même, indulgent pour

Digitized by Google

les autres, toujours prêt à aider de son concours, sans en laisser la moindre trace, un homme même dont il eut apprécié le savoir, sans estimer le caractère; prompt à mettre en lumière le mérite ignoré; habile à découvrir et à développer jusque chez le moindre volontaire les dispositions naissantes et les aptitudes qui ne se connaissaient pas Aussi jaloux du bien-être d'un équipage qu'indifférent au sien propre, il aimait l'aisance autour de lui, et savait se passer, se priver de tout. Equitable pour celui qu'il n'aimait pas, comme pour ses amis, il était heureux, sans le moindre retour sur lui-même, des récompenses légitimes, impatient des retards de justice.

Partout où il abordait, cherchant aussitôt les hommes utiles et les hommes éminents, il avait un tact tout particulier pour aller droit à eux, pour leur inspirer une juste confiance, pour établir avec un fruit mutuel un généreux échange de connaissances et d'observations.

On a pu voir combien, dans le voyage de la *Coquille*, il avait su se créer d'utiles relations précieusement conservées. Dans la campagne de la *Chevrette*, il s'était bientôt lié avec le savant naturaliste Diard, avec M. Bellenger, directeur du Jardin botanique de Pondichéry; avec M. Hodgson, résident à la cour du Népaul, auteur de la découverte des livres bouddhiques, homme d'un caractère généreux, sympathique pour la France, et communiquant volontiers les trésors de ses découvertes.

Jules de Blosseville parlait l'anglais avec une extrême facilité, l'espagnol bien, le portugais convenablement. Il avait une teinture suffisante du grec

Digitized by Google

moderne, de l'arabe et du malai, et une grande aptitude à former des vocabulaires de langues nouvelles. Cette instruction, jointe à ce qu'il avait retenu de ses rapides études classiques, lui semblait encore un bien mince bagage ; tant il avait pour principe que le don des langues n'était pas un mérite, mais un devoir pour un chef d'expédition!

Pendant les derniers mois passés à Paris, au milieu des démarches sans nombre nécessitées par ses projets de campagne, il avait trouvé le temps de reprendre ses leçons d'équitation, de se perfectionner par un travail d'atelier dans le dessin des cartes, de suivre assidûment au Jardin des Plantes, et à l'Ecole des mines, deux cours de géologie et de minéralogie.

M. Lesson, témoin de son zèle naissant, dans le grand voyage de la *Coquille*, l'a dépeint dans un portrait, reproduit presque au début de cette notice, tel qu'il était à l'âge des illusions.

Le contact d'un cruel égoïsme et quelques déceptions amères, n'avaient pas rendu ce portrait moins ressemblant. Son désintéressement expansif ne s'était point altéré. C'était toujours le même élan, le même cœur. Sacrifier sa vie au moindre progrès d'une science, au hasard même d'une expérience, lui semblait le plus simple des devoirs, trop bien payé par la plus faible étincelle de renommée.

Occupé sans relâche à recueillir des notes sur tout ce qu'il jugeait utile, ou simplement curieux à étudier sur place, dans les relations de voyages, il annotait particulièrement en tout genre, ce qui n'avait été observé qu'imparfaitement, cherchant surtout ce qu'il y avait encore à perfectionner et à résoudre.

Digitized by Google

Grand ennemi, comme il le disait, du *système du moi*, ce qu'il comprenait le moins, c'était qu'au retour d'une grande campagne, un chef d'expédition pût avoir des économies à placer. Il envisageait même d'une manière si large les devoirs de cette haute position, qu'il aurait couru grand risque de servir l'Etat à ses dépens, d'après cette noble maxime : *Commandement oblige.*

C'était là un beau rêve ; il faut s'en réveiller, j'allais dire dans une triste réalité ; mais, hélas ! c'est dans une cruelle incertitude.

Déjà, malgré un violent coup de vent sur les côtes de France, à la fin d'août, Dunkerque et Gravelines avaient vu rentrer le dernier de leurs bateaux de pêche. Les navires hollandais étaient tous aussi revenus. Seule, la *Lilloise* ne reparaissait pas encore : mais cette attente ne soulevait aucune alarme. Le bâtiment de l'Etat n'avait pu quitter les côtes d'Islande qu'après la dernière voile de nos pêcheurs. La présence d'un stationnaire avait répondu à toutes les espérances de discipline et de protection.

Toutes nos villes maritimes, toutes nos sociétés savantes retentirent bientôt d'une grande joie. Après quatre longues années de captivité au milieu des glaces, le capitaine Ross et ses intrépides compagnons, délivrés le 26 août, revoyaient enfin leur patrie ! La question du passage nord-ouest de l'Atlantique à l'océan Pacifique n'était pas résolue encore ; mais cette périlleuse campagne avait produit des résultats certains pour l'avancement des connaissances humaines, et l'histoire des nobles dévoûments à la science avait grandi d'une page.

Ce retour, dont Jules de Blosseville n'avait jamais

Digitized by Google

voulu désespérer, malgré l'opinion du monde savant; ce retour d'un équipage tout entier, si longtemps emprisonné dans les parages les plus impénétrables, aurait été un gage précieux de sécurité, si déjà quelque pressentiment sinistre avait pu naître sur le sort de la *Lilloise*. Bien loin de là, diverses circonstances se réunissaient pour n'offrir que des idées rassurantes.

On croyait savoir que, sur les côtes du Groënland, jamais l'été ne s'était montré aussi favorable depuis 1783. Au moment du départ des bateaux de pêche, il se déclarait une fonte de glaces tout à fait exceptionnelle. Jules de Blosseville n'était certes pas homme à laisser échapper une faveur inespérée, qui venait s'offrir à lui, après s'être fait attendre des navigateurs pendant un demi-siècle. Il ne pouvait évidemment rentrer au port, qu'après avoir poussé son exploration aussi loin que la saison ne l'aurait pas interdit. D'ailleurs ses lettres du 5 août, celles qui donnaient les détails les plus circonstanciés sur sa découverte, n'étaient parvenues à leur adresse que le 24 octobre.

On crut d'abord dans sa famille qu'il s'était arrêté soit aux Orcades, soit aux îles Shetland; ou plutôt qu'il avait visité quelque point de la Norwége. Ce n'était pas, il est vrai, la voie la plus directe; mais un détour de cette nature était facile à justifier. Le commandant de la *Lilloise* en avait même, dans plusieurs confidences intimes, laissé entrevoir la pensée. Aux plus mauvais jours de la Révolution, son père, jeté par une tempête sur les côtes de Norwége, avait rencontré dans le petit port d'Aigersund une généreuse hospitalité. Il y avait donc là en quelque sorte un pèlerinage de famille; c'eût été au moins une satisfac-

Digitized by Google

tion très-vive pour des souvenirs pieusement conservés ; le marquis de Blosseville se plaisait à y croire de toute la force des recommandations pressantes qu'il s'était fait un bonheur d'adresser à son fils.

La saison en avançant cessa de promettre un prochain retour. Cette contrariété (ce n'était pas encore une alarme) ne fit que donner une autre forme à une croyance intime. La crainte d'attirer sur un retard probablement volontaire une attention compromettante, se présentait trop naturellement à l'esprit. Comment allait-on juger au ministère de la marine un hivernage en Norwége, qui offrirait tant de caractères de préméditation ? Le moins de retentissement possible n'était-il pas le plus sage parti ? On le jugea ainsi dans la famille et chez les amis de Jules de Blosseville. On attendit donc en silence, avec un ferme espoir, le retour éloigné, plutôt que des nouvelles du bâtiment attardé. On se représentait le commandant de la *Lilloise* jour et nuit, dans un observatoire improvisé, tout entier à des travaux compliqués d'astronomie et de magnétisme terrestre. On se répétait que ses premières instructions lui avaient permis de relâcher à Berghen, en cas de nécessité absolue, et que ce port étant accessible en toute saison, rien ne pressait d'y laisser des observations incomplètes.

Mais l'autorisation d'une relâche forcée ne pouvait pas s'interpréter par le droit d'un hivernage volontaire, et les mois se succédaient sans rien révéler.

Un jour, M. Lefebvre, chef du bureau des officiers militaires, homme aussi éclairé que bienveillant, s'entretenait avec le frère de Jules de Blosseville de cette absence si prolongée. M. Lefebvre jeta dans la conversation ce souvenir, qu'un hiver tout entier à la côte du

Digitized by Google

voulu désespérer, malgré l'opinion du monde savant; ce retour d'un équipage tout entier, si longtemps emprisonné dans les parages les plus impénétrables, aurait été un gage précieux de sécurité, si déjà quelque pressentiment sinistre avait pu naître sur le sort de la *Lilloise*. Bien loin de là, diverses circonstances se réunissaient pour n'offrir que des idées rassurantes.

On croyait savoir que, sur les côtes du Groënland, jamais l'été ne s'était montré aussi favorable depuis 1783. Au moment du départ des bateaux de pêche, il se déclarait une fonte de glaces tout à fait exceptionnelle. Jules de Blosseville n'était certes pas homme à laisser échapper une faveur inespérée, qui venait s'offrir à lui, après s'être fait attendre des navigateurs pendant un demi-siècle. Il ne pouvait évidemment rentrer au port, qu'après avoir poussé son exploration aussi loin que la saison ne l'aurait pas interdit. D'ailleurs ses lettres du 5 août, celles qui donnaient les détails les plus circonstanciés sur sa découverte, n'étaient parvenues à leur adresse que le 24 octobre.

On crut d'abord dans sa famille qu'il s'était arrêté soit aux Orcades, soit aux îles Shetland; ou plutôt qu'il avait visité quelque point de la Norwége. Ce n'était pas, il est vrai, la voie la plus directe; mais un détour de cette nature était facile à justifier. Le commandant de la *Lilloise* en avait même, dans plusieurs confidences intimes, laissé entrevoir la pensée. Aux plus mauvais jours de la Révolution, son père, jeté par une tempête sur les côtes de Norwége, avait rencontré dans le petit port d'Aigersund une généreuse hospitalité. Il y avait donc là en quelque sorte un pèlerinage de famille; c'eût été au moins une satisfac-

Digitized by Google

tion très-vive pour des souvenirs pieusement conservés ; le marquis de Blosseville se plaisait à y croire de toute la force des recommandations pressantes qu'il s'était fait un bonheur d'adresser à son fils.

La saison en avançant cessa de promettre un prochain retour. Cette contrariété (ce n'était pas encore une alarme) ne fit que donner une autre forme à une croyance intime. La crainte d'attirer sur un retard probablement volontaire une attention compromettante, se présentait trop naturellement à l'esprit. Comment allait-on juger au ministère de la marine un hivernage en Norwége, qui offrirait tant de caractères de préméditation ? Le moins de retentissement possible n'était-il pas le plus sage parti ? On le jugea ainsi dans la famille et chez les amis de Jules de Blosseville. On attendit donc en silence, avec un ferme espoir, le retour éloigné, plutôt que des nouvelles du bâtiment attardé. On se représentait le commandant de la *Lilloise* jour et nuit, dans un observatoire improvisé, tout entier à des travaux compliqués d'astronomie et de magnétisme terrestre. On se répétait que ses premières instructions lui avaient permis de relâcher à Berghen, en cas de nécessité absolue, et que ce port étant accessible en toute saison, rien ne pressait d'y laisser des observations incomplètes.

Mais l'autorisation d'une relâche forcée ne pouvait pas s'interpréter par le droit d'un hivernage volontaire, et les mois se succédaient sans rien révéler.

Un jour, M. Lefebvre, chef du bureau des officiers militaires, homme aussi éclairé que bienveillant, s'entretenait avec le frère de Jules de Blosseville de cette absence si prolongée. M. Lefebvre jeta dans la conversation ce souvenir, qu'un hiver tout entier à la côte du

Digitized by Google

Groënland avec de bons instruments d'observation, était le rêve favori du jeune voyageur. A ces mots, il arrêta sur son interlocuteur un regard interrogatif. C'était une révélation soudaine. Une exclamation d'alarme fit comprendre à l'excellent M. Lefebvre, qu'il s'était trop ou trop peu ouvert. Sa confidence fut sans réserve. La veille de son départ, Jules de Blosseville lui avait avoué qu'un hivernage au delà du cercle polaire, était devenu pour lui une idée fixe. « J'allongerai la campagne, tant que je le pourrai. » Ses confidences envers son frère n'étaient pas allées plus loin que cette simple phrase.

Il fallut préparer toute la famille à cette émotion nouvelle. Le secret fut religieusement gardé ; chacun vit sans doute avec un sentiment de reconnaissance, l'opinion publique se prononcer chaque jour plus vivement pour une expédition à la recherche de la *Lilloise ;* mais pour des esprits prévenus, ce n'était là qu'un espoir de plus, et le moins probable. On se confiait surtout à la prudence du commandant, qui, n'ayant pu en France embarquer des vivres que pour quatre mois, dénué à son départ de la plupart des ressources prodiguées au capitaine Ross, et toujours soucieux du bien-être des hommes placés sous ses ordres, ne s'était certes pas emprisonné volontairement dans les glaces, sans avoir recueilli dans un port de l'Islande, une grande partie au moins des approvisionnements les plus indispensables.

Le bruit d'une expédition à la recherche de la *Lilloise* prenait chaque jour plus de crédit, sans que rien d'officiel indiquât encore le moindre préparatif. La presse en général appelait avec chaleur l'attention de nos deux marines sur les grands exemples que

Digitized by Google

l'Angleterre leur avait donnés, pendant la captivité du capitaine Ross au milieu des glaces polaires. Ce mouvement des esprits semblait plutôt contrarier qu'encourager les plus hautes influences de notre armée de mer. Dans les régions supérieures et dans les conseils les plus intimes, dès le premier moment, la *Lilloise* avait été considérée comme perdue sans retour. En se décidant à satisfaire l'opinion publique, on se préoccupa beaucoup plus de la pensée de ne pas sacrifier un second bâtiment, que de l'espoir de sauver le premier.

De nombreux officiers s'étaient généreusement offerts pour commander l'expédition, ou pour en faire partie comme volontaires. Le commandement parut d'abord devoir être confié à M. Chiron du Brossay, lieutenant de vaisseau, appelé de Toulon à Paris par ordre télégraphique, dans les premiers jours de janvier 1834. Cet officier distingué, intimement lié avec Jules de Blosseville, était du très-petit nombre de nos hommes de mer qui avaient déjà fait campagne dans le Nord. Il aurait rempli cette mission avec autant de zèle que de talent et d'expérience. Il s'y était volontairement préparé; son plan était prêt, et il désignait dans le port de Toulon un bâtiment, qui devait répondre à toutes les convenances, après quelques grandes réparations. Déjà même il s'était informé s'il serait sûr de trouver à Dieppe des ancres et des scies à glace. Il indiquait le mois de mars comme l'époque nécessaire du départ de l'expédition, et proposait d'embarquer des vivres pour un an. Il regardait comme une des chances de salut les plus probables, l'ordre de déposer sur la côte orientale du Groënland, avec des vivres pour deux ans, deux hommes

Digitized by Google

d'élite, qui auraient remonté vers le Nord avec des pirogues d'Esquimaux, et engagé ces peuplades à remonter la côte du Groënland par terre, en recherchant des traces de la *Lilloise*.

Mais la dépêche officielle qui appelait à Paris M. Chiron du Brossay, avait un tout autre but. Il s'agissait pour lui d'accompagner, en qualité d'aide de camp, son oncle, le vice-amiral Halgan, nommé au gouvernement de la Martinique. C'était un devoir de famille autant qu'un ordre de service. M. Chiron du Brossay renonça, non sans regret, à son généreux dévoûment.

Vers cette époque, le ministre de la marine invita nos agents diplomatiques et consulaires dans les diverses résidences du Nord, à recueillir toutes les indications qui pourraient jeter quelque lumière sur le sort de la *Lilloise*. Aucune révélation utile ne sortit de cette enquête.

Les dernières lettres reçues de Jules de Blosseville et de son pilote, exprimaient l'intention positive de retourner vers les glaces et d'y pénétrer.

Les glaces s'étaient-elles refermées sur nos marins, comme elles peuvent le faire en une seule nuit?

La *Lilloise*, frappée de nouvelles avaries, avait-elle sombré, en voulant atteindre encore l'Islande?

Sombrer, sans laisser de traces du naufrage, lorsque tant de courants portent les moindres débris vers des terres prochaines! Périr corps et biens, avec assez d'embarcations pour n'être pas obligé d'abandonner un seul homme!

La crainte la plus vraisemblable était donc toujours celle d'un hivernage volontaire ou forcé. L'équipage avait pu descendre à terre, sans s'éloigner

Digitized by Google

beaucoup du bâtiment emprisonné, et là, attendre avec trop de privations sans doute, mais aussi avec bien des chances de salut, l'époque si courte où presque chaque année, les glaces ouvrent un étroit passage aux navigateurs.

Une expédition de recherche fut enfin annoncée. On crut d'abord que M. Duperrey en recevrait le commandement avec M. Borius pour second; l'illustre chef et l'ami dévoué de Jules de Blosseville! touchante association qui promettait les plus courageux et les plus intelligents efforts.

Le choix du ministre s'arrêta sur le brick la *Bordelaise*, rappelé à Cherbourg de la station de Bilbao. Ce brick, commandé par M. Dutaillis, lieutenant de vaisseau, ne reçut pas pour unique mission la recherche de la *Lilloise;* il devait s'enquérir aussi de quelques baleiniers français dont l'absence prolongée inspirait une juste sollicitude.

Arrivée de Cherbourg à Dunkerque, le 30 avril, la *Bordelaise* mit à la voile le 7 mai pour les côtes d'Islande, après avoir pris dans ce dernier port quelques marins expérimentés et le complément des vivres nécessaires. L'opinion des juges les plus compétents paraissait peu favorable à cette expédition telle que le plan de campagne avait été conçu.

On aurait surtout désiré qu'une mission aussi périlleuse, eût été confiée à un bâtiment en assez bon état, pour que le soin légitime de sa sûreté ne l'empêchât pas de pénétrer dans les glaces. On allait jusqu'à juger la *Bordelaise* aussi peu propre à un voyage de recherche que la *Lilloise* à une campagne d'exploration. L'on pensait même que pour cette navigation si exceptionnelle, deux bâtiments expédiés de con-

Digitized by Google

serve auraient été d'absolue nécessité. Tel était notamment l'avis de l'amiral Jacob.

La *Bordelaise* se dirigea d'abord sur Vapnafiord, dernière relâche de la *Lilloise* officiellement connue. Elle y toucha le 22 mai. Aucune nouvelle de l'expédition française, depuis le 4 août, n'était parvenue à ce comptoir danois. Les rigueurs d'un hiver excessif même pour ces parages, avaient privé jusque-là les habitants de toute communication avec le nord de l'île. Le 26 mai, le brick appareilla pour tenter, par le cap Langanesse, passage vers les baies du nord ou de l'ouest. En visitant sur sa route un assez grand nombre de bateaux de pêche, le commandant Dutaillis parvint à recueillir, près de plusieurs capitaines, divers détails plus ou moins authentiques, et quelques conjectures, qu'il consigna dans un rapport, avec les conséquences qu'il jugeait devoir en déduire.

Se croyant alors sur les traces de la *Lilloise*, il prit la direction de l'ouest; mais contrarié par les vents, il se décida à laisser tomber l'ancre à Talknafiord; puis, gagnant bientôt les baies situées plus au nord, il reconnut, après quelques avaries, que toute communication vers le cap Nord était interceptée par les glaces, et il rallia une fois encore le sud, pour continuer son exploration et son enquête, que contraria la plus défavorable des saisons.

Quarante-huit heures après le départ de nos derniers bâtiments de pêche, la *Bordelaise*, quittant l'ouest de l'Islande, fit voile pour la France. Une traversée de vingt jours la rendit au port de Dunkerque, où elle était de retour le 13 septembre.

Digitized by Google

Deux témoignages, parmi tant d'autres, méritaient seuls attention.

Le patron Déaraujo, commandant la corvette de pêche l'*Enviée*, s'était, disait-il, trouvé le 14 août au soir, à l'entrée de Sagundafiord, à trois lieues de terre environ, tellement rapproché de la *Lilloise*, que le brick de l'Etat ayant arboré ses couleurs nationales, il avait en toute hâte mis son pavillon. « La *Lilloise*, ajoutait-il, avait deux ris dans ses huniers, et les basses voiles amurées. L'obscurité, plus que le mauvais temps, l'avait bientôt fait perdre de vue. »

Ce renseignement venait confirmer la déclaration de plusieurs autres capitaines, qui s'accordaient à bien constater que la *Lilloise* avait été vue du 12 au 14 août. Le capitaine de la *Gabrielle* affirmait seul l'avoir reconnue très-distinctement du 20 au 25 août, à une lieue et demie de distance.

Le capitaine d'un brick français, qui s'était trouvé en relâche avec la *Lilloise* à Vapnafiord, avait en outre appris au commandant Dutaillis, qu'elle avait bordé de nouveau certaines parties de son avant, et bordé de fer son étrave et les parties avoisinantes, quoiqu'il ne fût question dans le rapport officiel de Jules de Blosseville que d'un léger travail aux liûres de beaupré.

Le résumé des conséquences, déduites par M. Dutaillis de toute son enquête, est que, du 12 au 14 août, la *Lilloise* ne se dirigeait pas vers le point de la côte du Groënland qu'elle avait reconnu; qu'alors elle ne voulait plus continuer les travaux hydrographiques commencés, et que, soit qu'elle se fût dirigée vers le Groënland du 4 au 12 août, soit qu'elle l'eût fait du 15 au 20 ou au 25, elle ne pouvait plus attendre, à

Digitized by Google

une époque aussi avancée de la saison, que le moment d'opérer son retour en France ;

Que, si dans l'intervalle du 4 au 25, la *Lilloise* avait tenté la traversée vers le Groënland, elle avait dû presque immédiatement y renoncer, après une bordée de quelques lieues ;

Qu'elle n'avait pris aucun mouillage dans le golfe de Brède-Bugt, et que la plus profonde obscurité cachait et le lieu de sa relâche, et ce qu'elle avait pu faire hors des deux rencontres de l'*Enviée* et de la *Gabrielle ;*

Enfin, qu'en août 1833, les coups de vent avaient été d'une extrême violence:

De toutes ces investigations, le commandant Dutaillis tirait cette douloureuse conclusion : que la perte de la *Lilloise* était pour lui incontestable, et que ce ne pouvait être sur la côte du Groënland qu'elle avait disparu.

En fait, son rapport tendait à établir, qu'en tout cas, la recherche sur cette côte aurait été impossible dans la campagne de 1834, par tous les obstacles que les glaces opposaient.

Ce rapport souleva dans la presse de Paris et même dans quelques journaux de Londres, une discussion très-vive et très-passionnée. Il serait pénible de réveiller, après tant d'années déjà, ce débat si amer.

La conclusion du rapport était, que la *Lilloise* avait dû se perdre dans les glaces vers le nord de l'Islande, au moment où, renonçant, à cause de la saison avancée, à retourner au Groënland, elle allait faire voile vers la France.

Mais ces présomptions étaient bien vagues ; le *Moniteur* déclara que les résultats de la recherche

Digitized by Google

étaient à peu près nuls ; que l'incertitude qui régnait depuis un an n'avait pu être fixée par aucun renseignement précis, et qu'il n'existait pas encore la moindre preuve matérielle de la perte de la *Lilloise*.

Au même moment, une lettre arrivait des îles Sandwich, à l'adresse de Jules de Blosseville. Le capitaine Richard Charlton, qu'il avait connu à Otahiti, lui racontait toutes les chroniques, toutes les causeries des îles de la Société.

Mistriss Charlton et sa sœur étaient de retour à Woahoo, après deux ans et demi passés en Europe.

Le beau monde était déjà nombreux aux îles Sandwich. La veille, une soirée avait réuni dix ladys anglaises et américaines, vingt gentlemen anglais, français et américains.

Karaimoka, baptisé à bord de l'*Uranie*, venait de mourir.

Beaucoup de naturels se souvenaient du capitaine Duperrey.

Honolulu serait un vrai paradis, s'il n'y avait pas de missionnaires américains, les plus affreux fanatiques du monde.

Stewart, chapelain du bâtiment de guerre des Etats-Unis, le *Vincennes*, venait de publier un abominable pamphlet sur les îles Sandwich. A toutes ces nouvelles, M. Charlton ajoutait :

« Votre amie, Aïmata, est aujourd'hui reine de Tahiti. Elle a pris le nom de Pomaré et proclamé son divorce. Son mari, Pomaré Nohorai, avait été défait et blessé, il y a deux ans, dans un combat à Tahua ; il doit être encore prisonnier de guerre à Huahine... »

Cette lettre portait précisément la date du dernier

Digitized by Google

jour où la *Lilloise* avait été vue de loin par un pêcheur de Dunkerque.

Bientôt une nouvelle alarme se répandit, et les convictions que n'avait pu ébranler un rapport officiel, hésitèrent enfin devant une réunion de circonstances, qui devaient sembler fatalement concluantes.

Des paysans norwégiens avaient recueilli sur le rivage une caisse apportée par le courant, et contenant des cartes marines parfaitement conservées. Divers indices tendaient à faire croire que ces cartes avaient dû appartenir à la *Lilloise*, et la forme assez peu claire d'une dépêche suédoise, qui avait un caractère à peu près officiel, donnait même à supposer une découverte de cartes manuscrites, constatant des travaux exécutés sur les côtes de l'Islande et du Groënland. Cette caisse, promise au ministre de France à Stockholm, devait être adressée sans délai à Paris.

La première conjecture accréditée par cet incident, fut un naufrage de la *Lilloise*, dans la navigation difficile de la côte occidentale de la Norwége. Cette côte, dont l'approche est fort dangereuse, se montre hérissée de rochers, et même d'îles rarement visitées par les pêcheurs, malgré l'extrême abondance des poissons. Une autre opinion prit à son tour quelque crédit ; on pensa que le navire, abandonné sur les glaces par l'équipage refugié à terre, avait pu se dégager seul, pendant les fontes produites par l'été de 1834, et remis à flot sans pilote, se perdre dans une débâcle de montagnes de glaçons, ou même seulement dans la haute mer.

Pour la famille du commandant de la *Lilloise*, il ressortait de cette rumeur publique, une nouvelle

Digitized by Google

crainte, mêlée d'un nouvel espoir. Souvent dans ses récits des grandes navigations qu'il étudiait sans cesse, Jules de Blosseville avait mis une insistance toute particulière à développer des chances de salut, parfaitement analogues au fait que des lettres de Suède venaient de signaler.

A son avis, l'un des premiers soins des naufragés, livrés à eux-mêmes dans des parages inconnus, doit être de confier au courant, des bouteilles, et surtout des caisses goudronnées, messagers moins fragiles, qui portent l'indication précise du point où sont attendus des libérateurs. Cette coïncidence permettait donc d'entrevoir un acte prémédité dans le fait qui occupait l'attention, et de penser qu'une boîte flottante avait pu être livrée à dessein aux courants de la mer Glaciale. De grands obstacles avaient sans doute été à vaincre par l'équipage de la *Lilloise*. Mais que ne devait-on pas attendre d'une prévoyance qui ne négligeait rien?

Enfin, dans le mois de novembre, le chargé d'affaires de France à Stockholm put expédier vers Paris la précieuse épave, recueillie sur la côte de Norwége, dans le baillage de Romsdal. Elle subit au ministère de la marine, et au dépôt général des cartes et des plans, l'examen le plus minutieusement attentif. Le frère de Jules de Blosseville était présent avec plusieurs de leurs communs amis.

Il demeura d'abord bien constaté, qu'aucune note, aucun indice particulier n'était joint à cette collection de cartes, qui n'étaient point réunies dans un atlas à dos mécanique, comme celles que l'on avait confiées à la *Lilloise*. Presque toutes portaient des numéros que n'avaient plus depuis longtemps les

Digitized by Google

cartes du dépôt de la marine. Leur date déjà un peu ancienne, le timbre très-connu de M. Dezauche, l'existence, parmi elles, de plusieurs cartes hollandaises, telles que le dépôt n'en possédait pas : toutes ces circonstances réunies parurent former une démonstration suffisante.

On remarquait d'ailleurs, sur l'une de ces cartes, les traces journalières, très-soigneusement suivies, d'un itinéraire depuis le Havre jusqu'à la partie septentrionale de l'Islande, avec un crochet bien marqué, indiquant pour point de départ l'embouchure de la Seine.

La *Lilloise* avait fait route depuis Rochefort. Il fut unanimement reconnu que la caisse rencontrée par les pêcheurs norwégiens, ne pouvait pas provenir du naufrage d'un bâtiment de l'Etat. Il n'existait donc, même pour les intelligences les plus prévenues, aucune preuve matérielle de la perte de la *Lilloise*. Tout n'était pas désespéré. Malheureusement, nos dernières lois sur les primes avaient éloigné des glaces du nord les baleiniers français, et depuis peu d'années les Anglais, attirés sans doute par l'exemple des Ross, des Parry, des Franklin, se dirigeaient surtout vers le détroit de Davis et vers la baie de Baffin. Cependant, cinquante-neuf bâtiments anglais faisaient encore, en 1834, la pêche de la baleine sur la côte du Groënland. C'était là pour la *Lilloise* une puissante chance de salut. Le retour des baleiniers étrangers pouvait rendre à la patrie les braves marins, dont le sort excitait un intérêt universel. D'un autre côté, toutes les correspondances s'accordaient à constater que l'hiver avait été, une seconde fois, d'une rigueur inaccoutumée dans l'Amérique du

Digitized by Google

Nord, et l'on savait que, pendant le dernier été, à peine avait-on pu communiquer avec un très-petit nombre de points des côtes du Groënland. Mais on savait aussi que souvent, en une heure, il survient naturellement dans les glaces des ouvertures plus larges que ne peuvent les pratiquer, pendant un été des régions arctiques, toutes les scies des arsenaux de l'Etat.

Plus de cent navires français s'étaient montrés sur la côte d'Islande, pendant la campagne de pêche de 1834. Aucun d'eux n'était parvenu à recueillir le plus léger indice.

Il restait permis d'espérer que des communications auraient pu s'établir entre la *Lilloise* et les postes danois du Groënland, soit par l'intermédiaire de quelque peuplade d'Esquimaux, soit par un détachement de nos matelots, envoyés à la découverte sous les ordres d'un officier. Peut-être aussi, l'équipage avait-il tenté un effort désespéré, pour rejoindre par terre l'expédition du capitaine Back. Enfin, si un second hivernage était devenu nécessaire, les ressources abondantes que la chasse et la pêche offrent pendant l'été, n'avaient certes pas été mises en oubli.

L'expérience venait de prouver qu'une expédition de recherche ne pouvait pas se renouveler avec les trop faibles moyens confiés à la *Bordelaise*. Une seconde expédition fut résolue. Les hommes de la science et du métier s'accordaient à demander que l'on ne se renfermât point dans une démonstration impuissante, et que le bâtiment désigné pût au moins tenir la mer plus de quatre mois.

L'un des officiers les plus distingués de la marine

Digitized by Google

danoise, le capitaine, depuis vice-amiral Zahrtmann, indiquait, comme conditions nécessaires de succès, les précautions suivantes :

« Armer deux bâtiments d'à peu près 80 tonneaux chacun, gréés en yacht, en sloop, ou en galiote ;

» Munir ces bâtiments d'une doublure de baleinier, en planches revêtues à fleur d'eau de plaques en fer ;

» Donner à chaque bâtiment trois officiers, deux chirurgiens, un maître et dix-huit matelots ; avec des approvisionnements pour dix-huit mois, et des embarcations nombreuses, fortes, mais légères ;

» Rallier la côte de Groënland à 75 degrés de latitude, et la longer vers le sud, autant que possible, à l'aide des courants ;

» En cas d'obstacles insurmontables dans cette direction, tenter, vers la fin d'août, de gagner la haute mer, pour faire un dernier essai, et pousser à travers les glaces au sud de 67 degrés, surtout si l'expédition était favorisée d'un vent de sud-ouest. »

L'opinion de ce savant explorateur des mers du Nord était de tout point conforme à celle du capitaine Graah, auteur d'un beau travail sur la côte du Groënland, depuis le cap Farewell jusqu'au cap Dan.

Bien placé pour juger lui-même cette question, le *Mémorial dieppois* demandait seulement deux navires d'un faible tonnage, construits aussi solidement que ceux qui sortent des chantiers de Dieppe.

Malgré l'opinion favorable exprimée par l'amiral Jacob, ces conseils ne prévalurent pas. Les instructions officielles prescrivirent l'envoi d'un seul bâti-

Digitized by Google

ment, qui relâcherait d'abord à Reikiavik, capitale de l'Islande, pour se livrer ensuite à l'exploration du havre de Brède-Bugt, et enfin à celle de la banquise; mais avec défense formelle de s'y engager de manière à compromettre la sûreté de l'expédition, et de chercher à visiter les établissements danois sur la côte sud-ouest du Groënland.

L'amiral Duperré désigna pour la seconde campagne sur les traces de la *Lilloise*, le brick de guerre la *Pourvoyeuse*. C'était un navire neuf de 400 à 450 tonneaux, et de construction plus solide que la *Bordelaise*. Les instructions du ministre avaient prévu avec sollicitude les moindres détails de l'armement.

L'amiral enjoignait particulièrement de composer l'équipage d'hommes de bonne volonté, pris surtout parmi les marins éprouvés par la pêche de la baleine et par la navigation des mers Glaciales, ou au moins par plusieurs campagnes à la côte d'Islande. Vingt de ces hommes d'élite avaient été demandés au port de Dunkerque.

Le commandement de la nouvelle expédition fut donné à M. Tréhouart, lieutenant de vaisseau, que l'amiral honorait d'une confiance toute particulière. Pour la seconde fois cette mission était offerte, tandis qu'il eut été facile de faire plus d'un excellent choix parmi les nombreux officiers qui la demandaient. Pour la seconde fois, on désignait un chef brave, éprouvé, considéré, mais dont la foi au succès n'avait rien de trop encourageant.

A la mission principale de la *Pourvoyeuse*, on joignit quelques instructions scientifiques. Le docteur Gaymard, si connu par une part si brillante dans les

Digitized by Google

danoise, le capitaine, depuis vice-amiral Zahrtmann, indiquait, comme conditions nécessaires de succès, les précautions suivantes :

« Armer deux bâtiments d'à peu près 80 tonneaux chacun, gréés en yacht, en sloop, ou en galiote ;

» Munir ces bâtiments d'une doublure de baleinier, en planches revêtues à fleur d'eau de plaques en fer ;

» Donner à chaque bâtiment trois officiers, deux chirurgiens, un maître et dix-huit matelots ; avec des approvisionnements pour dix-huit mois, et des embarcations nombreuses, fortes, mais légères ;

» Rallier la côte de Groënland à 75 degrés de latitude, et la longer vers le sud, autant que possible, à l'aide des courants ;

» En cas d'obstacles insurmontables dans cette direction, tenter, vers la fin d'août, de gagner la haute mer, pour faire un dernier essai, et pousser à travers les glaces au sud de 67 degrés, surtout si l'expédition était favorisée d'un vent de sud-ouest.»

L'opinion de ce savant explorateur des mers du Nord était de tout point conforme à celle du capitaine Graah, auteur d'un beau travail sur la côte du Groënland, depuis le cap Farewell jusqu'au cap Dan.

Bien placé pour juger lui-même cette question, le *Mémorial dieppois* demandait seulement deux navires d'un faible tonnage, construits aussi solidement que ceux qui sortent des chantiers de Dieppe.

Malgré l'opinion favorable exprimée par l'amiral Jacob, ces conseils ne prévalurent pas. Les instructions officielles prescrivirent l'envoi d'un seul bâti-

Digitized by Google

ment, qui relâcherait d'abord à Reikiavik, capitale de l'Islande, pour se livrer ensuite à l'exploration du havre de Brède-Bugt, et enfin à celle de la banquise ; mais avec défense formelle de s'y engager de manière à compromettre la sûreté de l'expédition, et de chercher à visiter les établissements danois sur la côte sud-ouest du Groënland.

L'amiral Duperré désigna pour la seconde campagne sur les traces de la *Lilloise*, le brick de guerre la *Pourvoyeuse*. C'était un navire neuf de 400 à 450 tonneaux, et de construction plus solide que la *Bordelaise*. Les instructions du ministre avaient prévu avec sollicitude les moindres détails de l'armement.

L'amiral enjoignait particulièrement de composer l'équipage d'hommes de bonne volonté, pris surtout parmi les marins éprouvés par la pêche de la baleine et par la navigation des mers Glaciales, ou au moins par plusieurs campagnes à la côte d'Islande. Vingt de ces hommes d'élite avaient été demandés au port de Dunkerque.

Le commandement de la nouvelle expédition fut donné à M. Tréhouart, lieutenant de vaisseau, que l'amiral honorait d'une confiance toute particulière. Pour la seconde fois cette mission était offerte, tandis qu'il eut été facile de faire plus d'un excellent choix parmi les nombreux officiers qui la demandaient. Pour la seconde fois, on désignait un chef brave, éprouvé, considéré, mais dont la foi au succès n'avait rien de trop encourageant.

A la mission principale de la *Pourvoyeuse*, on joignit quelques instructions scientifiques. Le docteur Gaymard, si connu par une part si brillante dans les

Digitized by Google

danoise, le capitaine, depuis vice-amiral Zahrtmann, indiquait, comme conditions nécessaires de succès, les précautions suivantes :

« Armer deux bâtiments d'à peu près 80 tonneaux chacun, gréés en yacht, en sloop, ou en galiote ;

» Munir ces bâtiments d'une doublure de baleinier, en planches revêtues à fleur d'eau de plaques en fer ;

» Donner à chaque bâtiment trois officiers, deux chirurgiens, un maître et dix-huit matelots ; avec des approvisionnements pour dix-huit mois, et des embarcations nombreuses, fortes, mais légères ;

» Rallier la côte de Groënland à 75 degrés de latitude, et la longer vers le sud, autant que possible, à l'aide des courants ;

» En cas d'obstacles insurmontables dans cette direction, tenter, vers la fin d'août, de gagner la haute mer, pour faire un dernier essai, et pousser à travers les glaces au sud de 67 degrés, surtout si l'expédition était favorisée d'un vent de sud-ouest. »

L'opinion de ce savant explorateur des mers du Nord était de tout point conforme à celle du capitaine Graah, auteur d'un beau travail sur la côte du Groënland, depuis le cap Farewell jusqu'au cap Dan.

Bien placé pour juger lui-même cette question, le *Mémorial dieppois* demandait seulement deux navires d'un faible tonnage, construits aussi solidement que ceux qui sortent des chantiers de Dieppe.

Malgré l'opinion favorable exprimée par l'amiral Jacob, ces conseils ne prévalurent pas. Les instructions officielles prescrivirent l'envoi d'un seul bâti-

Digitized by Google

ment, qui relâcherait d'abord à Reikiavik, capitale de l'Islande, pour se livrer ensuite à l'exploration du havre de Brède-Bugt, et enfin à celle de la banquise; mais avec défense formelle de s'y engager de manière à compromettre la sûreté de l'expédition, et de chercher à visiter les établissements danois sur la côte sud-ouest du Groënland.

L'amiral Duperré désigna pour la seconde campagne sur les traces de la *Lilloise*, le brick de guerre la *Pourvoyeuse*. C'était un navire neuf de 400 à 450 tonneaux, et de construction plus solide que la *Bordelaise*. Les instructions du ministre avaient prévu avec sollicitude les moindres détails de l'armement.

L'amiral enjoignait particulièrement de composer l'équipage d'hommes de bonne volonté, pris surtout parmi les marins éprouvés par la pêche de la baleine et par la navigation des mers Glaciales, ou au moins par plusieurs campagnes à la côte d'Islande. Vingt de ces hommes d'élite avaient été demandés au port de Dunkerque.

Le commandement de la nouvelle expédition fut donné à M. Tréhouart, lieutenant de vaisseau, que l'amiral honorait d'une confiance toute particulière. Pour la seconde fois cette mission était offerte, tandis qu'il eut été facile de faire plus d'un excellent choix parmi les nombreux officiers qui la demandaient. Pour la seconde fois, on désignait un chef brave, éprouvé, considéré, mais dont la foi au succès n'avait rien de trop encourageant.

A la mission principale de la *Pourvoyeuse*, on joignit quelques instructions scientifiques. Le docteur Gaymard, si connu par une part si brillante dans les

Digitized by Google

deux grands voyages de circumnavigation des capitaines de Freycinet et d'Urville, s'était offert avec un généreux empressement, moins encore à compléter ce que l'on connaissait déjà de l'histoire naturelle des régions arctiques, qu'à se dévouer au salut des marins de la *Lilloise*.

Dans la lettre d'envoi des instructions, rédigées tout exprès par l'Académie de médecine pour M. Gaymard, le savant docteur Pariset, secrétaire perpétuel, s'exprimait ainsi :

« Vous avez accompagné l'expédition qui est allée à la recherche de la Pérouse ; vous accompagnez celle qui va à la recherche de M. de Blosseville. Qu'il est beau d'associer son nom à des noms si glorieux, de concourir à des entreprises qui demandent tant de lumières et de courage, et de servir ainsi, aux yeux des nations, les intérêts de la science et de l'humanité !...

» Ce que n'ont pas fait Graah et Scoresby, d'autres le pourront faire, et dans d'autres temps. L'essentiel serait d'arriver sur les lieux dans un moment favorable. Or, l'unique moyen jusqu'ici de rencontrer cette chance heureuse, était de la chercher dans l'occasion ; et cette occasion s'offrant à un cœur passionné pour les sciences, pour la gloire, pour l'honneur de la patrie, comment ne serait-elle pas saisie avec ardeur ? Voilà ce qu'a fait M. de Blosseville ; voilà ce qu'a fait l'intrépide navigateur à la recherche duquel est consacrée la prochaine expédition. »

Le travail de M. Pariset sur les études à faire en Islande et au Groënland, est certainement un des plus précieux modèles du genre. La commission de l'Académie de médecine y avait joint une instruction par-

Digitized by Google

ticulière, où se développaient quelques vues sur la conduite à tenir à bord des bâtiments pour la conservation des équipages. Ce second mémoire avait été rédigé sur des documents produits par le capitaine Duperrey.

Pour résumer en un mot la pensée de sa mission, la *Pourvoyeuse* dût prendre un nom consacré déjà par une expédition célèbre. Elle devint la *Recherche*. Ainsi avait-on appelé le bâtiment que montait d'Entrecasteaux dans sa mémorable navigation sur les traces de la Pérouse.

Cependant le bruit s'était répandu à Brest, d'après une feuille anglaise, que la *Lilloise* venait d'être retrouvée. Retrouvée en plein hiver! au milieu de glaces presque toujours impénétrables, même au plus fort de l'été! Mais de pareilles inventions se débitent au hasard; elles s'accueillent, elles se propagent sans examen, et une fausse joie bientôt désabusée vient aggraver encore l'anxiété des malheureuses familles.

Une sorte d'enquête, dirigée en Angleterre par un de nos consuls, sur l'ordre de l'amiral Duperré, démontra bientôt que ce bruit ne partait d'aucun fait connu.

Au même moment, Dunkerque voyait armer pour la pêche de la baleine au Groënland, un seul navire à trois-mâts de 350 tonneaux. Depuis la dernière loi sur les primes, tous nos armateurs avaient exclusivement tourné leurs spéculations vers la mer du Sud et la côte du Brésil. Cette reprise des navigations polaires venait avec un merveilleux à-propos offrir à l'équipage de la *Lilloise* une nouvelle chance de salut.

De son côté, notre consul à Liverpool, M. Lainé, fai-

Digitized by Google

sait engager les baleiniers de Londres, de Hull, de Leith et de Dundee, à rechercher dans le cours de leur navigation, et surtout dans leurs relations avec les naturels, jusqu'aux moindres indices sur le sort de nos marins.

Pendant ces préparatifs, le commandant de la *Recherche* avait reçu pour mission de faire dans nos ports une sorte d'enquête préalable sur les dernières nouvelles de la *Lilloise*.

A Dunkerque, M. Tréhouart crut constater plus positivement que n'avait pu le faire le capitaine Dutaillis, la présence de la *Lilloise* sur la côte nord-ouest d'Islande, du 9 au 14 août, et à trois lieues de la pointe de Staalburg, le 25 du même mois.

Il donna aussi beaucoup d'attention à un rapport assez vague d'un ministre de la religion réformée à Dyrfiord, tendant à établir, sur la foi d'un pêcheur hollandais, qu'un brick français était, vers la fin d'août, entré, coulant bas d'eau, dans le Brède-Bugt.

Une lettre d'un négociant d'Omundarfiord reculait encore, par le récit suivant, la date de la catastrophe :

« Un bâtiment pêcheur hollandais, en même temps qu'il était venu faire sa pêche au cap Nord, dans les premiers jours de 1833, a vu là un bâtiment de guerre français couler bas à quelques milles au large, sans pouvoir porter secours au malheureux équipage à cause de la force du vent... »

M. Tréhouart dut tenir compte enfin d'une note inscrite sur un journal de navigation, et portant que le capitaine de la *Gabrielle* avait vu, vers le 15 août 1833, à la côte nord-ouest de l'Islande, un brick de guerre français arborer les couleurs nationales en

Digitized by Google

manœuvrant par un vent de sud-ouest pour s'élever au vent; ce qui indiquait, à son avis, la pensée d'un retour en France.

De l'ensemble de son enquête, sans apporter aucun fait positivement acquis, il concluait à poser trois solutions différentes, qui lui paraissaient à peu près également plausibles :

Ou la *Lilloise*, empêchée par les glaces de revenir au point de la côte du Groënland qu'elle avait découvert le 29 juillet, avait tenté de rallier la même côte par une latitude plus au sud, malgré l'époque avancée de la saison; et là était le théâtre d'une catastrophe.

Ou bien, ayant fait ou abandonné cette nouvelle tentative, elle était venue couler bas dans le Brède-Bugt.

Ou bien encore, elle avait été victime, en opérant son retour en France, d'un de ces événements de mer si communs pour tous les bâtiments, et surtout pour ceux de son espèce.

Conformément aux ordres officiels, il se disposait à porter ses investigations en Islande d'abord, et ensuite dans les glaces, en se laissant dériver depuis la latitude de la pointe nord de l'Islande jusqu'à celle du cap Farewell.

Cependant l'armement de la *Recherche* se poursuivait à Cherbourg.

Le brave capitaine Guédon avait généreusement offert son concours comme officier auxiliaire. Son expérience consommée promettait les plus importants services, et sa modestie les aurait certainement tenus dans l'ombre. C'était de sa part abnégation et dévoûment; car il sacrifiait à cette position subalterne

Digitized by Google

et à peine rétribuée, un commandement presque inespéré qui venait de se présenter à lui.

Si on eut voulu sérieusement adopter les plans d'explorations des Zahrtmann, des Graah et des Scoresby, émules généreux du commandant de la *Lilloise*, nul n'aurait été plus habile que le capitaine Guédon à former un équipage d'élite. Il aurait su le prendre parmi les baleiniers qui ont affronté les glaces, au lieu de le chercher parmi les pêcheurs de morues qui ont passé leur vie à les éviter. Un des premiers vaut dix des autres.

Les offres de Guédon furent d'abord accueillies avec bienveillance, et parurent appréciées avec justice. Mais au dernier moment un ordre d'idées tout différent prévalut. Le port de Cherbourg voyait alors peu d'armements. Le tour d'embarquement des officiers se faisait longtemps attendre. Certes, c'eût été un concours inappréciable que celui d'un marin expérimenté et bon manœuvrier, qui déjà une fois s'était vu cerné au milieu des glaces, et avait su en sortir. On crut devoir s'en priver pour de petites considérations purement locales, et quand la composition de l'état-major fut connue définitivement, sans comprendre le nom du capitaine Guédon, il était trop tard pour lui procurer un commandement dans la marine marchande. C'était une année entière à passer lui et sa famille dans l'existence la plus précaire. Ce fut à grand'peine, et à force de démarches, grâce surtout à l'intervention active et dévouée de M. Auguste le Prévost, député de l'Eure, et à la bienveillance du chef du personnel à la direction générale des ponts et chaussées, M. l'ingénieur Robin, condisciple de Jules de Blosseville, que le digne capitaine Guédon

Digitized by Google

vit enfin, après une longue attente, son sort assuré. L'administration, après lui avoir destiné les fonctions de capitaine de port à Dieppe, les lui confia au Tréport.

La *Recherche* avait mis à la voile le 27 avril; le 7 mai, elle reconnaissait la côte d'Islande; le 11, elle mouillait à Reikiavik, et ensuite, tandis que M. Gaymard explorait avec toute son infatigable activité l'intérieur de l'île et les points du littoral inaccessibles à un navire de guerre, le bâtiment de l'Etat visitait tous les ports où l'enquête commencée en France, semblait pouvoir recueillir des indications et des témoignages.

Pendant ces travaux, la tribune française retentit d un généreux appel à l'opinion publique et au gouvernement. Dans la séance du 9 juin, M. Arago adjura la chambre des députés de s'associer au vœu d'offrir une prime, une forte récompense, aux capitaines baleiniers de toutes nations qui rendraient à la France Jules de Blosseville et ses compagnons d'infortune.

Cette inspiration, partie du cœur et exprimée avec une chaleureuse éloquence, trouva dans l'assemblée un assentiment unanime. Jamais peut-être la chambre n'avait été plus attentive; tous les regards s'arrêtaient avec une douloureuse émotion sur M. le comte Hector le Pelletier d'Aunay, père du commandant en second de la *Lilloise*.

Les paroles de l'illustre orateur n'étaient pas seulement pleines d'effusion; elles respiraient aussi l'espoir dans leur émotion communicative, et cet espoir était présenté avec tant d'autorité que pas une seule des objections accoutumées de la prudence terre à terre, ne vint refroidir le sentiment public.

Digitized by Google

Quelques formalités de bureaux retardèrent les mesures promises aux sympathies de la représentation nationale. A cette époque avancée de la saison, chaque heure perdue pouvait devenir irréparable. Le 18 juin, enfin, le rapport suivant de l'amiral Duperré parut dans le *Moniteur* avec l'approbation de Louis-Philippe :

« Sire,

» Le roi sait que, depuis le mois d'août 1833, il n'est parvenu aucune nouvelle de la *Lilloise* qui, sous le commandement de M. de Blosseville, lieutenant de vaisseau, était employée dans une mission sur les côtes d'Islande et du Groënland. Pour ajouter aux moyens employés jusqu'à ce jour à la recherche de ce bâtiment et de son équipage, Votre Majesté étant dans l'intention d'y intéresser les marins français et étrangers qui fréquentent ces parages, j'ai l'honneur de lui proposer de décider :

» 1° Qu'une somme de *cent mille francs* sera allouée aux marins français ou étrangers qui ramèneront dans leur patrie tout ou partie de l'état-major et de l'équipage de la *Lilloise;*

» 2° Qu'une récompense pécuniaire, proportionnée à l'importance du service rendu, sera accordée à ceux qui, les premiers, pourront donner de leurs nouvelles certaines, ou procurer à la France la restitution des papiers et effets quelconques ayant appartenu à cette expédition.

» Je suis avec le plus profond respect, etc. »

L'amiral-ministre, non content de cette publication officielle, voulut encore que la décision du gouvernement fut notifiée aux préfets maritimes, aux ar-

Digitized by Google

mateurs, aux chambres de commerce, aux consuls nationaux et étrangers, à nos agents diplomatiques, en Danemark surtout et en Angleterre. Rien ne fut négligé pour que l'avis en parvint avec promptitude et sûreté aux nombreux baleiniers, déjà engagés dans la périlleuse navigation des mers du Nord.

Les rédacteurs de tous les journaux étrangers furent invités à reproduire le rapport du ministre. Les feuilles anglaises ne perdirent pas un instant pour en donner l'exemple. Les feuilles allemandes, italiennes et espagnoles répondirent avec empressement à cet appel, que la presse américaine ne tarda pas à suivre. Jamais plus large publicité n'avait été donnée d'un plus commun accord à une mesure d'humanité à la fois et d'honneur national.

Le gouvernement de la première République française avait voté, lui aussi, une prime pour la recherche de la Pérouse. Et après quarante années, c'était entre les mains d'un étranger que la Restauration avait pu acquitter enfin la dette de la France. Ce rapprochement tenait une grande place dans les réflexions, dans les pronostics de la presse.

Dès le 4 juillet, une première lettre de M. Gaymard, adressée au capitaine Freycinet, et lue à l'Académie des sciences, considérait comme un fait irrécusablement démontré, qu'un naufrage de la *Lilloise* n'avait pu avoir lieu près des côtes d'Islande, et qu'il était raisonnable de penser plutôt qu'elle avait pu périr en faisant voile vers les glaces.

Le 13 septembre, la *Recherche* rentrait à Cherbourg, après une infructueuse exploration, tant sur les côtes occidentales de l'Islande que sur l'accore des glaces qui bordent la côte orientale du Groënland,

Digitized by Google

sans avoir pu mettre cette terre à moins de seize lieues de distance.

Le rapport du commandant Tréhouart, immédiatement publié, réduit d'abord à un simple oui-dire, sans portée et sans probabilité, la rumeur propagée de très-bonne foi par le ministre de Dyrfiord.

Discutant ensuite un autre bruit rapporté par le négociant danois Sevenden, il établit, sur le témoignage du jizelleman de Lusbaie, et de sept capitaines hollandais, tous du port de Vlaardingen, que l'on n'avait pas vu dans les premiers jours de septembre 1833 la *Lilloise* couler bas près du cap Nord. Il constate ensuite que, si elle eût péri à quelques milles au large, beaucoup de débris seraient venus à la côte, et qu'il n'en avait pas été trouvé un seul que l'on pût lui attribuer.

Dans ce rapport, le capitaine Tréhouart insiste sur l'arrivée des glaces du 5 au 9 août 1833, et sur la présence non douteuse de la *Lilloise* le 13 et le 14 du même mois, par le travers et à peu de distance d'Onundarfiord.

Le reste du document officiel est consacré à une tentative sans succès d'explorer la banquise, d'apercevoir la terre du Groënland et d'atteindre le méridien de Friedrichstal, le point le plus accessible des établissements danois, dont la visite était surtout recommandée par la *Société de Géographie.*

Ce résultat négatif démontrait éloquemment combien M. Arago avait été heureusement inspiré en proposant le vote d'une prime nationale.

C'était surtout des baleiniers étrangers qu'on pouvait espérer le salut de la *Lilloise;* c'était à l'un d'eux qu'avait été dû, après quatre longues années d'at-

Digitized by Google

tente, le retour du capitaine Ross et de ses compagnons. Ils étaient cette année plus nombreux de beaucoup que dans la dernière campagne.

Le rapport de la seconde expédition réservait assez d'incertitude encore, pour ne pas condamner un dernier espoir. On crut cependant d'abord que le ministère de la marine n'irait plus au delà de la prime offerte aux baleiniers nationaux et étrangers. L'époque avancée où s'était manifesté le vœu de la chambre des députés, n'avait pu permettre qu'une publicité incomplète et tardive. C'était là, sans doute, la meilleure voie de recherches. Le salut devait mieux s'attendre encore de l'intérêt excité parmi les pêcheurs anglais, sillonnant en si grand nombre les mers boréales, que des travaux les plus habiles et les plus dévoués de notre marine de l'Etat, si bien inspirée et guidée par les savantes instructions de l'Institut et de la *Société de Géographie*. De leur côté, les *Annales maritimes*, ce recueil si précieux et si utile que dirigeait M. Bajot avec un esprit si élevé, n'avaient pas cessé un seul mois de reproduire en tête de la partie officielle le texte complet de l'ordonnance du 17 juin 1835. Mais déjà renoncer à une démonstration gouvernementale, à une action publique, n'eût-ce pas été, dans une certaine mesure, décourager les efforts et paralyser les dévoûments?

Une troisième expédition fut donc enfin résolue pour 1836. L'amiral Rosamel en confia le commandement à M. Tréhouart, avec le même bâtiment.

L'opinion de nos ports était généralement peu favorable au système d'exploration que deux expériences successives ne faisaient point abandonner. La *Recherche*, disait-on à Toulon comme à Brest, ne réu-

Digitized by Google

nissait que la moindre partie des qualités les plus indispensables ; et deux embarcations de moyen tonnage, capables de résister aux glaces, auraient semblé devoir donner bien plus de sécurité à nos explorateurs, bien plus de chance de salut aux naufragés français.

Mais ce salut, quels pénibles doutes en ruinaient de plus en plus la pensée! Même en calculant les possibilités les moins improbables d'un emprisonnement dans la banquise, comment croire, avec les faibles ressources dont on avait le détail trop exact, qu'un équipage de 75 hommes aurait pu résister pendant deux longs hivers à une température si rigoureuse et à tant de privations ? Il fallait, pour ne pas désespérer, se pénétrer de tous les authentiques rapports de délivrances merveilleuses dont abondent les annales des voyages ; il fallait lire et relire les étranges récits d'une captivité de douze ans au milieu des glaces, et de vingt-six hivers passés par un chasseur russe à la Nouvelle-Zemble.

Et encore, même avec la foi du désir le plus vif, que d'intervalles de doutes et de découragement!

Mais un homme, dont le nom seul était déjà une autorité, un homme dont l'exemple si récent parlait si haut à tous les esprits, sir John Ross ranimait les croyances incertaines. Ce n'était pas seulement par des entretiens consolateurs avec des familles douloureusement alarmées ; son langage public, ses démarches répétées, ses notes dictées par une irrécusable et profonde expérience, tout de sa part exprimait la confiance la plus absolue dans le succès d'une nouvelle expédition de recherche, dirigée d'après ses instructions. Malheureusement, tous les calculs des

Digitized by Google

probabilités, toutes les observations de la science, toutes les correspondances de la Laponie ou de l'Amérique du Nord, s'accordaient à constater l'extrême rigueur de la dernière saison, circonstance qui pouvait inspirer la pensée trop plausible de retarder d'un an une expédition décisive. Il est, en effet, reconnu que dans ces régions boréales, un hiver rigoureux est généralement suivi d'un hiver beaucoup plus tempéré. Aussi l'intrépide, mais patient navigateur, écrivait-il :

« Sachons attendre! Hélas! nous ne pouvons faire autre chose. Nul secours à porter à vos marins ni aux nôtres : nulle assistance à leur donner en cet instant. Mais il faut se rappeler qu'ils sont sous la protection de Celui à qui les mers et les vents obéissent. »

Sur l'invitation de l'amiral-ministre, le capitaine Ross s'empressa de rédiger un mémoire étendu et circonstancié des mesures les mieux appropriées aux détails connus. L'illustre navigateur ne se bornait pas à indiquer la route que devait suivre une expédition française, sur les traces de Graah et de Scoresby; il passait aussi en revue jusqu'aux moindres précautions que l'expérience des baleiniers de son pays avait consacrées. Il énumérait les hommes de mer et les interprètes dont il fallait s'assurer le concours; il décrivait les canots, les traîneaux, les instruments divers.

N'y avait-il pas un sentiment touchant dans cette sollicitude éclairée de l'illustre navigateur, retenu pendant trois années dans une pareille captivité, et délivré presque miraculeusement à l'instant où la *Lilloise*, bravant les mêmes dangers, allait subir la

Digitized by Google

nissait que la moindre partie des qualités les plus indispensables ; et deux embarcations de moyen tonnage, capables de résister aux glaces, auraient semblé devoir donner bien plus de sécurité à nos explorateurs, bien plus de chance de salut aux naufragés français.

Mais ce salut, quels pénibles doutes en ruinaient de plus en plus la pensée! Même en calculant les possibilités les moins improbables d'un emprisonnement dans la banquise, comment croire, avec les faibles ressources dont on avait le détail trop exact, qu'un équipage de 75 hommes aurait pu résister pendant deux longs hivers à une température si rigoureuse et à tant de privations ? Il fallait, pour ne pas désespérer, se pénétrer de tous les authentiques rapports de délivrances merveilleuses dont abondent les annales des voyages ; il fallait lire et relire les étranges récits d'une captivité de douze ans au milieu des glaces, et de vingt-six hivers passés par un chasseur russe à la Nouvelle-Zemble.

Et encore, même avec la foi du désir le plus vif, que d'intervalles de doutes et de découragement!

Mais un homme, dont le nom seul était déjà une autorité, un homme dont l'exemple si récent parlait si haut à tous les esprits, sir John Ross ranimait les croyances incertaines. Ce n'était pas seulement par des entretiens consolateurs avec des familles douloureusement alarmées ; son langage public, ses démarches répétées, ses notes dictées par une irrécusable et profonde expérience, tout de sa part exprimait la confiance la plus absolue dans le succès d'une nouvelle expédition de recherche, dirigée d'après ses instructions. Malheureusement, tous les calculs des

Digitized by Google

probabilités, toutes les observations de la science, toutes les correspondances de la Laponie ou de l'Amérique du Nord, s'accordaient à constater l'extrême rigueur de la dernière saison, circonstance qui pouvait inspirer la pensée trop plausible de retarder d'un an une expédition décisive. Il est, en effet, reconnu que dans ces régions boréales, un hiver rigoureux est généralement suivi d'un hiver beaucoup plus tempéré. Aussi l'intrépide, mais patient navigateur, écrivait-il :

« Sachons attendre! Hélas! nous ne pouvons faire autre chose. Nul secours à porter à vos marins ni aux nôtres : nulle assistance à leur donner en cet instant. Mais il faut se rappeler qu'ils sont sous la protection de Celui à qui les mers et les vents obéissent. »

Sur l'invitation de l'amiral-ministre, le capitaine Ross s'empressa de rédiger un mémoire étendu et circonstancié des mesures les mieux appropriées aux détails connus. L'illustre navigateur ne se bornait pas à indiquer la route que devait suivre une expédition française, sur les traces de Graah et de Scoresby; il passait aussi en revue jusqu'aux moindres précautions que l'expérience des baleiniers de son pays avait consacrées. Il énumérait les hommes de mer et les interprètes dont il fallait s'assurer le concours; il décrivait les canots, les traîneaux, les instruments divers.

N'y avait-il pas un sentiment touchant dans cette sollicitude éclairée de l'illustre navigateur, retenu pendant trois années dans une pareille captivité, et délivré presque miraculeusement à l'instant où la *Lilloise*, bravant les mêmes dangers, allait subir la

Digitized by Google

même épreuve? Dans l'hiver que devait suivre la délivrance du capitaine Ross et de ses compagnons, Jules de Blosseville n'avait pas cessé de combattre avec une énergique conviction toutes les nouvelles alarmantes, tous les calculs décourageants répandus avec une profusion indicible. C'était à ses yeux une mauvaise action, et presque une impiété, d'exprimer hautement un de ces doutes dont l'ensemble irréfléchi finit par entraîner une fausse opinion publique, et par inspirer ou au moins favoriser la pensée d'un lâche abandon. Jules de Blosseville avait souvent affirmé le retour prochain du capitaine Ross; sir John Ross à son tour combattait avec la même chaleur, et avec l'autorité de son exemple, pour le salut du jeune émule de découvertes qui n'avait jamais voulu désespérer de lui. Et cette confiance, il la justifiait par le tableau le plus rassurant des ressources inespérées que la main de Dieu sème si abondamment sur des plages qu'on devrait croire tout à fait déshéritées. Il énumérait au ministre de la marine les secours que présente à des naufragés la côte du Groënland, riche en oiseaux de mer, pourvue d'une pêche abondante, visitée par de nombreux troupeaux de rennes et de bœufs musqués, nourrissant avec facilité des peuplades plus nombreuses que l'équipage d'un brick naufragé. Huile à brûler, fourrures, vivres aussi faciles à conserver qu'à recueillir, nombreuses pièces de bois flottées par les courants depuis les grands fleuves de l'Amérique du Nord; tout dans ses récits concourait à ranimer l'espoir.

Après avoir écouté les opinions *des plus timides et des plus hardis*, *des plus découragés et des plus rassurés*, le capitaine Ross proclamait bien haut que la ques-

Digitized by Google

tion d'existence n'avait été aucunement décidée pour l'équipage de la *Lilloise;* qu'une enquête suffisante n'avait pas eu lieu ; que, pour l'honneur de la France, de nouvelles et plus efficaces tentatives devaient être commandées. Il regardait surtout comme positivement établi, même par le dernier rapport officiel, que les marins de la *Lilloise*, s'ils avaient pu atteindre la côte du Groënland, circonstance à peu près certaine, d'après tous les naufrages connus, devaient vivre encore, en attendant des libérateurs... « Je ne désespère pas plus de M. de Blosseville que je n'ai désespéré de moi-même. » Telle était sa conclusion, et se prononçant pour le système d'une exploration par deux bâtiments, ou, si mieux on aimait, par la *Recherche*, accompagnée de deux conserves, le capitaine Ross traçait un plan de campagne, où sa prévoyance s'étendait jusqu'aux plus simples détails. Il portait même sa généreuse fraternité jusqu'à offrir d'aller lui-même au port d'armement contribuer par les conseils de son expérience à rendre les préparatifs complets, surtout pour un hivernage qu'il jugeait nécessaire, et dont il développait toutes les conditions.

Cette offre, accueillie avec beaucoup de sympathie par la presse et par l'opinion, ne fut cependant pas acceptée. Peut-être ne pouvait-elle pas avoir un autre sort? Question d'honorable susceptibilité nationale! Au moins restait-il démontré que la *Lilloise* ne s'était pas perdue sur les côtes d'Islande, et que nul des bruits de naufrage tant de fois renouvelés n'avait pu résister à une enquête sérieuse. Il était prouvé aussi avec autant de force de raisonnement, que, dans la première moitié d'août 1833, aucune

Digitized by Google

tempête extraordinaire n'avait été signalée, et que, même en cas de navigation contrariée, la *Lilloise* n'aurait pas manqué de trouver une eau tranquille dans les glaces vagues ou lâches, qui avaient pu se refermer sur elle. C'était donc vers la banquise de la côte du Groënland qu'une tentative présentait les meilleures chances. Les rapports de la campagne de 1834 et les lettres de M. Gaymard avaient indiqué cette voie; le capitaine Ross engageait notre marine à ne pas perdre une aussi rare occasion d'explorer toute la partie inconnue de la côte du Groënland oriental.

L'expédition, confiée encore au capitaine Tréhouart, ne reçut pas tant de développements. Les instructions officielles n'empruntèrent rien au mémoire demandé par le ministère. Au point de vue scientifique, le plan de campagne fut plus largement conçu que l'année précédente. M. Gaymard allait continuer ses infatigables travaux, et M. Eugène Robert était embarqué de nouveau comme géologue. On leur avait adjoint pour les observations de physique, d'astronomie et de météorologie, M. Victor Lottin, savant officier du grand voyage de la *Coquille*, ami particulier de Jules de Blosseville, et M. Raoul Anglès; comme peintre et dessinateur, M. Auguste Mayer, et comme dessinateur et préparateur d'histoire naturelle, M. Louis Bévalet. Par une heureuse innovation, cette campagne devenait littéraire autant que scientifique. Sur la désignation de l'Académie française, un des plus élégants écrivains de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Xavier Marmier, était chargé d'étudier l'histoire, la langue et la littérature de l'Islande.

Digitized by Google

Le 21 avril, M. Gaymard adressait la lettre suivante au ministre de la marine :

« Dans le cas où nous obtiendrions au Groënland quelques renseignements sur la *Lilloise*, je vous prie, amiral, de vouloir bien m'autoriser à me porter, au besoin, de ma personne, sur le point qu'on nous indiquerait, soit par terre, soit sur la côte, dans un de ces bateaux d'Esquimaux qui sont montés par des femmes. De cette manière, je serais seul exposé, en supposant qu'il y eût du danger, et l'expédition elle-même ne courrait aucun risque. C'est ainsi que, dans le but de prendre des renseignements relatifs à la Pérouse, je restai seul, pendant six jours, en 1828, au milieu des insulaires de Vanikoro... »

Agréée d'abord par le ministre, cette offre si généreuse, exprimée en termes si honorables, devait rester sans effet. La *Recherche* mit à la voile le 31 mai. Les nouvelles de l'état des glaces dans le Nord déjà reçues en France, firent changer les instructions la veille du départ. La commission reçut ordre de demeurer tout entière en Islande, pendant que nos marins tenteraient l'approche du Groënland.

Jamais, depuis un grand nombre d'années, la saison n'avait été aussi rigoureuse. La flottille des baleiniers eut beaucoup à souffrir, et la pêche fut malheureuse. La *Recherche* atteignit, non sans peine, la colonie danoise de Frederikshaab, sur la côte orientale du Groënland. Le directeur de cet établissement ne connaissait pas même le nom de la *Lilloise*.

Le savant capitaine Graah, de la marine royale du Danemark, explorait alors un des districts septen-

Digitized by Google

trionaux de la côte ouest. Des lettres pressantes lui demandèrent de recueillir et de transmettre au gouvernement français les moindres indices du sort de la *Lilloise*. Cette mission fut acceptée avec un noble sentiment de confraternité dans la science et dans le péril.

Et le 27 septembre, après une campagne qui ne fut pas sans dangers, la *Recherche* rentrait à Cherbourg, ne rapportant aucune apparence d'une preuve quelconque d'un naufrage fatal, aucun renseignement qui pût mettre sur la voie du sort de nos marins! La moisson scientifique de cette année avait été abondante.

Ici le retentissement de la malheureuse expédition de la *Lilloise* commence à se ralentir. Trois campagnes de recherches infructueuses ont trop naturellement découragé l'attention publique. L'espérance, et quelle espérance! ne survit plus guères que dans l'intimité des familles. Cependant de loin en loin, un bruit presque toujours faux, une ancienne rumeur dénaturée, une mesure d'ordre mal comprise, ramènent des souvenirs toujours prêts à se ranimer.

Le dernier rapport de M. Tréhouart mentionnait un fait, qui paraissait avoir rencontré quelque crédit en Islande. Un pêcheur hollandais, du port de Vlaardingen, aurait vu, le 28 août 1833, par une violente tempête, un brick de guerre français sombrer à quelques lieues au large du cap Staalbierg. La *Recherche* n'avait d'ailleurs recueilli aucun commencement de preuve à l'appui de cette nouvelle. La famille de Jules de Blosseville compléta l'enquête, et une supposition de plus fut détruite sans réplique par une lettre de M. Hoogendyk, armateur du bâtiment dési-

Digitized by Google

gné. La *Lilloise* et le bateau de pêche s'étaient bien rencontrés, mais le 19 juillet, dix-sept jours avant la date certaine des dernières dépêches.

Déjà, depuis la disparition fatale de ce brick de l'Etat, bien d'autres rumeurs fausses avaient été réduites à néant, preuve en main. Celle-là subissait la même fortune, sans clore la série des inventions malheureuses.

Aussitôt après le retour de la *Recherche*, dès le 31 octobre, les hommes qui montaient la canonnière-brick la *Lilloise*, furent rayés des contrôles et matricules du corps de la marine, sans attendre le délai légal de cinq ans, pour qu'un bâtiment soit réputé perdu corps et biens. Cette mesure d'ordre, qui ne préjugeait rien, mais qui semblait tout juger, inquiéta l'opinion. Il semblait qu'on y lût l'avis officiel d'un naufrage constaté. Il fallut une note bien explicative dans les feuilles du gouvernement, pour faire comprendre que cette radiation administrative n'était qu'une formalité remplie, qu'une date légale posée, sans que l'on en pût tirer pour conclusion la ruine du dernier espoir.

Le grand bailli d'Islande, M. Krieger, avait communiqué au capitaine Tréhouart une lettre de M. l'administrateur général des colonies danoises, qui, tout en exprimant les conjectures les plus sinistres sur le sort de la *Lilloise*, donnait certains éclaircissements utiles sur les moyens de salut. Dans l'intervalle de cette communication, d'autres renseignements plus complets en apparence avaient été recueillis.

L'opinion conjecturale de l'administrateur et du grand bailli, opinion partagée, disait-on, par les sa-

Digitized by Google

vants capitaines Graah et Hollboll, était surtout que la *Lilloise* avait dû faire eau dans les glaces, en explorant la côte orientale du Groënland, et qu'en s'efforçant d'atteindre l'Islande pour s'y réparer, ses avaries l'avaient sans doute fait couler bas dans une tempête à l'ouest de Brède-Bugt.

Cette opinion se complétait dans l'esprit de l'administrateur, en admettant comme preuve ou au moins comme extrême possibilité d'un naufrage corps et biens, le silence des Groënlandais de la côte orientale. Ces peuplades n'auraient pas manqué de signaler aux autorités danoises un bâtiment de guerre échoué; elles se seraient certainement aussi empressées de conduire aux colonies les marins naufragés.

D'accord en grande partie sur la question de la perte de la *Lilloise*, les capitaines Graah et Hollboll formaient sur ses conséquences d'autres conjectures. A leur avis, le théâtre d'une catastrophe avait dû être le détroit de Danemark entre l'Islande et le Groënland. Aucun débris n'avait été jeté à la côte d'Islande; il était donc naturel de supposer que l'équipage, bien muni de chaloupes comme il l'était, avait pu se sauver sur la côte inconnue et probablement inhabitée, qui porte le nom du Roi-Frédéric; et cela depuis trois années, dont l'une surtout avait été d'une rigueur inaccoutumée.

La même note s'étendait sur l'inutilité d'une recherche à la côte occidentale du Groënland. Là toute la notoriété nécessaire était acquise. L'absence prolongée de la *Lilloise*, la prime offerte par le gouvernement français, étaient également connues. Evidemment aucune épave n'y avait été jetée, et nous

Digitized by Google

pouvions compter sur la prompte révélation de la moindre découverte, comme sur le bon accueil de la population et les recherches nécessaires.

Plus tard, l'Académie des sciences recevait, par M. Arago, communication d'une lettre adressée, le 14 octoble 1837, au ministre de la marine, par le savant capitaine Zahrtmann, alors directeur du dépôt des cartes de Copenhague.

Dès 1835, des Groënlandais avaient parlé vaguement, dans les établissements danois, d'une pierre qu'ils auraient vue sur la côte orientale, pierre évidemment érigée de main d'homme, revêtue d'une inscription, et protégée par une espèce de voûte artificielle. Cette rumeur n'était pas tombée en oubli, et le directeur de la mission des frères moraves à Friedrichsthall, près du cap Farewell, s'en était surtout occupé, avec plus de moyens de succès que personne par l'autorité de son caractère sur les nouveaux chrétiens. C'était, il est vrai, par des Groënlandais payens encore, que s'était accrédité ce récit, qui ouvrait aux recherches une voie nouvelle; mais il était confirmé par deux hommes baptisés depuis peu d'années, et maintenus en étroites relations avec les missionnaires danois.

Ces chrétiens du Groënland affirmaient avoir vu très-près de leur demeure, dans l'île d'Idloarsut, vers le 60e degré de latitude, une pierre revêtue d'inscriptions parfaitement conservées. Ils s'engageaient à l'examiner avec plus d'attention encore, et à ne rien négliger pour la mettre sous les yeux des frères moraves. Mais ce ne pouvait être de leur part qu'une promesse bien vague. Il était malheureusement déjà notoire que chaque année

Digitized by Google

voyait grandir dans ces parages les obstacles à la navigation ; on savait aussi que des passes entre les îlots, jadis navigables pendant l'été, n'avaient plus leur part annuelle de la fonte des glaces. Il n'était donc guères permis d'espérer le transport de la pierre à Friedrichsthall ; mais l'inscription pouvait être transcrite ou à peu près imitée, et par là peut-être allait arriver la révélation du sort de la *Lilloise*.

Le capitaine Zahrtmann tirait logiquement de ce rapport des conséquences importantes.

La pierre signalée, dont l'existence semblait bien authentique, ne pouvait dater des anciennes colonies, qui n'avaient d'ailleurs laissé sur cette côte aucun vestige.

Elle ne pouvait avoir été érigée que par des navigateurs, probablement par des naufragés, pour multiplier les chances de salut, et sans doute à une époque plus récente que 1829 et 1830, moment du passage du capitaine Graah.

Il était enfin permis d'espérer que la lumière allait se faire sur la catastrophe. Mais, malgré tout ce concours de circonstances qui semblaient tant promettre, ce ne fut qu'une dernière illusion.

Presqu'au même moment, une décision ministérielle du 15 novembre autorisa le préfet maritime de Rochefort à proposer, sans autre délai, pour des pensions, les femmes ou enfants des officiers et marins embarqués sur la *Lilloise*. Cette canonnière-brick fut bientôt définitivement rayée du nombre des bâtiments de la flotte, dans les états annexés au budget.

Ce fut le dernier acte officiel. Le capitaine Ross conseillait une nouvelle expédition dans une saison

Digitized by Google

plus favorable. Le ministre jugea qu'après trois tentatives sans succès, il n'y avait plus lieu de détourner d'une partie de sa mission le stationnaire français de la pêche d'Islande.

Il y a loin, sans doute, de cette radiation à la promotion du capitaine Franklin au grade de contre-amiral en 1852, sept ans après ses dernières nouvelles; mais de ce pénible contraste, que conclure? Dans la Grande-Bretagne, le contrôle parlementaire ne s'exerçait pas sur les petites questions, en négligeant les grandes, et la comptabilité française n'a pas été instituée pour faire valoir les sentiments généreux. Devant des règles inflexibles personne n'est particulièrement reprochable, et le manque d'élévation d'esprit pèse sur trop de têtes, pour entraîner aucune responsabilité morale.

Pour bien constater que les formes impératives du budget n'allaient point jusqu'à proscrire un dernier espoir, l'avis ministériel de la prime, offerte par le gouvernement aux navigateurs nationaux et étrangers, reçut, au même moment, une sorte de consécration nouvelle par sa réapparition dans toute la presse de l'Europe et de l'Amérique.

Plusieurs fois encore, à diverses reprises, au départ surtout des baleiniers pour les mers du Nord, et de nos pêcheurs pour les côtes d'Islande, ces avis furent spontanément reproduits par tous les journaux. Plusieurs fois aussi on vit la presse accueillir sans examen, par un généreux mouvement, des nouvelles malheureusement controuvées ou altérées.

Vers la fin de 1845 notamment, on lut dans chacun des journaux de Paris, que d'après des nouvelles de Dunkerque, le naufrage de la *Lilloise* venait d'être

Digitized by Google

constaté à Vanikoro. Perdues à l'extrémité la plus septentrionale du continent américain, les traces de nos infortunés navigateurs auraient été retrouvées, par un véritable miracle, dans un des archipels les moins fréquentés de l'Océanie, sur l'îlot même consacré par la catastrophe de la Pérouse. Il eut fallu admettre l'une de deux conjectures également improbables. Ou la *Lilloise* montée par son équipage, aurait résolu la grande question d'un libre passage à travers le détroit de Behring, pour aller, comme à un rendez-vous prédestiné, se perdre sur les débris même de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*; ou des courants sous-marins, non soupçonnés jusqu'alors, auraient entraîné les restes du naufrage de la banquise du Groënland jusqu'à l'Océanie centrale. Cette alternative ne pouvait être sérieusement discutée; l'explication de l'erreur nouvelle devait être une simple altération de nom de lieu.

Les dernières lettres de Jules de Blosseville étaient datées de Vapnafiord à la côte d'Islande. Certes, entre Vapnafiord et Vanikoro la différence est grande, si l'on cherche la consonnance, mais dans la langue écrite, la plupart des lettres et des syllabes même sont communes : VANIOR. On a souvent établi des étymologies sur de moindres rapprochements. Quelque pêcheur de Dunkerque ou des côtes voisines, soit de la Belgique, soit même de la Hollande, aurait-il découvert à Vapnafiord des traces certaines attribuées ensuite aux récifs de Vanikoro? Telle était la crainte la plus naturelle; une enquête minutieuse ne la justifia point.

Parmi tant de bruits désolants, ce bruit fut le dernier. Combien déjà de fausses espérances et de ru-

Digitized by Google

meurs sinistres étaient venues raviver une plaie toujours saignante au cœur de tant de familles! Mais les espérances démenties n'avaient pas pu refroidir la pieuse croyance d'une mère dans le retour de son fils.

Rien de plus touchant que cette confiance absolue de Mme la marquise de Blosseville, rien de plus pénible à la fois. Quel supplice pour ceux qui l'entouraient de craindre toujours, toujours, une condoléance amie! d'être sans cesse en garde contre la manifestation imprudente d'une sympathie si naturelle! Heureusement il régnait un tel accent de persuasion communicative dans la voix de la mère parlant du retour de son fils, que la cruelle vérité se glaçait aussitôt sur les lèvres. Et que d'amertume encore dans cette consolation de famille! Combien n'était-elle pas quelquefois douloureuse à un frère, à des sœurs, contraints de refouler leurs propres sentiments pour préserver les illusions maternelles; obligés même d'affecter une sécurité qui leur déchirait le cœur! Car d'espérances déçues en craintes ravivées, ils avaient fini chacun à son tour, plus tard que tout le monde, par trop bien comprendre la funeste vérité.

Mme de Blosseville elle-même, dans sa confiance si persévérante, n'en était pas moins ingénieuse à se créer des tableaux de souffrances et de privations, trop fidèles, hélas! mais toujours combattus. Il faut avoir subi cette torture intime, pour s'en faire une juste idée.

Et encore qu'avait-on obtenu? A peine le déplacement des angoisses maternelles. Mais au moins l'affreuse certitude fut-elle épargnée. Un récent souve-

Digitized by Google

nir de famille, le retour inespéré de M. Duval de Sanadon, frère de Mme de Blosseville, bien des mois après la campagne de Russie, contribuait à entretenir les illusions. Après douze ans, une mère incomparable, presque à sa dernière heure, parlait encore avec foi du retour de son fils. Elle avait tant prié !

On aura peine à le croire; les hommages même rendus à Jules de Blosseville, hommages si honorables et si multipliés, loin d'apporter des consolations dans l'intimité de ses parents, devenaient presque toujours des tourments de plus. Ils avaient tous, et ils devaient avoir un caractère de suprême adieu. Quand on ne pouvait les cacher à sa mère, il fallait les interpréter. Combien de contradictions trop évidentes dans ces mensonges de la piété filiale, si la tendresse maternelle eut été moins prévenue!

Hélas ! il est aujourd'hui sans danger de passer en revue tous ces tributs si précieux !

La presse n'avait eu qu'une voix pour appeler à la délivrance de la *Lilloise* et les secours de l'Etat, et les efforts de la marine libre, nationale et étrangère. Cette spontanéité unanime ne s'altéra point après le dernier espoir perdu. Ce fut alors en France et même en Angleterre, dans les journaux politiques comme dans les revues savantes, un touchant concert d'hommages et de regrets, inestimables témoignages signés des noms les plus grands de la science : Freycinet et Duperrey, John Ross, Sabine ou Krusenstern, Eyriès et la Renaudière, Lesson, Férussac, Milne-Edwards ou Balbi; M. Bajot, dans ses *Annales maritimes;* M. Gaymard, M. d'Avezac, M. Jules Lecomte, dans les revues de voyages; les Zahrtmann et les

Digitized by Google

Graah, en Danemark; M. Nell de Bréauté, M. Féret, dans les journaux de Dieppe; M. Ferdinand Denis, dans le *Génie de la navigation*; M. Adrien Pigeon, dans la *Gazette du Midi*; M. Chassériau, dans le *Moniteur*; les journaux de Toulon et la *Gazette de Normandie*, rivalisaient avec les *Annales des sciences naturelles* et l'*United-Service Journal*, de sympathiques souvenirs: au premier rang, le *National*, par la double inspiration des généreuses pensées de M. Arago et de la vieille amitié d'Armand Carrel. Il faut rappeler aussi un opuscule, dicté à M. de Touchet, oncle de Jules de Blosseville, par les sentiments de la plus affectueuse sympathie.

Bientôt M. Marmier, chargé par l'Académie française d'une mission littéraire dans la troisième expédition à la recherche de la *Lilloise*, consacra au commandant de ce bâtiment presque toute l'introduction des *Lettres sur l'Islande*, œuvre qui restera. Un mérite de complète exactitude recommande ce tribut remarquable à tant d'autres titres.

Déjà une main amie avait retracé, avec toute l'autorité de souvenirs personnels, une carrière sitôt interrompue; mais, par une véritable et incompréhensible fatalité, la notice publiée par M. Lesson dans la *France littéraire*, est aussi étrangement inexacte dans les détails accessoires, que précieuse par la valeur du témoignage, et par l'appréciation fidèle du caractère et des services. Il promettait d'ailleurs un travail plus complet et même très-étendu sur l'ami, que dans le zèle entraîné de son affection, et dans l'émotion d'une perte trop probable, il proclamait le *Bayard de la marine*, et le plus beau caractère d'homme qu'il eût jamais connu.

Digitized by Google

Plus tard, M. Jarry de Mancy inscrivit Jules de Blosseville et ses compagnons immédiatement après le digne abbé Legris-Duval, dans l'*Histoire des Hommes utiles*, publiée par la Société Montyon et Franklin. Ce nouvel hommage n'est pas moins estimable par la certitude des faits recueillis avec un soin religieux que par l'inspiration dévouée du biographe. Il règne aussi un véritable mérite de consciencieuse enquête dans la partie purement personnelle de la notice consacrée à Jules de Blosseville par M. Quérard, auteur de la *France littéraire*, publication distincte de celle où avait écrit M. Lesson.

M. Brongniart, toujours si bienveillant après comme avant le funeste sort de la *Lilloise*, s'exprime en ces termes dans la préface de sa *Description méthodique du Musée céramique*, remarquable ouvrage publié en 1845 :

« Nous devons immensément aux officiers de marine, et nous devons citer en tête l'infortuné Jules de Blosseville comme méritant cette place, parce qu'il fut en effet le premier qui enrichit d'une manière notable le Musée dans sa naissance; nous devons le citer spécialement comme un hommage dû à son ardeur trop vive de se distinguer, non-seulement par les services qu'il rendait aux sciences nautique et géographique, mais encore à toutes les sciences physiques; nous lui devons cet hommage pour le zèle persévérant qu'il a mis à recueillir pour nous, dans les mers de l'Inde, dans la Méditerranée, etc., tout ce qu'il jugeait digne de nous intéresser.

» Viennent ensuite, parmi les officiers du même corps, MM. les contre-amiraux Laplace et du Petit-Thouars. »

Digitized by Google

Le nom de Jules de Blosseville se retrouve cinquante-deux fois dans ce curieux catalogue pour deux cent trente-six objets de quarante-neuf provenances distinctes.

Déjà, au retour de la *Chevrette*, la direction générale des beaux-arts lui avait décerné, en remercîment de ses offrandes, un vase de forme Médicis, au fond d'un beau bleu de Sèvres, avec le portrait du roi Charles X, peint dans le genre camée, des attributs de marine en platine et or, et cette inscription :

« SOUVENIR DE LA MANUFACTURE ROYALE DE PORCELAINE DE SÈVRES A M. JULES DE BLOSSEVILLE. — 1829. »

Ce souvenir est précieusement conservé par sa famille.

Dès 1834, la *Société de Géographie*, dans sa séance générale et publique du 21 novembre, s'était associée avec chaleur au vœu exprimé par M. le duc Decazes, de faire une démarche officielle auprès du ministre de la marine pour la recherche de la *Lilloise*, et le salut de son commandant, membre de la Société. Cette manifestation si généreuse qu'avaient précédée d'une année, dans une semblable solennité, quelques dignes paroles de M. le comte de Montalivet, reçut de l'amiral Jacob le plus cordial accueil.

Lorsque l'espérance des premières années eut fait place à un pénible découragement, la *Société de Géographie* prononça encore, en 1838, d'éloquents et sympathiques souvenirs par la voix de M. le comte de Salvandy.

Peu de mois auparavant, M. Gaymard, au nom de la *Commission scientifique d'Islande*, avait dédié à *Jules de Blosseville, commandant de la* Lilloise, *et aux*

Digitized by Google

Plus tard, M. Jarry de Mancy inscrivit Jules de Blosseville et ses compagnons immédiatement après le digne abbé Legris-Duval, dans l'*Histoire des Hommes utiles*, publiée par la Société Montyon et Franklin. Ce nouvel hommage n'est pas moins estimable par la certitude des faits recueillis avec un soin religieux que par l'inspiration dévouée du biographe. Il règne aussi un véritable mérite de consciencieuse enquête dans la partie purement personnelle de la notice consacrée à Jules de Blosseville par M. Quérard, auteur de la *France littéraire*, publication distincte de celle où avait écrit M. Lesson.

M. Brongniart, toujours si bienveillant après comme avant le funeste sort de la *Lilloise*, s'exprime en ces termes dans la préface de sa *Description méthodique du Musée céramique*, remarquable ouvrage publié en 1845 :

« Nous devons immensément aux officiers de marine, et nous devons citer en tête l'infortuné Jules de Blosseville comme méritant cette place, parce qu'il fut en effet le premier qui enrichit d'une manière notable le Musée dans sa naissance; nous devons le citer spécialement comme un hommage dû à son ardeur trop vive de se distinguer, non-seulement par les services qu'il rendait aux sciences nautique et géographique, mais encore à toutes les sciences physiques; nous lui devons cet hommage pour le zèle persévérant qu'il a mis à recueillir pour nous, dans les mers de l'Inde, dans la Méditerranée, etc., tout ce qu'il jugeait digne de nous intéresser.

» Viennent ensuite, parmi les officiers du même corps, MM. les contre-amiraux Laplace et du Petit-Thouars. »

Digitized by Google

Le nom de Jules de Blosseville se retrouve cinquante-deux fois dans ce curieux catalogue pour deux cent trente-six objets de quarante-neuf provenances distinctes.

Déjà, au retour de la *Chevrette*, la direction générale des beaux-arts lui avait décerné, en remercîment de ses offrandes, un vase de forme Médicis, au fond d'un beau bleu de Sèvres, avec le portrait du roi Charles X, peint dans le genre camée, des attributs de marine en platine et or, et cette inscription :

« SOUVENIR DE LA MANUFACTURE ROYALE DE PORCELAINE DE SÈVRES A M. JULES DE BLOSSEVILLE. — 1829. »

Ce souvenir est précieusement conservé par sa famille.

Dès 1834, la *Société de Géographie*, dans sa séance générale et publique du 21 novembre, s'était associée avec chaleur au vœu exprimé par M. le duc Decazes, de faire une démarche officielle auprès du ministre de la marine pour la recherche de la *Lilloise*, et le salut de son commandant, membre de la Société. Cette manifestation si généreuse qu'avaient précédée d'une année, dans une semblable solennité, quelques dignes paroles de M. le comte de Montalivet, reçut de l'amiral Jacob le plus cordial accueil.

Lorsque l'espérance des premières années eut fait place à un pénible découragement, la *Société de Géographie* prononça encore, en 1838, d'éloquents et sympathiques souvenirs par la voix de M. le comte de Salvandy.

Peu de mois auparavant, M. Gaymard, au nom de la *Commission scientifique d'Islande*, avait dédié à *Jules de Blosseville, commandant de la* Lilloise, *et aux*

Digitized by Google

compagnons de sa glorieuse infortune, l'histoire des deux voyages de la *Recherche*, publiée par ordre du gouvernement.

La tribune, elle aussi, avait répété une fois encore le nom de Jules de Blosseville. Dans la séance du 7 juin 1837, M. Arago, prenant la défense de la marine savante contre celle qui ne voulait pas l'être, avait cité avec beaucoup d'effusion quelques particularités intimes dont il possédait presque seul le secret; et, tout en le combattant, l'amiral Rosamel s'était empressé de rendre un témoignage personnel à la mémoire de Jules de Blosseville, rappelée ainsi de la manière la plus honorable comme la plus inattendue.

Deux sociétés savantes existaient alors au chef-lieu du département où s'étaient écoulées l'enfance et la première jeunesse de l'infortuné navigateur, où il revenait avec amour passer à Amfreville, entre deux campagnes, dans le bonheur d'une réunion de famille, des loisirs toujours laborieux.

L'*Académie Ebroïcienne* offrit une médaille d'or au premier marin, français ou étranger, qui rapporterait des nouvelles certaines de Jules de Blosseville. De son côté, la *Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure* mettait au concours une notice sur sa vie et ses travaux, précieux tribut dont le souvenir reconnaissant ne s'effacera pas du cœur de ceux qui l'aimaient.

Dieppe était l'objet d'une prédilection toute particulière pour Jules de Blosseville. A diverses reprises, il avait vu s'écouler d'heureux instants sur cette plage peu éloignée de la terre dont il portait le nom. Il aimait cette population énergique et généreuse. Il

Digitized by Google

retrouvait chez elle les traces encore vivantes d'Ango et de Duquesne, deux caractères qu'il aurait voulu réunir. Dans sa conversation, comme dans ses écrits, revenait souvent la mémoire des voyages, des découvertes et des conquêtes des grands navigateurs dieppois. Il attachait un vif intérêt à l'avenir d'un port déshérité, mais fécond encore en hommes entreprenants et en marins de grande expérience. C'était parmi eux qu'il avait choisi un pilote éprouvé pour son aventureuse expédition.

Dieppe lui paya, dès 1835, un hommage qui doit tenir une place d'élite auprès des manifestations de la tribune et de la presse. Un beau lougre, lancé à la mer le 19 janvier, et baptisé deux mois plus tard, reçut d'un honorable armateur, M. P. Blanquet, le nom de Jules de Blosseville.

« Nous faisons des vœux, disait le *Mémorial dieppois*, pour que cet hommage, rendu à une des plus brillantes espérances de notre marine, reste comme un témoignage de l'intérêt qu'inspire universellement cet officier, plutôt qu'un triste et suprême honneur décerné à sa mémoire. »

Quelle récompense de ses fatigues et de ses périls, si, rendu à son pays, le commandant de la *Lilloise* avait rencontré en mer, dans les joies du retour, le *Jules-de-Blosseville* !

Ce nom, que M. Quérard a réclamé dans sa notice pour un bâtiment de l'Etat, était une prédestination sans doute à de hasardeuses campagnes. Les journaux de nos ports ont raconté dans un récit animé, les dangers qui furent surmontés par l'équipage du *Jules-de-Blosseville*, et surtout par son lieutenant,

Digitized by Google

M. Olivier, sur la plage inhospitalière de l'île de Pâques.

Quelques années plus tard, une joyeuse association de canotiers d'Elbeuf se souvint, dans ses plaisirs, des regrets de toute la contrée. Le nom et les armes de Jules de Blosseville furent gravés sur leur légère embarcation.

Sa ville natale lui a rendu à son tour un éclatant hommage. Les sculptures de la nouvelle douane de Rouen, inaugurée en 1837, avaient été confiées à l'un de nos plus illustres statuaires.

Le programme officiel imposait à M. David deux grandes figures à placer au centre de l'édifice, pour couronner l'arcade d'entrée : le génie de la navigation et le génie du commerce.

La navigation est représentée dans cette composition d'un maître de l'art par une femme aux bras et à la poitrine nus, aux traits mâles et énergiques; des étoiles sur le front. De la main gauche, elle tient un gouvernail; à ses pieds est la boussole ; derrière elle une ancre et son cable. Sa main droite soulève un voile épais et découvre le monde.

Sur le gouvernail sont gravés les noms les plus chers à l'histoire des grandes explorations nautiques: Colomb, Gama, la Pérouse, Bougainville, Ross, Franklin, Freycinet. Un dernier nom reste à demi-voilé; c'est celui de Blosseville.

Arrêtons-nous à cette récompense suprême et inespérée d'un sacrifice modestement accompli.

Au moment où ces souvenirs sont retracés, la flottille de Dunkerque met à la voile pour la pêche d'Islande. Les quais, les estacades, la plage, sont cou-

Digitized by Google

verts d'une foule amie qui salue le départ de cent seize navires et de dix-sept cents matelots. Fécamp, Dieppe et Boulogne, des ports mêmes de la Bretagne, vont être représentés à cette école des mers du Nord, qui promet à notre flotte tant d'hommes éprouvés. Deux corvettes de l'Etat, l'*Expédition* et la *Recherche*, vont suivre nos pêcheurs avec mission de les protéger, avec ordre d'avoir pour eux un peu plus encore de prévoyance qu'eux-mêmes.

C'est la vingtième fois que le vœu du corps municipal de Dunkerque est satisfait. En ce jour de fête publique, faut-il rappeler à ces braves marins, à ces opulents armateurs, à tant de familles surtout, que notre station annuelle de l'Islande a été inaugurée par un fatal mystère : la campagne sans retour de Jules de Blosseville et de ses compagnons.

Digitized by Google

STATUTS

DE LA

LÉPROSERIE D'ANDELI

EN 1380,

Publiés par LÉOPOLD DELISLE.

La plus ancienne mention que j'aie rencontrée de la léproserie d'Andeli, remonte au règne de Richard Cœur de Lion. Elle est fournie par le compte des travaux faits pour la construction du château Gaillard (1). Cet établissement subsista jusqu'au XVI^e^ siècle (2). La Bibliothèque impériale (3) possède un assez curieux registre provenu des archives de cette maison. C'est un volume en parchemin, de 48 pages, petit in-4°. Les gardes du commencement sont formées par un morceau d'un compte municipal de Rouen, qu'on peut rapporter à la fin du XIV^e^ siècle.

Le titre du registre est ainsi conçu : *Cy commence le registre de l'ostel de Saint-Ladre d'Andeli, euquel sont toutes les revenues du dit hostel, tant en terres, vignes, rentes en deniers, chapons, oefs, comme la feire de*

(1) Leprosis de Andeliaco x libras de elemosina regis. *Rotuli scaccarii*, ed. de Stapleton, II, 310.

(2) Voy. Toussaint Duplessis, *Description historique de la haute Normandie*, II, 225.

(3) Suppl. franc., n° 2507.

Digitized by Google

la sainte Croix en septembre, et toutes les ordonnances du dit hostel, et toutes les livrées pour le prestre et pour le gouverneur et pour les malades, et sont déclairées toutes les choses dessus dictes par ordre l'un après l'autre, et en la fin du dit registre les rentes que le dit hostel doibt. Ce fu fait l'an de grace mil ccc iiij^{xx}, le derrain jour du mois de may, par le conseil de plusieurs bourgois de la ville d'Andeli, c'est assavoir Jehan Gouppil, Jehan Gillot, Guillaume le Caron, David Gaudin, Colin Courtois, Pierres Machon, Colin le Saigneur, Estienne l'Asnier, Mahieu Roussel et Robert Hue.

Comme ce titre l'indique, la première partie du registre fait connaître les biens et les revenus de la léproserie. Elle peut aussi servir à donner une idée de l'ancienne topographie de la ville et des environs d'Andeli. Pour cette partie, je me bornerai à rapporter en note deux articles, l'un relatif à la foire Sainte-Croix (1), l'autre à des droits d'usage dans la forêt du roi (2).

Les statuts contenus dans la seconde partie du registre présentent un intérêt plus général. Comme ils

(1) Item la feire de la sainte Croix en septembre peut valoir communs ans viij livres parisis et la doivent garder les deux sergens du roy, tous armés, l'espée au poing, et doivent avoir pour ce chascun deux solz... deniers parisis. — Page 8 du registre.

(2) Mémore que l'en doibt prendre en la forest de Gaillart v quarterons de buche en la première vente ou en la seconde, ou xxxvj charettes de bois couppé aux despens du roy, pour gouverner le dit hostel et les povres malades trespassans. Et sont deubz au dit hostel du don que fist monseigneur saint Loys en la dicte forest, c'est assavoir deux asnées de bois pour jour, et le roy Philipe et le roy Jehan les convertirent en v quarterons de buche, si comme il appert par lettres sur ce faictes. — Page 40 du registre.

Par charte du mois de janvier 1341, le duc Jean permit aux lépreux d'Andeli de prendre pendant toute l'année, à l'époque qui leur conviendrait, avec deux ou trois ânes, la charge de deux ânes qu'ils avaient à prendre tous les jours en la forêt d'Andeli. — *Trésor des chartes*, reg. Lxxij, n° 36.

Digitized by Google

STATUTS

DE LA

LÉPROSERIE D'ANDELI

EN 1380,

Publiés par LÉOPOLD DELISLE.

La plus ancienne mention que j'aie rencontrée de la léproserie d'Andeli, remonte au règne de Richard Cœur de Lion. Elle est fournie par le compte des travaux faits pour la construction du château Gaillard (1). Cet établissement subsista jusqu'au XVI^e^ siècle (2). La Bibliothèque impériale (3) possède un assez curieux registre provenu des archives de cette maison. C'est un volume en parchemin, de 48 pages, petit in-4°. Les gardes du commencement sont formées par un morceau d'un compte municipal de Rouen, qu'on peut rapporter à la fin du XIV^e^ siècle.

Le titre du registre est ainsi conçu : *Cy commence le registre de l'ostel de Saint-Ladre d'Andeli, euquel sont toutes les revenues du dit hostel, tant en terres, vignes, rentes en deniers, chapons, oefs, comme la feire de*

(1) Leprosis de Andeliaco x libras de elemosina regis. *Rotuli scaccarii*, ed. de Stapleton, II, 340.

(2) Voy. Toussaint Duplessis, *Description historique de la haute Normandie*, II, 225.

(3) Suppl. franc., n° 2507.

Digitized by Google

la sainte Croix en septembre, et toutes les ordonnances du dit hostel, et toutes les livrées pour le prestre et pour le gouverneur et pour les malades, et sont déclairées toutes les choses dessus dictes par ordre l'un après l'autre, et en la fin du dit registre les rentes que le dit hostel doibt. Ce fu fait l'an de grace mil ccc iiij^{xx}, le derrain jour du mois de may, par le conseil de plusieurs bourgois de la ville d'Andeli, c'est assavoir Jehan Gouppil, Jehan Gillot, Guillaume le Caron, David Gaudin, Colin Courtois, Pierres Machon, Colin le Saigneur, Estienne l'Asnier, Mahieu Roussel et Robert Hue.

Comme ce titre l'indique, la première partie du registre fait connaître les biens et les revenus de la léproserie. Elle peut aussi servir à donner une idée de l'ancienne topographie de la ville et des environs d'Andeli. Pour cette partie, je me bornerai à rapporter en note deux articles, l'un relatif à la foire Sainte-Croix (1), l'autre à des droits d'usage dans la forêt du roi (2).

Les statuts contenus dans la seconde partie du registre présentent un intérêt plus général. Comme ils

(1) Item la feire de la sainte Croix en septembre peut valoir communs ans viij livres parisis et la doivent garder les deux sergens du roy, tous armés, l'espée au poing, et doivent avoir pour ce chascun deux solz... deniers parisis. — Page 8 du registre.

(2) Mémore que l'en doibt prendre en la forest de Gaillart v quarterons de buche en la première vente ou en la seconde, ou xxxvj charettes de bois couppé aux despens du roy, pour gouverner le dit hostel et les povres malades trespassans. Et sont deubz au dit hostel du don que fist monseigneur saint Loys en la dicte forest, c'est assavoir deux asnées de bois pour jour, et le roy Philipe et le roy Jehan les convertirent en v quarterons de buche, si comme il appert par lettres sur ce faictes. — Page 40 du registre.

Par charte du mois de janvier 1341, le duc Jean permit aux lépreux d'Andeli de prendre pendant toute l'année, à l'époque qui leur conviendrait, avec deux ou trois ânes, la charge de deux ânes qu'ils avaient à prendre tous les jours en la forêt d'Andeli. — *Trésor des chartes*, reg. Lxxij, n° 36.

Digitized by Google

jettent une certaine lumière sur le régime des léproseries au XIV^e^ siècle, j'ai cru devoir les publier textuellement.

CE SONT LES ORDONNANCES DU DIT HOSTEL, ESQUELLES EST CONTENU CE QUE LE PRESTRE ET LES MALADES ET LE GOUVERNEUR DOIVENT PRENDRE EN L'OSTEL DE SAINT-LADRE D'ANDELI.

Premièrement, chascun malade doibt avoir chascun xv jours ung boissel de blé moulu et fournié aux despens du dit ostel. Et est à sçavoir que le prestre et le gouverneur prennent au double.

Item chascun des malades doibt avoir pour jour ung pot de vin, et le dit prestre et gouverneur double, comme dit est.

Item chascun d'iceulx pour mois demi boissel de pois.

Item le mois pour cuisine chascun xx deniers.

Item pour tout l'an chascun ung boissel de sel.

Item, se aucun des frères fait tuer ung pourcel, il doibt avoir pour le saller demi boissel de sel, se il est tel que il luy conviengne.

Item chascun doibt avoir en la quarantaine pour tout l'an ung pot de huille.

Item chascun d'iceulx iiij gallons de verjus pour tout l'an.

Item doivent avoir eu mois de février chascun xl deniers, lequel mois doibt doubler en argent et en pois.

Item ilz doivent avoir ij et ij des chappons au-

Digitized by Google

tant comme le prestre et le gouverneur, les rentes paiés.

Item chascun d'iceulx doibt avoir pour saignée chascun mois deux pos de vin.

Item tous ensemble le jour de feste sainte Croix, xij deniers.

Item ilz doivent avoir, quant le moulin sera baillé à ferme, xij deniers.

Item, quant la ferme du Mesnillet sera baillée, xij deniers.

Item, quant la ferme de Houville est baillée, xij deniers.

Item ilz doivent avoir des fruis du jardin deux et deux autant comme le gouverneur.

Item doivent avoir deux et deux des pors qui sont nourris eu dit hostel comme le gouverneur du dit ostel; et, se il y a plus de pors qui soient vendus, ilz doivent estre mis au proffit de l'ostel.

Item du lait et des fourmages, deux et deux autant comme le gouverneur.

Item le jour de feste saint Ladre ilz doivent avoir chacun iiij deniers pour pitance.

Item doivent avoir à Noel iiij deniers.

Item doivent avoir à la Tiphanie chascun ij deniers pour le tourtel à la fève.

Item doivent avoir à karesme prenant tous ensemble deux boisseaux de blé pour farine à faere les necessités pour le temps.

Item ce jour chascun iiij deniers.

Item doivent avoir tous ensemble pour tout l'an, des rentes qui leur sont deues en communité, xxvij s. t.

Item doivent avoir à x festes en l'an, c'est as-

Digitized by Google

savoir à Noel, la Tiphanie, karesme prenant, Pasques, Penthecouste, la Nostre Dame my aoust la feste Nostre Dame de septembre, la feste de Toussains, la saint Martin d'yver (1), à chascune d'icelles festes vin double.

Item à la chamberière qui fait la lissive chascun xv jours ij deniers et une chopine de vin; et tout ce doibt trouver le gouverneur de l'ostel et des biens de la dicte maison.

Item doivent avoir deux et deux une asnée de bois autant comme le gouverneur.

Item la chamberière, quant elle fait la lissive, deux charges de bois.

Item les dis malades doivent avoir tous ensemble une clef de selier.

Item doivent avoir une clef des greniers.

Item les servans du gouverneur doivent faire loial serement de garder les biens du dit ostel.

C'EST L'ORDONNANCE DE L'ENTRÉE DU DIT OSTEL.

Premièrement, quant ung malade vient de nouvel à l'ostel dessus dit et il est de droit à estre léans receu, il doibt estre pourveu par luy ou par les siens d'apporter selon son estat ung lit fourny, ung pot de cuivre et une paelle, ung greil et un trepié et du remanant à sa volunté. Et, quant il yra de vie à trespassement, le lit est par ordonnance baillé à l'omosne pour heberger les povres malades passans, et le demourant est mis au commun proffit du dit ostel. Et doibt paier xx sous tournois d'entrée au commun du dit ostel.

(1) Le copiste a peut-être omis une fête.

Digitized by Google

Item, se aucun des dis malades va de vie à trespassement, quelque ordonnance qu'il face de testament, n'est nulle, mais sont tous ses biens acquis au dit ostel semblablement comme à ung hospital.

Item, se ung enfant estoit né en la bourgoisie, ja soit ce qu'il fust baptisé ès fonds de la dicte bourgoisie, si ne seroit il pas receu au dit ostel, se son père n'estoit bourgois ains qu'il fust né.

CES INSTITUCIONS ET SENTENCES DOIVENT ESTRE LEUES AUX MALADES DE SAINT LADRE D'ANDELI.

Premièrement, se il y a aucun qui repaire charnellement avec sa femme espousée, il sera bouté hors de l'ostel ung an et ung jour.

Item, se il est congnu d'avoir à faire à une des seurs de l'ostel dessus dit, il sera bouté hors ung an et ung jour, et se elle est trouvée grosse elle sera boutée hors ou enchartrée à tous jours.

Item, se elle est prouvée qu'elle ait couché avec homme sain, elle sera boutée dehors du dit hostel, et pour larrecin aussi.

Item, se il est congnu et prouvé que aucun ait feru ung des frères ou fait sang et plaie, il sera mis hors ung an et ung jour.

Item, se une des seurs vient grosse eu dit ostel, elle sera boutée hors jusques à tant qu'elle ait eu enfant; et, se elle receuvre, elle sera mise hors à tous jours.

Item, se aucune folle femme seur du dit ostel se meffait puis qu'elle y sera entrée, elle sera boutée hors ung an et ung jour.

Item, se aucun est mesdisant ou désobéissant, il sera privé du dit ostel xv jours.

Digitized by Google

savoir à Noel, la Tiphanie, karesme prenant, Pasques, Penthecouste, la Nostre Dame my aoust la feste Nostre Dame de septembre, la feste de Toussains, la saint Martin d'yver (1), à chascune d'icelles festes vin double.

Item à la chamberière qui fait la lissive chascun xv jours ij deniers et une chopine de vin; et tout ce doibt trouver le gouverneur de l'ostel et des biens de la dicte maison.

Item doivent avoir deux et deux une asnée de bois autant comme le gouverneur.

Item la chamberière, quant elle fait la lissive, deux charges de bois.

Item les dis malades doivent avoir tous ensemble une clef de selier.

Item doivent avoir une clef des greniers.

Item les servans du gouverneur doivent faire loial serement de garder les biens du dit ostel.

C'EST L'ORDONNANCE DE L'ENTRÉE DU DIT OSTEL.

Premièrement, quant ung malade vient de nouvel à l'ostel dessus dit et il est de droit à estre léans receu, il doibt estre pourveu par luy ou par les siens d'apporter selon son estat ung lit fourny, ung pot de cuivre et une paelle, ung greil et un trepié et du remanant à sa volunté. Et, quant il yra de vie à trespassement, le lit est par ordonnance baillé à l'omosne pour heberger les povres malades passans, et le demourant est mis au commun proffit du dit ostel. Et doibt paier xx sous tournois d'entrée au commun du dit ostel.

(1) Le copiste a peut-être omis une fête.

Digitized by Google

Item, se aucun des dis malades va de vie à trespassement, quelque ordonnance qu'il face de testament, n'est nulle, mais sont tous ses biens acquis au dit ostel semblablement comme à ung hospital.

Item, se ung enfant estoit né en la bourgoisie, ja soit ce qu'il fust baptisé ès fonds de la dicte bourgoisie, si ne seroit il pas receu au dit ostel, se son père n'estoit bourgois ains qu'il fust né.

CES INSTITUCIONS ET SENTENCES DOIVENT ESTRE LEUES AUX MALADES DE SAINT LADRE D'ANDELI.

Premièrement, se il y a aucun qui repaire charnellement avec sa femme espousée, il sera bouté hors de l'ostel ung an et ung jour.

Item, se il est congnu d'avoir à faire à une des seurs de l'ostel dessus dit, il sera bouté hors ung an et ung jour, et se elle est trouvée grosse elle sera boutée hors ou enchartrée à tous jours.

Item, se elle est prouvée qu'elle ait couché avec homme sain, elle sera boutée dehors du dit hostel, et pour larrecin aussi.

Item, se il est congnu et prouvé que aucun ait feru ung des frères ou fait sang et plaie, il sera mis hors ung an et ung jour.

Item, se une des seurs vient grosse eu dit ostel, elle sera boutée hors jusques à tant qu'elle ait eu enfant; et, se elle receuvre, elle sera mise hors à tous jours.

Item, se aucune folle femme seur du dit ostel se meffait puis qu'elle y sera entrée, elle sera boutée hors ung an et ung jour.

Item, se aucun est mesdisant ou désobéissant, il sera privé du dit ostel xv jours.

Digitized by Google

Item, se aucun des frères ou seurs est trouvé reparant à l'eaue de Bergon, il sera mis en la prison du dit ostel xv jours au pain et à l'eaue.

Item, se aucun est trouvé reparant de nuit en la ville sans compaignie sainne, il sera privé viij jours.

Item, se il y a aucun qui die villenie du couvent du dit ostel et il le puisse prouver, il sera xl jours au pain et à l'eaue.

Item, se il y a aucun qui passe la croix sans congié, il sera semblablement viij jours.

Item, se aucun reçoit ung homme sain ou fait mengier en la dicte maison, il sera xv jours au pain et à l'eaue, comme dit est.

Item toutes les choses dessus dictez doibt faire et acomplir le gouverneur du dit ostel à ses frais et despens. Et, se il est ainsi que il y ait aucun procès à mener pour le dit hostel, quant vendra au compte de luy et des bourgois, on luy doibt rabatre l'advocat, le sergent et les memoriaulx.

Item, se il advenoit que il allast hors pour mener plait ou faire aucun pourchas, on luy compteroit ses despens.

Item le gouverneur du dit ostel doibt faire commander à la meschine qu'elle heberge les povres malades trespassans et qu'elle les couche bien et courtoisement chacun selon son estat, et les doibt heberger une fois la sepmaine et entre deux soleuls, et n'en doibt on riens prendre, et leur doibt on bailler du bois de la livrée pour eulx chauffer en temps d'yver.

Item le gouverneur du dit ostel doibt louer la meschine pour garder les malades, et la doibt paier des biens du dit ostel, et si luy doibt faire faire

Digitized by Google

serement qu'elle gardera les biens du dit ostel bien et loiaument.

Item nul des hamiaulx de la parroisse d'Andeli ne doibt estre receu eu dit ostel néant plus que ung estrangier, exepté Vesillon et Pois et l'ostel du Parc et ceulx de la Baguelande qui tiennent du fief du roy.

Ces institucions et sentences dessus dictez doivent estre leues et faictes à entendre aux malades quant ilz viennent de nouvel eu dit ostel ainchois qu'ilz passent la croix qui est eu chemin. Et est à sçavoir que le dit hostel est pour les malades de la bourgoisie d'Andeli en la parroisse d'Andeli et non pour autres, tout soient ilz de la dicte bourgoisie. Et ainsi à l'en usé le temps passé. Et ceulx qui les dictes institucions et sentences ne vouldront garder par leur serement, n'y doivent estre receus ne riens prendre plus que ceulx qui ne sont pas nés de la dicte bourgoisie, ja soit ce qu'ilz soient nés et baptisés ès fons de la parroisse Nostre Dame d'Andeli et nez des parroissiens.

Et si n'y doibt riens avoir bastart.

Digitized by Google

NOTICE SUR THOMAS CORNEILLE.

EXTRAIT ANALYTIQUE D'UN INVENTAIRE DRESSÉ APRÈS SA MORT.

Par M. E. SAUVAGE, membre de la Société.

Dans quelque province ou département que nous ayons reçu le jour, lorsque dans notre adolescence nous déclamions avec plus ou moins de justesse et d'enthousiasme le « Rodrigue as-tu du cœur? » ou le « Qu'il mourût! » il nous semblait que, si un jour notre destinée nous conduisait à Rouen ou aux Andelys, nous trouverions à chaque pas des souvenirs du grand Corneille, statues, inscriptions, enseignes même d'hôtel. Illusion!

Du séjour des deux Corneille aux Andelys, il ne reste dans le pays même qu'une trace bien vague, peu connue et bien peu certaine : c'est le nom d'un triage ou canton de terre situé entre les hameaux de Mantelle et Villers ; les habitants l'appellent : *Le triage de la Corneille*. Si incertain qu'il soit, ou aime à s'attacher à ce souvenir, parce qu'il est unique.

Thomas Corneille est mort aux Andelys. Sans doute on sait bien dans quelle maison? Point du tout. On croit généralement que c'est dans une grande maison qui ouvre sur la place des Andelys et presque en face de laquelle s'élève la statue du Poussin. C'est ce

Digitized by Google

que semblent indiquer assez clairement les lignes suivantes d'un inventaire fait après le décès de Thomas Corneille et découvert en 1850 : « Item un bail a David Sauvage d'une petite maison sise dans le marché de ce lieu atenante et dependante de la grande maison ou est decedé ledt feu S. de Corneille par 30 liv. par an aus termes de pasques et ste Croix. » — Et pourtant des hommes studieux, connaissant parfaitement le pays, pensent que Thomas Corneille est mort dans une petite maison située derrière la grande, qui dépendait de celle-ci, mais qui ouvre sur une toute petite rue parallèle à ce côté de la place. *Sub judice lis est.*

Mais voici qui est plus positif et non moins intéressant.

Tout récemment un de nos plus laborieux collègues a fait parvenir à notre honorable vice-président l'acte de décès de Thomas Corneille et un inventaire fait un mois après le décès du poëte dans la maison mortuaire. Cet inventaire, demeuré longtemps inconnu, a été découvert en 1850 par notre collègue M. Mettais-Cartier. Il peut donner une idée de la position des gens de lettres à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe.

Pierre et Thomas Corneille, fils d'un avocat général, devaient être sans doute bien plus à l'aise que les Colletet « crottés jusqu'à l'échine ». Cependant le mobilier de Thomas n'indique pas l'opulence.

La section de littérature et d'histoire a jugé convenable de présenter en séance générale, pour être inséré dans le prochain Recueil des Mémoires de la Société, l'acte de décès de Thomas Corneille, des extraits de l'inventaire faisant connaître l'ameublement

Digitized by Google

de la chambre où il est mort, celui du salon, sa bibliothèque et quelques documents sur la famille des deux poëtes. Nous avons essayé de satisfaire au désir de nos collègues, en transcrivant sans aucun changement l'acte et les divers articles extraits de l'inventaire.

—

Extrait du registre de Notre-Dame des Andelys.

« Le lundy 9 de decembre 1709 a été inhumé dans l'eglise de cette paroisse par M. le curé Benoist Messire Thomas de Corneille Ecuier vivant de la Cademie des sciances decedé le jour precédent après avoir receu les sacrements de la Ste Eucharistie et de lextreme onction, aagé de quatre vingt cinq ans et ont assisté a son inhumation Messieurs Defontenelle chanoine de cette eglise et Duval pretre habitué en la ditte eglise et le Masson aussy habitué.

» D. Masson J. Benoist. »

—

Inventaire fait lors du décès de Thomas Corneille.

« Ce jourd'huy quatriesme jour de janvier mil sept cent dix viron neuf heures du matin nous Jean-Jacques Vierré nottaire royal à Andely et commissaire aux inventaires de la requisition de M. Romain Oursel commissaire des tailles en l'élection de ce lieu d'Andely demeurant en la paroisse de Ste Marie Magdeleine fondé de procuration de Messire François de Corneille escuyer conseiller du roy receveur général des droits attribués aux domaines de

Digitized by Google

Flandre en tiltre d'office habille a succeder a la succession de feu messire Thomas de Corneille escuyer son pere, et a succeder a dame Margueritte de Lamperriere sa mère. Nous nous serions transporté en la maison ou est decedé ledit feu sieur Thomas de Corneille sise en ce lieu d'Andely aux fins de proceder a l'inventaire des meubles et escriptures restés aprest le deceds dudit feu sieur de Corneille. Etc.

Ameublement de la chambre où il est mort.

» Un lit de noyer a quatre pilliers garny de paillace de toille deux mattelas de lainne un traversain une couverture de lainne et une autre de toille piquée indiene une housse de verte avec une autre de futaine qui sert de doublure.

» Sept morceaux de tapisserie de bergame telle quell.

» Sept petits tableaux attachés sur la tapisserie dont quatre a petite bordure un Christ et une Vierge sans bordure et en détrempe avec une Magdeleine le tout tel quel.

» Une table parquetée de bois de noyer avec son tiroir.

» Deux grands et un petit gueridon de bois de différentes facons.

» Un petit miroir de toillette.

» Un grand fauteuil de commodité garny de vert avec son coisin et deux autres petits garnis de rouge.

» Cinq mauvaises chaises de bois tourné.

» Un rideau de fenestre de double œuvre avec sa verge de fer.

Digitized by Google

Ameublement du salon dit la grande chambre d'entrée.

» Cinq morceaux de tapisserie de hautte lisse verdure sans doublure.

» Six fauteuils et six chaises de bois tourné couverts de brocatelle.

» Six autres vielles chaises de tapisseries fort antiennes.

» Une vielle table de bois.

» Un petit lit de repos matlassé un autre petit matelas et traversain avec toute la garniture de l'Impérialle de satin de cerge et autres facon.

Vaisselle d'argent.

» Une petite écuelle d'argent cinq cuilliers cinq fourchettes avec une autre petite cuillier trois flambeaux trois sallieres la mouchette et le porte mouchette le tout d'argent.

Linge.

» Un paquet de traize serviettes de toille.

» Quatre nappes de double œuvre et une douzaine de serviettes de differentes toilles.

» Six nappes de toille tant bonnes que mauvaises avec trois autres de cuisine et deux torchons.

» Trois paires de draps fins sept autres paires communs de differentes toilles et grandeurs dont quelques uns de domestique et a demy usés.

» Dix chemises six cannesons quatre paires de chaussettes quatre de chaussons quatre cravattes autant de mouchoirs et six paires de manchettes a l'usage dudit defunct.

Digitized by Google

» Un habit avec la veste de drap brun un manteau de camelot doublé de panne aussy a l'usage dudit feu sieur de Corneille un chapeau demy castor et un autre vielz chapeau deux culottes d'étoffe un habit avec sa veste de drap noir aussy a son usage.

» Une robbe de chambre de toille peinte une paire de soulliers avec ses boucles d'argent un mauvais bonnet de velours noir et une paire de bas de lainne.

» Une canne d'un jet a pognée d'argent.

Bibliothèque et papiers divers (escriptures).

» Le *Dictionnaire de Morery* en quatre volumes in folio couverts de veau.

» Le *Dictionnaire de l'Académie francoise* en deux volumes in folio couverts de veau.

» Un livre intitulé *Le commentaire de saint Augustin sur les epseaumes de David* in folio.

» Le *Dictionnaire des arts* des œuvres dudit feu sieur de Corneille en deux vollumes in folio couvert de veau.

» Dans un vielz coffre bahu tout rompu sans serrure ny clefs se sont trouvés quarante et un vollumes de livres de droit et de médecines et autres tres antiens tant in folio que in quarto que in octavo et in douze reliés et couverts en parchemin bazanne et veau qui n'ont esté autrement inventoriés a cause de leur peu de valleur.

» Dans un autre vielz coffre de bois fermant a clef sont plusieurs sacs et liasses de papiers concernant la succession de messieurs de Lamperriere et de Tournebus qui sont la plupart tiltres et actes justificatifs de la propriété des heritages situés es envi-

Digitized by Google

rons de cette ville des propres des dames de Lamperriere epouses dudit defunct sieur de Corneille et du feu sieur Pierre de Corneille son frère. »

—

Ces extraits suffisent pour donner une idée de l'aisance, mais en même temps du peu d'éclat qu'auraient étalé les Corneille. Ajoutons que quelques jours avant la mort de Thomas, il se trouvait chez lui « en differentes especes d'or et d'argent ayant cours 121 liv. 19 s. », et que quelques jours après sa mort Jacques Leriche, son fermier à Blacqueville-en-Eaux, vint payer la somme de 90 liv. Ces deux sommes ont été employées « en payement de partie des frais funeraires dudit deffunct sr de Corneille ».

—

Famille des Corneille.

L'inventaire des titres et papiers trouvés après le décès de Thomas Corneille fournit quelques renseignements sur la famille et les alliances des deux frères.

D'un article cité ci-dessus, il est clair que Pierre et Thomas ont épousé les deux sœurs, demoiselles de Lampérière.

D'autres articles précisent davantage :

« Les deux sœurs épouses des deux Corneille étaient filles de Mathieu de Lampérière écuyer et de Françoise de Tournebus ; Pierre épousa Marie de Lampérière, Thomas épousa Marguerite de Lampérière, le 5

Digitized by Google

juillet 1650. *(Lots et partages en dabte du dernier octobre* 1685. — *Contrat de mariage sous seing privé.)*

» Messire François Corneille escuyer conseiller du roy, receveur general des droits attribués aux domaines de Flandre en tiltre d'office habille a succeder a la succession de feu messire Thomas de Corneille escuyer son père. *(Intitulé de l'inventaire.)*

» Da.lle Marie de Corneille nièce de Thomas a soigné son oncle dans sa maladie jusqu'a son decès 8 decembre 1709. (*Inventaire du mobilier et des épèces en or et argent)* et (*acte du* 25 *nov.* 1699.)

» Pierre Corneille gentilhomme ordinaire du roy, cousin de Marie de Corneille epouse de Mr de Farcy trésorier de France. (*Acte du* 23 *avril* 1697.)

» Marie de Corneille dame de Farcy, heritiere de Thomas de Corneille abbé d'Esqueville son frère « qui l'etoit pareillement de deffunct Pierre de Cor- » neille. » (*Acte du* 1er *novembre* 1699.) »

Digitized by Google

COMPTES RENDUS.

Rapport sur le Comparateur décimal, inventé par M. Bénard, vérificateur des poids et mesures, à Louviers; par M. Anoux, membre de la Société.

Messieurs,

Le rapport que nous présentons a pour but l'examen des travaux que M. Bénard, vérificateur des poids et mesures de l'arrondissement de Louviers, soumet à la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure.

La première partie de ces travaux, et la plus importante, consiste dans l'invention d'un instrument nommé *Comparateur décimal;* la deuxième comprend quelques aperçus sur la multiplication et la division des fractions décimales. Toutes deux se rapportent à l'enseignement des écoles élémentaires.

PREMIÈRE PARTIE. — *Comparateur décimal.*

Le *Comparateur décimal* n'est pas un instrument de calcul: c'est un instrument destiné à faciliter aux instituteurs l'enseignement du système décimal.

Il se compose de quatre lignes ou colonnes horizontales, divisées chacune en neuf cases égales. La première ligne (en commençant par en haut) contient les unités de différents ordres propres au système de numération décimale et comprises entre les dizaines de mille et les dix-millièmes; la deuxième, les dénominations (myria, kilo, hecto, déca, déci, centi, milli, dix-milli) qui sont placées devant les unités de mesure du système décimal (mètre, are, stère, litre, gramme) pour en spécifier les multiples et les sous-multiples les plus usuels, ces multiples et sous-multiples s'obtenant au moyen des puissances du nombre 10, base du système décimal; la troisième comprend les unités de prix, à savoir, le franc, ses fractions et ses multiples décimaux; la quatrième consiste en une ardoise sur les cases de laquelle on inscrit les chif-

Digitized by Google

fres du nombre qui doit servir à exercer les élèves à changer d'unité décimale (1).

Ajoutons à cette description que les cases des première et troisième colonnes se correspondent par rangées verticales et que les deuxième et quatrième colonnes sont mobiles et à coulisses, de façon qu'on puisse arrêter chacune de leurs cases au-dessous d'une case quelconque de la première ligne horizontale.

M. Bénard a eu deux raisons pour composer son tableau : « *La première est de mettre sous les yeux de tous, les dénominations du système dans leur ensemble inséparable et immutable.* » Il suffit pour cela de faire correspondre les unités des trois premières lignes : les élèves comprendront et retiendront alors les dénominations qui peut-être leur paraissent étranges (myria, kilo, hecto).

La deuxième est d'habituer les commençants à passer aisément d'une unité décimale à une unité dix, cent, mille, dix mille fois plus grande ou plus petite. Un exemple fera comprendre en quoi consiste l'usage de l'instrument pour ce genre d'exercice :

L'hectomètre vaut 109 yards anglais, 4 ; combien le décimètre vaudra-t-il ?

On écrira sur l'ardoise le nombre 1094 en prenant quatre cases consécutives (2) ; puis on fera glisser l'ardoise (intitulée *bande de comparaisons*) et la deuxième colonne, de façon à faire correspondre le chiffre 9 et la case *hecto* à la case des unités (première colonne) ; l'élève aura trois cases à faire parcourir à la quatrième colonne pour amener l'index sur la case *déci*. Rapporté alors aux unités de la première colonne, le nombre écrit sur l'ardoise se lira 0 yard 1094 et sera précisément le nombre cherché.

Un exemple analogue montrerait comment s'emploie la troisième colonne, lorsqu'il est question de valeurs en numéraire.

(1) Un perfectionnement de construction a conduit M. Bénard à remplacer l'ardoise par une pièce mobile sur laquelle on peut figurer un nombre quelconque au moyen de coulisses.

(2) Avoir soin d'écrire les unités du nombre de l'ardoise dans la case de l'index.

Digitized by Google

Tel est le jeu, tels sont les usages de cet instrument. Peut-être paraîtra-t-il compliqué, si on considère la simplicité de son but : cependant il faut dire que l'opération manuelle faite par le commençant fixe dans son esprit la corrélation des grandeurs décimales et l'habitue à des opérations qui pourraient d'abord l'embarrasser. Mais, nous le répétons, même à ce point de vue, l'emploi de cet instrument n'est utile que dans les écoles les plus élémentaires.

DEUXIÈME PARTIE. — *Multiplication et division décimales.*

La brochure qui accompagne le *Comparateur décimal* contient quelques aperçus sur la multiplication et sur la division des nombres décimaux. Nous ne pouvons partager aucune des idées de l'auteur.

D'abord, dans toute multiplication, le multiplicateur est un nombre abstrait et pas autre chose ; le professeur a donc tort de demander quel est le produit de cinquante centimes par cinquante centimes, comme question isolée.

Ensuite, dans toute question de nombres, on ne doit jamais omettre de spécifier quelle est l'unité. Ainsi l'élève qui répond 25 fr. n'est pas plus fautif que celui qui dit 25 c. : l'un et l'autre doivent demander où se trouvent placées les virgules des deux facteurs, si la question posée ne l'a pas fait connaître.

Enfin, M. Bénard donne une méthode pour faire la division. Cette méthode ne diffère de la méthode ordinaire que par des notations (points placés sous les chiffres et zéros posés en avant du dividende) qui compliquent cette opération sans aucune compensation.

Nous n'admettons pas davantage la définition qu'il donne de la division : elle est fausse parce qu'elle est incomplète, défaut que n'a pas la définition ordinaire.

Par tous ces motifs, nous pensons qu'il est bon de passer sous silence cette deuxième partie du travail de M. Bénard.

Digitized by Google

Rapport sur plusieurs ouvrages adressés à la Société par l'Institut Smithsonien de Washington; par M. Cassin, membre de la Société.

Messieurs,

Des brochures anglaises, en assez grand nombre, m'ont été remises par M. le secrétaire perpétuel. Elles proviennent, en majeure partie, d'un envoi fait à la Société par M. Henry, secrétaire de l'Institut Smithsonien, à Washington.

Je vous propose, avant tout, Messieurs, d'engager M. le secrétaire perpétuel d'adresser directement à M. Joseph Henry et à l'Institut Smithsonien, des remercîments très-empressés, au nom de la Société, de l'envoi à elle fait par une académie qui doit, dans l'avenir, avoir une grande importance, si l'on en juge par ce qu'elle a déjà publié dans un aussi petit nombre d'années.

Cet envoi comprend les ouvrages que voici :

Premièrement. — Le cinquième rapport ou bulletin annuel des travaux de l'Institut Smithsonien, année 1850.

J'y trouve, avec le compte financier de cet exercice, l'état développé de l'avancement des travaux relatifs à la construction du musée, du vaste cabinet d'histoire naturelle et de la bibliothèque, et autres dépendances.

Les mémoires des membres de l'Institut sont :

1° Etudes et recherches sur la planète Neptune, par sir C. Walker ;

2° Mémoire sur l'action explosive du salpêtre, par Robert Hare ;

3° Addition aux connaissances de la géographie physique des Etats-Unis, par Ch. Ellet ;

4° Notice sur les monuments aborigènes de l'Etat de New-York, par Squiers ;

5° Mémoire sur l'action réciproque de deux courants galvaniques, par Secchi, professeur au collége de Georges Town ;

6° Classification des insectes, par Agazzis ;

7° Enfin, une monographie du mausosaurus et des genres qui s'y rallient par la conformation, par Gibbes ;

Digitized by Google

8° La fin du journal de sir Thadée Culberthson, dans la partie de l'Etat du haut Missouri, dénommée les Mauvaises-Terres.

Cette contrée, suivant l'explorateur, est remarquable par sa triste similitude avec le sol montueux de la Judée, sa stérilité, son aspect de désolation.

Nouveaux détails sur les mœurs de quelques tribus sauvages, disséminées dans ces solitudes.

La liste des plantes, spécimens d'animaux, de minéraux et de fourrures, recueillis dans ce voyage.

Deuxièmement. — Le sixième rapport annuel du même Institut.

Il diffère peu du précédent en la forme.

Troisièmement. — Un catalogue biographique des portraits peints à l'huile, par L.-M. Stanlay, peintre américain, de quarante-trois Indiens aborigènes de l'Amérique du Nord.

A mesure que les habitants de la Nouvelle-Angleterre faisaient irruption dans les provinces désertes qui étaient contiguës au sol qu'ils occupaient, après la guerre qu'ils soutenaient contre les tribus d'Indiens qui s'opposaient à leur marche, la diplomatie intervenait entre ces derniers et les officiers supérieurs commandant les expéditions.

M. Stanlay profitait des négociations pour fixer sur la toile les traits des chefs de ces tribus.

Il a déposé, dans le musée Smithsonien de Washington ces quarante-trois portraits ; il a rédigé une notice biographique sur chacun de ses modèles : guerriers, orateurs, diplomates, etc., etc.

Si ce catalogue historique, qui n'est pas sans intérêt, était accompagné d'une esquisse gravée et coloriée de chaque portrait, il en aurait un bien plus grand aux yeux des Européens. Dans sa correspondance avec M. Henry, M. le secrétaire perpétuel pourrait s'informer si ces reproductions ont été faites, et, dans l'affirmative, il pourrait en demander l'envoi à la Société.

Quatrièmement. — Un catalogue des reptiles et des serpents de l'Amérique septentrionale, dont les spécimens conservés existent dans le cabinet d'histoire naturelle de l'Institut Smithsonien.

Il est rédigé par S. F. Baird et Ch. Girard.

Digitized by Google

Il serait à désirer que l'Institut puisse faire graver e colorier ces reptiles.

Cinquièmement. — Mémoires, cartes et vues de la Californie. Washington, 1852, 4e édition; par M. Cadwalader, officier de marine.

Voici l'introduction de ce mémoire :

« En 1849 et 1850, quand le flot de l'émigration vers la Californie était le plus rapide, lorsque l'immense étendue d'eau qui environne les atterrages de la Californie était couverte des vaisseaux de commerce, l'ancrage de San-Francisco laissait peu de place aux nombreux navires qui se disputaient le transport des riches cargaisons, produit des mines de la Californie, à travers des passages inconnus, non sondés. L'absence de cartes se fit sentir, et je fus chargé, dit M. Cadwalader, commandant du navire des Etats-Unis, l'*Anneau d'Or (Ring gold)* d'examiner cette vaste mer et les embouchures des rivières, d'étudier les courants et tous les obstacles à la navigation, vers les régions qui renferment les mines d'or.

» Ayant donc organisé un service hydrographique et fait tous les préparatifs nécessaires, je commençai mon opération par un système de triangulation, dont la base fut prise dans la plaine voisine de New-York (Californie) jusqu'à la baie de Suisum, en faisant courir cette ligne à travers les étendues d'eau qui baignent San-Francisco, les Farallones, etc., etc.»

Le résultat de ces études hydrographiques est publié dans l'ouvrage qui vous est adressé, Messieurs, par l'Institut Smithsonien ; il contient six grandes cartes.

D'abord une carte générale embrassant toutes les parties de la province, avec désignation de la distance entre les différentes parties, villes, etc., etc.

Les cinq autres feuilles offrent en *grand* le détail de la carte générale.

Le n° 1er contient les Farallones et l'arrivage à San-Francisco ;

Le n° 2, la baie de San-Francisco, de San-Pablo, les détroits de Napa et de Carquiness ;

Le n° 3, le détroit de Carquiness et la baie de Suisum ;

Le n° 4, le confluent des rivières du Sacramento et de

Digitized by Google

San-Jacquin, et la rivière de Sacramento; situation des villes de Sacramento et de Boston de Californie;

Enfin, la feuille n° 5 est la carte des ports principaux, figurés sur une échelle assez élargie.

Outre ces cartes, l'ouvrage contient huit dessins gravés à l'eau-forte, d'une finesse et d'une grâce fort remarquables.

Le 1er est une vue de San-Francisco, prise de l'île d'Erba-Buona;

Le 2e, l'entrée de San-Francisco;

Le 3e, une vue de la ville de Sacramento, prise de l'ouest;

Le 4e, une vue de Benicia;

Le 5e, une vue du mont du Diable, prise de l'île Garnet et des fourches du Sacramento;

Le 6e, deux signaux d'écueils;

Le 7e, entrée dans la rivière de Sacramento;

Le 8e, enfin, deux dessins divers d'entrée par deux bras différents de la rivière de Sacramento.

Ces dessins sont suivis de tableaux de la hauteur maximum et minimum des marées dans huit ports de la Californie, et de l'énumération des positions géographiques, par latitude et longitude de 26 points divers, enfin, des variations de la boussole.

M. Cadwalader donne un récit de ses opérations de sondages; il est suivi de quelques aperçus relatifs à la richesse des vallées qui environnent San-Francisco:

« Après l'expérience que m'ont fait acquérir mes voyages dans plusieurs parties du globe, je puis librement émettre l'opinion qu'il n'existe nulle part une étendue navigable qui soit plus accessible et plus avantageuse à un grand commerce, et que la baie de San-Francisco et ses adjacentes peuvent abriter les navires du commerce de plusieurs nations.

» Du reste, il me paraît que la description que l'illustre navigateur Beechey a faite de cette baie portera dans l'esprit de mes lecteurs une conviction plus ferme sur la beauté de ces lieux et sur les ressources qu'il présente sous le double rapport de l'agriculture et du commerce, que ce que j'en dirais moi-même.»

Suit l'extrait du voyage de Beechey:

« Au point du jour, nous nous trouvâmes à environ quatre

Digitized by Google

milles de la terre ; c'était une magnifique matinée ; l'air était frais, assez pour ragaillardir sans faire grelotter.

» Les cimes des montagnes, qui seules nous indiquaient la terre, formaient à droite et à gauche deux chaînes, entre lesquelles le port était situé ; son entrée, les vallées environnantes et les bases des montagnes étaient encore enveloppées des brumes du matin. Nous portâmes le cap à travers l'ouverture entre ces montagnes, désirant ardemment que le soleil, en s'élevant, vînt dissiper le voile qui nous cachait l'entrée du port, et nous permît de juger de la contrée dans laquelle nous allions passer quelques semaines.

» A mesure que nous avancions, les rayons du soleil levant frappaient les flancs des hauteurs, descendaient graduellement jusqu'au moment où la brume, dissipée peu à peu par l'effet d'un vent frais venant de la mer, nous découvrit successivement les caps environnants, et nous laissa voir un beau pays, abondant en bois et en cours d'eau, et enfin deux promontoires, dont un, celui vers le sud, était couronné d'un fort, surmonté d'un pavillon mexicain qui désignait l'étroite entrée du port.

» Après quelques difficultés, une bonne brise nous fit entrer dans ce port, et nous mouillâmes une ancre dans le lieu même où, trente-trois ans auparavant, Vancouver avait arrêté son vaisseau.

» Le port de San-Francisco ne se découvre bien qu'après avoir passé devant le fort ; c'est seulement à ce moment qu'il déploie toute sa magnificence aux yeux du spectateur. Celui-ci voit alors une large étendue d'eau, assez vaste pour contenir tous les navires de l'Angleterre, de nombreuses criques commodes, un bon ancrage partout, et, tout autour, un pays de collines et de vallées, dont une partie est bien boisée, et l'autre offre de riches pâturages couverts de nombreux troupeaux de bétail ; en un mot, la seule chose qui manque pour compléter l'intérêt dont on se sent pénétré à cet aspect, ce sont des établissements utiles et des habitations commodes sur les bords verdoyants de ce port ; leur absence fait regretter qu'un aussi beau pays, abondant des choses les plus nécessaires à l'homme, reste dans cet état de négligence et d'abandon.

» Ce lieu est si dépourvu d'habitants, qu'une faible colonne

Digitized by Google

de fumée, sortant du milieu de quelques murs en ruines, que l'on honore ridiculement du nom de Préside, ou lieu de protectorat, est la seule indication qui nous apprit qu'il était habité. Plus nous examinâmes les belles contrées qui environnent San-Francisco, plus nous fûmes convaincus qu'elles possédaient tout ce qui peut en faire une importante possession pour le Mexique.

» Il nous fut impossible de ne pas joindre nos regrets à ceux que Vancouver exprime en ces termes : « Pourquoi une » aussi vaste étendue de terrains a-t-elle été conquise ? Pour- » quoi, après tant de dépenses faites pour sa colonisation, » ce pays reste-t-il sans production ? » C'est un mystère inexplicable de l'économie politique.

» Situé dans l'hémisphère septentrional, entre les 22e et 39e degrés de latitude, on ne peut rien reprocher à la nature de son climat; sol en général fertile, couvert de forêts de chênes et de pins, propres à la bâtisse et aux constructions navales; plaines remplies de bestiaux, ports excellents, enfin, nombre de rivières navigables facilitant le commerce intérieur.

» Avec tant d'avantages, il ne manque qu'une population industrieuse, et ce pays sortirait promptement de l'obscurité où il sommeille sous l'indolence du peuple et l'inertie de la politique jalouse du gouvernement espagnol.

» N'est-il pas douloureux qu'une aussi vaste et belle étendue de territoire reste ainsi désolée et inutile au genre humain, tandis que tant de nations sont encombrées par le poids exubérant de leur population indigente, etc., etc. »

Après diverses observations nautiques relatives aux approches des atterrages, la désignation des profondeurs constatées par les sondages, les aires de vent convenables pour l'entrée et la sortie du port de San-Francisco, le capitaine Cadwalader termine son aperçu général ainsi qu'il suit :

« La Providence a groupé sur cette région fortunée d'incalculables avantages. Si riche en métaux précieux, si abondante en facilités commerciales, la Californie a frappé d'étonnement l'esprit des hommes les plus graves et les plus prudents, et, jusqu'à ce jour, son espèce de délaissement a été pour eux une énigme.

» Située sur les bords de la mer Pacifique, commerçant avec la Chine et le Japon, et bientôt probablement avec les

Digitized by Google

îles de cet immense océan, si riches en précieuses substances aromatiques, il n'est pas nécessaire d'être un grand prophète pour prédire les futures destinées de cette conquête *dorée*.

» Des citoyens entreprenants et industrieux sont éveillés sur leurs intérêts et connaissent les moyens de les améliorer en élargissant leur sphère d'action.

» Les îles Sandwich, si bien placées pour être le point d'appui de la partie septentrionale de l'océan Pacifique, doivent nécessairement devenir la propriété de l'Amérique du Nord.

» Les événements qui se succèdent favoriseront ce résultat. Fertiles comme le sont tous les groupes d'îles de cet océan, et si favorables à l'agrandissement d'un nouvel Etat de l'Union, l'esprit énergique et aventureux de *nos compatriotes* et de nos audacieux marins tiendra bon et grand compte de ces perles de mer. Elles enrichiront bientôt les trésors de la Californie et de l'Orégon.

» Sous un autre point de vue, San-Francisco est appelé, sans aucun doute, à atteindre une grande célébrité, une importance considérable. Voyez vous au nord un puissant territoire, fier de devenir indépendant, mais non pas le dernier des Etats de la grande famille, prêt à se ranger sous la bannière de notre république.

» Le flot de l'émigration, venant sans cesse de l'occident, a porté avec lui l'énergie, le progrès de la civilisation et tous les éléments de la grandeur sur les bords fertiles de l'Orégon, qui est destiné à devenir l'immense grenier de l'océan Pacifique.

» Déjà les hommes de l'ouest les plus robustes ont bâti leurs demeures et nous révèlent déjà les richesses qu'on peut tirer, par la culture, d'un sol neuf, riche et profond.

» Un marché leur est ouvert à San-Francisco. En retour, ils reporteront chez eux toutes les choses nécessaires à la vie aisée.

» Les thés, les cafés, les fruits, les épices de la Chine, les soieries de la Perse, déjà toutes les richesses des manufactures japonaises, se trouvent réunies dans ce grand bazar.

» Une parfaite communauté d'intérêts s'établira ; la Californie et l'Orégon se donneront la main pour assurer tous les

Digitized by Google

moyens de leur prospérité réciproque et jouir des bienfaits de l'industrie et de l'esprit d'entreprise.

» Pendant que les Californiens portent toute la puissance de leur industrie vers l'exploitation des richesses minérales que le sol de leur Etat renferme, leurs voisins, autrement favorisés par la nature, riches de leurs forêts, de leurs mines de houille, de leurs récoltes de produits agricoles de toute nature, approvisionneront la Californie de toutes ces choses utiles, excluant ainsi de ce négoce des rivaux plus éloignés.

» On doit cependant admettre que, par elle-même, la Californie est susceptible d'une grande production, au point même de pouvoir en exporter le superflu.

» Ceux qui connaissent la régularité des saisons dans cette contrée, la richesse du sol de ses vallées, son climat tempéré, n'oseront certes pas nier combien elle est propre à l'agriculture.

» Quoique, jusqu'à présent, son système de culture soit pour ainsi dire dans l'enfance, les rapports de nos missionnaires signalent les plus étonnantes récoltes de froment dans certaines localités.

» J'affirme donc que toutes les fois que l'intérêt des Californiens les portera à s'occuper de l'agriculture en grand et avec l'habileté, l'industrie et les moyens d'exécution et d'amélioration qui caractérisent la nation américaine, leurs riches vallées les récompenseront de leurs efforts et de leurs travaux.

» Après deux ou trois saisons consacrées à l'exploitation des mines, les émigrants tournent sérieusement leur attention vers l'agriculture et l'horticulture.

» Des bénéfices importants ont déjà couronné les travaux de ceux qui se sont dévoués à cette exploitation des richesses agricoles, et cela sans de fortes avances.

» Si l'on jette l'œil sur la carte générale de cette province, on verra qu'il existe une communication non interrompue entre les contrées septentrionales et méridionales, au moyen de vastes baies et des rivières.

» Les premières sont bornées par de fertiles vallées.

» Des deux rivières principales qui se réunissent à un point convenable, l'une, accrue par divers affluents, traverse toute la partie septentrionale de l'Etat de la Californie;

Digitized by Google

l'autre, déroulant lentement ses ondes, grossies par le tribut de nombreux cours d'eau, se rend dans le sud, où elle offre aux explorateurs les facilités pour sonder les terrains métallifères, et pour approvisionner les localités de toutes les choses nécessaires à la vie.

» Chacune des vallées de Sonoma, Saint-Joseph, Pétaluma et du Mont-du-Diable, sont à peines suffisantes pour satisfaire aux besoins d'un Etat populeux; etc., etc.

» Les hivers étant très-doux, des pluies abondantes activent la végétation; les forêts se couvrent de verdure et de fleurs: leur sol est jonché de violettes et de nombreuses variétés de fleurs rares et odorantes, dans une saison où les rives occidentales de l'Atlantique présentent encore le triste aspect de l'hiver.

» Dans les premiers jours de mai, les récoltes mûrissent et sont engrangées.

» D'excellents légumes paraissent avec profusion sur les marchés. Inutile de faire du fourrage; des animaux de toutes sortes paissent et s'engraissent sur des prés où l'herbe et les avoines végètent abondamment toute l'année.

» De nombreuses troupes d'élans, de daims et d'antilopes rôdent sur l'étendue de vastes prairies qui sont leurs parcs naturels.

» La nature, outre mille autres estimables bienfaits, semble avoir destiné le sol de la Californie à l'engraissement du bétail. Il y pullule d'une façon prodigieuse.

» Les pampas si renommés de la Plata, ne sont pas plus productifs que les vallées et même les collines de la Californie.

» Les chevaux sauvages, par la noblesse de leur port et leur douceur, peuvent supporter la comparaison avec ceux du monde entier.

» Le mouton y est d'une saveur plus fine que ceux des côtes de Barbarie et la race South-Down, de l'Angleterre.

» Les plaisirs de la campagne peuvent réjouir les habitants aussi et plus complétement qu'ailleurs.

» Le chasseur peut choisir entre le bipède et le quadrupède, entre l'ours gris et la grue, entre le lièvre timide et la caille.

» Le saumon fréquente, dans la saison, les embouchures

Digitized by Google

et les rivières ; la poule d'eau et mille oiseaux sauvages passent l'hiver dans les vallées et sur le bord des cours d'eau de la Californie.

» Des sécheresses, comme dans tout autre région, se font sentir de temps à autres ; mais en formant une moyenne entre plusieurs années, je ne pense pas que, sur ce point, la Californie puisse souffrir d'une comparaison avec tout autre territoire d'une égale étendue. »

Je m'arrête, Messieurs ; je n'entreprendrai pas de traduire en entier l'œuvre du capitaine Cadwalader. Ce fragment vous paraîtra plein d'intérêt, je l'espère.

Sous le titre de *Directions des Navigateurs*, un fort volume in-4°, imprimé à Washington en 1852, pour sa 4e édition, renferme toutes les notions nécessaires aux navigateurs.

Je suis incompétent pour vous rendre compte de cet utile ouvrage, dont vous devez l'envoi à M. le secrétaire de l'Institut Smithsonien.

Il y a joint, sous le titre de : *Registre littéraire de Norton*, le libraire de New-York, une espèce d'almanach illustré par des gravures représentant les principaux édifices consacrés aux diverses bibliothèques, dans chacun des Etats de l'Union, avec un texte historique sur chacun de ces dépôts de la science humaine.

« Le profit que l'homme peut retirer des œuvres de la création sera toujours proportionné à la connaissance approfondie que nous aurons d'elles, et de celle de leurs propriétés. »

Telle est l'épigraphe d'une notice sur l'origine, les progrès et l'état présent de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, par M. Ruschenberger, docteur-médecin, chirurgien de la marine des Etats-Unis (10 février 1852). Instituée, vers 1810, par un petit nombre d'individus qui s'occupaient d'abord isolément de l'étude des sciences naturelles, cette académie est lentement sortie de ses langes.

Vers la fin de 1812, elle avait à peine quelques échantillons de minéraux. Quarante membres environ s'étaient cotisés pour couvrir un emprunt de 3,750 fr., dont le trésorier Speakman avait fait l'avance pour les frais de premier établissement.

Successivement, des collections d'histoire naturelle furent

Digitized by Google

léguées par des habitants de l'Etat de Pensylvanie, et formèrent le noyau du cabinet actuel.

Aujourd'hui, l'association se compose de 158 membres, résidant à Philadelphie.

Cette Société possède un cabinet d'histoire naturelle et une bibliothèque d'une assez grande importance. Près de 150,000 échantillons de plantes, de quadrupèdes, bipèdes, reptiles, coquilles, minéraux, etc., etc., et près de 14,000 volumes concernant les sciences naturelles composent le muséum et la bibliothèque de cette académie.

A la suite du détail de ces richesses, M. Ruschenberger se fait cette question :

« D'où est surgi cet édifice, ce centre d'où s'élancent les innombrables rayons qui font resplendir la vérité rendue accessible partout aux investigations de l'esprit humain?

» A qui sommes-nous redevables de ces phares lumineux qui dissipent les ténèbres de cet océan de doutes?

» Qui nous a fourni les moyens de sonder les profondeurs des sciences naturelles, d'éviter les écueils de l'erreur, et de voguer doucement et lentement, il est vrai, mais avec une parfaite sécurité, sur cette mer de douteuses apparences?

» Oui, nous avons droit d'attendre la reconnaissance du public pour ce bienfait qui n'honore pas moins nos pères que nous-mêmes.

» Les Chinois ont pour maxime que les actions dignes d'éloges des enfants ne les glorifient pas sans rejaillir sur leurs aïeux.

» Les connaissances acquises dans les sciences, les progrès dans les arts, aussi bien que les succès militaires sur terre et sur mer par le peuple américain, depuis sa glorieuse révolution, forment une auréole lumineuse autour du nom révéré du patriarche de cette contrée et élèvent un monument plus durable à sa mémoire que les plus somptueux mausolées d'un marbre périssable.

» La dignité et la puissance d'une nation se mesurent au savoir du peuple; sa réputation et le respect qu'elle s'attire seront toujours en proportion avec sa science.

» Son progrès et sa diffusion, surtout dans un Etat républicain, sont dignes de la plus haute ambition de tout ami

Digitized by Google

de sa patrie. Quiconque aspire à cette fin, propage la vraie et glorieuse liberté de l'homme dans l'univers. »

16 décembre 1853.

Rapport sur une publication de M. Moulas, professeur d'agriculture à Caen, intitulée : Résumé de conférences sur le drainage ; par M. Amoux, membre de la Société.

MESSIEURS,

Je viens vous présenter le résultat de l'examen que vous m'avez chargé de faire sur un petit traité du drainage.

Cette brochure, intitulée : *Résumé des conférences agricoles sur le drainage, faites dans les cantons ruraux du Calvados*, a été composée par M. J. Morière, professeur d'agriculture à Caen. L'objet du livre est de vulgariser les notions élémentaires du drainage et de rendre durable l'effet qu'ont produit les leçons orales du savant professeur : M. Morière n'a pas voulu faire un traité complet, persuadé que le plus grand nombre des agriculteurs hésiterait à entreprendre la lecture d'un long ouvrage ; il a mieux aimé saisir et fixer leur esprit, en exposant les faits les plus saillants de ce nouveau procédé dans un petit nombre de pages où les matières sont aussi heureusement condensées qu'elles sont exposées clairement.

Permettez-moi de vous faire un résumé qui sera, si vous le voulez, une table des matières de cette brochure.

L'eau est l'un des agents les plus puissants de toute végétation ; mais, par son abondance et surtout par sa permanence, elle peut frapper de stérilité, *et même de mort*, l'immense majorité des cultures. De tout temps on a cherché à se soustraire aux funestes effets d'une humidité surabondante, au moyen de fossés, de rigoles ouvertes, de pierrées, de labours en billons, etc. ; ce n'est que depuis dix ans environ que l'on est arrivé à un procédé d'un résultat certain, économique, durable, — le *drainage*. *Drainer* une pièce de terre, c'est établir et disposer en réseau souterrain, un système de conduites en poterie qui égouttent le sol sur des épaisseurs plus ou moins considérables.

Digitized by Google

Avant d'entreprendre une pareille opération, il faut étudier attentivement le terrain pour déterminer la profondeur, l'espacement, la disposition et la direction des drains. Chacun de ces éléments se règle par des considérations spéciales tirées de la nature du sol, de la pente du terrain, du niveau des eaux, etc.

La nécessité de rendre économique une opération qui doit s'étendre à des surfaces considérables, a déterminé le profil des tranchées, la nature des outils, la conduite du travail, la façon, la forme et la pose des tuyaux de poterie. En outre, l'expérience a indiqué quels devaient être l'écartement, la profondeur et la pente des drains, la disposition du réseau suivant le relief du terrain, la longueur des lignes et leur distance aux plantations d'arbres. Enfin le débouché des drains collecteurs doit être l'objet des préoccupations de toute personne qui entreprend un drainage. Sous ce rapport, l'ancienne législation présentait une lacune qui, bien souvent était un obstacle au drainage des terrains de faibles pentes (1).

M. Morière rappelle les comparaisons dont on s'est servi pour faire comprendre l'effet du drainage. Mais il a soin de les compléter en expliquant le rôle véritable des canaux souterrains qui égouttent presque immédiatement les terres à sous-sol imperméable et qui dessèchent peu à peu les terres les plus argileuses et les plus compactes par une sorte d'aérage progressif.

La suppression des billons, des saignées et des fossés; les labours et les charrois rendus plus faciles là où ils étaient impossibles pendant des mois entiers, des récoltes plus abondantes, plus précoces et plus assurées; tels sont les avantages du drainage au point de vue agricole. Ces effets résultent bien de l'absence de toute eau surabondante; mais en seconde ligne, ils doivent être attribués à la circulation souterraine de l'air, à l'élévation de la température du sol et à l'action plus certaine des fumures et des amendements.

Les premières applications du drainage à l'hygiène publique, à l'irrigation des terrains inférieurs et à l'approvi-

(1) Une loi récente vient de combler cette lacune.

Digitized by Google

de sa patrie. Quiconque aspire à cette fin, propage la vraie et glorieuse liberté de l'homme dans l'univers.»

16 décembre 1853.

Rapport sur une publication de M. Morière, professeur d'agriculture à Caen, intitulée : Résumé des conférences sur le drainage; par M. Arnoux, membre de la Société.

Messieurs,

Je viens vous présenter le résultat de l'examen que vous m'avez chargé de faire sur un petit traité du drainage.

Cette brochure, intitulée : *Résumé des conférences agricoles sur le drainage, faites dans les cantons ruraux du Calvados*, a été composée par M. J. Morière, professeur d'agriculture à Caen. L'objet du livre est de vulgariser les notions élémentaires du drainage et de rendre durable l'effet qu'ont produit les leçons orales du savant professeur : M. Morière n'a pas voulu faire un traité complet, persuadé que le plus grand nombre des agriculteurs hésiterait à entreprendre la lecture d'un long ouvrage ; il a mieux aimé saisir et fixer leur esprit, en exposant les faits les plus saillants de ce nouveau procédé dans un petit nombre de pages où les matières sont aussi heureusement condensées qu'elles sont exposées clairement.

Permettez-moi de vous faire un résumé qui sera, si vous le voulez, une table des matières de cette brochure.

L'eau est l'un des agents les plus puissants de toute végétation; mais, par son abondance et surtout par sa permanence, elle peut frapper de stérilité, *et même de mort*, l'immense majorité des cultures. De tout temps on a cherché à se soustraire aux funestes effets d'une humidité surabondante, au moyen de fossés, de rigoles ouvertes, de pierrées, de labours en billons, etc.; ce n'est que depuis dix ans environ que l'on est arrivé à un procédé d'un résultat certain, économique, durable, — le *drainage*. *Drainer* une pièce de terre, c'est établir et disposer en réseau souterrain, un système de conduites en poterie qui égouttent le sol sur des épaisseurs plus ou moins considérables.

Digitized by Google

Avant d'entreprendre une pareille opération, il faut étudier attentivement le terrain pour déterminer la profondeur, l'espacement, la disposition et la direction des drains. Chacun de ces éléments se règle par des considérations spéciales tirées de la nature du sol, de la pente du terrain, du niveau des eaux, etc.

La nécessité de rendre économique une opération qui doit s'étendre à des surfaces considérables, a déterminé le profil des tranchées, la nature des outils, la conduite du travail, la façon, la forme et la pose des tuyaux de poterie. En outre, l'expérience a indiqué quels devaient être l'écartement, la profondeur et la pente des drains, la disposition du réseau suivant le relief du terrain, la longueur des lignes et leur distance aux plantations d'arbres. Enfin le débouché des drains collecteurs doit être l'objet des préoccupations de toute personne qui entreprend un drainage. Sous ce rapport, l'ancienne législation présentait une lacune qui, bien souvent était un obstacle au drainage des terrains de faibles pentes (1).

M. Morière rappelle les comparaisons dont on s'est servi pour faire comprendre l'effet du drainage. Mais il a soin de les compléter en expliquant le rôle véritable des canaux souterrains qui égouttent presque immédiatement les terres à sous-sol imperméable et qui dessèchent peu à peu les terres les plus argileuses et les plus compactes par une sorte d'aérage progressif.

La suppression des billons, des saignées et des fossés; les labours et les charrois rendus plus faciles là où ils étaient impossibles pendant des mois entiers, des récoltes plus abondantes, plus précoces et plus assurées; tels sont les avantages du drainage au point de vue agricole. Ces effets résultent bien de l'absence de toute eau surabondante; mais en seconde ligne, ils doivent être attribués à la circulation souterraine de l'air, à l'élévation de la température du sol et à l'action plus certaine des fumures et des amendements.

Les premières applications du drainage à l'hygiène publique, à l'irrigation des terrains inférieurs et à l'approvi-

(1) Une loi récente vient de combler cette lacune.

Digitized by Google

sionnement d'eau de beaucoup de villes, donneront la mesure de ce que l'on doit attendre de ce nouveau procédé : toutefois, M. Morière a eu raison de ne pas insister, dans son opuscule, sur l'avenir que promet le drainage à ces divers points de vue.

Bien que le drainage ait été exécuté en Angleterre sur une échelle colossale et qu'il ait donné parfois des résultats prodigieux, il était plus utile de chercher des exemples dans les applications faites en France.

Dans telle propriété du département de Seine-et-Marne, les travaux ont coûté le prix énorme de 400 fr. par hectare, à cause de la difficulté des déblais. Mais la plus-value de la location s'est élevée à 70 fr.; comparée aux dépenses, elle constitue donc un intérêt égal à 17 1\2 p. 100.

Les opérations faites par M. de Rougé, au Charmel (Aisne), présentent un résultat encore plus saisissant : car un procès-verbal constate l'ancien état des pièces de terre, et des chiffres précis établissent les frais de culture, les produits des récoltes avant et après le drainage, ainsi que les dépenses de cette opération. Or, en 1852, la balance des comptes, même en y comprenant le solde entier du drainage (soit 235 fr. par hectare), donne des bénéfices nets qui parfois s'élèvent à plus de 300 fr. par hectare (1).

MM. Beaujour, Paris, Rondeaux-Pouchet, de la Mare et Binette, propriétaires et cultivateurs dans le Calvados ont fourni de précieux détails sur des travaux de drainage. Les chiffres font varier les dépenses entre 150 fr. et 250 fr. par hectare; bien que les opérations soient récentes, on a pu déjà constater une amélioration très-sensible dans les terres et dans les cultures.

Les terres à drainer sont les terres froides, c'est-à-dire à sous-sol imperméable, et les terres trop fortes et trop argileuses : on trouvera donc facilement les signes auxquels on reconnaît qu'une terre a besoin d'être drainée, signes tels que la permanence de l'eau ou même de l'humidité, soit sur

(1) M. de Rougé ne fait entrer dans son compte aucun des frais d'amendement, de fumure et de récolte : c'est qu'il suppose que ces frais n'ont pas changé de valeur et qu'ils sont après le drainage ce qu'ils étaient avant cette opération.

Digitized by Google

toute la surface du sol, soit dans les dépressions et les plis du terrain et dans les sillons du labour; la dureté et la compacité que la sécheresse donne à la terre et l'usage reconnu avantageux de la culture en billons sont également de bons indices.

M. Morière évalue à des surfaces énormes les terres qui peuvent être drainées avec avantage dans le Calvados, la Manche, l'Orne et la Seine-Inférieure. Le département de l'Eure paraît avoir été moins bien étudié : car la vallée de la Risle est citée et l'on omet de mentionner le sud-ouest de l'arrondissement d'Evreux, presque tout le pays d'Ouche et une partie de l'arrondissement de Pont-Audemer, indépendamment des nombreux districts dont le terrain appartient à l'étage géologique de l'argile plastique.

Le département du Calvados possède trois machines qui sont déposées chez trois fabricants de tuiles et de poteries. Les petits tuyaux (35 millimètres de diamètre intérieur, 33 centimètres de longueur) pris sur le four, coûtent 25 fr. par millier. Le prix de leur transport est de 20 c. par millier et par kilomètre : la fabrication des tuyaux est donc établie d'une manière régulière. Enfin des ateliers d'ouvriers spéciaux, organisés récemment, fournissent des ressources précieuses aux propriétaires qui font drainer leurs terres.

Les mesures prises par l'administration des hospices de Paris, sont données comme un heureux exemple. Ses fermiers reçoivent des fonds pour assainir leurs terres, sous la condition d'en servir l'intérêt à 4 p. 100. Comme il est avéré que le drainage rapporte au moins 8 p. 100, et en moyenne 15 p. 100 des dépenses faites, le fermier ne court aucun risque de perte. D'un autre côté, l'administration des hospices se trouve avoir placé son argent à un taux raisonnable, jusqu'au jour où le renouvellement des baux lui permet de réaliser un prix de fermage dont la hausse est le juste bénéfice du concours intelligent prêté au cultivateur.

M. Morière termine son ouvrage par une exhortation aux grands propriétaires qui doivent des exemples pareils à celui de l'administration des hospices de Paris.

Quelques figures sont annexées à cette brochure et viennent en aide aux descriptions du texte.

L'analyse que je viens de faire vous dit, Messieurs, quelles

Digitized by Google

sont les matières traitées dans l'ouvrage de M. Morière. Vous penserez, à coup sûr, qu'il était difficile de renfermer plus de faits dans un espace aussi restreint : j'ajouterai qu'au mérite de la concision, M. Morière joint celui de la plus extrême clarté.

M. Morière cherche à frapper fortement l'esprit du lecteur : il aime les vieux dictons : « *Semence tardive, récolte chétive,* » et les expressions imagées : « *La terre noyée ne peut respirer.* » Au sujet de la dernière citation, je dirai que je trouve le mot très-juste, mais difficile à comprendre pour les personnes qui ne sont pas au courant des expériences qui ont prouvé la supériorité du drainage à circulation d'air sur le drainage ordinaire.

Peut-être y a-t-il quelques réserves à faire sur la substitution de deux petits tuyaux placés côte à côte, au gros tuyau collecteur (page 32, 17e ligne), et aussi sur le raccordement trop imparfait des tuyaux élémentaires avec les gros drains (page 31, ligne 4e). Car il nous semble qu'on sacrifierait de cette manière, à quelques facilités d'exécution, l'avantage d'une circulation d'air à laquelle M. Morière attache quelque importance lorsqu'il dit si heureusement : « *Le drainage est pour le sol un appareil circulatoire et respiratoire.* » (Page 19, 17e ligne).

Nous trouvons que M. Morière n'a pas assez analysé les terrains auxquels le drainage est applicable. Nous aurions aimé à le voir insister davantage sur la distinction à faire entre les *terres froides* et les *terres fortes* ; celles-ci sont imperméables, celles-là recouvrent un sous-sol imperméable. Le rôle du drainage est différent dans les deux cas : dans le premier, les drains sont surtout un exutoire pour l'eau stagnante ou sourceuse ; dans le deuxième, ils assurent l'aérage souterrain, rendent le sol meuble et friable, et lui font perdre la propriété de former des *magmas* sous l'action de l'eau.

Ces quelques critiques sont d'une importance secondaire et elles n'enlèvent rien aux mérites de l'ouvrage : concision, clarté et justesse de vues et de pensées.

J'appellerai votre attention sur deux citations très-heureuses : l'une est relative à l'élévation de la température produite par le drainage (page 47, 11e ligne), et l'autre, à la

Digitized by Google

facilité de culture dans les terrains drainés (page 61, 7e ligne).

En résumé, Messieurs, un pareil ouvrage serait très-utile à propager, et je juge qu'après les applications du drainage, la propagation de ce livre serait un des meilleurs moyens que puisse avoir la Société pour répandre dans le département un procédé qui promet à l'agriculture tant d'avenir. Que cette brochure tombe entre les mains d'un cultivateur, les quelques pages qu'il feuilletera au hasard fixeront infailliblement son attention et la commanderont : le reste viendra de lui-même.

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES IMPRIMÉS

OFFERTS A LA SOCIÉTÉ PAR LES AUTEURS ET ÉDITEURS,

Ou envoyés par le Gouvernement.

—

PAR LES AUTEURS :

MM.

BORDEAUX (Raymond). Note sur des textes de droit romain, gravés à l'entrée d'un château du XVI^e^ siècle. Broch. in-8°, 1853.

— Notice historique sur la vie et les travaux de M. Gaillard de Saint-Germain, archéologue et compositeur de musique, mort à Evreux le 15 décembre 1852. Broch. in-8°, 1854.

— Compte-rendu des séances archéologiques tenues aux Andelys en juillet 1853. Broch. in-8°, 1854.

CHATEL (V.) Observations sur la maladie des pommes de terre.

COLOMBEL (de Claville), [m. de la Soc.]. Réflexions sur la pénurie des engrais et du fumier. Moyen de s'en procurer davantage. Feuille in 8°, 1853.

— Observations sur la culture des plantes fourragères et la régénération des semences. Feuille in-8°, 1854.

DELASIAUVE [m. de la Soc.]. Réponse à quelques remarques de M. Sales-Girout. Broch. in-8°, 1853.

DEBOURGE (docteur), [m. de la Soc.]. De la mastupratiomanie, Broch. in-8°, 1852.

DOUBLET DE BOISTHIBAULT. Les vieilles maisons de Chartres.

— Les Pinaigrier. Broch. in-8°, 1854.

GIRARDIN. (J.) [m. de la Soc.]. Notice nécrologique sur M. Lévy père, membre honoraire de l'Académie de Rouen. Broch. in-8°, 1853.

Digitized by Google

MM.

GIRARDIN (J.). Rapports sur les guanos du commerce. Broch. in-8°, 1853.

— Notes sur deux nouvelles substances tinctoriales, 1851.

— Sécrétion anormale d'albumine par l'organe mammaire. Broch., 1853.

HAINL (F.-Georges). De la musique à Lyon, depuis 1713 jusqu'à 1852. Broch. in-8°, 1852.

HAREMBERG. Nouvelle organographie du crâne, ou la phrénologie rectifiée. Broch. in-8°, 1851.

LACADRE (le docteur). Observations et dissertations médicales. Broch. in-8°, 1853.

LANGE (Adolphe). Notice biographique sur Abel Blouet. Broch. in-8°, 1854.

MAUDET. Mémoire sur l'emploi thérapeutique de la scillitine. Broch. in-8°, 1853.

MODESTE (Victor). De la cherté des grains. 1 vol. in-12, 1854.

MORIN et GIRARDIN. Examen chimico-légal de diverses substances alimentaires. 1850.

NEPVEUR [m. de la Soc.]. Notice nécrologique sur M. Alph. Bergasse. Broch. in-8°, 1853.

PETIT (Ange), [vice-prés. de la Soc.]. Rapport sur les houilles à la chambre consultative de Louviers. 1852.

REGNAULT (A.). Vie de Thomas Langevin de Pontaumont, de Carentan. Broch. in-12. 1854.

STASSART (Baron de), [m. de la Soc.]. Œuvres complètes. 1 vol. gr. in-8°, 1854.

TRAVERS (Julien). Almanach historique de la République française, publié par un ami de l'ordre, 1851.

— L'Anti-Rouge, almanach anti-socialiste, 1851.

VAUQUELIN (le docteur). De l'application de la suture enchevillée à l'opération de l'entropion spasmodique. Broch. in-8°, 1853.

WOLKOFF (Mathieu). Opuscules sur la rente foncière. Broch. in-8°, 1854.

Digitized by Google

PAR LES ÉDITEURS :

M.

HÉRISSEY (éditeur), [m. de la Soc.]. Œuvres poétiques de Vauquelin des Yveteaux. 1 vol. in-8°, 1854.

— Almanach-Annuaire de l'Eure, 1853, 1854.

— Le Courrier de l'Eure.

—

PAR LE MINISTÈRE :

Argus des haras.

Instruction sur les meilleurs moyens à employer pour la conservation des blés qui viennent d'être coupés.

Digitized by Google

MM.

GIRARDIN (J.). Rapports sur les guanos du commerce. Broch. in-8°, 1853.

— Notes sur deux nouvelles substances tinctoriales, 1851.

— Sécrétion anormale d'albumine par l'organe mammaire. Broch., 1853.

HAINL (F.-Georges). De la musique à Lyon, depuis 1713 jusqu'à 1852. Broch. in-8°, 1852.

HAREMBERG. Nouvelle organographie du crâne, ou la phrénologie rectifiée. Broch. in-8°, 1851.

LACADRE (le docteur). Observations et dissertations médicales. Broch. in-8°, 1853.

LANGE (Adolphe). Notice biographique sur Abel Blouet. Broch. in-8°, 1854.

MAUDET. Mémoire sur l'emploi thérapeutique de la scillitine. Broch. in-8°, 1853.

MODESTE (Victor). De la cherté des grains. 1 vol. in-12, 1854.

MORIN et GIRARDIN. Examen chimico-légal de diverses substances alimentaires. 1850.

NEPVEUR [m. de la Soc.]. Notice nécrologique sur M. Alph. Bergasse. Broch. in-8°, 1853.

PETIT (Ange), [vice-prés. de la Soc.]. Rapport sur les houilles à la chambre consultative de Louviers. 1852.

REGNAULT (A.). Vie de Thomas Langevin de Pontaumont, de Carentan. Broch. in-12. 1854.

STASSART (Baron de), [m. de la Soc.]. Œuvres complètes. 1 vol. gr. in-8°, 1854.

TRAVERS (Julien). Almanach historique de la République française, publié par un ami de l'ordre, 1851.

— L'Anti-Rouge, almanach anti-socialiste, 1851.

VAUQUELIN (le docteur). De l'application de la suture enchevillée à l'opération de l'entropion spasmodique. Broch. in-8°, 1853.

WOLKOFF (Mathieu). Opuscules sur la rente foncière. Broch. in-8°, 1854.

Digitized by Google

PAR LES ÉDITEURS :

M.

HÉRISSEY (éditeur), [m. de la Soc.]. Œuvres poétiques de Vauquelin des Yveteaux. 1 vol. in-8°, 1854.

— Almanach-Annuaire de l'Eure, 1853, 1854.

— Le Courrier de l'Eure.

—

PAR LE MINISTÈRE :

Argus des haras.

Instruction sur les meilleurs moyens à employer pour la conservation des blés qui viennent d'être coupés.

Digitized by Google

COMPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ LIBRE D'AGRICULTURE,

SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DU DÉPARTEMENT DE L'EURE.

Membres du bureau pendant l'année 1852 :

Président.....	MM. le Mis DE SAINTE-CROIX, préfet.
Vice-président.....	Ange PETIT.
Secrétaire perpétuel.....	BIDAULT.
Trésorier.....	DESCHAMPS.
Secrétaire perpétuel honoraire.	DELARUE.

Membres du bureau pendant l'année 1853 :

Président.....	MM. le duc SUCHET D'ALBUFÉRA.
Vice-président.....	Ange PETIT.
Secrétaire perpétuel.....	BIDAULT.
Trésorier.....	DESCHAMPS.
Secrétaire perpétuel honoraire.	DELARUE.

Sections départementales :

1re SECTION.

Agriculture, industrie, sciences mathématiques et physiques.

Président.... M. HÉBERT. | Secrétaire... M. E. VILLAIN.

2e SECTION.

Lettres, arts, sciences, philosophie et économie.

Président.... M. SAUVAGE. | Secrétaire... M. BÉTOURNÉ.

Digitized by Google

LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

ARRONDISSEMENT D'ÉVREUX.

Ville d'Evreux.

MM.

ALABOISSETTE, avoué.
ALLAIRE, notaire.
ANCELLE (Jules), propriétaire.
ARNOUX (Auguste), ingénieur des ponts et chaussées.
AVRIL DE BURÉ (Auguste), avocat.
BAGOT (Ferdinand), avocat.
BEAUCANTIN (Emile), directeur du Jardin botanique.
BELLOND DE CHABAN, capitaine de gendarmerie.
BÉRENGER, substitut du procureur impérial.
BÉTOURNÉ, professeur de rhétorique.
BIDAULT, docteur en médecine.
BILLARD (Paul), avocat.
BONNIN (Théodose), ancien notaire.
BOULANGER, entrepreneur de travaux publics.
BOURGUIGNON, architecte du département.
CANU, imprimeur.
CASSEN, propriétaire.
CHAPELAIN, chef de division à la préfecture.
CHASSANT, ancien bibliothécaire.
CHÉRAMY, propriétaire.
CHESNON, ancien directeur de l'école normale.
COLOMBEL (Emile), avocat.
COURTIN (Alphonse), propriétaire.
DAVID, juge suppléant.

Digitized by Google

MM.

DEL'HOMME (Alexandre), juge, membre du conseil général.
DELHOMME (Théodore), ancien professeur de rhétorique.
DEL'HOMME (Olivier), propriétaire.
DE MEYNARD, secrétaire général de la préfecture.
DE ROSTOLAN (Balthazar), propriétaire.
DE SAINTE-CROIX (le marquis), préfet de l'Eure.
DESCHAMPS (Amédée), maire d'Evreux.
DESCHAMPS, artiste vétérinaire.
DESMARTINAIS, directeur des domaines et de l'enregistrement.
D'IMBLEVAL, juge suppléant.
D'ORVILLIERS, propriétaire.
DUHAMEL, horticulteur.
DUHORDEL, docteur-médecin.
DUMONT (Pierre), contrôleur des contributions directes.
DUVALLET, agent voyer d'arrondissement.
DUVERGER (Adolphe), juge d'instruction.
DUWARNET père, avocat.
DUWARNET fils (Gustave), avocat.
FOUCHÉ (Lucien), percepteur des contributions.
GRIVEL, propriétaire.
GUINDEY, ancien principal du collége.
HÉBERT (Maurice), juge de paix.
HÉBERT, propriétaire.
HÉRISSEY, imprimeur.
HÉROUARD, pharmacien.
HUE, horticulteur.
JEANNE, ingénieur civil.
LACHÈVRE, juge.
LAPIERRE (Charles-Ferdin.), rédacteur du *Courrier de l'Eure*.
LEBEURIER, archiviste du département.
LEBLOND, cultivateur.
LECONTE (Séraphin), propriétaire.
LEFRANC DE POMPIGNAN, secrétaire du préfet.
LEGENTIL, procureur impérial.
LEMERCIER, propriétaire.
LE MOINE, greffier de justice de paix.
LEROY, ancien conseiller de préfecture.
LETELLIER-VALLÉE, juge au tribunal de commerce.
L'HOPITAL, ancien maire d'Evreux.

Digitized by Google

MM.

L'Hopital (Georges), auditeur au Conseil d'Etat.
Lucas, fabricant de coutils.
Letellier (Pierre-Henri), ancien négociant.
Marque, professeur.
Massot, ancien professeur de dessin.
Michaut, négociant.
Molle (Charles), avocat.
Moisy, avoué, adjoint au maire.
Morin, général de division, membre du conseil général.
Nouvel, ancien notaire.
Omont, pharmacien.
Petit (Ange), juge, membre du conseil général.
Piéton, horticulteur.
Pilvois, receveur général.
Régimbart (Eugène).
Richard, ex-agent voyer en chef.
Roussel de Saint-Luc, propriétaire.
Sauvage, directeur de l'école normale primaire.
Sauval, vice-président du tribunal civil.
Thil, substitut du procureur impérial.
Thirouin (Arthur), banquier.
Vaurabourg, professeur au collége.
Villain (Eugène), artiste vétérinaire.
Yvart, inspecteur forestier.

Partie rurale des cantons d'Evreux.

Canton sud.

Basset, propriétaire, à Claville.
Bouland, propriétaire, à Guichainville.
Colombel, agriculteur, à Claville.
De Fayet (Henri), (le vicomte), propriétaire, à Saint-Sébastien-de-Morsent.
Duret, propriétaire, aux Ventes.
Deshayes, cultivateur, à Caugé.
Le Noury de la Roncière (le baron), capitaine de frégate, à Cracouville, près Evreux.

Canton nord.

Bénard, agriculteur, à Sémerville.

Digitized by Google

MM.

Brouard fils, maître de poste, à Sainte-Colombe.
De Blosseville (Auguste), propriétaire, à la Chapelle-du-Bois-des-Faux.
De Blosseville (Edouard), propriétaire, à la Chapelle-du-Bois-des-Faux.
De Champigny (le marquis), propriétaire, à Normanville.
De Salvandy (le comte), ancien ministre, à Graveron-Sémerville.
De Salvandy (Paul), à Graveron-Sémerville.
Désormeaux, cultivateur, à Gauville-la-Campagne.
Ducy (Mathurin), cultivateur, à Sacquenville.
Gazan (Charles), propriétaire, au Nuisement.
Guillard, à Irreville.
Leclerc, propriétaire et maire, à Quittebeuf.
Leroux, à Emanville.
Liesse, propriétaire et agriculteur, à Saint-Germain-des-Angles.
Litté, régisseur, à Normanville.
Miserey, à Gravigny.
Tasche, agriculteur, à Garambouville.
Thillard, agriculteur, à Sainte-Colombe.

Canton de Breteuil.

Alleaume, notaire, à Breteuil.
Bertin (Pierre), cultivateur, à Breteuil, village des Huets.
Bertin (Roger), propriétaire, à Sainte-Marguerite-de-l'Autel.
Delarue, secrétaire perpétuel honoraire, à Breteuil.
Duguay fils, propriétaire, à Francheville.
D'Urclé (Paul), propriétaire, à Breteuil.
Eudes, greffier, à Breteuil.
Hardouin, cultivateur, à Condé.
Lunois, notaire, à Breteuil.
Oury, curé des Baux-de-Breteuil.
Pichot, curé de Francheville.
Rogier, propriétaire, à Breteuil.

Canton de Conches.

Chevereau (Gustave), propriétaire, à Conches.

Digitized by Google

MM.

De Clermont-Tonnerre (le marquis), propriétaire, membre du conseil général, à Glisolles.

Dessaux (Emmanuel), membre du conseil d'arrondissement, à Louversey.

Fontaine, propriétaire, au Fresne.

Herbert, cultivateur, au Mesnil-Hardray.

Lecomte, cultivateur et maire, à Champ-Dolent.

Leviez, propriétaire-cultivateur, à Nogent-le-Sec.

Pellerin fils, cultivateur, à Glisolles.

Perrier de Mondonville, percepteur, à Conches.

Canton de Damville.

Abrouty, propriétaire et juge de paix, à Damville.

Carville, propriétaire et maire, à Corneuil.

Chauvin, docteur en médecine, à Damville.

Damitte, propriétaire et notaire, à Damville.

De Chambray, propriétaire, à Gouville.

D'Hostel, cultivateur, à Creton.

Dujardin (Pierre), propriétaire, à Coulonges.

Fouques-Desloges, propriétaire, à Damville.

Gouyer (Félix), propriétaire et maire, à Manthelon.

Legendre, propriétaire et maire, à Villez.

Legendre, propriétaire et maire, à Avrilly.

L'Hullier père, médecin, à Damville.

L'Hullier fils, médecin, à Damville.

Ozanne, cultivateur, à Avrilly.

Pigny, propriétaire et maire, à Coulonges.

Canton de Nonancourt.

Delaigue, filateur, à Nonancourt.

De Rancé, propriétaire, au Gérier.

Didot (Firmin), membre du conseil général, au Mesnil-sur-l'Estrée.

Langer, ancien notaire, à Illiers.

Perrée, agent voyer, à Nonancourt.

Tessier, juge de paix, à Nonancourt.

Digitized by Google

Canton de Pacy.

MM.

BAPTST (Constant), propriétaire, à Bosc-Roger.
BAPTST (Gustave), à Bosc-Roger.
FAUVEL, membre du conseil général, à Orgeville.

Canton de Rugles.

COISNON (Michel), avocat au Conseil d'Etat, à la Chaise-Dieu-du-Theil.
DUTERTRE (Amand), cultivateur, à la Neuve-Lyre.
DE VIEILLE (Alph.-Clément), propriétaire et maire, à la Haie-Saint-Sylvestre.
DUBUC, propriétaire, au Bois-Normand.
FOUQUET (Philémon), propriétaire, à la Transière.
GUEFFE (Jean-Jacques), membre du conseil d'arrondissement, à la Neuve-Lyre.
LANCESSEUR (Joseph-Michel), propriétaire et cultivateur, à la Neuve-Lyre.
LOUVET DE MESSEY, propriétaire, à Rugles.
PIÉDEVANT (François-Emmanuel), propriétaire et agent voyer à la Neuve-Lyre.

Canton de Saint-André.

BEFFARA (Jacques-Aimé), ancien juge de paix, à Saint-André.
SÉRÉVILLE, notaire, à Saint-André.
GROMARD (Nicolas), cultivateur, à Garennes.
PASSY (Frédéric), propriétaire, à Ezy.
CHRÉTIEN, propriétaire, à Bois-le-Roi.

Canton de Verneuil.

AUBERY DU BOULLEY père, percepteur, à Verneuil.
BISSIEU aîné, propriétaire, à Verneuil.
DE BARRÉ, propriétaire, à Verneuil.
DE PETITEVILLE (le vicomte), membre du conseil général, à Gournay-le-Guérin.

Canton de Vernon.

GARNIER-SAINT-YRIEX, propriétaire, à Vernon.
LEDANOIS, ancien pharmacien, à Vernon.

Digitized by Google

MM.

LOUVET (Jules-Benjamin), propriétaire, à Vernon.
MOREL, secrétaire de chambre consultative, à Vernon.
SUCHET D'ALBUFÉRA (le duc), membre du conseil général, à Vernon.

—

ARRONDISSEMENT DES ANDELYS.

Canton des Andelys.

AUDIBERT, chevalier de la Légion d'honneur, propriétaire, à Noyers-sur-Andelys.
BRUNEL, cultivateur et maire, à Fresne-l'Archevêque.
CARRIÈRE, cultivateur, au Londe, commune de Heuqueville.
CHEVALIER, receveur de l'hospice, aux Andelys.
COUTIL père, propriétaire-cultivateur, à Villers-sur-Andelys.
COUTIL fils, cultivateur, à Villers-sur-Andelys.
DECHAUMONT, cultivateur, à Boisemont.
DELAISEMENT, cultivateur et maire, à Corny.
DE PRÉVAL, percepteur des contributions directes, aux Andelys.
DE ROCHEFORT, sous-préfet, aux Andelys.
FESSARD, cultivateur et adjoint, à Mantelle-sur-Andelys.
FLAVIGNY, ancien manufacturier, aux Andelys.
LEGENDRE, juge, aux Andelys.
METTAIS-CARTIER, avocat et juge suppléant, aux Andelys.
METTAIS, cultivateur, à Bourgoult, commune de Harqueney.
MILLIARD, cultivateur, au Thuit.
ROUSSEL-DESFRESCHES, avocat, aux Andelys.
TOUTAIN (Georges), cultivateur, à Guiseniers.

Canton d'Écos.

ALEXANDRE, cultivateur, à Fourges.
AMAURY, cultivateur, à Tourny.
BARIOD, docteur-médecin, à Tourny.
BÉGUIN (Eugène), cultivateur, à Heubécourt.
BÉGUIN (Ed.), cultivateur, à Heubécourt.
BERTAUX, cultivateur, à Forêt-la-Folie.
CAMPIGNY, cultivateur, à Forêt-la-Folie.
CÉLÉRIER, docteur-médecin, à Tourny.

Digitized by Google

MM.

Chèrence, propriétaire, à Tilly.
Chevalier, cultivateur, à Tourny.
De Boisdenemets (le comte), propriétaire, à Cahaignes.
De Fayet (le marquis), officier de la Légion d'honneur, m. du conseil général, à Ecos.
De Fayet (le comte), chevalier de la Légion d'honneur, propriétaire, à Aveny.
De Fayet fils, propriétaire, à Aveny.
De Flamarens, maire, à Fourges.
De Gibert (le comte), propriétaire, à Sainte-Geneviève-lès-Gasny.
De Perrier, propriétaire, à Pressagny-l'Orgueilleux.
Désabie, propriétaire, à Tourny.
Drevet, maire, à Tourny.
Drevet, percepteur, à Tourny.
Dupas fils, cultivateur, à Forêt-la-Folie.
Garnot, notaire, à Tourny.
Idoine, notaire, à Tourny.
Jeanneton, juge de paix, à Gasny.
Leclerc de Puligny, propriétaire, à Ecos.
Legrand père, cultivateur, à Guitry.
Legrand fils, cultivateur, à Guitry.
Levé (Adrien), propriétaire, à Tilly.
Levé (Edouard), propriétaire, à Tilly.
Monnoie, cultivateur, à Tourny.
Parise, propriétaire, à Fontenay.
Renard, cultivateur, à Fours.
Reveiller-Paris, docteur-médecin, à Tourny.
Réthoré, notaire, à Ecos.
Toutain, cultivateur, à Mézières.
Trouard père, propriétaire, à Château-sur-Epte.
Trouard fils, cultivateur, à Château-sur-Epte.
Walthéry, pharmacien, à Tourny.

Canton d'Etrépagny.

Bénard, propriétaire, à Etrépagny.
Bénard, cultivateur, à Morgny.
Beudon, cultivateur et maire, à Mouflaines.
Catheux, propriétaire et cultivateur, à Nojeon-le-Sec.

Digitized by Google

MM.

Crémière, propriétaire, à Etrépagny.
Davilliers (Paul), propriétaire, a Longchamps.
Defontenay, cultivateur et maire, à Sainte-Marie-de-Vatimesnil.
Defontenay (Isidor), propriétaire, aux Thilliers-en-Vexin.
Delacour, cultivateur, au Coudray.
De Martineng, propriétaire, à Etrépagny.
De Vatimesnil, officier de la Légion d'honneur, à Sainte-Marie-de-Vatimesnil.
De Vatimesnil fils, propriétaire, à Sainte-Marie-de-Vatimesnil.
Doré (Ambroise), propriétaire, à Gamaches.
Estève (le comte), m. du conseil général, à Heudicourt.
Fleury, cultivateur, à Puchay.
Hébert père, cultivateur, à Villers-en-Vexin.
Hébert (Auguste), cultivateur, à Villers-en-Vexin.
Hébert (Narcisse), cultivateur, à Villers-en-Vexin.
Lebrun, cultivateur, à Puchay.
Lecouteulx (Auguste), propriétaire, à Etrépagny.
Lehec, médecin, à Etrépagny.
Marest, cultivateur, à Puchay.
Marre (Hippolyte), propriétaire, au Thil-en-Vexin.
Mignot, percepteur, à Etrépagny.
Saintard, maire, à Farceaux.
Saintard, cultivateur, à Farceaux.
Savetier, maire, à Etrépagny.
Truelle, propriétaire, à Etrépagny.

Canton de Fleury-sur-Andelle.

Baclé, notaire, à Pont-Saint-Pierre.
Bizet, propriétaire, à Amfreville-sous-les-Monts.
Bultel, propriétaire, à Bourgbeaudoin.
Camus, cultivateur, à Mesnil-Verclives.
Canu (François), maire et cultivateur, à Senneville.
Canu (Antoine), propriétaire, à Ecouis.
Catheux, propriétaire, à Ecouis.
Delaisement, maire, à Ecouis.
Dessain, manufacturier, à Radepont.
D'Houdemare (le baron), propriétaire, à Pont-Saint-Pierre.

Digitized by Google

MM.

Drély, cultivateur, à Radepont.
Ernouf (le baron), chevalier de la Légion d'honneur, à Mesnil-Verclives.
Filleul, docteur-médecin, à Fleury-sur-Andelle.
Guérard, propriétaire, à Charleval.
Lachèvre, manufacturier, à Radepont.
Lainay, propriétaire, à Ecouis.
Lainay, cultivateur, à Gaillarbois.
Lamer, juge de paix, à Fleury-sur-Andelle.
Lebret, cultivateur, à Mesnil-Verclives.
Lecouteulx, directeur des fonderies de Romilly, à Romilly-sur-Andelle.
Leter, cultivateur, à Ecouis.
Lefebvre père, propriétaire, à Bacqueville.
Lefebvre fils, cultivateur, à Gaillarbois.
Milliard, cultivateur, a Senneville.
Pouyer, manufacturier, à Perruel.
Viel, propriétaire, à Charleval.

Canton de Gisors.

Caignet, propriétaire, à Gisors.
Cartier, propriétaire, à Gisors
Chevalier, cultivateur, à Hébécourt.
Coutelier, propriétaire, à Gisors.
Cottinet, horticulteur, à Guerny.
Dailly, propriétaire-cultivateur, à Gisors.
Davillier (Edouard), manufacturier, à Gisors.
Davillier (Charles), à Gisors.
De Boispréaux, propriétaire, à Gisors.
De Lagrange (le comte), m. du Corps législatif, à Dangu.
De Montreuil (le baron), m. du Corps législ., à Thierceville.
De Sainte-Foix, propriétaire, à Authevernes.
Dufay, docteur-médecin, à Gisors.
Dumont-Bertaux, propriétaire, à Gisors.
Foubert, maire, cultivateur, à Authevernes.
Guesnier, propriétaire, à Vesly.
Lefebvre, propriétaire, à Bouchevilliers.
Leguay, propriétaire, à Bezu-Saint-Eloi.

Digitized by Google

MM.

Lepage, chimiste, à Gisors.
Marion, propriétaire, à Gisors.
Mazoyer, chevalier de la Légion d'honneur, à Gisors.
Mignot, maire, propriétaire, à Vesly.
Nangot, cultivateur, à Bouchevilliers.
Pagnère, cultivateur, à Sancourt.
Regnault (Alphonse), propriétaire, à Gisors.
Passy (Antoine), propriétaire, à Gisors.
Passy (Hippolyte), membre de l'Institut, à Gisors.
Passy (Louis), propriétaire, à Gisors.
Rossey (H.), propriétaire, à Gisors.
Rouget, propriétaire, à Gisors.
Rouget, maire, propriétaire, à Chauvincourt.
Roycourt fils, cultivateur, à Noyers.
Thierry, banquier, à Gisors.
Vinot-Préfontaine, propriétaire, à Gisors.

Canton de Lyons-la Forêt.

Avisse, juge de paix, à Lyons.
Boullenger aîné, maire, cultivateur, à Fleury-la-Forêt.
Clément, maire, à Fleury-la-Forêt.
De Folleville, propriétaire, à Lorleau.
Delaunay, propriétaire, à Lyons-la-Forêt.
De Valon, propriétaire, m. du conseil général, à Rosay.
D'Isle, maire, à Lilly.
Dufour, maire, à Lyons-la-Forêt.
Dufour, cultivateur, à Beaufiel.
Dufour, cultivateur, à Fleury-la-Forêt.
Fleury (Pascal), propriétaire, à Bezu-la-Forêt.
Hardy (Th.), cultivateur, à Lyons-la-Forêt.
Lemonnier père, propriétaire, à Touffreville.
Lemonnier fils, cultivateur, à Touffreville.
Lemonnier, cultivateur, à Lisors.
Milliard, cultivateur, à Rosay.
Palin, notaire, a Lyons-la-Forêt.
Piquerel, propriétaire, à Lorleau.
Saint-Martin, maire, à Rosay.
Sebire, propriétaire, à Rosay.

Digitized by Google

ARRONDISSEMENT DE BERNAY.

Canton de Bernay.

MM.

BARDET, secrétaire de la section, docteur-médecin, à Bernay.
BLONDEL, pharmacien, à Bernay.
CHARLEMAINE, propriétaire, à Bernay.
DANIEL, receveur des finances, à Bernay.
DE CROIX (marquis), sénateur, m. du conseil général, à Serquigny.
DE MONTMORT, sous-préfet, à Bernay.
DUBUS, avocat et maire, à Bernay.
HUBERT LA FAMILLE, propriétaire, à Bernay.
LEMONNIER, propriétaire, à Saint-Clair-d'Arcey.
LE PREVOST, membre de l'Institut, au Thilleul.
MARIE, substitut, à Bernay.
PESNEL, négociant, à Bernay.
PETIT (Paul), propriétaire, à Bernay.
RAVEZ, cultivateur, à Serquigny.
SALLE, avocat, à Bernay.

Canton de Beaumesnil.

DE FORVAL (baron), membre du conseil général, à Grandchamp.

Canton de Beaumont-le-Roger.

LECOMTE, propriétaire, à Beaumontel.

Canton de Brionne.

AUBERT, inspecteur du domaine d'Harcourt, à la Haye-de-Calleville.
HAMEL, membre du conseil général, à Boisney.
MARIE, maire, à Brionne.

Canton de Broglie.

BEAULAVON jeune, propriétaire, à Broglie.
DE BROGLIE (duc), ancien ministre, à Broglie.
DE BROGLIE (Albert) (prince), propriétaire, à Broglie.
GUILBERT (Louis), propriétaire, à Verneusse.
MARAGE, docteur-médecin, à Broglie.

Digitized by Google

Canton de Thiberville.

MM.

BARON (Denis-Amand), propriétaire, à Drucourt.
CONARD, agriculteur, à Drucourt.
DE BOISRIOULT, propriétaire, à Heudreville.

—

ARRONDISSEMENT DE LOUVIERS.

Canton de Louviers.

BERTRAND (Alphonse), fabricant, à Louviers.
BURY, notaire, à Louviers.
CHENNEVIÈRE (Delphis), fabricant, à Louviers.
CORNEILLE, vétérinaire, à Louviers.
DE BOISGUILBERT (Charles), propriétaire, à Pinterville.
DEFONTENAY, propriétaire, à Louviers.
DIBON (Paul), propriétaire, à Louviers.
DIBON (William), propriétaire, à Louviers.
DUBOIS DE JANCIGNY, sous-préfet, à Louviers.
JOURDAIN père, fabricant, à Louviers.
JOURDAIN fils, propriétaire, à Louviers.
LABELLE fils, propriétaire, à Saint-Pierre-du-Vauvray.
LALUN fils, architecte, à Louviers.
L'HUILLIER (Eugène), propriétaire, à Louviers.
NOUFFLARD (Jules), propriétaire, à Louviers.
ODIOT (Prosper), propriétaire, à Louviers.
PAPAVOINE, propriétaire, à Louviers.
PÉTEL, médecin, à Louviers.
PÉTEL (Aimable), propriétaire, à Surville.
PETIT (Guillaume), m. du conseil général, à Louviers.
PRÉTAVOINE (Germain), propriétaire, à Louviers.

Canton d'Amfreville-la-Campagne.

DE BLOSSEVILLE (marquis), membre du conseil général, à Amfreville-la-Campagne.
DE BOURY (Léopold), propriétaire, à Amfreville la-Campagne.
DURÉCU, propriétaire, à Thuit-Simer.

Digitized by Google

ARRONDISSEMENT DE BERNAY.

Canton de Bernay.

MM.

BARDET, secrétaire de la section, docteur-médecin, à Bernay.
BLONDEL, pharmacien, à Bernay.
CHARLEMAINE, propriétaire, à Bernay.
DANIEL, receveur des finances, à Bernay.
DE CROIX (marquis), sénateur, m. du conseil général, à Serquigny.
DE MONTMORT, sous-préfet, à Bernay.
DUBUS, avocat et maire, à Bernay.
HUBERT LA FAMILLE, propriétaire, à Bernay.
LEMONNIER, propriétaire, à Saint-Clair-d'Arcey.
LE PREVOST, membre de l'Institut, au Thilleul.
MARIE, substitut, à Bernay.
PESNEL, négociant, à Bernay.
PETIT (Paul), propriétaire, à Bernay.
RAVEZ, cultivateur, à Serquigny.
SALLE, avocat, à Bernay.

Canton de Beaumesnil.

DE FORVAL (baron), membre du conseil général, à Grandchamp.

Canton de Beaumont-le-Roger.

LECOMTE, propriétaire, à Beaumontel.

Canton de Brionne.

AUBERT, inspecteur du domaine d'Harcourt, à la Haye-de-Calleville.
HAMEL, membre du conseil général, à Boisney.
MARIE, maire, à Brionne.

Canton de Broglie.

BEAULAVON jeune, propriétaire, à Broglie.
DE BROGLIE (duc), ancien ministre, à Broglie.
DE BROGLIE (Albert) (prince), propriétaire, à Broglie.
GUILBERT (Louis), propriétaire, à Verneusse.
MARAGE, docteur-médecin, à Broglie.

Digitized by Google

Canton de Thiberville.

MM.

Baron (Denis-Amand), propriétaire, à Drucourt.
Conard, agriculteur, à Drucourt.
De Boisrioult, propriétaire, à Heudreville.

—

ARRONDISSEMENT DE LOUVIERS.

Canton de Louviers.

Bertrand (Alphonse), fabricant, à Louviers.
Bury, notaire, à Louviers.
Chennevière (Delphis), fabricant, à Louviers.
Corneille, vétérinaire, à Louviers.
De Boisguilbert (Charles), propriétaire, à Pinterville.
Defontenay, propriétaire, à Louviers.
Dibon (Paul), propriétaire, à Louviers.
Dibon (William), propriétaire, à Louviers.
Dubois de Jancigny, sous-préfet, à Louviers.
Jourdain père, fabricant, à Louviers.
Jourdain fils, propriétaire, à Louviers.
Labelle fils, propriétaire, à Saint-Pierre-du-Vauvray.
Lalun fils, architecte, à Louviers.
L'Huillier (Eugène), propriétaire, à Louviers.
Noufflard (Jules), propriétaire, à Louviers.
Odiot (Prosper), propriétaire, à Louviers.
Papavoine, propriétaire, à Louviers.
Pétel, médecin, à Louviers.
Pétel (Aimable), propriétaire, à Surville.
Petit (Guillaume), m. du conseil général, à Louviers.
Prétavoine (Germain), propriétaire, à Louviers.

Canton d'Amfreville-la-Campagne.

De Blosseville (marquis), membre du conseil général, à Amfreville-la-Campagne.
De Boury (Léopold), propriétaire, à Amfreville la-Campagne.
Durécu, propriétaire, à Thuit-Simer.

Digitized by Google

Canton de Gaillon.

MM.

AUMONT, curé, à Saint-Julien-de-la-Liègue.
DE SAINT-HILAIRE (baron), m. du conseil général, à Fontaine-Bellanger.
DURAND, maire, propriétaire, à Fontaine-Bellanger.
ETIENNE (Prosper), propriétaire, à Saint-Pierre-la-Garenne.
JEAN (François), propriétaire, à Cailly.
LANGLOIS, avocat, au Goulet.
LEBLANC, directeur de la maison centrale, à Gaillon.
LEFEBVRE père, propriétaire, à Gaillon.
LEFEBVRE fils, médecin, à Gaillon.
MAILLE, propriétaire, à Ailly.
ODOARD-DUHAZÉ, propriétaire, à Sainte-Barbe-sur-Gaillon.
THÉZARD, maire, propriétaire, à Sainte-Barbe-sur-Gaillon.

Canton du Neubourg.

ANISSON (Etienne), propriétaire, à Saint-Aubin-d'Ecrosville.
AUZOUX, médecin, à Saint-Aubin-d'Ecrosville.
DUFOUR, propriétaire, à Villez-sur-le-Neubourg.
HARDY, propriétaire, à Amfreville-sur-Iton.
JOUAN, percepteur, au Troncq.

Canton de Pont de-l'Arche.

ANSEAUME (Auguste), maire, à Saint-Cyr-du-Vaudreuil.
HOCHON, m. du conseil général, à Saint-Etienne-du-Vauvray.
LEHODEY, juge de paix, à Pont-de-l'Arche.
THOREL, receveur de l'enregistrement, à Pont-de-l'Arche.
VIGOR (Jean-Louis), propriétaire et maire, à Pîtres.

—

ARRONDISSEMENT DE PONT-AUDEMER.

Canton de Pont-Audemer.

DE CACHELEU, propriétaire, à Tourville.
DELANNEY, propriétaire et cultivateur, à Campigny.
DE MONNECOVE, sous-préfet, à Pont-Audemer.
LECOMPTE-DÉSORMEAUX, membre du conseil général, maire, à Pont-Audemer.

Digitized by Google

MM.

LEREFFAIT, membre du conseil général, à Pont-Audemer.
VATTIER, propriétaire, à Pont-Audemer.

Canton de Cormeilles.

DAVID, propriétaire, à Saint-Sylvestre-de-Cormeilles.
SIGNOL, juge de paix, à Saint-Jean-d'Asnières.
TROPLONG, président du Sénat, à Cormeilles.

Canton de Bourgtheroulde.

DE BLANGY (le comte), maire, à Boissey-le-Châtel.
DE BOSCREGNOULT DE LENTEUIL, maire, à Boscregnoult.
DE LUCHAPT (le comte), maire, à Bosnormand.
DE TORCY (F.) (le comte), propriétaire, au Theillement.

Canton de Beuzeville.

DELAMARE, maire, à Manneville-la-Raoult.
DE SAINT-ALBAN (Matthieu), membre du conseil général, à Berville-sur-Mer.
VAUQUELIN, maire, à Beuzeville.

Canton de Montfort.

LEFEBVRE-DURUFLÉ, sénateur, membre du conseil général, à Pont-Authou.
LEREFFAIT fils, suppléant du juge de paix, à Pont-Authou.
MIGNOT (Pierre), maire, à Brestot.
PETEAUX, propriétaire, à Illeville.
PHILIPPE-LEMAÎTRE (Mme), à Illeville.

Canton de Quillebeuf.

D'OSMOY (comte), membre du conseil général, à Bouquelon.
D'OSMOY (vicomte), propriétaire, à Bouquelon.
CABOT, agriculteur et maire, à Trouville-la-Haulle.

Canton de Saint-Georges-du-Vièvre.

DE LIVET (marquis de Barville), maire, à la Potterie-Mathieu.
DE SAINT-WULFRAN, propriétaire, à Saint-Georges-du-Vièvre.
DU PIN DES VASTINES, propriétaire et maire, à Saint-Pierre-des-Ifs.

Digitized by Google

Canton de Routot.

MM.

DE MALORTIE, maire, à Eturqueraye.

DE QUITRY (le marquis), membre du conseil général, au Landin.

DUMONT, propriétaire, à Barneville-sur-Seine.

PARIS.

MM.

ALLOU (Edouard), avocat, docteur en droit.

BAILLY DE MERLIEUX, ancien direct. du *Mémorial encyclopéd.*

BEUZELIN, curé de la Madeleine.

BLANCHEMAIN (Prosper), bibliothécaire adjoint au ministère de l'intérieur.

BOUTIGNY, chimiste.

BRONGNIARD (Adolphe), membre de l'Institut.

COUDER, membre de l'Institut.

COGNIET (Léon), membre de l'Institut.

CRÉMIEU (Edouard), rentier.

DELISLE (Léopold), à la Bibliothèque impériale.

DE LASSIAUVE, docteur en médecine.

DE MOLÉON, directeur du *Recueil industriel.*

DESNOYERS (Jules), bibliothéc. du Musée d'histoire naturelle.

DUCHESNE aîné, conserv. des estampes à la Biblioth. imp.

DUFAURE, avocat.

DUMAS, membre de l'Institut.

DUPONT (Heuriquel), membre de l'Institut.

ELIE DE BEAUMONT, ingénieur des mines, membre de l'Institut.

GADEBLED, ancien chef de bureau au ministère de l'intérieur.

GRANGEZ (Ernest), chef de bureau au min. des trav. publics.

HÉBERT (Octave), sous-chef de bureau, au ministère de l'intérieur.

HERSENT, membre de l'Institut.

LEGRIP (Frédéric), peintre.

LECLERC (Achille), membre de l'Institut.

LENORMANT (Ch.), membre de l'Institut.

LEMAIRE, membre de l'Institut.

MÉRIMÉE (Prosper), inspecteur général des monum. hist.

Digitized by Google

MM.

MICHELIN, conseiller référendaire à la cour des comptes.
MOLL, professeur au conservatoire des arts et métiers.
MARTIN-DESLANDES, inspecteur des prisons.
MERLIN (Romain), bibliothécaire au ministère d'Etat.
MOREAU DE JONNÈS, membre de l'Institut.
NOURY (Louis-Eugène), peintre.
PEPIN, directeur des cultures au Jardin des Plantes.
PARIS (Paulin), membre de l'Institut.
PÉCONTAL (Siméon), professeur.
PETITJEAN (J.), conseiller référendaire à la cour des comptes.
PICOT, membre de l'Institut.
POULAIN DE BOSSAY, proviseur au collége royal de St-Louis.
POUILLET, profess. de physiq. au conserv. des arts et métiers.
ROBIN, ingénieur des ponts et chaussées.
ROULAND, procureur général, à Paris.
SAINTE-BEUVE, juge au tribunal de la Seine.
SCHETZ, membre de l'Institut.
TARANNE, secrétaire du comité historique, au ministère de l'instruction publique.
VERNET (Horace), membre de l'Institut.
VINCENS (Emile), ancien conseiller d'Etat.
WARDEN, membre de l'Institut.

DÉPARTEMENTS.

BARRÉ, docteur en médecine, à Rouen.
BERTOT, pharm., secr. adj. de la Soc. d'Agr, à Bayeux (Calv.).
BOIVIN-CHAMPEAUX, conseiller à la cour impériale, à Rouen.
BOSQUET (Mlle Amélie), à Rouen.
CASTEL (Pierre-Alfred), agent-voyer chef de la Manche, à Saint-Lô.
CHASLE, ancien député, à Chartres.
CHEVERAUX, avocat, à Rouen.
CORDIER DE LA GLAIRIE, directeur des contrib. directes, à Digne.
CORNEILLE, ancien inspecteur de l'Académie, à Rouen.
DÆNEN, chapelain à Dreux (Eure-et-Loir).
DAILLY (Gaspard-Adolphe), prop., à Bois-d'Arcy (Seine-et O.).
DANVIN (Bruno), docteur en médec., à St-Pol (Pas-de-Calais).

Digitized by Google

MM.

De Beaurepaire (le comte), à Louvagny (Calvados).
Debourge, docteur en médecine, à Rollot (Somme).
De Caumont, correspondant de l'Institut, à Caen.
De Clinchamp (Gustave), propriétaire à Avranches (Orne).
Decorde, conseiller à la cour impériale, à Rouen.
De Girardot, sous-préfet de Montargis.
De la Grange (le marquis), à Chandey (Orne).
De la Quérière, négociant, à Rouen.
De la Saussaye, membre de l'Institut, à Blois.
De Monicault, propriétaire, à Melun.
Depruines, secrét. de la Société d'Agric., à Aurillac.
D'Héricourt (le comte), à Souchey (Pas-de-Calais).
Doublet de Boisthibault, avocat, à Chartres.
Ferey (Octave), homme de lettres, à Paris.
Garnier (Maurice), inspecteur de l'enregistrement, à Arras.
Garnier (J.), secrétaire de la Soc. des antiq., à Amiens.
Girard, conseiller à la cour impériale, à Amiens.
Girardin, professeur de chimie, à Rouen.
Guenée (Achille), avocat, à Châteaudun (Eure-et-Loir).
Guillory, présid. de la Soc. indust. d'Angers.
Haime, docteur en médecine, à Tours.
Hombres-Firmas (le baron d'), propriétaire, à Alais (Gard).
Lapérouse (Gustave), sous-préfet, à Sens.
Lecoupeur, docteur en médecine, à Rouen.
Leroi, conseiller à la cour impériale, à Rouen.
Le Serrurier, conseiller à la cour imperiale, à Amiens.
Londet, professeur à l'ecole de Grandjouen (Loire-Inf.).
Malo (L.-A.), prof. à l'école royale des haras, au Pin (Orne).
Manuel, conservateur de la bibliothèque de Caen.
Mauduit, avocat, à Neufchâtel.
Nepveur, conseiller à la cour impériale, à Rouen.
Ottmann père, ancien capitaine d'artillerie, à Strasbourg.
Paillard de Saint-Aiglan, sous-préfet de Dunkerque.
Périaux (Nicétas), propriétaire, à Cherbourg.
Pouchet, professeur d'histoire naturelle, à Rouen.
Prévost, horticulteur, à Bois-Guillaume, près Rouen.
Sallion, docteur en médecine, à Nantes.
Saudbreuil, avocat général, à Nancy.

Digitized by Google

MM.

TERREBASSE, ancien député, à Vienne (Isère).
VILLERS (Georges), vice-secrétaire de la Société d'Agriculture de Bayeux.
VIVET, professeur de langues, à Rouen.
WALRAS, inspecteur d'Académie.
ZÉDÉ, ancien préfet de l'Eure.

A L'ÉTRANGER.

BRAEKELEER (Félix), peintre d'histoire, à Anvers.
BRÉAUTÉ, directeur de la pépinière du gouvernement, à Médéah (Algérie).
DE KEISER, peintre, à Anvers.
DE BARRUEL-BEAUVERT, correspondant du Muséum, à Costa-Rica (Amérique centrale).
DE KERCKOVE (le comte), à Exaerde (Belgique).
DE KERCKHOVE, dit DE KIBCKOFF VAN DER VARENT (le vicomte), président de l'Académie d'archéologie, à Anvers (Belgique).
DE KUYPER, sculpteur, à Anvers.
DE STASSART (le baron), à Bruxelles.
DE VESTREENEN (le baron), à la Haye.
D'OKELLY (le comte), à Bruxelles.
DRAPIER, secrétaire de la Société royale de Flore, à Bruxelles.
HART, graveur, à Bruxelles.
LAUTOUR, directeur et médecin du lazaret de Beyrouth (Syrie).
LEYS (Henri), peintre d'histoire, à Anvers.
SERRURE, professeur d'histoire naturelle, à Gand.
VAN STEENKISTE (Charles), docteur en médecine, à Bruges (Belgique).

Digitized by Google

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES (1).

—

PARIS.

Société impériale et centrale d'agriculture.
Société impériale d'horticulture.
Société séricicole.
Société géologique de France.
Institut historique.
Société libre des beaux-arts.
Lycée des beaux-arts.
Société de la morale chrétienne.
Société de l'Histoire de France.

—

DÉPARTEMENTS.

AISNE.....	Société académique.....	à Saint-Quentin
—	Société académique.....	à Laon.
ARIÉGE.....	Société d'agriculture et des arts.....	à Foix.
AUBE.....	Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.	à Troyes.
CALVADOS.....	Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres.....	à Caen.
—	Association normale.....	Ibid.
—	Société impériale d'agriculture et de commerce...	Ibid.
—	Société d'horticulture.....	Ibid.
—	Société des antiquaires de Normandie.....	Ibid.

(1) La Société ne continuera l'envoi de son *Recueil* qu'aux Sociétés qui lui adresseront exactement leurs publications.

Digitized by Google

CALVADOS.....	Société linnéenne de Normandie.....	à Caen.
—	Société vétérinaire.....	Ibid.
—	Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.	à Bayeux.
—	Société académique, agricole, industrielle et d'instruction.....	à Falaise.
CHARENTE.....	Société d'agriculture, arts et commerce.....	à Angoulême.
CHER.....	Société d'agriculture.....	à Bourges.
CÔTE-D'OR	Académie des sciences, arts et belles-lettres.....	à Dijon.
—	Comité central d'agriculture.....	Ibid.
—	Société médicale..	Ibid.
DEUX-SÈVRES...	Société d'agriculture.....	à Niort.
DOUBS.....	Société d'agriculture, sciences naturelles et arts...	à Besançon.
EURE-ET-LOIR ..	Comice agricole.....	à Chartres.
GARD.....	Académie impériale.....	à Nîmes.
GIRONDE.....	Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts.....	à Bordeaux.
—	Société d'agriculture.....	Ibid.
HAUTE-GARONNE	Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres.....	à Toulouse.
HAUTE-VIENNE..	Société impériale d'agriculture, des sciences et des arts.....	à Limoges.
HÉRAULT.....	Société archéologique.....	à Béziers.
INDRE.....	Société d'agriculture.....	à Châteauroux.
INDRE-ET-LOIRE.	Société d'agriculture, de sciences, d'art et de belles lettres.....	à Tours.
—	Société archéologique....	Ibid.
LOIR-ET-CHER ..	Société des sciences et des lettres.....	à Blois.
—	Société d'agriculture.....	Ibid.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES (1).

—

PARIS.

Société impériale et centrale d'agriculture.
Société impériale d'horticulture.
Société séricicole.
Société géologique de France.
Institut historique.
Société libre des beaux-arts.
Lycée des beaux-arts.
Société de la morale chrétienne.
Société de l'Histoire de France.

—

DÉPARTEMENTS.

AISNE.....	Société académique.....	à Saint-Quentin
—	Société académique.....	à Laon.
ARIÉGE.....	Société d'agriculture et des arts.....	à Foix.
AUBE.....	Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.	à Troyes.
CALVADOS.....	Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres.....	à Caen.
—	Association normale.....	Ibid.
—	Société impériale d'agriculture et de commerce...	Ibid.
—	Société d'horticulture.....	Ibid.
—	Société des antiquaires de Normandie.....	Ibid.

(1) La Société ne continuera l'envoi de son *Recueil* qu'aux Sociétés qui lui adresseront exactement leurs publications.

Digitized by Google

CALVADOS.....	Société linnéenne de Normandie.....	à Caen.
—	Société vétérinaire.....	Ibid.
—	Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.	à Bayeux.
—	Société académique, agricole, industrielle et d'instruction.....	à Falaise.
CHARENTE.....	Société d'agriculture, arts et commerce.....	à Angoulême.
CHER.....	Société d'agriculture.....	à Bourges.
CÔTE-D'OR	Académie des sciences, arts et belles-lettres.....	à Dijon.
—	Comité central d'agriculture.....	Ibid.
—	Société médicale..	Ibid.
DEUX-SÈVRES...	Société d'agriculture.....	à Niort.
DOUBS.....	Société d'agriculture, sciences naturelles et arts...	à Besançon.
EURE-ET-LOIR ..	Comice agricole.....	à Chartres.
GARD.....	Académie impériale.....	à Nîmes.
GIRONDE.....	Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts.....	à Bordeaux.
—	Société d'agriculture.....	Ibid.
HAUTE-GARONNE	Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres.....	à Toulouse.
HAUTE-VIENNE..	Société impériale d'agriculture, des sciences et des arts.....	à Limoges.
HÉRAULT.....	Société archéologique.....	à Béziers.
INDRE.....	Société d'agriculture.....	à Châteauroux.
INDRE-ET-LOIRE.	Société d'agriculture, de sciences, d'art et de belles lettres.....	à Tours.
—	Société archéologique....	Ibid.
LOIR-ET-CHER ..	Société des sciences et des lettres.....	à Blois.
—	Société d'agriculture.....	Ibid.

Digitized by Google

Loire.....	Société industrielle	à Saint-Etienne.
Loire-Inférieure....	Société académique	à Nantes.
Loiret.....	Société impériale des sciences, belles-letttres et arts.	à Orléans.
—	Société d'émulation.....	à Montargis.
Lot.....	Société agricole, industrielle, etc.....	à Cahors.
Lozère.....	Société d'agriculture, commerce, sciences et arts.	à Mende.
Maine-et-Loire.	Société d'agriculture, sciences et arts	à Angers.
—	Société d'horticulture....	Ibid.
—	Société industrielle.....	Ibid.
Marne.....	Société d'agriculture, commerce, sciences et arts..	à Châlons.
—	Académie (des sciences et belles-lettres).....	à Reims.
Meurthe.....	Société impériale des sciences, lettres et arts	à Nancy.
Moselle.....	Académie impériale des lettres, sciences, arts et agriculture.....	à Metz.
—	Société des sciences médicales.....	Ibid.
Nord	Société impériale des sciences, agriculture et arts..	à Lille.
—	Société d'émulation.....	à Cambrai.
—	Société d'agriculture, sciences et arts.....	à Douai.
—	Société d'agriculture, des sciences et des arts.....	à Valenciennes.
Oise	Athénée du Beauvoisis....	à Beauvais.
Pas-de-Calais..	Société d'agriculture, du commerce, des sciences et des arts.....	à Boulogne-s-M.
—	Société d'agriculture, du commerce, sciences et arts.....	à Calais.

Digitized by Google

Pas-de-Calais..	Société centrale d'agriculture de l'arrondissement de Saint-Pol.....	à Saint-Pol.
Pyrénées-Or...	Société agricole, scientifique et littéraire.....	à Perpignan.
Rhône.....	Société impériale d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles....	à Lyon.
Saône-et-Loire	Société d'agriculture, sciences et arts.....	à Mâcon.
—	Societé d'histoire et d'archéologie de Châlon-s.-S.	à Châlon-s.-S.
Sarthe.....	Société d'agriculture, sciences et arts.....	au Mans.
—	Société d'horticulture.....	Ibid.
Seine-et-Marne	Société d'agriculture, scien- et arts.....	à Meaux.
Seine-et-Oise..	Société impériale d'agriculture et des arts...	à Versailles.
Seine-Infér....	Société centrale d'agriculture.....	à Rouen.
—	Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts.....	Ibid.
—	Société libre d'émulation.	Ibid.
—	Société d'horticulture.....	Ibid.
—	Société d'études diverses..	au Hâvre.
Somme.....	Académie des sciences, agriculture, commerce, belles-lettres et arts	à Amiens.
—	Société des antiquaires de Picardie.....	Ibid.
—	Société d'horticulture	Ibid.
—	Comice agricole.....	à Abbeville.
Var.....	Société d'agriculture et de commerce.....	à Draguignan.
Vaucluse.....	Société d'agriculture et d'horticulture.....	à Avignon.

Digitized by Google

VIENNE..... Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts..... à Poitiers

—

ALGÉRIE.

Comice agricole de la province d'Alger.

—

AMÉRIQUE.

Smithsonian institution..... à Washington.

Digitized by Google

PRIX A DÉCERNER EN 1855.

—

MULTIPLICATION DES SANGSUES.

Une médaille d'or de 500 fr. sera décernée, en 1855, à la commune, à l'établissement hospitalier ou à la personne qui, dans le département, aura peuplé de sangsues médicinales une pièce d'eau, ou établi un réservoir, dans lesquels auront été obtenus les résultats les plus importants de multiplication.

—

Les personnes qui voudront concourir, pour ce prix, devront en donner avis au Secrétaire perpétuel de la Société, avant le 15 *juin* 1855. *Elles donneront en même temps quelques explications sur les titres qu'elles auront à faire valoir et sur les procédés qu'elles auront employés.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06352 0897

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06352 0897

Digitized by Google